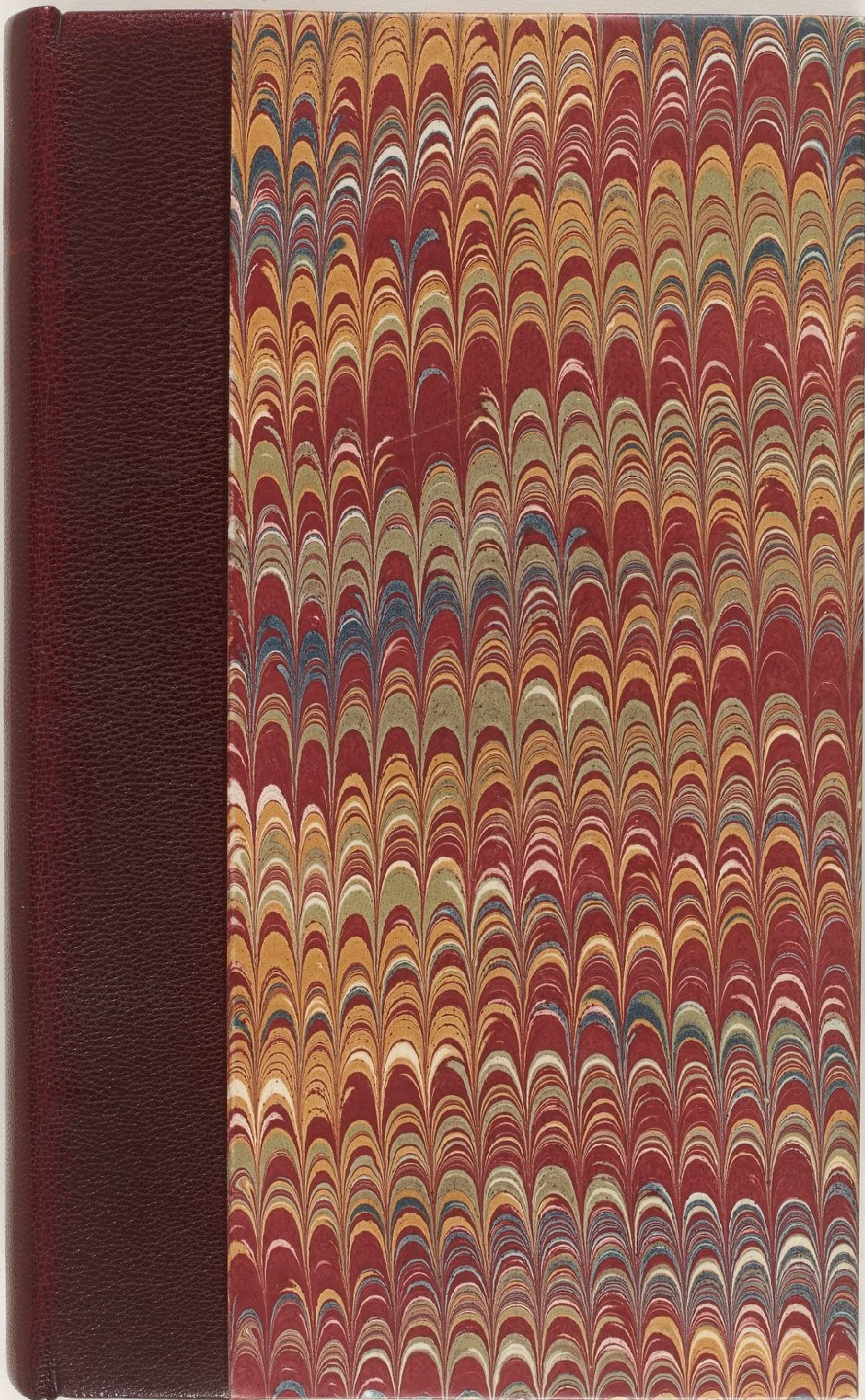
Le Songe de Poliphile, ou Hypnérotomachie de frère Francesco Colonna, littéralement traduit pour la première fois, avec [...]







LE SONGE
DE
POLIPHILE

TOME PREMIER

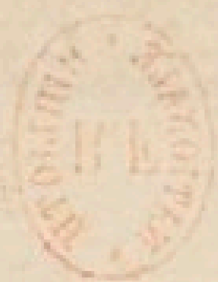


Tiré à quatre cent dix exemplaires

SAVOIR :

2 sur parchemin, numérotés 1 et 2;
8 sur papier du Japon, numérotés 3 à 10;
400 sur papier de Hollande, numérotés 11 à 410.

N° 13



M DCCC LXXXIII

LE SONGE DE POLIPHILE

OU

HYPNÉROTOMACHIE

DE FRÈRE

FRANCESCO COLONNA

Littéralement traduit pour
la première fois, avec
une Introduction et des Notes

PAR

CLAUDIUS POPELIN

*Figures sur bois gravées
à nouveau par*

A. PRUNAIRE

TOME PREMIER

PARIS
ISIDORE LISEUX
ÉDITEUR





A GUSTAVE POPELIN

PEINTRE

PREMIER GRAND PRIX DE ROME

Cher ami,



oussé, *par inclination naturelle, à te faire tout le plaisir imaginable, je te dédie ce long travail conduit à bonne fin.*

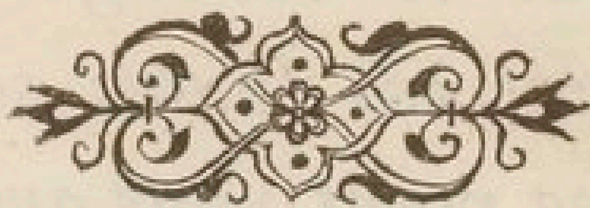
Dieu soit loué, en nous départissant, par le courage et l'industrie de nos bons ancêtres, toutes sortes de biens terrestres, de ne point nous avoir créés, l'un et l'autre, d'une complexion à porter plus de faveur aux divertissements qu'aux façons mâles et hautes d'agir ou de penser!

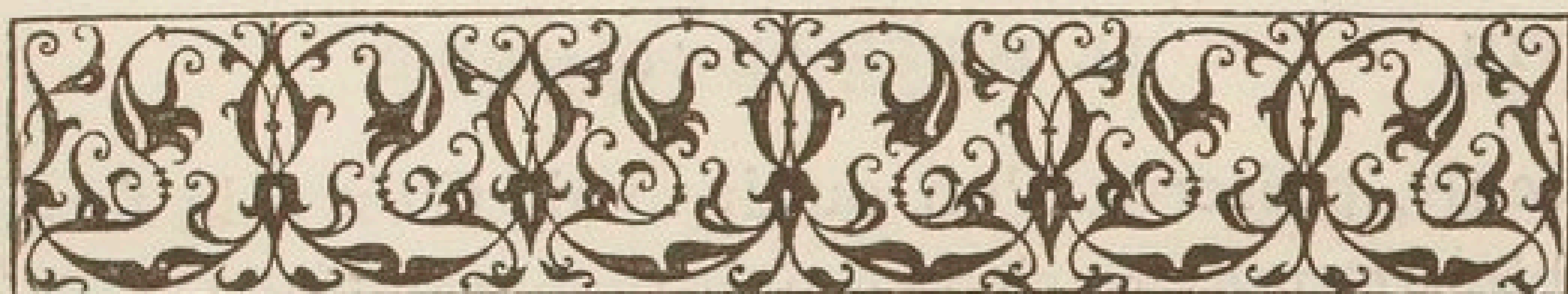
En ton âge si tendre, où tout homme de bien se doit tenir en défiance des pièges de la vanité, tu as déjà donné des gages certains de ton application aux Arts libéraux qui sont la joie des nobles esprits, montrant ainsi que tu es d'une race où l'on est jaloux de mériter un perpétuel souvenir des Sages, de quelque pays, langue ou nation qu'ils soient.

Accueille donc d'un gracieux visage la dédicace de cette œuvre, entreprise, dès l'abord, avec l'aile de la première espérance, mais qui bientôt eût lassé mon vol, n'eût été la pensée de te l'offrir en témoignage de mon extrême affection.

Ton père,

CLAUDIUS POPELIN.





INTRODUCTION

A LA LECTURE DE L'HYPNÉROTOMACHIE DE POLIPHILE



L'HYPNÉROTOMACHIE ou *Songe de Poliphile,* œuvre du Dominicain Francesco Colonna, est de ces livres qui gardent quelque renommée tout en demeurant à peu près inconnus. Il est certain que celui-ci, depuis deux siècles, n'a plus de lecteurs, si tant est qu'il en ait jamais eu beaucoup, mais il est prisé par les bibliophiles, catégorie de curieux fort estimable dans laquelle, toutefois, il ne faut pas chercher ceux qui aiment les livres pour l'unique plaisir de les lire. Les bois nombreux dont sont ornées les éditions diverses de cet ouvrage singulier l'ont,

seuls, préservé d'un oubli total. C'est à la forme pittoresque, au riche aspect typographique, à l'air précieux qu'ils donnent au vieil in-folio, qu'est dû le haut prix atteint par les exemplaires en bon état de l'*Hypnérotomachie*.

Cela s'explique : lire cet ouvrage dans le texte original si incorrect, si hérissé d'abréviations, écrit dans une langue si abstruse, c'est courir une rude aventure, même pour un Italien, fût-il lettré; le lire dans la version Française, faite au XVIe siècle, est un travail rebutant qui met aux prises avec un roman monotone, dépouillé plus d'aux trois quarts, par le traducteur, de cette surabondante érudition mythologique naïvement et complaisamment étalée par l'auteur, et qui communique à ce livre son caractère particulier, en même temps qu'elle montre sur le vif la passion des temps où il fut écrit. Le *Songe de Poliphile* est une ouverture sur la période d'activité intellectuelle qu'on a nommée la Renaissance; il en fait saillir un côté, il en éclaire quelques recoins, il met en évidence les préoccupations de la moyenne des cerveaux pensants en Italie, au XVe siècle.

Avant d'aborder l'analyse critique de l'œuvre et de dire ce que nous savons de l'auteur, il ne me paraît pas inutile de déduire la marche de la culture Italienne à travers le Moyen-âge, jusqu'à son point d'arrivée au moment où Francesco Colonna écrivit l'*Hypnérotomachie*.

II

Après la chute de l'Empire d'Occident, la civilisation ne pouvait être qu'Helléno-Latine. Tout ce qui tenait à l'intelligence, dans l'Europe Chrétienne, était de source Grecque ou Romaine. Seule l'Antiquité classique détenait les éléments de la Renaissance humaine, et le Monde, tombé en enfance, ne pouvait se reprendre qu'à son passé viril.

Au premier abord, il semble que le feu sacré dût se trouver dans l'Empire d'Orient. Cependant c'est l'Italie qui garda la flamme à laquelle se ralluma le fanal de l'Humanité pensante. Les Grammairiens Grecs, sans doute, ne cessèrent d'étudier les auteurs classiques, chez lesquels palpitait vivante la culture de l'Antiquité; ils forment même, depuis Aristarque jusqu'à Chalcondylas, une chaîne qui ne fut pas brisée, mais les travaux des Alexandrins furent perdus, et la pauvreté du sens critique, dans l'œuvre des Byzantins, la priva de toute influence immédiate sur le développement des esprits en Occident. D'ailleurs, les hérésies jetèrent l'Empire d'Orient dans un extrême désordre moral et politique. Les continuelles attaques des Barbares et l'influence du monde oriental troublèrent profondément les peuples Helléniques.

Jusqu'à leur ruine totale, pendant dix siècles, les Byzantins n'ont cessé de lutter contre les Goths d'Alaric, les Huns d'Attila, les Avars de Baïan, les Perses de Chosroës, les Arabes de Mohaviah, les Bulgares de Krum, les Russes-Varègues de Sviatoslaf, les Turcs Seldjoucides d'Alp-Arslan, ceux de Bajazet-Ildérim et de Mahomet II. Ils furent, on le doit dire à leur honneur, le boulevard de l'Occident, auquel ils conservèrent les œuvres de la littérature, de la philosophie et de la science Grecques. Ils gardèrent avec jalousie leur langue. Après l'expulsion des Francs, la société policée de Constantinople repoussa très-énergiquement le Romaïque, abandonné aux classes populaires, pour reprendre l'usage du Grec savant qui se maintint beaucoup plus près du langage ancien que le Latin théologique ne l'était de la langue classique de Rome. Malheureusement, toute l'existence sociale des Byzantins, leur génie tout entier furent absorbés par les passions religieuses. Avec le sens de l'Humanité, celui de la Beauté avait singulièrement diminué chez les Grecs du Bas-Empire, et s'était même atrophié tout à fait. Leur art, devenu exclusivement hiératique, s'était immobilisé dans sa dégradation. Toute délicatesse des lettres, toute philosophie, toute doctrine scientifique avaient été arrêtées ou détournées par les controverses religieuses. Le Christianisme, en remédiant à la décadence

morale du vieux monde, fut impuissant à le préserver de sa chute politique et de sa déchéance intellectuelle. Attirant à lui les âmes d'élite, il leur fit déserter aussi bien les travaux militaires que l'étude des lettres humaines, au profit de la discussion théologique. Il détourna des camps, de la recherche désintéressée des phénomènes naturels, une jeunesse plus portée à faire des processions à la Panagia que des actions énergiques ou des travaux patients.

L'Occident, promptement et définitivement vaincu par les Barbares Germains, près de mille ans avant la catastrophe finale de l'Empire d'Orient, eut encore cette fortune d'avoir des vainqueurs assimilables. Chez le peuple Italien, demeuré à demi antique, ne s'éteignit jamais, si déprimé qu'il fût pendant les mauvais siècles où ne s'imposa que trop encore le goût des Barbares, cet amour du Beau, trait caractéristique des vieilles races Helléniques transmis par elles aux Latins, et dont la source gisait dans la divinisation de l'Humanité, en dehors de laquelle il n'est donné à aucun art de dépasser une expression de moyenne portée. Avoir su idéaliser et symboliser avec des formes humaines supérieures, c'est la gloire immortelle de l'art Grec. Ce noble enfantement a mis au monde une Minerve adulte qui a vivifié l'élément Romain, où elle a implanté la culture humaine dont les racines ne périrent point en Italie, terre

Latine par excellence. Les Barbares, foulant ce sol auguste, ne saccagèrent pas les bois sacrés de l'intellect au point de leur substituer un désert, et des scions vigoureux y poussèrent sans discontinuité de Boëce à Dante. Par le fait d'une loi naturelle, les vaincus exercèrent presque immédiatement sur les vainqueurs une domination morale, contre laquelle ceux-ci usèrent leur énergie matérielle.

On peut dire que l'Italie n'emprunta pas à un peuple voisin son goût pour les lettres humaines. Elle conserva toujours cette bonne part de l'héritage antique. A partir des derniers siècles du Moyen-âge, avant l'immigration des Grecs fuyant la conquête Musulmane, cette noble passion du savoir avait poussé droit son arbre, au point de lui faire produire les plus beaux fruits au moment où se fit la découverte de l'Antiquité vraie, dès l'aube du xve siècle. Aussi est-ce bien véritablement le peuple Italien qui sonna le réveil de l'esprit et imprima le branle au mouvement continu d'où provint la résurrection de l'Homme même.

La tendance aux bonnes études ne cessa jamais de faire effort au delà des Alpes. C'est que, même sous la domination Barbare, le peuple Italien resta Latin de tempérament et d'éducation. Il était encore, pour ainsi dire, antique. La grande gloire Romaine était à ses yeux l'astre au déclin remplissant de ses feux l'horizon. Rome demeurait sa Jérusalem. Il tenait en souverain mépris la barbarie

du Nord, dont l'impression dut lui être si vive, et ce sentiment le pénétra tellement qu'il n'est pas rare d'en percevoir, encore de nos jours, la naïve survivance dans le populaire. C'est là comme une impression ancestrale, comme un legs des temps antiques, dont on retrouve encore des traces chez certains Romains d'aujourd'hui, qui s'obstinent à voir dans le Nord l'habitacle permanent d'une barbarie relative. Volontiers, n'était la pudeur moderne, agiraient-ils de même que cet ami de Bessarion, Giovanni Antonio Campano, que sa mère, simple paysanne, mit au monde sous un laurier, que Pie II fit évêque de Crotone et qui, revenant d'Allemagne, s'écria, dès qu'il eut franchi la frontière, en joignant le geste aux paroles, Latines fort heureusement :

Aspice nudatas, barbara terra, nates!

Le Latin est plus familier au peuple Italien des premiers siècles de notre ère qu'à tout autre. C'est d'ailleurs sa langue nationale. Ses premiers poètes sentent comme les anciens et s'efforcent à s'exprimer comme eux. Ils moulent leur pensée dans l'hexamètre et le pentamètre. Les allusions mythologiques leur sont habituelles. Au VI[e] siècle on lit encore Virgile au forum de Trajan, et les exercices de style, dans les écoles, ne roulent que sur la fable ou l'histoire ancienne. Des poèmes comme

le *de Pulice*, l'*elegia ad Philomenam*, le *de Vetula*, probablement d'un Ofilius Sergianus ou d'un Léon le bibliothécaire, sont d'une latinité qui les a fait attribuer à Ovide. Saint Fortunat qui, bien qu'évêque de Poitiers, naquit dans la marche Trévisane, donne à son portrait de Brunehaut cette tournure toute païenne :

Altera nata Venus, regno dotata decoris,
Nullaque Nereïdum de gurgite talis Hibero
Oceani sub fonte natat, non ulla Napæa
Pulchrior.....

Le Polythéisme éclate, non seulement dans les cent cinquante poèmes profanes de Saint Ennodius, mais encore dans ses vingt et un poèmes religieux. Saint Avitus mêle aux paroles que Dieu adresse à Moïse des allusions aux divinités de l'Olympe. Depuis les poésies d'Arator, jusqu'aux chroniques en vers de Guillaume d'Apulie, jusqu'au *Carmen* d'Urseone, ce notaire Génois qui chanta la victoire de ses compatriotes sur Frédéric II, jusqu'au poème anonyme *de Gestis Berengarii*, indiquant chez son auteur une connaissance du Latin et du Grec assez étendue, la Muse Italienne du Moyen-âge fait montre des réminiscences classiques. Virgile, Ovide, Lucain, Juvénal, Stace, Claudien, apparaissent au travers des œuvres.

La vieille Aquitaine, latinisée la première entre les terres des Gaules, avait subi moins durement

que les provinces du Nord l'injure des invasions. Elle avait été plus profondément pénétrée par la culture Latine qui s'y était maintenue vivante. La science Arabe y avait rapporté bien des épaves du savoir antique. La féodalité ne l'avait pas foulée trop brutalement de son lourd pied de fer. Le régime municipal Romain y faisait la commune prospère, et favorisait le développement d'un public intelligent, même en dehors du clergé. Tous les éléments d'un progrès ultérieur considérable y étaient réunis, quand la croisade Albigeoise vint faucher en sa fleur la renaissance Provençale et en disperser la semence dont l'Italie, dans des conditions sociales identiques, recueillit la meilleure part.

En Gaule, les invasions des Barbares et leur triomphe définitif ne ruinèrent pas totalement les écoles. De temps à autre, celles de Lyon, d'Autun, de Bordeaux, d'Orléans, émettaient des lueurs nouvelles, sous l'influence d'hommes éminents, comme Jean Cassien, par exemple. L'école de Lérins, fondée par Honorat, fut encore une pépinière d'hommes instruits ; mais les guerres civiles des Mérovingiens précipitèrent bientôt des ténèbres telles, que le savoir, réfugié dans les écoles des cathédrales, sous la direction des évêques, se trouva tombé assez bas pour qu'on fût contraint d'ordonner aux prêtres d'apprendre de mémoire le *Pater* et le *Credo*, afin de les enseigner aux populations.

Réfugié de l'école de Lérins, Patrik alla former l'île des Saints. C'est d'Irlande que le savoir se rabattit sur la Bretagne pour passer en France avec Alcuin.

La discipline scientifique d'Alcuin tourna uniquement dans le cercle de la Théologie. Sans doute, chez cet homme passionné pour l'étude, auquel on doit le retour aux idées cosmiques de Ptolémée, on discerne les germes d'une tentative de conciliation des sciences antiques avec les doctrines de l'Église; mais le savant Irlandais mit la connaissance des Écritures au sommet de la hiérarchie scientifique. Il fut ainsi bien en communauté d'idées avec Charlemagne, dont le vœu le plus osé était de former douze clercs égaux à Saint Augustin et à Saint Jérôme.

Le *Trivium* et le *Quadrivium*, les sept Arts, les sept degrés de Philosophie ne furent, dans son école, qu'autant de marches conduisant à l'érudition sacrée. Instituer cette érudition, c'est ce qu'Alcuin entendait par faire surgir en France une nouvelle Athènes, une Athènes *multo excellentior!* Il connaissait des œuvres d'Aristote ce qu'en possédait la bibliothèque d'York, les traités de *Logique* traduits par Boëce. Il eut peut-être sous la main le *Perihermenias* que le Pape Paul Ier avait envoyé à Pépin le Bref, avec les livres de philosophie Alexandrine attribués à Denys l'Aréopagite. Savait-il assez de Grec pour lire les

textes ? Bède nous affirme qu'on parlait facilement cette langue dans les écoles Anglo-Saxonnes. On voit poindre en ses œuvres les problèmes du Réalisme et du Nominalisme que Porphyre, d'ailleurs, avait posés. Alcuin possédait Pline, une bonne partie de Cicéron; il avait Virgile, Lucain, Stace. Ses épîtres offrent de fréquentes citations de l'*Énéide* et des *Églogues;* mais il subordonne tout ce bagage antique aux Livres Saints. A propos de ses commentaires sur le *Cantique des Cantiques,* il marque ainsi la distance qui sépare, dans son estime, la moindre partie des Écritures de toute la poésie de Virgile :

Hæc tibi vera canunt vitæ præcepta perennis,
Auribus ille tuis male frivola falsa sonabit.

Dans l'école du Palais, si lui, le maître, se nomme Flaccus, si le gendre de Charles se nomme Homère, l'Empereur prend le nom biblique de David. Au fond, l'enseignement d'Alcuin se montre tout pénétré du mysticisme médiéval. Sa philosophie n'est que *meditatio mortis, contemptus seculi,* et sa dialectique ne lui sert qu'à discipliner la raison au profit de la doctrine Chrétienne.

Cette ardeur d'Alcuin, cette foi vive en son œuvre est bien moindre chez les Italiens, ses contemporains, appelés, comme lui, à professer dans les chaires du Nord. Un Pierre de Pise, un

Paul Diacre, surtout, témoignent d'un peu de lassitude à endoctriner des barbares. Ce dernier, ce Paul Warnefried, véritable Italien, malgré son nom Lombard, laisse, à l'occasion, percer quelque ironie à l'égard de son auditoire. Rome occupe sa pensée, la revendication de la grandeur Romaine l'exalte ; il est animé du souffle patriotique des Cassiodore et des Boëce. Il écrit un Latin supérieur, et son histoire des Lombards a des qualités de véritable historien.

En France, toute la philosophie, pendant le Moyen-âge, ne sera que l'application de la dialectique à la Théologie. Scot Érigène, ce père de la Scolastique, tout imbu des doctrines Alexandrines, ce dernier des Néo-Platoniciens, qui, dans son livre περὶ Φύσεως μερισμοῦ, atteint les hauteurs de la métaphysique, ne peut, en fin de compte, que subordonner la Science à la Foi, nécessité impérieuse des temps. Il en est de même de Gerbert, véritable phénomène d'intelligence, qui relève les études littéraires si bas tombées de nouveau, qui lit les poëtes antiques, se préoccupe de faire corriger Pline, copie les œuvres de J. César, acquiert le *de Republica* de Cicéron, recueille des livres en Italie, en Allemagne, dans les Flandres, introduit en Europe les chiffres Arabes et le système décimal, et conçoit, au xᵉ siècle, une classification des sciences. Abeilard, qui sur bien des points confine à Scot Érigène, donne des marques

d'une grande liberté de pensée. Il admire les antiques philosophies, tient Socrate pour un saint et met Platon au-dessus de Moïse; mais ce vaste esprit ne peut que sombrer fatalement entre les deux écueils de la controverse sur la nature de l'Être qui remplit toute l'École : d'une part, la solution réaliste, ramenant l'universalité des choses à un même sujet, ne voyant entre elles que des différences superficielles et accidentelles, n'admettant que l'Οὐρανὸς ἁπλῶς; d'autre part, la solution nominaliste opposée à l'essence unique, et distinguant les êtres réels des êtres de raison. En voulant se tenir entre le nominalisme de Roscelin, très-suspect d'hérésie, et le réalisme de Guillaume de Champeaux, Abeilard ne vit dans les Universaux que des conceptions de l'esprit. Son conceptualisme n'est, à tout prendre, qu'un nominalisme déguisé. De même que Roscelin, il touche au dogme de la Trinité : l'Orthodoxie se dresse devant lui et le condamne au silence.

Malgré l'activité prodigieuse qu'elle sut imprimer à l'esprit humain, la Scolastique devait, frappée de stérilité dès l'origine, s'éteindre dans l'isolement. Comme Bède et ses contemporains, ses premiers docteurs ne connurent Aristote que par les traités traduits par Boëce, dont les versions étaient fort répandues au XI[e] et au XII[e] siècle. Si, dans ce premier âge de la Scolastique allant de Roscelin à Albert le Grand, des traits épars dans

les écrits laissent supposer qu'on possédât, dès lors, les œuvres complètes, ou à peu près, du Stagirien, cela tient à ce qu'il existait un fort ancien recueil d'axiomes de ce philosophe. Ce recueil, attribué à Bède, mais dû, probablement, à Cassiodore ou à Boëce, donnait une idée succincte de toute la méthode péripatéticienne. Abeilard dit formellement qu'il ne connaissait pas la *Métaphysique* d'Aristote, attendu qu'elle n'était pas traduite de son temps. Les premiers docteurs de la Scolastique s'étaient introduits, par l'*Isagogue* de Porphyre, dans l'*Organon* qu'ils étaient loin d'avoir au complet. Parcourant les *Catégories* et l'*Herméneïon,* s'efforçant vainement de concilier avec cet *Organon* tel quel le *Timée* de Platon, ils usèrent leurs forces intellectuelles à vouloir mesurer la raison à la régularité du syllogisme.

III

Cependant, dès le VIII[e] siècle, les kalifes Abbassides, très-préoccupés de questions astrologiques, font rechercher les trésors scientifiques de la Grèce. Abou-Djafar-al-Mansour, Haroun-al-Raschid, Al-Mamoun ordonnent de les traduire. C'est ainsi que Théophile d'Édesse mit en Syriaque Platon, Hérodote, Homère et Xénophon ; que George de Baktischu fit, en Persan, des versions

d'ouvrages de médecine et de botanique ; qu'Hadjadj-ben-Yousouf fit celle des *Éléments* d'Euclide ; que le Nestorien Honein-ben-Ishak fit celles d'ouvrages d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, de Platon, de Paul d'Égine, de Thémistius, de Nicolas ; que Kostha-ben-Luca traduisit les commentaires d'Alexandre d'Aphrodisie sur quelques livres du *de Physica Auscultatione* d'Aristote, un ouvrage de Costhus sur l'agriculture, le *Barulcum* d'Hiéron d'Alexandrie, les *Aphorismes* d'Hippocrate, un traité astronomique d'Autolicus. Au xe siècle, le Persan Ibn-Sina, désigné par le nom d'Avicenne chez les docteurs scolastiques, homme d'un immense savoir, inaugure en Orient le Péripatétisme. Il joue alors le rôle que, plus de deux siècles après lui, remplit Albert le Grand en Occident. Ses gloses, faisant pénétrer chez les Arabes de la Sicile et de la péninsule Ibérique la philosophie Grecque, y ont une fortune considérable, mais portent naturellement ombrage à l'orthodoxie Musulmane. Au xiie siècle, Aristote est commenté en Andalousie par Aven-Pace, Abou-Bacer, Aven-Zoar et surtout par Averroës, ce qui provoque, sous les successeurs du libéral Hakem II, la réaction du fanatisme théologique affectant, partout où il sévit, des formes identiques. Les Arabes influèrent on ne peut plus sur la direction du savoir dans l'Europe Chrétienne, ainsi que le reconnaît Pic de la Mirandole. Ils montrèrent aux Latins leur igno-

rance en philosophie, en physique, en mathématiques. Dans le royaume de Castille, dont le roi Ferdinand III avait deux fils étudiants à l'Université de Paris en 1245, où Alphonse le Sage, fondant des écoles, faisait venir des professeurs de ce studieux centre Parisien, demandait à des mathématiciens Chrétiens, mais le plus souvent Juifs ou Musulmans convertis, au grand scandale du pape Innocent III, des versions de l'Arabe, dans le but d'obtenir des tables astronomiques plus exactes, où un Bernard, archevêque de Tolède, amenait des docteurs de France, un autre prélat de cette métropole, Raymond, grand chancelier de Castille, faisait traduire de l'Arabe en Latin, par Jean Gundisalvi, aidé par le Juif Avendeath de Séville, les traités philosophiques d'Aristote et la physique d'Avicenne.

En Sicile, Frédéric II, doué d'un grand penchant pour les sciences et la philosophie, prince polyglotte, excellant dans les arts mécaniques, poète à ses heures, propage, ainsi que son fils Manfred, l'influence de la philosophie, et contribue à vulgariser la science Arabe, pensionnant des Juifs qui facilitent les versions Latines, entre autres cet Antoli qui traduisit les commentaires d'Averroës sur l'*Organon*. Il envoie aux universités d'Italie les traductions d'Aristote faites à Tolède par Michel Scot, avec l'aide du Juif André. Hermann l'Allemand travaille ainsi pour Manfred, avec le secours de docteurs Musulmans.

Pénétrant de l'école de Tolède dans l'école Française, ces œuvres d'Aristote fournirent à celle-ci un contingent d'idées nouvelles, parmi lesquelles les gloses d'Avicenne ne laissèrent pas de mettre quelque confusion, tandis que les commentaires d'Averroës, montrant la doctrine du philosophe Grec sous la forme d'un péripatétisme panthéistique, effarouchèrent l'Orthodoxie. La flamme des bûchers rougit parfois de ses lueurs le grand combat livré sur le corps des Universaux, et Saint Thomas, celui de tous les docteurs de son temps qui fit la plus grande part à la raison, combattant énergiquement, dans la doctrine d'Averroës, l'éternité de la Matière, l'indétermination de Dieu, la permanence de l'Humanité, la mort de l'intellect individuel, ne parvint pas, avec son éclectisme, à concilier le péripatétisme Arabe et l'orthodoxie Chrétienne. Les controverses, les *Quæstiones quodlibeticæ* continuèrent à remplir l'École de sophismes maintenus, toutefois, par l'Église, dans le sillon de la Foi, avec une sévérité d'autant plus rigoureuse qu'elle eut à combattre une étrange manifestation de libre pensée, résultat d'une connaissance moins imparfaite des œuvres philosophiques de l'Antiquité.

Comment, d'ailleurs, une philosophie eût-elle pu se développer sainement toute chargée du poids d'une autorité antérieure et surnaturelle, condamnée à tourner la meule de doctrines basées sur des

dogmes, entièrement subordonnée à des livres regardés comme l'expression même de la parole de Dieu dictée par le Saint-Esprit ? La Scolastique, empruntant ses idées à l'autorité des Anciens, n'emprunta rien à leurs méthodes libres, et, quand la réaction se fit contre la tendance dialectique et ses subtilités, ce fut par le mysticisme complètement détaché de la raison. L'incompatibilité du polythéisme avec la philosophie s'était accusée déjà bien nettement dans le monde Hellénique, au IVe siècle avant notre ère ; combien plus absolue devait être celle des doctrines d'un monothéisme moins tolérant, avec les solutions philosophiques comportant la négation contradictoire des idées religieuses universellement admises ! Le savoir, dès qu'il était puisé au réservoir antique, attentait à la majesté des dogmes et des Livres Sacrés. Saint Augustin fulmina contre la science païenne. Saint Jean Chrysostome et Lactance attribuèrent à l'Antiquité une appréciation erronée du monde physique. Les théories de Cosmas l'Indicopleustès, opposées à celle de Ptolémée, triomphèrent au VIe et au VIIe siècle. Sa conception enfantine de l'Univers, sa cosmographie et son histoire naturelle furent imposées par l'intolérance. Déjà au Xe siècle, un Léon, abbé de San-Bonifacio, légat apostolique, ne disait-il pas que les vicaires de Saint Pierre ne devaient avoir pour guides ni Platon, ni Térence, *neque cæteros pecudes philosopho-*

rum? La grammaire elle-même ne trouva pas grâce devant Grégoire le Grand. Qu'était toute la science antique, qu'étaient les doctrines qui en découlaient, aux yeux des théodidactes, comparées aux dogmes Chrétiens? Alain de l'Isle, le Docteur Universel, nous le montre bien dans son *Anti-Claudianus,* où il dit qu'en présence de la Vierge et de la nature de Jésus,

Tullius ipse silet, raucescit lingua Maronis,
Languet Aristoteles, Ptolomæi sensus aberrat.

IV

En Italie, l'individualisme conserva la liberté de pensée. Durant tout le Moyen-âge, l'étude de l'Antiquité ne cessa d'y être poursuivie avec plus d'indépendance. Sans doute, bien des Italiens, les plus illustres même, traversèrent la célèbre Université de Paris. Les étrangers y accouraient de toutes parts. Aucune difficulté ne les arrêtait : *Nulla terrarum spatia, nulla montium cacumina, nulla concava vallium.* Des Danois, des Anglais avaient, dans la *Civitas Philosophorum,* des collèges fondés par eux et pour eux : échange de culture touchant qui compensait un peu les luttes des nations armées. Parmi les Italiens qui hantent l'Université de Paris, c'est Lanfranc de Pavie,

c'est Pierre Lombard ; ce sont Saint Thomas d'Aquin, Saint Bonaventure, Didier, Roland de Crémone, Jean de Parme, Gilles Colonna, Agostino Triumfo, Arnaud de Brescia, Brunetto Latini, Dante, Cino da Pistoja, Pétrarque, Boccace et tant d'autres. Ils viennent se former à l'art d'argumentation, au grand art d'alors, ainsi qu'en témoigne le *Metalogicus* que Jean de Salisbury écrivit contre les Cornéficiens. Mais ils passent dans l'Université de Paris comme dans une grande école de dialectique et ne demeurent pas enfermés, pour la plupart, dans le cercle resserré de l'esprit scolastique. Ceux qui se livrèrent à ses joutes y apportèrent une allure plus libre, et ne réussirent pas à l'implanter en Italie, où le retour à la culture antique s'accusa toujours avec énergie, où la pensée se maintint plus maîtresse d'elle-même et plus mûre que partout ailleurs, où la philosophie pure, disons-le, ne prit point profondément racine. En revanche, on y voit, jusque dans les chroniques monacales, le niveau de la culture s'élever des simples préoccupations du cloître aux développements humains, aux idées générales. Landolfo, dans son *Histoire des Évêques de Milan*, fait preuve de véritables idées historiques, et Raoul le Milanais conte le triomphe de Legnano avec les qualités d'un historien impartial.

L'Italie a déjà une critique historique, alors que le Nord en est aux chimères des chroniqueurs. Elle

convertit en histoire ce que, partout ailleurs, on tourne encore en roman. Son objectif est toujours Rome, les Scipion sont ses héros. Alors que surgissent encore, chez les autres peuples, les lourdes et enfantines chroniques, les *Novellieri* Italiens raillent les miracles des moines, Ricoldo di Montecroce discute *de Variis religionibus,* et l'affranchissement de l'esprit est tel, chez des personnages comme Frédéric II, Pierre des Vignes, le cardinal Ubaldini, Farinata degli Uberti et son fils, Guido Bonatti, Cavalcante de' Cavalcanti, que la réaction religieuse peut donner créance à l'existence du livre imaginaire *de Tribus impostoribus* et accuser tour à tour chacun de ses ennemis d'en être l'auteur.

C'est en remplaçant le formalisme des écoles monastiques par l'aliment assimilable du savoir ancien, que l'Italie a renversé la Scolastique et substitué à ses étroits systèmes l'esprit vivifiant de l'Antiquité. C'est ainsi qu'elle a entraîné l'Occident à sa suite et fait écrouler l'édifice médiéval qui n'était pas lié par un ciment durable, et dont la perpendiculaire, plongeant son sommet dans l'inconsistance des nuées, ne posait pas sur une base assise en des conditions stables. Elle a contribué à changer la constitution sociale, fêlé le moule barbare des castes, établi logiquement deux grandes divisions parmi les hommes, contre lesquelles ne prévaudront pas les aristocraties ni les

démocraties outrées, celle des cultivés et celle des incultes. Elle a rendu le savoir laïque, immense bienfait pour la liberté des recherches et pour le développement ultérieur du cerveau humain, si l'on considère les lois de l'hérédité imparfaitement déterminées encore, il est vrai, par l'anthropologie, mais dûment constatées par cette science très-moderne qui démontre la moyenne supérieure de la capacité crânienne des classes vouées à l'étude héréditaire comparée à celle des classes oisives ou prolétaires.

V

Un fait capital, dont il faut tenir compte, c'est la persistance, en Italie, après la chute de l'Empire Romain, de l'organisation municipale; persistance due au maintien d'une grande partie de la Constitution Romaine par les Barbares. Quand Justinien eut à peu près achevé la conquête de l'Italie, en 554, il ordonna que les Pandectes, le Code et les Novelles y fussent exécutoires. Les Grecs de l'exarchat de Ravenne, de la Pentapole, maîtres de Rome et de son duché, conservèrent la Constitution judiciaire des Romains. Les Lombards, s'emparant d'une notable portion de l'Italie centrale, ne détruisirent pas le régime municipal, comme le prouve l'existence des républiques au

XIIIe siècle, retour accentué au municipe Romain, et qui ne fut certes pas de création spontanée. Quand les Grecs perdirent Rome et Ravenne, ce fut au profit de la Papauté. Charlemagne tint à Rome des Cours de justice où fut appliqué le Droit Romain qui, d'ailleurs, fut conservé par l'Église.

Dans cette vieille Université de Bologne, cette *Mater studiorum,* dont une tradition plus respectable qu'authentique attribue la fondation à Théodose II, en 433, les étudiants nationaux, les *advenæ forenses* ou étudiants étrangers, se pressaient autour de professeurs liés par serment à leur chaire, qu'ils ne pouvaient déserter avant l'expiration de leur engagement, sous peine de mort. Là parlaient, devant une jeunesse avide de les entendre, les glossateurs fameux, les interprètes savants et passionnés du Droit Romain.

C'est à Bologne qu'Irnerius, surnommé *Lucerna Juris,* fonda son école célèbre au commencement du XIIe siècle. Ses élèves principaux, connus sous la dénomination des quatre docteurs, sont désignés par ce distique attribué au maître :

Bulgarus Areum, Martinus Copia legum,
Mens legum est Ugo, Jacobus id quod ego.

Ainsi Bulgarus est l'*Areum judicium,* c'est-à-dire l'Aréopage, Martinus est l'abondance, la plénitude, Ugo est l'intelligence, Jacobus, comme son maître, est le flambeau des lois.

Après eux, c'est Rogerius, élève de Bulgarus, né, comme Jacobus, à Bologne; ce Rogerius qui *libenter comedebat*, et dont les élèves s'amusaient à couper le vin rouge avec du vin blanc pour mieux l'enivrer, ce docteur devant lequel s'étouffaient les étudiants en un tel concours qu'il devait faire ses leçons dans la grande salle des délibérations de la commune; c'est Wilhelmus de Calviano, né à Brescia ; c'est Placentinus de Plaisance, qui professait à Mantoue, puis à Bologne, et fonda, à Montpellier, la première école de Droit qui, probablement, ait existé en France; c'est Johannes Bassianus de Crémone; c'est Pillius aux gloses dialoguées, professeur à Bologne, puis à Modène qui le séduisit à prix d'or ; ce sont encore Cyprianus Galgosius, Otto de Pavie, Lotharius, qui s'engagea par serment à ne professer jamais qu'à Bologne ; ce sont Bandinus le Pisan, et son compatriote Burgundius, qui traduisit du Grec les homélies de Jean Chrysostome et de Grégoire de Nysse sur Saint Mathieu et Saint Jean, le traité de la *Foi catholique* de Jean Damascène, et fit quelques traductions de versions Arabes, entre autres le traité de Gallien *de Differentiis febrium.*

Un Vacarius porta jusqu'à Oxford, comme une nouveauté, le Droit Romain qui, de là, pénétra en Irlande. Un Azo Soldanus, élève de Johannes, eut, dit-on, dix mille élèves et fut contraint de professer dans la rue. D'autres glossateurs nom-

breux forment la chaîne qui relie Irnérius au célèbre Accurse et à ses fils, ceux-ci à Cino et à Bartole, de tous les jurisconsultes ceux qui ont avancé le plus la science du Droit.

Ces docteurs étaient d'éminents lettrés, nourris de la moelle antique; Burgundius nous en fournit la preuve. Leurs œuvres abondent en citations de Cicéron, de Virgile, d'Ovide, de Perse, sans parler de Sedulius et de Boëce. L'étude du Droit fut toujours intimement liée à celle des Lettres. Toute cette jeunesse Italienne, qui s'en allait suer aux Écoles, selon l'expression d'un Germain du x[e] siècle, façonnait son esprit, par l'étude de la jurisprudence de ses aïeux Latins, aux idées politiques dont la conception de l'État moderne est le fruit; elle l'adaptait au développement d'une philosophie morale dont le Dante a trouvé l'expression dans le *Convito;* mais, surtout, elle y puisait une excitation incessante au culte du savoir antique, maintenu élevé en Italie plus qu'ailleurs. Ce que cherchaient avec avidité ces générations successives dans l'étude patiente de la jurisprudence, dans celle des langues, dans celle des littératures et des arts de l'Antiquité, c'était cette belle civilisation qu'on aimait d'une amour ardente et passionnée, cette haute culture intellectuelle des ancêtres : on eût tenté volontiers l'utopie de la rétablir d'une pièce, au prix même d'adorer leurs Dieux.

VI

Ce n'est pas qu'en France, en Angleterre, en Allemagne, dans les pays Slaves même, un étrange mouvement ne se soit produit au XIIe siècle. La force vive qui, durant les glorieuses périodes des civilisations déchues, avait donné pouvoir à l'esprit humain de se manifester si noblement, n'était pas tellement abolie qu'elle ne fît éclater parfois le moule rigide dans lequel l'Église enfermait la pensée. En France, Gautier de Châtillon, qui de lui-même a dit :

Perstrepuit modulis Gallia tota meis,

compose au XIIe siècle une *Alexandréide*. Affectant de garder dans son œuvre une forme tout antique, il évite soigneusement la moindre allusion aux idées Chrétiennes. Il ne prend ses arguments et ses citations qu'aux auteurs de la vieille Rome : Cicéron, Salluste, Sénèque, Térence, Virgile, Horace, Ovide, Juvénal, Lucain, Stace et Perse. Dans le cours de ses quarante-cinq chapitres, il n'emprunte rien aux Livres Sacrés. D'ailleurs, au sein même des universités, dans la foule des jeunes étudiants, circule une littérature nouvelle. Dès le XIe siècle, au lendemain

de la grande mystification de la fin du Monde, qui semble avoir impressionné les Italiens beaucoup moins que les autres peuples, un bonheur de vivre se traduit dans les chansons Latines goguenardes et libres des *Clerici vagantes*.

Au XIIe siècle, ces chansons courent le monde et font éclater leur rire sceptique dans la tourelle du sire châtelain que la croisade a dégourdi, comme aussi dans la maison close du bourgeois des maîtresses villes et du plat pays. Là elles payent en gaieté la flambée de l'âtre, le morceau de pain, la menue pièce de monnaie que les pauvres clercs, désertant les salles glacées des Universités, en quête de subsistance et d'un petit pécule pour continuer leurs études, mendient pendant l'hiver.

La grande confrérie des Gouliards grossit, s'étend partout, réagissant contre le mysticisme sombre qui anathématise sans cesse la *Spurcitia carnis*, et profère un continuel blasphème contre la femme. Les étudiants, courant pays, s'avisent que le cœur bat, que les sens parlent et commandent. En contact avec la nature, ils redeviennent des hommes. Ils veulent tout ce qui charme, tout ce qui pare, tout ce qui berce l'existence : l'Amour, la Beauté, la Joie. Le sang est jeune, il bouillonne; comment résister à ses actives sollicitations?

Juvenes, non possumus
Legem sequi duram,

Juvenumque corporum
Non habere curam.

Ils n'ont plus rien d'extatique. La chair tant maudite a du bon. L'amour charnel s'impose, la possession est douce :

Mellitis amplexibus
Fruatur cum gaudio.

Ils aiment les fleurs à la façon des antiques poètes, les fleurs de la beauté plastique blanche et rosée :

Dulcius est carpere
Jam lilium cum rosis.

Enfants perdus de la liberté de pensée, qui se dégage dans une révolte contre les doctrines mystiques faisant de la Terre une vallée de larmes, ils appellent à leur aide la gaieté et se montrent adorateurs folâtres du bon père Bacchus qui, premier, couvrit sa tête d'un chapeau de lierre. Ils célèbrent le vin clairet :

Ave! color vini clari,
Ave! sapor sine pari.

Arrière les buveurs chétifs indignes de prendre part aux fêtes de la bonne humeur et de la joie :

Qui potare non potestis,
Ite procul ab his festis,
Non est locus hic modestis.

Et puis la vie est courte, la jeunesse éphémère !

Dulce est decipere,
Et carpemus dulcia
Juventutis teneræ.

On se croirait presque à l'aurore du XVIe siècle, quand le magnifique Laurent s'écrie en son chant carnavalesque :

Quant' è bella Giovinezza
Che si fugge tuttavia !
Chi vuol esser lieto sia :
Di doman non c'è certezza.

Ainsi vont-ils courant le monde, ces *clerici vagantes* dont la survivance se retrouve encore en Allemagne, et dont l'Espagne nous a montré, quelques années en deçà, un reste fort amoindri dans cette *Estudiantina Madrileña* qui vint visiter Paris, si, toutefois, ce n'était point une comédie. Ses membres portaient au chapeau la cuiller et la fourchette en croix, emblème parlant des anciens Gouliards, ces *clerici vagi et lascivi, gulæ et ebrietati... dediti,* comme les qualifiaient des évêques.

Leur poésie, dont l'expression est commune à toute l'Europe, car ils sont Anglais, Teutons, Slaves, Français, Italiens, fait un retour très-accentué au savoir antique. Elle accuse une régression amoureuse vers la mythologie et remplace le bon Dieu barbu du ciel mystique par le Jupiter alti-

tonnant de l'Olympe. Moqueuse et sceptique, leur muse laisse percer un avant-goût de l'ironie de Rabelais, mais elle est moins contenue, plus sacrilège que celle du curé de Meudon. Ces jeunes clercs, qui seront d'église, n'épargnent pas l'Église. Leur vaste société secrète parodie sa hiérarchie; son esprit, pénétrant dans les gildes ouvrières, couvrira d'audacieuses satires les porches des cathédrales.

Des pièces nombreuses qui restent des Gouliards sont de vertes diatribes dirigées contre les prélats et les moines, des persiflages salés et impies : *Prædicatio Goliæ, Versus Goliæ de prælatis, Apocalypsis Goliæ, Golias de conjuge non ducenda, Discipulus Goliæ contra griseos monacos, Metamorphosis Goliæ episcopi, Golias in Romanam curiam, Confessio Goliæ.* On y voit dénoncés les scandales, les simonies, les crimes de la cour papale où, disent les Gouliards :

Petrus fori, intus Nero.

Ils cinglent de virulente façon et marquent au vif l'avidité pontificale :

Accipe, sume, cape, tria sunt carissima Papæ.

Liés aux Gouliards, sans doute, sont les auteurs des fabliaux, qui montrent une aspiration tout

humaine à entrer dans l'ère du sens commun, à retirer la morale sociale du milieu mystique. Touchant aux mœurs avec une liberté grande, ils frappent sur les vices du clergé, de la noblesse, de la bourgeoisie, du menu peuple, n'épargnant pas leur verve contre les ribauderies des moines, prêtres et chevaliers. Dans leurs œuvres éclate une réaction vive envers le passé, envers la dureté féodale, le fanatisme religieux, une révolte de la Raison contre la Foi. L'esprit moderne est en germe dans les Rutebœuf, les Guérin, les Eustache d'Amiens, les Henri d'Andeli, les Jacques de Baisieux, les Raoul de Houdenc. Il s'accuse de plus en plus, jusqu'aux auteurs de l'épopée du *Renard*, en Français, en Latin, en Tudesque, en haut Flamand, en bas Saxon, en langue d'Oïl, jusqu'aux auteurs du *Roman de la Rose*. C'est une réaction, bourgeoise si l'on veut, mais humaine contre le rigorisme de l'Église et l'oppression féodale, un retour à la Nature, une reprise de la vie réelle. Les prélats auront beau tonner contre les *lascivas cantilenas*, renouveler les anathèmes des Pères contre le Théâtre, le mysticisme restera frappé d'une blessure mortelle, et des effluves de liberté se dégageront du rire. La formation d'une langue nationale ouvrira la carrière plus large et plus facile à l'esprit laïque.

VII

En Italie, au XIIe siècle, une langue Italienne existe. Malgré des nuances marquées, elle se comprend du Nord au Midi. On peut, dès le VIIIe siècle, constater l'usage d'une langue vulgaire dont les nombreux idiomes vernaculaires sont dérivés du langage rustique des environs de la Rome Impériale, langage qui se propagea dans l'Italie tout entière. Modifié par des apports étrangers, Grecs, Lombards, Arabes, Normands, avec un fond des antiques idiomes locaux, ce langage accomplit, de par le peuple, une évolution d'autant plus rapide et d'autant plus libre que les lettrés ne l'écrivirent pas tout d'abord. Rien de plus naturel si l'on considère que les Italiens cultivés restèrent attachés, jusqu'au XIVe siècle, plus fortement que les lettrés des autres nations, à la langue des Latins, leurs ancêtres immédiats. Toutefois, les petits poèmes de Fra Giacomino de Vérone, les *Zinquanta cortesie di tavola* de Pietro Bescapé, le *Lamento della sposa del crociato* montrent une langue déjà formée.

Lorsque les fureurs de la croisade Albigeoise peuplèrent l'Italie de Provençaux, lais, tensons, sirventes, aubades, chansons, complaintes, sérénades et pastourelles de la Gaie-Science coururent

des marches septentrionales de la Péninsule aux rivages de Sicile. Les poètes Italiens accueillirent et s'approprièrent cette muse adulte qui chantait dans un idiome tout voisin des leurs. Ils suivirent et continuèrent cette poésie Provençale et Languedocienne. Alors surgirent, comme par enchantement, les troubadours Italiens, Alberto Malaspina, maestro Pietro, Rambertino Carovana, Migliore degli Abati, le moine Folchetto, Lanfranco Cigala, Simone Doria, Bonifacio Calvo, Guglielma de' Rosieri, Sordello, Frédéric II, son fils le petit roi Enzo, Pierre des Vignes, Guido, delle Colonne, Cuillo d'Alcano. Parme, Modène, Turin, Gênes, Bologne, Mantoue, Florence, Naples et Palerme retentirent d'accents, échos fidèles des chants des troubadours Provençaux, les Alphonse d'Aragon, les Béatrix de Die, les Faydit, les Jauffre Rudel, les Bernard de Ventadour, les Pierre d'Auvergne, les Pierre Rogier, les Elias Cairels, les Bertrand de Borne. Des idiomes vulgaires particuliers, fondus avec la langue Romane, sortira la *Lingua Illustre* dont le rapide essor, excité par le Florentin Gherardo, par le Siennois Aldobrando, par le Sarde, élevé à Pise, Bruno di Thoro, fomenté par l'école de Brunetto Latini, c'est-à-dire par les Guido de' Cavalcanti, les Guido Orlandi, les Lappo Gianni, les Bonagiunta Monaco, les Brunellesco, les Dino de' Frescobaldi, éclatera en gerbe magnifique avec Dante Ali-

ghieri. L'idiome Toscan, plus près du Latin, moins corrompu de vocables étrangers, parlé par une population d'une culture plus avancée, fruit des libertés républicaines, concourt davantage que tout autre idiome Italien à former une langue aulique, curiale, cardinale, fille affinée du Latin vulgaire, et que le grand Florentin a écrite dans un style dont il a pu dire, avec plus de raison qu'homme au monde :

Lo bello stile che mi ha fatto onore.

La pleine possession d'une langue est, chez un peuple, la marque certaine d'une civilisation bien établie. Les rapports de société en découlent. La femme est honorée. Dante, qui s'empare du langage des poètes et des conteurs, langage apte à chanter les sentiments et à narrer les faits, mais impropre encore à déduire les raisonnements philosophiques, le plie aux abstractions et interprète la *Somme* de Saint Thomas aux hommes de son temps. Il associe une pure image féminine à sa pensée, et crée, dans la personne de Béatrix Portinari, le type de la maîtresse idéale qu'on retrouve dans la Selvaggia de Cino da Pistoja, dans la Laure de Pétrarque, dans la Fiammetta de Boccace. La femme, si rudement traitée au Moyen-âge, vouée au silence et sequestrée, apparaît, parle chez les poètes et les conteurs Italiens. Cette mau-

dite des siècles mystiques a son poète, le Florentin Francesco da Barberino. Celui-ci en fait l'axe de la *gentilezza* à laquelle il entend ramener le monde, selon l'expression de Philippe Villani. C'est à elle qu'il adresse ses aimables leçons en forme de poème mêlé de prose, *del Reggimento delle Donne*. Là, dans une langue naïve, empreinte quelque peu de provençalisme, Francesco da Barberino écrit, pour les femmes de toutes conditions, un véritable traité de civilité qui ne le cède nullement en délicatesse au *Galateo* postérieur d'environ trois siècles, et dont l'auteur, l'évêque della Casa, lui a tant emprunté. Un autre poème de Francesco, les *Documenti d'Amore,* indique un raffinement de mœurs que le Nord ne connaît point, bien longtemps encore après. Dans ce cours de morale, d'une fort grande élévation, l'auteur traite du bon maintien, de la conversation polie, du respect, de la libéralité, des rapports avec les supérieurs, avec les inférieurs, de la modestie, du bon emploi des richesses, que sais-je ? Par ce poème, divisé en douze parties ayant pour titres : la Docilité, l'Industrie, la Constance, la Discrétion, la Patience, l'Espérance, la Prudence, la Gloire, la Justice, l'Innocence, la Gratitude et l'Éternité, il endoctrine hommes et femmes, leur donne les règles d'une conduite modérée et honnête. C'est un laïque prenant en main la direction de la morale, réservée, partout ailleurs qu'en Italie, unique-

ment à l'Église. Sa sollicitude pour la femme s'y montre active en maint passage. Il l'exhorte, notamment, à cultiver son esprit, à chercher dans cette culture la force principale de son charme.

Orni la mente ogni donna gentile,
Se vuol ornata la faccia portare.

Dès le xiv[e] siècle, l'éducation prépare la femme Italienne à devenir le personnage avisé, délicat, éloquent, instruit du *Décameron* et du *Paradis des Alberti,* la *donna di palazzo* de Balthasar Castiglione, voire la vraie dame maîtresse régnant en souveraine au logis, commandant même à son mari, fût-il un diable d'enfer, comme Macchiavel nous en donne le type dans la monna Onesta de son *Belphegor,* et qui ressemble fort à la femme moderne.

Ce xiv[e] siècle est le bon siècle, le siècle d'or de la langue Italienne, et si les *trecentisti* ne sont pas tous, ainsi que les *tre luminari,* les *tre corone,* Dante, Pétrarque et Boccace, les plus éloquents des écrivains de l'Italie, ils emploient la langue la plus suave, la plus délicate, la plus naïve, la plus vivante, la plus pure que peuple ait jamais parlée. Le triomphe définitif de l'Humanisme, dont Pétrarque fut un des plus grands agents, porte un coup sensible à ce beau langage que le xv[e] siècle néglige dans son retour au Latin,

et ce n'est pas sans raison qu'Alfieri a pu dire de lui : *il quattrocento sgrammaticava.*

VIII

Que la civilisation se dégage d'une barbarie primitive directement issue de l'état sauvage, qu'elle se relève à nouveau d'un état d'abaissement imposé par la conquête, elle ne s'établit que par voie d'évolution et suit la loi des phénomènes. Ce que nous appelons Renaissance est un mouvement partant de ce point de l'évolution où la culture, développée dans des centres restreints par des efforts individuels, en proportion de l'aptitude des milieux, déborde au loin tout autour. Cette culture, en pleine vie à Florence, dès la fin du XIIIe siècle, se manifeste par la formation de la *Lingua Illustre* qui s'épanouit au XIVe, et s'irradie par toute l'Italie. C'est ce développement que le professeur Giuseppe Guarzoni nomme avec justesse *il primo Rinascimento.* La seconde Renaissance est le fait de l'Humanisme, dont la découverte plus complète de l'Antiquité assure la victoire. Bien que très en avance sur les autres peuples, les Italiens du Moyen-âge eurent plutôt l'intuition que la connaissance de la culture ancienne. Une nouvelle période va s'ouvrir où l'enthousiasme qu'elle provoquera sera sans bornes.

Nous avons vu que les Italiens avaient gardé la vénération de leur passé. Ce culte fervent ne fait que s'accroître à mesure que le progrès intellectuel s'accuse davantage. Il s'étend aux reliques des arts pour lesquels le respect demeure vivant au fond des cœurs. Les épaves du naufrage antique, témoins d'une grandeur incomparable, impressionnent fortement les esprits. Dante, en son *Convito,* insiste sur la révérence qu'on doit aux pierres. Les ruines de Rome inspirent à Giovanni Villani, au jubilé de 1300, la pensée d'écrire l'histoire de Florence, sa patrie; elles révèlent à Pétrarque la supériorité de la ville Païenne sur la Chrétienne. Fazio degli Uberti, dans son *Dittamondo,* donne un libre cours à son admiration pour la vieille Cité. Dès 1366, des princes, comme Nicolo et Ugo d'Este, entreprennent le voyage de Rome dans le but de contempler ses ruines et d'admirer leur magnificence. On apprenait des anciens le respect et la protection des monuments. Tite-Live raconte que, lorsque le censeur Fulvius Flaccus, vainqueur dans la guerre des Celtibériens, fit enlever secrètement les tuiles de marbre du temple de Junon Lacinia, dans le Brutium, pour couvrir un temple de la Fortune Équestre qu'il avait fait vœu d'édifier, le Sénat l'en blâma, fit replacer les tuiles et ordonna des sacrifices expiatoires à la Déesse. Une loi du Code Justinien (L. 2. *Cod. de Ædific. privat.*)

rappelle un édit de Vespasien, confirmé cinquante ans après par le Sénat, interdisant de démolir les monuments pour en extraire les marbres et en faire commerce. Prohibition est faite par Constantin de démolir les sépulcres pour en retirer des matériaux. (LL. 1 et 2 *Cod. Theod. de sepulchr. violat.*) La décadence du grand Empire a pu seule permettre ces dévastations. Constantinople est édifiée des dépouilles de Rome. Cependant Arcadius et Honorius condamnent encore à une amende de trois livres d'or l'enlèvement des pierres. Mais depuis, quelle barbarie! Combien de colonnes superbes servent encore de fondements aux plus humbles masures, combien d'églises, de palais ornés et bâtis avec les dépouilles des temples !

A mesure qu'il s'affirme, l'Humanisme élève une protestation indignée contre la mutilation des restes du passé. Il est loin ce temps où un sénateur, Brancaleone, faisait abattre d'un seul coup cent quarante habitations de grandes familles Romaines, ce temps où la noblesse anarchique se retranchait au milieu des fabriques anciennes. Et, cependant, déjà en 1162, un édit du Sénat s'était opposé à la dégradation des monuments; défense avait été faite de toucher à la colonne Trajane, auguste symbole de la gloire de Rome. Mais le respect pour les ruines s'impose réellement dès Martin V et Eugène IV, bien que Nicolas V, ce

pape si lettré pourtant, doué d'une âme d'artiste, ait encouru le reproche d'avoir attenté à des monuments vénérables pour fournir des matériaux à ses architectes. Déjà Flavio Biondo avait blâmé rigoureusement ces dévastations. Il avait écrit sa *Roma instaurata* dédiée à Eugène IV, et mérité la louange qui est dans ces vers de Gio. Vitali :

Il Biondo, qual figliol nuovo di Marte,
Toglie Roma di mano a l'empia morte.

Si Dante voulait qu'on révérât les pierres, elles émeuvent, elles attendrissent le Pogge. Lorsqu'il visite le temple de Vénus et de Rome, qu'il prend pour celui de Castor et Pollux dans lequel se réunissait le Sénat, un sentiment pieux l'envahit, il croit entendre retentir la voix des éloquents Pères-Conscrits. Il donne sa *Ruinarum urbis Romæ descriptio,* et, dans un passage de ses quatre livres *Historiæ de varietate Fortunæ,* il s'indigne contre les modernes Romains qui ont mutilé le temple de la Concorde et le tombeau de Cæcilia Metella.

Pie II montre un amour extrême pour l'antiquité. Ce grand humaniste vit dans un commerce intime avec les beaux génies du passé. Son dilettantisme revêt toutes les formes. On le voit pardonner aux Arpinates rebelles, uniquement parce qu'ils sont compatriotes de Marius, et surtout de Cicéron. Dans une lettre, adressée à

l'archiduc Sigismond, il soutient que l'Antiquité suffit à nous guider en toutes les occasions essentielles de la vie. Épris des bons auteurs, il exige des abréviateurs de la Curie une rédaction en Latin classique. C'en est fait, les grands papes lettrés sont conquis à l'Humanisme, avec tous les esprits élevés de l'Italie qui s'engagent dans la voie ouverte par Pétrarque, ce Pétrarque dont la passion se trahit dans les moindres choses, comme quand il donne à sa fille naturelle le prénom de Tullia, en mémoire de la *Tulliola* du plus grand des orateurs Romains, comme alors qu'il appelle sa retraite de Garignano près d'Adda l'*Internum*, en souvenir de Scipion l'Africain.

On peut dire que Pétrarque fut le plus actif instigateur de ce mouvement qui détermina le triomphe définitif de l'Humanisme. Ce studieux, qui mourut le front sur un livre, contribua plus que tout autre à faire des langues classiques la base de l'enseignement. Son autorité imposa le retour à la pure latinité. Il eut, au plus haut degré, le pouvoir de communiquer à ses contemporains l'amour des lettres anciennes. Stimulant le zèle des Marsigli, des Coluccio Salutato, des Jean de Ravenne, des Boccace, il les embrasa de l'ardeur qui le dévorait, et, saluant à son aurore la belle lumière des études Grecques qui se levait sur l'Italie, il fut un puissant propagateur de l'Hellénisme.

IX

L'esprit de l'Hellade avait dû pénétrer de bonne heure à Rome. L'école de Pythagore, florissant par toute l'Italie Grecque au moment où s'accomplit la révolution qui substitua la république à la royauté, avait certainement influé sur le génie Romain. *Pythagoræ autem doctrina, quum longe lateque flueret, permanavisse mihi videtur in hanc civitatem,* dit Cicéron à Marcus Brutus, au début du quatrième livre de ses *Tusculanes.* La langue Grecque était étudiée à Rome dès la seconde moitié du IIIe siècle avant notre ère ; nous savons, par Denys d'Halicarnasse, que Fabius Pictor écrivit en Grec son histoire. L'Hellénisme devait conquérir les conquérants de l'Hellade :

Græcia capta ferum victorem cepit.....

Tiberius Gracchus haranguait éloquemment à Rhodes dans l'idiome Attique ; Cicéron maniait si bien cet idiome qu'il arrachait des larmes au rhéteur Molon. La jeunesse patricienne courait étudier cette belle langue à Athènes ; les femmes distinguées la parlaient de préférence au Latin. Arts, lettres, sciences, philosophie, tout vint à Rome

de la Grèce, de ce coin de terre sacrée qu'illumina un si prodigieux amour du savoir, à qui nous devons nous-mêmes et nos arts, et nos lettres, le départ de nos sciences et de notre philosophie, qui, seul sur la Terre, transmit aux nations modernes une conception politique basée sur le respect de la loi et la haine des tyrannies.

Le Grec devint la langue universelle de l'Orient. On le parla sur la côte d'Afrique, dans les ports de la Gaule. *Græca leguntur in omnibus fere gentibus,* dit Cicéron en son discours *pro Archia*. C'est le grand véhicule des idées Chrétiennes. Dans cette belle langue Grecque, la plus ample, la plus étendue, la plus copieuse et affluente en termes, vocables, en inflexions de noms avec verbes et autres parties d'oraison, en tout artifice et invention de littérature, ainsi que la qualifie notre Guillaume Budé, le meilleur, le plus sage des princes, Marc-Aurèle, notant ses nobles pensées, nous a laissé un livre d'une bonté surhumaine.

L'étude du Grec, dans les derniers siècles de l'Empire, constitue une partie essentielle de toute bonne éducation. Cassiodore et Boëce, ces derniers des Anciens, l'avaient encore reçue. Celui-ci avait passé sa jeunesse à Athènes. Il traduisit, outre la *Logique* d'Aristote et quelques écrits de Platon, Pythagore le musicien, Ptolémée, l'*Arithmétique* de Nicomaque, et la

Géométrie d'Euclide. Théodoric possédait les œuvres de Dioscoride, d'Hippocrate, de Galien et de Celse. Les Barbares, qui mirent tout en danger et trop de choses à mal, n'arrêtèrent pas les efforts individuels. Les Pères Grecs firent heureusement prévaloir leur langue dans la liturgie de l'Église d'Orient. Les fastes de la littérature Grecque enregistrent encore les noms d'Agathias, de Procope, de Pizidès, de Jean Damascène, de Photius, de Léon le Sage, du Porphyrogénète, de Suidas, de Cedrenus, d'Anne Comnène, de Nicetas. Les Pères Latins, fort préoccupés de Platon, durent apprendre le Grec pour combattre la philosophie antique. Il fut enseigné en Irlande, Alcuin l'entendait; Éginhard prétend que Charlemagne le comprenait, ce dont il est permis de douter. Scot Érigène, contemporain de Charles le Chauve, est helléniste, il traduit les écrits alexandro-platoniciens du pseudo-Denys l'Aréopagite; un des derniers Carlingiens semble avoir eu quelque préoccupation des études Grecques, il appelle Compiègne Carlopolis et donne à un monastère le singulier nom d'Alpha.

Mais en Italie, au Moyen-âge, la connaissance du Grec est constamment entretenue, sinon au point de vue littéraire, du moins au point de vue pratique, par de très-fréquentes relations commerciales avec l'Orient. Il y a des écoles de Grec

à Rome, à Ravenne et à Naples. Les tentatives persistantes de la Papauté, pour ramener les Églises à l'unité de Foi, sont l'occasion de nombreuses ambassades à Byzance. Il faut nécessairement que les envoyés de Rome parlent la langue Grecque, et, pour le bien de leur mission, bon nombre d'entre eux traduisent des ouvrages de théologie. Dès 1311, le concile de Vienne prescrit l'étude du Grec dans plusieurs universités d'Italie. Plus d'un docteur le sait, comme Burgundius, comme Pietro d'Abano. L'obligation de former des négociateurs en vue d'amener l'extinction du schisme s'impose plus que jamais au moment où l'empereur de Byzance, contraint d'implorer contre les Turcs le secours de la Chrétienté occcidentale, se rapproche de la cour papale et des républiques Italiennes. Nous voyons des patriciens de Venise haranguer en Grec Jean Paléologue à son passage en cette ville.

De même que les Grecs de Cumes propagèrent l'Hellénisme dans la Rome antique, le midi de la Péninsule et la Sicile en conservèrent des foyers vivants et actifs pendant le Moyen-âge. Un protégé de Robert Guiscard, Constantin l'Africain, fait des versions d'auteurs Grecs. Un Jean d'Otrante versifie en langue Grecque un poème sur la prise de Parme par Frédéric Barberousse. Manfred, fils de Frédéric II, fait traduire par Bar-

tolomeo de Messine les *Morales* d'Aristote qu'il octroie en don à l'Université de Paris. Un autre Messinois, Guido dalla Colonna, écrit en 1270 un ouvrage sur le siège de Troie. Qu'il ait consulté Homère, c'est ce qu'Ambroise Didot semble indiquer en son excellent livre de l'*Hellénisme à Venise;* mais le grand chantre d'Ionie ne fut guère connu que de nom pendant le Moyen-âge, où l'on n'eut quelque notion de la guerre de Troie que par Darès, Dictys de Crète et le faux Pindare, abréviateur d'Homère, qu'on suppose avoir été Avienus, auteur de fables Ésopiques et d'une paraphrase en vers de Denys le Périégète. A Pétrarque était réservé l'honneur de rendre la lecture des poèmes Homériques accessible aux hommes de sa génération, par l'entremise de Boccace.

Pétrarque ne savait que très-imparfaitement le Grec, bien qu'il l'eût étudié avec le Calabrais Barlaam, théologien, philosophe, mathématicien et astronome. Il s'était procuré Hésiode et Euripide. Il fit des efforts pour lire Homère, mais il avoue, dans ses lettres familières, n'y être point parvenu. Rencontrant à Padoue le Calabrais Léonce Pilate, qui se laissait croire Thessalonicien, il lui fit mettre en Latin quelques vers de l'Iliade. Saisi d'un extrême désir de connaître l'œuvre entière, il s'en ouvrit à Boccace qui, pour donner à son maître cette satisfaction, fut chercher Pilate à Ve-

nise en 1360, l'installa lui-même à Florence, où il fit instituer en sa faveur une chaire de Lettres Grecques. Pendant près de trois ans, il l'hébergea, supportant patiemment les extravagances de ce bizarre personnage; mais, en revanche, il lut avec lui tout Homère et en tira une version Latine. Quelle merveilleuse fortune pour un lettré d'alors! Boccace obtint encore de Pilate la traduction de seize dialogues de Platon, auxquels Pétrarque fait sans doute allusion quand il relate, en son traité *Della sua e dell' altrui ignoranza,* qu'il possédait diverses œuvres de Platon.

Boccace sut mieux le Grec que Pétrarque. A Naples il avait vécu dans une étroite amitié avec le bibliothécaire royal Paolo Perugino, élève comme lui de Barlaam. Il se pourrait qu'Andalone del Nero, astronome, dont il fait le plus grand éloge dans sa *Genealogia Deorum*, eût été son premier guide dans les études Grecques. Au commencement de son commentaire de la *Divine Comédie*, et dans sa *Genealogia,* Boccace parle du *Timée* et de la *République* de Platon en homme qui les a lus.

L'Antiquité, toutefois, n'était pas assez connue pour que la mise en Latin des poèmes d'Homère fût d'une lecture facile au temps où vivait Boccace. Pétrarque affirme qu'en toute l'Italie dix hommes à peine étaient capables de lire avec fruit une telle version. Boccace rendit à ses contempo-

rains le service de leur ouvrir, grâce à sa *Généalogie des Dieux,* la voie des études mythologiques dont il est véritablement le père. Boccace avait écrit de lui-même : *Si nesciunt, meum est hoc decus mea et gloria, scilicet inter Ethruscos Græcis uti carminibus.* Manetti, son biographe, va plus loin; il affirme que tout ce qu'il y a de Grec en Italie, c'est à Boccace qu'on le doit : *Sed quorsum hæc tam multa de litteris Græcis, dicet quispiam? Quorsum? Ut totum hoc, quidquid apud nos Græcorum est Boccaccio nostro feratur acceptum, qui primus præceptorem et libros Græcos a nobis per lunga terrarum marisque spatia distantes propriis sumptibus in Ethruriam reduxit.*

L'influence de Boccace se fit sentir avec une grande force, immédiatement après sa mort. Quand Manuel Chrysoloras, qui avait déjà formé de bons élèves pendant son séjour à Venise, comme Traversari, par exemple, fut appelé à Florence par un de ses riches et généreux citoyens, Palla di Noferi Strozzi, pour prendre la chaire abandonnée par Léonce Pilate, il trouva le terrain admirablement préparé dans cette noble cité.

Jamais, en effet, milieu ne fut mieux approprié au développement des études littéraires que Florence, avec ses habitants laborieux, ses patriciens exerçant la marchandise, l'industrie et la banque, disposés aux délicates jouissances de l'esprit par la fortune acquise au prix du labeur, et transmise

à des héritiers qu'ils voulaient laborieux comme eux-mêmes. En cette ville petits et grands travaillaient : on y comptait soixante-douze boutiques de change sur le *Mercato nuovo*. La chronique de Benedetto Dei nous apprend qu'il y avait quarante-neuf manufactures de soie en pleine activité ; le crédit public y est inauguré plusieurs siècles avant son apparition chez les nations modernes. Sur une population de 90,000 âmes, au XIVe siècle, près de 12,000 enfants fréquentent les écoles. Ce n'est pas sans raison que le pape Boniface VIII appelait le peuple Florentin le cinquième élément du Monde. Sans liens pour se constituer en corps, briguant les honneurs publics d'une démocratie jalouse, avide de popularité, la Noblesse ne forme pas à Florence une caste arrogante et fermée, alternativement oisive ou batailleuse, abandonnant aux clercs toute culture intellectuelle. Les Strozzi, les Albizzi, les Ruccellai, les Acciaiuoli, les Pandolfini, les Medici, possesseurs de richesses immenses, se montrent enflammés de l'ardeur d'apprendre, ambitieux de développer une belle culture.

Florence, assez troublée, d'ailleurs, par les luttes intestines que suscitait sa démocratie, ne fut pas, comme Venise, absorbée par la politique extérieure. Bien qu'en cette dernière ville les patriciens, tels que Francesco Barbaro, Carlo Zeno, Leonardo et Bernardo Giustiniani, montrassent

un goût très-vif pour les lettres humaines et écoutassent volontiers les savants Grecs de passage, comme Manuel Chrysoloras et Demetrios Kydonios, ceux-ci n'eurent de l'État qu'un assez froid accueil. A Florence, l'État, dès le principe, crée une Université magnifiquement dotée, pourvue de quarante chaires. Florence, qui tenait déjà la tête du mouvement littéraire, devient le siège principal, le grand centre de l'Humanisme dont ses doctes sont les plus actifs et les plus zélés propagateurs.

Il semble qu'une volonté providentielle se soit complue à faire concourir au grand mouvement humaniste toutes les circonstances les plus favorables. La chute de l'Empire d'Orient est un des importants facteurs du renouveau des lettres au xve siècle. En 1346 Smyrne est perdue; en 1360 Amurat s'empare d'Ancyre en Asie et d'Andrinople en Thrace; en 1369 Jean Paléologue vient en Italie faire un vain appel aux armes de l'Occident. Il s'agenouille devant le pape Urbain IV et communie de la main du pontife. En 1390 Bajazet menace Constantinople ; l'année suivante la Thrace lui est presque entièrement soumise. En 1397 Byzance est assiégée et le neveu de Manuel Paléologue subit l'opprobre de partager le titre impérial avec le sultan des Turcs. En 1423 Amurat II ravage la Thrace, la Thessalie, la Macédoine, et braque le canon sur la capitale de l'Empire.

En 1453, enfin, Constantin Dragazès tombe mortellement frappé sur la brèche de Constantinople, et Mahomet II plante le croissant sur Sainte-Sophie.

Les savants Grecs, venus d'abord en Italie comme négociateurs, y accourent en réfugiés. Ils apportent à l'appétit intellectuel des lettrés Italiens l'enseignement régulier de leur langue et les trésors de leur littérature antique. George le Gémiste ou le Pléthon, plus connu sous le double nom de Gémiste Pléthon, met en faveur les doctrines de l'Académie auxquelles il conquiert Cosme l'ancien. Bessarion, qui, pour suivre les leçons de Gémiste, l'était allé trouver au fond du Péloponèse, est comme lui un champion convaincu, moins radical toutefois, de la philosophie Platonicienne. Il suscite une véritable renaissance philosophique tendant à concilier le Christianisme avec la doctrine de l'Académie, au moyen des idées de Platon sur Dieu, l'Ame, la Providence, la Liberté. Il dépense une bonne partie de son avoir, quelque chose comme 30,000 écus d'or, à faire copier des manuscrits, à en acquérir. Il découvre, dans le couvent de Casoli, près d'Otrante, Quintus de Smyrne et le petit poème de Coluthus sur l'*Enlèvement d'Hélène*. Il traduit en bon style Latin les *Mémorables* de Xénophon, qu'il dédie au cardinal Julien Cesarini, et, à l'instigation d'Alphonse I[er], roi de Naples, la *Métaphysique*

d'Aristote. En mourant il laisse 1,600 volumes à la Sérénissime République, sous la condition expresse d'en fonder une bibliothèque ouverte au public. Réunis aux livres de Pétrarque, ceux de Bessarion composent le fonds de Saint-Marc. C'est sur les manuscrits rassemblés par l'illustre prélat que les Aldes ont pu établir leurs éditions *princeps*. Manuel Chrysoloras forme une pléiade brillante de disciples dignes de lui. George de Trébizonde, appelé à Venise, puis à Florence, y fait de nombreux élèves. A Rome, il travaille assidûment pour le pape Nicolas V. Alphonse l'attire à Naples. Il met en Latin des œuvres de Saint Bazile, de Saint Jean Chrysostome, de Saint Cyrille d'Alexandrie, de Saint Grégoire de Nysse, d'Eusèbe Pamphile, l'*Almageste* et le *Centiloquium* de Ptolémée, la *Rhétorique*, le *de Cœlo et Mundo*, le *de Generatione et Corruptione*, le *de Animalibus*, le *de Anima*, la *Météorologie*, la *Physique*, les *Problèmes* d'Aristote, le discours de Démosthènes contre Ctésiphon. Théodore Gaza professe à Ferrare dans le gymnase fondé par Lionel d'Este; il y compose ses Éléments de grammaire; il copie de sa main la *Politique* d'Aristote et l'*Iliade;* il traduit les *Éthiques*, l'*Histoire des Animaux*, les *Problèmes* du Stagirien, l'*Histoire des Plantes* de Théophraste, les deux livres des *Problèmes* faussement attribués, selon lui, à Alexandre d'Aphrodisie, le *de Instruendis aciebus*

d'Ælien, cinq homélies de Chrysostome *de Incomprehensibili Dei natura,* les *Aphorismes* d'Hippocrate et les livres *de Re militari* de l'Empereur Maurice. Latiniste excellent, il tourne en Grec quelques œuvres Latines comme le *de Senectute* de Cicéron et le *Songe de Scipion.* Jean Argyropylos enseigne à Padoue. Palla Strozzi exilé l'y retient. Il y est nommé recteur de l'Université. Les fils de Cosme le font venir à Florence. Il a l'honneur, à Rome, de former le fameux Reuchlin et de faire, grâce à son élève, franchir les Alpes au Grec. *Græcia nostra exilio transvolavit Alpes!* s'écrie-t-il, après lui avoir entendu interpréter un passage de Thucydide. Il traduit d'Aristote les deux livres des *Analytiques,* les huit de la *Physique,* les quatre du *Ciel,* les trois de l'*Ame,* les douze de la *Métaphysique,* les dix des *Éthiques,* les huit des *Politiques,* plus les *Homélies* de Saint Basile. Ces savants précèdent les Musurus, les Démétrius Chalcondylas, les Lascaris.

Les chaires de Grec se multiplient en Italie. On en institue dans presque toutes les cités. Les disciples de Manuel Chrysoloras les illustrent par leur savoir et leur éloquence. La Péninsule tout entière est envahie par la passion d'une culture infatigablement poursuivie. Partout on recherche, on emprunte, on échange, on acquiert, on transcrit les manuscrits Grecs ; on va même jusqu'à les voler sans que la conscience s'en révolte. George

Tiphernas professe à Naples, à Milan, à Rome, à Paris même, où il tente de faire prendre pied à un enseignement que devait, près d'un siècle plus tard, fonder définitivement Guillaume Budé. Il occupe une chaire à Venise. Il traduit sept livres de Strabon et un traité de Dion Chrysostome. Guarini le Véronais rapporte de Constantinople deux caisses de livres précieux. La perte de l'une d'elles cause un tel chagrin à l'humaniste, que ses cheveux blanchissent en une nuit. Il succède à son maître Manuel Chrysoloras dans la chaire de Grec à Florence. On le voit enseigner à Venise, à Vérone, à Padoue. Nicolas V lui commande une traduction de Strabon dont chaque partie lui doit être payée cinq cents florins. Il en achève deux du vivant du Pape. En outre, il traduit de Plutarque l'*Éducation des enfants,* avec les Vies de M. Marcellus, d'Alexandre le Grand, de César, de Pélopidas, de Lysandre et de Sylla. Ambroise Traversari le Camadulde traduit Denys l'Aréopagite, la *Préparation évangélique* d'Eusèbe Pamphile, plusieurs œuvres de Saint Ephrem, de Saint Basile, de Saint Grégoire de Nazianze, de Saint Athanase, de Saint Jean Chrysostome, et, pour Cosme l'ancien, Diogène Laërce. Telle est la facilité dont il est doué, qu'il fait de vive voix, *de verbo ad verbum,* toute sa version de Grégoire de Nazianze sur les épîtres de Saint Paul, à l'admiration de Nicolo Nicoli qui, tenant la plume, suit

à grand'peine sa dictée et la transcrit de sa belle main, presque sans ratures, en présence de Cosme de Médicis émerveillé. Au Concile de Florence, devant cinq cents prélats réunis sous la coupole du *Duomo* récemment élevée par Brunelleschi, on le vit suppléer, en l'égalant, cet étonnant Nicolas Sagundini de Négrepont qui, servant d'interprète aux deux clergés, traduisait verbalement les discours Latins en Grec et les Grecs en Latin, avec une aisance parfaite, *ch' era cosa mirabile a vedere,* dit Vespasiano da Bisticci dans la biographie du pape Eugène IV. En mourant, Traversari lègue huit cents manuscrits à Florence. Leonardo Bruni d'Arezzo traduit les dix livres des *Éthiques,* les huit des *Politiques,* les deux des *Économiques* d'Aristote, le *Phèdre,* le *Phédon,* le *Gorgias,* le *Criton,* l'*Apologie de Socrate* et les épîtres de Platon, le *Tyran* de Xénophon, des parties d'Eschine et de Polybe, de Plutarque les Vies de Marc-Antoine, de Caton d'Utique, de Pyrrhus, de Démosthènes, de Sertorius et de Paul-Émile. Carlo Marsupini met en hexamètres la *Batrachomyomachie;* il traduit, au dire de Vespasiano, deux livres de l'*Iliade,* un seulement, le premier, au dire de Politien. Ognibuono de Lonigo traduit les fables d'Ésope, la *Chasse* de Xénophon. Son parent Nicolas fait la version de Galien, des *Animaux* d'Aristote, de l'Histoire de Dion Cassius. Jacques d'Angelo met en Latin la Cosmographie

de Ptolémée, ainsi que des Vies de Plutarque. Paolo Vergero traduit Arrien par ordre de l'empereur Sigismond. Aurispa voyage en Grèce où il recueille des manuscrits. A Venise, sa pauvreté le contraint à en mettre deux cent cinquante en gage. Cosme de Médicis l'apprend par Traversari, vient généreusement à son aide et l'appelle à Florence pour y lire les classiques. Séduit par la maison d'Este, Aurispa professe à Ferrare. Il traduit le livre d'Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore et les *Consolatoria* de Philiscus à Cicéron exilé en Macédoine, sur le texte de Dion Cassius. Laurent Valla, son élève, enseigne à Milan, à Gènes, à Florence, à Naples, où il se réfugie pour fuir les poursuites du Sacré Collège, qu'il s'était attirées en démontrant l'erreur historique de la donation de Constantin. Sa traduction de l'*Iliade* lui fait trouver grâce devant Nicolas V, qui lui paie 500 écus d'or celle de Thucydide. Valla donne encore une version d'Ésope. Bartolomeo Fazio traduit le *de Rebus gestis Alexandri* d'Arrien. Le Pogge met en Latin la *Cyropédie* de Xénophon, Diodore de Sicile et l'*Ane* de Lucien. Philelphe passe sept années en Grèce. Il se met sous la discipline de Jean Chrysoloras dont il épouse la fille, cette Théodora qui ne parlait que le pur Attique, et avec laquelle il ne conversait que dans la langue de Platon. Condisciple de Bessarion, il est assidu aux leçons du rhéteur

Chrysococcès. Il professe à Venise; Palla Strozzi l'attire à Florence où son enseignement public et privé est suivi par deux cents écoliers. Il traduit la *Cyropédie* dont Poggio avait négligé une partie, des livres d'Aristote, de Plutarque et d'Hérodote. Ce sont là les plus illustres de ces doctes Italiens qui relèvent les études Grecques. Il faut leur adjoindre, entre autres, Alamanno Rinuccini, Pietro Candido, Tortelli d'Arezzo, Gianozzo Manetti, Ange Politien, déjà célèbre à seize ans pour ses épigrammes Grecques, et ce Perotto, élève de Guarini, qui traduisit Polybe pour Nicolas V, dont il reçut en récompense une bourse de six cents ducats d'or.

Les doctrines antiques vont porter la haute culture dans tous les centres d'études, grâce à l'admirable moyen de diffusion de la langue universelle, le Latin, qui s'entend aux frontières ultimes de l'Europe studieuse, qui met en communication intellectuelle le savant d'Upsal et celui de Palerme, l'érudit de Dublin et celui de Cracovie. Quelques années encore et les œuvres Grecques, traduites et commentées en Latin, seront mises à la portée de tous les lettrés du monde par les laborieux typographes. Mais ce Latin lui-même, sur lequel les âges barbares avaient laissé accumuler une couche de rouille épaisse, est désormais dégagé de sa gangue. Il recouvre tout son éclat, il reprend les délicatesses de sa forme, la

pureté de ses contours, sous la main de ces bons fourbisseurs les Humanistes.

X

Les excellentes études de Pétrarque à Carpentras, sous la discipline de Connevole da Prato, son assiduité à l'Université de Montpellier, puis à celle de Bologne sous la direction du poète juriste Cino da Pistoja, son amour pour le passé de l'Italie, son ardent patriotisme, rétrospectif pour ainsi dire, et qui lui fit voir, dans la tentative du tribun Rienzi, un retour aux gloires de Rome, contribuèrent, avec son génie natif, à en faire le restaurateur de la bonne Latinité. Il en inspira le culte à Boccace, à Coluccio Salutato, à Malpaghino de Ravenne, à Luigi Marsigli. Maître et disciples recherchent à l'envi les manuscrits qui moisissent au fond des bibliothèques monacales. Benvenuto d'Imola nous a laissé le récit, qu'il tenait de la bouche même de Boccace, d'une visite faite par ce lettré à la librairie du mont Cassin. Il trouva l'entrée négligemment ouverte, l'herbe croissant sur l'appui des fenêtres, les volumes fort maltraités, blancs de poussière. Un moine lui raconta que ses pareils arrachaient des cahiers dans les manuscrits pour en faire de petits psautiers à l'usage des enfants, et coupaient les marges afin

d'en fabriquer des bréviaires pour les femmes. Boccace se retira les larmes aux yeux.

Dans ses voyages, Pétrarque ne laisse échapper aucune occasion de sauver les vieux textes oubliés. A Arezzo il découvre des *Institutions oratoires* de Quintilien, à Vérone les *Lettres familières* de Cicéron, à Liège deux discours du même, ailleurs les *Lettres à Atticus.* Il eut en sa possession le traité *de Gloria* de Cicéron, celui de Varron *de Rebus divinis et humanis*, avec un recueil de Lettres et d'Épigrammes d'Auguste, ouvrages qui ne nous sont point parvenus. Il copie, de sa propre main, les *Lettres familières* et les *Épîtres à Atticus.* Ses nombreuses œuvres Latines, son *Africa*, poème où il chante les exploits de Scipion, ses épîtres à la manière d'Horace, ses églogues satiriques, ses traités moraux, ses dialogues, ses lettres familières, lui valurent, dans l'esprit de ses contemporains, une admiration que ne lui procurèrent pas ses poésies Italiennes.

Boccace marcha sur ses traces. Ce glorieux coryphée de la prose Italienne fut un adepte fervent de la renaissance du Latin. Ses livres *de Genealogia Deorum, de Mulieribus claris, de Casibus virorum et fœminarum illustrium,* le posent en digne émule de son maître.

L'écrivain Italien va bientôt abdiquer sa langue. Le règne du Latin s'impose. Quand Philippe Villani donne à Coluccio Salutato le nom de *Scimia*

di Cicerone, ce n'est pas une grande injure sous sa plume, et s'il le proclame *imitatore degli antichi-poeti,* c'est un grand éloge. Si Francesco da Fiano invite ce même Coluccio à continuer Pétrarque, à célébrer les aïeux comme le maître avait célébré Scipion, il n'entend pas que ce soit autrement qu'en Latin, langue dans laquelle Salutato avait essayé de traduire la Divine Comédie! Il faut désormais que les secrétaires de la Chancellerie Romaine soient des Latinistes consommés. Les Florentins exigent des leurs des qualités dont Eneas Silvius nous donne un aperçu dans l'*Europa*. Les Papes du xve siècle aident de tout leur pouvoir le mouvement humaniste, sauf peut-être Paul II qui, Vénitien, d'ailleurs, et doué d'un sens politique aiguisé, entrevoyait l'antinomie entre cette grande suscitation d'idées et les croyances orthodoxes. Discours politiques ou académiques, discours de réception, oraisons funèbres, panégyriques, allocutions militaires même, et prédications des prêtres en chaire, épîtres solennelles ou familières se sentent de ce renouvellement rhétorique grossi par une crue subite de matériaux antiques. Traités moraux, histoires locales ou générales, tout s'écrit non seulement dans la forme grammaticale des modèles anciens, mais encore, par un irrésistible entraînement, dans leur forme esthétique. Grand dommage, sans doute, pour le bien de ces œuvres, privées ainsi de cet intérêt particulier qui s'attache aux choses

vivantes, mais grand bien au point de vue de la diffusion des connaissances par cette langue Latine douée de l'inappréciable avantage de relier, alors, en un seul faisceau les doctes de tous les pays.

Le zèle déployé par les humanistes à découvrir les livres Grecs, se montre non moins grand chez eux à exhumer les textes Latins. Poggio, à lui seul, pauvre, mais soutenu dans ses recherches par la générosité de Leonardo Bruni, de Francesco Barbaro, de Nicolo Nicoli, trouve, dans l'abbaye de Saint-Gall, le manuscrit presque complet des œuvres de Quintilien qu'il copie en trente-deux jours. Il met la main sur seize discours de Cicéron, sur quatre livres des *Argonautica* de Valerius Flaccus, sur les commentaires d'Ascanius Pedianus. Il tire de l'oubli l'histoire d'Ammien Marcellin, le livre des *Aqueducs* de Frontin, des œuvres de l'astronome Manilius, de Columelle, de Priscien, de Nonius Marcellus, de Celse, une bonne partie de Vitruve, de Lucien, de Silius Italicus, du poème de Lucrèce, Euthycus, les grammairiens Probus et Septimus Caper. Avec Léonard Arétin, il fait connaître seize comédies de Plaute et les *Verrines* de Cicéron.

Nicolo Nicoli se ruine à faire chercher, à faire copier des manuscrits. Excellent calligraphe, il en transcrit lui-même bon nombre de sa main, tant en lettres cursives qu'en lettres de forme, *che dell' una lettera e dell' altra era bellissimo scrittore*,

dit Vespasiano qui nous a laissé les précieuses biographies de presque tous les humanistes célèbres de son temps, et de plusieurs de leurs Mécènes. Ce savant libraire fouille la Toscane pour le compte de Cosme l'Ancien. Afin d'activer la formation de la bibliothèque Laurentiane, il réunit et gouverne quarante-cinq copistes à la fois. Il est le pourvoyeur des livres du pape Nicolas V, du duc d'Urbin Frédéric, du seigneur de Pesaro Alexandre Sforza, des frères de Saint-Marc, de maints prélats lettrés. Réputé juge très-expert en matière de bibliographie, il était consulté par Cosme, Gianozzo Manetti, Sozomeno da Pistoja, Sacchetti le jeune, Vittorino da Feltre, ses clients et ses amis. Le pape Nicolas le traite avec une faveur signalée.

Ce grand pontife connaissait à merveille les auteurs de l'antiquité et s'entendait mieux que personne à organiser une bibliothèque. Cosme de Médicis et le duc d'Urbin eurent recours à ses lumières. Étant encore simple prêtre, il disait que si jamais le pouvoir de dépenser lui était donné, il ne l'emploierait qu'à construire et à acheter des livres. Nul n'éleva plus de bâtiments que ce pape ; il laissa plus de cinq mille volumes, ce qui est énorme pour son temps.

Cosme de Médicis fut instruit dans les lettres Latines par Roberto de'Rossi, fort savant en Grec et en Latin. Il eut pour condisciples, auprès de ce digne maître, les jeunes gens des meilleures mai-

sons de Florence, Domenico Buoninsegni, Bartolo Tebaldi, Luca degli Albizzi, Alessandro degli Alessandri. Doué d'une mémoire extraordinaire, Cosme se souvenait des titres de livres emplissant une armoire tenue fermée depuis quarante ans. Son esprit sérieux ne trouvait de jouissance que dans la conversation des doctes. Il fut envers eux d'une générosité magnifique. On le vit ouvrir des crédits illimités à Thomas de Sarzane, depuis Nicolas V, et surtout à Nicolo Nicoli qui lui fit acheter tant de beaux livres, entre autres le précieux Pline trouvé dans un couvent de Lubeck. Il fit don au jeune Marcile Ficin, non-seulement d'une maison à Florence, mais encore d'un bien à Carreggio ; il habilla somptueusement Donatello. Il fut, avec son rival Palla Strozzi, le plus ferme, le plus illustre soutien des lettrés, le propagateur le plus zélé, le plus intelligent des bonnes études, et ces deux Florentins firent de leur ville une nouvelle Athènes autrement digne de ce glorieux nom que celle qu'avait rêvé de faire surgir dans les Gaules le bon Alcuin.

Ces mêmes docteurs, qui répandirent la culture Hellénique du nord au midi de l'Italie, furent de laborieux et brillants professeurs d'éloquence Latine et de philosophie. Il n'est, pour ainsi dire, pas une cité de la Péninsule qui n'ait eu sa chaire illustrée par quelqu'un d'eux. Poggio lit le *de Finibus* de Cicéron dans l'Académie Romaine de Bes-

sarion. Ce cardinal se confine à Padoue pour apprendre à fond le Latin. Là, au palais Pisano sis au quartier Santa-Sophia, il prend pour maître le Crétois Jean Selengia. Il fait de sa maison le rendez-vous des lettrés ; il suit assidûment les cours de l'Université ; devenu aussi bon latiniste qu'il était helléniste excellent, Valla put dire de lui : *Latinorum græcissimus, Græcorum latinissimus.*

Philelphe passionne jusqu'aux foules par son savoir précoce. Jeune et célèbre, il est l'objet d'hommages qui nous paraissent aujourd'hui tout à fait singuliers, mais qui nous font bien concevoir l'état des esprits alors. Quand une femme de noble condition le rencontre par les rues, elle lui cède avec empressement le haut du pavé. Léonard Arétin, qui, avec Traversari, a, de l'aveu de ses contemporains, renouvelé la langue Latine, jouit d'une telle estime et provoque une si grande admiration, qu'un envoyé du roi d'Espagne se met à genoux devant lui. Guarini, Vittorino da Feltre, ce grand éducateur, sont accueillis par les princes avec les marques d'une considération extrême. Le roi de Naples, Alphonse le Magnanime, attire et retient à sa cour les hommes les plus savants. Ses libéralités, à leur égard, atteignent annuellement la somme énorme pour le temps de vingt mille ducats. Il récompense royalement le Génois Bartolomeo Fazio qui écrit son histoire, il comble de faveurs Gianozzo

Manetti. Chaque jour, les affaires expédiées, le Panormitain lui lit les *Décades* de Tite-Live. Comme tous les hommes intelligents d'alors, il est hanté par l'amour du symbolisme antique. C'est avec l'appareil triomphal et les habits d'un *Imperator* de Rome, que le prodigue amant de Lucrezia d'Alagna fait son entrée à Naples. Lui et le pape Nicolas V sont les Mécènes par excellence, les grands éditeurs des classiques Grecs traduits. Vespasiano leur rend cette justice : *e se fusse istato un altro papa Nicola e un re Alfonso, non restava appreso de' Greci libro ognuno che ne fusse tradotto.*

XI

Le mouvement tendant à substituer le pouvoir absolu des rois à l'état féodal et catholique particulier au Moyen-âge, coïncide avec la fondation, en Italie, par d'audacieux et habiles chefs militaires, d'États indépendants établis sur les ruines des petites républiques municipales. Ces despotes de fraîche date sont encore des facteurs puissants du développement de la culture intellectuelle si vivement menée par les humanistes, dans le sens du savoir antique. Tous ces *condottieri*, tous ces *capitani venturieri*, devenus chefs souverains de petits États, sont frappés au coin du cruel

Ezzelino plus ou moins ; mais leur modèle est Frédéric II. L'illégitimité de leur origine, aussi bien que de leur pouvoir, n'est pas sans influer considérablement sur leur manière d'être. Chez eux la bâtardise est la règle. Huit bâtards de la maison d'Este vont au-devant du pape Pie II au congrès de Mantoue. Borso, le chef de la famille, est un bâtard ; sa femme est fille illégitime du roi de Naples Alphonse Ier. Frédéric d'Urbin n'eut probablement pas une origine plus régulière. Il en est de même pour les Varani de Camerino, les Malatesta de Rimini, les Manfredi de Faenza, les Baglioni de Pérouse. Aussi tous ces tyrans n'ont point l'orgueil héraldique des rois légitimes des grandes monarchies. Ils prennent leurs amis où ils les trouvent. Ils ne s'entourent pas d'une noblesse hautaine, guerroyante et illettrée. Les humanistes, poètes et historiens, les touchent davantage. Les attirer, les flatter, les accaparer, c'est affaire à ces soldats de fortune que rien ne sépare trop de ces *mezzani* dispensateurs de renommée. Ces princes Italiens sont peu enclins aux idées aristocratiques. Leur élévation n'est pas en opposition avec un esprit de révolte très-marqué au XIVe siècle, contre le joug d'une caste dominante, esprit qui se manifeste en tous lieux, simultanément, par des explosions soudaines, comme la confédération des Suisses contre l'Empire, le soulèvement d'Arteweld, le gouvernement

de Rienzi, la conjuration populaire de Venise qui coûta la vie à Marino Faliero, la Jacquerie en France, la révolution des Ciompi à Florence, l'insurrection de Wat Tyler, John Ball et Jack Straw en Angleterre.

A l'opposé des conquérants Germains étrangers à toute organisation municipale, attendu qu'ils n'avaient jamais eu de villes, *ne pati quidem inter se junctas sedes,* comme dit Tacite, les Italiens, faits de longue date au pouvoir des municipalités résidant en l'assemblée du peuple, habitués à l'indépendance des cités, ne comprenaient guère l'esprit féodal et les entreprises chevaleresques. Leurs souvenirs classiques les portaient naturellement aux institutions républicaines ou à la dictature. La rudesse baronniale répugnait à leur tempérament disposé à la civilité. La grande prospérité de leurs républiques, due à la banque, à l'industrie, au commerce d'outremer, ne les disposait pas aux préjugés nobiliaires. Pour Dante, on le voit dans le *Convito*, la noblesse n'est qu'une excellence morale et intellectuelle, sans idée de naissance ni de situation privilégiée. Ce distique rend bien la pensée de Pétrarque :

Est melius clarum fieri quam tempore nasci;
Virtutem, si vis nobilis esse, cole.

Il faut lire dans le dialogue *de Nobilitate* de

Poggio, sous quels traits il peint la rudesse de la chevalerie Anglaise et Française, la rapacité, la grossièreté de l'Allemande. Les humanistes suivent la leçon d'Aristote qui, s'il définit la noblesse un mérite personnel joint à la richesse héréditaire, inclinant ainsi à l'opinion de son temps, tient pour noble, dans l'*Ethique*, l'homme de bien seul. Enea Silvio écrit qu'en Italie un serviteur peut devenir roi. Tout chef de bande heureux fondait un État, quelquefois durable et puissant, comme celui des Visconti, quelquefois éphémère comme cette souveraineté improvisée que se fit, sur le lac de Côme, le châtelain de Musso. Cela dura jusqu'à ce que les grands États se fussent ligués pour empêcher les nouvelles fondations.

La lutte entre la Papauté et l'Empire favorisait l'existence de ces petites souverainetés. Le Pape légitimait les bâtards de ses vicaires qu'il opposait à ceux de l'Empereur; celui-ci conférait des investitures aux siens qu'il opposait à ceux du Pape. Le maintien des républiques et des tyrannies, toujours luttant entre elles, divisa l'Italie en centres indépendants et rivaux, créant ainsi des milieux très-favorables à la liberté des esprits. Une Italie impériale eût établi un pouvoir féodal; une Italie papale eût imposé à l'effort individuel l'uniformité d'une tendance exclusivement Chrétienne. Le lettré ou l'artiste, d'individualité puissante, eût subi, sans défense, le joug d'une autorité

ecclésiastique, d'une oppression politique, d'une susceptibilité républicaine, d'une tyrannie capricieuse. La frontière passée, il est reçu, choyé, protégé par une puissance jalouse d'augmenter son prestige souverain du lustre de l'esprit. Il a pour patrie toute terre où *suona il si*; sa langue, voilà son habitacle. C'est le cœur haut qu'il prend le chemin de l'exil. Il sait qu'il ne cessera pas de vivre dans son domaine intellectuel, au milieu de races gardant le souvenir de l'antique culture, près d'un prince rempli comme lui du désir de la voir renaître et fleurir. Le poète, avec Dante, répond à ses persécuteurs qu'il pourra partout méditer les hautes vérités, trouver partout un morceau de pain ; l'artiste, avec Ghiberti, qu'il est citoyen de toute cité ; l'humaniste, avec Codro Urseo, que la patrie d'un docte n'est que là où il se fixe. L'Italien cultivé a le sentiment du cosmopolitisme des philosophes Grecs. Ainsi que Diogène il est ἄπολις. Il peut s'écrier avec Euripide :

> Ἅπας μὲν ἀήρ ἀετῷ περάσιμος,
> Ἅπασα δὲ χθὼν ἀνδρὶ γενναίῳ πατρίς.
>
> L'espace entier est pénétrable à l'aigle,
> L'homme fort a pour patrie toute la terre.

Toute la terre était l'Hellade pour le Grec, elle est pour l'Italien l'Italie. Sous un Auguste, son exil eût été celui d'Ovide chez les lointains barba-

res. Grâce au morcellement de sa patrie réelle, la terre d'Ausonie couvrira ses os, et, comme Thucydide dans l'oraison funèbre de Périclès, il dira : Ἀνδρῶν ἀγαθῶν πᾶσα γῆ τάφος, sans croire que ce puisse être au delà des Alpes.

La race Italienne n'eut jamais une conception forte de la monarchie légitime. Le pouvoir sacré des rois lui échappait quant au sens. Les mœurs, qui ne s'étaient pas pliées aux institutions féodales, ne demandaient pas la royauté pure, importation Asiatique et dont les princes sont des Azes, c'est-à-dire des fils de demi-dieux guerriers. Rome l'eut toujours en haine. Les Césars ne parvinrent à en acclimater quelques formes qu'avec des détours extrêmes; malgré leur immense puissance, ils ne surent jamais se débarrasser d'un fantôme de Sénat, ni établir un droit solide d'hérédité. Cependant l'idée de la grandeur Romaine entretenait le désir d'une Italie autonome. C'est le rêve qui berce tous les grands esprits à mesure qu'une culture identique les réunit dans une même patrie intellectuelle. Dès les XIIe et XIIIe siècles, la pensée d'une fédération générale est éclose. Elle semble devoir presque se réaliser à l'époque de la ligue Lombarde contre Barberousse. Dès que surgit un tyran audacieux, naît dans les cœurs l'espoir qu'il abolira les autres au profit d'une unité. Les lettrés, surtout, l'excitent à réaliser le vœu patriotique. On sait la sympathie de Mac-

chiavel pour César Borgia. A l'en croire, il l'eût eue pour le Turc, pour le Diable même. Un sonnet de Trucchi dit formellement, par la bouche de l'Italie, à Jean Galéas Visconti :

Roma vi chiama Cesare mio novello,
Io son ignuda e l'anima pùr vive;
Or mi coprite col vostro mantello.

C'est que l'idéal du Prince est le César Romain, *Imperator et Dictator*. Tels sont, en petit, les tyrans Italiens. Ils veulent un pouvoir indiscuté. Ils ne souffrent pas d'être gênés en rien dans leur politique. Décrètent-ils la guerre, ils défendent que le mot paix soit prononcé; veulent-ils la paix, le mot guerre est interdit. On vit l'un d'eux prescrire aux prêtres de substituer, pendant la messe, au *da nobis pacem*, un *da nobis tranquillitatem*.

Avant tout l'humaniste est particulièrement sensible à la culture chez le Prince. Il a, pour le puissant indifférent ou hostile aux Lettres et aux Arts, un mépris qu'il ne dissimule pas. Dans une épître Latine adressée au Florentin messer Maghinardi de' Cavalcanti, maréchal du royaume de Sicile, épître dans laquelle il le prie d'accepter la dédicace de son livre *de Casibus virorum et fœminarum illustrium*, qu'il se refuse à mettre sous le patronage d'aucun des grands souverains régnants, Boccace formule les motifs de son dédain pour eux.

Les Papes, dit-il, convertissent leur mitre en casque, leur bâton pastoral en lance, leur vêtement sacerdotal en cuirasse ; ils troublent la paix de l'innocent; on les voit se livrer, dans les camps de Mars, aux incendies, aux violences, ambitionner l'empire du monde et faire mentir ce mot qu'ils ont aux lèvres : *Regnum meum non est de hoc mundo.* Le César d'Allemagne n'a de goût que pour la liqueur de Bacchus et croupit entre la neige et les pots. Les rois ne sont que des ânes caparaçonnés d'or. Le Gaulois Sicambre qui, tout orgueilleux de son lignage, se met témérairement au-dessus des autres, est excité, par ses courtisans, à rougir d'être philosophe, à tenir pour indécent à la dignité royale la connaissance des lettres. Ici Boccace s'écrie : *O ignari qui sic sapiunt, damnantes in regibus quod villicos reddit egregios!* Il qualifie les rois Espagnols de demi barbares et sauvages ; l'Anglais, qu'il accuse de vanité, le Pannonien, qu'il taxe de fausseté et de suffisance, le Napolitain, qu'il représente comme adonné à la paresse, ne sont pas mieux traités.

Les chefs d'États Italiens, usurpateurs de trônes fragiles, ont l'activité et l'intelligence de parvenus. Parfois sortis de bas, comme un Castruccio-Castracani qui, de marchand proscrit, devient maître de la Toscane, comme un Visconti qui, fils d'un vigneron de Cotignola, fonde une souveraineté importante en Lombardie, ils sont amoureux des

choses de l'esprit, souvent artistes, poètes et savants. Guido Novello da Polenta donne à Dante l'hospitalité, et tient à honneur de prononcer l'oraison funèbre du grand homme enseveli *in habito di poeta e di gran filosofo*. Ses rimes sont empreintes de la plus aimable douceur. Can della Scala laisse des sonnets estimés; il mérite que Pétrarque le proclame l'aide et le secours de tous les affligés. François Carrara suit à pied, en tête de sa cour et de son clergé, le convoi de l'ami de Laure; Borso d'Este accompagne en habits de deuil la dépouille mortelle de Casello. Le goût des études littéraires est de tradition dans la famille des Malatesta. Rimini est le séjour ou le passage de tous les grands esprits de Venise, de Florence, de Rome. Galeotto confie à Lionardo degli Allegretti l'éducation de Carlo qui, à son tour, accueille Malpaghini, l'élève de Pétrarque, ainsi que les Malatesta de Pesaro avaient accueilli l'illustre humaniste. On voit, en 1406, fleurir à Rimini la première académie Italienne. Ce Carlo, paré du surnom antique de Marcus Cato, est un calligraphe excellent et copie les manuscrits rares. C'est au Gattolo, sa résidence, que le célèbre Ghiberti fait ses débuts d'artiste. Pandolfo, neveu de Carlo, est un bon latiniste. Il correspond en hexamètres avec la docte Isotta Nogarola, il parle le Provençal et le Français, il répond avec aisance à des sonnets qu'on lui récite en trois langues. Il s'entoure de poètes

et d'improvisateurs. Il se fait suivre à Brescia par Louis Cantello. Les plus beaux manuscrits, ornés de miniatures exquises, sont exécutés par son ordre. Philelphe célèbre ses talents, le sévère Savonarola rend hommage à son intelligence. Comme Carlo, Pandolfo traite les artistes avec une considération qui les touche d'autant plus qu'alors, au Vatican, ils sont encore relégués dans la domesticité inférieure. Il tient le savoir en tel respect qu'on le voit, dans un festin princier, donner la place d'honneur au médecin Giacomo de Reggio. Son neveu Sigismond, qui se fait accompagner dans ses chevauchées par Leonardo Bruni pour jouir de ses entretiens, discute avec Carlo Marsupini et disserte avec les doctes au milieu des plus grandes difficultés de sa vie. C'est un Mécène magnifique, ainsi qu'en rendent témoignage Biondo da Forli, Zaccaria, Trevisani, Platina, Antonio Losco, Bonacorso di Montegnano.

Il est poète comme le Malatesta des sonnets; il est orateur facond. Sa pompe est superbe, son hospitalité fastueuse. Il a un courage de lion. C'est un ingénieur militaire de premier ordre. Les Florentins n'inventent rien de mieux pour le séduire que de lui offrir des traductions nouvelles. Poggio est son ami. Il va chercher Piero della Francesca et Gentile da Fabriano. Il s'attache Leon-Battista Alberti. Avec le concours du grand architecte, ce païen dresse un tem-

ple à sa maîtresse sous l'invocation du Dieu Immortel. Mateo da Pasti, Pisanello modèlent en bronze son image. Il donne des gardes d'honneur aux savants et aux poètes. En pleins travaux du siège de Crémone, il écrit à Laurent de Médicis pour lui demander un peintre. Il passe des nuits entières à se promener dans Rome avec Platina, causant d'histoire et d'archéologie. Le sage Pie II, qui l'excommunie pour ses crimes, qui le brûle en effigie, car il viole et tue à l'occasion, est contraint de reconnaître en lui un philosophe, un érudit, de louer son intelligence universelle. Sigismond reçoit du Saint-Père la rose d'or à son retour du Péloponèse, d'où il a ramené les cendres de Gémiste Pléthon. Il veut que son mausolée soit entouré de ceux des savants qu'il a aimés, comme pour prolonger dans la mort le docte commerce qui charme sa vie. Son frère Malatesta Novello est un helléniste distingué ; il fonde la belle bibliothèque de Cesena, sur le patron de celle de St-Marc. Sa derniere pensée est pour elle. C'etait plus qu'il n'en fallait pour acquérir de toutes parts une grande indulgence à ces Malatesta. Le malheur qui voulut que l'un d'eux, surprenant Mantoue au milieu d'une fête où ses habitants rendaient à Virgile des honneurs divins, ne pût empêcher ses troupes de jeter dans le Mincio la statue du poète, faillit lui causer un tort irrémédiable et lui fut plus reproché que toutes les scéleratesses.

Frédéric d'Urbin a, dès l'enfance, le goût de réunir des livres. Devenu chef d'État, il fonde une bibliothèque mieux pourvue en textes complets qu'aucune de celles d'Italie. Il possède tous les auteurs Latins connus de son temps, tous les commentateurs d'Aristote, tous les lexicographes, tout ce que les lettrés, ses contemporains, ont fait d'œuvres originales et de traductions, tous les livres existant sur les Écritures Saintes, la médecine, la philosophie. Vespasiano prétend qu'il avait Ménandre au complet ; Ménandre dont il ne nous reste aucune des cent et quelques pièces qu'on lui attribue, dont nous n'avons que de courts fragments et qui ne nous est guère connu que par ses imitateurs Latins. Si Vespasiano, fort au courant d'ailleurs de la bibliographie du duc, ne fait pas erreur, il faut que celui-ci ait possedé un exemplaire unique, disparu probablement lors de la prise d'Urbin par César Borgia.

Ces livres, *bellini superlativo grado*, trancrits par les plus habiles calligraphes que Frédéric avait constamment à sa solde, au nombre de trente à quarante, sont tous en parchemin, admirablement terminés, très au complet, richement reliés en brocart d'or, en velours cramoisi aux fermoirs d'argent. Chaque ouvrage est écrit de la même main jusqu'au bout. Ils sont, pour beaucoup d'entre eux, décorés de superbes miniatures qu'on peut aujourd'hui admirer à la Vaticane. Tous

les livres de Frédéric sont manuscrits; chose étrange, il aurait rougi d'en posséder d'imprimés.

Les Gonzague, qui disputèrent la domination de Mantoue à la famille Bonacossi, en furent successivement capitaines, marquis et ducs, pendant quatre cents ans. François I fit de cette ville un centre d'études renommé. Il fut le protecteur, l'ami de l'illustre Vittorino da Feltre qui, sous son patronage, inaugura son remarquable système d'éducation libérale et fonda son institut pédagogique, pépinière d'hommes fameux. Précepteur des enfants du prince, Vittorino cultiva si brillamment la vive intelligence de sa fille Cécile, qu'à l'âge de dix-huit ans cette jeune princesse émerveilla Traversari par sa connaissance approfondie de la langue Grecque.

Les Visconti, les Sforza, à de bien rares exceptions près, eurent le goût passionné des lettres et des arts. Tous ces despotes Italiens qui surent fonder des États, en confisquant à leur profit les petites tyrannies des podestats Guelfes ou Gibelins usurpateurs des seigneuries communales, apparaissent en Mecènes intelligents et magnifiques. Cependant, il faut le dire, chez presque tous on retrouve ce caractère ombrageux et cruel particulier aux détenteurs d'une autorité sans limites. La leur, toutefois, est tenue en échec par des conspirations étudiées dans Salluste, et se terminant, le plus souvent, par des assassinats

dans les temples. C'est que Brutus demeure, en Italie, le héros des citoyens qui ont gardé la foi républicaine. Le poignard est, en leur main, une arme classique dirigée contre ces Nérons au petit pied, dont la férocité est constamment éveillée par l'inquiétude ; il les relègue parfois solitaires, comme Filippo-Maria Visconti dans ses jardins. La tyrannie de leurs capitaines de justice inflige la torture, extorque des amendes énormes au profit de leurs entreprises, de leur luxe, et sait grossir leur trésor en exploitant les inimitiés des familles. Leurs fantaisies les plus folles font loi ; rien ne résiste à leur arbitraire. Un Bernabò Visconti a cinq mille chiens de chasse que le peuple doit nourrir. Malheur à celui qui toucherait aux sangliers du prince ! il périrait dans les supplices. Un Jean-Marie a des mâtins désignés tous par un nom propre, comme les cinquante chiens d'Actéon, comme les ours de Valentinien ; ils sont dressés à étrangler des hommes. Les d'Este, les Malatesta, les Gonzague font, avec une aisance parfaite, incarcérer, aveugler, mettre à mort frères, femmes et enfants. Les Sforza se souillent de crimes. Mais ces princes sont des amateurs délicats et passionnés des lettres et même aussi des virtuoses. Ils savent s'attacher les écrivains et les artistes qui chantent à l'envi leurs louanges ou fixent pour la postérité les traits de leurs maîtres-

ses. Depuis Pétrarque qui célèbre le tyran et plaide auprès du Pape la cause des Carrare, jusqu'à Filelfe qui écrit la *Sfortiade* et fait le plus grand éloge de Philippe-Marie Visconti dans ses *Convivia Mediolanensia,* ils ont pour clients reconnaissants les zélateurs de l'Humanisme dont le triomphe est absolu, dont l'éclat est dans tout son vif au moment où naît l'auteur du *Songe de Poliphile.*

XII

Francesco Colonna semble avoir été fort peu connu de ses contemporains. Le Français Benoît de Court est peut-être le premier auteur qui en ait parlé, cela dans ses commentaires sur les *Arresta Amorum* de Martial de Paris, dit d'Auvergne, édités à Lyon par Sébastien Gryphe en 1533. Benoît de Court le traite de *multiscius,* de *doctior frater Columna.* Rabelais, qui dut connaître l'*Hypnérotomachie* pendant le séjour qu'il fit en Italie, à la suite du cardinal de Langeais, en cite l'auteur au neuvième chapitre du premier livre de son *Gargantua.* Serafino Razzi, dans son histoire des illustres Dominicains, s'exprime ainsi sur le compte de Francesco : *Frater Franciscus Colonna Veneto, in uno suo libro, composto in lingua vulgare, dimostrò quanto egli valesse in erudizione, nell' oratoria*

e nella poesia. Bien que l'*Hypnérotomachie* ait eu, en Italie, deux éditions à quarante-six ans de distance, bien qu'elle ait eu l'honneur d'une sorte de traduction Française éditée en 1546, 1554 et 1560, ainsi que d'une Anglaise fort écourtée publiée à Londres en 1592, l'auteur de ce livre ne fut mis en lumière qu'au XVIIe siècle, par Bartolomeo Burchelato, Félibien et La Monnoye.

Bartolomeo Burchelato, en son *Commentariorum memorabilium multiplicis historiæ Tarvisinæ locuples Promptuarium*, publié chez Angelo Richetti, en 1616, fait de Colonna un Trévisien et prétend qu'il était Servite ou Chanoine régulier, allégations erronées répétées par Chrétien Goëtz en ses *Merckwundigkeiten der Dresdischen Biblioteck*. Jean-François Félibien, dans son *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, prétend qu'il dépassa Vitruve par la grandeur et la majesté de ses conceptions architectoniques. La Monnoye écrivit sur le *Songe de Poliphile* une dissertation insérée dans le *Menagiana*. Dans les *Scriptores ordinis Prædicatorum recensiti*, immense recueil commencé par le père Quétif et continué par le père Echard jusqu'en 1720, il n'est fait qu'une assez brève mention de Colonna ; on y constate combien il était peu et mal connu des écrivains Venitiens, même de son ordre, Alberto Leandro et Alberici.

Au XVIIIe siècle, Temenza et Milizia le placent au rang des meilleurs architectes ; mais ce dernier, rebuté sans doute par l'obscurité de son roman artistique, passe, sur son compte, dans ses *Memorie degli architetti antichi e moderni*, d'une admiration exagérée à un mépris outré. Fossati, comme Burchelato, le croit un frère Servite. Fontanini le dit un chanoine contemplateur. Apostolo Zeno, dans ses Annotations de la bibliothèque Fontanini, offre quelques données certaines sur la patrie et la vie de Francesco Colonna. Prosper Marchand lui consacre un article important dans son *Dictionnaire historique* paru à La Haye de 1758 à 1759. Mais Temenza, ingénieur de la Sérénissime République, membre de l'Académie *Clementina* de Bologne, de l'*Olympica* de Vérone, associé de l'Académie Royale de Paris et de celle de Toulouse, a, le premier, donné une analyse critique de l'*Hypnérotomachie* et tenté de constituer une biographie à son auteur, auquel il réserve le premier chapitre de son livre intitulé : *Vite dei più celebri architetti e scultori Veniziani che fiorirono nel secolo decimo sesto.* Il le met de pair avec Fra Giocondo, Jacopo Sansovino, Andrea Palladio et autres.

Selon Temanza, Francesco Colonna, qu'il identifie avec Poliphile héros de son roman, naquit à Venise, aux environs de 1433. Sa famille serait une de celles qui, fuyant Lucques, pour se

soustraire à l'oppression de Castruccio-Castracani, se réfugièrent dans la république hospitalière. Temenza voit en elle un rameau de la grande maison Colonna. Cette assertion, suggérée par Gohory, et qu'on trouve exprimée au revers du titre de la troisième édition Française du *Songe de Poliphile*, est reproduite au supplément du journal *De' Letterati d'Italia.* Cette branche de l'arbre généalogique des Colonna aurait eu encore deux représentants distingués au XVIe siècle, à Venise, dans la personne de deux curés, l'un de la paroisse de San Leone, l'autre de celle de San Jacopo di Rialto. Temenza nous affirme que la famille de Francesco Colonna était dans l'aisance, *ella era bene proveduta di beni di fortuna.* Il en infère qu'il reçut l'éducation soignée d'un patricien, complétée par des voyages en Orient, selon l'usage d'alors, qu'il visita la Grèce, séjourna tant à Constantinople qu'à Rome et parcourut toute l'Italie. Ce sont là des conjectures qui ne reposent que sur le grand savoir de Colonna et la connaissance qu'on veut qu'il ait eue des langues orientales. Se basant sur de certains récits contenus dans le *Songe de Poliphile*, Temenza applique à la vie de l'auteur les aventures de son roman. Il raconte que, soit qu'il séjournât à Trévise, soit qu'il y fît de fréquents voyages, il fut admis dans la maison de l'évêque de cette ville, un certain *monsignor* Teodoro Lelio, natif de

Teramo dans les Abruzzes, qui, antérieurement, avait occupé le siège épiscopal de Feltre. Temanza prend soin de constater l'existence de ce prélat, mort à Rome en 1466, et donne l'inscription funéraire suivante relevée dans l'église de Santa Maria des pères Olivetains :

THEODORO LELIO TARVISINO EPO.
DIVINI HVMANIQUE IURIS CONSULTISSIMO
AC PAVLI II PONTIFICIS MAX. REFERINDARIO
QVI VIXIT AN. XXXVII. MEN. XI DIEBVS XXII.
CASPAR LELIVS FACIENDVM CVRAVIT.
MILLE CCCCLXVI. PRIDIE KLS. APR.

Monsignor Lelio avait une nièce, fille d'un frère à lui, jeune personne belle et sage, nourrie dans le culte des bonnes lettres, comme tant de femmes alors. Elle s'appelait Ippolita, nom dont le diminutif populaire Polita, devenu Polia sous la plume de Colonna, est celui de son héroïne. A ce propos, Temanza cite une note manuscrite vue par Apostolo Zeno sur un exemplaire de la bibliothèque des P. P. Dominicains delle Zatere. La voici :

MDXII. *XX Junij* MDXXI.

Nomen verum auctoris est Franciscus Columna Venetus, qui fuit Ordinis prædicatorum, et dum amore ardentissimo cujusdam Hippolitæ teneretur Tarvisij, mutato nomine, Poliam eam

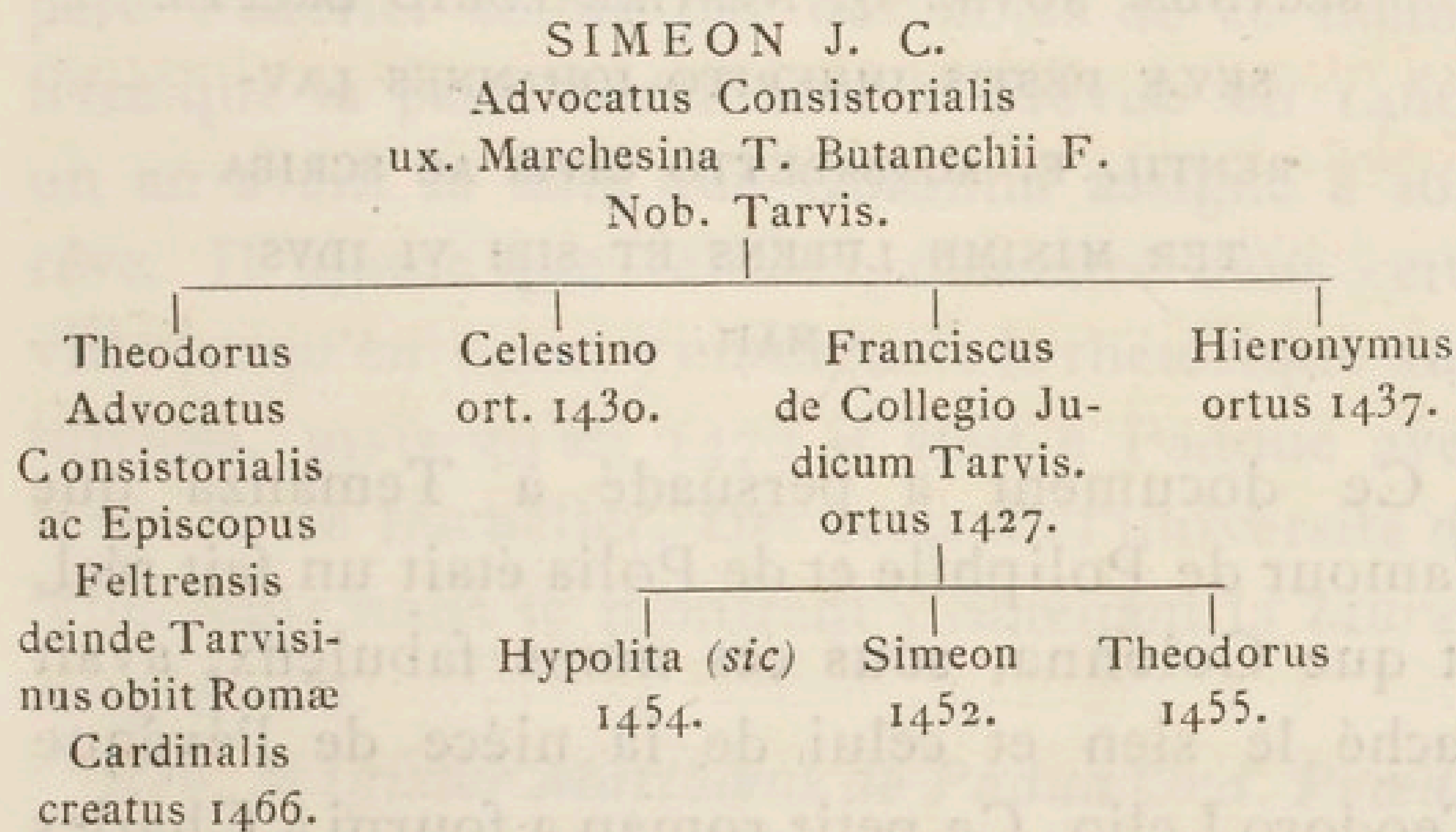
autumat, cui opus dedicat, ut patet. Librorum capita hoc ostendunt, ut pro unoquoque libro prima litera ita simul juncta dicunt :

Poliam frater Franciscus Columna peramavit. Adhuc vivit Venetiis in S. Johanne et Paulo.

C'est sur cette note, rapportée au tome XXXVI, article 12, page 300 du journal *De' Letterati d'Italia*, qu'Apostolo Zeno fonde l'opinion que la nièce de Teodoro Lelio se nommait Ippolita, bien que, dans le *Songe de Poliphile*, Polia déclare avoir reçu en naissant le nom de Lucrèce : *et postomi il præstante nome della casta Romana che per il filio del superbo Tarquino se occise.*

Le père Federici donne, au cinquième chapitre de ses *Memorie Trevigiane*, des éclaircissements sur la famille Lelio qu'il appuie sur un document dont voici l'intitulé : *Genealogica descrizione della Famiglia Lelia Trevigiana, della quale nacquero in Trevigi Teodoro vescovo, e Francesco, di cui Ippolita fu figlia, che fu la Polia del Polifilo. Ex Cod. MS. Pugillari Nicolai Mauri Tarvisini apud S. Nicolaum.* Ce document est suivi du tableau généalogique ci-dessous, en tête duquel figure un Siméon jurisconsulte, le premier des Lélio à Trévise, d'une ancienne famille de Teramo. Leandro Alberti fait son éloge en son *Italiæ descriptio*. Flavio Biondo, qui le dit né à Venise, le traite avec honneur dans son *Italia*

illustrata, ainsi que ses fils Teodoro et Francesco, jurisconsultes distingués.



Temanza, poursuivant son récit, prétend que les deux jeunes gens s'aimèrent et furent fiancés. Cependant la peste vint à décimer Trévise. Ippolita, frappée par le fléau, fit vœu de prendre le voile si le ciel lui accordait d'en guérir. Exaucée, elle se voua au cloître. Colonna désespéré se fit moine. Né en 1433, il devait avoir trente et un ans passés, car Temanza s'est donné la peine de rechercher si la peste avait effectivement visité Trévise à une date concordante. Grâce à l'obligeance d'un sien ami, le chanoine Adami, il obtint d'un chanoine Avogaro de Trévise l'inscription funéraire suivante extraite d'un protocole de Damiano Damiani, notaire en cette ville, et qui établit que la peste y sévit en l'année 1464 :

D̃S. ĨS. MCCCCLXIIII.

DIVÆ CATARINÆ NEL. F. SCARPACI VXORI.
SECVNDÆ NOVÆ. Q. NVPTIAE LOETO EREPTÆ
SEVÆ PESTIS IMMERITO IOHANNES LAV-
RENTII. F. ACABALETTO CIVIS AC SCRIBA
TER MINIME LUBENS ET SIBI VI IDVS
MAII.

Ce document a persuadé à Temanza que l'amour de Poliphile et de Polia était un fait réel, et que Colonna, sous ces noms fabuleux, avait caché le sien et celui de la nièce de l'évêque Teodoro Lelio. Ce petit roman a fourni à Charles Nodier l'occasion d'écrire, pour le *Bulletin des Amis des Arts*, sa dernière nouvelle; mais *levius quam pluma,* dit Plaute en ses *Menechmes!* Cette nouvelle, parue en 1843, a été éditée par le libraire Techener l'année suivante.

Le père Federici a d'ailleurs prouvé par des notes extraites du livre de la Procuratie, conservé aux archives du couvent de San Nicolo de Trévise, qu'en 1455, c'est-à-dire à l'âge de vingt-deux ans, Colonna appartenait déjà à l'ordre des Dominicains:

Pag. 3, an. 1455, de mense Martii die XVIII. die Sabathi in decem Brachiis blavethe pro Fratre Francisco Columna Novitio L. V. sol. X. ed all' anno 1456: Item dedi Fr. Francisco Cursori promissa Auroræ §. VIII.....

Le fait des fiançailles de Colonna avec Ippolita

en 1464, année où la peste aurait atteint la jeune fille, est donc absolument inadmissible. Le père Federici établit par des notes de ce même livre que la peste aurait sévi à Trévise en 1466, un an avant la date que Colonna assigne à son rêve. Il ajoute que celui-ci, demeuré dans cette ville jusqu'en 1472, y enseignait la rhétorique aux novices, mais qu'en 1473 il était à Padoue avec le grade de Bachelier. Des actes de l'université de Théologie nous le montrent y obtenant la *laurea magistrale.*

Rev. Magister Matthæus de Padua Ord. Prædicatorum præsentavit toti collegio theologorum Venerabilem Bachalarium Fr. Franciscum Columpnam de Venetiis ordinis Prædic. et facta ejus disputatione temptativa acceptatus fuit a nostro Collegio. Et ailleurs : *Tempore Decanatus Reverend. Magistri Nicolai de Nicolao de Sicilia Ordinis Carmelitarum Reverend. Magister Matthæus de Padua ordinis Prædic. audivit in sua temptativa Venerabilem Bachalarium Fr. Franciscum Columpnam de Venetiis ejusdem Ordinis loco Magistri Matthæi de Padua Ordinis Minorum die ultima Maii 1473.*

Le père Vincenzo Marchesi, de l'ordre de Saint-Dominique, a, de nos jours, publié un important ouvrage sous le titre de *Memorie dei più insigni pittori, scultori e architetti Dominicani.* Il y accorde une place honorable, entre les plus habi-

les architectes de son ordre, au père Francesco Colonna, auquel il reconnaît la gloire d'avoir, avec Alberti et Brunelleschi, rétabli en Italie l'Eurythmie des Grecs et des Romains. Il reproduit la courte biographie de l'auteur du *Songe de Poliphile,* esquissée par Temanza d'après les notes d'Apostolo Zeno, rectifiée quelque peu par Federici. Il met à néant la fable d'un amour réel. Il précise la date de la naissance de Colonna, qu'il fixe à 1433. Comme Temanza, il rattache sa famille à l'illustre maison Colonna qui, d'après une ancienne tradition très-connue, aurait pris son nom de la colonne à laquelle Jésus-Christ fut lié pour subir la flagellation, colonne apportée à Rome, vers 1200, par le cardinal Jean. Cette opinion de Temanza sur l'origine de Colonna est aussi celle qu'exprime le savant marquis Pietro Selvatico en son écrit *Sull' architettura e sulla scultura in Venezia.*

Le docteur Pietro Cernezai d'Udine a communiqué au père Marchesi un extrait du livre des conseils du couvent des Saints Jean et Paul à Venise. Il y est fait mention de Colonna le 11 Novembre 1471, le 8 Novembre 1500 avec la qualification de sacristain, le 28 Octobre 1520, enfin le 10 Juillet 1524, lors du dénombrement de tous les prêtres du couvent ; là son nom est placé immédiatement au-dessous de celui du prieur. Une autre main y a tracé : + *qui obiit*

1527 in Lionessa. Temanza donne ce document un peu différemment du père Marchesi : « Dans les livres de ce couvent figurent bon nombre de mentions du père Colonna. Dans celui qui est intitulé *Liber Consiliorum*, marqué 127, A, page 2, à la date du 11 Novembre 1481, on trouve son nom précédé du titre de *Magister* ; page 27, à la date du 8 Novembre 1500, page 61, à la date du 3 Août 1512 et page 84, à la date du 21 Mai 1518, on le retrouve avec le même titre. Dans ce livre, page 86, à la date du 13 Septembre de cette année 1518, on lit : *Item ut punctus cujusdam Testamenti daretur S. Petro Columnæ fratri magistri Francisci Columnæ.* On retrouve Colonna plusieurs fois nommé encore en 1520, 1521 et 1523. Cette même année, à la date du 15 Octobre, page 109, il est établi : *quod reverendo Magistro Francisco Columnæ de suo pro subsidio, ac conventu, omni die dentur tot ligna, quot poterit portare famulus infirmariæ, et a sacristia quatuor solidi omni die et panis, et vinum merum pro collatione, et hoc pro maxima œgestate, necessitate et decrepitate.* Dans le livre 127, B, au frontispice où sont inscrits les noms des pères du Conseil, on lit : *M. Franciscus Colonna qui obiit Juglio mense 1527.* Vraisemblablement la désignation de l'année et du mois de cette mort est une surcharge qui explique l'erreur quant au mois. Colonna est encore nommé page 8, à la date du

1er Octobre 1525, et du 17 Juin 1526, où il fut décidé que *Franciscus Columna, pro suo victu possit mittere unum sacerdotem ad celebrandum et quod elemosyna sit pro suo substentamento.* Enfin, dans le livre de la sacristie, conservé aux archives, on lit, page première: 1527, *die secundo Octobris f. Franciscus Colonna obiit annorum 94.* »

Le document du père Marchesi nous apprend l'endroit où mourut Colonna ; celui de Temanza n'en fait pas mention, et le père Federici l'a ignoré. Le père Marchesi donne le 8 Octobre comme date de la mort de Colonna, tandis que le document de Temenza donne le 2 du même mois. L'architecte Vénitien et l'écrivain Dominicain nous apprennent que Francesco Colonna fut honoré d'une sépulture à part et d'une inscription solennelle dans le cloître de son couvent, derrière l'église, ainsi qu'il est relaté, d'ailleurs, dans le recueil des inscriptions funéraires des Saints Giovanni et Paolo, compilé par le père Luciani.

Ces trop courtes notices biographiques résument tout ce qu'on sait de l'auteur du *Songe de Poliphile.* J'ai, pour ma part, fait faire des recherches en Italie. Je me suis adressé à des érudits très en situation de me renseigner à cet égard. Il m'a été répondu que les notions réunies sur le père Francesco Colonna, jusqu'à ce jour, n'allaient pas au delà de ce qu'en a recueilli le père Marchesi. Force est donc de nous en contenter.



Pour revenir à l'amour que la nièce de l'évêque de Trévise aurait inspiré au frère Colonna, il me semble très-simple d'admettre que, s'il ne fut pas une fiction, au moins fut-il tout platonique. Pourquoi le jeune Dominicain, pénétré comme il l'était des œuvres de Dante, de Pétrarque et de Boccace, n'aurait-il point cédé au désir d'introduire dans son livre la maîtresse idéale prise dans la réalité, à l'exemple des *tre luminari* de l'Italie poétique, et dont, par esprit d'imitation, tant d'écrivains postérieurs, y compris les poètes de la Pleïade Française, crurent ne pouvoir se passer? Au XVII[e] siècle, encore, les poètes éprouvaient le besoin d'avoir une maîtresse *en l'air*, et le bonhomme Ménage prit pour telle, sous le nom de *Laverna*, M[lle] de Lavergne qui devint comtesse de Lafayette. On n'ignore pas que l'amour de Dante pour Béatrix Portinari fut loin d'être partagé. La petite patricienne qui, à première vue, alluma chez l'enfant rêveur une flamme immortelle, ne paraît pas s'être préoccupée d'une telle passion. Elle épousa le riche Simon de' Bardi. Au banquet de ses noces le jeune Alighieri fit une pauvre figure. Sa très-petite taille, ses longs traits, sa fierté farouche, sa tristesse et le sombre silence dans lequel se réfugient le plus souvent les esprits sérieux fourvoyés dans les réunions futiles, le rendirent peu capable de charmer les dames. Il fit rire de lui ce sexe aimable, plus léger certes que la brise

folle. Pétrarque n'obtint aucune faveur de Laure de Noves qui fut, comme chacun sait, une matrone sage et féconde. La fille naturelle du roi Robert de Naples, Marie d'Aquin, ne prit pas autrement garde à l'amour de Boccace, et ce lys égaré de la maison d'Anjou ne sut peut-être jamais que le poète de Certaldo l'avait chanté sous le nom de Fiammetta.

Maintenant si l'on veut absolument trouver une symbolique cachée dans la donnée de l'*Hypnérotomachie*, le nom même du héros du livre est fait pour en donner la clef. Poliphile l'explique à la nymphe Osphrésie, dans le sens d'amant de Polia, au cours du dialogue suivant: *Dimi giovane che è il nome tuo? — Et io riverentemente li resposi: — Poliphilo Hera — Piacemi assai, mi disse, si l'effecto al nome corresponde — et, senza inducie subjunse: Et come chiamase la tua chara amorosa? — Io morigeretamente resposi: Polia. — Et ella dixe: Ohe io arbitrava che il tuo nome indicasse molto amante, ma quello che al presente io sento: vuol dire Amico di Polia.* Malgré ce qu'a d'explicite ce passage, Vossius, dans ses *Historiens Latins*, écrit *Poliphile* avec un Y, comme si c'était la traduction du Grec πολύφιλος, ce qui prouve qu'il n'avait pas lu le *Songe;* et, de fait, il ne le connaissait que par son ami Balthasar Bonifacio. Or le nom de Polia, sous lequel Colonna cache celui de sa maîtresse mys-

tique, serait le vocable Grec πολιά, correspondant au mot Latin *canities*, et comme lui signifiant au figuré l'Antiquité. Ainsi Poliphile serait l'amant de l'Antiquité. Il suffit de parcourir l'*Hypnérotomachie* pour être frappé de ce qu'a de plausible une pareille interprétation.

XIII

L'HYPNEROTOMACHIA, tel est le titre du livre de Francesco Colonna. Ce long vocable composé des trois mots Grecs ὕπνος, Ἔρως et μάχη, sommeil ou songe, Amour, combat, signifie, dans l'intention de l'auteur, le combat de l'Amour en songe. Quelques critiques, se fondant sur le sens du mot qui lui sert de type, *Batrachomyomachia* ou combat des grenouilles et des rats, poème héroï-comique attribué longtemps à Homère, veulent qu'on traduise *Hypnérotomachie* par combat du Sommeil et de l'Amour. La Monnoye, à ce sujet, s'explique ainsi : « Le sens naturel du mot *Hypnérotomachie* serait de signifier le combat du Sommeil et de l'Amour ; mais, l'auteur, qui se met au-dessus des règles, a entendu par là une description du combat que l'Amour lui livra en songe. » Nous ne nous arrêterons pas à ce petit débat grammatical, et nous nous en ré-

férerons au titre même du livre ainsi rédigé pour la deuxième édition :

LA HYPNEROTOMACHIA DI POLIPHILO
CIOÈ PVGNA D'AMORE IN SOGNO.
DOV'EGLI MOSTRA CHE TVTTE LE COSE
HVMANE NON SONO ALTRO CHE
Sogno : et dove narra molt' altre cose degne di cognitione.

Ce livre n'est, à tout prendre, qu'un roman servant de cadre à des théories architectoniques, à des descriptions d'objets d'art. Une élégie Latine, sans nom d'auteur, placée immédiatement après des vers de J.-B. Scytha composés à la louange de Léonard Crasso, ensemble poétique dont j'ai donné la traduction en vers Français, renferme une analyse très-succincte du contenu de l'*Hypnérotomachie*. Suit une paraphrase en prose de cette élégie sous forme d'avis au lecteur, qui pourrait bien être de Léonard Crasso, et offre un très-court aperçu du roman. En voici la version littérale :

« Lecteur, si tu désires connaître le contenu de cet ouvrage, sache que Poliphile raconte avoir rêvé qu'il voyait des choses admirables. Il donne à son œuvre un nom Grec signifiant Combat de l'Amour en songe. Il feint là d'avoir contemplé beaucoup d'antiquités dignes de mémoire, et prétend avoir tout exa-

miné de point en point. Il décrit, en termes appropriés, avec un style élégant, des pyramides, des obélisques, de vastes édifices en ruine, des colonnes diverses avec leurs proportions, des chapiteaux, des épistyles, c'est-à-dire des travées droites ou courbes, des zoophores ou frises, des corniches et leurs ornements, un grand cheval, un énorme éléphant, un colosse, une porte magnifique avec ses mesures. Il raconte la terreur qu'il éprouva, sa rencontre avec les cinq sens exprimés par cinq demoiselles. Il dépeint un bain délicieux, des fontaines, le palais de la Reine qui personnifie le libre arbitre, un festin royal exquis, la diversité des joyaux ou pierres précieuses et leurs qualités, un jeu d'échecs sous forme de ballet accompagné d'une sonnerie à trois mesures, trois jardins, l'un de verre, l'autre de soie, le troisième en manière de labyrinthe symbolisant la vie humaine, plus un péristyle en briques, au milieu duquel était figurée la Trinité en forme d'hiéroglyphes ou sculptures Égyptiennes. Poliphile décrit les trois portes devant lesquelles il s'arrêta. Il nous montre Polia, son costume et sa contenance. Polia le mène voir quatre magnifiques triomphes de Jupiter, et contempler les amoureuses des Dieux en compagnie de celles des poètes, ainsi que l'ardeur et l'effet de divers amours, le triomphe de Vertumne et de Pomone, le sacrifice à Priape à la manière antique, un temple merveilleux où s'étaient accomplis des sacrifices avec des rites et des cérémonies admirables. Il dit comme quoi Polia et lui s'en furent attendre Cupidon sur le rivage où se trouvait un temple en ruine dans lequel Polia lui persuada de se rendre, afin d'y examiner les antiques débris. Là, il vit, en même temps que beaucoup d'épitaphes, la représentation d'un Enfer peint en mosaïque. Il raconte comment il s'enfuit épouvanté et vint revoir Polia. Tandis qu'ils attendaient en cet en-

droit, Cupidon arriva mené sur une nacelle par six nymphes ramant. Ils montèrent dessus et l'Amour fit faire office de voiles à ses ailes. Alors dieux, déesses et monstres de la mer rendirent les honneurs dus à Cupidon. L'on atteignit l'île Cythéréenne dont Poliphile énumère les bosquets, prés, jardins, cours d'eau et fontaines qu'il décrit pleinement. Des présents furent offerts à Cupidon, qui les accepta des nymphes, puis, comme une première fois, on se rendit, sur un char triomphal, à un superbe théâtre que Poliphile décrit en entier, théâtre sis au beau milieu de l'île, et au centre duquel se trouvait la fontaine de Vénus, ornée de sept colonnes précieuses. Tout ce qui s'y passa est narré. A l'arrivée de Mars, on partit et l'on s'en fut à la fontaine où se trouvait la sépulture d'Adonis. Là, les nymphes décrivirent la fête anniversaire que Vénus y célébrait à sa mémoire. Puis, les Nymphes persuadèrent à Polia de leur dire son origine et de leur conter ses amours. Tout cela forme le premier livre. Dans le second, Polia déduit l'histoire de sa famille, celle de l'édification de Trévise, les obstacles qui s'opposèrent à ses amours, leur heureuse issue, et, le récit se complétant d'accessoires et de corollaires infinis et des plus nobles, Poliphile s'éveille au chant du rossignol. *Vale.* »

Ce roman remplit un in-folio qui n'a pas beaucoup moins de cinq cents pages. On n'aurait que faire d'étudier ce livre, n'étaient les théories d'art qu'il expose. En tant que roman il est sans valeur ou à peu près. C'est légèrement qu'on a prétendu y trouver, sous forme allégorique, les secrets de l'Astrologie et de l'Alchymie. « Les Chymistes, nation fanatique », dit La Monnoye, « se persuadèrent

que le secret de leur pierre philosophale y était caché. » Gohory, d'abord, et après lui Béroalde de Verville, auteur du *Moyen de parvenir*, où, cependant, il se montre désabusé des rêveries hermétiques, accréditèrent cette idée admise sans vérification par des critiques superficiels, entre autres Charles Sorel, dans sa *Bibliothèque Française*, dont la première édition date de 1664. Il en imposa au savant Bayle lui-même.

XIV

DANS une œuvre imparfaitement étudiée, comme en toute région mal explorée, l'imaginative se complaît à voir bien des choses qu'une observation rigoureuse met à néant. C'est ainsi que, pour le *Songe de Poliphile*, les données d'Astrologie et d'Alchymie qu'on a prétendu y trouver, ne s'y rencontrent que d'une façon très-insignifiante, tout à fait incidemment, dans deux ou trois passages des plus brefs.

Sans doute, ainsi que tout homme instruit d'alors, Colonna savait d'Astrologie ce qu'on en pouvait demander à un docte. D'ailleurs cette science était enseignée à l'Université Padouane, où elle était classée, conjointe à l'Astronomie, dans la première partie des sciences naturelles formant elles-mêmes la deuxième division de la

grande section des Arts. On avait professé la Géomancie à Padoue dès la seconde moitié du XIIe siècle, sous l'influence de la science Arabe qui avait apporté, avec la conception Aristotélicienne de l'éternité du Ciel et des Intelligences célestes, la théorie de l'intervention des astres dans la transformation de la matière terrestre. Les philosophes d'Alexandrie voyaient dans les corps célestes les médiateurs entre la Divinité et les hommes. Philon Juif, précurseur du Néo-Platonisme, dit que les étoiles sont des intelligences pures, des êtres bons, ἄγαλματα θεῖα ζῶα νοερά. Origène, en ses dialogues *contra Marcionitas*, partage cette croyance.

Au temps de Colonna on s'en tenait encore au *de Cœlo et Mundo* d'Aristote, traduit en Latin, de l'Arabe, par Michel Scot. Rien n'avait pu faire dépasser le Τετράβιβλος de Ptolémée. Ce *Liber quadripartitus*, version Latine de l'Arabe, ne fut imprimé qu'en 1484 à Venise; mais l'*Almageste* du savant Alexandrin avait été traduit en 1175 par Gérard de Crémone, avec le *Liber de Agregationibus Stellarum* d'Alfagan, et les neuf livres *de Astronomia* de Géber. Gérard avait, pour sa part, composé une *Geomancia et practica planetarum*. La théorie hyperphysique du Ciel d'Averroës, que l'ami de Dante et de Giotto, Pietro d'Abano, avait introduite en Italie, faisait loi. On voyait le Ciel simple, sans pesanteur, d'essence incorruptible et supérieure, servir d'intermédiaire entre Dieu et la

Terre, et l'on considérait les astres comme la source de tout le principe vital de la Nature.

Je veux bien que Colonna ait été initié à l'Astronomie ou Astrologie pure et simple, science ou connaissance des cieux, orbes célestes, de leur nombre, de leurs mouvements, qu'il n'ait ignoré ni le cours, ni les situations des étoiles ou planètes, qu'il ait eu quelques notions de leurs centres, des épicycles, pôles, longitudes et latitudes, des cercles de la sphère, des signes du Zodiaque, du branle et mouvement des corps célestes autour du globe terraqué immobile et ferme au centre du Monde; je concède qu'il n'ait point été étranger à l'Astrologie judiciaire qui traite des effets des astres, pronostique les choses à venir, chaleur, froidure, vent, tempête, bonne et mauvaise fortune, bien, disgrâce, malheur, maladie et mort; j'entends qu'il ait peut-être connu les inimitiés et concordances des planètes d'où viennent l'amitié et l'inimitié des choses de Nature, qu'il ait su les forces de l'inflexion des astres avec leur lumière, moyennant le mouvement céleste, sur les corps qui leur sont soumis, humains ou non; j'admets qu'il ait possédé les sciences des quatre éléments : Pyromancie, Aéromancie, Hydromancie et Géomancie, qu'il ait été bon généthliaque versé dans l'Horoscopie, dont un de ses contemporains, Luca Gaurico, a donné les lois, qu'il ait été apte à prendre, en tous points, les usages et utilités des

sciences, et qu'il s'y soit arrêté comme à choses certaines et indubitables : mais je ne sache pas que son livre contienne d'allusions sérieuses à l'Astrologie. Du temps de Colonna, les princes Italiens, si lettrés et si sceptiques, croyaient aussi fermement que les kalifes Abbassides aux effets de la conjonction des astres, tout autant, sans doute, que Frédéric II ou Ezzelino, grands protecteurs l'un et l'autre de l'Astrologie judiciaire, y avaient pu croire. Si les deux Villani ont protesté contre cette science chimérique, si notammant Matteo en a parlé comme d'une superstition héritée par les Florentins de leurs ancêtres Romains, le savant Marsile Ficin l'a défendue et pratiquée ; le pape Léon X parut encore y ajouter foi. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Colonna y ait fait, incidemment d'ailleurs, deux ou trois fois allusion. La science exacte peut seule abolir la croyance aux forces occultes. C'est ce qui explique comment la sorcellerie s'imposa si longtemps aux meilleurs esprits. Les plus étranges raisons militaient en sa faveur au Moyen-âge. Tout homme d'un savoir un peu vaste, les médecins surtout, étaient décrétés sorciers. Est-ce que Circé n'était pas sœur d'Esculape ? On croyait que Michel Scot donnait, à de nombreux convives, des festins qu'il ne préparait pas, mais que des génies, soumis à son pouvoir, lui apportaient tout servis des cuisines du roi de France ou du roi d'Angleterre. On disait de Pierre d'Apone qu'il

tenait la connaissance des sept Arts libéraux de sept démons enfermés dans une fiole de cristal. En pleine Renaissance, plus d'un bonnet doctoral se laissait épouvanter par ces *terriculamenta puerorum.* Ce savant homme, François Pic de la Mirandole, qui succéda à la doctrine comme à la seigneurie du grand Pic, son oncle, adversaire déclaré de l'Astrologie, croyait tout bonnement que les striges étaient entrées dans sa chambre par le trou de la serrure, pour y sucer le sang sous l'ongle des doigts d'une sienne petite fille qui, selon lui, mourut en grande langueur après un an de ce supplice. Le roi d'Angleterre Jacques Ier, esprit étroit, il est vrai, mais qui ne manquait pas d'une certaine culture, présida lui-même à la torture du docteur Fian, accusé d'avoir attiré la tempête sur le vaisseau royal, à son retour de Danemark, par le moyen d'une flotte de sorciers voyageant sur des cribles, et qui jetèrent à la mer un chat baptisé.

Nous dirons, pour ce qui concerne l'Alchymie, dont des personnes mal renseignées ont cru que l'*Hypnérotomachie* renfermait des formules, ce que nous venons de dire à propos de l'Astrologie. On trouve, par contre, dans ce livre, une longue énumération, faite sans ordre méthodique, d'une flore appartenant à tous les climats, quelques notions sur les minéraux et principalement sur les pierres précieuses, fort peu de chose sur les animaux.

La botanique de Colonna semble empruntée aux dix livres de l'*Histoire des plantes*, et aux six de leur *Génération* du Lesbien Théophraste, disciple d'Aristote, aux cinq livres de *Matière médicale* du pharmacographe Dioscoride, vus au travers de l'*Histoire naturelle* de Pline, et peut-être aussi à l'ouvrage supposé d'Emilius Macer *de Virtutibus herbarum*, livre du Moyen-âge probablement. Mais l'*Histoire naturelle* de Pline est la grande mine d'érudition dans laquelle Colonna puise à pleines mains, avec l'ardeur d'un avare auquel on livrerait un trésor. Il croit aux fables du compilateur Romain, il accepte ses assertions avec la foi robuste qu'on avait alors dans les auteurs classiques, et qui se soutint longtemps encore après que la critique fut née. Les fantaisies les plus singulières lui agréent. Cette confiance *in verba magistri* est un des vestiges des lisières du Moyen-âge, qui se retrouvent jusqu'au seuil des temps modernes. Plus d'un siècle après Colonna, le président Claude Duret, dans un curieux livre intitulé *Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature*, nous parle avec assurance du *Moly* d'Homère ; il décrit candidement l'arbre qui pousse au fond de la mer dans d'énormes coquilles, l'arbre engendrant de ses fruits des canards vivants et volants, l'arbre dont les feuilles se changent en oiseaux, celui dont les feuilles se transmuent en poissons. Il si-

gnale le *Baramet* de Scythie, plante-agneau paissant autour d'elle. Il est, à trois cents ans de distance, aussi naïf que Jacques de Vitry qui, au premier livre de son *Histoire des Croisades*, entre mille fables sur les animaux, les pierres précieuses et les plantes, nous dit tranquillement : « Dans certaines parties des Flandres, il y a des oiseaux qui naissent des arbres mêmes, et qui y demeurent suspendus et attachés par le bec : le temps de leur complet développement arrivé, ils tombent aussitôt des branches et se mettent à voler comme les autres oiseaux. Ceux qui voient habituellement ce fait ne songent guère à en être étonnés et mangent la chair de ces oiseaux pendant le Carême. » Colonna, pour être moins crédule que le président Duret et que Jacques de Vitry, l'était au moins autant que Pline, qui ne croyait probablement pas à toutes les fables qu'il débite et fait assez souvent des réserves.

Ses notions en zoologie vont de pair avec ses notions en botanique. L'humaniste, au xve siècle, et même au xvie, en est aux traditions des Anciens obscurcies par des préjugés populaires et des opinions rapportées des Croisades. Dans un petit traité intitulé : *La description philosophale de Nature et condition des animaux tant raisonnables que brutes*, Claude Champier, fils de Symphorien Champier, le célèbre médecin Lyonnais, l'un des hommes les plus instruits de son temps, donne les

opinions qui avaient cours parmi les humanistes en 1556, et que l'Antiquité décadente avait léguées au Moyen-âge.

Selon lui le lion attaque les hommes de préférence aux femmes et aux enfants. Dans sa clémence il épargne ceux qui se prosternent devant lui. Ses petits restent deux mois sans se mouvoir, six mois dans l'incapacité de cheminer. Comme les yeux de Cerbère, les siens veillent quand il dort. De sa houppe caudale il efface l'empreinte de ses pas. Il reconnaît à l'odeur que sa femelle s'est abandonnée au pard, et en tire une vengeance cruelle; mais la lionne fait disparaître la trace de son crime en se lavant dans une eau courante.

Il croit au griffon, à son naturel avaricieux qui lui fait faire bonne garde auprès de l'or et des pierreries. Il croit à l'appétit du monstre pour l'homme vivant, à sa haine pour le cheval, à sa force telle qu'il porte aisément un cavalier et sa monture. Comment douterait-il de l'existence du griffon puisqu'il a pu voir des hanaps faits d'un de ses ongles de derrière?

Il est convaincu que le léopard est issu du commerce du lion avec la parde, ou de celui du pard avec la lionne, qu'il échappe aux attaques du lion par un souterrain qu'il a creusé à sa mesure et dans lequel le lion engage son avant-train, demeurant saisi dès l'abord, ne pouvant avancer ni reculer, tandis que le léopard, sortant par

l'autre issue, saute sur l'arrière-train de son redoutable ennemi qu'il déchire des dents et des griffes.

Il veut que l'once soit le lynx, ennemi particulier du lion. Il prétend qu'une pierre précieuse se forme de son urine qu'il n'émet qu'en terre, afin de priver les hommes de l'objet de leur convoitise.

Il prétend aussi que la panthère est aimée de tous les animaux, le dragon excepté, parce qu'il s'exhale de sa gueule une odeur des plus suaves qui la fait suivre par les premiers, éviter du second. Il sait, à n'en douter point, qu'elle ne faonne qu'une fois en sa vie, que ses petits sortiraient en lui déchirant le ventre si elle ne les mettait bas avant terme, que, lorsqu'elle chasse, elle cache sa tête, qui est laide, pour ne pas effrayer les bêtes attirées par les couleurs vives de son pelage.

A l'en croire, le tigre se donne la mort quand il a perdu ses petits; l'éléphant, ami de l'homme, le remet en bon chemin s'il le rencontre égaré; la licorne aime les filles chastes et belles au point de s'endormir la tête appuyée sur leur giron. Les illusions des sens contribuent à accréditer l'existence de cet animal fabuleux. Le père Lobo, dans ses *Voyages,* rapporte le témoignage de quelques gens qui l'ont vu. Vincent Le Blanc le décrit en son *Voyage d'Afrique.* André Thevet prétend l'avoir chassé en compagnie du roi de Monomotapa. Quand Ælien lui-même n'en parle qu'en

doutant, Marco Polo, Pie II, Luigi Cadamosto, Louis de Bertham, Gesner, Garcias *ab Horto* y croient. C'est vainement que le médecin Vénitien Andrea Marino fait un traité de la fausse opinion de la licorne. On tient sa corne unique pour un antidote tout-puissant : les grands s'en font des rhytons à l'imitation des anciens rois d'Asie, et la poudre en est vendue par les apothicaires jusqu'à 1,536 écus la livre de seize onces, en un temps où le même poids d'or n'en vaut que 148. La croyance en ses propriétés ne fut que faiblement ébranlée par les railleries d'Ambroise Paré, à qui Chapelain, médecin de Charles IX, dut avouer qu'elle était si bien enracinée au cerveau des princes et du peuple, qu'il n'osait s'opposer à l'usage de laisser tremper un morceau de corne de licorne dans la coupe où le roi buvait. D'ailleurs, cet Ambroise Paré lui-même, qui combattit tant de préjugés, croyait au dragon, au basilic, au saccarah, à l'orobon, à l'huspalim et au tanaeth. Quoi de surprenant qu'au sens de l'humaniste, l'ours ait une chair qui s'accroît quand on la fait cuire, qu'il n'ait de sang que dans le cœur, que, sa vue s'obscurcit-elle, il se pratique une saignée interne en avalant des abeilles, et rende le sang par la gueule, ce qui lui éclaircit la vue, que son cerveau soit venimeux, qu'il faille se garder de manger sa tête?

Il admet, sans difficulté, que la girafe, ou camé-

lopardaline, est engendrée par la parde et le chameau, que celui-ci ne s'accouple jamais avec sa mère, que le singe se réjouit à la lune nouvelle et s'attriste quand elle est pleine ou vieille.

Il affirme que le porc-épic, se livrant à la cueillette des pommes, les fiche à la pointe de ses épines, et en porte encore une à la bouche. Un de ces fruits vient-il à choir d'un de ses dards, l'animal jette à terre tous les autres et recommence sa récolte. S'il se mouille le dos de son urine, ses aiguillons tombent aussitôt. Le basilic tue l'homme de son regard. La salamandre, froide comme glace, éteint le feu, mais son haleine brûle tout ce qu'elle atteint. Benvenuto Cellini raconte que, tout enfant, il reçut un vigoureux soufflet de son père, désireux qu'il gardât mémoire d'un animal si singulier qui venait, sous leurs yeux, de traverser l'âtre.

On ne saurait s'étonner beaucoup d'une foi si naïve en ce qui concerne ces animaux chimériques ou exotiques. L'homme du xve et du xvie siècle n'avait jamais, bien entendu, rencontré ceux-là, il n'avait fait qu'entrevoir ceux-ci de temps en temps. Les ménageries d'animaux *estranges* étaient cependant assez communes chez les princes ou dans les républiques. On en rencontre même d'importantes en remontant le cours du Moyen-âge. Le jardin zoologique de Palerme existait au temps d'Henri VI. Henri Ier d'Angleterre avait, dans le parc de Woodstock, des lions, des léopards, des

chameaux, un porc-épic. Les fauves du palais des Tournelles sont connus. Au XVe siècle, le bon roi René entretenait une belle ménagerie. Plusieurs villes d'Italie nourrissaient des animaux dont l'image ornait leur blason. Pise avait des aigles, Florence et Pérouse avaient des lions. C'est ainsi qu'aujourd'hui Berne nourrit encore des ours. A Rome, on gardait des lions captifs dans les souterrains du Capitole. Florence possédait des léopards qui figuraient, avec ses lions, dans des combats d'animaux, en de solennelles occasions. A la réception faite, en 1459, au pape Pie II et à Galéas Visconti, on y vit des taureaux, des chevaux, des sangliers, des lions, des léopards, des chiens et une girafe, réunis dans une même enceinte. Giovanni Villani assistait à la mise bas d'une lionne; on tirait encore des augures de ces sortes d'événements. La ménagerie du cardinal d'Aquilegia, en sa villa d'Albano, est fameuse en 1468. Le palais Strozzi renfermait des porcs-épics et des autruches. Laurent de Médicis possédait à Carreggio une girafe que lui avait envoyée le sultan des Mameluks. Le kalife de Babylone en avait offert une, avec un zèbre, à Ferdinand, roi de Naples. Rome fut émerveillée à la vue de l'éléphant dont le roi de Portugal Emmanuel avait fait présent à Léon X. La surprise qu'il causa ne fut pas moindre que celle provoquée, au temps de Charlemagne, par le proboscidien, présent du

kalife Haroun-al-Raschid; elle égala celle des Crémonais, lorsqu'ils virent passer dans les rues de leur ville, l'éléphant offert à l'empereur Frédéric par le Grand-Prêtre Jehan, et qui, à leur stupéfaction, lança, par-dessus les maisons, un âne tout chargé, au dire de Brunetto Latini. Le commerce des animaux exotiques se faisait encore, sur une assez large échelle, dans les ports de la Méditerranée. C'est là que se pourvoyaient les grands seigneurs. Rabelais nous en donne une idée quand il nous montre, au IVe livre, chapitre II, de son *Pantagruel*, le fils de Gargantua achetant trois jeunes beaux unicornes et une tarande sur le marché du havre de Médamothi.

L'esprit de l'humaniste est dénué de toute faculté d'observer méthodiquement les phénomènes naturels, au point qu'il admet, sans réagir, les fables populaires courant sur les animaux qu'il a maintes fois ou perpétuellement sous les yeux.

Il sait pertinemment que le loup ne craint que les pierres, parce que, s'il en est blessé, des vers s'engendrent de la plaie, que cette bête corrompt la laine des brebis qu'elle tue, et que les habits faits de celle-ci engendrent des poux, qu'une corde de boyaux de loup mise à une guitare entre des cordes de boyaux de brebis putréfie ces dernières.

Il croit que le cerf aime la musique et que son sang ne se fige pas quand il traverse la mer à la nage. Il croit que le sanglier possède, au côté

droit, un os très-dur qu'il oppose aux coups en guise de bouclier. Il croit que le daim blessé mange de la serpentine pour faire sortir le fer de sa plaie, que son haleine met les serpents en fuite; que ne croit-il pas? Il croit que le hérisson a autant de ventres que de dents, que la vipère conçoit son fruit par la gueule, qu'elle coupe la tête du mâle pendant l'accouplement, que ses petits lui rompent le ventre pour voir le jour.

Il accepte, comme vérité démontrée, que la brebis engendre des mâles quand souffle l'Aquilon, des femelles quand c'est l'Auster; que la chèvre a la même propriété, selon qu'elle a été saillie le museau tourné vers le Nord ou vers le Midi, qu'elle respire par les oreilles, que l'âne est un objet de haine pour le corbeau qui cherche à lui crever les yeux, que la fouine mange de la rüe pour se rendre invulnérable aux serpents, que le rat est engendré par la vermine, que la souris, née de la pourriture et de l'humeur de la terre, périt dès qu'elle boit, que la taupe n'ouvre les yeux que pour mourir, qu'un chien n'attaque jamais un homme assis sur le sol, que le lièvre est androgyne, et qu'il a, sous la queue, autant de pertuis que d'années. Enfin, et l'on pourrait grossir singulièrement ce catalogue d'erreurs bizarres, le crapaud est, pour Claude Champier, un ver envenimé dont le venin a autant de manières de nuire que l'animal a de taches sur la peau.

Colonna partageait-il ces croyances enfantines ? C'est à supposer. Il ne dut connaître l'*Histoire des animaux* d'Aristote, cette œuvre où éclate, avec un esprit d'observation si élevé, une sagacité qui faisait l'admiration de Buffon, qu'à travers la *Physique* d'Albert le Grand qui, lui-même, n'avait eu à sa disposition que la version de l'Arabe faite par Michel Scot pour Frédéric II. Je doute que Colonna ait lu les *Problèmes naturels* du iatrosophiste Cassius Félix, ou les *Excerpta* de Nicolas de Damas. Tout au plus connut-il le *de Natura Animalium* d'Ælien, œuvre dénuée de toute idée scientifique, tout au plus les *Thériaques* et les *Alexipharmaques* du médecin Nicander, poèmes qui fourmillent de notions absurdes, tout au plus le *Polyhistor* de Solin, les *Halieutica* et les *Cynegetica* d'Oppien, où des fables sans nombre sont confondues avec des observations justes. Pline, le bon docteur *Plinius,* c'est probable, fut le maître ès-sciences naturelles de Colonna ; mais on peut croire que celui-ci eut à sa disposition le XIIe livre des *Origines* d'Isidore de Séville, véritable manuel du Moyen-âge, et rempli de faits merveilleux.

On le voit, ces notions, qui satisfaisaient les humanistes, même à la fin du XVIe siècle, ne sont pas moins arriérées que celles fournies par les bestiaires et volucraires du Moyen-âge, tous à peu près faits sur le modèle du *Physiologus*, attribué par Conrad Gesner et son éditeur Ponce de Lévis,

à Saint Epiphane, évêque de Chypre, composé, comme ses congénères Latins, dans un but de moralisation. On peut même dire que l'opuscule de Claude Champier est la reproduction d'un bestiaire. Bestiaires, volucraires et lapidaires contiennent de nombreuses observations sur les animaux et les pierres, observations entremêlées de croyances populaires venues d'une source orientale, et que les Croisades naturalisèrent en Occident. Les récits des navigateurs Musulmans, ces *Nakhodas* ou capitaines de vaisseaux qui, partis de Colzoum, Aden, Oman, Basra, Siraf et Tiz, parcouraient les mers de l'Inde, de la Malaisie et de la Chine, augmentèrent le contingent de ces croyances naïves répandues antérieurement par la relation de la croisière de Néarque, amiral d'Alexandre, dont Arrien nous a conservé une analyse dans ses *Historiæ Indicæ,* comme aussi, et bien plus peut-être, par les fables de Ctésias, médecin d'Artaxerxès Mnémon. Il s'en trouve encore dans ce qui nous reste de ses *Indica,* dont Photius nous a conservé un résumé, et de ses *Persica,* dont ce même Photius nous a laissé un extrait qui s'étend depuis le VII[e] jusqu'au XXIII[e] livre, dont Athénée, Élien, Démétrius de Phalère, Tzetzès, Étienne de Byzance nous ont laissé des fragments. On n'en trouverait pas moins dans ses *Périples,* dans ses traités sur les tribus de l'Asie et sur les fleuves, dans ses observations médicales dont il ne reste à peu près rien.

C'est dans les récits de Ctésias qu'ont puisé les nombreux tératologues, tant Grecs que Latins, dont Aulu-Gelle, Strabon et Jean Tzetzès nous font l'énumération. De Ctésias procèdent les apocryphes d'Aristote. C'est de lui que découlent les fables contenues dans le pseudo-Callisthène, ainsi que dans la fausse lettre d'Alexandre à Olympias, qui s'y trouve annexée, et dont la version fut naïvement attribuée à Cornelius Nepos. Cette *Epistola de mirabilibus Indiæ,* qu'on rencontre presque toujours jointe aux versions Latines du speudo-Callisthène, comme aux nombreuses *Alexandréïdes* qui firent les délices du Moyen-âge, était encore tenue en haute estime au xve siècle et considérée comme très-authentique. Les voyages du thaumaturge Apollonius de Thyane dans l'Inde, le Périple de la mer Érythrée, les racontages du marchand d'Alexandrie Cosmas dit l'*Indicopleustès,* ceux des trafiquants Juifs qui faisaient le commerce d'eunuques, d'éphèbes, de femmes, de soie, de pelleteries et d'épées, mirent certainement beaucoup de fables en circulation. On en trouve bon nombre dans le livre des *Merveilles* de Maçoudi et dans celui des *Merveilles de l'Inde* dit *Adjâ-ib-al-Hind*, tous deux du xe siècle. Là on parle de poissons gigantesques, longs de deux cents aunes, l'aune mesurée du creux de l'aisselle à l'extrémité du doigt médian étendu. Il est question de serpents étouffant des éléphants, du *Naghéran*, ophidien

coiffé d'une aigrette verte en forme de croix, du *Batar,* serpent à deux têtes, de fourmis noires grosses comme des chats — celles d'Hérodote et de Mégasthène, dont Strabon et Arrien rapportent le témoignage, — d'hommes poissons, d'accouplements humains féconds avec des bêtes, d'oiseaux énormes enlevant les gros pachydermes et les mettant en pièces, d'oiseaux ayant des plumes de deux aunes de long, des plumes dont le tuyau contient vingt-cinq outres d'eau, de l'oiseau Rock, enfin, que le sensé Marco Polo lui-même, et bien après, déclare capable des mêmes exploits et qu'il croit être le gryphon de Madagascar.

Les Pères, qui se seraient gardés de rejeter les animaux fabuleux consacrés dans les Livres Saints par Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, les introduisirent dans leurs *Hexaëmérons,* ces homélies par lesquelles Papias, Saint Justin, Saint Théophile, Saint Jérôme, Candide, Apion, Rhedon, Maxime, Saint Pantène, Saint Denys, Saint Cyrille, Saint Basile, Eusthate, Tertullien, Lactance, Arnobe, Saint Augustin, Saint Ambroise magnifièrent la Création. Le résumé de toutes les croyances sur l'ensemble de la faune constitue ces *physiologus* dans lesquels puisèrent Saint Avitus, George de Pise, Saint Isidore, Saint Hildefonse, Manuel Philé, avec les encyclopédistes du Moyen-âge, Albert le Grand, Vincent de Beauvais, Brunetto Latini, ainsi que tous les auteurs de bestiaires,

Hugues de Saint-Victor, Hildebert de Lavardin, Philippe de Thaun et Guillaume de Normandie entre autres.

C'est chez Pline que l'auteur de l'*Hypnérotomachie* prit ses notions de minéralogie, si, toutefois, on peut appeler ainsi les nomenclatures de pierres qui abondent dans ce livre et qui n'ont rien de scientifique. Des taches différentes, un aspect modifié, d'autres provenances, une variation dans la couleur valaient aux marbres de nouveaux noms et un classement à part. Les hommes de la Renaissance traduisirent les termes des Anciens par les mots correspondants de leurs idiomes vulgaires, mais correspondants plutôt par la forme que par le sens. Ainsi dans le *sapphirus* ils voyaient leur *zaffiro*, dans le *topatius* leur *topazo*, dans le *chrysolithus* leur *crisolito*. Comme les anciens, Colonna donne le nom de *smaragdo* à des pierres qui ne sont pas des émeraudes. Pline nomme *smaragdus Æthiopicus* le jaspe foncé. Théophraste place parmi les émeraudes le *lapis tanus* ou jaspe vert clair ; mais Pline y reconnaît un jaspe. Son *smaragdus Cyprius* est le smaragdoprase ou le *plasma di smeraldo* des Italiens. Chez Pline notre saphir serait l'*adamas Cyprius*. Le *topatius* des Anciens est notre chrysolite, et leur *chrysolithus* est notre topaze. Leur *lapis zapphirus* est l'aventurine orientale.

Nous pouvons douter que Colonna ait travaillé

sur le περὶ Λιθῶν de Théophraste, mais il est possible qu'il ait connu le *de Gemmis* ou *de Lapidibus* de l'évêque de Rennes Marbode, poème qui traite de quarante-neuf pierres, et qui est suivi d'une prose Latine sur les douze de l'*Apocalypse*. Marbode, à l'imitation du poème attribué à Orphée par les Alexandrins, y signale les vertus médicales des pierres précieuses. Il existe de ce lapidaire une traduction en vers Français attribuée à Brunetto Latini. Parmi les traducteurs Juifs qu'employa le roi de Castille Alphonse le Sage, un certain Judas, fils de Moïse, mit en Castillan, d'après une version Arabe d'Abon-Ali, un traité Chaldéen de la propriété de trois cent soixante pierres. Si Colonna l'ignora, il connut certainement le XVIe livre des *Origines* d'Isidore, dans lequel il est amplement parlé des pierres, marbres, gemmes, verres et métaux, comme aussi les livres *de Sigillis lapidum* et *de Generatione lapidum* qu'on attribue faussement, paraît-il, à Albert le Grand.

Il est difficile d'admettre que Colonna ne crût pas de bonne foi aux vertus des pierres. L'Alchymie invitait singulièrement à connaître les qualités des minéraux. Cette croyance en leurs propriétés s'est prolongée fort avant dans les temps modernes. Un livre qui date de la première moitié du XVIIe siècle, *Les Diversitez naturelles de l'Univers, de la Création et Origine de toutes choses*, enseigne encore que la poudre de diamant, dont on

frotte la pointe d'un dard, le rend propre à traverser toute armure, que cette pierre, liée sur la chair au bras senestre, empêche les craintes nocturnes, que l'escarboucle excite l'esprit et le rend joyeux, que le saphir récrée l'homme, en même temps que, pris en boisson, il profite aux mélancoliques, est curatif des piqûres ou morsures des scorpions et serpents. Sur la foi d'Albert le Grand, il est dit que cette pierre, par son seul attouchement, guérit l'anthrax, que l'hyacinthe augmente les richesses et l'autorité, qu'elle raffermit le cœur, engendre la joie, et, d'après Sérapion — sans doute en son *Breviarium medicum* dont Gérard de Crémone fit une version — qu'elle préserve de la peste et du tonnerre ceux qui la portent, et qu'elle les provoque au sommeil. L'améthyste, liée sur le nombril, empêche l'ivresse, excite les songes; l'émeraude se rompt pendant l'acte vénérien; bue, elle résiste grandement aux venins. La chrysolithe réprime la paillardise; mise sur la langue des fébricitants, elle apaise leur soif. Quinze grains de topaze en boisson deviennent un bon remède à la mélancolie. La turquoise portée en anneau garde l'homme de se blesser en tombant, fût-ce de cheval. L'agate est fort bonne pour la piqûre des scorpions; elle éclaircit la vue, et désaltère tenue en la bouche.

Les lapidaires du Moyen-âge, d'où dérivent toutes ces croyances, entre autres celui de l'évêque

Marbode, qui prétendait les devoir à Evagre ou Evax, roi des Arabes, les récits de Jacques de Vitry nous donnent des notions qui ne sont pas beaucoup plus naïves que celles qui avaient cours dans les dernières années du XVIe siècle, où l'on voyait encore des pierres précieuses dans les bocaux des apothicaires. Un très petit nombre d'esprits tout à fait d'élite, comme le Vinci à la fin du XVe siècle, comme Vesale, Galilée, Pierre Bélon, Palissy au XVIe siècle, avaient une conception plus juste des phénomènes, avec les médecins qui, seuls, étudiaient la philosophie naturelle. Il ne nous appartient pas même de sourire des erreurs de nos pères qui menèrent, avec tant d'intelligence et de courage, le combat contre les ténèbres. L'ignorance relative dans laquelle sont, encore de nos jours, en matière scientifique même élémentaire, les lettrés les plus distingués, est bien faite pour rendre indulgent envers les humanistes. D'ailleurs, ainsi que l'a dit si justement Renan, « la Renaissance fut un mouvement littéraire et non un mouvement philosophique. » On peut ajouter qu'elle ne fut pas non plus un mouvement scientifique. Mais quand elle eut accompli son évolution, science et philosophie se dégagèrent de l'étude émancipée des lettres antiques et se fortifièrent mutuellement jusqu'à se fondre ensemble. Pour que la science pût s'engager dans la voie d'un progrès si prodigieusement marqué de nos jours,

il fallut que l'esprit humain reprît position au point précis où l'avait élevé le génie antique lorsqu'il sombra. Les lettrés, en préparant les éditions des Anciens, en les traduisant et les vulgarisant, les typographes, en les mettant, multipliées, à la disposition des studieux du monde cultivé, ont déterminé le bon départ. Le mort saisit le vif. La science antique luit comme une lampe sacrée dans la moderne. En médecine, la théorie d'Hippocrate, qui voit le siège des maladies dans les fluides des corps, est contenue dans la pathologie des humeurs. L'idée de la pierre philosophale survit dans l'opinion plausible de la réduction des corps simples en un élément unique. La conception moniste de l'Univers se retrouve dans la théorie de l'unité de la Nature d'Aristote. Celle de l'évolution est implicitement contenue dans l'opinion qu'avait le Stagirien d'un passage gradué progressif, dans la doctrine d'Anaximandre, dans la croyance de Xénophane et de l'école atomistique — les Épicuriens en tête — à la perfectibilité humaine ; et, certes, les atomes des anciens, ces *elementa rerum* de Lucrèce, ont une saisissante analogie avec les monades des philosophes modernes. En cherchant les causes naturelles des phénomènes, en opposant la science à l'idée de miracle, en plaçant dans l'expression sensible le critérium de la vérité, la logique d'Épicure, victorieuse des Dieux, délivre le penseur des entraves

religieuses et contient les bases de la philosophie positiviste, cela plus de deux mille ans avant que Laplace ait fait à Napoléon sa réponse fameuse. La magnifique hypothèse de ce savant moderne a des racines lointaines. Leucippe, Démocrite, Épicure admettaient une dispersion universelle primordiale de la matière terrestre et astrale, considérant la formation des corps célestes comme le résultat accidentel de bouleversements semblables à des tourbillons. Il n'est pas jusqu'à la Paléontologie, science toute moderne inaugurée par Cuvier, développée par Agasiz, Meyer et Owen, dont on ne puisse trouver les rudiments dans Xénophane de Colophon qui vivait cinq cents ans avant notre ère, et voyait dans les fossiles des restes d'organismes. De quel poids ne fut pas l'idée Pythagoricienne sur l'esprit de Képler? Peut-on dire qu'Aristarque de Samos, sinon Philolaüs, n'eut aucune action sur le génie de Copernic?

Il n'y a vraiment pas lieu de chercher trace de science vraie ou fausse dans le *Songe de Poliphile*. Ce livre n'est qu'un miroir qui reflète les préoccupations littéraires de la grande moyenne des humanistes à la fin du xve siècle en Italie. Par-dessus tout, il montre clairement la révolution architectonique accomplie dans la Péninsule, de par la culture antique, réaction radicale contre l'art du Moyen-âge.

XV

On ne saurait assez reconnaître l'influence directe et signalée que les humanistes exercèrent, tant sur le développement moral des artistes que sur la direction même de l'art. En exaltant le sentiment général d'admiration pour l'Antiquité, ils ont suscité le culte fervent de tous ses grands hommes, dans quelque branche que ce soit de l'activité intellectuelle. Les artistes en ont recueilli leur bonne part. Les Zeuxis, les Parrhasius, les Ictinus furent autant de modèles glorieux offerts par les humanistes à leurs contemporains. En comparant, en égalant sculpteurs, peintres et architectes de leur temps à ces illustres figures d'un passé révéré, les lettrés ont fait bénéficier ceux-là d'une considération qui leur a singulièrement mis vent en poupe. Lorsque Porcello de' Pandoni et Guarino de Vérone chantent Vittorio Pisanello et le mettent de pair avec Phidias, Praxitèle, Canachus, Euphranor, Policlète, Apelles, Myron, Polignote et Timanthe, quand Tito Strozzi le place même au-dessus, quand Manetti célèbre Bernardo Rossellini, quand Filelfo compare Filarete à Scopas; quand Pie II traite de même Compano et Giovanni Vitezio, ces humanistes confèrent à leurs amis des titres à l'admiration et au respect. Les

artistes, au commerce de tant de beaux esprits, deviennent eux-mêmes des lettrés, comme Alberti, comme Filarete, comme Francesco di Giorgio Martini, comme Léonard de Vinci, qui haussent le niveau de l'art. Mais si l'amour de l'Antiquité a pu imprimer une direction tellement particulière aux arts plastiques, on peut dire qu'il a déterminé, avec une rapidité vraiment surprenante, la révolution architecturale qui s'est opérée au xve siècle.

La découverte des livres de Vitruve, par Poggio, a été le grand ressort de ce mouvement extraordinaire. Alberti et Brunelleschi ont mis en vogue, en Italie, cette qualité princesse et maîtresse des Grecs, l'eurythmie, léguée par eux aux Romains. Vitruve la définit ainsi : *Eurythmia est venustas species, commodusque in compositionibus membrorum aspectus.* Au contraire de l'art ogival qui aime l'apparence du merveilleux, et dont les longues et minces colonnes soutiennent de grandes voûtes retombant sur des impostes en cul-de-lampe suspendues en l'air, l'art Grec fait consister une partie importante de la beauté dans la solidité d'aspect. Je ne m'arrêterai pas à examiner si cette réforme radicale dans l'architectonique fut un mal ou fut un bien. Les avis sont partagés. De nombreux critiques déplorent amèrement une révolution qui marque, suivant eux, la fin de l'art Chrétien. Pour ma part, je n'hésite pas à les qualifier d'esprits chagrins. Leurs récriminations me sem-

blent découler, pour le plus souvent, d'une passion archéologique un peu étroite, quand elles ne sont pas de simples boutades religieuses ou politiques plus ou moins paradoxales. Si l'on suit avec attention le processus de l'émancipation intellectuelle en Occident, on voit que ce retour aux lois scientifiques de l'Antiquité fut une conséquence nécessaire de la logique des faits. D'ailleurs la première période de la renaissance architecturale, en Italie, ne fut pas, comme on se plaît à le dire, une imitation servile, un pastiche de l'Antiquité. La belle renaissance Française, immédiatement sortie du courant Italien, a conservé bien des éléments de l'art ogival qu'elle a su envelopper, avec un art exquis, des riches et joyeuses inventions de l'art Romain. Sans doute les œuvres colossales des Robert de Luzarche, des Robert de Coucy, des Jean de Chelles, des Erwin de Steinbach sont, au sentiment de tous les artistes, d'admirables conceptions, mais elles répondaient à des mœurs et à des croyances condamnées à se modifier de par les arrêts d'un destin inexorable; et si les œuvres non moins admirables des Michellozzi, des Brunelleschi, des Ammanati, des Benedetto da Majano, des Bernardo Rossellino, des Bramante et des Buonarotti se sont vu succéder, comme celles des Pierre Trinqueau, des Pierre Lescot, des Philibert Delorme, des Androuet Ducerceau, des Jean Bullant et des Salomon Debrosse, les lourdes et com-

munes créations de l'architecture dite *Jésuitique*, il m'est avis que ce méchef incombe à cette contre-réforme qui, sévissant avec un fanatisme extrême par tout le monde Chrétien, a condamné l'essor de l'esprit humain à un temps d'arrêt déplorable.

Colonna fut-il architecte dans le sens précis du mot? C'est-à-dire pratiqua-t-il l'art d'architecture? En un mot, présida-t-il à l'édification de monuments? Pas que nous sachions. J'inclinerais à penser qu'il n'eut que des connaissances assez étendues de l'art de bâtir, sans toutefois l'avoir exercé, et que son œuvre entière est contenue dans son livre. Cela parut suffisant à quelques architectes historiens pour le ranger parmi les praticiens fameux. Il ne faut pas perdre de vue qu'il appartenait à un ordre religieux d'où sortit un nombre considérable d'hommes habiles dans les diverses branches de l'art. En effet, parmi les Dominicains qui professèrent les beaux-arts, on compte Albert le Grand, à qui l'on attribue une part dans l'édification des cathédrales de Strasbourg et de Cologne, et que quelques érudits signalent comme l'inventeur de la théorie octogonale. Fra Sisto et fra Ristoro furent les premiers architectes de Santa Maria Novella. Fra Albertino et fra Borghese travaillèrent au Vatican, sous le pontificat de Nicolas III. Fra Guglielmo de Pise, élève de Nicolo Pisano, détermina la renaissance de la sculpture et, empruntant aux œuvres de l'Anti-

quité un rayon de leur beauté, précéda les Donatello et les Ghiberti. Ce sont des architectes Dominicains qui élevèrent Santi Giovanni et Paolo à Venise, Sant' Agostino à Padoue, San Nicolo à Trévise. Fra Giacopo Talenti poursuivit la continuation de Santa Maria Novella, en compagnie de fra Giovanni de' Campi qui reconstruisit le pont della Caraia, autrefois bâti par les frères Sisto et Ristoro. Les frères Jacopo Talenti et Giovanni de' Campi, ces deux vaillants *magistri lapidum*, remplirent Florence de leurs œuvres. Leurs élèves, fra Giovanni da Settignano, fra Francesco del Morello, fra Francesco da Carmignano, fra Lapo Bruschi, fra Ubertino de' Filippi, sont, entre tous, de renommés architectes. N'oublions pas de mentionner cet illustre fra Giovanni del Giocondo, appelé en France par les rois Charles VIII et Louis XII.

Grande et remarquable est l'école des miniaturistes-calligraphes Dominicains. On cite parmi eux le père Domenico Pollini, le père Alessandro della Spina, le père Michele Sertini della Casa, le père Biagio di Lorenzo de' Filippi, et le père Antonio de Rossi, ces deux derniers contemporains du père Colonna, mais, par-dessus tous, fra Giovanni et fra Benedetto del Mugello, ainsi que le plus célèbre de beaucoup, ce très-grand peintre qui a nom Beato Angelico. Fra Bartolomeo della Porta, l'ami de Savonarola, appartenait également à cet

ordre si puissant, qu'au dire de Sabellico, qui vivait en 1494, il possédait 4,143 couvents, enfermant 26,400 religieux, parmi lesquels on comptait 1,500 docteurs en théologie.

Colonna se trouva donc dans les meilleures conditions possibles pour se livrer à ses goûts d'artiste, qui n'eurent rien d'incompatible avec ses devoirs professionnels. Bien de son pays et bien de son temps, il subit complètement l'influence ambiante à laquelle n'échappèrent pas les ordres religieux, celui de Saint Dominique tout comme les autres, malgré les efforts que fit Savonarola pour ramener les arts dans la voie exclusivement religieuse. Colonna fut un homme de la Renaissance, il fut un humaniste dans toute la force du mot, disons-le, un païen. Cela éclate à chaque page de son livre. Il eut pour maître, pour maître unique, Vitruve. S'engagea-t-il sur les traces de l'architecte Romain, uniquement entraîné par le courant général que détermina la découverte de son œuvre au moment même où l'enthousiasme pour l'Antiquité battait son plein ? Y fut-il conduit par Leon-Battista Alberti, dont il se pourrait très bien qu'il eût reçu l'enseignement direct? Il faut admettre que les doctrines de l'illustre Florentin lui étaient connues, et même qu'il avait lu son traité *de Re ædificatoria*. Encore que cet important ouvrage n'ait été imprimé qu'en 1485, et que Colonna ait, à la fin de l'*Hypnérotomachie*, donné

l'année 1467 comme date de sa composition, il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que le livre d'Alberti eût passé, sous forme manuscrite, ou même sous forme imprimée, entre les mains de l'auteur du *Songe de Poliphile,* pendant les trente-deux années qui s'écoulèrent entre l'achèvement de ce roman et sa publication. D'ailleurs, cette date de 1467, qu'a-t-elle de si certain? Colonna serait-il le premier auteur qui aurait antidaté son œuvre? Peut-on admettre que, pendant un laps de temps aussi long, il n'ait pas eu la pensée de la revoir? Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que, dans plus d'un passage de l'*Hypnérotomachie,* on retrouve les idées et même les propres termes d'Alberti. C'est la même insistance sur l'obligation pour l'architecte d'examiner, considérer, mesurer soigneusement tout chez les maîtres anciens. L'auteur du *de Re ædificatoria* s'exprime ainsi : *Ergo* RIMARI OMNIA, CONSIDERARE, METIRI, *lineamentis picturæ colligere nusquam intermittebam.* Colonna fait dire à Poliphile, par la nymphe Logistique : *Poliphile, te in questa parte commando, perchè avido sei di tanta disquisitione, imperochè* OMNI COSA RIMARE, CONSIDERARE ET METIRE *laudabile se presta.* Il assoit, comme Alberti, toute sa doctrine sur la géométrie. Mais il a lu et médité Vitruve; il l'a compris admirablement. On lui doit d'avoir rendu claire cette expression « *scamilli impares,* » sur le sens de laquelle on a beaucoup disputé, et

qui est, selon lui, ce *proclivio lambente sopra il margine determinato alla sima... dilla Corona*, c'est-à-dire cette inclinaison imprimée au plan de la cymaise d'une corniche, afin que sa saillie ne masque pas le bas des sculptures exécutées au-dessus, vues de terre. Il suit, d'ailleurs, Vitruve pas à pas, et si, bien rarement, dans une mesure très-discrète, il s'écarte des stricts préceptes du maître, c'est qu'il a mesuré des monuments antiques dont le canon architectonique n'est pas tout à fait d'accord avec les lois de Vitruve, et que, pour lui, l'Antiquité est infaillible. Car il l'aime, cette Antiquité, d'un amour dont sa haine pour la barbarie gothique donne la mesure : *O sancti patri antiqui*, s'écrie-t-il, *quale immanitate invase tanta vostra virtute che con voi nella sepultura portasti di tante divitie la exhæreditatione nostra!* Et ailleurs il pousse cette apostrophe violente : *O execrabile et sacrilega barbarie, come hai expoliabonda invaso la piu nobile parte dil pretioso thesoro, et sacrario Latino, et l'arte tanto dignificata al præsente infuscata da maledicta ignorantia perditamente offensa, laquale associata insieme cum la fremente inexplebile et perfida avaritia, ha occæcato quella tanto summa et excellente parte che Roma fece et sublime et vagabonda Imperatrice!* Un siècle après, Vasari se fait l'écho de cette invective.

Comme Alberti, comme Vitruve, Colonna

exige de l'architecte les connaissances les plus variées, les qualités morales les plus hautes : *et oltra la doctrina, sia bono, non loquace, benigno, benivolo, mansueto, patiente, faceto, copioso, indagatore curioso universale et tardo.* Vitruve demande à l'architecte, outre la pratique des arts plastiques, la connaissance de la géométrie, de l'optique, de l'arithmétique, de l'histoire, de la philosophie, de la musique, une teinture de la médecine, de la jurisprudence et de l'astronomie. C'est assurément de tradition Grecque. Vitruve cite, comme ayant été consultés par lui, les écrits de Thalès, de Démocrite, d'Anaxagore, de Xénophane, de Platon et d'Aristote. Cette obligation de posséder un savoir encyclopédique, on la trouve édictée au plus profond de l'Asie, à une époque des plus reculées. Dans les *Sispa-Satra*, traités aujourd'hui perdus d'un architecte Indien, mais résumés par un sage du nom de Duapayana, les qualités requises pour celui qui prétend exercer l'art d'architecture sont énumérées ainsi : il doit connaître les mythes, l'astrologie, l'arithmétique, la géométrie, le dessin et la sculpture.

Pas moins que Vitruve, l'auteur du *Songe de Poliphile* n'hésite à assimiler l'Architecture à une composition musicale. Il exprime, en plus d'un passage, cette pensée résumée par Novalis dans un mot que Gœthe admirait : « L'Architecture est une musique pétrifiée. »

Colonna eut vraisemblablement un savoir encyclopédique, et le besoin de le mettre en œuvre lui dicta l'*Hypnérotomachie*. Il est le premier qui adopta la forme du roman pour livrer au lecteur des notions artistiques. Sans nier l'influence qu'il exerça, principalement en France, où son ouvrage semble avoir été mis en vogue par l'architecte Serlio, je ne pense pas qu'elle fut très-grande en Italie. C'est, à mon sens, lui faire trop d'honneur que de l'associer à Brunelleschi et à Leon-Battista Alberti, dans le mouvement que ces deux grands hommes déterminèrent vers le retour de l'architectonique aux préceptes de Vitruve. En 1430 déjà, Michelozzi construisait à Florence le palais Riccardi; il restaurait le couvent de Saint-Marc vers 1450, ainsi que le Palazzo Vecchio, où l'on peut admirer encore la belle cour aux riches colonnes merveilleusement ornées. Brunelleschi élevait la coupole de Santa Maria del Fior de 1421 à 1436. En 1445, il commençait l'édification de l'église San Lorenzo; il bâtissait le palais Pitti, achevé seulement un siècle après par Bramante; il élevait la chapelle des Strozzi dans le cloître de Santa Croce. Alberti, vers 1450 ou 1451, entreprenait la construction de l'église San Francesco de Rimini; en 1488, il édifiait à Florence le palais Ruccellai, en même temps que Benedetto da Majano dirigeait les travaux du palais Strozzi. Giuliano di San Gallo construisait le palais Gondi

en 1490. La réforme architecturale était accomplie avant l'apparition de l'*Hypnérotomachie,* que Crasso tira de l'oubli et fit imprimer, en 1499 seulement.

Le goût de l'architecture Romaine éclate chez presque tous les peintres de la seconde moitié du xv[e] siècle. On n'a qu'à examiner les peintures des maîtres nombreux qui florissaient alors en Italie, pour être frappé de l'importance des préoccupations architecturales dans leurs œuvres, et constater combien ils sont jaloux d'y faire figurer, à qui mieux mieux, des monuments Romains. Dans les fresques de Domenico Bigordi del Ghirlandajo, qui sont à l'église Santa Maria-Novella de Florence, on voit des détails d'architecture qui donnent la mesure de la réforme imprimée par la connaissance de Vitruve et l'examen attentif des ruines de l'ancienne Rome, dont Colonna s'est fait le prôneur passionné, tels que pilastres ornés, arcs, portes, soffites, ruines monumentales; cela notamment dans le massacre des Innocents, où ce maître a peint un superbe fond d'architecture Romaine montrant un triple arc triomphal antique chargé de sculptures. Il est à noter que l'arc triomphal est une création du génie Romain. Stertinius, au dire de Tite-Live, érigea, au forum Boarium, le premier de ces monuments qu'on vit à Rome. On constate le même goût pour l'architecture de Vitruve dans les peintures qui décorent l'église de

l'Ara-Cœli, peintures dues au Pinturicchio, et représentant la mort et les miracles de Saint Bernardin. Cela frappe surtout dans le panneau où l'on voit Saint Bernardin revêtant l'habit religieux. Le même esprit de décoration architecturale éclate dans le calvaire de Cavalini Pietro, en l'église San Francesco d'Assise, sous forme d'une belle porte en manière de fenêtre, ainsi qu'à Spolète, dans le calvaire de Jacopo Siciliano, sous l'aspect d'un arc et d'un ædicule. Dans une résurrection due à Raffaellino del Garbo, conservée à l'Académie des Beaux-arts de Florence, se trouve un sarcophage dans le goût que préconise Colonna. L'œuvre de Bennozzo Gozzoli, au Vatican, montre, dans les prodiges de Sainte Hyacinthe, des ruines antiques semblables à celles dont l'*Hypnérotomachie* offre la description.

Mantegna avait trente-six ans à la date de 1470. Il était dans toute la force de son talent et dut, vraisemblablement, exercer de l'influence sur Colonna plutôt que subir la sienne. Parmi les fresques exécutées à Padoue par ce grand maître, celle qui représente la guérison d'un aveugle par Saint Jacques, montre un bel arc antique dont l'archivolte, l'architrave, la frise, les antes, le soffite, ont une grande analogie avec les détails de la porte que Colonna décrit au cinquième chapitre du *Songe de Poliphile*. Les feuillages, les festons nombreux qui décorent l'architecture de

Mantegna, se trouvent indiqués dans le livre de Colonna, ainsi que les ornements de l'arc et les colonnes Corinthiennes qu'on voit dans la sentence de Saint Jacques du même peintre. A la Madonna del Orto, Cina da Conegliano nous donne, dans sa peinture représentant Saint Jean accompagné de quatre saints, les ruines d'un édifice voûté qui laissent apercevoir, aux écoinçons des voussures, un travail de ferronnerie ajouré rappelant la toiture des thermes des Nymphes décrits par Colonna au huitième chapitre de l'*Hypnérotomachie*.

Colonna est, ni plus ni moins que les hommes cultivés de son temps, humanistes ou artistes, imprégné des enseignements de l'Antiquité, qu'il voit, qu'il comprend, qu'il interprète de la même façon. Ce n'est point un initiateur, c'est un initié convaincu. Son livre a cela d'intéressant, qu'il donne la mesure de la pénétration des doctrines antiques dans les esprits préoccupés des choses de l'art. C'est un roman didactique, le premier du genre, une sorte de traité enfermé dans une œuvre d'imagination vaguement allégorique. Les traités spéciaux en matière de beaux-arts n'étaient pas communs au temps de Colonna. Les traditions théoriques, au Moyen-âge, ne franchissaient guère les murs des couvents, et les moines détenaient le monopole des entreprises intellectuelles. Lorsqu'en Italie les laïques, devançant ceux de tous les autres peuples, se furent emparés de la

pratique des arts, de même que, les premiers, ils s'étaient emparés de celle des lettres, la transmission des méthodes se maintint orale, entre eux, pendant un certain temps. Il fallut que la renaissance des arts fût un fait accompli, pour que de véritables traités vissent le jour. On ne peut donner ce nom aux rendu-comptes du médecin Aetius au VI[e] siècle, ni à l'anonyme de Muratori au VIII[e], non plus qu'aux vingt recettes en hexamètres d'Héraclius sur les couleurs et les arts des Romains. A peine peut-on faire état des quelques règles données par un moine du XII[e] siècle dans la *Mappæ Clavicula* et du peu de notions du *Wigalois der Ritter mit dem Rade*, à peu près de la même époque, dont on a un extrait en prose datant de 1472, et qui ne fut imprimé à Augsbourg qu'en 1493. On ne trouve guère, au XIII[e] siècle, que le livre du moine Théophile, *Diversarum artium schedula*, où règne l'esprit méthodique d'une œuvre bien coordonnée, et l'on doit arriver à Cennino Cennini pour rencontrer un travail sérieusement fait et donnant des préceptes utiles quoique assez étroits. Son *Trattato della pittura* est, avec un écrit sans importance, en dialecte Vénitien, le premier ouvrage didactique rédigé en langue vulgaire.

En tout cela il est bien peu question de l'art antique. La Renaissance n'avait pas encore produit ses fruits savoureux. Ghiberti, enfin, donne ses *Commentaires*, et voilà un véritable traité

d'art. On y sent le grand souffle du renouveau, l'enthousiasme sincère pour l'Antiquité, et les doctrines qui en dérivent s'y déroulent en accents que l'Humanisme seul a pu inspirer. On trouverait certainement le même souffle dans le traité, perdu malheureusement, du peintre Lombard Vincenzio Foppà, que consultèrent, dit-on, Bramante, Raphaël et Ferrari. Antonio Averlino, surnommé Filarete, sculpteur et architecte, qui, vers 1446, bâtit pour François Sforza le superbe hôpital de Milan, composa, entre 1460 et 1461, un traité d'architecture resté manuscrit, dont les deux seuls exemplaires connus sont, l'un à la Magliabecchiana, l'autre à la bibliothèque Trivulziana. Ce dernier est dédié à François Sforza, duc de Milan; il est divisé en XXIV livres. Celui de Florence, dédié à Pierre de Médicis, en compte XXV, parce que Filarete y a joint le catalogue de toutes les constructions que Cosme, le père de Pierre, avait fait exécuter. Pietro Borghese della Francesca, frappé de cécité vers 1448, écrivit un traité dans lequel il pose, le premier, les règles de la perspective entrevues par le Florentin Stefano, règles basées sur les théories d'Euclide, que Brunelleschi avait pressenties par la propre force de son génie. Mais le parangon de tous ces traités est, sans contredit, le *de Re ædificatoria* de Leon-Battista Alberti, imprimé en 1485, un an après sa mort. L'ouvrage de cet homme encyclopédique,

auquel on doit encore le *de Statua* et le *de Pictura*, dont j'ai donné la traduction il y a quelque seize ans, est, avec le traité de Léonard de Vinci, le plus beau monument théorique laissé par ces artistes, presque tous poètes, qui jetèrent un si vif éclat pendant la seconde moitié du xve siècle.

En fait d'édifices, dans l'acception stricte du mot, le premier que nous décrit Colonna est une immense construction à demi-ruinée, car tous les monuments que Poliphile aperçoit en rêve appartiennent à l'Antiquité. Il est tout en marbre blanc de Paros; sa façade présente une magnifique colonnade et mesure 3,600 pieds Romains; il supporte une pyramide aux 1,410 marches saillantes, sur le sommet de laquelle se dresse un obélisque en marbre Syènite haut de trente-cinq pieds, soutenant, érigée à son faîte, une statue colossale montée sur pivot. Le tout n'a pas moins de cinq stades d'élévation, c'est-à-dire trois mille pieds Romains, plus de six fois la hauteur de la grande pyramide de Giseh! Certes, cela est tout à fait fantastique. Colonna ne s'en embarrasse pas autrement; mais il faut dire que, si la proportion de ses monuments, la richesse des matériaux dont ils sont construits ou revêtus, tiennent plus du fabuleux que de la réalité possible, les inventions de son génie, le rapport des parties au tout, l'eurythmie, les détails de son architecture demeurent constamment soumis aux strictes lois de l'archi-

tectonique Romaine. Une grande et belle porte extérieure, ou portail, sise au milieu même de cette construction gigantesque, est minutieusement examinée, mesurée et détaillée.

Après ce premier édifice, Colonna décrit les thermes des Nymphes, sorte de grand bâtiment octogonal aux angles engagés dans un pilastre cornier, à la frise sculptée, à la coupole aux huit pans ajourés, se retournant en pointe surmontée d'une sphère sur laquelle pose un génie soufflant dans une trompe et tournant au vent. L'intérieur de cette nymphée répond à l'extérieur, et les merveilles qui s'y trouvent sont consciencieusement dépeintes.

Le palais royal, précédé d'un portique superbe donnant accès dans une cour magnifique, où la reine Eleuthérilide tient ses assises, est, après le bain des Nymphes, scrupuleusement décrit. Toutes les richesses qu'il renferme sont énumérées longuement : murailles aux revêtements miraculeux garnis de plaques d'or et de pierres précieuses, pilastres en lapis-lazuli finement sculptés, chapiteaux merveilleux, frises chargées d'enroulements de feuillages naissants, de dauphins chevauchés par des enfants, génies fleuronnés, corniches majestueuses, treillis de solives dorées parcourus par une vigne en métal ciselé formant plafond, portes, lambris, caissons de soffites admirablement amenuisés aux riches décors, pavements en marbres les plus rares.

Annexés à ce beau palais royal sont deux jardins merveilleux, l'un tout en verre, l'autre tout en soie, ainsi qu'une sorte d'euripe en forme de labyrinthe, symbolisant la vie humaine avec ses vicissitudes et les accidents multiples qui viennent entraver les mortels dans leurs efforts pour la mener à son terme naturel. Le jardin tout en verre est une fantaisie inspirée par les délicats produits de Murano; celui dont la flore est tout en soie semble l'écho d'une légende orientale comme on en rencontre tant chez les conteurs Italiens. En effet, dans *l'Adjâ-ib-al-Hind*, c'est-à-dire la Merveille de l'Inde, on trouve au paragraphe LXXIV ce récit que j'emprunte à la traduction de M. Marcel Devic : « Un voyageur m'a raconté qu'un roi de la Chine l'introduisit dans un jardin à Rhanfou. Ce jardin, dit-il, avait vingt djéribas d'étendue. J'y vis des narcisses, des anémones, des roses et mille espèces de fleurs. Je fus émerveillé de trouver réunies en un seul jardin, en un même moment, toutes les fleurs de la saison. « Comment trouves-» tu cela? me dit-il. — Je n'ai jamais rien vu » d'aussi joli, d'aussi charmant, répondis-je. — » Tout ce que tu vois, arbres et fleurs, reprit-il, » est un ouvrage de soie. » Et je reconnus en effet que ces roses et ces fleurs étaient faites en soie de Chine, tissée, tressée, brodée, travaillée de toute façon; mais si bien qu'à simple vue on ne peut douter que ce soient des arbres et des fleurs. »

Après cette longue description vient celle d'un temple rond, au dôme surmonté d'une double lanterne. La coupole, cette grande invention Romaine conservée par les Grecs du Moyen-âge, tombée, chez eux, en décadence, abolie, dans l'Occident, par l'architecture ogivale, faisait l'admiration des Italiens du xve siècle dont la première moitié avait été remplie de la gloire de Brunelleschi, lorsque ce grand homme, jaloux de couronner d'une coupole l'église de Santa Maria del Fior, avait été demander ce secret perdu à l'étude patiente des monuments antiques de Rome. S'astreignant aux plus rudes privations, pendant son séjour prolongé dans la Ville Éternelle, il avait plié ses nobles et savantes mains à sertir quelques joyaux, pour subsister, et n'était rentré à Florence qu'avec la solution du problème si patiemment cherché. Colonna se serait bien gardé de laisser de côté un semblable motif architectural, mais, emporté par son imagination, il fait sa coupole ajourée par le moyen d'une seule pièce de fonte coulée en forme de vigne entrelacée. Elle est surmontée d'une lanterne flanquée de huit colonnes saillantes reliées entre elles par un fenêtrage cintré dont l'archivolte, allant d'une colonne à l'autre, repose ses pieds sur les côtières adjacentes. Le tout est couronné d'une belle corniche circulaire, formant, au droit des colonnes, autant de projections, portant chacune la statue ailée d'un vent, qui

tourne alors qu'elle est frappée par celui-là même qu'elle représente. Cette lanterne est surmontée d'un lanternon au sommet duquel est établi un ingénieux *tintinnabulum*.

Tout l'édifice est construit en marbre augustal et en alabastrite, sorte d'onyx mal défini dont parle Pline. Sa décoration intérieure est magnifique; ce ne sont que colonnes en marbres précieux, pavés de mosaïque, et sa description fournit à notre auteur l'occasion de montrer une science réelle des proportions, en même temps qu'un goût très-pur.

Le dernier grand édifice décrit par Colonna est un superbe amphithéâtre, sis au centre de l'île de Cythère. Il est composé, à l'extérieur, de trois rangées d'arcades en plein cintre surélevé d'un septième du diamètre. Ces arcades sont séparées, au rez-de-chaussée ainsi qu'au premier étage, par des demi-colonnes, autrement dites colonnes nichées, au deuxième étage par des pilastres. On voit que l'idée de cet édifice a été inspirée par le Colysée. En effet, l'amphithéâtre Flavien, le premier construit totalement en pierres, est, de tous les monuments de la vieille Rome, celui qui impressionna le plus l'imagination des Italiens. Colonna s'étend longuement sur tous les détails du sien, et le revêt, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, d'un luxe incomparable. Il n'y a pas lieu de donner, par le menu, la description de cet immense édifice, dans cette introduction déjà trop longue,

faite, d'ailleurs, pour éclairer la lecture de l'*Hypnérotomachie* et non pas pour y suppléer.

Je ne m'étendrai pas sur les cérémonies religieuses que Colonna décrit minutieusement, avec une assurance aussi absolue que s'il eût eu sous les yeux le Θεσμοθετικὰ Βιϐλία, les *rituales libri* des Étrusques. Il n'a pu reconstituer les rites qu'il dépeint qu'à l'aide de notions éparses dans les auteurs Latins, Cicéron, Caton, Virgile avec son commentateur Festus et Macrobe, peut-être aussi dans les fragments du livre de Varron *Rerum humanarum et divinarum antiquitates*, dont la perte fut attribuée à un pape, mais que Pétrarque affirme avoir vu dans son enfance. Il est inutile de dire que Colonna s'acquitte de sa tâche avec plus d'intelligence que de critique véritable. Ce serait d'ailleurs injuste de lui en demander plus. On doit considérer que, de son temps, il n'y avait pas trace de vulgarisation érudite et qu'il n'a réuni les éléments de son savoir qu'à l'aide d'une lecture considérable de livres encore manuscrits.

Colonna place presque toujours des inscriptions Grecques ou Latines au front des monuments qu'il décrit. Il insiste sur la beauté de forme qui sied aux caractères dont il donne le rapport de la hauteur à la largeur, proportion qu'adopte Luca Pacioli da Borgo San Sepolcro et que préconise Geoffroy Tory dans son *Champfleury*. L'écriture, de son temps, était considérée comme un art sou-

mis à des règles précises, et cet art bien des hommes de première valeur le pratiquaient avec succès. Dante est traité de *perfetto scrittore* par Leonardo Bruni, dans la vie qu'il a donnée de ce grand poète; le même Bruni s'exprime ainsi sur le compte de Sigismond Malatesta : *ita venuste propria manu scribere, ut omnes librarios vel æquare faciliter, vel superare possit.* Pétrarque et son ami le doge Andrea Dandolo, les papes Eugène IV et Nicolas V étaient calligraphes. Palatino, bon juge en pareille matière, atteste que Girolamo Ruscelli possédait une très-belle main. Domenichi, dans son *Dialogo della Stampa*, et Doni, *ne' Marmi*, vantent l'élégante écriture d'Alberto Lolio.

Le mathématicien Francesco Alunno, dans la première édition de ses *Ricchezze della lingua volgare sopra il Boccaccio*, au mot *Francesco*, se qualifie lui-même de *scrittore unico*, payé par le Conseil des Dix pour enseigner les belles formes de lettres aux jeunes gens de la Chancellerie, *e far li adorni di bellissimi caratteri delle nostre nuove foggie di lettere*. Gian-Antonio Tagliente, maître en art d'écrire, dans son livre *La rara arte dello eccellente scrivere diverse sorte di lettere*, se donne comme *provisionato dal Serenissimo Dominio Veneziano per merito d'insegnàr questa virtù dello scrivere*.

L'imprimerie exerça une réelle dépression sur

le talent de bien écrire, qui ne fut plus que l'apanage des scribes de profession. Bernardo Tasso, le père du célèbre Torquato, était calligraphe excellent. On sait que son fils ne posséda pas cette qualité paternelle. On n'enseignait plus, qu'imparfaitement, à la jeunesse l'art de l'écriture, sauf dans les chancelleries; les deux Véronèse et Titien ne l'ont point possédé, quoique peintres. Plus tard, les architectes eux-mêmes ne présidèrent plus à la confection des inscriptions monumentales et à la décoration épigraphique. On vit les papes Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII avoir recours au talent de Fabrizzio Bedesio, qui excellait à former les lettres Romaines antiques pour les inscriptions des plus fameux monuments.

XVI

Cependant Colonna ne s'en tient pas aux cinq constructions susdites. Il nous montre encore d'autres fabriques curieuses, comme, par exemple, le soi-disant tombeau de la reine Artémise, et fait défiler devant nos yeux beaucoup d'objets d'art extrêmement intéressants.

Dès l'abord ce sont trois colosses : un cheval dressé sur un socle orné de riches bas-reliefs, une figure gigantesque d'homme couché, un éléphant portant à dos un obélisque.

Le cheval ailé, sorte de Pégase au vol abaissé, dont le sabot seul couvre, sur le plan de la base, une circonférence de cinq pieds Romains, est escaladé par une troupe d'enfants nus. Quelques-uns se maintiennent à grand'peine sur l'encolure, les vastes flancs et la large croupe, prêts à choir; les autres tombent, ou gisent renversés sur le sol. Colonna dut, en décrivant ce colosse, être impressionné par la vue de la monture du Gattamelata de Donatello, bronze exécuté et fondu à Padoue.

Le géant couché offre cette particularité qu'on peut s'introduire par sa bouche dans son corps, et voir toutes ses parties internes. Les noms des divers organes sont inscrits en leurs places respectives, ainsi que l'indication des maladies qui s'y engendrent, celle de leur cause, de leur cure et de leur guérison. Le point précis où l'amour imprime ses cruelles blessures y est marqué, bien entendu. Pour Colonna, c'est le cœur. Les hommes du xve siècle avaient, touchant les localisations des facultés psychiques, les idées que les Anciens s'étaient formées à cet égard. Le siège de l'âme n'avait pas été sans provoquer leurs recherches. Héraclite croyait qu'elle s'agitait au dehors de nous, Moschus qu'elle était par tout le corps; Hippocrate la mettait dans le cerveau; Érasistrate, en cela suivi par Aben-Esras, aux petites membranes; Straton le physicien entre les deux sourcils; Empèdocle, les Épicuriens, les

Stoïciens par tout le thorax. Mais les Aristotéliciens admettaient, avec leur patron, que l'âme a le siège de sa triple essence au cœur de l'homme, tandis que les Platoniciens, comme leur maître, comme Philon Juif, prétendaient que les trois facultés de l'âme, l'intellectuelle, l'animale et la concupiscible, ont leur source, la première dans le cerveau, la seconde dans le cœur, la troisième dans le foie. Cependant Polydore Vergile, suivant l'opinion de Cicéron partagée par Diogène Laërce, Saint Augustin, Saint Jérôme, Saint Thomas d'Aquin, Lactance, considérait l'âme comme épandue par tout le corps, ayant, toutefois, pour principaux instruments les trois organes où Platon l'établissait.

L'éléphant, richement caparaçonné, garni d'une têtière ornée d'une inscription Arabe, porte un obélisque couvert d'hiéroglyphes, comme l'est également le soubassement dans lequel un escalier creusé à vif fait pénétrer dans l'intérieur du colosse. Là, on voit deux cénotaphes surmontés chacun d'une statue, et portant des inscriptions en Hébreu, en Grec et en Latin. Les inscriptions en langue Hébraïque ont cela de particulier, qu'elles ont donné au vieil Alde l'occasion d'imprimer les premiers incunables Hébreux. Quant aux hiéroglyphes, dont on rencontre encore quelques spécimens dans le courant du livre, ce sont tout simplement d'ingénieuses inventions de Colonna, se rapprochant

bien plus des rébus de Picardie que nous donne le seigneur des Accords, que de l'écriture hiératique des prêtres de Memphis ou de Seqqarah. Dans une de ces inscriptions hiéroglyphiques figure le dauphin enroulé après l'ancre, emblème dont Alde l'ancien fit la marque bien connue de ses éditions, un an tout au plus après l'impression de l'*Hypnérotomachie*. Érasme a prétendu que l'illustre typographe la prit d'une médaille de Titus que lui donna Bembo, lorsque, jeune encore, il prêtait son concours à l'imprimeur. Mais Fontanini pense, plus justement, que l'idée en fut suggérée à ce dernier par le passage du *Songe de Poliphile*, ainsi que par la gravure qui l'accompagne, et que Bembo ne fit que le confirmer dans sa résolution en lui offrant la médaille de Titus. Cette assertion de l'archevêque bibliophile d'Ancyre n'ayant point été relevée par Apostolo Zeno, qui ne lui fait pas grâce de l'erreur la plus légère, nous pouvons croire que le savant critique l'approuvait. Je ne doute pas que la même main d'artiste qui traça cette figure pour l'*Hypnérotomachie* ait dessiné le glorieux emblème des Aldes. Le père Federici, dans ses *Memorie Trevigiane*, veut-il désigner ces signes hiéroglyphiques, lorsqu'il signale, dans le livre de Colonna, plus de vingt emblèmes reproduits d'après les peintures exécutées dans le cloître de Santa Giustina de Padoue par Lorenzo Parentini, et terminées par

Girolamo Patavino? Ce Lorenzo Parentini, plus connu sous le nom de Bernardo avec le surnom d'*Eremita Bianco*, naquit vraisemblablement à Venise, et mourut à Vicence en 1531, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans; il dut connaître Colonna. Le Pot Cassé, que Geoffroy Tory, imprimeur royal, l'auteur si original du *Champfleury*, humaniste, dessinateur et graveur, tailleur habile de caractères, maître de Garamond qui marcha sur ses traces, probablement très-excellent peintre céramiste, assurément bon peintre enlumineur et poète, le Pot Cassé, dis-je, que Tory adopta pour marque de ses éditions, et qui figure pour la première fois sur l'épitaphe de sa fille Agnès, imprimée par Simon de Colines, a été certainement inspiré par celui qui se trouve dans l'*Hypnérotomachie de Poliphile*, avec cette inscription : ΤΟΥ ΘΑΝΑΘΟΥ ΒΕΒΑΙΟΤΕΡΟΝ ΟΥΔΕΝ.

Colonna nous fait admirer encore, dans son livre, différentes fontaines très-variées et très-charmantes, témoignant toutes de son goût délicat, entre autres celle de Vénus qu'il décrit minutieusement, et à propos de laquelle il donne le moyen géométrique d'inscrire un heptagone dans un cercle. Temanza et Federici, partant de l'idée que ce théorème était tout nouveau de son temps, lui en accordent l'invention. Mais Alexandro Barca, de l'ordre des Sommasques, né à Bergame le 26 Novembre 1741, qui à l'âge de vingt ans professait

les mathématiques au collège de son ordre, à Padoue, homme d'une science presque universelle, écrivant son *Saggio soprà il Bello di Architettura*, fut conduit à étudier les plus savants artistes et esthéticiens de son temps. Ayant lu Temanza, il y vit que Colonna avait donné une démonstration géométrique de l'insertion dans un cercle du décagone et de l'heptagone : il fit connaître, par une curieuse étude spéciale intitulée *Memoria sulla geometria di Polifilo,* parue à Brescia en 1803, que Colonna, en somme, n'avait fait que donner une simple formule géométrique digne à peine d'être qualifiée de pratique.

Colonna nous montre encore quantité d'objets d'art tels que tables à trois pieds, candélabres, pièces montées décoratives, aiguière et fontaine roulantes, caisses à fleurs, tableaux en mosaïque, autels, bas-reliefs, vases somptueux en matières précieuses garnis de métal ciselé, coupes et fioles enrichies de pierreries à profusion. Tous ces objets, conceptions fort originales, offrent ce cachet d'élégance, cette tournure particulière svelte et forte, ce style raffiné qui sont le propre des créations d'art en pleine Renaissance. Ils abondent en motifs qu'il ne serait pas sans profit de consulter aujourd'hui. Le luxe extraordinaire de la vaisselle tant sacrée que profane, la prodigalité des gemmes, poussée jusqu'au fantastique, sur les fioles, hanaps et buires de la reine Eleuthérilide, nous font voir

que Colonna est tout imprégné de certaines traditions antiques. Il a lu dans Pline : *Turbam gemmarum potamus et smaragdis teximus calices.* Il a pensé à l'épigramme d'Œnomaüs dans l'Anthologie : Ἐν κυάτῳ τὸν Ἔρωτα..... Lampride lui a fait faire connaissance avec les vases obscènes d'Héliogabale : *Vasa deinde centenaria argentea sculpta, et nonnulla schematibus libidinosissimis imaginata.* Il lui a dit la vaisselle de ce César obscène qui *in murrhinis et onychinis minxit.* Juvénal l'a entretenu des coupes ciselées où le béryl... « se relève en bosse, »

.... et inæquales beryllo
Virro tenet phialas.........

Et quelques vers plus bas de cette même cinquième satire :

Nam Virro, ut multigemmas ad pocula transfert
A digitis.........

il lui a parlé des *gemmæ potoriæ,* ces vases d'une seule pierre qu'un serviteur attentif comptait, en surveillant les doigts des convives. Martial lui a vanté les habiles *Compositores* qui savaient associer les pierres :

Et molle in varias aurum disponere gemmas.

Il sait qu'on pouvait dire de tous les riches

Romains ce que Macrobe dit de Mécène : *fuit homo gemmarum amans*.

Puis il a vent des magnificences de la cour papale. Il a entendu parler des tentures et bannières brodées pour le couronnement d'Eugène IV et qui coûtèrent plus de 7,000 florins. La Renommée a certainement apporté, jusque dans son couvent, le récit des splendeurs de Martin V. Elle lui a dépeint, et la tiare pontificale sur laquelle Ghiberti cisela huit figurines en demi-bosse, et le riche fermail qu'il façonna pour le pluvial du pape, et les deux anges d'argent, soutenant chacun un candélabre, offerts au souverain Pontife par la ville de Sienne qui en confia l'exécution à Giovanni Turini et à Nicola Treguanucci.

Colonna introduit partout des pierres précieuses ; il en place jusque dans des motifs d'architecture et ne leur refuse ni la beauté ni la grandeur ; mais c'est surtout quand il décrit les quatre chars de triomphe d'Europe, de Léda, de Danaë et de Bacchus, qu'il s'en donne à cœur joie.

L'Italie fut toujours le pays des fêtes revêtant un aspect triomphal. C'est une survivance antique dont elle communiqua le goût aux autres nations. Il faut lire dans Goro Dati, Giamboni, Manni del Migliore, Monaldi et Cambiagi les détails circonstanciés de ces fêtes et triomphes. Les chars allégoriques y tiennent la place importante. Plusieurs ont été conservés, au moins pour le corps et la

masse, depuis le XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. Ce n'est qu'en 1808 que la mode en cessa tout à fait à Florence. Vasari a souvent décrit les premières fêtes du XVIe siècle. Celles du XVe ont trouvé des historiens tels que Politien et Julien de Médicis. Les chars, à mesure qu'on avance vers le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècles, deviennent plus ornés, pompeux et extravagants dans la forme; mais quelques *cassoni* du XVe siècle nous montrent que les triomphes du commencement de ce siècle n'ont donné lieu qu'à une ornementation sobre, calme et noble, consistant en combinaisons de lignes heureusement relevées par quelques charmants détails de sculpture et de peinture. Les gravures du *Songe de Poliphile* nous en donnent une idée juste. Les chars allégoriques y rappellent plus ou moins ceux du triomphe de Pétrarque de Nicoletto de Modène. Pierino da Vinci, père du grand Léonard, et Bernardino di Giordano ont organisé, au XVe siècle, les plus célèbres de ces fêtes et triomphes, et dessiné les éléments qui les composent. Un peu plus tard Raffaello delle Vivole, le Carota et Andrea del Sarte ont, sur une commande à eux faite par la corporation dite *del Diamante*, organisé, comme artistes, le triomphe inventé par Andrea Dazzi, lecteur Grec à l'académie de Florence. Laurent le Magnifique était président de la corporation dite *il Broncone*. Comme tel il combina, avec Jacopo Nardi, une des fêtes annuelles

de cette corporation, et ce fut le Partornio qui dessina les chars.

C'est sous un aspect mythologique, avec une préoccupation du symbolisme des Anciens, que ces triomphes étaient organisés. Triomphe de la Vie, triomphe de la Mort, triomphe de Bacchus... tous donnent occasion aux artistes de tracer des dessins, des ensembles dont les chars sont toujours la pièce principale. Vasari en a exécuté un tout entier comme peintre, et l'on conserve aux Offices, à Florence, cent cinquante dessins de lui qui rappellent les maquettes d'un décorateur chargé d'une entrée de ballet. Montaigne, se trouvant par hasard à Florence le jour de la Saint-Jean, vit une de ces fêtes, et la description en est tout au long dans le Journal de son voyage.

De nombreuses plaquettes, devenues extrêmement rares, consacrent le souvenir de ces fêtes, surtout pendant les règnes des derniers Médicis, Cosme II et Cosme III. Un Français, Nicolas Boquet, a publié, à Rome, quelques albums contenant les dessins de ces fêtes et triomphes. Ceux du XVI[e] siècle ne sont pas communs, mais ceux du XVII[e] et du XVIII[e] sont nombreux.

Ce ne fut pas à Venise, on le comprendra bien, que Colonna put assister à quelques-uns de ces triomphes où les chars figuraient avec honneur, toute fête s'y passant sur la lagune ou le grand canal ; mais il lui fut donné certainement d'en

voir à Vérone, à Padoue, à Vicence, et dans toutes les villes de la *terra ferma*.

Nos jeunes artistes de la villa Médicis, à Rome, ont gardé la tradition, et nos villes du nord se font gloire de l'avoir conservée. Récemment Vienne donna une de ces fêtes triomphales dont la reproduction graphique pourra n'être pas trop inférieure au *Triomphe de Maximilien,* une des plus belles créations d'Albert Dürer.

Colonna fait tirer par des centaures, des éléphants blancs, des licornes et des tigres superbement harnachés, les quatre chars qu'il décrit. Ces appareils sont revêtus de pierres précieuses d'une grandeur prodigieuse, sculptées en bas-reliefs représentant les scènes principales des fables d'Europe, de Léda, de Danaë et de Bacchus. L'image de chacune des trois maîtresses de Jupiter est figurée par une personne posée sur la plate-forme du char qui lui est consacré, dans une attitude caractérisant le fait principal de son histoire. Europe se tient sur le dos du taureau ravisseur, Léda s'abandonne aux caresses du cygne, Danaë reçoit en son giron la pluie d'or divine ; le char de Bacchus porte, en place de la figure du Dieu, un vase d'une richesse extrême, d'où s'élève une large vigne au bois tout en or, au feuillage en pierre sélénite de Perse, aux raisins d'améthyste.

Suivant le père Federici, Colonna aurait décrit

ces triomphes d'après des peintures qui ornaient l'*Episcopio* de Trévise, et les gravures du *Songe de Poliphile*, qui les représentent, en seraient des copies fidèles. C'est en 1453 qu'Ermolao Barbaro, évêque de Trévise, fit rebâtir le palais épiscopal primitivement construit en bois et qui tombait en ruines. Il mit, sur une belle pierre oblongue, au premier étage du monument, cette inscription lapidaire :

LIGNEAS INVENTAS, COLLAPSASQVE
ET ABJECTAS EPISCOPII ÆDES,
RESTAVRAVI ORNAVI LATERITIAS RELIQVI
HERMOLAVS DIVINA PATIENTIA PONTIFEX TARVISINVS.
AN. MCCCCLIII.

Ermolao Barbaro fit décorer la grande salle de son palais par un artiste Trévisan du nom de Donatello, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme le grand sculpteur Florentin. Ces peintures représentaient des fêtes Romaines; elles étaient exécutées *levi pictura*, c'est-à-dire à fresque et en clair-obscur. Lorsque les fresques étaient peintes *arte non levi*, cela signifiait qu'elles étaient colorées de divers tons. Ces triomphes, décrits par Colonna, auraient été vus par lui sur les murs de l'*Episcopio* de Trévise, habité, au temps de son séjour dans cette ville, par l'évêque Teodoro Lelio et sa nièce Ippolita. Ils auraient assez frappé l'attention pour que l'archevêque de

Zara, Maffeo Valaresso, ait demandé à Barbaro, son parent, par une lettre datée du 4 Novembre 1453, de lui en procurer quelques esquisses de la main de Donatello, afin de faire décorer, dans le même genre, avec des *Feste Romane* exécutées *levi pictura*, sa demeure archiépiscopale.

Chacune de ces fresques couvrait une surface rectangulaire de trois pieds de haut sur six de large. Elle était flanquée de quatre tableaux moindres représentant des scènes mythologiques transportées par Colonna sur les panneaux de ses chars triomphaux. Toutes ces peintures étaient allusives à l'histoire légendaire de Trévise et en montraient les plus anciens emblèmes, le taureau, symbolisant les Trévisiens, *Taurisani*, les œufs de Léda que Cesare Vecellio met entre les mains de la femme qui représente le Trévisan, la tour dans laquelle est enfermée Danaë et qui est cette tour aux trois merlettes de sable en champs d'argent, armes de la ville de Trévise.

La frise et la plinthe de la salle épiscopale étaient décorées de peintures dites *grottesche*, genre alors assez nouveau que devaient développer bientôt des artistes tels que Morto da Feltre dit le Zarato, Pietro Luzzo, Giogione, Giovanni d'Udine, le Pinturichio, le Pérugin, Bonfigli, Peruzzi, Raphaël, Perino del Vaga et Jules Romain. Ce sont ces *pitture grottesche* dont Colonna aurait donné la description, dans maint endroit de son livre, en les adap-

tant à la décoration de ces monuments imaginaires.

Ces *Feste Romane*, fables païennes tout à fait dans le goût du temps, durent nécessairement moins plaire au moment où réagit la contre-réforme ; aussi voyons-nous que l'évêque Francesco Cornaro les fit gratter en 1590, et remplacer par les paraboles de l'Évangile.

Colonna, dans son livre, ajoute un cinquième triomphe à ces quatre premiers, celui de Vertumne et de Pomone assis côte à côte sur un char traîné par quatre satyres, ainsi qu'un sixième, celui de l'Amour, traîné par des scinques. Le père Federici ne nous dit pas que l'auteur de l'*Hypnérotomachie* les ait empruntés à quelque peinture existant à Trévise, bien qu'il semble donner à entendre qu'il trouva dans cette ville presque tous les motifs sur lesquels il a exercé sa fantaisie d'artiste. Un citoyen de Trévise, Oliviero Forzetta, fils de Niccolò Nodaro, avait, dès 1335, réuni à grands frais, et avec beaucoup d'intelligence, un vrai musée riche en manuscrits précieux, en collections de sculptures antiques, de peintures, de dessins, de médailles, de cornalines, de camées, d'ivoires, etc. Si ce musée ne fut pas dispersé, après la mort de son fondateur, ou si même les objets qui le composaient ne sortirent pas de la région, Colonna put y puiser bien des notions, y recueillir bien des motifs qu'il met en lumière dans son livre. Entre autres choses il y aurait vu ces pierres orientales composées de dif-

férentes couches et sculptées en relief, qu'au dire de Naudé notre auteur aurait, le premier, désignées par le nom de Camées. Il se pourrait, en effet, que Colonna fut le premier écrivain d'Italie qui eût employé cette expression, mais le mot *cameux*, *camaheux*, *camayeux*, du bas Latin *camœus*, pour sardoine, onyx, qui se retrouve dans le Grec χαμοτικὸν, ouvrage fait à la main, est dans notre langue au XIVe siècle.

Venise comptait, parmi ses riches concitoyens, ses artistes voyageurs, le Squarcione en tête, des religieux lettrés, de nombreux collectionneurs. Le père Francesco Massa, qui fit décorer l'église de son couvent, le même qui fut celui de Colonna, par le peintre en grotesques Tommaso de Bologne, avait réuni, au XIVe siècle, une importante collection d'antiquités dont il fit don à son monastère. Ce fut certainement une mine précieuse pour l'auteur de l'*Hypnérotomachie*.

Un fait digne de remarque, c'est qu'il est fort peu question de peinture proprement dite dans le *Songe de Poliphile*. Au moment où fut composé ce livre, Venise, qui n'avait pas été pénétrée par le grand mouvement qu'imprima Giotto, et où les arts du dessin n'avaient pas encore atteint le magnifique développement dû aux élèves du Squarcione et à l'école de Mantegna, s'en tenait aux errements Byzantins. La mosaïque y était presque l'unique procédé de décoration murale.

Cet art, si florissant en Italie au XIIIe siècle et jusqu'au milieu du XIVe, avait, dès les premières années du XVe, pris un essor nouveau qui tendait à le rapprocher de plus en plus des effets de la peinture qui devait le détrôner. En 1430, à Venise, Michele Zambono avait représenté en mosaïque, dans la chapelle dei Mascoli, à Saint-Marc, les faits de la Vierge Marie. Dès 1416, Guglielmo d'Arrigo Peselli décorait, à Florence, le tabernacle d'Or-San-Michele. Trente ans plus tard Alesso Baldovinetti, qui écrivit un livre sur la technique de la mosaïque et des stucs, exécutait au baptistère de Saint-Jean une tête de Christ soutenue par des anges. Son élève, Domenico Ghirlandajo, maître lui-même de Michel-Ange, terminait brillamment une Annonciation placée au-dessus de la porte du Dôme qui conduit aux Servites, et commençait la décoration de la chapelle de San-Zenobio, travail interrompu par la mort de Laurent de Médicis, mais repris plus tard par Gherardo, Monte le miniaturiste, Botticelli et David Ghirlandajo.

C'est en travail de mosaïque, *opera vermiculata di exquisita thesselatura vitricularia, cum dorate superficie*, que Colonna nous dépeint les panneaux ornant la voussure de la porte qu'il décrit au sixième chapitre de son livre, ainsi que la représentation d'un enfer au chapitre dix-neuvième, *opera colorifica di museaco subtilmente*

expressa. C'est une réminiscence de celui que, d'après des données Dantesques, Giotto peignit à Padoue, en l'église de Santa-Maria-dell'Arena. Colonna tient en estime particulière l'art du mosaïste. Contemporain, ami peut-être aussi de Domenico Ghirlandajo, il semble avoir connu et apprécié son mot recueilli par Vasari : *La vera pittura per l'eternità essere il musaico.*

Et, de fait, si la mosaïque avait atteint le degré de souplesse nécessaire, ce qui n'eût pas manqué d'arriver avec quelque persévérance, les chefs-d'œuvre des grands peintres sur les murs des temples ou des palais nous eussent été conservés dans tout l'éclat de leur fraîcheur, et le poète Théophile Gautier n'eût pas exprimé, dans ce quatrain d'un sonnet que sa Muse amie m'adressa, cette pensée mélancolique :

> Ce que nos yeux ont vu, bien peu d'yeux le verront;
> On cherche au Vatican Raphaël en ruine,
> Michel-Ange s'éteint aux murs de la Sixtine :
> Comme Apelle et Zeuxis ils s'évanouiront.

On ne rencontre donc, dans le *Songe de Poliphile*, aucune description de peinture proprement dite. On y découvre une indication assez vague de peinture d'émail, *enchaustica pigmentura*, à propos d'un médaillon placé au-dessus du trône de la reine Éleuthérilide, mais c'est tellement peu précisé qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter.

Colonna montre, de temps en temps, un assez réel amour de la nature agreste et s'attarde avec complaisance à la description de paysages. Il est en cela de son pays. Bien qu'il faille arriver jusqu'à Giorgione pour rencontrer un peintre ayant vraiment le don de la peinture paysagiste, on doit reconnaître que les écrivains Italiens se montrèrent sensibles de bonne heure aux effets pittoresques de la campagne, cela bien avant ceux de tous les autres peuples. Si ce goût, nul, ou presque nul dans les romans de chevalerie, perce dans la poésie des *clerici vagantes*, il est permis de croire que, parmi ceux-ci, les Italiens s'y sont adonnés le plus volontiers. Le Moyen-âge tenait en suspicion les sources, les cours d'eau, les grottes, les montagnes et les forêts comme des réceptacles de survivances païennes. Le culte de la littérature antique devait les réhabiliter. Dante est le premier qui, après les Anciens, chante avec une large veine les beautés de la Nature. Il décrit amoureusement le magnifique panorama de la province de Reggio qui se déroule aux pieds du mont Bismantova. Fazio degli Uberti célèbre la vue qu'on a du mont Alvernia. Pétrarque fait l'ascension du mont Ventoux avec un enthousiasme auquel se mêlent des réminiscences de la vieille Rome. Dans l'*Africa,* il se plaît à dépeindre le golfe de la Spezzia et Porto Venere. Boccace a rempli

l'*Ameto* de peintures champêtres. Plus que tous, le pape Eneas Sylvius, qui, jouant sur son nom, s'intitule *Silvarum amator*, décrit, dans les douze livres de ses *Commentaires*, avec des couleurs délicieuses, le printemps en sa patrie, le banquet à la fontaine de Vicovaro, les environs de Viterbe, le couvent de San Martino, le lac Bolsena, le mont Amiata, l'assiette du mont Oliveto, la perspective de Todi, Capo di Monte, Frascati et Grotta Ferrata.

Colonna, dans le cours de son roman, se montre épris du paysage. Terrains, ruisseaux, arbres touffus, bosquets légers, belles collines à l'horizon, reflets des verts feuillages dans les eaux calmes, prés sursemés de fleurettes naissent sous sa plume facile et témoignent d'un amour réel pour la nature ainsi que d'un œil d'artiste.

Le goût du jardinage était fort en vogue en Italie au XVe siècle. Colonna, sans doute, avait visité maintes fois les splendides jardins dont les riches Vénitiens avaient couvert les rives et les îles de l'Adriatique. Celui des Ruccellaï, à Florence, jouissait d'une juste célébrité. Nous pouvons croire que Colonna donne aux jardins qu'il décrit le caractère de ceux de son temps. L'horticulture Italienne était, très-certainement, un héritage des Anciens. L'auteur de l'*Hypnérotomachie* n'ignorait pas, sans doute, la description que Pline le jeune a faite de ses jardins de Lau-

rentium et de Tuscum dans ses *Epistolæ*, dont la première édition est de 1485. Le caractère architectural de ceux que Colonna dépeint est de tradition antique. La taille des bosquets, suivant Pline l'ancien, est de l'invention de Caius Matius, chevalier Romain familier d'Auguste. Colonna use largement de ce procédé ornemental, et son imagination, toujours débordante, le pousse au dernier degré. Il le mêle aux motifs les plus variés en marbre, et décrit ses arbres verts sous des formes d'une fantaisie excessive. Ce goût, qui nous semble aujourd'hui bizarre, fut porté à l'excès aux époques postérieures à celle de notre auteur, il atteignit même au bouffon. Qu'il suffise, pour en donner une idée, de citer le jardin de Leven-Hall, dans le Westmoreland, où son propriétaire en 1701, le colonel Graham, avait fait tailler une allée d'ifs représentant la reine Elisabeth avec son cortège de demoiselles d'honneur. L'arrangement compliqué des plates-bandes, où les fleurs étaient groupées de manière à former des entrelacs inextricables, seyait parfaitement à ces jardins architecturés, remplis de portiques, d'escaliers, de balustrades, de vases en pierre, en marbre, reproduits aussi en verdure. Colonna nous offre quelques curieux spécimens de ces plates-bandes dont les méandres fleuris enferment des inscriptions également en fleurs. Longtemps après, sous Henri IV, les parterres de

Fontainebleau étaient renommés pour les devises et chiffres faits en fleurs, et, plus tard encore, le jardin de lord Fairfax, qui inspira la muse de Marvel, montrait une forteresse flanquée de cinq bastions, où roses, œillets et tulipes figuraient, par leurs couleurs groupées, les drapeaux de différents régiments.

XVII

Il eût été bien surprenant qu'à l'époque où l'épigraphie s'efforçait à naître, Colonna ne se fût pas préoccupé de cette science, et eût résisté à la tentation d'en mettre quelques paradigmes en son livre. En effet, son héros visite les ruines d'un temple antique, un *polyandrion.* Le curieux Poliphile découvre là de nombreuses pierres tumulaires chargées d'inscriptions funéraires données *in extenso* par Colonna. Ingénieusement pastichées, elles n'ont pas, toutefois, imposé longtemps à la critique naissante. Si Pierre Apien, Barthélemy Amantius, Jérôme Magius, et beaucoup d'autres, ont pris pour vraies les épitaphes de Colonna, Casaubon, ainsi que le fait remarquer La Monnoye, ne s'y est pas trompé. Il a montré le néant de l'inscription vouée par Faustine à la mémoire du gladiateur dont on a prétendu qu'elle avait bu du sang : *D. M. Gladiatori meo amore cujus ex-*

treme perusta in mortis languorem decubui; at ejus cruore, heu me miseram, impiata convalui. D. Faustina pie monumentum reliquens, etc. On a longtemps cité l'inscription où se trouve *pes hæsit stapiæ* pour prouver l'ancienneté des étriers. La Monnoye donne encore, comme preuve de supposition, l'emploi de termes trop vieux ou trop nouveaux dans une même inscription, ainsi que d'adverbes inconnus dans toute la Latinité, comme *zachariter*, *hederaciter*, *arsibiliter*, *annualiter*, et l'affectation des diminutifs.

Le numismatiste Antonius Augustinus, archevêque de Tarragone, avait, avant La Monnoye, du temps même de Casaubon, relevé la fausseté des inscriptions de Colonna, cela au XIe de ses *Dialogos de Medallas, Inscriciones y otras antiguedades*, où il traite assez durement l'*Hypnérotomachie* et ses interprètes.

A. vient d'entretenir B. du livre d'Apien, contenant des inscriptions fausses ; le dialogue entre eux s'établit ainsi :

« *B. Hai otras falsas in esse libro? — A. Son tantas que no me atrevo a contarlas, pero mas barato saldre cõ mostrar a V. M. el libro y mis señales que puse otro tiempo en ellas : y entre otras hai unas tomadas de un libro que se dize Poliphilo, del que escrivio la Hypnerotomachia. — B. En que lengua? Griega o Latina o Italiana? — A. En todas essas lenguas, y en*

ninguna dellas. — B. Como assi? — A. Porque parece que quiso escrivir sus sueños y locuras en Italiano, y mezclo tantas palabras Griegas y Latinas, y procuro tanta escuridad, y mezcla destas tres lenguas, que podemos dezir que no escrivio en ninguna. — B. Agora me acuerdo de haverlo visto en lengua Francesa q̃ parece que sobre apuesta le traduxo un humbre curioso. — A. Desdichado fue en perder tiempo en un tal libro : en el qual otras invenciones malas hai diversas inscriciones come las q̃ estan en este libro de Appiano : una comiensa, D. M. P. CORNELIA, Annia, etc. » Cet Appiano dont parle Augustin est ce Pietro Apiano, auteur du plus ancien corpus d'inscriptions Latines que l'on sache, lequel fut imprimé à Ingolstadt en 1533, sous ce titre : *Inscriptiones sacrosanctæ Vetustatis,* etc., et que Ducange prétend être de Raymond Fugger.

On le voit, le bon prélat, homme de savoir, n'est rien moins qu'indulgent pour Colonna. Je m'imagine qu'il se contenta de jeter des yeux distraits sur son œuvre. Les épigraphes que contient l'*Hypnérotomachie,* malgré leur caractère apocryphe révélé par quelques fautes de philologie, n'en prouvent pas moins que Colonna possédait le sentiment très-net de l'épigraphie dans un temps où cette science ne préoccupait pas encore beaucoup les esprits.

Augustin n'est pas seul à parler comme il le fait

du *Songe de Poliphile* et de la langue dans laquelle il est écrit. La Monnoye ne traite pas mieux l'œuvre de Colonna que ne fait l'archevêque de Tarragone; il s'exprime ainsi : « Le *Songe de Poliphile* est une espèce de roman le plus ennuyeux et le plus extravagant, soit pour la conduite, soit pour le style, que l'on puisse imaginer. Le fond du langage est un Italien Lombard. L'auteur y mêle tant de mots écorchés, les uns du Grec, les autres du Latin, qu'il semble proprement, comme dit Antoine Augustin dans son dialogue XI des *Médailles et inscriptions*, ne parler aucune langue connue. C'est, sans exagération, un Italien plus étrange que n'est le François de l'écolier Limosin dans Rabelais, ou du seigneur Philausone dans Henri Estienne. »

Leonardo Crasso lui-même, avec un tout autre esprit, fait remarquer au fils de Frédéric d'Urbin que le *Songe de Poliphile* est rédigé dans un Italien mêlé de Grec et de Latin; mais pour lui c'est une qualité : *Res miranda est quod quum nostrate lingua loquatur, non minus ad eum cognoscendum opus sit Græca et Romana quam Tusca et vernacula.* Il ajoute que le contenu d'un tel ouvrage n'est pas fait pour le vulgaire : *Non hic res sunt vulgo expositæ et triviis decantandæ.*

En effet, la langue de Colonna lui est propre, elle semble avoir été fabriquée par lui tout d'une pièce, comme le remarque Fontanini dans ses no-

tes critiques sur sa bibliothèque d'*Eloquenza Italiana : Questo famoso libro di Poliphilo è scritto in una lingua Italiana tutta nuova, e di pianta inventata d'all'autore.* Apostolo Zeno, critique littéraire généralement fort exact, annotant Fontanini, parle ainsi du *Songe de Poliphile : Questo libro è un romanzo di nuova specie. Il suo stile è un continuo gergo di Greco, di Latino e di Lombardo, col mescolamento di voci Ebraiche, Arabiche e Chaldee. Dapprincipio l'autore lo avea tolto a scrivere in lingua commune volgare; ma nella lettera proemiale* ALLA SUA POLIA *ascerisce che ad istantia di lei lo avea cosi trasformato.*

La langue de Colonna est, à vrai dire, un Italien *di Terra ferma* tout imprégné de Latinisme, et, comme le dit La Monnoye, le discours que tient à Panurge l'écolier Limousin en donne une assez juste idée. C'est une langue vulgaire écrite par un humaniste plus habitué à manier le Latin que son propre idiome. Le fait n'était pas alors aussi rare qu'on pourrait le penser. Longtemps après, notre Budé, dédiant au roi François I[er] son livre de l'*Institution du Prince,* s'excusait de l'avoir écrit, « en François, « style peu à moy exercité », dit-il naïvement. C'est à croire que, nourri, dès l'adolescence, dans la discipline du cloître, Colonna ne savait qu'imparfaitement sa langue maternelle, et point le Toscan, seul dialecte Italien dans lequel il était séant d'écrire. Cela donnerait mieux

la raison du langage semi-Latin de l'*Hypnérotomachie*, que la pensée attribuée à Colonna d'avoir voulu cacher sous un voile peu transparent ses théories et ses fables, qui, certainement, de son temps, n'étaient faites pour choquer personne. On sait, par l'épître dédicatoire à Polia, qu'il écrivit primitivement son roman dans une autre langue, que, je ne sais pourquoi, Apostolo prétend avoir été l'Italien vulgaire Lombard, et Temanza suppose avoir été celui des Abbruzzes, par la raison que Polia était originaire de cette province. Voici d'ailleurs la phrase qui a motivé de telles opinions : *Il quale dono sotto poscia al tuo solerte et ingenioso juditio (lasciando il principiato stilo, et in questo, ad tua instantia traducto) io il cometto*. Il n'y a rien là qui nous oblige à croire que le roman ait été écrit premièrement en langage vernaculaire, et, vraisemblablement, il le fut en Latin, sans quoi Colonna ne se fût pas excusé de l'avoir remis en une langue vulgaire plus relevée, certainement, à ses yeux et à ceux de ses contemporains, que l'idiome Lombard ou que celui des Abbruzzes.

Aux dernières années du xve siècle, la publication d'un ouvrage en prose important, qui ne fût pas en Latin, était un fait isolé. Bembo n'avait pas encore remis en crédit la langue vulgaire. La révolution qu'il suscita ne s'accomplit pas sans une lutte prolongée, et elle rencontra de nombreux

adversaires parmi des lettrés tels que Romolo Amaseo, Bartolomeo Ricci, Giambattista Gaineo, Cœlio Calcagnino, Francesco Florido, Girolamo Rorario da Pordenone, le comte Lodovico Nogarola, Carlo Sigonio, Anastasio Germonio et autres.

Enea Silvio Piccolomini, qui fut le pape Pie II, n'aurait pas songé à écrire autrement qu'en Latin son *Historia de Euriale et Lucretia se amantibus,* singulier roman d'amour qu'il termina le V des Nones de Juillet 1443, à Vienne, et qu'il dédia au chevalier Gaspard Schlick, seigneur de Neufchâtel, gouverneur des terres d'Egra, chancelier impérial. Dans cette nouvelle, dont le sujet se passe à Sienne, pendant le séjour en cette ville de l'empereur Sigismond, des personnages figurent sous des appellations Grecques ou Romaines, des valets portent des noms de la Comédie antique, et le caractère de modernité est soigneusement évité. On y trouve des traits autrement vifs que ceux qu'on pourrait reprocher à Colonna. Il est vrai qu'Enea Silvio conclut à fuir les amours charnels : *Nec amatorum bibere poculum studeant, quod longe plus aloes habet quam mellis.*

Colonna introduit dans sa langue bon nombre de mots Grecs avec des désinences Italiennes, comme, par exemple : *philopono,* laborieux, qui est le mot grec φιλόπονος ; *plemmyruli,* eaux basses, de πλημμυρίς. Il appelle un tapis à poils ras *psilo-*

tapo, de ψιλοτάπης, un câble, une amarre *prymnesio*, de πρυμνήσια. Pour une poitrine blanche il dit *chioneo pecto*, de χιόνεος, neigeux. Il qualifie les Bacchantes de *tresse*, du verbe τρέω, je tremble. Polia est *chrysochari*, de χρυσοκάρηνος, à la tête d'or. Une ouverture en forme de fleur est *una apertione phytontea*, de φυτόν, plante. Il dit : *colore molochino*, couleur de mauve, de μολόχινος, formé de μαλάχη, mauve ; *glanea Polia*, Polia étincelante, lumineuse, stellaire, de τὸ γλῆνος, étoile, lumière, qui vient de γλήνη, prunelle, œil ; *cum protectione chilonea*, sous le couvert des herbes, de χιλός, herbage ; *gampsonycha aquila*, aigle aux ongles crochus, de γαμψός, crochu ; *cataryte napee*, les napées baignées, de κατάῤῥυτος, arrosé ; *habiti cataclisti*, vêtements mouillés, de κατακλύζω, j'inonde ; *in lepturgia*, dans un travail délicat, de λεπτουργία ; qui a ce sens ; *le isopleuri*, les côtés égaux, de ἰσόπλευρος, équilatéral ; *pantanosa terra*, toute la terre, de παντάνασσα, qui règne partout. Il fabrique le verbe *atalentare*, d'ἀτάλλω, je charme, je chéris. Sauf quelques mots qui ne viennent pas sous ma plume, c'est là tout ce que notre auteur introduit de Grec dans sa langue. Il est Helléniste, à n'en point douter ; le plaisir qu'il prend à prodiguer les inscriptions Grecques sur les monuments qu'il décrit en témoigne suffisamment, et l'intrusion de ces quelques vocables dans son parler Italien est due certainement à l'influence de l'Hellénisme.

Quant aux mots Hébreux, Arabes, Syriaques même, dont on veut qu'il ait chargé son vocabulaire, j'avoue ne les avoir point découverts, si ce n'est, toutefois, le terme *almoide* qu'il emploie pour exprimer une forme géométrique, et qu'il tire de l'Arabe *al-moudd*, le même mot que le Latin *modius*, boisseau, dont le diminutif *modiolus* a créé notre mot *moyeu*, mais qui, en Espagnol, resté *almud*, signifie une mesure de capacité des liquides. Ce qui a donné créance à l'opinion que Colonna aurait introduit des mots orientaux dans son langage, ce sont deux inscriptions Hébraïques et deux Arabes qu'il a mises dans son livre. On en a conclu qu'il était versé dans la connaissance de ces langues. C'est peut-être une exagération. Cependant il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'il en eût possédé quelques notions. Les doctes Italiens les ont étudiées bien avant ceux des autres peuples, et nombreux sont ceux d'entre eux qui les ont professées, comme on peut le voir dans l'*Italia Orientalis* de Paolo Colomesio, in-4° édité à Hambourg en 1710. Il ne faut pas oublier que c'est le Vénitien Agostino Giustiniano, évêque de Nebio, de l'ordre des Frères prêcheurs, en religion frère Pantaleone, qui implanta, avec la protection de François Ier, l'étude des langues orientales et les enseigna en France.

On a beaucoup parlé du livre de Colonna, mais on ne l'a pas lu pour cela davantage, rebuté qu'on

a été, sans doute, par sa phraséologie obscure et son style démodé, imitation un peu lourde de celui de Boccace.

L'action exercée par Boccace sur ses compatriotes fut considérable. Rien de plus extraordinaire que la vogue dont jouirent ses romans. Le nombre des éditions de la *Fiammetta*, pendant le cours du XVIe siècle, est incroyable, et beaucoup d'entre elles sont d'une typographie très-soignée. Cela excite même, d'une façon comique, la bile d'un certain gentilhomme religieux, chevalier Hiérosolomitain, *Monsignor* Saba da Castiglione, qui au CXIII^e de ses *Ricordi*, s'indigne de ce que les bons Pères et Docteurs sont imprimés pitoyablement, tandis que *Ser Morgante*, *Ser Orlando*, *Ser Rinaldo*, *Messer Decamerone* et *Madonna Fiammetta* le sont avec soin, solennité, patience, en beaux caractères, sur papier charmant ; de ce que les dits Pères et Docteurs, par le fait de leur mauvaise impression, sont rebutés davantage qu'une biscotte de Sicile moisie ; de ce que *Messer Orlando*, *Messer Rinaldo*, *Messer Decamerone* et *Monna Fiammetta* sont revêtus de byssus et de pourpre à la façon des rois, tandis que les pauvres saints vont couverts d'un froc commun, grossier et rude ainsi que des frères capucins. Les écrivains du temps de Boccace et ceux qui suivirent, se montrèrent ses imitateurs serviles ; ils copièrent sa forme, cherchèrent à s'emparer de son style ; mais,

comme tous les imitateurs, ils exagérèrent ses défauts et amoindrirent ses qualités. Leur redondance, leur prolixité sont poussées à l'excès. La *stucchevolezza* de leurs narrations est indicible. On en est frappé à la lecture, presque impossible d'ailleurs, de la *Filena* de Niccolo Franco, insipide roman fait sur le modèle de la *Fiammetta*. Le *Pellegrino* de Jacopo Caviceo, imitation du *Philocopo*, est d'une tautologie déplorable. Colonna, dans son *Hypnérotomachie*, n'échappa point à ce vice topique. Son livre, abstraction faite des théories architectoniques auxquelles il doit toute sa valeur, et d'une certaine tendance encyclopédique particulière, pourrait passer pour une pédantesque amplification de l'*Ameto*, roman pastoral entremêlé de prose et de vers, dans lequel Boccace a le mérite, sans parler de la variété de sa forme, de la richesse de sa langue et de la finesse de son goût, d'avoir donné naissance à l'églogue, et rendu l'*ottava rima* à la prosodie Italienne.

Dans le *Songe de Poliphile*, c'est le même procédé rhétorique, la même prodigalité de citations mythologiques ; ce sont, à toutes pages, les mêmes épisodes, les mêmes tableaux, l'étalage des mêmes sentiments que chez le poète de Certaldo. On voit que la *Fiammetta*, le *Corbaccio*, l'*Ameto*, le *Philocopo*, le *Décaméron* même, s'étaient introduits dans les couvents, et que, non seulement le frère Colonna les avait lus, mais qu'il avait dû,

certainement, en faire ses délices. Il semble même, qu'en composant son livre, il en ait eu sous les yeux des copies manuscrites, la première des œuvres mineures de Boccace n'ayant été imprimée qu'en 1487.

Dans l'*Hypnérotomachie*, Polia raconte sa naissance illustre, son éducation, ainsi que le fait Fiammetta ; comme celle-ci elle a un songe et reçoit, comme elle, les admonestations d'une nourrice prudente. En proie à des peines cruelles, Fiammetta regrette d'être au monde; elle s'écrie : *Oh maladetto quel giorno, ed a me piu abominevole che alcuno altro, nel quale io nacqui! Oh quanto più felice sarebbe stato se nata non fossi o se dal tristo parto alla sepoltora fossi stata portata!...* Écoutons Polia en semblable occurrence : *O infelice di che mai alla bucca mia la tata nutribonda mi fue ammota! O nefasta hora de mio exito uterale! O Lucina invocata opigena alhora perchè abortiva non venisti?*

Polia, comme Fiammetta, cueille des fleurs et tresse des couronnes dans les prés, *fra verdi erbette*. Dans l'un comme dans l'autre roman, ce sont les mêmes fréquentes invocations aux Dieux, avec des formules identiques, la même terreur de leur colère inéluctable, la même remarque de leur assujétissement à l'amour.

Dans le *Corbaccio* nous trouvons le début du *Songe*, la vallée pleine de bêtes sauvages, la même

nomenclature mythologique, les mêmes descriptions de nature que dans l'*Hypnérotomachie ;* mais c'est surtout avec l'*Ameto* que les analogies sont frappantes. Ameto étanche sa soif dévorante : *sotto una fronzata quercia...... con l'umide fronde delle verde piante*. Poliphile fait de même : *per ultimo refrigerio prehendeva le humide foglie rorulente sotto la frondosa quercia reservate....* Ameto est avisé de la présence des nymphes par des chants mélodieux. Elle se révèle à Poliphile de la même façon.

Ameto, devant Lia, se demande, comme Poliphile devant Polia, s'il doit oser aimer une nymphe qui, sans doute, est fille d'un dieu. Dans Boccace le Soleil levant : *rende alla terra il piaccevole vestimento di fiori innumerabili colorato ;* Phébus au déclin *con suoi cavalli corre all onde d'Esperia :* même forme répétée dans Colonna. Rigoureusement on pourrait ne voir dans tout cela que des rencontres fortuites, provenant d'une mode littéraire dominante ; mais où l'analogie s'accuse au point de ressembler fort à une copie, c'est dans les descriptions des vêtements des nymphes, c'est dans la peinture de leurs charmes physiques. Ce sont les mêmes coupes d'habits, la même façon de les broder, de les garnir ; c'est le même sentiment des plis et de l'accord des draperies avec la forme du corps. Seulement Colonna, qui a moins de mesure que Boccace, est infiniment

plus abondant, plus prolixe. Son humeur descriptive se donne carrière plus librement dans son livre de plus longue haleine, au style plus diffus. Il appuie davantage et revient plus complaisamment sur certains détails, trahissant ainsi un tempérament d'artiste plus entier. Là où Boccace apporte une certaine retenue décente, comme par exemple lorsqu'il dépeint les indiscrétions du tissu plaquant au corps : *e rimirando sopra i nascondenti vestiti.... loda le rilevati parti in aguta e tonda forma monstrati dagli strigenti drappi...*, Colonna, déployant la franchise d'un statuaire, insiste sans façons, et fréquemment, sur certains détails d'une plastique voluptueuse, en parlant de l'adhérence du vêtement qui : *intorniava et supra el pudico alvo, cum grato tumento, et di sopra alle resistante et tremule nate, et al rotondo et piccolo ventre....*

La moralité et la piété d'Enea Piccolomini ne furent jamais contestées. Il ne s'est pas fait faute, cependant, d'introduire dans son roman *de Duobus se amantibus* des images un peu lascives. C'était chose toute simple, au xve siècle, et qui n'effarouchait personne. Comme le père Colonna, celui qui devait être le pape Pie II ne s'en prive pas : *Erat Lucretia leni vestita palla, quæ membris absque ruga hærebat, nec vel pectus, vel clunes mentiebatur; ut erant artus sic se ostentabant..... papillæ quasi duo punica poma ex utroque la-*

tere tumescebant, pruritumque palpitantes movebant.

Colonna emprunte à Boccace, tout en l'amplifiant, la description des arrangements de coiffures : tresses passant sur les oreilles, toupillons sur les tempes, belles masses nouées sur l'occiput, retombant sur le cou délicat, flottant au gré du vent, couronnes, voiles légers, nœuds de perles, minces lacets d'or.

La beauté physique de la femme est dépeinte par Boccace en traits que reproduit presque textuellement Colonna. L'adoration de la chevelure, et principalement de la chevelure blonde, qui semble être chez l'auteur de l'*Hypnérotomachie* un goût tout à fait Vénitien, éclate chez l'auteur de l'*Ameto* en expressions convaincues : *i lunghi, biondi et copiosi capelli essere della donna speciale bellezza....... Tanta stima è la dignità de capelli alle femmine, quanta, se qualunque si sia di preziose veste, di ricche pietre, di rilucenti gemme, et di caro oro circondata proceda, senza quelli, in dovuto ordine posti, non possa ornata parere...*

C'est chez Boccace qu'on voit fleurir complètement, pour la première fois, l'idéal moderne de la beauté physique, c'est le cas de le dire, renouvelé des Grecs. La conception qu'il en a et qu'il exprime dans l'*Ameto*, dans le *Decamerone*, devance les nobles manifestations des artistes Ita-

liens après lui venus, et qui en ont imposé la formule aux artistes du Nord longtemps réfractaires à ce beau concept. Cette magnifique revendication de la plus haute conquête du génie antique sur la nature, remplit d'une délicieuse saveur les œuvres immortelles des grands sculpteurs et des grands peintres de la Renaissance, qui sont bien fils de l'Humanisme. Colonna, marchant dans les pas de Boccace, dépeint la beauté féminine comme s'il se fût inspiré du livre *della Bellezza delle Donne* où Firenzuola, au XVIe siècle, développe les lois charmantes esquissées par l'adorable conteur Florentin.

Colonna, comme Boccace, insiste sur *la fronte piana*, au rebours du front bombé, conception du Moyen-âge. Boccace dit des sourcils : *sottile, disjuncte faceano un tondo cerchio...* il les compare à ceux des Éthiopiens. Colonna, comparant ceux de ses nymphes aux sourcils des Abyssines, dit en termes qui suivent de bien près ceux de Boccace : *Nella fronte lœta encora ad due subtile, nigerrime hemicycle et disjuncte ciglie quale mai per adventura se hanno vidute in Æthiopia delle Abbacsine*. Dans l'*Ameto*, les seins des nymphes : *tondi pomi resistenti pareano che volussero mostrarsi malgrado del vestimento*. Ceux des nymphes, dans l'*Hypnérotomachie*, sont : *le contumace tumidule papille impatiente al suppresso de tenuissimo vestito*. Ailleurs notre bon frère com-

pare également à des pommes les seins de Polia ; sa phrase se rapproche encore plus de celle de Boccace.... *disubito descendeva al micante pecto et delitioso sino, ove pululavano dui rotondi pomuli al vestito resistenti....*

Enea Piccolomini dépeint avec de semblables traits les beautés de son héroïne, dans les *Amours d'Euryale et de Lucrèce.* Il parle ainsi de ses joues : *tales dabant ore colores, quales Indicum ebur ostro violatum, aut quales reddunt alba immixtis purpureis rosis lilia.* Ses cheveux sont : *copiosæ et aureis laminis similes;* son front : *alta spatiique decentis;* ses sourcils : *in arcum tensa pilis paucis nigrisque debito intervallo disjuncta;* ses yeux : *tanto splendore nitentes, ut in Solis modum respicientium intuitus hebetarent;* son nez : *in filum directus, roseas genas æquali mensura discriminabat.* On sent l'influence de Boccace dans le petit roman du futur pontife. Il y a certains passages qui seraient à leur place dans le *Décaméron.* Toutefois on doit se montrer plus indulgent qu'il ne le fut lui-même, en sa maturité, pour une œuvre qu'il écrivit à trente-neuf ans, âge où de bonnes raisons l'induisaient à penser, comme il le dit dans l'épître dédicatoire à Gaspard Schlick, que : *qui nunquam sensit amoris ignem, aut lapis est, aut bestia.*

En poursuivant l'analyse des beautés féminines étalées dans l'*Hypnérotomachie,* on trouverait

beaucoup d'autres analogies avec l'*Ameto*, qui prouveraient surabondamment combien Colonna s'est pénétré de la lecture de Boccace. Sa grande description de l'île de Cythère me paraît tout inspirée de celle que la nymphe Adiona fait du jardin de Pomone. Le plan, les treilles, la nomenclature potagère et sylvestre, jusqu'à la fontaine de marbre blanc arrosant de ses jets d'eau les prés et tout le jardin de l'enclos, ont certainement fourni le thème sur lequel Colonna s'est livré à ses riches variations.

Il en est de même du récit que fait la nymphe Agapes de son mariage avec un vieillard. Colonna s'empare du portrait de ce barbon qu'il applique, presque mot pour mot, au vieux mari échu en partage à une belle qui fit par trop la difficile en son jeune âge. La nuit des noces ressemble singulièrement à celle qui est relatée dans le récit de Boccace. Les ébats séniles de l'époux impotent sont rendus avec les mêmes images, presque dans les mêmes termes. Boccace fait dire à sa nymphe : *e poiche ha molte volte con la fetida bocca non bacciata ma scombavata la mia...* Colonna, qui renchérit toujours, se serait bien gardé de laisser passer ce dernier trait sans se l'approprier. La nourrice de Polia, racontant la triste issue matrimoniale de la belle dédaigneuse punie, s'exprime ainsi : *non consequit de altro — per sua mala disgratia — se non che dal spumabondo vechio*

essere la sua venusta facia, et la purpurea bucca, da gli salivosi labri sputata et bavata.

On trouve, dans la huitième nouvelle de la cinquième journée du *Décaméron,* nouvelle intitulée le *Supplice des cruelles,* l'aventure d'un chevalier entraînant au fond d'une forêt une jeune fille toute nue, à laquelle il donne de l'estoc par le milieu de l'estomac, dont il ouvre les reins et arrache le cœur qu'il jette en pâture à des mâtins. Cet épisode est développé par Colonna dans le récit d'une vision qu'a Polia de deux demoiselles conduites par Cupidon en l'épaisseur d'un bois, flagellées nues, décollées, mises en quartiers par ce Dieu vindicatif qui livre leurs entrailles aux rapaces, leurs membres dépecés aux fauves et aux chiens.

Un examen attentif des œuvres de Boccace démontrerait que Colonna lui fit de très-nombreux emprunts. On saisit immédiatement, à la lecture comparée des deux auteurs, une préoccupation, chez le nôtre, d'imiter le style du premier. Il le dépasse en circonlocutions, digressions et ambages, et, si c'est possible, en citations mythologiques. Il semble que Colonna ait eu à cœur de faire tenir toute la *Généalogie des Dieux* de Boccace dans son long roman. L'intervention de la Fable y est incessante comme dans l'*Ameto.* Cela ne saurait surprendre, si l'on se reporte à l'époque où le bon moine écrivait. Alors l'exposé

de notions mythologiques intéressait au dernier point le lecteur, en tant qu'incursion pleine de surprises charmantes dans un Eden polythéistique tout retentissant de la poésie des Anciens. Aussi Colonna s'en donne-t-il à plaisir, et c'est avec une confiance naïve qu'il emboîte le pas de Boccace, chef de file de tous les conteurs pendant deux siècles. Mais la langue du religieux Vénitien n'est pas à beaucoup près celle du gracieux poète Toscan.

XVIII

La première édition du *Songe de Poliphile* sortit des presses d'Alde l'ancien en 1499, sous la forme d'un superbe in-folio rempli de planches gravées sur bois. Leonardo Crasso fit imprimer ce livre à ses frais. Il nous l'apprend dans l'épître dédicatoire au duc d'Urbin Guid' Ubaldo Ier, fils du célèbre Frédéric de Montefeltro : « *Venit nuper in manus meas novum quoddam et admirandum Poliphili opus (id enim nomen libro inditum est), quod ne in tenebris diutius lateret, sed mortalibus mature prodesset, sumptibus meis imprimendum et publicandum curavi.* »

On sait fort peu de choses sur ce Leonardo Crasso. Il était de Vérone et appartenait à une bonne famille du Milanais. Le poète Johannes

Baptista Scytha le traite de *clarissimum Leonardum Crassum, Artium ac Juris pontificii consultum.* Ce qui signifierait, selon l'interprétation d'Ambroise-Firmin Didot, qu'il avait dans ses attributions le Droit canonique et la direction des affaires des Arts; mais *consultus* veut dire expérimenté, versé dans; *Juris pontificii consultus* doit se traduire par Jurisconsulte canonique; *Artium ac Juris pontificii consultus,* par maître ès-Arts et docteur en Droit canon.

La division des Arts, dans les Universités, était distincte de celle du Droit. Les Arts comprenaient trois grands ordres de Sciences : les Sciences divines, les Sciences naturelles et les Sciences mathématiques. Ils n'avaient rien de commun avec les Beaux-Arts. L'auteur anonyme de la pièce en *terza-rima,* sorte de paraphrase Italienne de l'élégie Latine dont j'ai donné, ainsi que des vers de Scytha, une traduction rimée aussi littérale que possible, débute en qualifiant Leonardo Crasso de docteur et de prélat :

Leonardo Crasso mio, dottor verendo,
Prelato exculto in l' arte liberale...

Il le loue d'avoir octroyé généreusement au public le *Songe de Poliphile :*

Merita laude summa et immortale,
Per la impensa e provincia che gli ha tolta
Per farne copia d' uno compendio tale.

Le Vénitien Luigi dal Borgo, secrétaire du Conseil des Dix, au deuxième livre de son *Istoria Veneziana,* ouvrage écrit par ordre de l'État, en 1554, conservé manuscrit et inachevé à la bibliothèque de Saint-Marc, donne à Crasso le titre de *protonotario,* assurant qu'en 1514 il lui fut alloué par la République 200 ducats à prendre sur les biens confisqués des rebelles, en récompense des services rendus au gouvernement, dans des temps troublés et difficiles.

Quant à Giambattista Scitha, l'auteur du *Carmen* à Leonardo, l'on sait qu'il était de Feltre. Fra Antonio Cambruzzi, de l'ordre des Frères mineurs, le dit, en son *Historia Feltrina,* professeur fameux de grammaire et de rhétorique, poète lauré. Il l'appelle Scienza, nom changé par son possesseur en celui de Scita ou Scytha, ce dont le plaisante Piero Valeriano. Bembo, qui l'estimait, et parle de lui dans une lettre à Antonio Boldu, lui fit cette épitaphe :

Scithæ oculos clausit Phœbus, flevere Sorores,
Fleverunt Charites : funera duxit Amor.

A première vue, l'*Hypnérotomachie* semble être un livre anonyme. Andrea Marone, qui reçut le jour à Brescia, d'un père natif de Pordenone en Frioul, et qui brilla d'abord à Ferrare, puis à Rome, sous le pontificat de Léon X, pose,

dans une petite pièce Latine en vers, imprimée immédiatement après l'imitation en Italien de l'élégie anonyme, l'énigme du nom de l'auteur, sans la vouloir résoudre. Voici cette pièce traduite littéralement en vers Français pour lesquels je réclame toute l'indulgence de mes lecteurs.

ANDREA MARONE DE BRESCIA

Muse, l'œuvre est de qui? — De moi, de mes huit sœurs.
— De vous? Pourquoi la dire, alors, de Poliphile?
— C'est que nous n'avons pas d'élève plus docile.
— Mais, dis-moi, Poliphile est-il son nom, d'ailleurs?
— Il nous plaît qu'on l'ignore. — Et pourquoi? — D'aventure
Pour savoir si l'Envie y mettra sa morsure.
— Si non? — Rien. — Cependant? — De Poliphile, non,
Nous ne daignerons pas vous dire le vrai nom.

Fortunée, ô combien! seule entre les mortelles,
Polia! Toi, qui, morte, es plus vivante encor!
Toi que ton Poliphile, en plein sommeil qui dort,
De bouche en bouche fait, ici-bas, éternelle!

Le nom de l'auteur fut, toutefois, promptement découvert, si jamais il fut un secret. Les lettres initiales des chapitres forment, réunies dans le même ordre, la phrase suivante qui dévoile le mystère :

POLIAM FRATER FRANCISCVS COLVMNA PERAMAVIT.

Ce procédé cryptographique, sous forme d'acrostiche, fut employé antérieurement et posté-

rieurement à l'apparition de l'*Hypnérotomachie*. Un autre Colonna que le nôtre, Ægidius, plus connu sous le nom de Gilles de Rome, en usa pour son traité *de Peccate originali*.

L'auteur du *Zodiacus Vitæ*, Marcellus Palingenius Stellatus, poète Latin du xv[e] siècle, originaire de *la Stellata*, petite ville du Ferrarais, sur la rive méridionale du Pô, a formulé ainsi son nom avec les lettres initiales des vingt-neuf premiers vers de son poème :

MARCELLVS PALINGENIVS STELLATVS.

Façon peu prudente de garder l'anonyme.

Minus Celsus, auteur d'une dissertation intitulée : *de Hæreticis coercendis quatenus progredi liceat*, imprimée à *Christlingue* en 1577, a laissé transparaître son nom derrière le voile d'un acrostiche. Avant lui, Hygden avait consacré les premières lettres des chapitres de son *Liber polychromus* à former cette phrase : PRÆSENTEM CHRONICAM COMPILAVIT FRATER RANVLPHIVS CESTRENSIS. Le vers suivant, inscrit au front du livre, éveille l'attention du lecteur :

Grammata dant primo capitalia nomen Agentis.

Nicolas Trivet fit de même pour son *Ordo Missæ*. Enfin, un Juif Italien a mis une lettre au

bas de chacun des feuillets du traité *Della Divina Providentia, o la Natura naturante*. Ces lettres assemblées forment : SEGNOR HACHAC HAM RABBI DAVID NETTO RABBIN DELLA PRIMA SYNAGOGA DI LONDRA AL MESE D'YLVL DELL' ANNO 5465.

Trop de personnes, sans compter l'éditeur et les typographes de l'imprimerie d'Alde, connurent le secret de l'*Hypnérotomachie*, pour qu'il fût longtemps gardé. Le père Federici, au cinquième chapitre de ses *Memorie Trevigiane*, prétend que le père Petrogalli, Dominicain de Trévise, donna la clef de l'acrostiche, bien avant Apostolo Zeno. C'était la clef d'une serrure ouverte il y avait beau temps. Benoît de Court nomme tout au long François Colonna. Rabelais l'appelle, il est vrai, Pierre Colonna, mais ce pourrait être par inadvertance, car j'imagine qu'il connut le livre. Matteo Visconti de Brescia le désigne clairement dans des vers adressés à Polia, et qui débutent ainsi :

Mirando poi Francisco alta Colonna
Per cui phama immortal da voi rissona.

Il ne paraît pas que cette première édition ait été imprimée avec le soin extraordinaire qui fit des livres de la typographie Aldine des chefs-d'œuvre de correction. Les fautes y foisonnent. Un errata très-étendu, mis à la fin du volume,

n'en témoigne que trop, et prouve que l'auteur n'en surveilla pas l'impression. Cet errata manque dans un grand nombre des exemplaires qui ont été conservés. C'est qu'il a été arraché par d'étranges bibliomanes jaloux de vieillir de trente-deux ans l'édition. Alde a mis sa signature et la date de l'impression au bas de l'errata. On y lit : *Venetiis mense Decembri* MIDIC, *in ædibus Aldi Manutii;* mais, comme l'auteur termine le récit du *Songe* par cette légende : *Tarvisii, cum decorissimis Poliæ amore lorulis distineretur misellus Poliphilus.* MCCCCLXVII, *cal. Maii*, en détruisant l'errata, cette date de 1467 pouvait passer pour celle de l'impression. Quelques critiques tombèrent dans ce piège, notamment Vossius le père qui a donné le livre, dans ses *Historiens Latins,* comme paru à Trévise en 1469, double preuve qu'il ne le connaissait pas même de vue.

Cette édition princeps n'eut point, tout d'abord, un grand succès de vente. On trouve dans l'*Archivio del Veneto Collegio,* fol. 38, *recto*, du registre notarial n° 24, aux années 1507-1511, une supplique de Leonardo Crasso qui ne laisse aucun doute à cet égard. Il demande que son privilège, n'ayant plus que deux ans à courir, lui soit prorogé pour dix autres années, attendu le peu de débit d'une édition qui, dit-il, lui a coûté des centaines de ducats, et qu'il a conservée presque entièrement chez lui, par le fait des difficultés

que les guerres du Milanais lui ont occasionnées. Ce document vaut la peine d'être donné in-extenso. Le voici :

MDVIII. die XVI Februarij.

*Serenissime Princeps et Excellentissime Domine, Domine, parte fidelissimi servitoris Leonardi Crassi doctoris prothonotarij apostolici humiliter supplicatur, et petitur, quod quum superioribus annis ad publicam utilitatem el facesse stampar Polifillo vulgar, opera molto utile, et fructuosa de grandissima elegantia : et per li tempi, et disturbi de guerra sono state, non habi potuto quelli mandar fuora, et per altre urgente cause, de essi non sia reussito, immo quelli quasi tuti anchor habi, per li quali spece assai centenara de ducati. Et perchè da la Ill*ma *Signoria Vostra impetro, come a tutti se puol conceder, che per* X *anni altri non li potesse stampar, ne vender ne le terre del Ser*mo *Dominio suo, ut in gratia, et già siano passati octo et più, et anchor sia impedimenti bellici, per li quali non puol farli provisione alcuna : per tanto supplica, et de gratia speciali domanda, che li sia prorogato el tempo de altri* X *anni, ad ciò possi restar senza damno, et trazer el suo. Laqual cossa sara senza offesa de altri, perchè non tuol ad alcuno cossa alcuna. Cuius gratiæ et pedibus humiliter se commendat.*

Consiliarij.

Ser Bartholomeus Minio.
Ser Petrus Duodo.
Ser Angelus Trivisanus.
Ser Petrus Balbi.
Ser Christophorus Mauro.

Leonardo Crasso parvint-il à écouler tous ses exemplaires ? C'est ce que nous ne savons pas ; mais, trente-sept ans après l'envoi de cette supplique, son livre eut la fortune d'une seconde édition, imprimée à Venise, en 1545, *in Casa de' figliuoli di Aldo*. C'est, pour cette édition, le même format que pour la première ; c'est la même justification typographique, ce sont les mêmes planches. Les caractères sont pareils pour les deux, sauf les Grecs et les lettres majeures des commencements de chapitres. Dans l'édition de 1499, ces majuscules sont liassées ou fleuries. Dans celle de 1545, ce sont, tout simplement, de petites augustales placées au milieu d'un carré ménagé en blanc, afin de permettre au possesseur du livre d'y faire coller des lettres enluminées et dorées, selon son goût, ainsi que c'était assez l'usage. Le texte, dans l'une et dans l'autre, est identique ; il correspond mot pour mot, il comporte les mêmes rejets au bas des pages. Les abréviations dont il est hérissé présentent cependant quelque différence. Dans l'édition princeps,

l'épître au duc d'Urbin, le *Carmen* de J.-B. Scytha, l'*Anonymi elegia ad lectorem* et les vers d'Andreas Maro Brixianus sont rejetés en tête de la seconde partie, ce qui laisserait croire que ces pièces ont été composées pendant que l'ouvrage était en voie d'impression. Ces *proëmia* ont été rétablis en tête du volume dans la deuxième édition.

Le titre de cette deuxième porte la marque des Alde en ombilic, surmontée de la légende Latine qui forme le titre de la première et suivie d'une signature ainsi libellée : *Ristampato di novo et ricorretto con somma diligentia, a maggior commodo de i lettori. In Venetia MDXXXXV.* C'est dire qu'on a tiré parti de l'errata de 1499, non, toutefois, sans laisser subsister de très-nombreuses fautes et coquilles, jointes aux nouvelles qui s'y sont glissées. Le faux-titre, dans cette édition, reproduit le titre de la première, disposé de même en pyramide renversée. Il est répété, dans celle-ci, en tête de la seconde partie, et suivi de la défense d'imprimer pendant la durée du privilège : *Cautum est ne quis in Dominio Ill. S. V. impune hunc librum queat imprimere.* Cinq planches de la seconde édition ont été refaites assez lourdement pour qu'il soit aisé de s'en apercevoir. Les bois originaux auront été brisés, sans doute. Ce sont les planches qui représentent le cheval colossal assailli par des enfants, deux petits autels décorés d'une couronne sur leur face antérieure, la

rencontre de Poliphile avec les cinq demoiselles, une girouette formée d'un enfant embouchant la trompette, et la bannière brodée de la Nef. Une attention soutenue ferait découvrir beaucoup d'autres nuances permettant de distinguer ces deux éditions l'une de l'autre.

L'attribution des bois de l'*Hypnérotomachie* a donné lieu à bien des controverses. On ne s'est pas privé naturellement de les déclarer de Raphaël. C'était assez l'habitude, en des temps sans critique, de donner au divin maître toute œuvre d'art sans nom d'auteur, alors qu'elle semblait belle. On a voulu que Giovanni Bellini ait dessiné ces bois, puis on s'est rabattu sur Carpaccio, ou bien on leur a fait l'honneur de les attribuer à Mantegna, avec plus de bon sens, d'ailleurs, car on ne peut nier qu'ils n'aient le caractère particulier aux œuvres de son école. Ambroise-Firmin Didot, dans son *Essai bibliographique et typographique sur l'histoire de la gravure sur bois,* indique Benedetto Montagna comme auteur des planches du *Songe de Poliphile.* M. le docteur Ilg, de Vienne, dans une remarquable thèse doctorale soutenue, en 1872, devant la Faculté de philosophie à l'Université de Tübingen : *Uber den Kunsthistorischen werth der Hypnerotomachia Poliphili,* se tient à cette opinion, sans autrement la discuter. M. Eugène Piot, dans son *Cabinet de l'Amateur*, donne

au dessinateur du *Songe de Poliphile* le surnom de maître au dauphin. De même qu'il y a déjà le maître à la navette, le maître aux bourdons croisés, le maître à la ratière, le maître au caducée, le maître à l'écrevisse, le maître au nom de Jésus, de même que notre Jean Duvet s'appelle le maître à la licorne, de même que M. Duchesne donne le nom de maître aux banderolles à un vieil artiste Allemand qui emploie souvent ce motif ornemental, M. Eugène Piot pense que l'appellation de maître au dauphin convient au dessinateur auquel il attribue non seulement les bois de l'*Hypnérotomachie*, mais encore ceux de plus de deux cents ouvrages publiés de 1491 à 1520 par Alde, Luc-Antonio Junti, Gregorio de Gregoriis, Lorenzo Soardis, Arrivabene, etc.

De ce maître serait le dauphin de la marque des Aldes. On retrouve cet animal décoratif dans un grand nombre de planches qui semblent bien lui appartenir. Sa manière peut être étudiée dans le *Fasciculus Medicinæ* publié par les frères de Gregoriis en 1491, et surtout dans les dix planches de l'édition Italienne définitive parue en 1493, où la grossièreté des tailles de la première, résultat de l'inexpérience du graveur en bois, ne vient pas alourdir le style de l'artiste et défigurer son œuvre. La même main se retrouve dans la marque et le fleuron du titre, ainsi que dans les deux alphabets au trait des *Enneades* de Marc-Antonio

Sabellico, parues en 1498, dans le titre et les belles lettres initiales de l'*Almageste* de Jean de Monteregio, imprimé en 1496, dans le Térence in-f° édité la même année que l'*Hypnérotomachie*, et montrant, dans le dessin de l'architecture, dans l'ajustement des docteurs, dans le parti des plis, un caractère qu'on remarque dans les planches du livre de Colonna.

Le frontispice du Plaute, grand in-f° publié par Soardis, en 1511, appartient certainement au même artiste, ainsi que le magnifique encadrement à fond noir de l'Hérodote Latin, imprimé pour Jean et Grégoire de Gregoriis, le 8 mars de l'année 1494. La traduction Italienne des Métamorphoses d'Ovide par Buonsignore, imprimée à Venise par Giovanni Rossi, en 1498, montre, dans les bois dont elle est ornée, une frappante analogie avec ceux qui décorent l'*Hypnérotomachie*.

Ces admirables livres, dont le sac de ma maison, pendant la Commune, m'a stupidement et cruellement privé, sont rares entre tous. Il est malaisé de les tenir réunis sous la main. Avec son obligeance accoutumée, M. Eugène Piot les a mis à ma disposition, et j'ai pu les étudier à loisir. J'ai reconnu la justesse de l'opinion du savant collectionneur. Elle m'a surtout frappé lorsque j'eus examiné les Fables d'Ésope. Là, des animaux représentés rappellent tellement ceux qu'on trouve

dans l'*Hypnérotomachie*, où l'on voit des chiens dévorant les membres d'une jeune demoiselle, qu'il n'est guère possible de ne point les attribuer à un même dessinateur. Un œil de peintre ne saurait s'y méprendre.

Feu Benjamin Fillon, dans un double article paru sous forme de lettres adressées au directeur de la *Gazette des Beaux-Arts* (Juin et Juillet 1879), article écrit en des conditions peu favorables aux recherches, rejette avec raison l'opinion légèrement admise que Colonna dessina lui-même les bois de son livre. Il pense qu'il faut les attribuer à quelque artiste de Venise ou d'une autre ville du Nord-Est de l'Italie, plus habile à manier l'ébauchoir que les outils du dessinateur ou du peintre. Il les donnerait volontiers à l'un de ces modeleurs de médailles et de plaques en bronze, qui ont produit tant d'œuvres charmantes. Il tient pour très-possible que ces bois soient d'un élève du Mantouan Sperandio, sinon de ce maître lui-même, tant ils ont de rapport, quant au style, avec le revers de deux médailles qui lui sont dues. La première est celle du protonotaire Bolonais Catalano Casali, la seconde, celle de Guido Pepoli, sur laquelle se voit un sage oriental enseignant à son prince l'art de régner, par le moyen du jeu des échecs. En effet, on y trouve la figure d'un roi des Vents, placée dans l'*Hypnérotomachie* sur le folio qui fait face à la planche du sacrifice au dieu Pan.

Benjamin Fillon reproduit l'opinion de M. Eugène Piot, trouvant exagéré, toutefois, le nombre des ouvrages que cet érudit attribue à son maître au dauphin. Il est avec lui d'avis que le dessinateur des bois du *Songe de Poliphile* les a lui-même gravés. Nous n'avons aucune preuve de ce fait.

Deux articles, parus dans le journal Anglais *The Athenæum*, le 27 Mars et le 10 Avril de l'année 1880, creusent davantage la question et méritent d'être analysés. L'auteur du premier, M. William B. Scott, fait remarquer d'abord que M. Sidney Colvin, dans un compte rendu de la monographie du docteur Ilg, combat l'attribution faite par ce dernier du bois du *Songe de Poliphile* à Benedetto Montagna, fils et non frère de Bartolomeo, attendu que cet artiste Véronais aurait tout au plus commencé à produire vingt années après la date incontestable du livre de Colonna. Puis il annonce avoir découvert le nom de l'artiste auquel on doit les bois de cet ouvrage, grâce à une comparaison assidue des productions de la typographie Vénitienne, travail qu'il déclare lui avoir été facilité par l'examen de la publication de M. Butsch : *Die Bücherornementik der Renaissance*, parue à Leipsig en 1878. La première conclusion qu'il tire de son investigation c'est que l'artiste du *Songe* ne saurait être recherché parmi les grands peintres du xve siècle, mais bien parmi ces hommes spéciaux qui se consacraient entière-

ment à ces sortes de travaux. M. Scott a fait remarquer à M. le professeur Colvin, en lui envoyant le livre de M. Butsch, le titre du Térence, publié par Soardis, et la bordure du *Supplementum supplementi Chronicarum*, publié par de Gregoriis, plus une bordure de titre qui porte sur un cartouche les initiales suivantes : S. C. P. I. Or ces planches sont d'un seul et même artiste, et, suivant M. Scott, cet artiste serait Stephanus Cæsenas Peregrinus, au nom duquel les initiales se rapportent exactement, l'I final, placé un peu au-dessous, pouvant se traduire par *Inventor*. Ce Peregrini est l'orfèvre nielliste, graveur bien connu dont Passavanti parle beaucoup. On peut voir, toujours selon l'auteur de l'article dont nous donnons un résumé, des œuvres gravées de ce nielliste au British Museum ; elles portent les initiales P. C. Seulement ces initiales ne sont pas retournées, comme elles le sont toujours sur les épreuves des nielles authentiques, ce qui fait concevoir des doutes sur la qualité de nielliste attribuée à ce graveur.

Il est vrai que M. Butsch ne reconnaît pas, dans la planche 4 de son ouvrage, le style des gravures de l'*Hypnérotomachie*, non plus que dans les petites nielles susdites ; mais, fait remarquer M. Scott, Peregrini, élève de l'école de Bologne ou de Florence, a pu exécuter ces dernières longtemps avant la bordure où se trouvent les ini-

tiales S. C. P. I. Sa manière aura dû changer plusieurs fois. M. Scott demeure donc ferme en sa conviction que les illustrations de l'*Hypnérotomachie* sont l'œuvre de l'orfèvre et graveur Bolonais qui, dans la dernière période de sa vie, se sera sans doute fixé à Venise, où il aura mis son talent au service d'Alde Manuce, de Zoane et Gregorio de Gregoriis, et autres typographes célèbres.

Dans l'article de ce même journal *The Athenæum*, daté du 10 Avril 1880 et signé de l'initiale P., l'opinion de M. Scott est exposée tout au long. M. P. ne conteste pas que l'encadrement marqué aux initiales S. C. P. I. — qui n'est autre que celui du titre de l'*Hérodote*, et dont M. E. Piot a donné la fidèle reproduction dans son *Cabinet de l'Amateur* (années 1861 et 1862) — soit bien de Peregrini, leçon que M. Butsch a suivie, mais M. P. conteste l'attribution à cet artiste du titre du *Térence* de 1499. Il serait l'œuvre de Giovanni Andrea et aurait été gravé une première fois, en 1497, pour l'*Ovide* de Buonsignore, dans lequel maintes planches portent la marque I. D.

Ottley, dans son Histoire de la gravure, p. 576, incline à croire que les bois du *Songe de Poliphile* et de l'*Ovide* sont de la même main. M. P. voudrait qu'on fît un examen approfondi des manuels ecclésiastiques imprimés à Venise. Il

constate que nombre d'écrivains attribuent les gravures de l'*Hypnérotomachie* à l'auteur de celles du *Fasciculus Medicinæ* et du *Petit Esope* imprimé en 1493 par Manfred de Monteferrato. Les bois de ce dernier livre, s'ils ne sont pas de Giovanni Andrea, ressemblent beaucoup, par le style et la conception, à ceux de l'*Ovide* de 1497. Ils offrent de grands rapports avec les bois de l'*Hypnérotomachie*, et si ceux-ci les surpassent en fini, comme en expression vivante, c'est que, postérieurement exécutés, ils ont bénéficié des perfectionnements apportés dans le maniement du burin. M. P. donne quelques détails bibliographiques sur le *Songe de Poliphile.* Il exprime le vœu qu'un amateur, ayant des loisirs, fouille les archives des bibliothèques de Venise, dans le but de jeter plus de lumière sur les artistes et graveurs employés à l'ornementation des livres publiés vers la fin du xve siècle.

M. P. croit que l'interprétation, donnée par M. Butsch, des initiales S. C. P. I. comme désignant Stephanus Cæsenas Peregrinus, et l'identification de cet artiste avec l'auteur des bois de l'*Hypnérotomachie*, opinion de M. Scott, laissent la question au point où elle était avant la communication de ce dernier. Cependant, quelque défiance qu'il faille apporter dans l'interprétation des marques, celle des initiales S. C. P. I. contribue beaucoup à consolider l'individualité de cet

artiste. Puis il ajoute, non sans une légère ironie Britannique : « M. Scott, l'ayant adoptée dans ces conditions, entre dans des détails minutieux concernant l'orfèvre et graveur de Bologne et dit comme quoi, vers la fin de sa vie, il aurait fixé sa résidence à Venise. Encore un dernier effort d'imagination et nous aurons l'incorporation en chair et en os du substantiel citoyen de Venise associé avec Aldus Manutius, Gregorius et autres imprimeurs de cet âge fécond de la typographie. »

On le voit, la question n'est pas complètement élucidée. Si l'encadrement de l'Hérodote Latin est bien de Peregrini, il y a, certes, de solides raisons pour attribuer à ce maître orfèvre les bois de l'*Hypnérotomachie,* dans lesquels on discerne avec évidence des traits appartenant à l'école de Mantegna.

XIX

La traduction Française du *Songe de Poliphile* parut l'année même qui suivit celle où fut publiée la seconde édition Italienne. Loys Cyaneus en termina l'impression le xxe jour d'Août 1546, pour Jacques Kerver, marchand libraire juré en l'Université de Paris. C'est un bel in-folio de 326 pages.

Une bordure d'un dessin magistral encadre le titre ainsi libellé : Hypnerotomachie | ou | Discours du Songe de Poliphile | deduisant comme Amour le combat | à l'occasion de Polia. | Soubz la fiction de quoy l'auteur monstrant | que toutes choses terrestres ne sont que | vanité | traicte de plusieurs matières | profitables, et dignes de me | moire. | Nouvellement traduict de langage Italien | en François | A Paris | Pour Jacques Kerver aux deux co | chets | Rue Saint-Jaques | MDXLVI | Avec privilege | Du Roy. Au verso du titre est le privilége pour six ans. Puis vient une épître dédicatoire de Jean Martin au comte de Nantheuil le Haudouyn, messire Henry de Lenoncourt, chevalier de l'ordre, gouverneur de Valloys et capitaine de cinquante hommes d'armes.

Secrétaire du cardinal de Lenoncourt, Jean Martin, Parisien, l'avait été précédemment de Maximilien Sforza, ce qui détermina, sans doute, sa vocation de traducteur d'œuvres Italiennes tant Latines que vulgaires. Entre autres traductions, on lui doit celles du *Peregrino,* de l'*Orus Apollo*, de l'*Orlando*, des *Azolani,* de l'*Arcadia,* du premier et du second livre d'Architecture de Serlio, du troisième de la Perspective du même, de l'Architecture de Vitruve et de celle d'Alberti, dont l'impression, commencée en 1553, n'était pas terminée quand Jean Martin mourut.

A-t-il traduit l'*Hypnérotomachie*, ou s'est-il contenté d'en revoir la version et de l'accommoder ? Voici comment il s'exprime à cet égard dans l'épître à messire Henry de Lenoncourt : ..... « Si est ce que je ne craindray à vous dedier ce *Poliphile*, qui en l'an mil quatre cents soixante-sept fut composé en Italien par un gentilhomme docte et de maison illustre, et n'agueres traduict en François par un autre gentilhomme vertueux et de bon savoir : la traduction duquel me fut baillee par un mien amy, afin de la revoir et tenir main à la mettre en lumiere..... »

Dans l'avis au lecteur, qui vient immédiatement après l'épître dédicatoire et donne le sommaire du livre, à peu près comme dans les éditions Italiennes, Jean Martin insiste, en ces termes, sur la déclaration ci-dessus : « Toutesfois encores veuil je bien tesmoigner que quiconque soit le gentilhomme qui l'a premièrement traduict en nostre commun parler, il est digne que l'on lui en sache gré, veu mesmement qu'il l'a extraicte d'un langage Italien meslé de Grec et de Latin, si confusement mis ensemble, que les Italiens mesmes, s'ilz ne sont plus que moyennement doctes, n'en peuvent tirer construction : et encores a tant faict, que d'une prolixité plus que Asiatique, il l'a reduict à une briefveté Françoise, qui contentera beaucoup de gens. Mais s'il y en a quelques-uns qui se faschent de ce que je ne l'ay entièrement resti-

tué selon l'Italien : afin qu'ilz ne m'en donnent blasme, je les veuil supplier d'entendre comment je fu induit de mettre la main à cest œuvre.

« Incontinent après que j'eu mis en lumiere mon Arcadie de Sannazar, un mien amy qui avoit la copie de ce livre, me l'apporta pour me la communiquer, et apres plusieurs propos me pria que pour amour de luy je voulusse prendre la charge de la revoir. Ce que je lui accorday, comme à celuy pour lequel je vouldroye faire beaucoup plus grand chose : et de faict me trouvant pour l'heure un petit de loysir, commenceay en sa presence à changer non seulement quelques orthographes qui ne nous sont plus usitées, mais d'advantage à transposer quelques motz qui retenoient encore de la fraze Italienne, tant corrompue, que veritablement je m'esbahy comment ce gentilhomme en avoit peu si bien venir à bout : et certainement cela me rendit si religieux à son endroit, que je n'ay jamais voulu amplifier ni diminuer aucune chose aux clauses qu'il avoit faictes, sinon par fois muer leur ordre, afin de les rendre plus faciles. »

Jacques Gohory, dit *le Solitaire*, singulier personnage, naturaliste, historien, poète, qui semble avoir pressenti quelques-unes des merveilles que la physique de notre temps nous a rendues familières, comme « la recherche de faire entendre de

nos nouvelles sans missive, sans messager, sans aucun signe, à qui seroit à cent lieues de nous caché en basse fosse; » ce polygraphe, grand adepte de Nicolas Flamel, nous apprend que le gentilhomme auteur de la première traduction de l'*Hypnérotomachie*, était un chevalier de Malte, dont il ne dit pas le nom, et que l'ami qui communiqua cette œuvre à Jean Martin n'était autre que lui-même. Il s'exprime ainsi dans la note Latine placée au revers du titre de la deuxième et de la troisième édition Française du *Songe de Poliphile : Delinearat primum eques Melitensis vir ingenio facili cultoque, ac me ut accurate legerem vehementer rogaverat. At quum mox illum meque sors cujusque hinc abduxisset : Janus Martinus familiaris meus (Jac. Kerverii typographi nobilis precibus) perpoliendi negotium suscepit.*

Ce chevalier de Malte, selon La Monnoye, « se contenta d'exposer le sens le moins mal possible, ne jugeant pas à propos de représenter le style pédantesque de l'original. » Je pense qu'il fut bien plutôt retenu par les difficultés dont le livre est rempli, tant par le fait de son obscurité, que par celui des fautes d'impression qui font de ses nombreuses allusions mythologiques et historiques de véritables énigmes.

Cicognara, le savant antiquaire Ferrarais, donne à croire, au n° 606 de son catalogue, que ce chevalier de Malte couvrirait l'incognito du cardinal

de Lenoncourt; mais Jean Martin était secrétaire du prélat, et l'on ne comprendrait pas, alors, pourquoi son noble patron ne lui aurait pas remis directement sa copie, sans l'intervention de Gohory.

Je ne serais pas surpris que Serlio ait eu la plus grande influence sur la mise au jour de cette traduction. Bartolomeo Serlio, né à Bologne le 6 Septembre 1475, grand observateur et mesureur de monuments antiques, grand adepte des théories de Vitruve, nourri à Rome de la bonne doctrine par Peruzzi qu'on nommait le Raphaël de l'Architecture, avait rempli l'Italie de son renom par ses écrits sur cet art. Les deux premiers livres de son ouvrage célèbre avaient été présentés au roi François Ier, qui lui fit donner une remunération de trois cents écus d'or pour l'aider à publier le troisième. En 1541, Serlio vint en France avec toute sa famille. Le grand Valois lui fit l'accueil le plus honorable. Il le nomma surintendant de ses bâtiments, et lui confia d'importants travaux, tant à Fontainebleau qu'au Louvre et au palais des Tournelles, comme en fait foi une lettre de l'Arétin datée du 11 Avril 1542. Il fut en rapports intimes avec Jean Martin qui, un an avant de faire paraître sa version de l'*Hypnérotomachie,* avait traduit déjà les deux premiers livres de son *Architettura*. Serlio contribua beaucoup à faire triompher en France les

doctrines de Vitruve. Jean Goujon nous en est garant. Dans la traduction de l'architecte Romain par Jean Martin, à la fin du volume, entre autres paroles qu'il adresse aux lecteurs, en leur présentant ses salutations, Jean Goujon, « studieux d'Architecture, » s'exprime ainsi : « ..... Et encores pour ce jourdhuy avons nous en ce Royaume de France un messire Sebastian Serlio, lequel a assez diligemment écrit et figuré beaucoup de choses selon la règle de Vitruve et a esté le commencement de mettre telles doctrines en lumière au Royaume. » Tout porte à croire que Serlio ne fut pas étranger à l'estime dont jouit en France le livre de Colonna. Le succès en fut, sans doute, assez grand, puisque, huit ans après son apparition, Jacques Kerver publia une seconde édition du *Songe de Poliphile,* imprimée pour lui par Marin Masselin, le 12e jour de Décembre 1553, ainsi qu'une troisième sortie des presses de Jehan le Blanc, le 11e jour de Juillet 1561. Ces deux éditions sont, en tout, semblables à la première, sauf que les capitales des pièces mises en tête du volume diffèrent quelque peu dans l'une et dans l'autre. Le même alphabet orné sert pour les lettres majeures des commencements de chapitres. Dans la première édition les A ne sont pas encadrés d'un filet; l'M f° 18 *recto* et l'F f° 21 *verso* sont collées par dessus les mêmes lettres d'un dessin différent. Probablement qu'elles manquaient au

moment de l'impression des premiers chapitres. Livrées plus tard elles ont été employées à leur place, et l'on aura préféré cette petite réparation à la disparate causée par la présence de deux lettres d'un caractère typographique tranchant par trop avec celui des autres. Il en est ainsi, du moins, dans mon exemplaire et dans celui de la Bibliothèque Nationale. Les trois éditions Françaises sont munies d'une table des chapitres qui n'existe pas dans les deux Italiennes. On voit, dans la troisième, que Jacques Kerver a changé son enseigne des *Deux Cochets* en celle de la *Licorne*. Gohory prit part à la publication de ces deux dernières éditions Françaises, comme l'indique la note Latine imprimée au verso du frontispice, ainsi que le document contenu dans l'avis de Jean Martin, touchant l'origine de la version du livre.

Une quatrième édition Française parut en 1600. Elle est intitulée : « Le tableau des Riches Inventions couvert du voile des feintes Amoureuses, qui sont représentées dans le *Songe de Poliphile,* dévoilées des ombres du Songe et subtilement exposées par Beroalde. A Paris, chez Martin Guillemot, au Palais en la gallerie des prisonniers, avec Privilege du Roy. 1600. »

On serait tenté de croire, à l'exposé de ce titre, que Béroalde de Verville mit beaucoup du sien dans cette édition ; mais il s'est contenté de donner

le texte pur et simple des précédentes, en y introduisant de très-légères modifications dont il se prévaut avec un peu de charlatanisme. Il y a joint une « table des principaux points, choses plus memorables et dignes de remarque, contenües au *Songe de Poliphile.* »

François Béroalde de Verville était fils de ce Mathieu Béroalde ou Beroulde qui fut évêque d'Agen et embrassa le Calvinisme avec ardeur. François fit retour au Catholicisme. Il ne paraît pas que sa foi ait été très-vive; cependant il fut nommé chanoine de Saint-Gatien de Tours en 1593. Poète, grammairien, philosophe, mathématicien, médecin, alchimiste, architecte, il est auteur d'un nombre fort grand d'écrits d'un tour généralement bizarre, dont le plus célèbre est *Le Moyen de parvenir,* livre étrange, bien connu, réédité plusieurs fois, tout rempli de contes licencieux où des rencontres assez spirituelles ne rachètent pas un décousu fatigant et une obscurité énigmatique.

Son *Tableau des riches Inventions,* encore une fois, n'est qu'une répétition de la version Française donnée par Jean Martin. Béroalde s'est contenté d'y faire quelques changements insignifiants. La version Française commence ainsi : « Par un matin du moys d'Avril » — ce qui, d'ailleurs, n'est pas dans le texte Italien — Béroalde croit faire merveille en endormant Poliphile le

même jour qu'il s'est réveillé, c'est-à-dire le premier Mai. Il a aussi changé l'acrostiche formé par les lettres majeures initiales, et voici la raison qu'il en donne : « L'autheur ayant celé son nom au titre du livre, l'avoit inséré ès commencemens ainsi : *Poliam frater Franciscus Columna peramavit.* Ce que voulant imiter, et non traduire, non plus que le tout n'est qu'une imitation, j'ay mis ès premieres lettres, *François Colonne, serviteur fidele de Polia.* Ce qui est plus convenable et beau à un gentilhomme, que le dire Moine, tel que fut ce Colonne apres la mort de sa Maistresse, pour laquelle vivante, et estant encore seculier, il a retracé plusieurs ordonnances d'amour sous le nom de Polia..... » On voit que Béroalde ne connaissait pas l'histoire exacte de François Colonna. Je le soupçonne même de ne pas avoir eu sous les yeux le texte Italien, ou de l'avoir peu consulté, et d'avoir fait son édition uniquement avec celles de Jacques Kerver. Il dit encore : « J'ay raccommodé de la lettre aux figures auxquelles par la faute du tailleur d'histoires, il y avoit de la discordance. » Néanmoins son texte est la reproduction littérale de celui de Jean Martin. Il s'est contenté de changer le format du volume, substituant l'in-4° à l'in-folio, ce qui, diminuant de beaucoup la justification du texte imprimé, fait déborder disgracieusement, sur la marge, les gravures qui sont les

mêmes que dans les trois autres éditions Françaises. Il en a remplacé le titre par un frontispice gravé en taille-douce, qu'il s'efforce d'expliquer dans un préambule intitulé *Recueil stéganographique*. Ce préambule, où le bonhomme livre carrière à son imagination quelque peu folle, est un écrit en style d'Apocalypse, une exposition amphigourique sans fond ni rive, et qui se perd *in nubibus*. C'est un grimoire mystique, peut-être bien une mystification. Je ne me sens ni le talent, ni le courage nécessaires pour m'aventurer dans ce dédale où l'on a prétendu trouver des allusions à des idées maçonniques, idées qui formeraient le fond même de l'*Hypnérotomachie*, suivant le très-savant et très-ingénieux M. d'Orcet. A l'en croire, Béroalde n'aurait entrepris cette quatrième édition qu'afin d'y mettre le frontispice cabalistique et le Recueil stéganographique, dans le but d'avertir Henri IV, au nom d'une société secrète, qu'il risquait d'être déposé s'il épousait sa maîtresse. J'avoue n'être point convaincu, et je laisse à M. d'Orcet la responsabilité de sa théorie; mais qui voudra s'édifier à ce sujet lise le très-curieux article que cet érudit a fait paraître dans la *Revue Britannique* du mois de Juin 1881, à propos de ma traduction alors sous presse.

XX

Les bois de la première édition Française de l'*Hypnérotomachie,* qui ont servi pour les trois autres, reproduisent, avec de légères variantes, ceux de l'édition Italienne de 1499, employés de nouveau pour celle de 1545. Cette traduction d'un artiste Italien de la fin du xve siècle, par un artiste Français du milieu du xvie, éclaire d'un jour très-net le caractère respectif du dessin typographique en Italie et en France, à quarante-sept ans d'intervalle. Ce n'est qu'une belle infidèle, une interprétation. Toutefois, si la version littéraire du *Songe de Poliphile* eût été aussi complète que l'est celle des figures de ce livre, la pensée d'en entreprendre une nouvelle ne me fût jamais venue. Les écarts du dessinateur Français sont bien plus dans le style que dans le fond même des choses. C'est dans le canon proportionnel des figures qu'il a rendues plus sveltes, plus élégantes, c'est dans le parti pris moins simple des plis, dans la façon plus ingénieuse, plus décorative d'indiquer les ajustements, les coiffures, les accessoires, c'est dans l'envolée des étoffes, plus audacieuse, plus ornementale et plus libre, que s'accuse le caractère individuel de son dessin, marqué du sceau de la renaissance de notre art

selon moi tout à fait charmant. Aussi mon goût personnel m'a déterminé à reproduire les bois Français de préférence aux bois Italiens, dans cette traduction scrupuleusement exacte, définitive, je l'espère, que j'offre à un public très-restreint. Beaucoup m'en blâmeront, je le sais, mais beaucoup m'en loueront, j'en suis certain. Devant choisir, je suis allé du côté vers lequel mon tempérament d'artiste me faisait pencher.

De qui sont ces planches Françaises? Un heureux hasard pourrait seul le révéler un jour. Qui les a gravées? On ne le saura jamais, peut-être. Il se pourrait fort bien que le tailleur d'images, comme on disait jadis, n'ait pas été l'artiste qui les a dessinées. Je n'affirmerais pas que ce dernier les ait tracées sur le bois même, et je ne tiendrais point pour impossible que le graveur ait dû les y reporter d'après des cartons livrés par le maître.

Tout observateur expérimenté a eu l'occasion de constater, non sans surprise, les modifications incroyables que peut apporter un graveur dans le caractère des œuvres d'un dessinateur. Le procédé de gravure modifie notablement, d'ailleurs, l'aspect d'un dessin. Tout autre est-il, traduit sur le bois ou sur le cuivre. Si l'on est bien pénétré du style des maîtres de la Renaissance Française, on accordera qu'ils ont entre eux une analogie frappante de talent, une grâce, une élégance, une

manière subtile et délicieuse de même origine, sorte de patrimoine commun. On pourra dès lors admettre que trois ou quatre artistes tout à fait contemporains, enfants d'une même doctrine, nourris aux mêmes études, pénétrés des mêmes principes, attachés, plus qu'on ne l'est de nos jours, aux traditions d'une même école, interprétant l'œuvre d'un même artiste étranger, interprétés, à leur tour, dans un même atelier de gravure, auraient atteint des résultats presque identiques. C'est ce qui rend si difficile l'attribution à un maître quelconque des planches de l'édition Française du *Songe de Poliphile*. C'est ce qui a fait donner celles-ci, tour à tour, à Geoffroy Tory, à Jean Goujon, à Jean Cousin et même à Étienne Delaulne. Par une tendance naturelle de l'esprit, on s'en est allé aux plus illustres; c'est ainsi qu'on a désigné Mantegna et même Raphaël, comme les auteurs des planches de l'édition Italienne.

Nous écarterons tout d'abord Geoffroy Tory, puisqu'il mourut en 1533, date retrouvée par son biographe, M. Auguste Bernard. C'est là un fait brutal qui tranche la question à ce sujet.

Les dessins authentiques de Jean Goujon, gravés sur bois, sont rares. Dans l'*Architecture* de Vitruve, traduite par Jean Martin et imprimée par Jacques Cazeau, en 1547, se trouvent quelques planches remarquables qu'il faut reconnaître

pour appartenir à Jean Goujon, puisque le traducteur dit en toutes lettres, dans l'avertissement au lecteur : « Maistre Jehan Goujon a faict nouvellement les figures concernantes les massonneries. » Néanmoins il faut refuser à ce grand artiste les planches qui viennent après le Ve livre et bon nombre de celles qui précèdent. On peut lui attribuer le titre, mais sûrement les cariatides ffo 2 et 3 *verso*, la tour d'Andronicus Cyrrhestes à Athènes, avec le triton en girouette, fo 11 *verso*, deux compositions magistrales représentant la vie des premiers hommes, fo 15 *verso* et *recto*, la symétrie du corps humain, fo 28 *recto* et *verso*, une planche à l'appui d'une théorie d'optique, fo 42 *recto*, une frise avec un griffon et une femme ailée, fo 45 *verso*, un fronton Dorique, fo 52 *verso*, une scène tragique, fo 77 *verso*, une scène comique, fo 78 *recto*, une scène satyrique, fo 78 *verso*. A partir du VIIIe livre les images deviennent tout à fait barbares.

Le caractère de ces gravures, d'après Jean Goujon, a certainement bien des traits communs avec quelques-unes des planches Françaises de l'*Hypnérotomachie*. Sans doute, on trouve dans celles-ci de très-grands rapports avec celles du *Vitruve*, dans la façon dont est indiqué le paysage, dans le feuillé des arbres, mais on en saisit également dans l'œuvre de Jean Cousin et même dans celle d'Étienne Delaulne.

Selon toutes probabilités, Jean Cousin serait l'auteur des charmantes planches du livre si rare qui nous montre : *l'ordre qui a esté tenu à la nouvelle et joyeuse entree, que treshaut, tres-excellent et trespuissant Prince, le Roy tres-chrestien Henry deuxieme de ce nom, a faicte en sa bonne ville et cité de Paris, capitale de son royaume, le seizieme iour de Iuyn MD.XLIX.* A première vue, la marque de Jacques Roffet, dit le Faulcheur, libraire-éditeur de ce livre, présente un paysage où des ruines, des montagnes, un certain arbre rappellent la manière dont plusieurs des bois du *Songe de Poliphile* rendent ces détails. Mais où la conformité apparaît avec plus d'évidence, c'est dans les représentations d'architecture. L'avant-portail d'*ouvrages Tuscan et Dorique*, dédié à la Force et dressé devant la porte Saint-Denys, la fontaine du Ponceau avec ses figures symboliques, le grand arc triomphal élevé devant Saint-Jacques de l'Hospital, le portique *à la mode Ionique* devant le Châtelet, l'arc triomphal situé au bout du pont Nostre-Dame, celui d'ordre Corinthien à double portique établi devant les grands degrés de la pierre de marbre au Palais, celui fait en forme d'H rue Saint-Antoine, et, en travers de la même rue depuis le coin des Tournelles, l'arcade à trois arches, tous ces motifs d'architecture frappés au coin du style architectonique de l'époque, style évidemment inspiré

des doctrines de Colonna, sont traités dans une manière presque conforme avec celle qui caractérise les planches Françaises de l'*Hypnérotomachie* représentant des monuments.

La planche de la grande porte, que Poliphile décrit minutieusement, rappelle, et par les proportions, et par les lignes, et par les détails de sculpture que ne reproduit pas la planche correspondante de l'édition Italienne, les arcs triomphaux de l'*Entrée* de Henri II; elle semble être arrachée de ce livre. La vaste construction en ruine, les thermes des Nymphes vus extérieurement et intérieurement, deux planches qui ne se trouvent pas dans l'édition Aldine, le grand temple rond au dôme surmonté d'une double lanterne, dont cette édition ne donne pas la vue intérieure, le *Polyandrion* ruiné, le tombeau de la reine Artémise, sont d'un dessin tout approchant de celui des monuments représentés dans l'*Entrée* de Henri II, et la gravure semble être de la même main. Le style des petites figures qui surmontent ces derniers a une frappante analogie avec celui d'un grand nombre de figures de l'édition Française du *Songe*. Les *deux tresbelles nymphes vestues à l'antique, tenant en amont un chapeau de lauriers pour parement des escuz du Roy et de la Royne,* placées au sommet de l'un des arcs triomphaux de l'*Entrée* du roi, ont un tel air de famille avec les deux jeunes filles qui, sur la fontaine bizarre des ther-

mes des Nymphes du *Songe de Poliphile,* tiennent élevé l'enfant οὐρατικός, qu'on est fort tenté de les déclarer dessinées par le même artiste. Aussi A.-Firmin Didot, dans son *Essai typographique et bibliographique sur l'histoire de la gravure sur bois,* attribue-t-il à Jean Cousin et les bois de l'*Entrée* de Henri II et ceux du *Poliphile* Français. Cependant quelques critiques pensent que Philibert Delorme pourrait avoir dessiné les motifs d'architecture du premier de ces ouvrages; d'autres insinuent que Pierre Lescot n'y serait peut-être pas étranger. Quoi qu'il en soit, l'architecte de ces monuments de parade était singulièrement pénétré des inventions qui sont dans le *Poliphile,* comme en témoigne le rhinocéros portant un obélisque aux inscriptions hiéroglyphiques, dont l'éléphant de Colonna dut certes suggérer l'idée. Feu Benjamin Fillon, fort éloigné de donner à Étienne Delaulne les bois Français de l'*Hypnérotomachie,* croyait reconnaître dans quelques figures de l'*Entrée à Paris,* notamment dans le cavalier représentant un de ces jeunes gens *enfants des principaux marchands et bourgeois de ladite ville,* le faire de ce fécond et vaillant artiste dont les œuvres nombreuses laissent remarquer aussi de très-sensibles rapports avec les planches de l'édition Française du *Songe.*

En somme, on ne peut attribuer avec certitude les bois de cette édition à aucun des grands ar-

tistes Français du milieu du XVIe siècle. Peut-être le doute cesserait-il si l'on avait sous les yeux leurs dessins originaux, au lieu de leur traduction par un tailleur d'images. Il n'a fallu rien moins qu'un anachronisme flagrant pour qu'on renonçât à donner les bois de l'*Entrée* de Henri II à Geoffroy Tory, tant ils offrent de ressemblance avec ceux qui décorent les *Heures* et le *Champfleury* de ce maître. Papillon, doué d'une mince critique, attribue à Jean Cousin le dessin et la gravure des planches de presque tous les livres imprimés à Paris sous les règnes de Henri II, de François II, de Charles IX et de Henri III. Il faut considérer que le peintre de Sens eut un grand nombre d'élèves dont les noms ont disparu et qu'ils furent très-imprégnés de sa manière. Peut-être est-ce à l'un d'entre eux, ou même à plusieurs, qu'on doit l'interprétation graphique des planches de l'édition Aldine de l'*Hypnérotomachie*. Mais ce sera bien malaisé à établir d'une façon positive, quand on voit combien on a de peine à répartir entre les coryphées du dessin au XVIe siècle les œuvres qui leur appartiennent en propre et traduites sur bois par les tailleurs d'images, très-artistes eux-mêmes, et, par conséquent, imprimant à leur gravure la griffe de leur talent personnel. Peut-on seulement décider si la superbe marque d'imprimeur, qui se trouve à la fin des *Nouvelles inventions pour bien bastir et à peu de fraiz, trouvées naguères par*

Philibert de L'Orme Lyonnais, conseiller ordinaire du feu roy Henri et abbé de S. Eloy lez Noyon, est de Jean Goujon ou de l'abbé de Saint-Eloy, et peut-on affirmer que le magnifique frontispice de ce livre soit plutôt de ce dernier que de Jean Goujon? Résignons-nous donc à ne mettre notre espoir que dans un hasard heureux qui, seul, pourrait nous édifier un jour au sujet de l'attribution précise des planches de l'édition Française du livre de Francesco Colonna, planches que, pour ma part, je ne crois pas toutes de la même main, dessinées qu'elles pourraient avoir été par plusieurs dessinateurs, et gravées par plusieurs graveurs.

XXI

On doit à J.-G. Legrand, architecte des monuments publics, une *traduction libre* du *Songe de Poliphile.* Traduction libre, en effet, le titre porte cette qualification; elle est plutôt une *imitation,* comme l'auteur a soin de le déclarer dans sa préface en forme de notice sur l'*Hypnérotomachie :* « Car j'ai souvent retranché du texte, et quelquefois même je me suis permis d'ajouter et d'étendre ce qu'une idée originale m'inspirait. »

Legrand ne s'est pas fait faute d'user de cette

licence. Il s'est encore moins privé de la liberté de supprimer une bonne moitié au moins du texte Italien, dont il a interprété le reste par à peu près. On en peut juger si l'on compare l'entrée en matière de sa version avec les premières lignes de l'original fidèlement traduit : « Printemps, tu venais de rendre aux prés l'émail des fleurs, et la verdure aux forêts, tu renaissais pour parer la nature, et l'aube du matin semblait promettre un jour délicieux : une douce langueur captivait tous mes sens; le court sommeil que je venais de goûter me faisait désirer de m'y livrer encore; et cependant je combattais avec plaisir pour nourrir mon esprit de douces rêveries. » Tout le livre est à l'avenant.

Legrand a supprimé les sommaires; il nous dit pourquoi : « Au lieu de placer en tête de chaque chapitre un sommaire qui empêche la surprise et diminue l'intérêt, j'ai préféré distinguer seulement chacun de ces chapitres par un mot indiquant le tableau principal ou la situation des personnages. » Cependant il a conservé l'acrostiche Latin formé par les capitales initiales des chapitres. Aucune planche ne décore ce semblant de traduction qui parut en 1804, imprimé à Paris par P. Didot l'aîné, en deux jolis volumes grand in-18.

Une seconde édition de la version de Legrand, sortie des presses de Bodoni, parut à Parme en

1811, formant deux volumes grand in-4°. Elle porte une dédicace de l'imprimeur à la sœur de Napoléon Ier, S. M. Marie-Annunciade-Caroline, Reine des Deux-Siciles, à laquelle le typographe Parmesan dit avoir pressenti : « qu'Elle associerait sa destinée à l'un des Héros Français qui, marchant sur les traces de l'Alcide moderne, ont rendu ce siècle à jamais mémorable dans les annales de l'Histoire, et assuré le bonheur de la plus grande partie de l'Europe. » Traitant Murat de nouvel Alphonse Ier, protecteur des Gens de lettres et des Artistes, il a « l'honneur de dédier son édition du *Songe de Poliphile* à celle qui embellit et charme l'existence de ce monarque magnanime. »

Cette édition est admirablement imprimée, en superbes caractères et sur beau papier. Elle ne contient pas de planches. Une troisième édition in-folio a été en préparation. Elle devait être enrichie de gravures qui, vu l'époque, eussent, probablement, autant manqué de caractère que la version qu'elles auraient ornée.

L'*Hypnérotomachie,* de 1546 à 1811, a donc été éditée six fois en Français. L'édition que je donne au public est la seule qui soit complète et où le texte original soit suivi de près. On peut, sans porter atteinte à la vérité, avancer qu'elle offre la première traduction littérale du livre de Colonna.

Je ne serais pas surpris que, de par le monde, il existât plus d'une traduction inédite du *Songe de Poliphile,* toutes, probablement, plus ou moins infidèles, paraphrases, sans doute, de celle de Jean Martin. Pour ma part, j'en connais une. Elle appartient à un érudit Anglais, M. Richard Copley Christie, chancelier du diocèse de Manchester, qui a publié en 1880 un important ouvrage : « *Etienne Dolet, the martyr of the Renaissance,* » auquel il a consacré huit années de recherches et de voyages. C'est un tableau aussi animé qu'exact de l'Humanisme au XVIe siècle. Avec une courtoisie parfaite, M. Richard Christie a mis à ma disposition la traduction inédite du *Songe de Poliphile,* qu'il possède ; c'est un fort manuscrit d'une bonne écriture courante, du commencement du XVIIIe siècle. Voici son titre : « Le *Songe de Poliphile* ou roman mystérieux qui enseigne, sous un sens caché, ce qu'il y a de plus beau dans les Sciences et les Arts. Traduit de l'Italien par E. R. A. E. P. *Heu quam inania, somnioque similia, Terrestria sunt! A la Rochelle, M.D.CCIII.* » Les cinq initiales ci-dessus désignent Élie Richard, Advocat en Parlement, dont l'ex-libris, gravé en taille-douce, porte le chiffre entouré d'une couronne de roses et se trouve collé sur le titre au-dessus de la désignation du lieu et de la date.

Le robin qui a consacré ses loisirs à cette tra-

duction nous montre, dès la préface, son manque d'érudition en fait de langue Italienne, disant : « Ce livre est écrit en vieux Toscan. » Il ajoute, un peu plus loin : « Je ne pouvois mieux approcher du stile de l'original qu'en le traduisant dans un stile ampoulé..... Au reste il est bon d'avertir que je me suis donné, dans cette traduction, toutes les libertés possibles en suivant pourtant toujours le sens de l'autheur. J'ay changé les *alinea* que j'ay cru mal placés, j'ay corrigé des endroits transposés, j'ay abrégé des descriptions trop estendues et j'en ay estendu qui m'ont paru trop concises, j'ay adouci les expressions que j'ay cru trop fortes ou un peu libertines, j'ay supprimé des répétitions et des comparaisons que j'ay trouvé froides ou ennuyeuses et j'ay éclairé les endroits obscurs. Enfin j'ay taillé et rosgné suivant mon goût et celui de quelques-uns de mes amis que j'ay consulté..... »

En effet, il a *taillé et rosgné* un bon tiers du volume et, chose remarquable, il n'a jamais traduit ce qui ne l'a pas été par Jean Martin. Je donne le premier et le dernier alinéa de sa traduction, pour qu'on les puisse comparer avec le texte fidèlement suivi.

Voici le commencement du premier chapitre :

« Le triste Hiver avoit cédé sa place à la riante Flore, l'orageux Orion cessoit d'inonder la terre

de ses eaux, les monts Riphéens ne retentissoient plus des vents impétueux, et l'Eurus glacé ne faisoit qu'agitter les roseaux, sans abattre les chesnes; lorsque le blond Phebus, logé dans le Taureau et pressé de finir sa course journalière n'estoit encore annoncé aux Mortels que par cette clarté naissante qui devance l'arrivée de la brillante Aurore. Cette belle, portée sur un char d'ore *(sic)*, s'eslevant peu à peu sur la superficie des eaux, fit honte à la fière Diane, qui estant avertie par l'estoille du jour de se retirer, anima ses chevaux dans leur course et alla se plonger sous l'horison opposé. »

Voici maintenant le dernier chapitre du second livre. On verra qu'Élie Richard, advocat en Parlement, y rend singulièrement la bride à sa poétique personnelle :

« La douleur que j'eus de perdre un bien dont je connoissois le mérite, et que je me croyois acquis pour toujours, me causa des transports inestimables; je m'en affligeay, je m'en tourmentay, j'en fus au désespoir, et je n'eus poïnt de repos que je ne l'eusse retrouvé. Vous avez vu dans le premier livre ce que je fis pour cela et les périls que j'affrontay pour en venir à bout; j'espère que mon exemple engagera les amants qui se flattent dans leurs amours, à ne point trop compter sur le cœur de leurs belles, et je me flatte que les peines par où j'ay passé, les porteront à n'en pas rebuter par

les obstacles, puisque moy qui en ai trouvé plus que personne, suis enfin venu à bout de mes désirs par ma persévérance. Vous voyez dans le second livre, le commencement de mes amours, et vous avez pû remarquer dans le premier les incidents ordinaires qui traversent la félicité des hommes. Fasse le ciel que mon exemple leur puisse être profitable pour modérer leurs passions, et que mon livre, qui n'est qu'un récit de mon songe, leur découvre la petitesse de leurs occupations. Pour moy qui avois passé toute la nuit dans ces douces agitations, je continuois mon songe avec plaisir, et l'aurois prolongé plus longtemps sans le lever du Soleil, qui, jaloux de mon bonheur, vint interrompre mes idées agréables et me reveilla au doux champ *(sic)* du Rossignol. Ainsi finit mon histoire et mon songe. Je les chéris et vous les dédie, adorable Polia, puisque ce sont des Idées que vous seule avés fait naître dans mon Imagination. »

On comprend, en lisant cette étrange version, le sens profond du vieux dicton Italien : *Tradutore, traditore*. L'auteur de ce manuscrit y a joint un exemplaire de l'édition Française de 1551 dont, vraisemblablement, il s'est beaucoup plus servi, pour son travail, que du texte Italien. Il y renvoie le lecteur à propos des épitaphes et des planches qui, dit-il dans sa préface, « ont été faites d'après l'original et corrigées par Raphael Ur-

bin, » donnant ainsi à entendre que Colonna aurait mis des dessins dans son manuscrit.

A la fin du XXe chapitre, qui contient la description de l'île de Cythère, il place vingt-six vers de Madame de la Suze, véritable hors-d'œuvre. Cette dame est la femme auteur, fille de Gaspard de Coligny, maréchal de France, veuve du comte de Hadington, remariée au comte de la Suze, que célébrèrent tous les poètes de son temps, que Titon du Tillet mit en son *Parnasse,* que Boileau vanta, que Charleval comparait à Sapho, et pour laquelle Fleubet fit ce madrigal Latin, à propos du portrait où Largillière la peignit dans un char roulant sur les nuages :

Quæ dea sublimi rapitur per inania curru?
An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit?
Si genus inspicias, Juno; si scripta, Minerva;
Si spectes oculos, mater Amoris erit.

Il existe une version Anglaise du *Songe de Poliphile,* éditée à la fin du XVIe siècle. C'est un livre des plus rares. On ne le trouve ni au *British Museum,* ni à notre Bibliothèque Nationale, ni à celles de Berlin, d'Amsterdam, de La Haye, de Leyde, d'Utrecht, de Vienne, de Munich, où j'ai fait faire de sérieuses recherches. Pour en parler avec connaissance de cause, j'ai dû me mettre à l'affût des ventes de Londres. J'ai eu la fortune d'en rencontrer un exemplaire et de l'acquérir à un de

ces prix qu'on n'avoue pas à sa ménagère, malgré qu'il ait perdu ses cinq derniers feuillets. Je ne dis cela que pour montrer la rareté de cette édition. Au complet, c'est un in-quarto de 104 feuillets, orné de gravures sur bois. Le titre porte : *Hypnerotomachia. The Strife of Love in a Dreame.* Au milieu de la page est une marque typographique représentant un sénestrochère tenant un caducée dont la verge se termine en pupitre qui porte un livre surmonté d'un Saint-Esprit. Un petit cartouche, fixé à cette verge, et sur lequel on lit *Love and Lyve,* est immédiatement au-dessus des queues enroulées des serpents dont les têtes redressées et affrontées tiennent chacune, par la bouche, une banderole tombante. Sur celle de gauche est écrit : *Nosce te ipsum,* la maxime philosophique transmise par Hérodote; sur celle de droite : *Ne quid nimis*, devise du vieux Pittacus. Au-dessus de la main du sénestrochère, la verge s'élargit en affectant la forme d'une coupe sur laquelle une boule, versant dedans trois jets d'eau, porte en plein un D majuscule. Au bas de la page on lit : *At London. Printed for John Busbie, and are to be sold at his Schoppe, at the Westdoore of Paules. 1592.*

Au verso du titre, une dédicace est ainsi formulée : *To the thrise honourable and ever lyving vertues of syr Phillip Sidney Knight; and to the right honourable and others Whatsoever, who li-*

ving loved him, and being dead give him his dve. Puis vient une épître adressée : *To the Right Honourable Robert Devorax, Earle of Essex and Ewe, Viscount Herefort and Bourghchier, Lorde Ferrers of Chartley, Bourghchier and Louaine, Maister of the Queens Maiesties Horse, and Knight of the most noble order of the Garter : Is wished, the perfection of all happinesse, and tryumphant felicitie in this life, and in the Worlde to come.*

Ce Robert Devereux, plus connu sous le nom de comte d'Essex, est le gentilhomme qui succéda à Leicester dans les faveurs de la reine Élisabeth et fut décapité.

A la suite de cette épître du traducteur, signée des initiales R. D., qu'on croit être celles de Robert Deseter, se trouve l'*Anonymi Elegia ad Lectorem*, dont les vingt-huit derniers vers sont supprimés : c'est-à-dire plus de la moitié de la pièce. Quant à la version, elle débute assez fidèlement, malgré de fréquentes suppressions qui augmentent en nombre et en étendue, à mesure qu'elle avance, pour n'être bientôt plus qu'un simple abrégé finissant par condenser en quelques feuillets plus d'un tiers du texte Italien. Elle s'arrête court au Triomphe de Vertumne et de Pomone inclusivement. On y rencontre de singulières interpolations. A propos du bruit que produisait, en tournant, une figure de bronze montée sur pivot au

sommet d'un obélisque décrit au chapitre III, bruit que Colonna compare à celui des carillons qui surmontaient les thermes d'Adrien et chacune des cinq pyramides du tombeau de Porsenna, le traducteur Anglais, après avoir dit que « l'esprit de la reine d'Angleterre y semblait revenir, » ajoute : « Lorsque le pied de la statue, en pivotant, frottait et grinçait contre la base de cuivre fixée au sommet de l'obélisque, cela résonnait comme si le beffroi de Saint-John, dans la fameuse Université de Cambridge, eût été mis en branle. »

Dans quelques exemplaires de ce livre, le nom de l'imprimeur est Holme. Il arrivait souvent que plusieurs éditeurs s'associaient pour publier un livre : chacun d'eux mettait alors son nom sur le titre des exemplaires qui lui revenaient.

Les planches qui ornent cette version Anglaise sont peu nombreuses. Ce sont d'assez maladroites copies de celles de l'original, d'un dessin fruste, d'une exécution lourde.

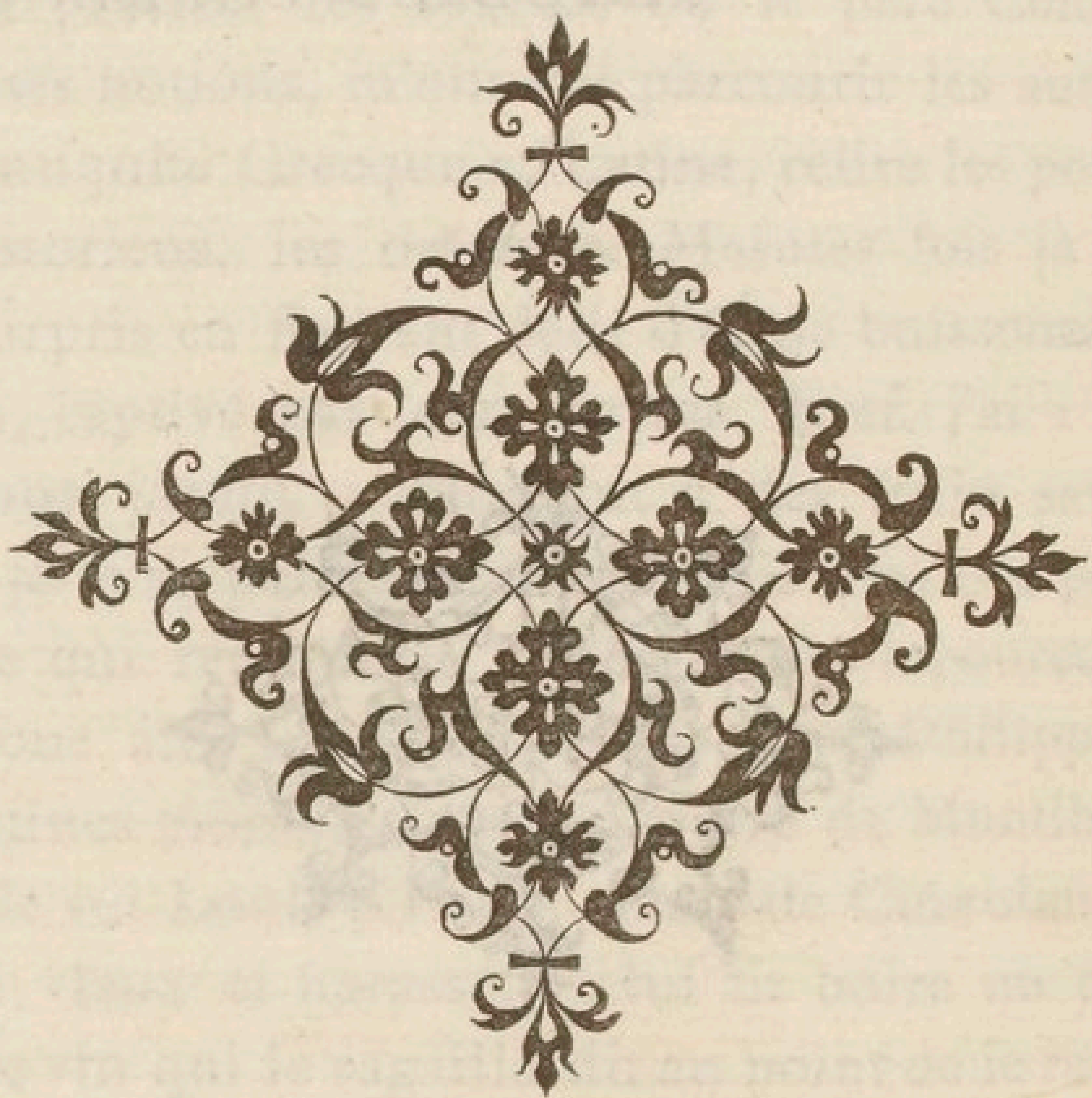
En résumé, l'*Hypnérotomachie,* jusqu'ici, n'avait point été traduite dans le sens vrai du mot. J'ai trouvé intéressant de faire connaître ce livre dont l'influence sur les tendances artistiques de la Renaissance Française est incontestable, et qui forme un chapitre curieux de l'histoire architecturale et de l'art décoratif. Cette considération, surtout, m'a déterminé à entreprendre ce long

et difficile travail. J'y ai été incité par le grand amour que je porte aux artistes, mes camarades et mes maîtres. S'ils l'agréent, je n'aurai point perdu ma peine. Je lui dois déjà d'avoir maintenu mon esprit dans cette activité qui est la plus vive jouissance des hommes de mon âge. Les recherches auxquelles j'ai dû me livrer pour découvrir et préciser les sources où le père Colonna puisa ses notions, m'ont fait parcourir les auteurs de l'Antiquité Grecque et Latine, relire les poètes, les historiens, les orateurs. Maintes fois je m'y suis surpris en flagrant délit d'école buissonnière, retenu, captivé par leur charme. Bref, j'ai « cultivé mon jardin. » Mordant à des fruits savoureux, je n'ai pas été sans ressentir l'ivresse particulière qui renouvelle l'énergie du laboureur et le secoue aux heures d'affaissement. Philippe de Commines montait, à la rencontre de Montlhéry, entre le roi Louis XI et le comte de Charolais, un cheval vieux et harassé. Il lui fit boire un plein seau de vin qui le ragaillardit au point de le rendre frais et dispos comme jamais. Ainsi pour moi la bonne sève antique. Elle mit en joie mon esprit, et lui communiqua la vertu de mener à fin mon entreprise. Puissé-je y avoir réussi à la satisfaction de mes compagnons d'étude, petits et grands! Alors j'en emporterai la récompense, sans me chagriner autrement des critiques auxquelles ne peuvent échapper que très-rarement les œuvres

humaines, abritant d'ailleurs la mienne derrière cette sage réflexion de Boccace : *Io non mi vergognerei che tutta bella non fosse, perciochè maestro alcun non si trova, da Iddio infuori, che ogni cosa faccia bene e compiutamente.*

CLAUDIUS POPELIN.





SUPPLÉMENT A L'ERRATA

(Voir à la fin du tome II)

Tome I, page 22, ligne 1. — A « pasteur Ibérien » substituez « père Liber ».

T. I, p. 22, l. 2. — Au mot « bélier » mettez en note : « Pour quelques mythologues le signe du Zodiaque. Bélier qui montra une source à Bacchus errant, dévoré par la soif, dans les déserts de la Lybie. (Ovide, *Trist.* 4.) »

T. I, p. 62, l. 12. — Ajoutez : « Trois de ci, trois de là étaient placées de chaque côté. »

T. I, p. 94, note 2. — Au lieu « du temple d'Évandre » lisez « du temps d'Évandre. »

T. II, p. 208, note 6. — Allusion à un certain Hostius Quadra, débauché, dont Auguste refusa de venger la mort quand il fut assassiné par ses esclaves, et qui se plaisait à contempler les groupes obscènes dont il faisait partie, dans des miroirs concaves disposés à cet effet. (Senèque, *Quæst. natur.* I, 16.)

T. II, p. 432, l. 23 et 24. — A « quelle pâleur livide il faudrait qu'il eût à cette heure » substituez « quelle pâle envie eût été la sienne, alors... »

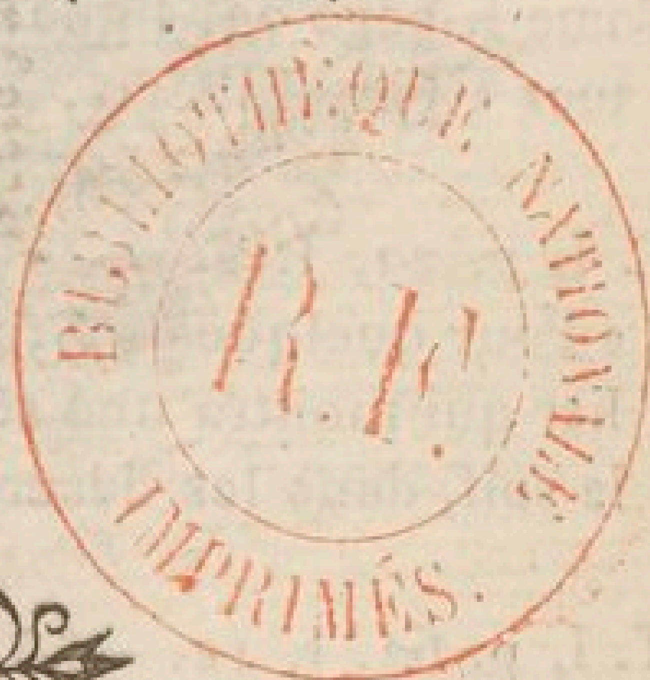
T. II, p. 433, l. 3. — Lisez « déesse ».

T. II, p. 439, Index des mots annotés. — Au lieu de « Eptagone » lisez « Heptagone ».

T. II, p. 451, Errata. — Au lieu de « Eptagone » lisez « Heptagone ».

Cui errato nulla venia, recte facto exigua laus.

(Cicéron.)





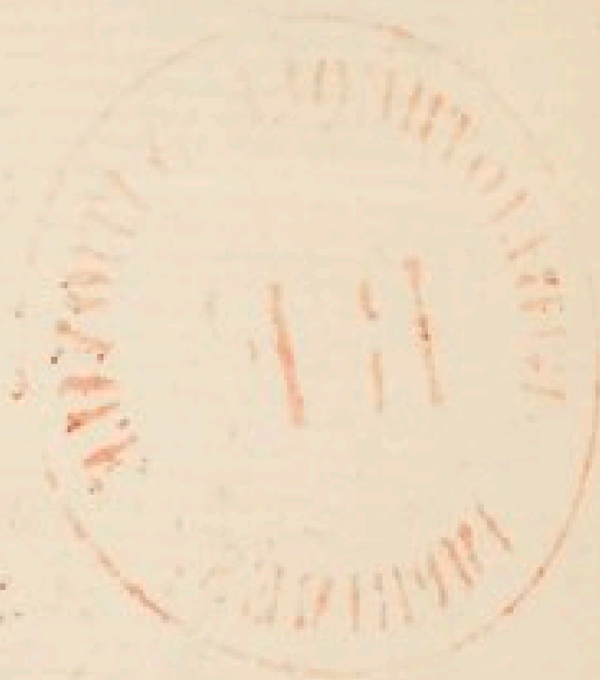
Ms. titre et couverture

HYPNÉROTOMACHIE

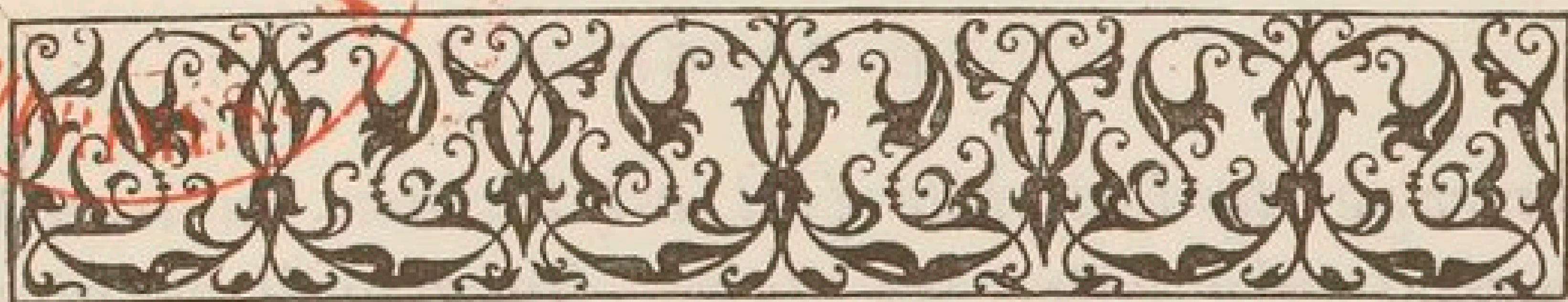
OU

LE SONGE DE POLIPHILE

*







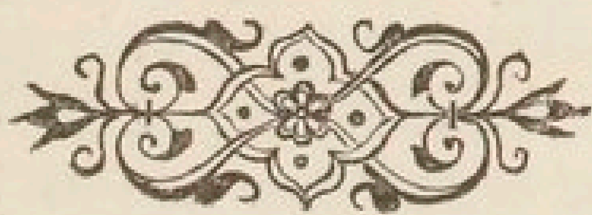
LÉONARD CRASSO A GUIDO

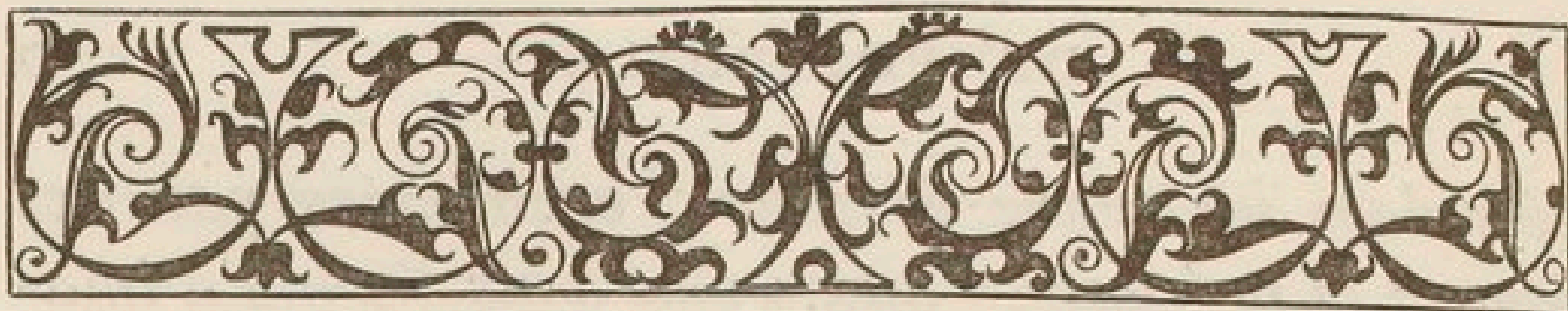
ILLUSTRISSIME DUC D'URBIN, S. P. D.

Je vous ai honoré, je vous ai respecté de tous temps, Duc invincible, et pour vos singuliers mérites et pour l'illustration de votre nom; mais, surtout, parce que mon frère, qui servait sous vos ordres au siège de Bibiena, fut comblé de vos bienfaits, bienfaits considérables, ainsi que lui-même le rappelle souvent en mentionnant votre bonté, votre humanité à son égard. Nous pensons que cela nous est en commun et que ce qui concerne l'un des nôtres nous concerne tous. Aussi ne lui concédons-nous pas qu'il soit plus que nous des vôtres. Mes frères attendent l'occasion d'exposer pour votre cause, non-seulement leurs biens, mais leur existence. Quant à moi, je pense, pour ma part, et j'y penserai jusqu'à ce que j'y parvienne, à me révéler à vous en quelque façon. Je sais que les biens de la fortune ne vous sont pas, comme on dit communément, plus désirables que de l'eau pour la mer. Vous n'êtes sensible qu'aux bonnes lettres, qu'aux talents, et c'est par là que j'ai tenté de découvrir un gué qui m'offrît vers vous un passage. Naguère, le récent et admirable

ouvrage de Poliphile (tel est le nom du livre) m'est tombé entre les mains. Pour qu'il ne gise pas plus longtemps aux ténèbres, et pour qu'il profite pleinement aux mortels, j'ai pris soin de le faire imprimer et publier à mes frais. Dans la crainte que, privé de son père, il demeurât tel qu'un pupille sans tutelle, et désirant de le faire paraître sous un patronage auguste, nous vous avons choisi pour parrain présent, afin qu'il se produise vaillamment. En même temps qu'il sera le ministre, le messager de mon amour et de mon respect pour votre personne, vous pourrez le prendre pour associé de vos études et de vos bonnes doctrines, tant vous trouverez en lui de science, mais de science abondante, à ce point que vous ne sauriez découvrir, dans tous les livres des anciens, plus de secrets de nature que n'en renferme celui-ci. C'est chose unique et tout à fait admirable que la façon dont il parle la langue de notre pays. Il est besoin, pour bien l'entendre, du Grec, du Latin, du Toscan et du langage vulgaire. L'auteur, ce très-savant homme, pensa qu'en s'exprimant de la sorte il tenait la voie et raison pour que ceux qui ne le pourraient comprendre, n'arguassent pas de sa négligence; il fit de telle façon que quiconque est docte pût seul pénétrer dans le sanctuaire, et que quiconque ne l'est point, n'en perdît pas, toutefois, l'espérance. Il en résulte que s'il se rencontre quelques difficultés en cet ouvrage, elles sont exposées, cependant, avec une certaine grâce, comme en un verger plein de fleurs variées, énon-

cées dans un suave discours, exprimées par des figures et présentées aux yeux sous forme d'images. Ce qui s'y trouve, d'ailleurs, n'est pas fait pour le vulgaire, ni pour être récité dans les carrefours ; mais bien extrait de nourriture philosophique, puisé aux sources des Muses, avec une nouveauté de langage plein d'embellissements, et qui mérite la gratitude des hommes d'esprit. Recevez donc notre Poliphile, Prince très-instruit, avec l'accueil que vous réservez aux doctes. Recevez-le de telle façon que cet humble présent d'un cœur reconnaissant vous découvrant votre Léonard Crasso, vous le lisiez avec plus de plaisir. Si vous le faites, comme je l'espère, il ne redoutera plus aucune censure après la vôtre, et, lu par vous, il le sera d'autant plus par ceux qui en seront informés. J'aurai réalisé une partie de mon espoir. Portez-vous bien et mettez-moi, avec tous les miens, au nombre des vôtres.





Vers de Jean-Baptiste Scytha

AU TRÈS-FAMEUX LÉONARD CRASSO, CONSEILLER PONTIFICAL ÈS-ARTS ET ÈS-LOIS

Cet admirable et nouveau petit livre,
Equipolant ceux de nos bons aïeux,
En sa substance et sa forme nous livre
Tout ce qui vit de noble sous les cieux.
A toi, Crasso, la grâce en soit rendue,
Le moins autant qu'à Poliphile on doit,
Car d'icelui si cette œuvre est issue,
Extraite l'as d'un mortifère endroit.
Or, du Lethé lui tollant crainte aucune,
Lui baillas vie au lieu d'exition,
A grand labeur et non moindre pécune
La faisant lire à toute nation.
Bien l'enfantas par action virile.
Si deux fois né fut-il comme Liber,
Ce livre-ci pour père a Poliphile,
Mais il détient Crasso pour Jupiter.

Élégie d'un anonyme au Lecteur

Lecteur honnête, écoute bien le songe
Que narre ici Poliphile endormi.
C'est tout profit, je le dis sans mensonge,
Et te plaira, je crois, plus qu'à demi,

Car il enserre un infini de choses.
Que si ton front se ride tristement
En dédaignant le plaisir et ses roses,
Contemple au moins ce bel arrangement.
Tu ne le veux? Admire au moins la langue
Toute nouvelle et le style nouveau
Et la sagesse et la grave harangue.
Possible est que tu ne le trouves beau.
Du moins regarde et l'art géométrique
Et les anciens hiéroglyphes du Nil,
Colosses, bains, maint obélisque antique,
Tous détenant leur primitif profil.
Mainte colonne et mainte pyramide,
Socles, travée et frise et piédestaux,
Bases, frontons, arc hémicycloïde,
Grande corniche et nobles chapiteaux.
Regarde aussi les demeures royales.
Connais aussi les succulents repas,
Cultes divers des nymphes virginales,
Fontaines où vont laver leurs appas.
De gardes, là, c'est un chœur bicolore.
Au labyrinthe exprimant le Destin
C'est l'existence humaine. Et puis, encore,
Vois ce qu'il dit du triple Esprit divin.
Vois ce qu'il fit entre les triples portes;
De sa Polie admire la beauté,
Hautes vertus, grâces de toutes sortes,
Respects rendus en toute honnêteté.
Admire aussi comme elle est triomphante,
Et de Jupin vois le quadruple Ether.
Il conte après la puissance émouvante
Du Dieu d'amour qui baille un joug de fer,
Et puis après, à narrer s'ingénie
Comment Vertumne et Pomone se vont
A Priapus faire cérémonie.
On voit ici temple vaste et profond,
Tout empli d'art et mystères antiques.
Un autre temple auprès se laisse voir
Qu'a mis le Temps sous sa dent famélique.

Tu verras là, de même, sans falloir,
Inscriptions et demeure infernale.
Que sais-je bien? Mêmement un bateau
Qui de Vénus tient l'enfant en sa cale
Et le promène au royaume de l'eau
Où, comme gens de son obédience,
Les dieux marins, Néréïdes, Tritons,
Lui font hommage en toute révérence.
Voilà Cythère, île aux riches festons,
Avec jardins et noble amphithéâtre;
Là grand triomphe est au divin enfant,
Là de Paphos est la reine folâtre
En belle image et galbe triomphant,
Là sa fontaine et d'Adonis la tombe
Où par Vénus l'anniversaire deuil
Est célébré sous forme d'hécatombe
Pour honorer son mignon au cercueil.
C'en est assez pour la prime partie.
Mais de rechef Poliphile en sommeil
Songe à Polie et, toute en modestie,
Elle lui conte, en parler non pareil,
Et sa naissance et sa race et ses pères;
Lui dit par qui Trévise la cité
Prit origine en terres bocagères.
Et long amour est ici récité.
Puis, à la fin, s'ensuit un appendice
Qui, nettement, met terme au manuscrit,
Très-congrûment fait à bel artifice
Pour le plaisir de quiconque le lit.
Qu'à lire tout un chacun ne rechigne;
Pour moi n'en veux parler plus longuement.
Reçois les fruits que sa corne condigne
A grand' copie épanche abondamment.
Tels sont, lecteur, tous les biens que te livre
Ce très-plaisant et très-utile écrit :
Sera ta faute, et non celle du livre,
Si, le pouvant, tu n'en fais ton profit.

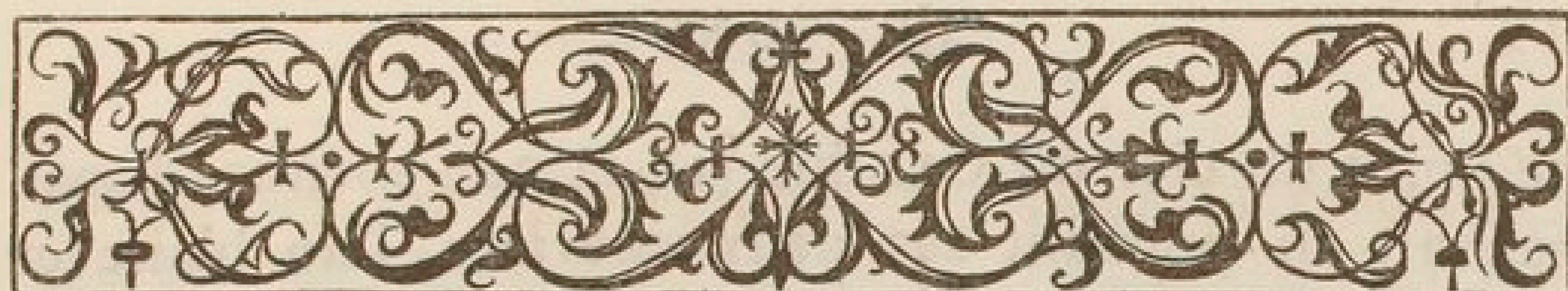
FIN

POLIPHILI HYPNEROTOMACHIA, VBI
HVMANA OMNIA NON NISI SO-
MNIVM ESSE OSTENDIT, AT
QVE OBITER PLVRIMA
SCITV SANEQVAM
DIGNA COM-
MEMO-
RAT



POLIPHILVS POLIÆ S. P. D.

Souventesfois j'ai pensé, Polia, que les anciens auteurs dédiant leurs œuvres aux princes et hommes magnanimes l'ont fait, qui en vue d'un salaire, qui pour obtenir leur faveur, qui pour en recevoir des louanges. Aucun de ces motifs ne me déterminant, si ce n'est le second, et ne sachant princesse plus digne que je lui dédiasse cette mienne Hypnérotomachie, c'est à toi que je l'offre, ô ma haute Impératrice! à toi dont la condition illustre, l'incroyable beauté, les vénérables et grandes vertus, les mœurs excellentes, qui te donnent le pas sur toutes les nymphes de notre âge, m'ont enflammé à l'excès pour ta personne d'un amour insigne qui me brûle et me consume. Reçois donc ce mien présent, ô splendeur de beauté qui rayonne, réceptacle de tous les charmes, célèbre par ton aspect brillant! C'est toi qui l'as fait industrieusement, qui l'as marqué à ton effigie angélique, avec des flèches dorées, dans le cœur amoureux de celui qui s'y trouve dépeint : aussi bien en es-tu singulièrement Maîtresse! Je soumets donc l'œuvre suivante à ton intelligent et ingénieux jugement, — renonçant au style primitif pour le traduire, à ton instance, en celui-ci. — Maintenant s'il s'y trouve quelque défaut, si tu y rencontres quelque partie stérile et sèche, indigne de ton élégante noblesse, toi seule en encourras le reproche, opératrice excellente, unique porte-clef de mon entendement et de mon cœur. Mais j'estime que le los et récompense du plus grand talent, c'est tout particulièrement ton gracieux amour et ta bénigne faveur. — VALE.

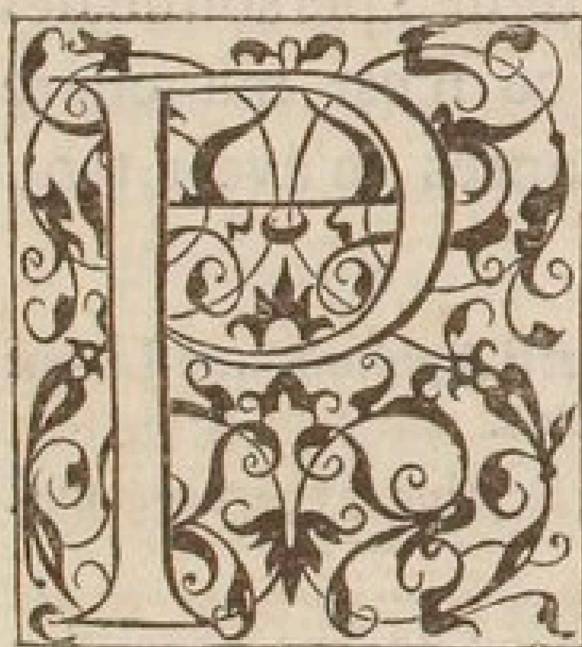


HYPNÉROTOMACHIE

DE POLIPHILE



Poliphile commence le récit de son *Hypnérotomachie. Il décrit le temps et l'heure où, dans un songe, il lui sembla d'être sur une plage tranquille, silencieuse et inculte; puis, de là, comment, sans y prendre garde, mais non sans une grande terreur, il se trouva dans une impénétrable et obscure forêt.*



HŒBUS, à l'heure où resplendit le front du matin candide, était déjà sorti des eaux de l'Océan; il ne laissait pas apercevoir encore les roues suspendues et mobiles de son char, mais diligent, apparaissant à peine avec ses chevaux ailés Pyrois et Eous, il s'apprêtait à teindre en rose vermeil le quadrige blanchissant de sa fille que, rapide, il suivait. Déjà sa chevelure scintillante bouclait sur l'azur des flots mouvants. Il était à

ce point du ciel où Cynthie (1), la non cornue, disparaissait en pressant ses deux chevaux, l'un blanc et l'autre noir, qui, ensemble avec le mulet de son véhicule, l'entraînaient à l'extrême horizon séparant les deux hémisphères où, mise en fuite, elle cédait le pas à la tremblante étoile messagère du jour.

Alors les monts Riphées (2) étaient paisibles. Le glacial Eurus (3) ne venait plus, en gémissant sur leurs flancs, avec un souffle aussi âpre qu'en hiver, sous les cornes du Taureau lascif, secouer avec autant de violence les jeunes branches, ni tourmenter les joncs mobiles et pointus, non plus que les faibles cyprès, ni courber les osiers flexibles, ni agiter les saules languissants, ni incliner les sapins frêles. Orion lui-même, le hardi, ne poursuivait plus les sept Hyades (4) en pleurs. Alors les fleurs multicolores ne redoutaient pas la chaleur nuisible du fils d'Hypérion (5) qui s'avançait, mais, baignées des fraîches larmes de l'Aurore elles étaient tout humides de rosée ainsi que les prés verts. Les alcyons, sur les ondes unies et calmes de la mer apaisée, venaient construire leurs nids dans les sables du rivage.

A l'heure donc où la plaintive Héro soupirait ardemment, parmi ces plages, après le départ douloureux du nageur Léander, moi, Poliphile, j'étais couché sur mon lit, secourable ami du corps fatigué ; personne des miens n'était dans ma chambre, si ce n'est ma chère et vigilante Agrypnie (6), laquelle, après m'avoir tenu

(1) Cynthie et Cynthien, surnoms de Diane et d'Apollon, que Latone enfanta sur le mont Cynthus, dans l'île de Délos.

(2) Monts que les anciens plaçaient dans la Scythie hyperboréenne.

(3) Eurus, vent d'E.-S-E. VULTURNIUS.

(4) Hyades, constellation. De ὕειν, pleuvoir, ou de leur disposition en forme d'Y.

(5) Hypérion, fils d'Uranus, épousa Thya et fut père du Soleil.

(6) Ἀγρυπνία, insomnie.

des propos consolateurs — car je lui avais révélé la cause de mes profonds soupirs — me persuada de modérer mon trouble, et, s'avisant que l'heure de dormir était venue pour moi, prit congé. Demeuré seul, livré aux méditations intimes d'un amour unique, consumant sans sommeil la nuit longue et fastidieuse, inconsolable de ma Fortune ingrate, de mon étoile ennemie, pleurant sur ma passion malheureuse, j'examinais en tous points ce qu'est un amour sans réciprocité, cherchant comment il se peut faire qu'on aime précisément qui ne vous aime, et par quelle puissance l'âme abandonnée, assaillie par des attaques multiples, en proie à des combats violents, peut résister, faible comme elle est, surtout dans une lutte intérieure où elle demeure prise dans les mailles de pensées pressantes, instables et diverses.

Je fus longtemps à me lamenter sur le fait de mon misérable état. L'esprit fatigué de vaines imaginations, repu d'un plaisir factice et décevant, je m'en prenais à un objet qui n'est pas mortel, qui est au contraire tout divin, à Polia dont l'idée vénérable m'occupe tout entier, vit en moi, y est profondément empreinte et gravée intimement. Déjà la lumière splendide des étoiles tremblotantes commençait à pâlir, lorsque ma langue cessa d'appeler cet ennemi désiré d'où procédait la grande bataille sans trêve, cet oppresseur du cœur blessé qu'évoque toutefois celui-ci comme un remède efficace et profitable. Je réfléchissais sur la condition des amants malheureux résolus de mourir avec joie pour plaire à autrui et de vivre misérablement pour se complaire à eux-mêmes, ne nourrissant jamais leur vivant désir que d'une imagination vaine et pleine de soupirs.

Cependant, ni plus ni moins qu'un homme brisé par les labeurs de la journée, ma plainte à peine apaisée, mes larmes taries à peine, tout pâle de la langueur

d'amour, je me pris à souhaiter un repos opportun et naturel. Mes paupières rougies se fermèrent sur mes yeux humides et, sans être au juste ni dans une mort cruelle, ni dans une existence délectable, cette partie qui n'est pas unie aux esprits vigilants et amoureux et qui n'a que faire avec une opération aussi haute que la leur, se trouva envahie, dominée, vaincue par un long sommeil.

O Jupiter altitonnant, heureux, admirable! dirai-je cette vision inouïe, terrible, au point qu'en y pensant il n'est atome en tout mon être qui ne brûle et qui ne tremble? Il me sembla d'être en une large plaine verdoyante, émaillée de mille fleurs et toute parée. Un silence absolu y régnait dans un air exquis. L'oreille la plus fine n'y percevait aucun bruit, aucun son de voix. La température y était adoucie par les rayons d'un soleil bienfaisant.

Ici, me disais-je à part moi, tout rempli d'un étonnement craintif, aucune trace d'humanité n'apparaît à l'intuitif désir; on n'y trouve aucune bête sauvage, aucun animal féroce ou domestique; il n'y a pas une habitation rurale, il n'y a pas une hutte champêtre, pas un toit pastoral, pas une cabane. Dans ces sites herbins, on n'aperçoit aucun berger, on ne rencontre aucun banquet. Là, pas un pâtre de bœufs ou de cavales; on n'y voit pas errer de troupeaux de moutons ou de gros bétail, accompagnés du flageolet rustique à deux trous, ou de la flûte sonore enveloppée d'écorce. Rempli de confiance par le calme de la plaine, par l'aménité du lieu, j'avançais rassuré, considérant de ci de là les jeunes frondaisons immobiles dans leur repos, ne discernant rien autre chose. Ainsi je dirigeai droit mes pas vers une épaisse forêt où, à peine entré, je m'avisai que, sans savoir comment, j'avais, sans prudence, perdu mon chemin. Voilà donc qu'une terreur

subite envahit mon cœur en suspens et se répandit dans mes membres blêmes. Car il ne m'était pas donné de découvrir un moyen de sortie. Mais dans la forêt toute pleine de ronces et de broussailles, on ne voyait que scions touffus, qu'épines offensantes, que frênes sauvages hostiles aux vipères ; c'étaient des ormes rugueux amis des vignes fécondes, des lièges à la grosse écorce, qui



tous s'enchevêtraient ; c'étaient des cerres massifs, des rouvres vigoureux, des chênes glandifères et des yeuses, aux rameaux si denses qu'ils ne laissaient pas filtrer jusque sur le sol humide les rayons du clair soleil, et que le dôme épais qu'ils formaient interceptait la lumière vivifiante. C'est ainsi que je me trouvai dans un air moite sous le couvert épais.

Je commençais à pressentir et même à croire avec certitude que j'étais parvenu dans la vaste forêt Hercy-

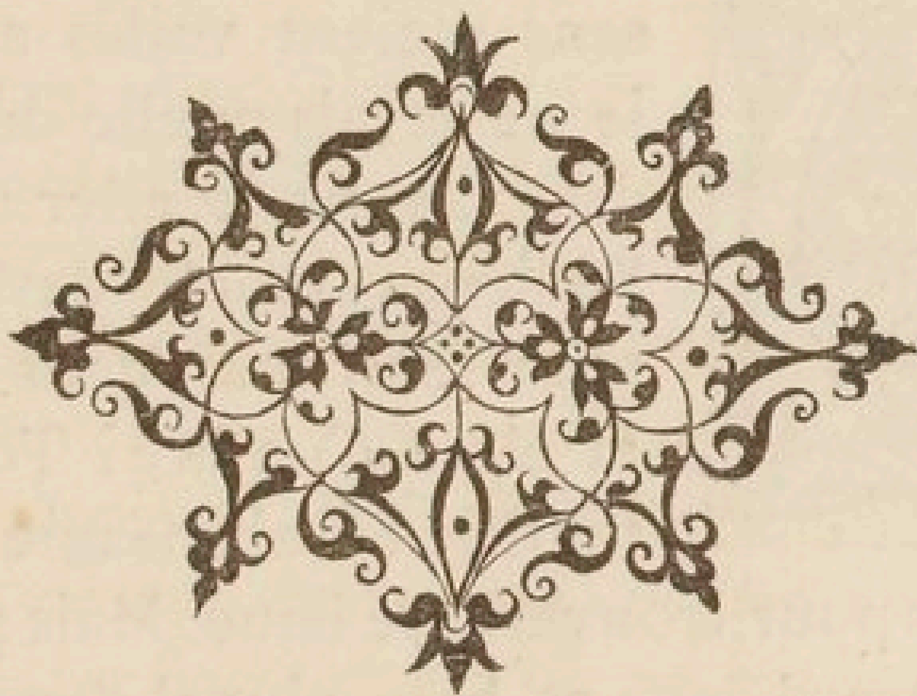
nienne (1). On n'y rencontrait que tanières de bêtes féroces, antres d'animaux malfaisants et de fauves de la pire espèce. Aussi j'appréhendais, avec terreur, d'être, à l'improviste et sans défense, mis en pièces, comme Charydème (2), par la dent de quelque sanglier aux soies hérissées, ou par quelque auroch en furie, ou par quelque serpent sibilant, ou par des loups hurlants, que je voyais déjà me démembrer en dévorant mes chairs. Rempli de crainte, je me décidai, — secouant toute paresse, — à ne pas demeurer plus longtemps, à fuir le péril imminent, à presser mes pas incertains et désordonnés; buttant à chaque instant contre les grosses racines à fleur du sol, allant à droite, allant à gauche, reculant, avançant, ne sachant où me diriger, et parvenant enfin dans un fourré inculte, lieu malsain et plein d'épines, où j'étais égratigné par les ronces et les pointes des prunelliers qui me déchiraient le visage. Les chardons aigus lacéraient mon vêtement et retardaient ma fuite en le retenant. En outre, je n'apercevais aucune piste, aucun sentier battu. Plein de défiance et d'inquiétude, je pressais mes pas d'autant, si bien que l'accélération de ma marche, le vent du sud et les mouvements de mon corps m'échauffèrent tellement, que ma poitrine glacée fut bientôt couverte d'une sueur abondante. Ne sachant plus que faire, mon esprit était tendu aux plus pénibles pensées. L'écho seul répondait à ma voix plaintive, et mes bruyants soupirs s'allaient perdre avec le cri rauque des cigales éprises de l'aurore et des grillons stridents. Enfin, dans ce bosquet impraticable et dangereux, je n'avais pour toute ressource que d'implorer la pitié secourable de la Crétoise Aryadne,

(1) Hartz-Wald, forêt qui s'étendait, selon J. César, du Rhin à la Vistule.

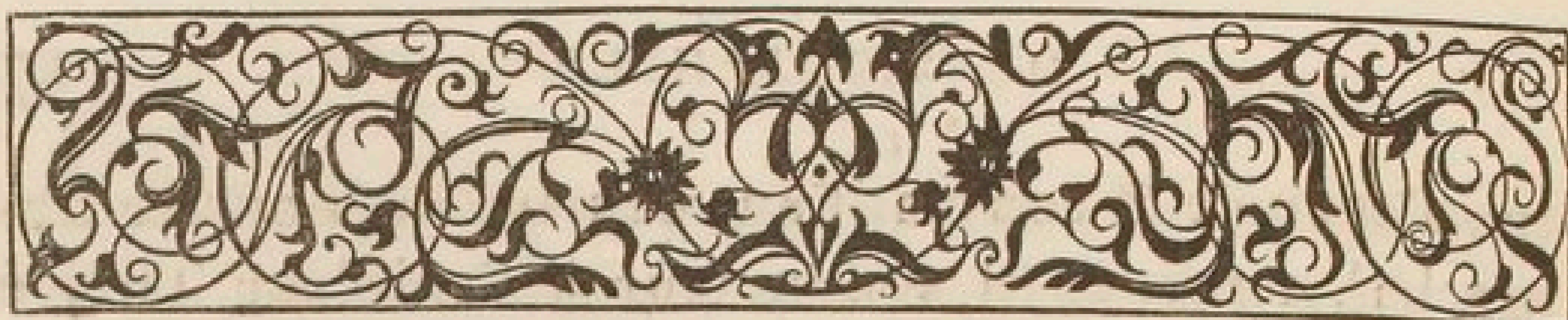
(2) Charydème, partisan qui combattit Alexandre, et fut mis à mort par ordre de Darius.

qui, alors qu'elle consentit au meurtre du monstre fraternel(1), tendit le fil conducteur à l'enjôleur Thésée pour qu'il pût sortir de l'inextricable Labyrinthe. Et voilà où j'en étais réduit pour m'échapper de l'obscure forêt.

(1) Le Minotaure.







Poliphile, redoutant le danger de ce *bois sombre, invoqua l'aide de Diespiter. Il en sortit plein de crainte et accablé de soif. Voulant se restaurer avec de l'eau, il entendit un chant très-suave derrière lui et, en ayant oublié de boire, il retomba dans une angoisse plus grande.*



R, mon esprit était obscurci, mes sens étaient voilés au point que je ne savais quelle décision prendre. Devais-je aller au-devant de l'odieuse mort, devais-je lutter pour mon salut dans ce bois épais et plein d'ombre ? Tout en hésitant, je faisais néanmoins les plus grands efforts pour trouver une issue. Mais plus je m'enfonçais au hasard dans ce bois, plus il devenait obscur. Paralysé par l'émotion, j'attendais, tout uniment, que quelque bête fauve m'assaillît et me dévorât, ou, qu'aveuglé, je tombasse en trébuchant dans quelque fosse, dans quelque abîme profond, dans quelque large fissure de la terre, et que je fusse voué, dès lors, comme Amphiaraus (1) et Curtius, au gouffre méphytique, ou que je fusse précipité de plus haut que ne tomba le désolé Pyrénée (2).

(1) Amphiaraus, devin, fils d'Oiclès, un des Argonautes, fut englouti sous terre au siège de Thèbes.

(2) Pyrénée, roi d'une partie de la Phocide. Ayant reçu les Muses,

Aussi allais-je désespéré, l'esprit troublé, dévoyé, sans but, cherchant toutefois une issue. Le fait est que plus tremblant que les feuilles secouées par le furieux Aquilon pendant la saison d'automne qui préside au moût dont je n'avais la succulente boisson pour me réconforter, je me pris à murmurer cette prière : O Diespiter (1), très-grand, très-bon, très-puissant et secourable ! Si par une juste prière, l'humanité peut mériter le secours de la volonté divine et se trouver exaucée, même en l'invoquant dans le malheur le plus léger, je t'implore, ô Père suprême, recteur éternel des êtres supérieurs, moyens et inférieurs ; au nom de ta toute-puissance, daigne me délivrer de ces périls mortels et de cette catastrophe imminente, et veuille assigner une fin meilleure à mon existence incertaine, car je suis comme cet Achæmenides (2) qui, rempli d'horreur par les menaces de l'épouvantable Cyclope, appelait en suppliant Énée, préférant périr de la main des hommes ennemis que de la mort affreuse qui le menaçait ! Telle fut ma prière. A peine l'eus-je terminée, en y mettant tout mon cœur attristé, en pleurant, en espérant fermement dans le secours divin, que, subitement, sans savoir comment, je me trouvai hors de ce bois resserré, affreux et humide.

Mes yeux emplis d'ombre ne pouvaient supporter l'aimable clarté. Tout étourdi, tout abattu, tout angoissé, il ne me semblait pas que j'eusse revu la lumière. J'étais pareil à l'homme qu'on vient de retirer d'une obscure prison, à peine délivré de ses chaînes lourdes et blessantes, pareil à l'homme sorti des opaques té-

il ne voulut pas les laisser partir. Celles-ci s'attachèrent des ailes et s'envolèrent ; Pyrénée se jeta après elles et se tua en tombant.

(1) Diospiter, Diespiter, par contraction Jupiter.

(2) Achæmenides, compagnon d'Ulysse qui l'abandonna en Sicile, pour échapper au cyclope Polyphème. (Virg., *Æ.* 3, 613.)

nèbres. J'avais une soif ardente; j'étais en lambeaux; mes mains, mon visage ensanglantés étaient couverts d'échauboulures causées par les orties. Me sentant si faible, je ne pouvais imaginer que la douce lumière me fût rendue. Ma soif était telle, que l'air ne suffisait pas à rafraîchir ma gorge desséchée. Je tentais avec avidité d'avaler une salive que je n'avais plus. Enfin, lorsque j'eus retrouvé quelque assurance et pris courage, la poitrine enflammée par mes continuels soupirs, par l'anxiété de mon âme et les fatigues de mon corps, je résolus, n'importe comment, d'assouvir ma soif ardente. Aussi explorai-je attentivement les plaines pour voir si je n'y trouverais pas de l'eau. J'étais à bout de recherches lorsque, par bonheur, s'offrit à ma vue une source délicieuse qui surgissait en une large veine d'eau vive. En cet endroit poussaient des acores marécageux, la barbarée, la lysimachie en fleurs et l'angélique musquée. De cette source naissait un cours d'eau transparent qui, s'écoulant en babillant dans son lit tortueux à travers la forêt, allait s'élargissant toujours par l'apport de canaux divers. Les ondes sonores et rapides sautaient en se heurtant contre les pierres et les troncs brisés; elles se gonflaient considérablement par les torrents impétueux et bruyants que la fonte des neiges Alpestres faisait ruisseler sur le versant glacé des monts peu reculés sur lesquels le dieu Pan étalait son blanc linceul. J'avais atteint là plus d'une fois dans ma fuite épouvantée. J'y trouvai la lumière quelque peu obscurcie par les grands arbres dont les cimes s'écartaient au-dessus du fleuve limoneux et laissaient paraître le ciel qui semblait déchiré par l'entrecroisement des rameaux feuillus. C'était un endroit effrayant pour un homme seul, impossible à traverser. Les rives opposées paraissaient encore plus sombres et plus impraticables. J'étais épouvanté d'entendre la

chute retentissante des troncs, la crépitation redoublée des branches qui volaient en morceaux avec un bruit horrible et grandement prolongé par la densité des arbres et l'espace resserré. Voulant donc, moi l'affligé, le craintif Poliphile, sorti de tant d'horreur, atteindre l'eau sur la verte rive, je pliai les genoux et, serrant les doigts en creusant la paume de la main, j'en fis un



vase commode pour boire que je plongeai dans l'onde, puis je le portai à ma bouche irritée et haletante, afin de calmer l'ardeur de mon sein embrasé. Jamais la reconnaissance des Indiens envers les fraîches rives de l'Hypasis et du Gange, ou celle des Arméniens pour les rives du Tigre et de l'Euphrate, n'égala celle que je ressentis. Le Nil, au moment où il imbibe de ses eaux la glèbe durcie, ne fut jamais plus cher aux Égyptiens et aux nations Éthiopiques. L'Éridan ne fut pas plus pré-

cieux aux peuples de la Ligurie, et le pasteur Ibérien ne trouva pas avec une telle gratitude la source que lui montra le bélier mis en fuite. Comme j'étais sur le point de porter à mes lèvres l'eau contenue dans le creux de ma main, mes oreilles attentives furent subitement pénétrées par un chant Dorien mélodieux à ce point que je ne puis me persuader que le Thrace Thamyras (1) n'en soit l'auteur. Il emplit mon cœur inquiet de douceur et de suavité. C'était une voix qui n'était pas terrestre; elle avait une harmonie, une sonorité incroyables, une si rare cadence qu'on ne peut s'en faire une idée et qu'on est impuissant à la décrire. J'éprouvais une douce sensation qui dominait par son charme celui même de boire, si bien que, perdant tout sens, distrait, l'appétit suspendu, sans force pour me retenir, je desserrai les jointures de mes doigts et l'eau que j'avais emprisonnée en fermant leurs intervalles se répandit sur le sol humide.

De même qu'un animal alléché par la proie qui le tente songe peu au piège caché, de même, oubliant mon besoin pressant, je me mis à suivre sans retard cette mélodie non humaine et je brûlai le chemin. A peine étais-je parvenu là où je pensais bien la trouver, que je l'entendais ailleurs, et, à mesure que la voix changeait d'endroit, elle devenait aussi plus suave, plus délicieuse, ayant des accords plus divins. De sorte qu'après cette vaine fatigue, après avoir couru tout altéré, je m'affaiblis au point de ne pouvoir porter mon corps exténué. Et comme mes esprits troublés n'étaient plus à même de le soutenir, soit à cause de ma terreur, soit à cause de ma soif ardente ou de ma course vagabonde, soit à

(1) Thamyras ou Thamyris, barde Thrace, fils de Philaumon et de la nymphe Argiopé, fut aveuglé par les Muses pour avoir osé les défier.

cause aussi de mon angoisse et de l'heure plus chaude, abandonné de ma vertu propre, je n'avais plus qu'à désirer et qu'à réclamer pour mes membres lassés un peu de repos et de paix. Tout émerveillé du hasard de cette voix melliflue, ma surprise fut encore plus vive de me retrouver dans une région inculte et inconnue, dans quelque paysage aimable. En outre, j'étais désolé d'avoir perdu de vue la source vive que j'avais découverte au prix de tant de fatigues et de laborieuses recherches. Tout cela me laissa fort embarrassé, rempli de doute et tout songeur. Vaincu enfin par une lassitude excessive, j'en vins à m'étendre sur l'herbe imprégnée de rosée, sous le couvert d'un chêne antique et raboteux chargé de ses fruits ciselés en forme de pains que dédaigne la fertile Chaonie (1), au milieu d'un pré spacieux et vert, dans l'ombre fraîche que donnaient le large feuillage, les rameaux étendus et le tronc fendillé. Couché sur le côté gauche et l'esprit engourdi, j'aspirais l'air frais avec mes lèvres crispées plus abondamment que ne respire le cerf rendu, alors que, ne pouvant plus faire tête, il se jette mourant sur ses genoux agiles, mordu aux flancs par les chiens féroces, le poitrail percé d'un trait, appuyant sur son échine sans force l'appareil rameux de sa tête alourdie. Dans une agonie toute semblable mon âme repassait les événements compliqués de ma mauvaise fortune ; elle se demandait si les incantations de Circé la magicienne ne l'avaient pas ensorcelée et si celle-ci n'avait pas fait usage contre moi de son rhombe magique (2). En présence de mes extrêmes terreurs, elle se demandait si je pourrais trouver parmi tant de plantes diverses l'herbe

(1) Chaonie, l'Épire chez les poètes. (Lucan., 6, 426; Claud., *de Rapt. Pros.*, 3, 7; Virg., *Æ.* 3, 335; Properce, 1, 9; Ovide, *A. A.* I.)

(2) Rhombe. Losange, appareil d'incantation.

Moly (1) dédiée à Mercure, afin de me faire un remède avec sa racine noire. Puis elle se disait que ce serait reculer misérablement une mort désirable. En proie à cette agitation pernicieuse, mes forces diminuant toujours, je n'avais de chance de salut qu'en aspirant fréquemment les brises rafraîchies et les exhalant, réchauffées dans ma poitrine où palpitait encore un reste de vie,



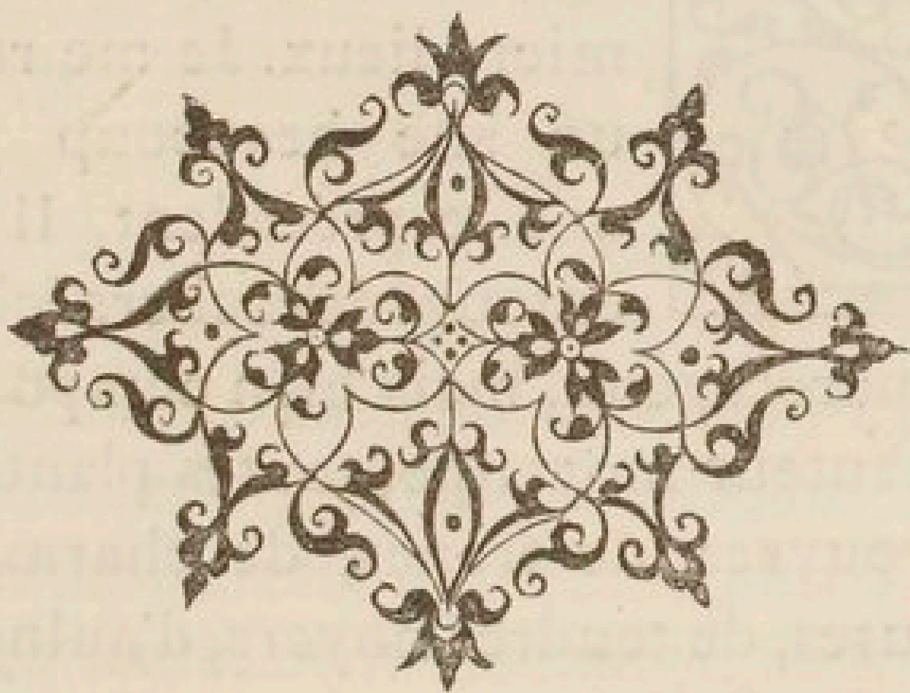
par ma gorge desséchée. A demi mort, ma seule ressource pour me désaltérer consistait à ramasser les feuilles humides de rosée entassées sous le chêne touffu, à les porter à mes lèvres pâles et irritées, en les suçant et les léchant avec une avidité gloutonne. C'est alors que je souhaitai qu'Hypsiphile (2) me montrât quelque

(1) Moly, Μῶλυ. Plante magique dont parle Homère. (*Odyssée* 10.302; Ovide, *Métamorph.*, 14.5.)

(2) Hypsiphile, fille de Toas, roi de Lemnos.

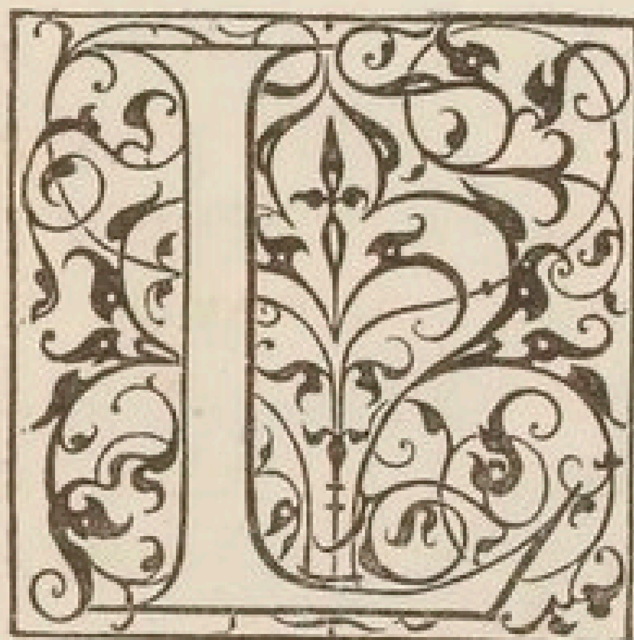
source comme elle découvrit aux Grecs la fontaine Langia; car j'avais quelque soupçon d'avoir été mordu par le serpent Dipsas (1), tant ma soif était insupportable. C'est pourquoi, renonçant à ma triste existence, je l'abandonnai à tout événement. Plein de pénibles pensées, privé de sentiment, presque fou, j'étais de nouveau chancelant sous le couvert du chêne; mais dans l'ombre douce des larges ramées je fus pris d'un sommeil invincible, et, un bienfaisant assoupissement s'étant répandu dans mes membres, il me sembla de nouveau que je dormais.

(1) Διψάς, dipsade, vipère dont la morsure cause une soif ardente. Luc., 9, 610.





Poliphile raconte qu'il lui sembla de *dormir encore et de rêver qu'il se trouvait dans une vallée fermée par une superbe clôture, portant une imposante pyramide sur laquelle était un obélisque élevé; ce qu'il considéra soigneusement et en détail avec le plus grand plaisir.*



E doux sommeil, qui s'était infiltré dans mes membres las et rompus, m'avait tiré de l'épouvantable forêt, du fourré et des autres premiers lieux. Je me retrouvai dans un site beaucoup plus plaisant que le précédent. Il n'était point entouré de rochers éclatés, ni coupé de torrents marécageux, mais bien composé d'agréables collines de hauteur moyenne, toutes plantées de jeunes chênes, de rouvres, de frênes, de charmes, de hêtres touffus, d'yeuses, de tendres noyers, d'aulnes, de tilleuls, de peupliers et d'oliviers sauvages disposés au mieux de l'aspect des collines boisées. Au bas, dans la plaine, on voyait des touffes gracieuses d'arbrisseaux, de genêts en fleurs, de maintes plantes vertes; on voyait le cytise, le carex, le mélinet commun, la panacée musquée, la renoncule fleurie, le percefeuilles ou herbe aux cerfs, la sertulaire avec beaucoup d'autres herbes médicinales et végétations inconnues répandues dans

les prés. Cette aimable région était parée d'une abondante verdure. Un peu au delà du milieu je rencontrai une partie sablonneuse ou, pour mieux dire, un espace caillouteux entrecoupé de buissons. Là mes yeux aperçurent un charmant bois de palmiers dont les feuilles, semblables à des lames, étaient d'un si grand prix pour les antiques Égyptiens (1). Ces palmiers étaient abondamment pourvus de leurs fruits délicieux. Il y en avait quelques-uns d'assez petits; d'autres plus hauts et droits s'élançaient, symbolisant la victoire par la résistance que ces arbres opposent au poids qui les oppresse. Dans ces lieux, également, ne se trouvaient ni habitants, ni animaux. En me promenant solitaire sous ces palmiers plantés avec un écartement assez grand, je pensais que ceux d'Archelais (2), de la Phasélide (3) et de la vallée de Livias (4) n'étaient point à leur comparer. Quand soudain un loup féroce et affamé m'apparut la gueule pleine. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Je voulus crier, je ne pus donner de la voix. Mais il s'enfuit aussitôt. M'étant un peu remis, comme je regardais du côté où les collines boisées paraissaient se réunir, je vis, en un bas-fond, une forme incroyablement haute, en manière de tour ou d'observatoire élevé, tout près d'un grand édifice que je distinguais imparfaitement et qui semblait être une construction d'œuvre antique. J'admirai les élégantes collines s'élevant toujours plus du côté de cet édifice qu'elles semblaient rejoindre, de sorte qu'il pa-

(1) Les Éthiopiens faisaient du pain de dattes et en nourrissaient jusqu'à leurs bestiaux. (Théophraste, Hist. plant., II, 8.)

(2) Ville voisine de Jéricho.

(3) La Phasélide était célèbre par ses plants de palmiers que Salomé légua par testament à l'impératrice Livie. (Joseph. De bel. jud., 8.)

(4) Livias, ville sur le Jourdain, au-dessus de Machéronte, bâtie par Hérode en l'honneur de Livie. (Joseph. Ptolémée.) Figues renommées. (Pline.)

raissait enfermé entre l'un et l'autre mont, ainsi que dans un retranchement. Je pensai d'instinct que c'était chose digne d'être considérée, aussi pressai-je d'autant, en cette direction, ma marche déjà précipitée. Plus j'approchais, plus cette œuvre magnifique me paraissait immense, plus augmentait aussi mon désir de l'examiner. Déjà cela ne me semblait plus être un gigantesque observatoire, mais



bien un très-haut obélisque fondé sur une énorme base en pierre. Sa hauteur dépassait de beaucoup celle des monts qui le flanquaient, eussent-ils été l'Olympe, le Caucase ou le Cyllène (1). Parvenu à cet endroit désert, je fis une pause, inondé du plaisir inimaginable d'admirer à loisir un édifice d'un art aussi audacieux, d'une structure aussi colossale, d'une hauteur si prodigieuse.

(1) Mont Cyllène, dans l'ancienne Arcadie, aujourd'hui Zyria.

Émerveillé, j'examinais cette construction à demi ruinée, en marbre blanc de Paros, aux assises jointes sans l'aide du ciment, installées carrément et également, polies, alésées, aux bords teints en rouge avec un art qu'on ne saurait plus atteindre, à ce point qu'entre les jointures on n'eût pu introduire une aiguille tant mince qu'elle fût. Là je trouvai une colonnade si noble par la forme, le dessin et la matière, qu'il est impossible de se la figurer. Une partie en était brisée, une partie ruinée demeurait en place, une autre était intacte avec les architraves (1) et les chapiteaux d'une invention supérieure et d'une sculpture superbe. Corniches, frises (2), travées en arcade, énormes statues brisées dont les débris révélaient l'exacte proportion des membres, bassins, conques et vases en marbre de Numidie (3), en porphyre (4) ou en différents marbres ornés, grandes vasques, aqueducs et autres fragments immenses, d'une belle allure sculpturale quoique méconnaissables et presque réduits à leur état rudimentaire, tout cela gisait çà et là épars sur le sol. Des plantes sauvages poussaient leurs jets et rampaient parmi ces ruines, principalement l'anagyse (5), difficile à rompre, avec ses gousses à facettes, l'un et l'autre lentisque, le pied d'ours (6), le chiendent, l'assafétida, le liseron rustique, la centaurée et tant d'autres plantes qui germent près des ruines. Les murs abrupts étaient couverts de pariétaires, de cymbalaires pendantes et de

(1) Epistyles des Grecs.

(2) Zophori, fait de ζωοφόρος (qui porte des animaux), — Frise, de *phrygio*, un brodeur. Philander.

(3) Jaune, suivant Stace.

(4) Porphyre, marbre rouge moucheté de blanc, ainsi appelé du serpent Porphyrus. Ælian, liv. IX, ch. LVII.

(5) *Anagyris fœtida*, ou bois puant.

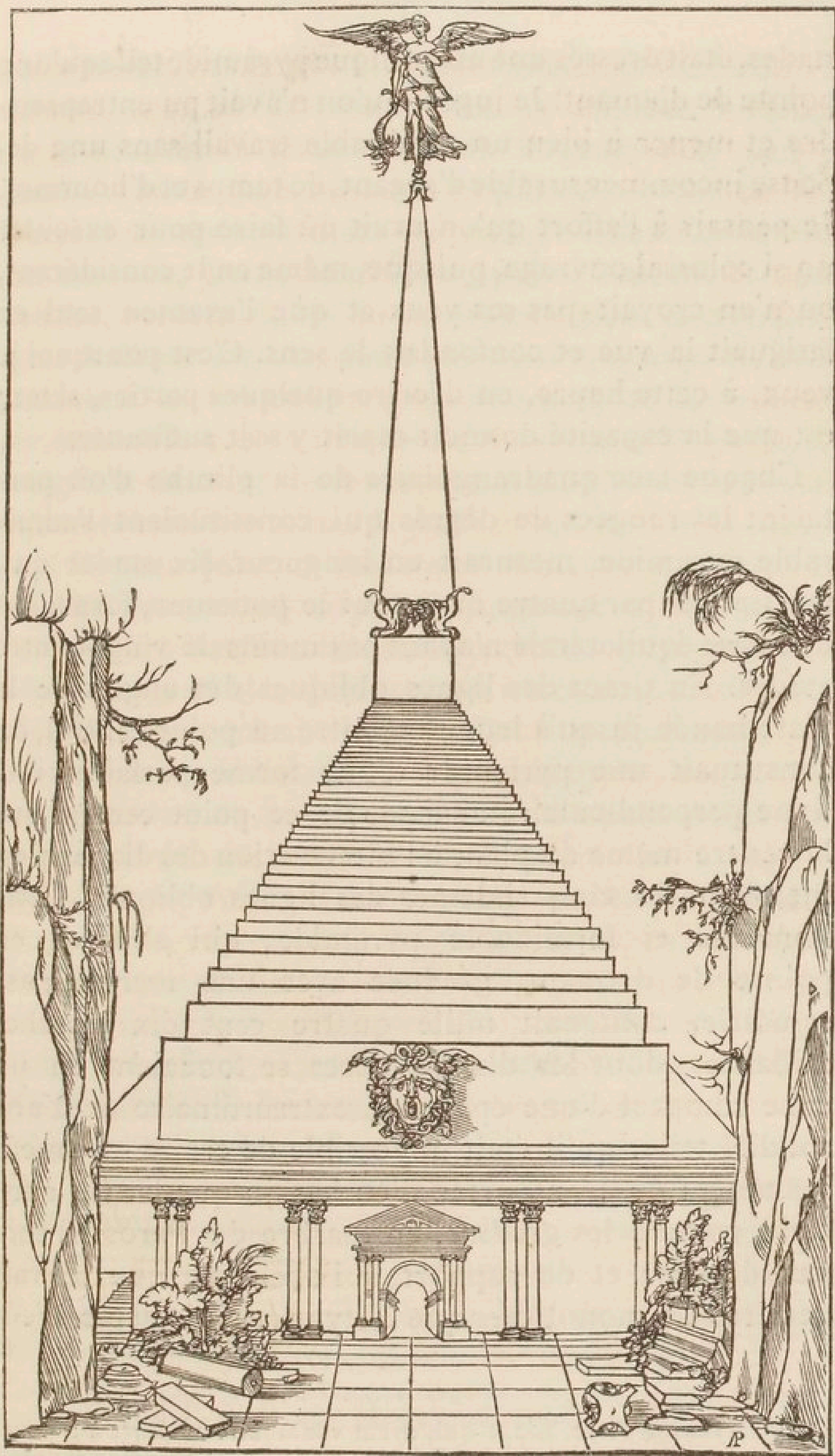
(6) *Arctopus*, oursine ou pied d'ours, genre de la famille des ombellifères.

créquiers épineux. Parmi ces plantes, sur ces murailles couvertes de végétations, rampaient certains lézards qui, souvent, en ces lieux déserts et silencieux, venaient, d'un premier mouvement, jusqu'à moi, ce dont je demeurais tout saisi et en grande peur. Il y avait là de larges cylindres à demi frustes, en serpentin (1) et en porphyre de couleur de corail et d'autres tons fort agréables. On y trouvait des fragments divers historiés, en taille ou en demi-taille, des morceaux de sculpture en ronde bosse ou en bas-relief, le tout témoignant d'une excellence telle, que, sans manquer à notre époque et sans la déprécier, on peut dire que la perfection d'un tel art s'est totalement évanouie. M'étant donc avancé jusque vers le milieu du front de ce superbe édifice, j'aperçus une porte entière, magnifique et considérable, proportionnée à tout l'édifice. Quant à la façade de la construction, je vis qu'elle s'étendait d'une montagne à l'autre, interposée entre leurs sections à pic, et je pus conjecturer à vue d'œil que sa dimension atteignait six stades (2) plus vingt pas. Ces montagnes étaient taillées perpendiculairement de la cime jusqu'au sol. Aussi je me demandais avec quels instruments de fer, avec quel emploi et quelle quantité de mains d'hommes une si grande entreprise avait pu être conduite à bien, sans compter ce qu'il avait fallu de temps et de persévérance.

Ainsi donc ce surprenant édifice adhérait à l'un et à l'autre mont, formant une telle clôture qu'on ne pouvait pénétrer dans le vallon ou en sortir qu'en passant par la haute porte mentionnée ci-dessus. Or, en cette œuvre immense qui, dans toute sa hauteur, depuis son couronnement jusqu'à sa base, pouvait mesurer cinq

(1) Ophites, Ὀφῖτις, Pline, 36. Le porphyre serpentin est l'ophite par excellence.

(2) Le stade équivaut à 180 mètres.



stades, était dressée une magnifique pyramide telle qu'une pointe de diamant. Je jugeai qu'on n'avait pu entreprendre et mener à bien un semblable travail sans une dépense incommensurable d'argent, de temps et d'hommes. Je pensais à l'effort qu'on avait dû faire pour exécuter un si colossal ouvrage, puisque, même en le considérant, on n'en croyait pas ses yeux et que l'examen seul en fatiguait la vue et confondait le sens. C'est pourquoi je veux, à cette heure, en décrire quelques parties, si tant est que la capacité de mon esprit y soit suffisante.

Chaque face quadrangulaire de la plinthe d'où partaient les rangées de degrés qui constituaient l'admirable pyramide, mesurait en longueur six stades qui, multipliées par quatre dans tout le pourtour, formaient une base équilatérale n'ayant pas moins de vingt-quatre stades. En tirant des lignes obliques des angles de la plate-bande jusqu'à leur rencontre au point central, on constituait une pyramide d'une forme parfaite; une ligne perpendiculaire abaissée de ce point central sur le centre même du plan, à l'intersection des diagonales, mesurait les cinq sixièmes des lignes obliques. Cette immense et formidable pyramide, qui s'élevait en pointe de diamant, graduée avec une merveilleuse symétrie, contenait mille quatre cent dix marches saillantes, dont les dix dernières se fondaient en un cube compact d'une épaisseur extraordinaire et d'une solidité telle, qu'il était impossible de croire qu'on eût jamais pu le transporter d'en bas jusque-là. Ce cube était, comme les gradins, en marbre de Paros; il servait de base et de support à l'obélisque que je vais décrire. Ce monolithe, que Tityus (1) lui-même n'eût

(1) Tityus ou Titye, géant qui, ayant voulu faire violence à Latone, fut tué à coups de flèches par Apollon et Diane. Son corps couvrait 9 arpents.

pu soulever, mesurait six parties sur chaque face déclive de côté, deux sur la base et une au sommet. Le plan de la base avait quatre pas de largeur; aux quatre coins de cette base faisaient saillie quatre jambes de Harpies velues et armées de griffes : elles étaient en métal fondu, fermement appliquées et soudées au monolithe, sur les angles, au droit des lignes diagonales. Leur hauteur était de deux pas, leur épaisseur en proportion. Elles avançaient gracieusement, se terminant, par le haut, en un admirable enroulement de feuillage rempli de fleurs et de fruits d'une mesure convenable, qui embrassait la base du grand obélisque fermement posé dessus. Celui-ci, fait de pierre pyropœcile (1) de Thèbes, comptait deux pas de largeur à la base et sept de hauteur; il se terminait élégamment en pointe. Sur ses faces, lisses et polies comme un miroir, des hiéroglyphes Égyptiens étaient entaillés à perfection.

Sur le faîte de l'obélisque on avait établi, avec beaucoup de soin et beaucoup d'art, une base solide en orichalque (2), sur laquelle était installé tout un appareil tournant en forme de pivot qui retenait une figure de nymphe, œuvre très-élégante en même matière, faite pour stupéfier quiconque la regardait avec une attention soutenue. Elle était de proportion telle que, malgré sa grande élévation, elle semblait être, vue d'en bas, de grandeur naturelle. Mais ce qui était plus surprenant encore que sa stature colossale, c'était l'audace avec laquelle on avait pu la dresser en l'air à une pareille hauteur. Son vêtement flottant découvrait ses

(1) Pyropœcile, πῦρ ποικίλον, feu tacheté. Marbre Syénite aux environs de Syène, dans la Thébaïde.

(2) Orichalque, ὄρος, montagne χαλκός, airain, airain de montagne. Au temps d'Hésiode, désigne un métal fabuleux. Au temps d'Aristote, cuivre pur, laiton ou airain. Chez les Latins l'orichalcum désigne le laiton.

cuisses charnues; deux ailes éployées, placées sur ses épaules, faisaient croire qu'elle allait s'envoler. Son visage fort beau, d'un aspect bienveillant, était un peu retourné du côté des ailes. Les tresses de sa chevelure flottaient librement en avant sur son front, l'occiput était chauve et dénudé. De la main droite, qu'elle regardait, elle tenait, inclinée vers la terre, une corne d'abondance travaillée avec art, et appuyait son autre main sur son sein nu. Cette statue tournait facilement à tous les vents, avec un tel grincement de la machine en métal qui frottait à l'endroit où les pieds de la figure posaient sur le socle, qu'on n'entendit jamais un pareil bruit dans le trésor de Rome, et que le tintinnabulum des thermes magnifiques d'Adrien ne produisit jamais une pareille sonnerie, non plus que celui qui était sur la plate-forme des cinq pyramides du monument carré (1). Aucun obélisque ne pouvait, à mon sens, être comparé à celui-ci : ni l'obélisque du Vatican, ni celui d'Alexandrie, ni ceux de Babylone. C'était un tel comble de merveille, qu'on en demeurait stupéfié. Ce qui me remplissait encore plus d'admiration que l'immensité de l'œuvre, c'étaient la souplesse du génie fécond et subtil de l'architecte, son goût exquis, sa diligence. Avec quel art inventif, quelle audace, quel courage, avec quelle force humaine, quelle méthode, quelle dépense incroyable, avec quelle émulation céleste avait-on pu porter un poids semblable en l'air? Avec quels instruments, quelles poulies, quels cabestans, quelles chèvres, quelles autres machines de traction et armatures! Devant chose telle, il faut que toute construction colossale s'impose silence.

(1) Les cinq pyramides du tombeau de Porsenna, au sommet desquelles étaient des cymbales suspendues par des chaînes et qui frappaient une boule d'airain au moindre vent. (Pline, 36.)

Revenons à l'immense pyramide sous laquelle était placée une grande plinthe massive et carrée comptant sur chaque face quatorze pas de hauteur et six stades de largeur. Cette plinthe formait le soubassement du premier degré de la pyramide. Je pensai qu'une masse semblable, réduite en cette forme au prix de tant de fatigue humaine, n'avait pas été apportée là d'autre part, mais qu'on l'avait taillée à même la montagne. Les degrés avaient été faits avec des quartiers de marbre assemblés. Cet énorme carré n'adhérait pas aux coupes de la montagne, il en était séparé de chaque côté par un espace de dix pas. Droit devant moi, au milieu de la plinthe, était sculptée, en perfection et audacieusement, la tête vipérienne de l'épouvantable Méduse furieuse d'aspect, vociférante et rechignée, avec des yeux terribles enfoncés sous les sourcils, le front ridé, la bouche grande ouverte qui, percée, donnait accès à un passage droit et voûté pénétrant jusqu'au centre, c'est-à-dire jusqu'à la rencontre de la ligne médiane perpendiculaire, abaissée du sommet de la pyramide. On parvenait à l'ouverture de la bouche par quelques enroulements des cheveux. Ces cheveux étaient disposés et rendus par l'artiste avec une indicible souplesse d'intelligence, avec un art si bien réglé, si bien mesuré, qu'on y pouvait monter par des degrés jusque dans la bouche ouverte. En guise de cheveux capricieux, enroulés en spirales vivantes et immenses, j'admirai avec stupéfaction des vipères et autres serpents entortillés qui se nouaient autour de la tête monstrueuse et s'embrouillaient confusément en replis tortueux. Ce visage, cette mêlée de serpents écailleux faisaient, par le fait de leur exécution, une illusion telle, que j'en fus tout rempli d'horreur et de crainte. Dans les yeux des serpents étaient enchâssées des pierres brillantes, et, si je n'avais été convaincu que tout cela n'était que

marbre, je ne sais si j'aurais eu l'audace de m'en approcher.

Le passage dont j'ai parlé, taillé dans la pierre vive, menait dans un espace central et circulaire où se trouvait un escalier tournant par où l'on montait jusqu'à la cime de la pyramide, sur la plate-forme du cube qui supportait l'obélisque élevé. Ce que j'admirais pardessus tout, dans ces travaux étonnants, c'était la clarté parfaite qui régnait dans la vis de l'escalier. C'est que l'architecte ingénieux et subtil avait, le plus intelligemment du monde, ménagé, avec une exquise recherche d'intelligence, quelques conduits dissimulés de lumière, qui, selon le cours du soleil, correspondaient directement à la partie basse, moyenne et haute. La partie basse était éclairée par les soupiraux d'en haut, la partie haute par ceux d'en bas qui, par réflexion, l'illuminaient suffisamment. Car l'habile mathématicien avait si bien calculé les règles de la parfaite disposition du bâtiment, selon les trois faces orientale, méridionale et occidentale, qu'à toute heure du jour l'escalier tortueux était éclairé au moyen de ces soupiraux distribués et dispersés symétriquement en divers endroits de la grande pyramide. Sur la façade où était cette tête de Méduse, il y avait un escalier droit et élevé qui se trouvait à la base de l'édifice, du côté droit, et qui était creusé à même le roc, dans l'espace de dix pas compris entre la pyramide et la montagne. J'y montai avec plus de curiosité qu'il n'était permis, peut-être; étant parvenu, par l'entablement, jusque devant la bouche, je gravis les marches tournantes, atteignant, non sans fatigue et non sans vertige, à une hauteur incroyable. Mes yeux ne pouvaient voir jusqu'en bas, tant les objets qui s'y trouvaient me semblaient effacés par la distance, et je n'osais bouger du milieu de la plate-forme. Autour de l'issue de l'escalier tournant

étaient des balustres en métal, façonnés en forme de fuseaux, disposés en cercle et proprement scellés. De l'axe de l'un à celui de l'autre on mesurait un pied d'écartement; la hauteur de chacun était d'un demi-pas. Ils étaient reliés entre eux, au sommet, par une main d'appui de même substance qui courait dessus en forme ondulée. Cette balustrade enfermait l'ouverture de la vis, excepté du côté par où l'on sortait sur le terre-plein, afin qu'on n'allât pas, ainsi que je le présume, se précipiter dans ce puits profond, car une telle hauteur donnait le vertige. Au-dessous du plan inférieur de l'obélisque était scellée au plomb, tout à plat, une tablette d'airain portant une inscription en caractères Latins, Grecs et Arabes, par laquelle je compris que le monument avait été dédié au divin Soleil. On y voyait notée la description de sa structure et de ses mesures intégrales. Le nom de l'architecte était ainsi marqué sur l'obélisque, en lettres Grecques :

ΛΙΧΑΣ Ο ΛΙΒΙΚΟΣ ΛΙΘΟΔΟΜΟΣ
ΩΡΘΟΣΕΝΜΕ

LICHAS LIBYCVS ARCHITECTVS
EREXIT ME (1).

Revenant à la face antérieure de la plinthe sur laquelle était fondée la pyramide, j'y remarquai une élégante et magnifique sculpture d'une Gigantomachie cruelle où ne manquait que la vie. Elle était admirablement travaillée et figurée avec tous les mouvements et l'agitation des corps énormes. C'était une imitation de la nature si parfaitement rendue, que les regards ainsi

(1) Lichas le Lybien m'a érigé.

que les pieds semblaient s'efforcer violemment d'aller de côté et d'autre. Les chevaux, aussi, paraissaient vivants. Les uns étaient abattus, les autres couraient en masses; quelques-uns, blessés, gisaient et semblaient rendre le dernier souffle de la bonne existence; plusieurs foulaient pesamment de leurs sabots les corps étendus, et s'arrêtaient furieux, effrénés. Les Géants, confondant leurs armures, se tenaient fermement enlacés. Tels étaient emportés, les pieds retenus dans l'étrier; tels étaient suffoqués sous le poids des cadavres; tels se précipitaient en avant avec leurs chevaux blessés; tels, jetés à terre, se protégeaient avec leurs targes tout en combattant; d'aucuns avaient des ceinturons, qui des glaives à des baudriers, qui d'antiques épées Persanes et maint instrument d'aspect mortel. La plupart, en troupe confuse, combattaient à pied armés de traits et de boucliers. Il y en avait de cuirassés, avec des casques surmontés de cimiers aux emblèmes variés; il y en avait de complètement nus qui semblaient insulter d'un cœur hautain à la mort; d'autres avaient des colliers et étaient décorés de nobles et divers insignes militaires; d'autres paraissaient pousser des cris formidables, d'autres faire des gestes obstinés et furieux. Combien en comptait-on de mourants, qui exprimaient l'effet d'un silence semblable à celui de la nature même ? On en voyait qui, au milieu d'instruments de guerre funèbres et inconnus, montraient leurs membres robustes, leurs muscles saillants, étalaient aux yeux le jeu de leurs os et les cavités où se trahissaient leurs nerfs contractés. Cette mêlée semblait si épouvantable, qu'on eût dit que Mars lui-même se fût joint pour combattre à Porphyrion et à Alcyonée (1), si bien qu'en sollicitant sa mémoire on

(1) Porphyrion, fils de l'Érèbe et de la Nuit. Alcyonée, fils d'Uranus et de la Terre. Géants. Les uns les font frères.

pouvait se retracer la déroute que leur infligea le rauque braiment de l'âne (1).

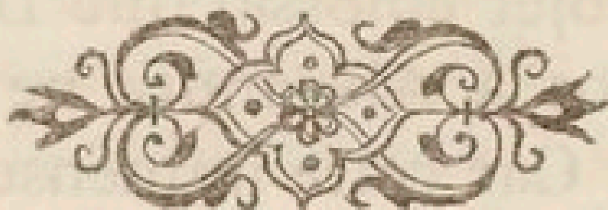
Toutes ces images, qui dépassaient la grandeur naturelle, étaient parfaitement sculptées en demi-bosse tout en marbre très-pur et très-éclatant, dont la blancheur ressortait sur le fond en pierre noire, ce qui donnait à l'œuvre un grand relief. Là donc on voyait des corps énormes, des efforts extrêmes, des actions voulues, des vêtements guerriers, des morts diverses et une victoire incertaine. Hélas! mon esprit lassé, mon intelligence troublée par une telle variété, mes sens en désordre ne me permettent pas de décrire apertement le tout, ni même seulement une partie d'une représentation aussi parfaite.

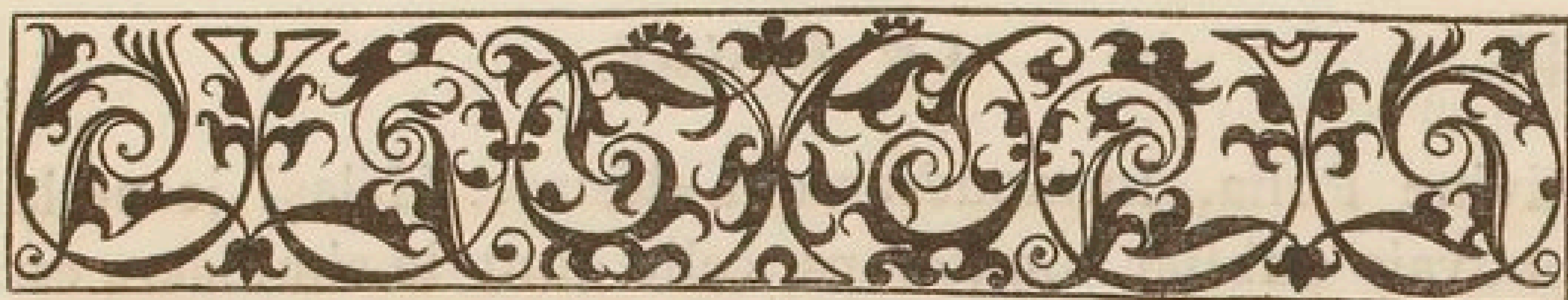
D'où put naître une telle audace, une si ardente passion d'assembler un tel monceau, un tel fardeau, une telle accumulation de pierres ? Avec quelles voitures, avec quelles grues, quels chariots, quels rouleaux, a-t-on pu remuer un tel amoncellement de matériaux ? Sur quel appui a-t-on pu les asseoir et les conjoindre? Quelle masse de ciment n'a-t-il pas fallu pour fonder l'édifice de cet obélisque si élevé, de cette immense pyramide ? Le projet colossal que Dinocrates proposa pour le mont Athos à Alexandre ne fut pas de beaucoup si téméraire. Car cette immense construction excédait, sans aucun doute, l'audace des Égyptiens. Demeurez cois, travaux de Lemnos (2) ; soyez muets, théâtres antiques! Le tombeau de Mausole n'atteint pas à cette

(1) Ératosthènes rapporte que le braiment des ânes montés par les Satyres et les Silènes venus, à la suite de Bacchus, au secours de Jupiter, frappa les géants de terreur et les mit en fuite. (Hygini *Poeticon Astronomicon*, II p., ch. XXIII.)

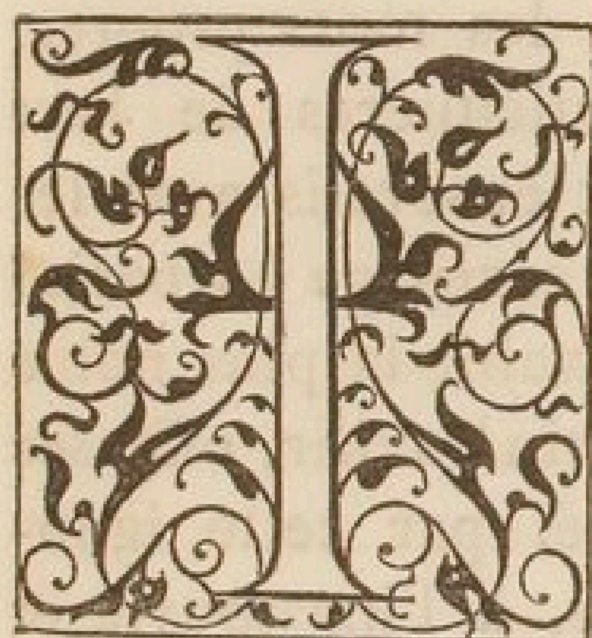
(2) Le labyrinthe de Lemnos, construit par les architectes Smilus, Rholus et Théodore Lemnien, édifice merveilleux où l'on voyait cent cinquante colonnes faites au tour.

œuvre qui, certainement, ne fut pas connue de celui qui décrivit les sept merveilles ou spectacles du monde. On n'en vit, on n'en conçut jamais de pareille en aucun siècle. L'admirable sépulcre de Ninus, lui-même, est réduit au silence. Enfin, je considérais quelle résistance obstinée des voûtes, quels piliers hexagonaux et tétragonaux, quel appareil de colonnes dans les fondations, pouvaient supporter une masse aussi pesante. Je conclus, par le raisonnement, que le dessous était le roc même, ou qu'il était fait de ciment et de pierre en manière de blocage formant une masse compacte. Je vis que l'intérieur de cet édifice était creux et plongé dans l'obscurité. Quant à la porte, je dirai, au chapitre suivant, comme elle était d'une construction magnifique, superbe, digne de ce monument éternel, et combien elle était excellemment disposée.





Poliphile, après avoir parlé d'une *partie de l'immense construction avec la pyramide colossale et l'admirable obélisque, décrit, dans le chapitre suivant, des œuvres grandes et merveilleuses, principalement un cheval, un colosse couché, un éléphant et surtout une porte très-élégante.*



IL serait juste qu'on me permît d'affirmer que jamais, dans tout l'univers, il n'a dû exister des œuvres d'une telle magnificence, et que jamais l'intuition humaine n'en a conçu ni même entrevu de pareilles. J'en conclurai presque, avec assurance, que tout le savoir humain joint au plus grand talent ne saurait atteindre à une telle audace dans l'art de bâtir, ni en rassembler les moyens, ni en perpétrer l'invention. Mes sensations, suspendues entre un vif plaisir et la stupeur, étaient captivées par un examen attentif et persévérant, au point que nul souvenir joyeux ou triste ne traversait plus ma mémoire. Mais, en admirant avec application et curiosité ces parfaites et nobles statues de pierre représentant des vierges, je ne pus, dans l'agitation qui s'empara de moi, que soupirer en sanglotant. Toutefois mes soupirs amoureux et sonores en ces lieux solitaires, abandonnés, et à l'atmosphère épaissie, me rappelaient ma

divine Polia, immodérément désirée. Hélas! je ne la pouvais oublier longtemps, celle dont le simulacre est dans mon esprit, celle qui est la compagne diligente de mon voyage. C'est en elle que mon âme établit solidement un nid pour s'y coucher heureuse et sûre, comme dans un retranchement protecteur, dans un asile où rien n'est à craindre.

Étant donc parvenu à cet endroit où mes yeux ravis ne cessaient de contempler une œuvre antique si considérable et si rare, j'admirai, au delà de tout, une porte tellement étonnante, d'un art si incroyable, d'une élégance générale de lignes telle, qu'on ne saurait en fabriquer une autre avec cette perfection. Je ne me sens vraiment pas une science suffisante pour la décrire parfaitement et complètement, d'autant plus que, de notre temps, les termes vulgaires, les mots propres, les expressions consacrées et particulières de l'art architectural demeurent oubliés et ensevelis avec les hommes supérieurs. O exécrable et sacrilège barbarie! Comment as-tu pu, spoliatrice, envahir la plus noble partie du trésor et du sanctuaire Latin! avilir, offenser mortellement l'art, jadis si honoré, par cette ignorance maudite qui, jointe à l'âpre, à l'inassouvie et perfide avarice, a offusqué cette grande, cette excellente région qui fit de Rome la sublime impératrice universelle!

Je dois dire que devant cette porte extraordinaire était ménagée en plein air une place carrée de trente pas de diamètre. Elle était remarquablement pavée de dalles en marbre séparées les unes des autres par un interstice d'un pied rempli d'un travail en mosaïque représentant des entrelacs et des guirlandes diversement colorés, travail brisé en partie et interrompu par les ruines de pierre. Au fond de la place, tant à droite qu'à gauche, vers les monts, se déroulaient, à niveau du pavé, deux rangées

de colonnes, d'un écartement parfait, avec des architraves allant de l'une à l'autre en toute convenance. Le cours de ces colonnes commençait de chaque côté, à la ligne extrême du dallage, en partant de la métope ou front de la grande porte, et, entre chaque colonnade, il y avait l'espace de quinze pas. Ces colonnes, pour la plupart, se voyaient encore debout et entières, avec leur chapiteau Dorique ou pulviné (1), décoré de leurs volutes en colimaçon se renversant de côté au-dessus du quart de rond (2) et des astragales placées dessous, formant ainsi une saillie excédant d'un tiers la largeur du chapiteau, dont la hauteur était égale au demi-diamètre de la colonne. Par-dessus régnait l'épistyle ou travée continue, généralement brisée et interrompue. Beaucoup de colonnes étaient privées de leurs chapiteaux, dont plusieurs étaient enfouis dans les ruines, jusqu'à l'astragale, jusqu'à l'hypotrachelium (3), jusqu'à l'Apothèse (4). Là auprès demeuraient encore quelques vieux platanes, quelques lauriers sauvages, des cyprès conifères, des ronces odorantes. J'en conclus que ç'avait dû être un hippodrome ou un xyste, ou un cirque, ou un promenoir, ou un hypêthre (5), ou quelque euripe temporaire.

Sur cette place, à dix pas devant la porte, je vis un prodigieux cheval, un coursier ailé de bronze, au vol abaissé, d'une grandeur immense, dont le sabot couvrait, sur le plan de la base, une circonférence de cinq pieds. Du point extrême du sabot de devant jusque

(1) Pulviné, en forme de coussin. *Pulvinatum capitellum*, chapiteau pulviné. (Vitruve.)

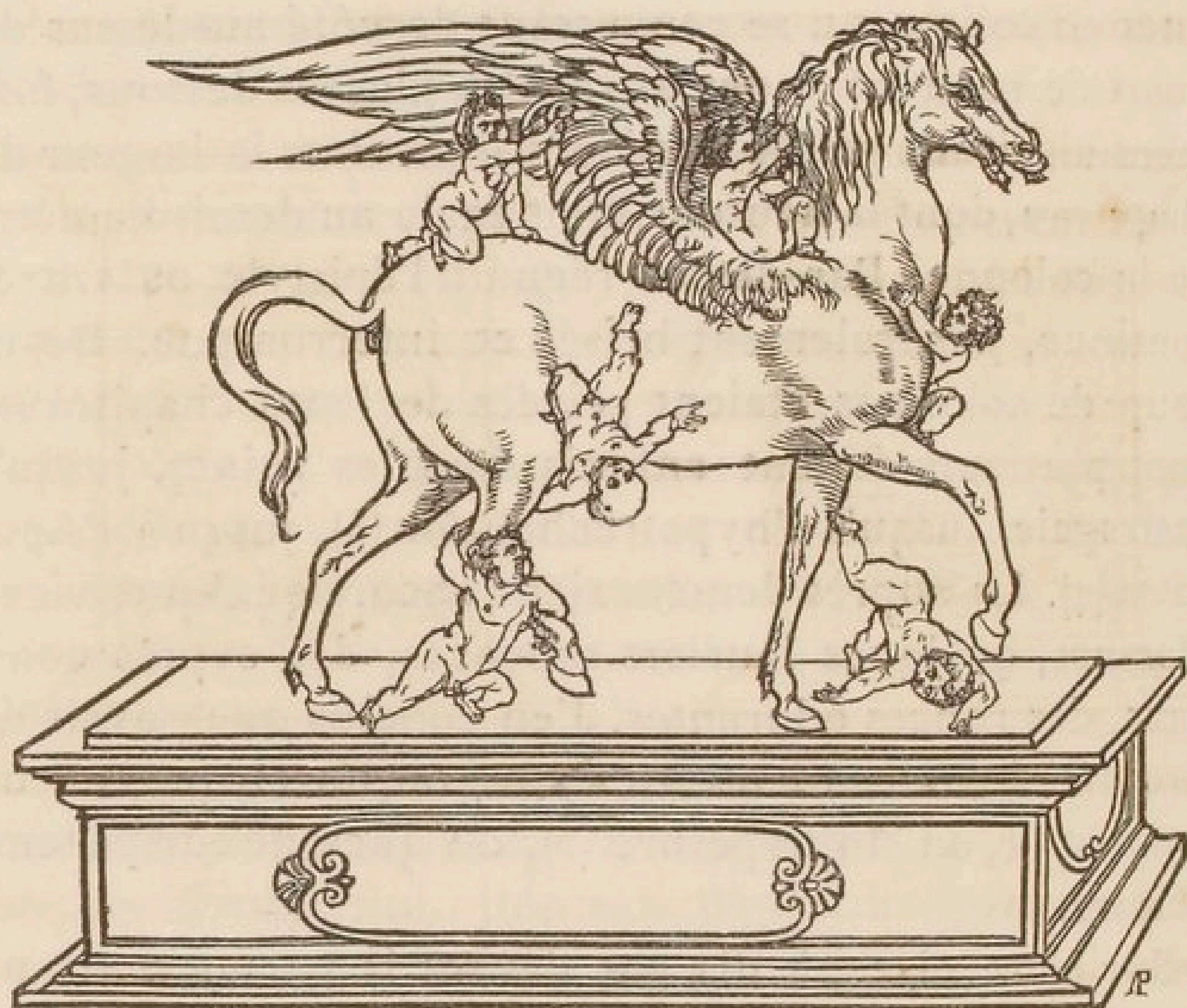
(2) Echinus. (Vitruve.)

(3) *Hypotrachelium*, de Ὑποτραχήλιον, le col du chapiteau.

(4) *Apothesis*. Le congé, le chanfrein; retraite depuis le filet pour aller gagner le nu de la colonne.

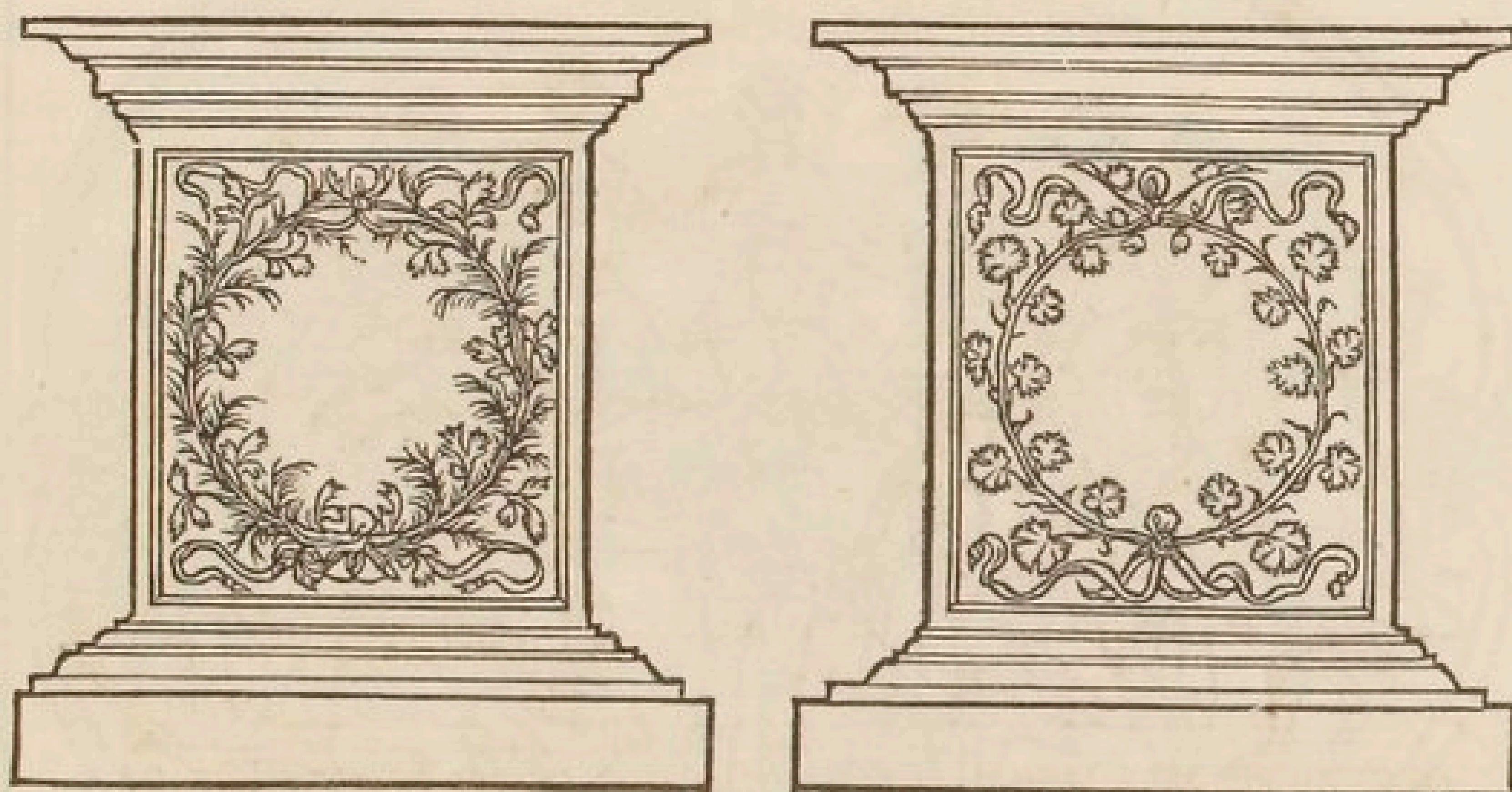
(5) Temple découvert.

sous le poitrail, on comptait neuf pieds. Il me sembla très-haut. Il avait la tête libre, sans frein, avec deux petites oreilles, l'une projetée en avant, l'autre en arrière. Sa crinière ondulée tombait sur le côté droit du cou. Un grand nombre d'enfants s'efforçaient de se maintenir sur le dos de ce cheval, mais aucun ne pouvait y parvenir, soit à cause de la rapidité,



soit à cause de la dureté de son allure. Les uns tombaient ou étaient jetés à terre, debout ou couchés; d'autres s'accrochaient; quelques-uns, renversés, se retenaient vainement avec les mains serrées aux longs crins; quelques autres, dans leur chute, faisaient mine de se relever sous le corps du cheval qui les avait secoués. Sur la superficie de la base était scellée au plomb une plaque en même métal que la statue, à laquelle adhéraient les sabots du cheval

et les enfants tombés (1). Toute cette grande composition avait été coulée toute d'une pièce, avec un art de fondre admirable. On pouvait reconnaître qu'aucun des enfants n'avait eu la satisfaction de chevaucher le colosse, car leurs statues semblaient chagrines, et si elles ne se lamentaient point, c'était uniquement qu'elles étaient sans vie, tant elles imitaient parfaitement la vraie nature. Que l'esprit subtil de Pérille (2), du Juif Hiram (3) ou de n'importe quel fondeur, cède le pas!



Ce cheval semblait vouloir introduire par la grande porte les enfants qu'il mettait à mal. Le socle qui servait de base à l'œuvre était fait de marbre solide, proportionné en épaisseur, hauteur et largeur au soutien de l'appareil qui s'y trouvait fixé. Ce marbre était couvert de veines multicolores et de teintes variées fort agréables à la vue, mêlées et confusément disposées.

(1) Les peintures de Jules Romain, dans le palais du T, à Mantoue, semblent inspirées de cette gigantomachie.

(2) Pérille, Athénien, construisit le fameux taureau de Phalaris, tyran d'Agrigente, qui en fit l'essai sur l'auteur même.

(3) Hiram, architecte Tyrien, qui dirigea la construction du temple de Jérusalem.

Sur le front de ce socle, du côté de la grande porte, j'aperçus une couronne de marbre vert simulant des feuilles d'ache amère (1) entremêlées de feuilles de peucédane (2), et, dans cette couronne, une pierre circulaire blanche sur laquelle était gravée cette légende en majuscules Latines : DEIS AMBIGVIS DEDICATVS (3). Sur la face opposée était pareillement une



couronne d'aconit mortifère avec ces mots : EQVVS INFÆLICITATIS (4).

Au côté droit était sculpté un chœur d'hommes et de demoiselles ayant deux visages, dont celui de devant riait et celui de derrière pleurait. Ces figures dansaient

(1) *Apium,* dont on faisait des couronnes. (Virgile, *passim.*)

(2) Fenouil de porc.

(3) Dédié aux Dieux ambigus.

(4) Cheval d'infélicité.

en rond, se tenant par les mains, homme avec homme, femme avec femme, un bras de l'homme passant par-dessus celui d'une femme, et l'autre par-dessous. Ils allaient ainsi l'un après l'autre, de façon que toujours un visage joyeux était tourné vers le visage attristé qui le précédait. Il y avait sept personnes de chaque sexe, si parfaitement bien sculptées, avec des mouvements si vivants,



et de si belles draperies flottantes qui, cependant, ne les découvraient pas, qu'on ne pouvait reprocher rien à l'ouvrier, si ce n'est qu'on n'entendait pas leurs voix et qu'on ne voyait pas couler leurs larmes. Ce chœur était exécuté dans un ovale encadré. Sous cette image je lus cette parole inscrite : TEMPUS (1).

De l'autre côté, j'observai, dans une image de la même forme que la première, — œuvre parfaite du

(1) Le Temps.

même ouvrier, bien mouvementée, encadrée comme l'autre dans une belle feuillure, — j'observai, dis-je, beaucoup de jeunes garçons occupés à cueillir des fleurs parmi les herbes et les arbustes, en compagnie d'un grand nombre de nymphes gracieuses qui badinaient allègrement et les leur ravissaient en folâtrant. De la même façon, ci-dessus décrite, des majuscules gravées exprimaient cette seule parole : Amissio (1). Ces lettres étaient d'une proportion parfaitement exacte et leur épaisseur ne dépassait que de fort peu la neuvième partie de leur quadrature.

Stupéfait, rêveur, je contemplais, avec un plaisir et une curiosité extrêmes, cette machine extraordinaire fondue en forme d'animal, invention très-digne du génie humain, d'une proportion, d'une harmonie exquise dans tous ses membres. Cela me rappela le néfaste cheval Sejanus (2). J'étais comme halluciné par ce mystérieux objet d'art, quand un grand éléphant m'offrit un non moins merveilleux spectacle, et je m'élançai vers lui avec plaisir. Mais voilà que j'entendis un gémissement d'homme malade. Je m'arrêtai les cheveux hérissés et, sans délibérer autrement, je m'en fus du côté d'où était partie cette plainte, par un champ plein de ruines, escaladant des quartiers et des débris de marbre. Je m'avançais avec précaution, lorsque je vis un énorme et admirable colosse avec les pieds nus et perforés, avec les jambes toutes creuses. Je fus du côté de la tête, elle était horrible à voir ; je conjecturai que l'air, en s'introduisant par la plante des pieds, causait, par une invention divine, le sourd gémissement exprimé. Ce colosse gisait sur le dos ; il était fondu avec un art admirable. Il paraissait d'âge moyen, sa tête était quel-

(1) Perte.

(2) Cheval de Meius Sejus, qui porta malheur à tous ses maîtres.

que peu relevée par un coussin. Il avait l'apparence d'un malade. La bouche avait l'air de soupirer et de gémir, elle était entre-bâillée de neuf pas de large. Par les cheveux on pouvait monter sur la poitrine, et l'on parvenait dans la bouche lamentable par les crins tourmentés de la barbe épaisse. Cette bouche entr'ouverte était creuse. J'y entrai, poussé par une curieuse envie de voir, et pénétrai, sans réflexion, par des degrés qui étaient dans la gorge, jusques au fond de l'estomac. O conception surprenante! J'admirai toutes les parties qui sont à l'intérieur du corps humain ; sur chacune d'elles je remarquai, gravés en trois idiomes, Chaldéen, Grec et Latin, les noms de tout ce qui constitue ses différents organes : intestins, nerfs, os, veines, muscles et chairs (1), aussi bien que les noms des maladies qui s'y engendrent, avec leur cause, leur cure et leur guérison. Car, à tous ces viscères agglomérés, il était une petite entrée commode qui permettait d'y pénétrer, ainsi que des soupiraux, distribués en divers points du corps, éclairant à souhait les parties.

Nulle de ces parties ne le cédait à la nature. Lorsque je portai mon attention sur le cœur, j'y pus lire comme quoi les soupirs s'engendrent d'Amour et voir le point où celui-ci fait de si cruelles blessures. Là, tout ému, je poussai un long gémissement en invoquant Polia, si bien que j'entendis, avec horreur, toute cette machine en retentir. Quelle prodigieuse invention d'un art incomparable, grâce à laquelle, sans connaissance anatomique, un homme quelconque se pouvait faire valoir! O illustres génies du passé ! O véritable âge d'or, pendant lequel la Vertu s'alliait à la Fortune, tu n'as laissé

(1) *Polposita*, chair. Poliphile commet la même erreur que cet académicien de nos jours, qui disait dans un article de critique d'art : Il manque de la chair sur ces muscles!

pour héritage à ce siècle-ci que l'Ignorance et son émule l'Avarice ! Mais, sortant par une issue ménagée dans l'épaisseur du Colosse, j'aperçus, en un autre endroit, le front d'une tête de femme presque ensevelie dans la masse des débris. J'estimai que c'était quelque œuvre analogue ; toutefois, empêché de l'examiner par l'amas des ruines pêle-mêle accumulées, je me privai de l'aller admirer et retournai à mon premier poste. Là, non loin du grand cheval, au même niveau, s'offrait aux regards un énorme éléphant de pierre plus noire qu'obsidienne (1), toute scintillante de paillettes d'or et d'argent, en manière de poudre insufflée à la surface, ce qui la rendait on ne peut plus brillante. Le poli en dénotait l'extrême dureté. Les objets environnants s'y réfléchissaient au naturel de tous côtés, sauf là où les parties en métal avaient laissé couler leur rouille verdâtre. En effet, sur le large dos de l'animal était une merveilleuse housse en airain que retenaient deux courroies ceignant son vaste corps. Entre ces courroies, attachées par des fibules, adhérait un bloc équarri correspondant à l'épaisseur d'un obélisque posé sur l'éléphant et fait de la même pierre que lui (2). Car aucun poids ne doit porter d'aplomb sur le vide, rien ne peut être solide et durable au-dessus d'une solution de continuité.

Trois faces du bloc sousjacent offraient des caractères Égyptiens excellemment tracés. Quant au monstre à l'énorme dos, il était supérieurement et très-fidèlement rendu selon les règles de la statuaire qui président à l'imitation. Sur la housse dont j'ai parlé, toute ornée de

(1) Obsidienne, ou obsidiane, dite aussi agate d'Islande, verre volcanique, nommée ainsi d'Obsidius, qui la découvrit en Éthiopie.

(2) Il existe à Catane, en Sicile, un spécimen antique de ce genre, et le Bernin s'est servi de cette idée pour l'obélisque qu'il a élevé sur la place de la Minerve, à Rome.

cachets, de boutons, de petits sujets et de symboles, était fermement fondé l'obélisque en pierre Lacédémonienne verdâtre (1). La hauteur des côtes était égale à la longueur de la base — soit un pied — multipliée sept fois. L'obélisque allait en s'effilant jusqu'au sommet qui se terminait en pointe. Là était fixée une boule très-ronde d'une substance transparente et polie. La grande bête sauvage, d'une si noble exécution, posait parfaitement équilibrée sur le plan bien nivelé d'un large soubassement en porphyre le plus dur et du dessin le plus parfait. Deux longues dents, appliquées et appareillées, en pierre blanche et luisante, venaient en avant, et, de la housse d'airain, pendait, attaché par des boucles, un pectoral de bronze couvert d'ornements variés, au milieu duquel on lisait en idiome Latin : CEREBRVM EST IN CAPITE (2). Pareillement, autour de cette partie du cou qui avoisine la tête, courait un lien fait de main de maître d'où pendait, sur le large front, un ornement extraordinaire, sorte de tenture d'airain tout à fait remarquable, de la forme d'un carré double, et, sur le champ duquel, bordé d'un feuillage ondulé, je vis des lettres Ioniques et Arabes qui disaient : ΠΟΝΟΣ ΚΑΙ ΕΥΦΥΙΑ (3).

Pour l'heure, le proboscide (4) vorace ne pendait pas au-dessus du plan du soubassement, mais il était relevé

(1) *Laconicum*, le marbre de Laconie ; le plus beau vert antique, se trouvait à fleur de terre, vers les sources de l'Eurotas.

Et quod virenti fonte lavit Eurotas.

(Martial.)

Post cauta Laconum
Marmoris herbosi radians interviret ordo.

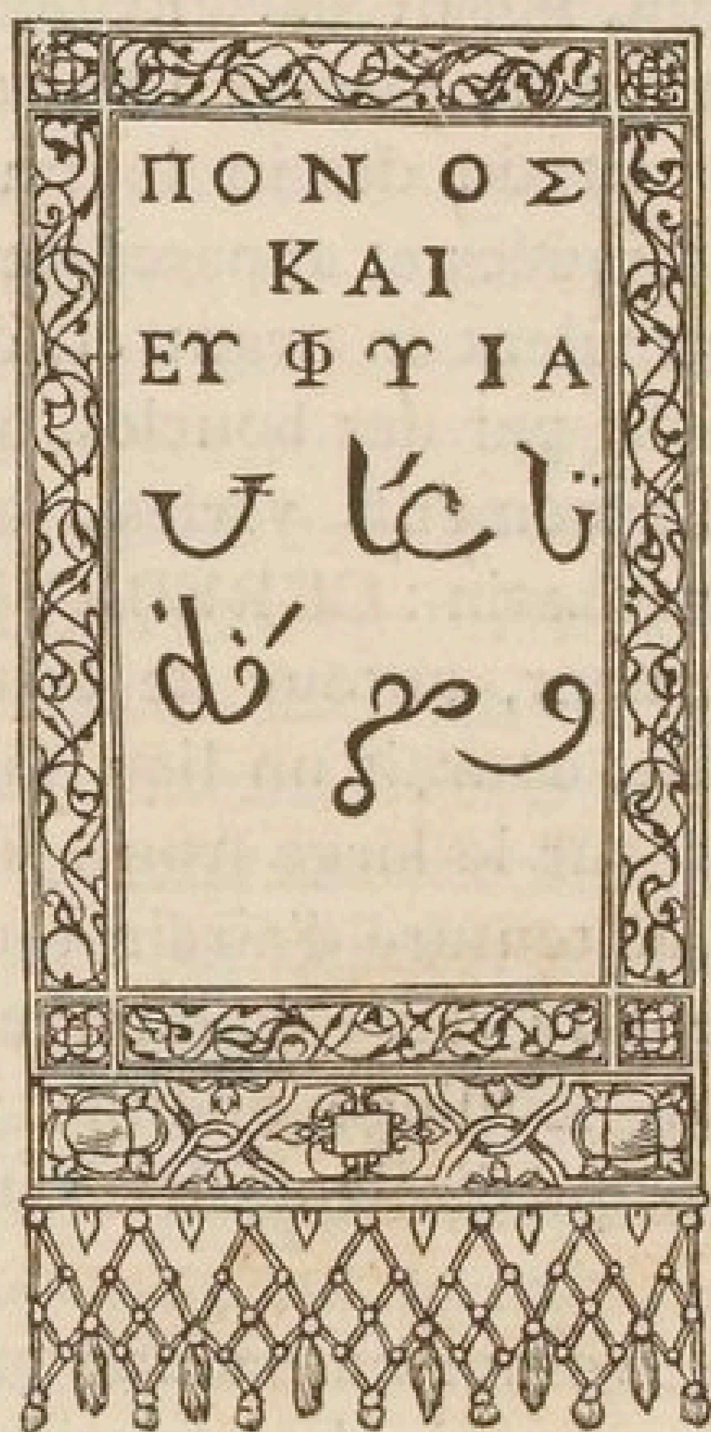
(Sidonius Apollinaris, in *Paneg. Majoriani.*)

(2) Le cerveau est dans la tête.

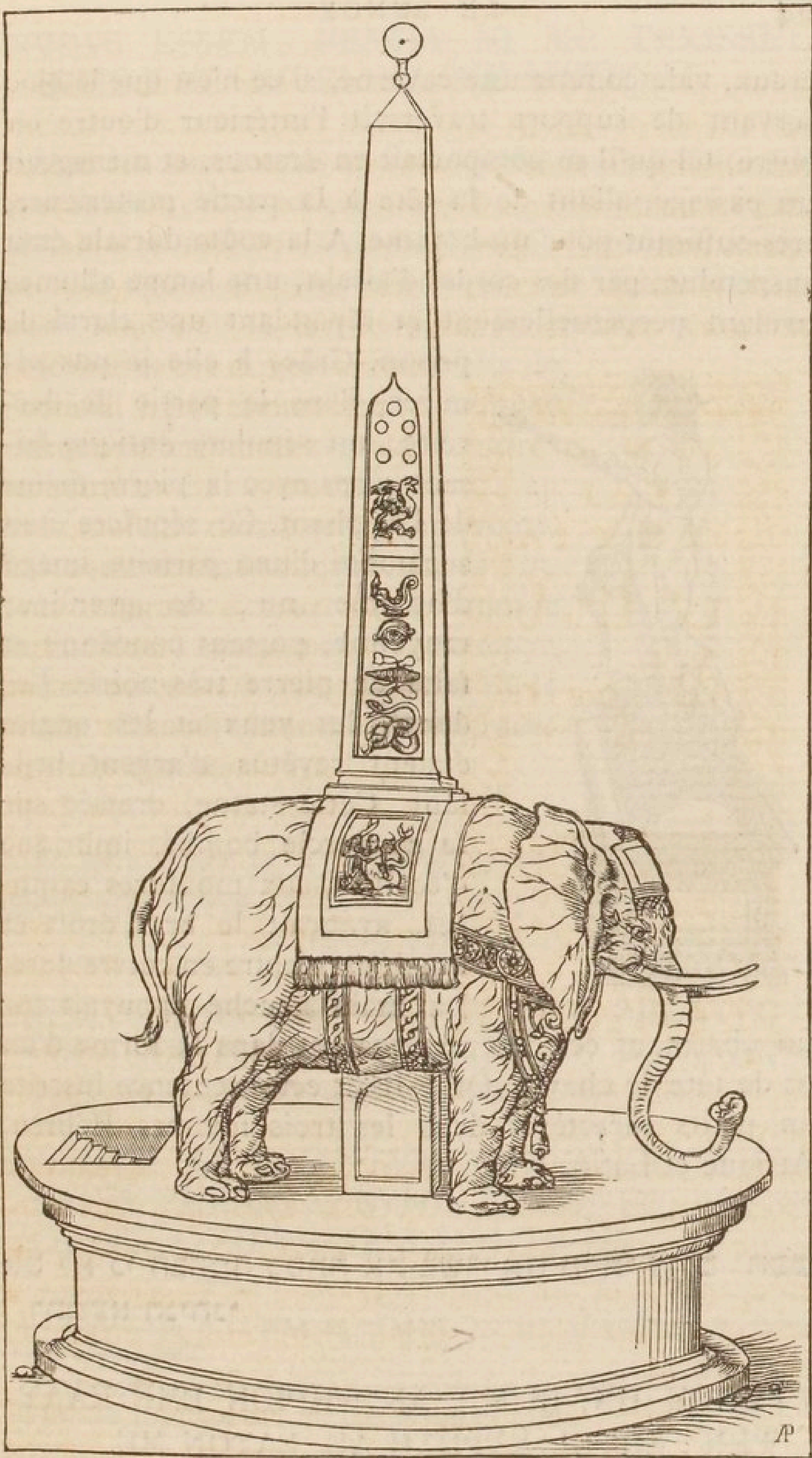
(3) Labeur et industrie.

(4) La trompe.

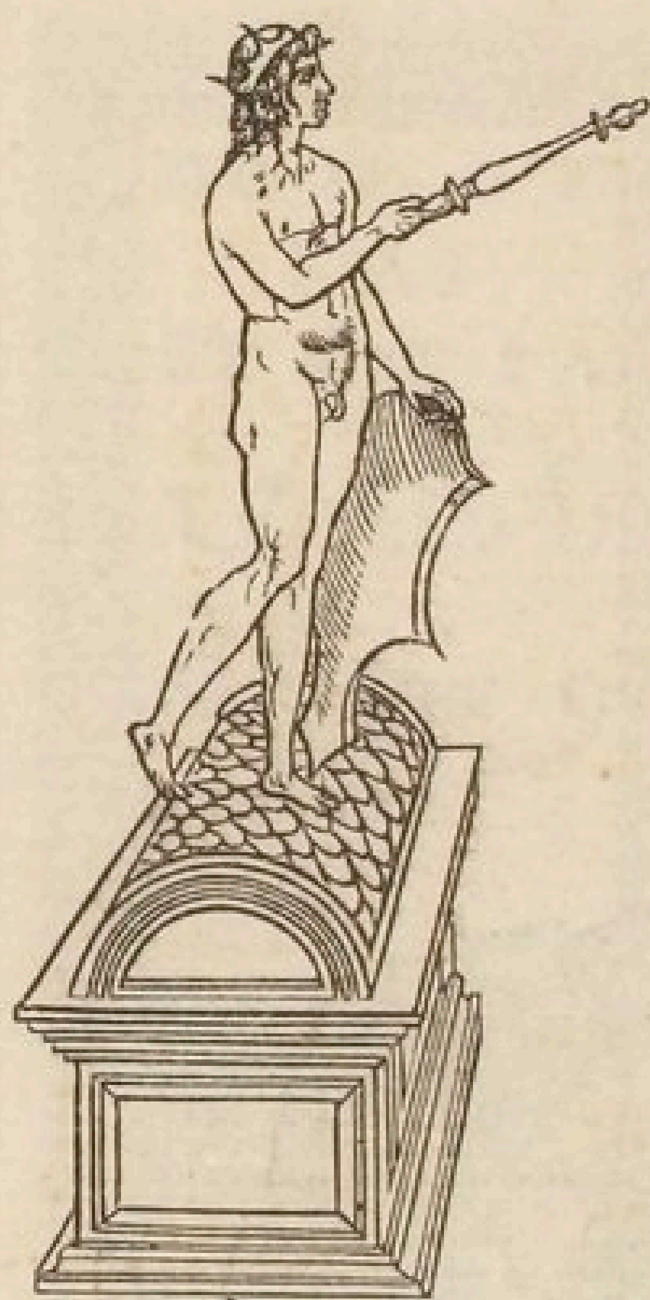
immobile et incliné vers le front. Les oreilles ridées de l'Éléphant étaient écartées et penchées. Sur le circuit oblong du soubassement on avait gravé des hiéroglyphes ou caractères Égyptiens. Le tout, on ne peut mieux poli, avait, dans le bas, la plinthe voulue, le listel, la gorge, le tore, l'orle, avec les astragales ou nervures, avec la cymaise renversée; en haut, non moins bien, la cymaise droite, avec les modillons et les astragales, l'ensemble d'une symétrie exquise et en rapport avec l'épaisseur. La longueur de ce soubassement mesurait douze pas, la largeur cinq et la hauteur trois. Les extrémités étaient en forme d'hémicycle. Dans la partie semi-circulaire postérieure, je trouvai entaillé un petit escalier fait de sept marches et servant à monter sur la superficie plane. Je m'y engageai avec ardeur. Parvenu à un espace réservé et de forme carrée, placé juste sous l'aplomb du bord de la housse, j'aperçus une petite porte creusée dans la masse, chose admirable, vraiment, vu la dureté de la matière. Là se présentait une partie évidée, disposée de telle sorte que des barreaux en métal, fixés dans la pierre en guise de gradins, offraient un accès commode et engageaient à pénétrer dans cette machine éléphantique privée de ses viscères.



Aussi, furieusement incité par la curiosité, je montai et trouvai l'énorme et prodigieux monstre absolument



creux, vide comme une caverne, si ce n'est que le bloc servant de support traversait l'intérieur d'outre en outre, tel qu'il se comportait en dessous, et ménageait un passage, allant de la tête à la partie postérieure, très-suffisant pour un homme. A la voûte dorsale était suspendue, par des cordes d'airain, une lampe allumée brûlant perpétuellement et répandant une clarté de prison. Grâce à elle je pus admirer, dans la partie de derrière, un sépulcre antique faisant corps avec la pierre même de l'éléphant. Ce sépulcre était surmonté d'une parfaite image d'homme nu, de grandeur moyenne, portant couronne et faite de pierre très-noire. Les dents, les yeux et les ongles étaient revêtus d'argent brillant. Cette statue, dressée sur le couvercle bombé, imbriqué d'écailles, aux moulures exquises, avançait le bras droit et tenait un sceptre en cuivre doré. La main gauche appuyait sur un charmant écu fait exactement dans la forme d'un os de tête de cheval. On y lisait cette sentence inscrite en petits caractères dans les trois idiomes Hébreu, Attique et Latin :

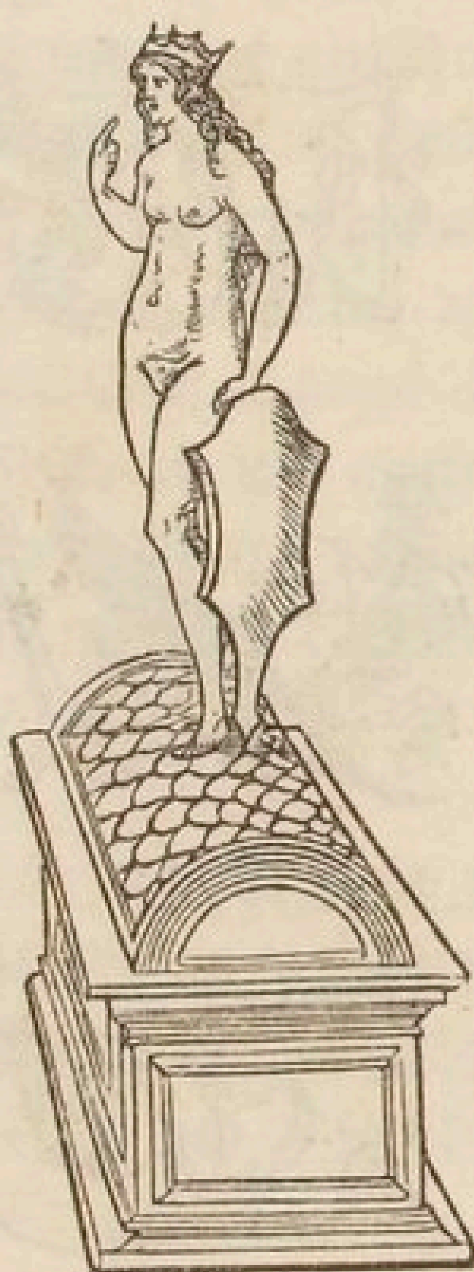


אם לא כי הבהמה כסתה את בשרי אזי הייתי ערום . חפש
ותמצא הניחני

ΓΥΜΝΟΣ ΗΝ, ΕΙ ΜΗ ΑΝ ΘΗΡΙΟΝ ΕΜΕ ΚΑΛΥ-
ΨΕΝ : ΖΗΤΕΙ. ΕΥΡΗΣΗ ΔΕ. ΕΑΣΟΝ ΜΕ.

NVDVS ESSEM, BESTIA NI ME TEXISSET.
QUÆRE ET INVENIES, ME SINITO (1).

Une rencontre aussi extraordinaire me laissa stupide et craintif, tellement que, sans trop différer, je m'apprêtais à revenir sur mes pas, lorsque j'aperçus, à l'opposé, la même clarté produite par une lampe exactement semblable à la première. Je franchis la cage de l'escalier et me dirigeai vers la tête de l'animal. Là je trouvai une sépulture antique du même travail que l'autre et surmontée d'une statue pareille en tout, sauf que c'était celle d'une reine. Elle soulevait le bras droit, et, de l'index, désignait l'espace situé derrière ses épaules. L'autre main serrée tenait un tableau posé sur le couvercle de la tombe. Cette épigramme y était tracée en trois idiomes :



היה מי שתהיה קח מן האוצר הזה כאות
נפשך אבל הזהיר אותך הסר הראש
ואל תגע בגופי

ΟΣΤΙΣ ΕΙ, ΛΑΒΕ ΕΚ ΤΟΥΔΕ ΤΟΥ ΘΗΣΑΥΡΟΥ,
ΟΖΟΝ ΑΝΑΡΕΣΚΟΙ. ΠΑΡΑΙΝΩ ΔΕ ΩΣ ΛΑΒΗΙΣ
ΤΗΝ ΚΕΦΑΛΗΝ. ΜΗ ΑΙΤΟΥ ΣΩΜΑΤΟΣ.

QVISQVIS ES QVANTVMCVNQVE LIBVERIT,
HVIVS THESAVRI SVME. ATMONEO, AVFER
CAPVT, CORPVS NE TANGITO (2).

(1) J'étais nu, si la bête ne m'avait couvert. Cherche et tu trouveras. Laisse-moi.

(2) Qui que tu sois, prends de ce trésor autant qu'il te plaira ; mais, je t'avertis, prends la tête, ne touche pas au corps.

En présence de telles nouveautés, qui mériteraient d'être contées à merveille, devant ces énigmes que je lisais et relisais, je demeurai tout ignorant de leur sens fort ambigu. Tant est-il que je n'osai rien entreprendre; mais, frappé de crainte en ce lieu sombre mal éclairé par la lueur des lampes, stimulé, d'ailleurs, du désir d'aller admirer la porte triomphale, j'eus plus d'une bonne raison pour ne pas demeurer là, et je m'en fus vers la sortie du plus vite qu'il me fut possible, sans autre projet que celui de revenir, de toute façon, après avoir examiné la porte, afin de contempler tout à loisir cette œuvre merveilleuse d'hommes de génie. Descendant l'escalier, je sortis du monstre sans viscères, invention inimaginable, excès de l'esprit d'entreprise et de l'audace humaine. On ne peut se figurer quels trépans ont percé une pierre aussi dure et aussi compacte, quels outils ont creusé une matière aussi rési-

stante; d'autant plus que le dedans concordait exactement avec le dehors. Enfin, étant parvenu de nouveau sur la place, je vis, sculptés parfaitement sur le pourtour du soubassement en porphyre, les hiéroglyphes suivants : d'abord un crâne de bœuf portant deux instruments aratoires pendus aux cornes, un autel, appuyé sur des pieds de bouc, avec une flamme ardente, puis un bassin, puis une aiguière, puis un peloton de fils enroulé après un fuseau, un vase antique avec l'orifice bouché, une semelle avec un œil et deux branches entre-croisées, l'une d'olivier, l'autre de palmier, une ancre, une oie, une lampe ancienne, un timon antique garni d'un rameau d'olivier chargé de fruits, enfin deux hameçons, un dauphin et un coffre clos. Ces hiéroglyphes étaient on ne peut mieux sculptés. C'est ainsi qu'après y avoir pensé, j'interprétai cette vieille écriture sacrée :

EX LABORE DEO NATVRÆ SACRIFICA LIBERALITER, PAVLATIM REDVCES ANIMVM DEO SVBJECTVM. FIRMAM CVSTODIAM VITÆ TVÆ MISERICORDITER GVBERNANDO TENEBIT, INCOLVMEMQVE SALVABIT (1).

Ayant laissé cette excellente, cette mystérieuse, cette inimaginable figure, je fus examiner de nouveau le prodigieux cheval. Sa tête était osseuse et maigre, petite en proportion. Il avait tout à fait l'air de ne pouvoir tenir en place et démontrait l'impatience de tout retard. On croyait voir frémir ses chairs, et il semblait

(1) Sacrifie libéralement ton labeur au Dieu de nature, peu à peu tu rendras ton âme soumise à la Divinité qui, miséricordieusement, sera la gardienne de ta vie, qui la gouvernera et la maintiendra saine et sauve.

être plutôt la vie même que son imitation. Sur son front était gravé ce mot Grec : ΓΕΝΕΑ (1).

J'observai ensuite un grand nombre de débris et fragments de toutes formes entassés en monceaux de ruines. Parmi cela, le temps vorace et fugitif n'avait fait grâce qu'à la porte, au cheval, au colosse et à l'éléphant.

O nos pères sacrés les ouvriers anciens! quelle barbarie a donc envahi votre vertu, au point que de tant de richesses emportées par vous dans la tombe, il ne nous en soit demeuré que la déshérence!

J'arrivai enfin devant cette porte très-ancienne, d'un travail fort à considérer, construite merveilleusement, selon les règles d'un art exquis, tout ornée de sculptures remarquables et d'un dessin des plus variés. Aussi, jaloux d'étudier, enflammé du désir de comprendre, de pénétrer le profond génie de l'architecte perspicace, je m'y pris ainsi qu'il suit pour scruter la dimension, le dessin et l'exécution de son œuvre.

D'abord je mesurai, avec le plus grand soin, le carré sis au-dessous des doubles colonnes placées de chaque côté de la porte, et, par cette mensuration, je compris bientôt son admirable symétrie. C'est ce que je vais, ici, expliquer brièvement. Si on élève un carré ABCD et qu'on le divise par trois lignes équidistantes horizontales et par trois autres semblables perpendiculaires, on obtiendra seize carrés; superposant à ce carré une figure qui n'en soit que la moitié, puis y traçant des divisions égales aux premières, on obtiendra en tout vingt-quatre carrés. L'emploi de fines cordelettes offre un moyen rapide, facile et commode pour tracer toute espèce de segment dans un travail délicat (2) ou dans une peinture. En tirant ensuite deux

(1) Naissance, origine.

(2) *In lepturgia*, du Grec λεπτουργία, travail délicat.

diagonales dans la première figure, on forme ainsi quatre triangles; si l'on mène deux perpendiculaires de leur sommet sur leur base, on divise en quatre carrés égaux l'espace compris en ABCD. On marque quatre points sur le milieu des côtés égaux (1) de la figure annexée, et, en conduisant des lignes de l'un à l'autre de ces points, on construit un rhombe (2).

Quand j'eus tracé de cette façon les susdites figures, je me demandai comment les modernes peuvent-ils bien, dans leur aveuglement, s'estimer habiles en l'art de bâtir, alors qu'ils ne savent même pas ce que c'est, tant ils conduisent en dehors de toutes règles leurs misérables édifices sacrés ou profanes, publics ou privés, et, négligeant les enseignements de la nature même, ne tiennent aucun compte des parties moyennes. C'est une parole d'or, une parole céleste, que celle du poète quand il affirme que là seulement gisent la vertu et le bonheur (3). C'est en négligeant cette partie centrale qu'on tombe nécessairement dans le désordre, et que toute chose sonne faux. Car toute partie qui n'est pas congruente à son principe est ridicule, et, si vous écartez l'ordre et la règle, quelle œuvre paraîtra donc commode, agréable et digne? Or la cause d'une erreur aussi inconvenante procède d'une ignorance obstinée et provient de l'absence de lettres.

Néanmoins, bien que la perfection d'un art très-élevé ne doive s'écarter de son canon, l'habile et ingénieux architecte peut, par des adjonctions ou des ablations, donner à son œuvre le fini et la rendre plaisante à la vue. Mais il importe, par-dessus tout, qu'il conserve le massif intact et le concilie avec le tout. J'ap-

(1) *Sopra le isopleuri,* du Grec ισόπλευρος, équilatéral.

(2) Losange.

(3) *Virtus est medium vitiorum...* (Horace.)

pelle massif l'ensemble de l'édifice conçu tout d'abord, la véritable invention, la pensée même, la symétrie de l'architecte, étudiée et conduite sans accessoire aucun.

Voilà ce qui montre, — si je ne me trompe, — la souplesse de son génie. En effet, orner devient après chose aisée. La disposition a une importance capitale, attendu qu'il ne s'agit pas d'aller placer le couronnement aux pieds quand il faut le mettre à la tête, et que toutes choses, oves, modillons, etc., doivent être posées à leur place. L'ordonnance générale est le principal de l'invention, c'est le propre des hommes rares. Bien des ignorants, bien des hommes ordinaires réussissent dans l'ornementation. Or, les ouvriers d'un art manuel sont les serviteurs de l'architecte, lequel, par-dessus tout, se gardera de choir dans la perfide et maudite avarice. En plus de sa doctrine, il doit avoir la bonté, il doit n'être pas bavard, être bénin, bienveillant, doux, patient, enjoué, prodigue, requéreur curieux de toutes choses et prudent. Je dis qu'il doit être prudent, afin qu'il ne se laisse pas entraîner dans l'imperfection, et j'entends qu'il le soit beaucoup.

Pour finir, en réunissant en une seule les trois figures obtenues, y compris la partie superposée à celle que nous avons déjà divisée en seize carrés, on obtient une figure totale dont on enlève le rhombe et les diagonales en laissant subsister les trois verticales et les trois horizontales, sauf les parties de la ligne médiane qui sont coupées par les perpendiculaires. On obtient ainsi un espace composé de deux carrés superposés, divisés chacun en quatre autres carrés. En menant une diagonale dans le carré du bas, de façon que, se redressant en perpendiculaire, elle vienne en la rencontre de la ligne AB, cette diagonale donne juste à l'endroit de son défaut la mesure de l'épaisseur du cintre y compris

les antes. C'est sur la ligne AB que courra l'architrave. Le point milieu de la grande ligne médiane sera celui d'où l'on pourra tracer, en demi-cercle, l'archivolte dont la corniche devra mesurer une saillie égale à la moitié de sa largeur. Faire autrement, c'est faire mal (je ne puis le dire bien fait). Car c'est ainsi que l'observèrent bellement, supérieurement, soigneusement les excellents vieux maîtres, dans la manière de faire leurs voussures, afin de donner à leurs arcs l'élégance et la solidité désirées, et pour éviter d'obstruer la projection des tailloirs.

Sous les doubles colonnes, d'un côté et de l'autre, le soubassement partait du niveau du sol sablé, commençant par une plinthe qui courait tout le long de l'édifice. De cette plinthe les gueules renversées, les tores, les gouttières et les astragales montaient graduellement sur le piédestal et formaient aussi, avec l'alignement requis, le socle des antes. La corniche se dressait pareillement, avec sa gueule droite et ses autres lignes concurrentes, au sommet du piédestal.

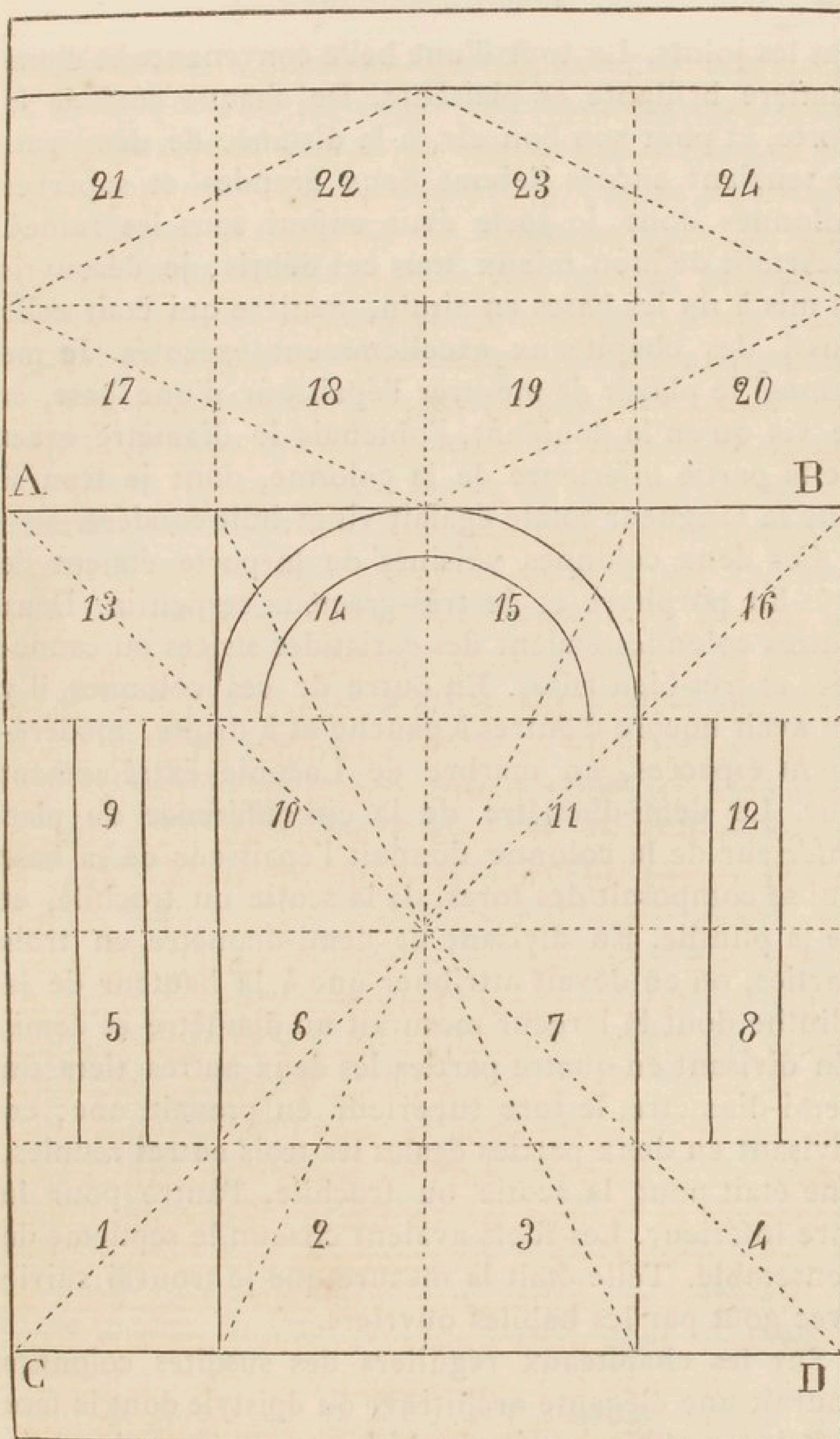
Entre la ligne AB et la ligne supérieure de toute la figure, je trouvai que l'espace était divisé par trois transversales en quatre parties. Trois se pouvaient attribuer à l'architrave, à la frise, à la corniche. Cette corniche comptait une division de plus que l'architrave et que la frise, c'est-à-dire que si l'on assignait cinq divisions à l'une et à l'autre, la corniche en devrait contenir six semblables. Cette corniche avait d'autant mieux cet excédent de mesure que le sage et habile ouvrier avait donné une inclinaison au plan de la cymaise, et cela non sans motif, mais bien afin que le bas des sculptures exécutées au-dessus ne fût pas masqué par la saillie de ladite corniche, encore qu'il eût pu agrandir les parties chargées d'ornements telle

qu'est la frise, et ne pas s'en tenir, pour cette raison, à la symétrie imposée.

Un carré parfait régnait sur cette première corniche; il avait ses côtés égaux à la longueur du versant que faisait celle-ci au-dessus de l'aplomb des colonnes. En le divisant en deux parties égales, chacune de ces parties avait la largeur de la corniche supérieure. Ce carré était répété de l'autre côté du monument. L'espace intermédiaire, situé exactement au-dessus de l'ouverture de la porte, comprenait sept parties, dont celle du milieu formait une niche dans laquelle était installée une statue de nymphe.

Il était facile de déterminer la saillie de la corniche supérieure. En construisant un carré dont le côté était égal à la largeur de cette corniche, et en menant une diagonale, celle-ci donnait la mesure de la saillie. Maintenant, en prenant dans son ensemble toute la figure composée des vingt-quatre carrés, dans laquelle est comprise celle du demi-carré superposé, il est évident qu'elle donne un carré et demi. En traçant dans le demi-carré cinq lignes droites horizontales équidistantes, on obtiendra six divisions égales. Au point milieu de la cinquième ligne supérieure, le faîte du fronton se montre régulièrement. De ce point, menant une ligne oblique au point où se trouve coupée celle qui détermine la corniche, on aura l'inclinaison voulue des lignes du fronton, dont les bords s'ajustent exactement avec la cymaise de la corniche rampante. Enfin, le fronton concordait parfaitement avec les moulures de l'élégante corniche, dont le premier rang était en relief sur le plan rectangulaire, et dont le dernier, denticulé, enfermait le plan triangulaire.

La susdite porte était bâtie, avec le plus grand soin, en pierres équarries parfaitement polies, et dans la masse desquelles les figures saillantes ne trahissaient


21
22
23
24
17
18
19
20
A
B
13
14
15
16
9
10
11
12
5
6
7
8
1
2
3
4
C
D

pas les joints. Le tout d'une belle convenance et d'une matière brillante et plaisante. De chaque côté de la porte, et pour son bon air, à la distance de deux pas, se tenaient encore debout deux grandes et superbes colonnes dont le socle était enfoui sous les ruines. Écartant de mon mieux tous ces débris, je découvris et mis à nu les bases en airain, matière qui était celle aussi des chapiteaux excellemment exécutés. Je me donnai le plaisir de mesurer l'épaisseur d'une base, et je vis qu'en la doublant, j'obtenais le diamètre exact de la partie inférieure de la colonne, dont je trouvai que la longueur totale égalait vingt-huit coudées.

Ces deux colonnes voisines de la porte étaient de très-fin porphyre et de très-gracieux serpentin. Deux autres colonnes étaient des cariatides striées ou cannelées et très-bien faites. En outre de ces colonnes, il y en avait encore d'autres à gauche et à droite, modérément espacées, en marbre de Laconie extrêmement dur. Le demi-diamètre de la circonférence du plan inférieur de la colonne donnait l'épaisseur de sa base qui se composait des tores, de la scotie ou trochile, et de la plinthe. En divisant ce demi-diamètre en trois parties, on en devait attribuer une à la hauteur de la plinthe dont la largeur mesurait un diamètre et demi. En divisant en quatre parties les deux autres tiers du demi-diamètre, le tore supérieur en prenait une; en divisant en deux parties égales les trois autres réunies, une était pour la scotie ou trochile, l'autre pour le tore inférieur. Les filets avaient chacun le septième de l'ensemble. Telle était la mesure que je trouvai suivie avec goût par les habiles ouvriers.

Sur les chapiteaux réguliers des susdites colonnes courait une élégante architrave ou épistyle dont la face inférieure était ornée de billettes ou patenôtres, la seconde d'un filet de fuserolles tronquées séparées par

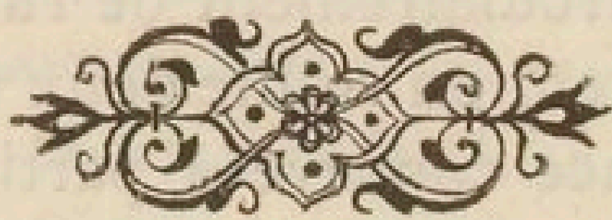
deux billettes, la troisième était décorée, avec beaucoup de goût, d'oreilles de singes façonnées agréablement en manière de feuilles et de caulicoles. Au-dessus de l'architrave était la frise décorée de festons enroulés, de feuillages, de fleurs et de beaux pampres, le tout profondément fouillé, avec des masses d'oiseaux nichant dans les interstices. Au sommet de la frise régnait un rang de modillons exquis, à intervalles mesurés, sur lesquels naissait la graduation renversée d'une longue corniche brisée, au-dessus de laquelle la partie démolie et ruinée offrait à la vue des vestiges de fausses fenêtres grandes et doubles, dont les ornements effacés laissaient apercevoir à peine ce qu'avait été l'édifice dans son intégrité. Sous l'architrave ainsi décrite se trouvait la cime ou comble de la porte, et la partie comprise entre son architrave et son arcature affectait la forme d'un triangle scalène, c'est-à-dire à côtés inégaux. L'intervalle situé entre les colonnes était soutenu par des modillons espacés avec art. Dans la figure triangulaire susdite, dans l'espace fourni par la partie la plus large, étaient sculptés deux ronds en forme de plats, entourés d'une moulure avec gorge et scotie, où, du milieu des lignes, apparaissait un tore en marbre rouge magnifiquement recouvert de feuilles de chêne assemblées l'une sur l'autre, avec leurs fruits intercalés, et ceintes circulairement de rubans froncés.

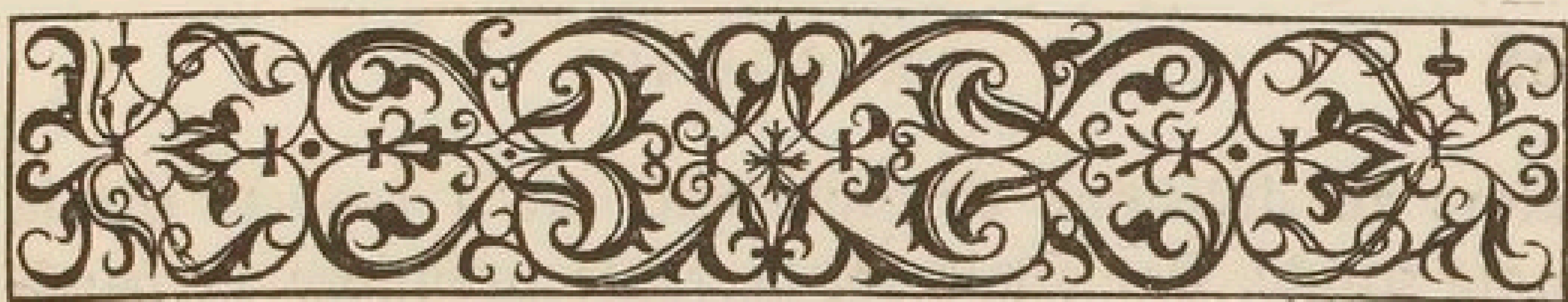
Du milieu venaient en saillie deux vénérables images sortant de la surface concave à partir du diaphragme jusqu'en haut. Leur poitrine était couverte d'un pallium noué à l'antique sur l'épaule gauche; elles avaient la barbe inculte, le front lauré, l'aspect digne et majestueux.

Sur la partie de la frise avançant au-dessus des colonnes était une sculpture. C'était un aigle au vol ouvert, dont les serres posaient sur un faisceau de

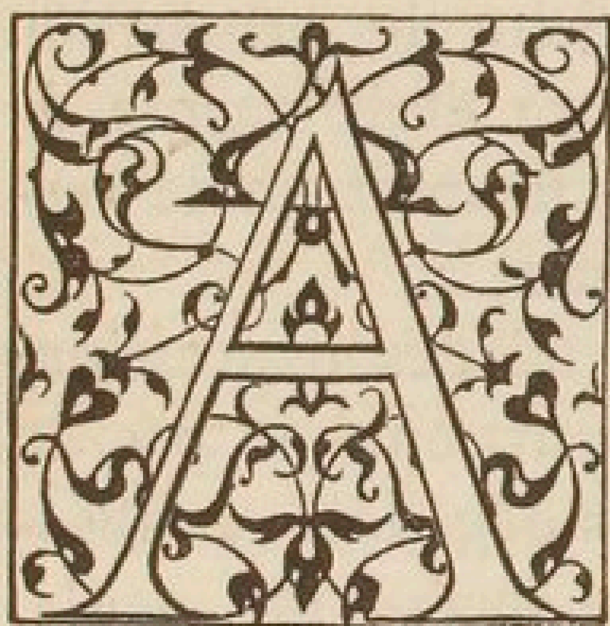
feuillages et de fruits qui pendait vers le milieu et dont les extrémités légères, dirigées également des deux côtés, étaient soutenues par des liens ondulés.

Donc cette porte splendide, élevée sur le plan de l'espace compris entre les colonnades, construite en marbres bien appliqués, était on ne peut mieux située. C'est pourquoi, maintenant que j'en ai fait la démonstration aussi bien que possible, il me paraît opportun de décrire, dans le chapitre suivant, ses ornements magnifiques. Au valeureux architecte importe plus l'être que le bien-être. C'est dire qu'il lui faut, avant tout, savoir disposer excellemment le massif, et posséder dans son esprit, ainsi que je l'ai dit, plutôt la conception de l'ensemble que celle des ornements, qui ne sont qu'accessoires par rapport au principal. La première opération réclame donc l'habileté féconde d'un homme unique. Quant à la seconde, elle est le propre de beaucoup d'ouvriers et d'artisans simples d'esprit, — ceux que les Grecs nommaient Ergati, — lesquels, ainsi que je l'ai dit, sont les instruments passifs de l'architecte.





Poliphile, ayant mesuré suffisamment *la grande porte et fait la démonstration de sa symétrie, poursuit, du mieux qu'il peut, la description du fini de son ornementation bien travaillée et dit comme quoi elle était admirablement composée.*



la noble foule des zélateurs du plaisant amour, j'adresse la prière qu'ils n'aient pas à regretter l'insistance que j'ai mise au discours ci-dessus. Il se peut, d'aventure, qu'il leur ait paru médiocrement attrayant, vu leur curiosité de pénétrer dans le sujet que je dois traiter — sujet dont ils se repaissent, pour si âpre qu'il soit, avec un cœur joyeux et une âme patiente. — Or l'affection humaine est changeante, de son naturel; aussi n'insultons pas au pain, si désagréable qu'il puisse paraître au palais blasé, alors qu'il plaît au palais qui ne l'est point, mais qu'on en gratifie avec bonté ceux qui, l'ayant goûté, le trouvent délectable. C'est pourquoi j'ai parlé en maint endroit de l'objectif de l'architecte, de son but principal qui est l'établissement de l'édifice d'une façon harmonique. L'architecte, en effet, le peut résoudre en menues divisions, ni plus ni moins que ne fait le musicien lorsque, ayant trouvé l'intonation, il mesure le temps sur une longue et le proportionne

alors en divisions chromatiques qu'il reporte sur la note solide. Par analogie, la règle première et particulière de l'architecte consiste, après que l'invention est trouvée, dans la quadrature qui, divisée en carrés moindres, offre l'ensemble avec ses modulations et ses accessoires subordonnés au principal. Voilà en vertu de quoi cette porte était admirablement trouvée et composée, avec une si suprême élégance, avec une distribution si choisie, que dans le plus petit recoin il n'y avait motif à correction. Aussi j'estime qu'il y a lieu d'en décrire, à cette heure, le parfait ensemble.

Tout d'abord, du côté droit, apparaissait un stylobate (1) ou piédestal régnant sous les bases des colonnes. C'était un carré parfait que couronnait, à sa partie supérieure, une petite corniche de proportion exacte, et dont la partie inférieure était garnie de moulures moyennes. L'espace libre formait un dé rectangulaire un peu plus large que haut.

Je me vois contraint d'employer ici des expressions qui, pour être fort en usage, n'appartiennent pas au langage vulgaire. Car nous sommes dégénérés et absolument privés de cette richesse de termes qui, seule, pourrait permettre de bien rendre les particularités d'une telle œuvre.

Le dé, dont je viens de parler, formait un retrait avec des gorges ornées de feuillages et une rangée moyenne de gravures délicates, au milieu desquelles se trouvait encastrée une pierre d'alabastrite, dont les reliefs proportionnés étaient protégés par la saillie du bandeau rectangulaire qui l'encadrait de toutes parts. Dans cet alabastrite était sculpté un homme dépassant quelque peu l'âge viril, d'une rusticité sauvage, ayant

(1) Le stylobate est le piédestal continu servant à soutenir plusieurs colonnes.

une barbe épaisse aux poils durs et hérissée comme si elle sortait péniblement du menton. Il était assis sur une pierre et recouvert d'une peau de bouc dont la partie inférieure mégissée se nouait à ses flancs qu'elle ceignait, et dont la partie du cou pendait, la toison en dedans, sur ses jambes variqueuses. Devant lui, entre ses mollets gonflés, se voyait une enclume fixée dans un billot noueux fait d'un tronc d'arbre raboteux et sur laquelle il fabriquait une paire d'ailerons incandescents, à l'aide d'un marteau qu'il soulevait pour battre son œuvre. En face de l'homme se tenait une très-noble matrone qui portait, attachées à ses épaules délicates, deux ailes emplumées. Elle soutenait son fils, un enfant nu dont les fesses mignonnes reposaient sur les cuisses blanches et charnues que la Déesse sa mère soulevait un peu, attendu que son pied portait sur un caillou contigu à la base de l'amas de pierres sur lequel était assis le forgeron pour jouer du marteau. A tout cela il faut ajouter un petit fourneau rempli de charbon allumé dans une cavité. Quant à la matrone, elle portait des tresses ramenées sur son front large et contournant sa tête bien ornée, rendue avec une délicatesse si grande, que je ne puis concevoir comment les autres statues entaillées là comme elle ne s'en enamouraient point.

Il y avait encore un homme armé à l'apparence furieuse, couvert d'une cuirasse à l'antique en forme d'égide avec l'épouvantable tête de Méduse sur la poitrine et autres ornements exquis sur le thorax. Ce guerrier, dont un baudrier traversait le large sein, soulevait une lance d'un bras musculeux. Il était coiffé d'un casque à la crête aiguë. Son second bras ne se voyait pas, masqué qu'il était par les autres figures. On apercevait encore, derrière la tête penchée du forgeron, le buste d'un jeune homme vêtu d'une étoffe légère.

L'ouvrier avait rapporté tout ce sujet, avec soin, sur un fond en marbre de couleur de corail, qu'il avait inséré dans les moulures du dé sus-mentionné. Ce ton du fond se réfléchissait sur les contours de l'alabastrite transparent et communiquait aux corps et aux membres une coloration d'incarnat.

L'ensemble de ce dessous de colonnes se répétait exactement de l'autre côté, sauf que le sujet différait. On voyait également, dans le stylobate de gauche, un homme nu sculpté. Il était d'âge viril, d'un air gracieux, et témoignait d'une extrême vélocité. Comme l'autre, assis, mais sur un siège carré, couvert d'une gravure d'ancien style, il était chaussé de cothurnes fendus de la cheville au mollet. A ses pieds étaient des talonnières ailées. La même matrone que celle de l'autre côté était là représentée toute nue. Sur sa poitrine pointaient de petits tetons rondelets que leur dureté rendait immobiles. Elle était figurée avec de larges flancs et, en tout, tellement semblable à la première, que l'une et l'autre faites dans un même moule n'eussent point été plus pareilles. Elle présentait ce même enfant, son fils, à l'homme, pour que celui-ci l'éducât. Ce dernier montrait, avec bonhomie, trois flèches à l'enfant qui se penchait vers lui soulevé sur ses petits pieds. Une telle action laissait penser qu'il lui démontrait la manière d'en user à l'occasion. La mère tenait le carquois vide et l'arc débandé. Au pied du maître gisait un caducée après lequel s'enroulaient des vipères. Là se trouvait le même guerrier dont il est question plus haut, ainsi qu'une femme soulevant le trophée d'une cuirasse très-antique appendue à une lance portant à son extrémité un globe garni de deux ailes entre lesquels était écrit : NIHIL FIRMUM (1).

(1) Rien n'est solide.

Elle était vêtue d'une chlamyde flottante qui découvrait le haut de sa poitrine.

Les doubles colonnes Doriques mesuraient en hauteur sept diamètres; elles surgissaient au-dessus des carrés décrits, toutes luisantes et polies, d'un beau rouge Phénicien, grivelées de taches plus claires irrégulièrement parsemées. Ces colonnes étaient cannelées chacune de vingt-quatre stries, allant exactement d'une ceinture à l'autre. Dans le tiers inférieur elles avaient des rudentures. Quant à la raison qui voulait que les cannelures fussent telles et que les rudentures n'occupassent que le tiers, je pensai qu'elle venait de ce que cette très-excellente fabrique ou temple était rituellement dédiée à l'un et à l'autre sexe; c'est-à-dire à un Dieu et à une Déesse, comme, par exemple, à la mère et au fils, au mari et à la femme, au père et à la fille. Or nos bons aïeux experts attribuaient au sexe féminin la cannelure, bien plus grande que la rudenture qu'ils attribuaient au sexe mâle, parce que la lubricité naturelle du premier dépasse de beaucoup celle du second en lascivité.

Ce qui occasionna l'emploi des cannelures, ce fut le besoin d'indiquer un temple de Déesse, les stries imitant le vêtement plissé des femmes. Quant aux chapiteaux placés au sommet des colonnes, avec leurs volutes saillantes, ils figuraient la coiffure contournée et l'accoutrement féminin. Les cariatides, qui ont pour chapiteau une tête de femme coiffée, furent placées dans les temples de ce peuple rebelle (1) qui, ayant été soumis, se vit imposer de telles colonnes afin qu'elles témoignassent perpétuellement de son manque de foi féminin.

(1) Les Caryens, en Péloponèse, qui s'allièrent aux Perses. (Vitruve.) Bronze de Caryas.

Ces remarquables colonnes appuyaient sur les plinthes leurs bases en airain aux tores décorés de feuilles de chêne montrant leurs glands et liées de rubans strictement enroulés autour. Les chapiteaux qui les surmontaient, de la même matière que les bases, étaient travaillés avec l'harmonie et la convenance requises en tous les points. Ils étaient tels que Callimaque, dit le Catatechnique (1), ne vit pas, sur le tombeau de la vierge de Corinthe, l'acanthe double former sur la corbeille un plus bel ornement, et n'en fit pas de semblables. Ces chapiteaux étaient recouverts de leurs tailloirs sinueux, échancrés et recourbés, décorés d'un lis dans le milieu. Le vase était garni, à perfection, de deux rangs de huit feuilles d'acanthe. Au dehors des feuilles sortaient des volutes qui, se rassemblant vers le milieu du vase, composaient un lis posé entre les arcs des tailloirs, sous l'avance desquels s'enroulaient les caulicoles. C'est avec raison qu'Agrippa mit de tels chapiteaux au portique de l'admirable Panthéon, attribuant à chacun, en hauteur, un diamètre entier du plan inférieur de la colonne, avec une symétrie bien observée de chaque partie et des accessoires.

Le seuil de la porte était fait d'une grande pierre verte très-dure, semée de petites taches grises et jaunâtres, ainsi que de diverses maculatures inégales. Sur ce seuil s'élevaient des antes droites. Elles apparaissaient élégantes et lustrées dans l'ouverture, dépassant d'un pas la largeur du seuil, sans montrer vestige de gonds sur les bords et vers le haut, ni apparence de ferrements ou crampons dans les contreforts. Au-dessus de l'archivolte faite en arc ou en hémicycle,

(1) De κατάτεχνος, κατατηζίτεχνος, celui dont l'art est trop raffiné.

venait l'architrave avec ses côtés proportionnés et les moulures requises, à savoir : des billettes ou baies, aux fusarolles intercalées de dix en dix ou bien en forme de chapelets, des oreilles de chien, des rinceaux s'enroulant à l'antique, des rubans liant des caulicoles. Le coin, ou plutôt la clef de l'arc, était digne d'admiration et tout à fait remarquable, autant par sa très-ingénieuse et audacieuse facture, que par l'élégance et le fini de son exécution.

J'admirai, avec étonnement, pris dans la masse d'une pierre dure et plus que noire, un aigle saillant aux ailes étendues, qui, pour cause d'amour, avait enlevé par ses vêtements un jeune et tendre adolescent, s'efforçant, avec toute la précaution possible, de ne pas offenser de ses serres recourbées les chairs délicates (1). Ainsi, l'emportant par un bout de sa draperie, il avait les pattes au-dessus de la poitrine gonflée et charmante de l'enfant suspendu, qu'il dénudait à partir du nombril et dont les fesses mignonnes étaient tournées vers les cuisses empennées de l'oiseau. Ce très-bel enfant, digne qu'un Dieu l'ait ravi pour en jouir, exprimait, par son gentil visage, la crainte qu'il avait de choir. Aussi, écartant ses petits bras, se cramponnait-il fermement, avec ses mains potelées, après l'os rémige des ailes étendues, — os mobile qui s'attache au corps, — et, retraitant un peu ses jambes rondelettes, s'appuyait-il de ses pieds mignons sur la queue écartée. Cette queue, fort belle, débordait sur la clef de l'arc.

(1) Inspiré par la description du Ganymède de Léocharès. (Pline, l. 36.)

Ætherias aquila puerum portante per auras,
Illæsum timidis unguibus hæsit onus.

(Martial, l. I, ép. 7)

L'enfant, par un art très-grand, était pris dans la veine blanche d'une agate-onyx, l'aigle dans celle d'une sardoine fixée à la première. Ce travail exquis me laissa stupéfait, cherchant à comprendre comment l'habile ouvrier avait pu faire servir une telle pierre au but qu'il s'était proposé, et cela si convenablement. C'est au point qu'avec raison je conjecturai, en considérant la plume hérissée à l'entour du bec dans lequel se laissait voir une langue haletante, que l'aigle était envahi tout entier par la volupté. Il donnait à son dos le tour de la clef de la voûte et y ployait celui de l'enfant suspendu.

Le restant de l'archivolte, dans son soffite, était disposé en petits carrés saillants fort bien tracés, du milieu desquels pendaient des rosaces en relief et régulières. Ces carrés avaient la largeur des antes et s'étendaient au-dessus de leurs petits chapiteaux sur la surface infléchie de la voûte à partir de l'entrée de la porte.

Dans chacun des triangles formés par l'arc était une Pastophore (1) d'une sculpture très-noble faite de cette manière que le vulgaire appelle camée. Les draperies trahissaient le corps virginal; elles volaient en découvrant une partie des belles jambes, la poitrine, le haut du bras de ces figures qui, les cheveux flottants et les pieds nus, inclinaient, vers la clef de l'arc, un trophée de victoire. Elles occupaient convenablement le champ noir du fond, qui donnait un air de vérité aux parties imitant le métal et faisait ressortir les nymphes plus blanches que du lait. Derrière les colonnes on apercevait une feuille de

(1) Παστοφόρος, pastophore. Collège de prêtres qui portaient dans des châsses les images des dieux. — Qui préside à l'hymen, qui porte le rideau du lit nuptial, surnom de Vénus Aphrodite.

beau marbre blanc. La frise reposait sur l'architrave et offrait, scellée dans sa partie du milieu, une tablette en métal doré sur laquelle une inscription, en élégantes majuscules Grecques faites d'argent fin, disait :

ΘΕΟΙΣ
ΑΦΡΟΔΙΤΗ ΚΑΙ ΤΩ
ΥΙΩ ΕΡΟΤΙ ΔΙΟΝΥΣΟΣ
ΚΑΙ ΔΗΜΗΤΡΑ
ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ
ΜΗΤΡΙ ΣΥΜΠΑΘΕΣΤΑΤΗ

Diis Veneri, filio Amori, Bacchus et Ceres de propriis, matri pietissimæ (1).

A l'une et à l'autre extrémité de la table de bronze étaient deux enfants qui la retenaient. C'étaient deux génies ailés de formes si parfaites, que l'habile statuaire, auteur des enfants qui supportent la vis de l'escalier de Ravenne (2), n'en eut jamais de tels pour modèles. Leurs mains potelées soudées au métal tenaient la plaque à merveille. Ils étaient posés fort à propos sur une pierre bleue qui resplendissait d'un lustre vitreux, par le fait même de sa couleur, mieux encore que les pastilles pétries et moulées de l'azur le plus épuré. Sur les faces de la frise, qui saillaient droit au-dessus des colonnes, étaient des dépouilles, cuirasses, cottes de mailles, boucliers, casques, faisceaux, haches, flambeaux, carquois, javelots et autres engins guerriers,

(1) A la très-pieuse Mère Vénus, et à son fils l'Amour, Bacchus et Cérès ont donné ceci de leur propre.

(2) Veut-il parler de l'escalier extérieur en marbre de cette église de Santa Maria della Rotonda, dont la coupole monolithe, de 34 pieds de diamètre et du poids de 900 milliers, supportait le sarcophage de Théodoric?

tant aériens que maritimes ou terrestres, exécutés en perfection, et qui, de chaque côté, symbolisaient, sans doute, les victoires, la puissance et les triomphes qui avaient contraint Jupiter l'Altitonnant à modifier sa propre personne, et fait mourir de joie des mortelles.

Ensuite venait l'imposante corniche, suivant l'ordre prescrit, et dont les lignes concouraient élégamment en conformité avec l'œuvre. Car de même que, dans le corps humain, si une qualité est en désaccord avec une autre, la maladie survient, — puisque la convenance n'existe que par l'affinité des composants, et que la mauvaise répartition des parties en leurs lieux amène la difformité, — de même aussi, ni plus ni moins, un monument est discordant et infirme s'il ne possède l'harmonie voulue et la modulation commandée. C'est ce qu'embrouillent les modernes naïfs, ignorant l'art de localiser la distribution. Voilà pourquoi notre savant maître conforme l'édifice aux bonnes proportions du corps et au revêtement qui le pare.

Au-dessus de la frise, après une corniche renversée, étaient établies quatre parties carrées; deux au droit des saillies avançant sur les colonnes et deux contenues dans la portion mitoyenne, entre lesquelles était une nymphe en aurichalque d'un excellent bas-relief. Cette nymphe tenait deux torches, dont une, éteinte, penchait vers la terre, et dont l'autre, élevée, était dirigée vers le soleil. La torche ardente était tenue de la main droite, la torche éteinte de la main gauche.

Or donc, dans le carré du côté droit, je vis Clymène (1) la jalouse, dont les cheveux se métamorphosaient en feuillages immobiles. Tout en larmes, elle suivait,

(1) Ovide (*Met.*, I, 75-6).

dédaignée, Phœbus qui lui tenait rigueur. Le Dieu, hâtant sa fuite, excitait d'autant les quatre coursiers rapides de son char ailé, tant et plus qu'un homme qui précipiterait ses pas en se sentant poursuivi par un ennemi mortel.

Le carré au-dessus des colonnes, à gauche, contenait, sculptée d'une façon hors ligne, l'histoire de l'inconsolable Cyparisse (1), élevant au ciel ses bras délicats, à cause de sa biche percée d'une flèche. Apollon, près de lui, versait des pleurs cruels.

Le troisième carré, placé auprès de celui qui surmontait les colonnes, présentait cette très-belle sculpture : Leucothoé (2), mise à mort par un père impie, changeait ses chairs blanches de pucelle en tendre écorce, en mobile feuillage, en rameaux inclinés.

Dans le quatrième carré se montrait l'infortunée Daphné (3) qui, presque vaincue par les brûlants désirs du Dieu chevelu de Délos, transmuait, pleine de douleur, sous les cieux ardents, son corps virginal en éternelle verdure.

Maintenant, dans un ordre successif, au-dessus de la ligne supérieure ou cymaise, enfermant ces histoires, surplombait tout du long une corniche denticulée, décorée d'oves séparés l'un de l'autre par des foudres ou des dards, ornée de feuilles, de gouttes, de verticilles, de noisettes et autres reliefs ou menus ouvrages rendus sans aucun défaut d'exécution, ainsi que des modillons, des astragales et des têtes d'acanthes intercalées de feuilles très-joliment. Tout était d'un si parfait travail de sculpture, que ces œuvres, bien que creu-

(1) Ovide (*Met.*, 10, 121).

(2) Fille du roi Babylonien Orchamus et d'Eurynome, enterrée vive par son père, changée par Apollon en arbre à encens.

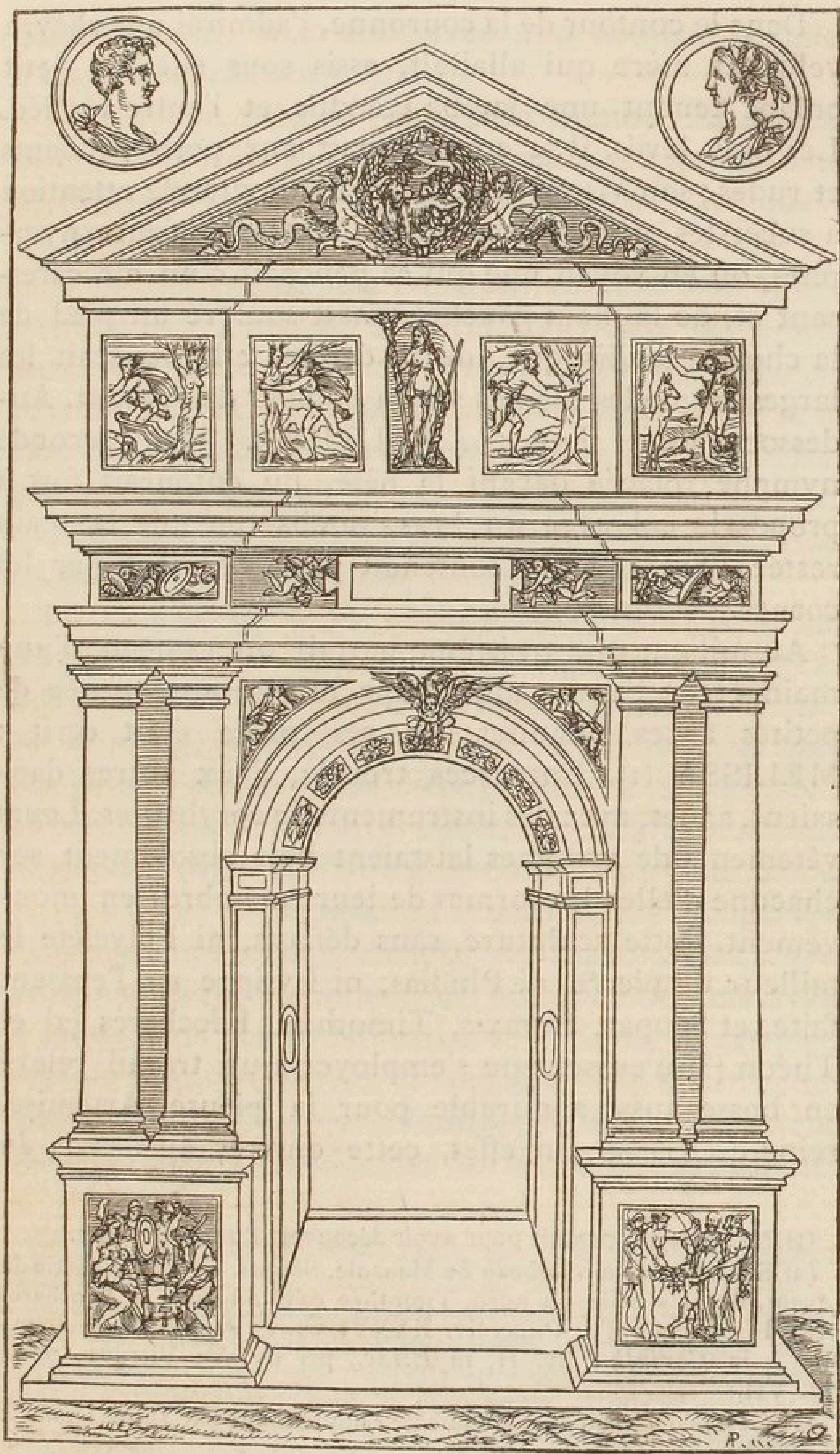
(3) Ovide (*Met.*).

sées très-péniblement, ne laissaient voir aucune trace du trépan rongeur.

Mais revenons, comme il est dû, au faîte ou fronton autour duquel concouraient, dans le plan perpendiculaire, toutes les moulures des corniches de l'ensemble, sauf la nacelle qu'on leur refuse dans cette partie.

Il nous convient, présentement, de traiter du plan trigone du tympan, dans lequel on ne pouvait contempler, sans admiration, une couronne qui s'étendait aussi loin que la surface qu'elle occupait le pouvait permettre. Elle était faite d'un assemblage de feuilles, de fruits et de rameaux soigneusement exécutés en pierre très-verte, et liés en quatre endroits par des rubans dont les nœuds se repliaient sous les masses. Deux Scylles à demi humaines, à la partie inférieure terminée en queue de poisson, la retenaient en l'embrassant exactement par-dessus et par-dessous. Elles allongeaient, dans l'un et l'autre des angles placés audessus de la cymaise de la corniche, leurs queues emmêlées dans de nombreux enroulements et dont l'extrémité squameuse se terminait en forme d'ailerons. Elles avaient l'aspect de vierges. Leurs cheveux divisés s'enroulaient sur le front et s'arrangeaient autour de la tête à la mode des femmes, en laissant pendre leurs extrémités bouclées sur leurs tempes aplaties. D'entre leurs épaules sortaient des ailes de harpies éployées et dirigées vers les anneaux de leur queue entortillée. Des nageoires de phoque contournaient leurs flancs monstrueux. A partir de l'endroit où les écailles commençaient à diminuer graduellement pour s'anéantir tout à fait, des pieds de veau marin — cet animal qui réprime la colère céleste (1) — venaient s'appuyer sur la corniche.

(1) Les anciens attribuaient à la peau du veau marin la vertu de préserver de la foudre, et l'empereur Auguste en portait une ceinture.



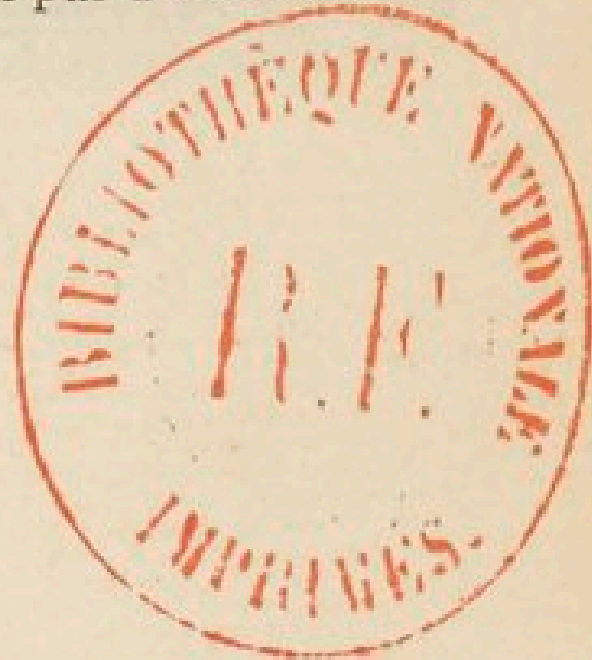
Dans le contour de la couronne, j'admirai une chèvre velue et mère qui allaitait, assis sous elle, un petit enfant tenant une jambe étendue et l'autre repliée. Les bras levés, il se cramponnait aux poils pendants et rudes; son visage témoignait d'une grande attention à sucer les mamelles gonflées. Entre plusieurs nymphes, on en voyait une qui se penchait d'un air caressant et, de la main gauche, tenait soulevé un pied de la chèvre, tandis que, de la droite, elle dirigeait les larges mamelles pleines sur la bouche de l'enfant. Au-dessous était écrit : AMALTHEA. Une seconde nymphe, placée devant la bête, lui entourait fort à propos le col avec un bras, tandis que, de la main restée libre, elle la contenait gracieusement par les cornes.

Au milieu, une troisième portait un rameau d'une main et de l'autre une coupe très-antique ornée de petites anses exquises. A ses pieds était écrit : MELISSA (1). Entre ces trois-là, deux autres dansaient, agiles, avec des instruments de corybantes. Leurs vêtements de nymphes laissaient voir absolument sur chacune d'elles les formes de leurs membres en mouvement. Cette sculpture, sans défauts, ni Polyclète le tailleur de pierre, ni Phidias, ni Lysippe ne l'eussent faite, et Scopas, Bryaxis, Timothée, Léocharès (2) et Théon (3) n'eussent pu s'employer à un travail relevé en bosse aussi admirable pour la pieuse Artémise, reine de Carie. En effet, cette œuvre, au-dessus du

(1) Nymphe qui passait pour avoir découvert l'usage du miel.

(2) Sculpteurs du tombeau de Mausole. Scopas sculpta la partie du levant, Bryaxis celle du nord, Timothée celle du midi, et Léocharès celle du couchant. (V. Pline, liv. XXXVI, ch. v; Pausanias, in *Attic.*, liv. I, in *Corinth.*, liv. II, in *Eliac.*, pr. liv. V; Vitruve, préf., liv. VII.)

(3) Ce Théon serait-il le cinquième sculpteur cité par Tatien : *Contra Græcos* ?



génie humain, était faite avec une habileté à défier n'importe quelle sculpture.

Finalement, dans le tympan du fronton, au-dessous de la corniche supérieure, sur la partie plane, ces deux mots étaient gravés en parfaites majuscules Attiques : ΔΙΟΣ ΑΙΓΙΟΧΟΥ (1).

Telle était l'admirable composition, telle était la disposition excellente qui se voyait dans cette porte brillante et superbe. Si je n'ai pu traiter, en particulier, de tous ses détails, c'est dans la crainte d'être prolixe et, aussi, par manque de termes appropriés à la description générale. Et, comme le temps rongeur n'avait laissé d'entier que ce monument, je ne pouvais passer sans en toucher quelques mots, ni sans le décrire.

Le demeurant de la clôture sus-mentionnée, tant d'un côté que de l'autre, démontrait grandement un travail stupéfiant, et des morceaux demeurés intacts, par ci par là, le laissaient voir de reste. Dans les parties basses, des colonnes dites primitives (2) résistaient au poids excessif; les autres étaient Corinthiennes, d'une élégance inconnue, d'une grosseur et d'un poli modérés, ainsi que le requérait la symétrie, que l'exigeaient l'équilibre et l'ornementation, en rapport exact avec la ressemblance humaine. Car, puisque l'homme ayant à soutenir un pesant fardeau doit avoir de larges pieds sous de robustes jambes, il faut, dans une construction bien réglée, attribuer les colonnes primitives au soutènement et réserver les colonnes Corinthiennes et Ioniques,

(1) De Jupiter qui porte une égide, une peau de chèvre. (Diod. de Sic., V, 70.)

(2) L'auteur, par *colonne nave* — ce que j'ai traduit par colonnes primitives — entend sans doute les colonnes Doriques dont le renflement du fût pourrait légitimer cette appellation qui ne se trouve ni dans Vitruve, ni dans Alberti, ni dans Serlio, et que je suppose être une abréviation de *native* dans le sens de *primitive*. (*Nativa verba*, mots primitifs, Cicéron.)

plus grêles, à la parure de l'édifice. Ainsi donc, toutes les parties, selon que le réclamait l'harmonie de la construction, conservaient une élégance normale. Les couleurs des marbres y étaient réparties avec art, et différenciées heureusement pour le mieux du but proposé, par le porphyre, l'ophite, le marbre de Numidie, l'alabastrite, le pyropœcile, le Laconien : le tout entrecoupé de beau blanc veiné, de marbre noir maculé de taches blanches, et autres couleurs nombreuses, confusément mêlées. Je mesurai la hauteur de ces colonnes par leur circonférence, en me servant d'une autre règle que celle qui procède du diamètre de leur plan inférieur.

Je trouvai aussi une forme rare de bases pulvinées (1) ayant, au-dessus de la plinthe, deux trochiles séparés par un hypertrochile et une astragale, avec un tore supérieur. Bien des parties étaient obstruées par un lierre épais et pendant, dont le bois, qui façonné en coupe divisa Bacchus et Thétis, sortait de terre en serpentant. Ses corymbes épais et féconds montraient leurs baies noires et leurs spires tournantes. Il occupait, par ci par là, nombre d'endroits de l'édifice antique, avec quantité d'arbustes qui viennent aux murailles. Dans les crevasses croissait la grande joubarbe vivace, ailleurs pendait le nombril de Vénus, et l'érogène, qui est agréable à celui dont il porte le nom (2), tombait à demi détaché dans les gouttières. Par d'autres fissures passaient la pariétaire, le mouron diurétique, le polypode, la capillaire, la citronnelle dentelée avec son revers plein de rides, la lunaire mineure recourbée, ainsi que maintes plantes vivaces aimant la vétusté des murailles et les pierres, comme

(1) En forme de coussins. Vitruve dit : *Pulvinatum capitulum*, en parlant du chapiteau Ionique.

(2) Ἔρως.

encore le politrique et le troène verdoyant qui se plaisent aux ruines. Telles étaient les plantes vertes qui, entre autres, envahissaient et recouvraient de nombreux travaux dignes d'admiration.

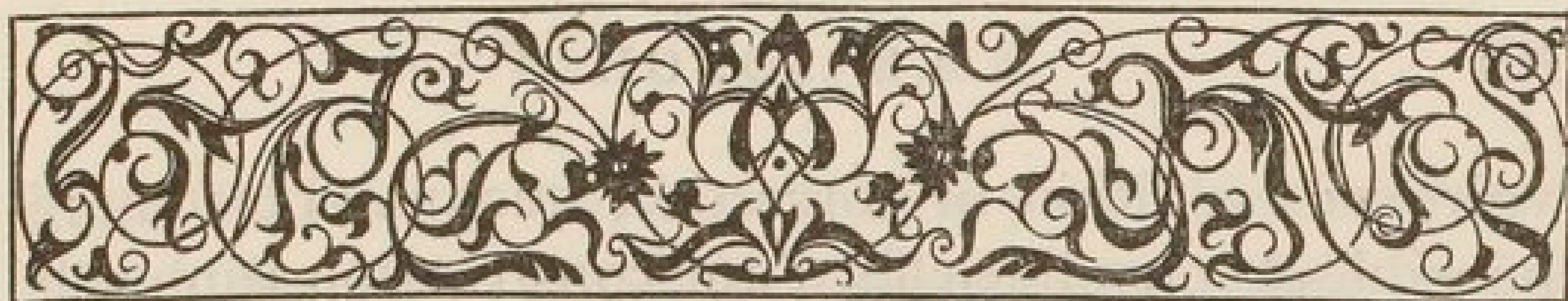
On voyait là un écroulement de colonnes coniques incroyable et qui ressemblait plutôt à un amas de bois brisés gisant confusément à terre. Il y avait également, parmi ces ruines, de superbes statues dénotant des actions diverses. Beaucoup étaient nues; quelques-unes étaient drapées d'étoffes comme ridées ou formant de gros plis qui adhéraient à la forme et se pliaient aux membres. Il y en avait qui portaient sur le pied gauche, d'autres sur le droit, la tête au-dessus de la perpendiculaire tombant au milieu du talon, le second pied libre et ne soutenant rien. Le pied de ces statues était la sixième partie de la hauteur totale, qui équivalait à quatre coudées. Les unes, encore entières, se maintenaient debout sur leur base, les autres, avec une contenance rassise, siégeaient sur des trônes. Je vis encore d'innombrables trophées, des dépouilles opimes, des ornements infinis, des têtes de bœufs et de chevaux placés avec l'écartement voulu, des cornes, des restes de feuillages avec des fruits sur des tiges, coquilles et festons que chevauchaient des enfants joyeux. Tout cela permettait d'apprécier directement la portée d'esprit de l'architecte qui avait dû joindre tant de recherches diverses à tant de soin, d'étude et d'industrie; cela permettait d'estimer la grande vigilance que manifestait son intellect fécond, la volupté avec laquelle il avait mis en évidence le but qu'il s'était proposé. Cela démontrait l'eurythmie qui régnait dans le travail de la pierre, et l'habileté de cet art statuaire qui semblait laisser croire, vu l'aisance de son exécution, que la matière qui s'y prêtait ne fût que craie friable et molle argile : sans parler de la précision avec laquelle les blocs étaient

ajustés et disposés en toute régularité et en tout équilibre.

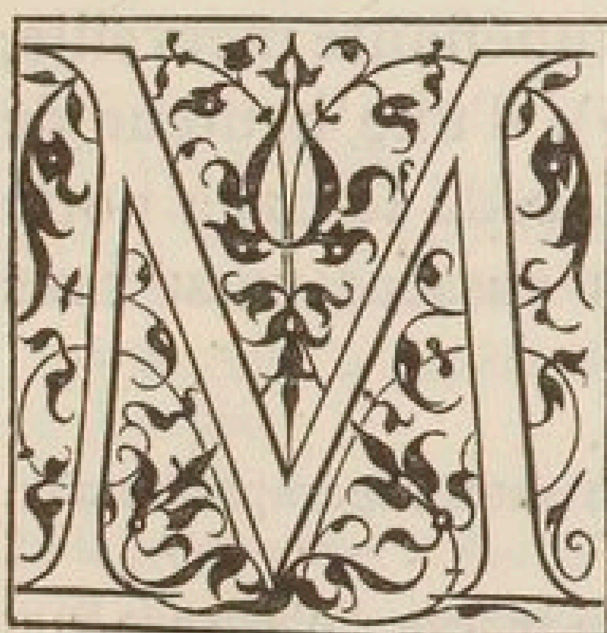
Voilà le véritable art qui découvre notre épaisse ignorance, notre détestable présomption, notre erreur générale et très-damnable. C'est la clarté lumineuse qui nous invite doucement à sa contemplation afin de désiller nos yeux enténébrés; car nul avec des yeux sains ne demeure aveuglé, si ce n'est celui qui se dérobe à son éclat. C'est elle qui accuse l'indicible, la rapace avarice, destructive de toute vertu, ce ver qui ronge continuellement le cœur de ceux qu'elle réduit en servitude. Obstacle maudit, extinction des esprits bien doués, ennemie mortelle de la bonne architecture! Idole exécrable du siècle présent, si indigne et pourtant si criminellement vénérée! O poison mortifère qui rend misérables ceux que tu touches! Combien d'œuvres magnifiques n'as-tu pas ruinées et anéanties (1)!

Ravi dans un incroyable bonheur, tout plein d'affection pour la sainte et vénérable antiquité, sous le charme, tout entier à ma contemplation, je demeurai les regards vagues, errants, inassouvis. J'étais en extase, mon esprit débordait d'admiration, et, tout à l'examen de ces sujets sculptés, je discourais sur leur signification avec un plaisir excessif, les yeux fixés dessus, dominé par un attrait sans mesure, les lèvres entr'ouvertes; je ne pouvais satisfaire mes regards avides ni mon insatiable appétit d'admirer et d'admirer encore les excellentes œuvres antiques. Privé et comme séquestré de toute autre pensée, ma mémoire empêchée n'était secourue parfois que par l'aide gracieuse de ma chère Polia. Aussi je ne la recouvrais, de temps en temps, qu'avec peine et en poussant un bruyant soupir. Je restai donc tout confit en admiration devant ces antiquités les bienvenues.

(1) Allusion au vandalisme du moyen âge Romain : *Quod non fecerunt barbari, fecerunt Barberini.*



Poliphile s'étant engagé sous la porte *ci-dessus décrite, considérait encore, avec un grand plaisir, l'admirable décor de son entrée, et, comme il s'en voulait retourner, il vit un dragon monstrueux. Épouvanté au-delà du croyable, il s'enfuit par un souterrain qui se trouvait là. Ayant enfin découvert une issue, fort souhaitée, il parvint en un lieu très-plaisant.*



Maintenant, sans doute, ce serait chose importante et louable que de parler tout à l'aise, de disserter tout à point, sur la façon incroyable, sur la grandeur d'un tel monument et d'une aussi superbe porte, établis on ne peut plus avantageusement dans un endroit disposé à merveille et très-favorablement exposé. La joie d'une telle contemplation surpassait encore ma surprise. J'attribuais cet édifice à Jupiter, sachant que rien n'est impossible aux Dieux supérieurs; car je ne pouvais supposer qu'un ouvrier, qu'un art humain quelconque fût capable de composer une si énorme fabrique, de réaliser une aussi vaste conception, d'inventer une telle nouveauté, d'orner avec une telle élégance, de disposer avec tant d'ordre et de symétrie, de conce-

voir, sans addition ni correction aucune, l'incompréhensible et splendide effet d'une construction semblable.

Aussi ne doutè-je point que l'historien de la Nature (1), s'il eût pu l'admirer et la comprendre, n'eût dédaigné quelque peu l'Égypte, l'industrie, le génie singulier de ses ouvriers qui, demeurant en des régions différentes, ayant à sculpter des parties limitées d'un tout, savaient, cependant, procéder avec une telle méthode et conduire leur morceau avec une telle régularité, qu'ils arrivaient, chacun pour sa part, à le colloquer dans l'ensemble d'un colosse prodigieux, avec une telle exactitude, qu'on eût dit l'œuvre d'un seul et même homme. Probablement que l'historien eût fait peu de cas de l'ingénieuse habileté de l'architecte Satyros (2) et de tant d'autres renommés; peu de cas, sans doute, de l'œuvre surprenante du superbe Memnon (3) et des trois statues monolithes du grand Jupiter (4), dont celle assise avait la plante des pieds longue de sept coudées. La statue de la magnanime Sémiramis, cette stupéfiante merveille, taillée à même le mont Bagistan (5), d'une hauteur de vingt-sept stades, eût, sans conteste, cédé le pas à notre édifice. Pour le décrire, les auteurs eussent passé sous

(1) Pline. Les quelques lignes qui suivent sont la paraphrase d'un passage de Diodore de Sicile. (I, 98.)

(2) Architecte qui transporta, dit-on, sur un radeau, l'obélisque haut de 80 coudées que fit tailler le roi Nectabis (Necto-Nebo), et que Ptolémée Philadelphe fit ériger à Alexandrie.

(3) Entend-il parler de Memnon qui construisit à Ecbatane, en pierres blanches et versicolores, aux joints dorés, le palais de Cyrus, mis au nombre des Sept merveilles du Monde. (*Hygin. fabul.*, CCXXIII), ou bien du colosse du temple de Sérapis, qui rendait des sons au soleil levant?

(4) Statues qui formaient une partie de l'approche d'un temple bâti par Aménophis III à Thèbes.

(5) Aujourd'hui le mont Bisountoun, entre Hamadan et Kermanschah, dans l'ancienne Médie. Diodore de Sicile ne lui donne que dix-sept stades, environ 2,850 m. (II, 13.)

silence l'élévation imposante de la pyramide de Memphis (1) ; ils eussent négligé de mentionner les théâtres fameux, les amphithéâtres, les thermes, les édifices sacrés ou profanes, les aqueducs, les colosses, et le merveilleux et majestueux Apollon transporté par Lucullus (2), et le Jupiter dédié par Claude César (3), et celui de Lysippe à Tarente (4), et le surprenant colosse de Rhodes (5), œuvre de Lachès de Lindos, et ceux de Zénodore en Gaule et à Rome (6), et celui de Serapis (7), œuvre incroyable en une seule émeraude de neuf coudées. Ils eussent laissé de côté la robuste statue de l'Hercule Tyrien (8), et, accommodant leur éloquence à un tel sujet, ils eussent exalté notre monument comme la plus admirable chose qui fût, encore que l'obélisque élevé de quarante coudées, ayant de front en un endroit quatre coudées et deux en l'autre, fait de quatre morceaux (9), offrît dans le sanctuaire du grand Jupiter un spectacle indescriptible.

(1) 146 mètres.

(2) L'Apollon Capitolin, transporté d'Apollonie, ville du Pont, par Lucullus, haut de 30 coudées. Il avait coûté 500 talents aux Apolloniates.

(3) Nommé le Jupiter Pompéïen à cause de son voisinage du théâtre de Pompée.

(4) Haut de 40 coudées. Cette hauteur dissuada Fabius Verrucosus de le transporter à Rome.

(5) Le colosse de Rhodes fut entrepris par un élève de Lysippe, Charès de Lindos, qui se donna la mort à cause du marché onéreux qu'il avait conclu. Son œuvre fut terminée par son élève Lachès, également de Lindos. Pline lui donne 60 coudées, Festus 90, et Simonide, dans une épigramme de l'Anthologie (IV, 6), 80 coudées.

(6) Zénodore exécuta un Mercure colossal pour la cité des Arvernes ; il mit dix ans à accomplir cette œuvre, qui coûta 10 millions de sesterces. Le colosse qu'il fit à Rome est la grande statue de Néron haute de 110 pieds au dire de Pline, de 100 au dire de Suétone.

(7) Statue dont parle Pline, sur la foi d'Apion dit le Plistonice.

(8) Hercule consacré dans le Capitole l'an de Rome 450 ?

(9) Théophraste parle de cet obélisque fait de quatre blocs d'émeraude et haut de 40 coudées.

Tandis que je ne pouvais me rassasier d'examiner tantôt ceci, tantôt cela de cette belle œuvre immense, je me disais tout bas : si les débris de la Sainte Antiquité, si des fragments ou des ruines et jusqu'aux moindres parcelles, provoquent une admiration si surprenante et causent un tel plaisir à contempler, que serait-ce donc si tout était dans sa pleine intégrité?

Cependant, je pensais en moi-même que dans l'intérieur était peut-être l'autel vénérable des mystères et du feu divins; ou bien la statue de Vénus, ou son sacro-sanctuaire, ainsi que celui de son fils porteur d'un arc et de flèches. Ayant mis le pied droit, très-respectueusement, sur le seuil sacré, je vis s'enfuir devant moi, dans la partie obscure, une petite souris blanche. Plein de curiosité, sans penser à rien autre chose, je rentrai par la baie ouverte et éclairée, scrutant du regard les objets dignes du plus grand respect qui se présentaient à mes yeux. Là, tant à droite qu'à gauche, les murs étaient revêtus de plaques de marbre du plus beau poli, dans la partie centrale desquelles était appliquée une couronne de feuillages verdoyants excellemment sculptée, et dans l'espace circonscrit, d'un côté comme de l'autre, était une pierre noire, résistant à la morsure du fer, brillante comme un miroir, qui, me réfléchissant au passage, m'emplit d'une frayeur subite à l'aspect de ma propre image.

Ce nonobstant je me remis bientôt par le plaisir inespéré que me causa la vue des sujets qui s'y voyaient distinctement peints en mosaïques. Au dessous, de chaque côté, étaient placés, en long, des bancs de pierre.

Le pavé était poli, net de toute poussière, exécuté en une imbrication charmante et comme toute neuve. Le soffite colorié était également exempt de toiles d'araignées, à cause d'un air très-frais qui soufflait là. Les parois revêtues en marbre s'étendaient jusque sous le bandeau

qui était d'une conception délicate et se prolongeait, à partir des chapiteaux des pilastres droits, jusqu'à l'extrémité du passage qu'à vue de nez je jugeai long de douze pas. Au-dessus du bandeau poli, le soffite commençait à s'infléchir en arc, épousant la forme que décrivait la porte. Ce bandeau paraissait plaisant au possible, grâce à la féconde imagination de ses sculptures en relief. Il était on ne peut plus convenablement rempli de petits monstres aquatiques se jouant dans les eaux bien rendues, avec des demi-hommes et des demi-femmes aux queues de poisson en spirales dans des ondes modérées. Sur le dos de ceux-là quelques-unes de celles-ci, toutes nues, étaient assises embrassant les monstres dans une mutuelle étreinte. Quelques-uns jouaient de la flûte ou de quelque autre instrument fantastique. Il y en avait d'assis dans des biges et tirés par des dauphins entiers; ils étaient couronnés des fleurs du nénuphar glacial, ou en avaient les reins entourés. Quelques autres portaient des vases emplis de fruits et des cornucopies débordantes; un certain nombre, tenant en main des faisceaux d'acores et de barbarées s'en frappaient réciproquement. Tels étaient ceints de macres (1); tels, montés sur des hippopotames et autres bêtes diverses enfouies dans les herbes, luttaient entre eux. Là quelques-uns fournissaient matière à lascivité. Là c'étaient des jeux variés et des fêtes, avec des semblants d'efforts vivaces et des mouvements rendus et sculptés en perfection. Cette décoration ornait complètement l'un et l'autre côté.

Dans la voussure de la porte je vis un travail très-soigné d'une mosaïque de verre doré et des couleurs les plus agréables. Et, tout d'abord, se présentait une

(1) Macre flottante ou corniole, *trapa natans*, diminutif de *calsatrapa*, chausse-trapes.

frise de la largeur de deux pieds; cet ornement côtoyait les bords de tout l'espace incurvé à partir des bandeaux décrits ci-dessus et courait en double tout le long du faîte de la voûte, avec une coloration aussi vive que si elle venait d'être faite, offrant des feuillages naturels vert émeraude avec des revers rouge punique, avec des fleurs bleu céleste et pourprées, le tout enroulé et noué gracieusement. Dans les espaces que cette frise entourait, j'admirai les sujets antiques suivants :

Europe, toute jeune fille, s'enfuyant en Crète, à la nage, sur le taureau charmeur. L'ordre donné par le roi Agénor à ses fils Cadmus, Phœnix et Cilix, d'avoir à recouvrer leur sœur égarée. Ceux-ci n'y parvenant pas, tuant bravement le dragon écailleux de la source jaillissante. Puis, consultant l'oracle, se déterminant sur l'ordre d'Apollon, à fonder une ville là où s'était arrêtée la bête beuglante, d'où, jusqu'à présent et de temps immémorial, ce pays est nommé Béotie. Cadmus édifiant Athènes; son second frère donnant son nom à la Phénicie, et Cilix à la Cilicie. Toute cette mosaïque était disposée, expédiée dans le bel ordre de la fable, en une peinture imitant le naturel, ainsi que le commandaient et les gestes et les lieux et l'opportune expression du sujet.

Dans la partie opposée, d'une exécution semblable, j'admirai l'effrontée Pasiphaé, qu'embrasait un amour infâme, enfermée dans la machine en bois, et le robuste taureau se livrant, lascif, à un accouplement inconscient. J'admirai le Minotaure, à la forme monstrueuse, clos et emprisonné dans l'inextricable Labyrinthe. Et puis le sagace Dédale, après s'être enfui de sa prison, construisant ingénieusement des ailes pour Icare et pour lui. Je vis ce malheureux, ne suivant pas les avis et l'itinéraire paternels, précipité dans la mer à laquelle il donna son nom. Je vis enfin le père, demeuré sain

et sauf, suspendant au temple d'Apollon tout son appareil ailé pour accomplir un vœu religieux.

J'étais là, regardant attentivement, la bouche béante et les yeux fixes, l'esprit ravi, suspendu à ces sujets si bien peints, si bien disposés, composés avec tant d'art, rendus avec tant d'élégance, nullement dégradés, tant le ciment qui retenait les cubes de verre avait de résistance, à ce point qu'il les maintenait serrés l'un contre l'autre avec une cohésion telle, que jusqu'ici ils étaient demeurés intacts et qu'aucun n'était tombé. Car l'excellent ouvrier avait apporté les soins les plus absolus à ce remarquable travail. Là, posant un pied devant l'autre, examinant pertinemment avec quelle belle méthode de peinture il s'était appliqué à distribuer d'une façon réfléchie des figures placées à leurs justes plans, comment les lignes des fabriques tendaient bien au point de vue, comment certains objets allaient en se perdant presque et comment les choses indécises arrivaient peu à peu à la perfection, ainsi que le requiert la vision.

Je considérais les détails exquis : les eaux, les fontaines, les monts, les collines, les bois, les animaux, dont le coloris se dégradait avec la distance, et les oppositions de lumière, et les reflets dans les plis des vêtements, et tant d'autres qualités qui pouvaient rivaliser avec celles de la nature. Dans mon admiration, j'étais absorbé au point d'être comme absent de moi-même.

Je venais d'atteindre l'extrémité de l'entrée où se terminaient les gracieux sujets ; mais il faisait si noir, plus avant, que je ne me risquai pas à y pénétrer. Comme je me disposais à tourner en arrière, j'ouïs tout à coup, parmi les ruines, ainsi qu'un bruit d'ossements et un craquement de branches. Je m'arrêtai aussitôt ; toute ma joie s'évanouit ! Je perçus, encore plus près de moi, comme le frottement d'un grand

cadavre de bœuf sur un sol raboteux, sur un champ hérissé de ruines, avec un son qui se rapprochait sans cesse et venait du côté de la porte. J'entendis le sifflement aigu d'un énorme serpent. Stupéfié, sans voix, je levai les talons et m'enfuis peu rassuré, en m'engageant dans les sombres ténèbres.

O malheureux ! O infortuné ! Voilà que, tout à coup, j'aperçois sur le seuil de la porte, non pas le lion boiteux tel qu'il apparut dans son antre à Androclès, mais un épouvantable, un horrible dragon dardant sa triple langue vibrante, faisant grincer les dents de fer aiguës qui, semblables à des peignes, garnissaient sa mâchoire. Son corps était couvert d'une peau écailleuse. Il s'avançait en rampant sur le pavé imbriqué. Battant de ses ailes son dos rugueux, il traînait sa longue queue de serpent qu'il enroulait en nœuds serrés. O mort de moi ! c'était à épouvanter Mars lui-même, le belliqueux cuirassé, c'était à faire trembler Hercule le terrible et le tutélaire (1), avec sa massue noueuse qu'il tenait de Molorchus (2), c'était à détourner Thésée de son entreprise et de sa téméraire expédition. C'était fait pour effrayer le géant Typhon (3), plus encore qu'il n'effraya lui-même les Dieux supérieurs; fait pour anéantir n'importe quel courage si farouche, si persévérant, si indomptable qu'il soit. Hélas ! c'était à faire quitter son poste à Atlas lui-même, le porte-ciel. Que devait-ce donc être pour un homme tout jeune, à l'âme faible, seul et sans défense dans des lieux inconnus, avec la conscience du danger. Or, m'étant aperçu que le monstre vomissait de la fumée, que son souffle noir

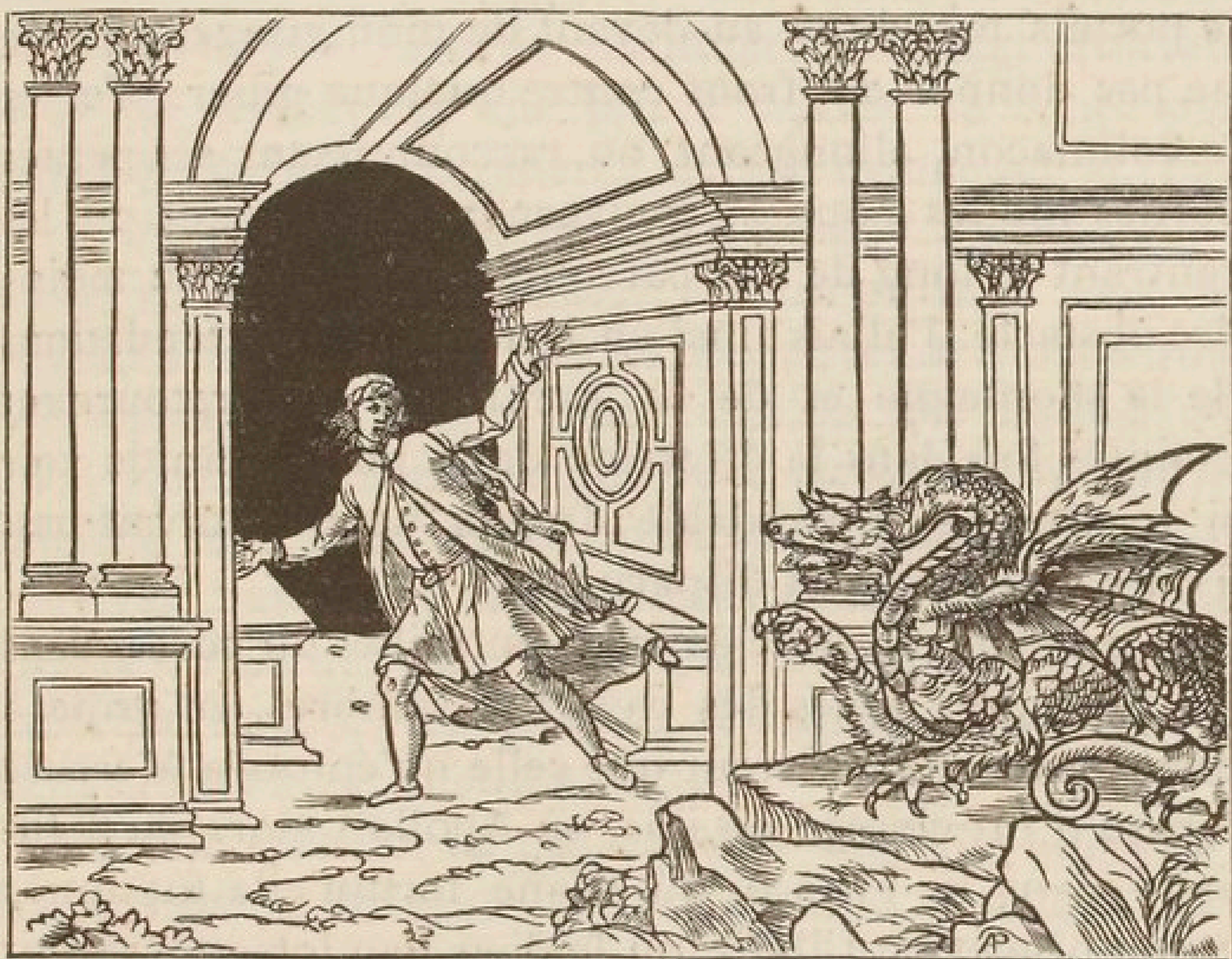
(1) *Alexicaco Hercule,* d'Ἀλεξίκακος, tutélaire.

(2) Berger de Cléoné. Il reçut Hercule qui, à sa prière, tua le lion de Némée.

(3) Le même que Typhœus, fils du Tartare et de la Nuit, géant qui, ayant osé provoquer Jupiter, fut enseveli sous l'Etna.

était mortel, ainsi que je le supposai immédiatement, sans espoir d'échapper, d'éviter le péril menaçant, tremblant, terrifié, j'invoquai dévotement, du fond de mon pauvre cœur, chaque Divinité puissante.

Sans perdre un instant je tournai le dos et me mis à fuir rapidement, pressant mes pas hâtifs pour échapper plus vite à l'aide d'une extrême célérité, et, inconscient,



je pénétrai dans la partie intérieure de ce ténébreux endroit.

Coureur excellent, je fuyais par les détours et les méandres divers qui me donnaient à penser que je fusse arrivé dans l'inextricable construction du sagace Dédale, ou dans le labyrinthe de Porsenna (1), tant celui

(1) Immense monument carré construit par Porsenna, roi d'Étrurie, à Clusium, pour en faire le lieu de sa sépulture, au centre duquel était un labyrinthe inextricable. (Pline, d'après Marcus Varron, XXXVI, 13.)

où je me trouvais avait d'innombrables couloirs et ouvertures occasionnant un va-et-vient qui vous faisait oublier l'issue et retomber sans cesse dans la même erreur. C'était à se croire dans la caverne aux nombreuses chambres du terrible Cyclope (1) ou dans l'antre sombre du voleur Cacus (2).

Bien que ma vue se fût faite aux ténèbres, je ne pouvais rien apercevoir, infortuné que j'étais! En courant je portais mes bras au-devant de mon visage, afin de ne pas donner du front contre quelque pilier. Tel va le colimaçon, allongeant ou raccourcissant ses petites cornes molles pour se gouverner, les tendant ou les rentrant le long de son parcours, au contact du moindre obstacle. J'allais ainsi en rencontrant les fondations de la montagne et de la pyramide, me retournant maintes fois dans la direction de la porte, afin de voir si le cruel et formidable dragon ne me suivait pas. Toute lumière avait disparu.

Je me trouvai donc dans les entrailles obscures, dans les méandres noirs des cavernes sombres, en proie à une plus mortelle terreur que celle qu'éprouva Mercure lorsqu'il fut changé en ibis, ou Apollon alors qu'il fut exilé dans la Thrace, ou Diane lorsqu'elle fut muée en un oiselet sautillant, ou le dieu Pan lorsqu'il revêtit deux formes. J'eus une frayeur plus grande que ne fut jamais celle d'Œdipe, de Cyrus, de Crésus ou de Persée, une épouvante plus mortelle que celle du brigand Thrasyleon (3) revêtu de la peau de l'ours. Je courais un danger plus menaçant que Lucius (4) métamorphosé

(1) Polyphème.

(2) Brigand du temple d'Evandre, tué par Hercule.

(3) Personnage de l'*Ane d'or* d'Apulée, qui, s'étant revêtu d'une peau d'ours, fut tué sous ce déguisement.

(4) *Metamorphoseon* d'Apulée.

en âne, alors qu'il entendait les voleurs mettre sa mort en délibération. Il m'était impossible de prendre un parti, je ne savais que faire, j'étais désespéré. Cet état s'augmentait encore de la frayeur que me causait le vol des nombreuses chouettes, ennemies du jour, tourbillonnant autour de ma tête. Par instants, leurs cris me faisaient même croire que j'allais être directement saisi par les crocs aigus du dragon venimeux et serré dans sa gueule ainsi qu'entre les dents de fer d'une scie. Loin de diminuer, le danger croissait avec ma terreur. Je me pris à penser au loup que j'avais précédemment aperçu et me demandai si, par aventure, il n'avait pas été un présage funeste et l'annonce de mon misérable sort. Errant en tous sens, je courais semblable à la fourmi pourvoyeuse qui a perdu la trace de son chemin battu. J'allais les oreilles au guet, écoutant attentivement pour savoir si le monstre horrible ne fondait pas sur moi, pauvre infortuné! s'il n'arrivait pas avec son venin plus subtil que celui de l'hydre de Lerne, avec son triple dard, avec son épouvantable appétit. A chaque sensation nouvelle, je m'imaginais avoir affaire à lui.

Nu, sans secours, en proie à une mortelle angoisse, anéanti par la douleur, il me semblait que la mort, pour si odieuse qu'elle me fût naturellement, me devînt un bien à cette heure. Je la souhaitais; il n'y avait pas, d'ailleurs, à ne la vouloir point. Aussi je m'efforçais d'avoir la constance de l'attendre, tant mon existence était incertaine, malheureuse et agitée. Mais, hélas! dans le trouble de mon esprit, je renonçais tout à coup à ses avantages et je repoussais sa maudite venue. C'est que j'étais dévoré de regrets en pensant que je dusse, infortuné! périr sans avoir récolté le fruit de l'immense amour qui me consume si doucement et dont je n'ai encore rien obtenu. Ah! si cette joie

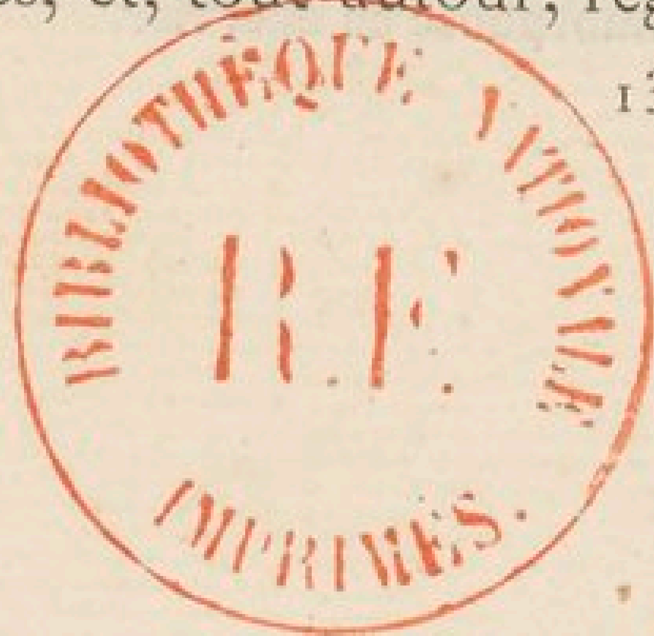
m'eût été donnée aussitôt, comme j'eusse alors bravé la mort! Mais retournant à mon idée fixe, à l'habitude de mon cœur, je pleurai sur la perte de ces deux inestimables trésors, mon existence précieuse et Polia que j'invoquais avec une voix retentissante pleine de soupirs et de sanglots, à travers l'air épais enfermé sous ces voûtes immenses. N'ayant d'autre société que la mienne, en ces lieux ténébreux, je me disais : Si je meurs ainsi, misérable, dolent, inconsolé, qui sera digne de recueillir la succession d'un aussi précieux joyau ? Qui héritera de la clarté d'un ciel aussi pur ? Oh malheureux Poliphile ! où vas-tu, homme absolument perdu ! Où comptes-tu diriger ta fuite ! Où espères-tu revoir encore un bien qui t'est cher ! Voici les charmants plaisirs, qu'un doux amour enracinait dans ton esprit, à tout jamais dispersés. Voici tes hautes et amoureuses pensées, en un moment, brisées, anéanties ! Hélas ! quel sort inique, quelle fatale étoile t'ont donc ainsi funestement conduit dans ces ténèbres invincibles, livré cruellement aux nombreuses et mortelles langueurs, destiné à devenir la proie de la voracité cruelle, imminente de ce terrible dragon ? Faudra-t-il donc que je pourrisse tout entier dans ses infectes, nauséabondes et stercoraires entrailles ? Faudra-t-il que je sois rejeté par une issue à laquelle je ne veux point penser ? O mort déplorable ! Mort inouïe ! Oh misérable terme de ma vie ! Est-il des yeux si stériles, si desséchés, si brûlés, si dénués de larmes qui ne se fondent tout en eau là devant ! Mais à demi-mort que je suis, je sens déjà la bête sur mes épaules ! Vit-on jamais un retour de fortune plus atroce et plus monstrueux !

La voici, cette mort déplorable, cette mort violente ! Voici l'heure suprême, l'instant maudit où mon corps, ma chair vont rassasier cet épouvantable animal ! Quelle



cruauté! quelle rage! Est-il plus grande misère que le refus aux vivants de la lumière aimée et de la terre aux morts? Mais combien plus infernal encore est le malheur, combien plus énorme est la calamité de perdre d'une si affreuse façon sa Polia tant désirée, non obtenue! Adieu! adieu donc! éclatante lumière de vertu, lustre de toute réelle beauté! Adieu! Envahi par une telle affliction, suffoqué par un trouble pareil, mon âme s'exaspérait amèrement. Je pensais avant tout à échapper au redoutable danger, à sauver ma pauvre vie si courte, si menacée, ou bien, alors, à expirer sur-le-champ, dans les convulsions d'une mort violente. Je ne savais que faire, tant j'étais troublé, sans guide, égaré en des lieux inconnus, aux nombreux détours. Mes jambes étaient dans un état de torpeur absolue, ma force corporelle était anéantie, j'étais languissant, inanimé, comme de cire molle et presque réduit à l'état d'un fantôme.

Entraîné dans cette passe à faire verser des larmes, j'invoquai suppliant, en dernier espoir, les Dieux tout puissants et souverains, priant du fond du cœur mon Génie tutélaire, pensant qu'ils consentiraient, avec leur prévoyante et éternelle pitié, à s'occuper de moi dans la misérable condition où je me trouvais. Je commençai alors à découvrir un tant soit peu de clarté. Je m'y élançai avec toute l'ardeur, avec toute la vélocité possibles, et vis une lampe suspendue brûlant perpétuellement devant un autel sacré qui, autant que j'en pus juger en un pareil moment, avait cinq pieds de haut et le double en largeur, avec trois images d'or assises. Là, déçu par la nature même de cette lumière, je fus saisi d'une crainte toute religieuse au milieu de cette pénombre sainte. J'avais toujours les oreilles tendues, ma terreur ne m'avait pas quitté. On voyait apparaître çà et là de sombres statues, et, tout autour, régnaient de



vastes et obscurs couloirs, ainsi que les souterrains effrayants qui s'engageaient dans les pieds de la montagne, soutenus de côtés et d'autres par des piliers colossaux distribués en d'innombrables endroits, les uns carrés, les autres de forme hexagonale ou octogonale, que la faible lumière permettait de discerner à peine et qui avaient été mis là pour supporter la masse énorme de la grande pyramide élevée au-dessus. Ayant prié quelques instants en cet endroit, je ne pensai plus qu'à fuir incontinent et sans savoir où. Aussi, rendu, courant avec une vitesse extrême, j'avais à peine dépassé le très-saint autel que j'aperçus encore un faible rayon de la lumière si ardemment souhaitée qui pénétrait par un soupirail dont la forme ressemblait à celle d'un petit entonnoir.

Oh! avec quelle joie, avec quel plaisir pour mon cœur débordant d'allégresse je la vis! avec quel bonheur je me précipitai vers elle, sans penser à rien que ce soit d'autre! cela avec une célérité comparable à celle de Callysto (1) et de Philonis (2). Je l'eus à peine entrevue que, rempli d'un désir effréné et d'une ivresse sans mesure, je révoquai bien volontiers le renoncement fait, tout d'abord, à l'ingrate et dure existence. Mon âme incertaine se rasséréna, je me remis, me rétablis presque. Mon cœur, déjà mort et privé d'amour, reprenant quelque peu possession de lui-même, se laissa tout entier envahir par la végétation d'une tendresse qui l'emplissait, et rétablit dans son premier état la pensée qu'il en avait proscrite.

C'est alors qu'attaché de nouveau à mon aimable Polia, je resserrai davantage encore les liens qui m'unis-

(1) Fille de Lycaon, changée en ourse par Jupiter.

(2) Fille de Dædalion, fils de Lucifer, tuée par Diane à la chasse, et son père métamorphosé en épervier.

saient à elle. Je me persuadai, avec un ferme, avec un flatteur espoir, d'adorer désormais, tout amoureusement, celle que j'avais craint, si douloureusement, de perdre par une mort anticipée. Oh que cela me crucifiait! Mon cœur, encore meurtri, ne refusa plus accès à un amour bouillonnant et renouvelé, mais, voyant l'obstacle disparaître et le danger du trépas s'évanouir, il lui donna entrée toute grande en s'ouvrant à lui largement.

Étant donc un peu réconforté par la divine lumière, ayant ressaisi mes esprits chagrins et découragés, ayant rétabli bel et bien mes forces, je m'exhortai de nouveau à fuir par le difficile chemin. Mais, plus j'approchais du but, plus il semblait s'éloigner. Toutefois, aidé par la volonté céleste, aidé par ma chère Polia qui régnait en souveraine sur mon cœur épris, j'arrivai tout agité. Alors, bénissant, comme de raison, les Dieux, la Fortune secourable et ma Polia aux cheveux d'or, je me trouvai en présence d'une large voie que je franchis promptement, tout en modérant quelque peu ma course. Les bras, que j'avais tenus étendus afin d'éviter de me blesser aux énormes piliers, me faisaient l'office de rames pour régler ma fuite.

Ayant fait effort, j'atteignis une région délicieuse. Cependant, sous le coup de l'effroi que m'avait causé l'épouvantable monstre, je craignais de m'arrêter, ainsi que mon désir m'en pressait, et tremblais de me fixer, tant j'avais cet affreux souvenir imprimé dans l'esprit. C'est au point que je croyais sans cesse le sentir sur mes épaules. Aussi je ne pouvais, tout d'un coup, m'arracher cette terreur. Je pensais, vraisemblablement, qu'il me suivait. J'étais d'ailleurs stimulé par plus d'un motif pour entrer dans cette belle région. Ses agréments m'y incitaient, le trouble de mon cœur me poussait à fuir prestement, et puis, surtout, je m'y sen-

tais entraîné par la vive curiosité de voir si, par aventure, je n'y découvrirais pas des choses inconnues aux mortels. Ces raisons diverses m'engagèrent également toutes ensemble à y pénétrer, à aller de l'avant et à m'éloigner de l'entrée le plus possible, afin de pouvoir parvenir en quelque lieu où je pusse me tranquilliser, calmer mes esprits, effacer de ma mémoire la frayeur que j'avais ressentie. Cependant je conservai le souvenir de la souris blanche qui m'était apparue. J'y vis un motif de reprendre courage, une exhortation à me rassurer, car ce fut toujours, dans les auspices, un présage heureux et de bon augure.

Je me persuadai, avec raison, qu'il y avait lieu de m'abandonner à la bénignité de la Fortune qui, dans sa munificence, me fit, parfois, une généreuse dispensation de prospérités et de biens. Or donc, sollicité de tant de côtés, je secouai toute paresse sur mon parcours et m'en allai, retardé seulement par la fatigue de mes jambes affaiblies. Cependant je tremblais encore de ne pas arriver à propos dans cet endroit. Je redoutais que mon entrée dans cette patrie inconnue ne fût illicite, et parût de nouveau bien plus le fait d'une audacieuse et coupable confiance que lorsque je m'engageai sous la porte. Le cœur battant constamment, l'âme perplexe, je me disais : Y a-t-il quoi que ce soit qui puisse me déterminer à retourner en arrière ? La fuite n'est-elle pas, ici, beaucoup plus facile et plus libre ? Je pense qu'il vaut encore mieux exposer ma vie dans cette claire lumière, en plein air, que de périr dans ces aveugles ténèbres. Je ne saurais, d'ailleurs, retrouver la première entrée. Au même instant je poussai un soupir pénible en rappelant, dans ma mémoire fidèle, tout ce que mes sens avaient perdu là de plaisir et de joie en présence de cette œuvre remplie de merveilles faites pour stupéfier, et en me sou-

venant de la façon dont j'en avais été si pitoyablement privé; ce qui me faisait songer aux lionceaux d'airain dans le temple du très-sage Hébreu, qui précipitaient les hommes dans l'oubli en les épouvantant (1).

Je redoutais que le dragon ne m'eût produit un pareil effet; car, si tant est que j'eusse admiré des œuvres si merveilleuses et si élégantes, des conceptions si surprenantes qu'elles ne pouvaient être du fait de l'homme, toujours est-il que je les sentais s'évanouir dans ma mémoire desséchée, et que, pour cette cause, je ne les aurais su nettement raconter. J'avais beau me dire : cela n'est point; cependant je ne me sentais pas en léthargie. Tout cela était bel et bien imprimé dans mon souvenir très-récemment, et y était empreint ineffaçablement. Cette bête féroce était réellement vivante, ce n'était pas une illusion, elle était épouvantable au point que personne d'entre les humains n'en a jamais vu de semblable, pas même Régulus (2). A me la rappeler, mes cheveux se hérissaient, et de nouveau j'accélérai ma marche. Peu après, réfléchissant, je me disais que, sans doute, à conjecturer par la beauté du site, il ne devait pas être habité par des humains, mais bien plutôt par des esprits divins, par des héros tutélaires, par les divers groupes des nymphes et des Dieux antiques. Le désir me persuadait d'avancer et pressait mes pas tardifs de poursuivre le voyage entrepris. Captivé par ces excitations continues, je pris résolûment le parti de me laisser aller où me mènerait la Fortune folâtre, dussè-je succomber.

Considérant donc ce beau, ce charmant pays, avec

(1) Allusion, probablement, aux chérubins qui garnissaient le tabernacle?

(2) Allusion au serpent monstrueux que les soldats de Régulus rencontrèrent près du fleuve Bagrada et contre lequel il fallut employer les balistes et les catapultes.

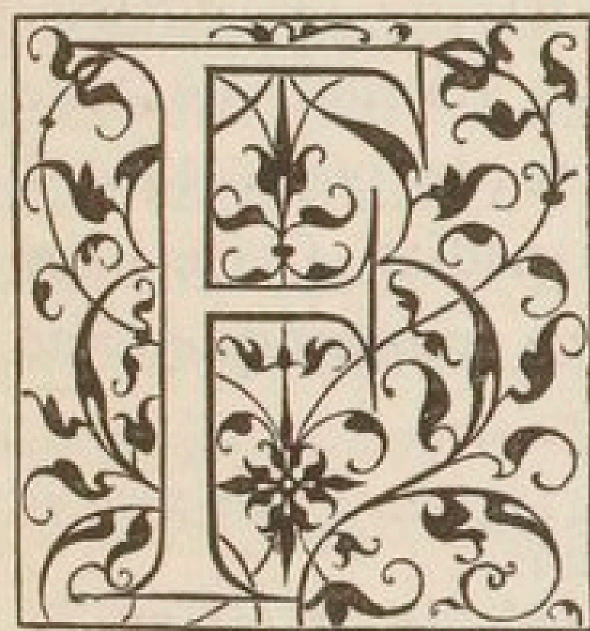
ses champs fertiles, ses plaines fécondes, en présence du plaisir qu'il m'offrait, je rejetai bien loin derrière moi toute appréhension timide, toute crainte morose, et je m'y aventurai. Mais, d'abord, j'invoquai la lumière divine et les génies bienfaisants, afin qu'ils m'accompagnassent, me servissent de guides dans cette région où j'étais étranger et me prissent sous leur sainte garde.





Poliphile décrit l'aménité de la région

qu'il découvrit, dans laquelle il pénétra, et où, tout en errant, il rencontra une fontaine exquise de la plus grande beauté. Il dit comme quoi il vit venir à lui cinq gentilles demoiselles qui se montrèrent fort surprises de son arrivée en ces lieux, et qui, après l'avoir rassuré charitablement, le convièrent à partager leurs ébats.



ORT heureusement sorti de cet horrible gouffre, de ces ténèbres souterraines, de cet endroit maudit, — encore que le sanctuaire sacro-saint d'Aphrodite s'y trouvât — parvenu en la pleine lumière si désirée, au plein air si agréable, je me retournai pour apercevoir l'issue de l'endroit dont j'étais sorti et où ma vie m'avait semblé n'être pas la vie, tant elle y était insupportable et périclitante. J'avisai une montagne peu raide, d'une déclivité modérée, couverte d'arbres aux feuillages verts et plaisants. C'étaient des ronces glandifères, des hêtres, des chênes, l'esculus, l'yeuse, le cerre, le liège, le houx aux deux espèces dont l'une est le smilax (1), dont l'autre

(1) Σμῖλαξ, nom commun à différentes sortes de plantes. Il veut dire If; mais, en Arcadie, on nommait ainsi une sorte de chêne-

comporte l'aquifolium et l'aculeatum (1). En approchant de la plaine, le versant était planté de cornouillers, de coudriers, de troënes odorants et chargés de fleurs qui se présentaient roses du côté du septentrion et blanches du côté du midi. On y voyait aussi des charmes, des frênes et autres arbres de même nature, sans compter les arbustes qui croissaient là. Ces arbres étaient enveloppés de chèvrefeuille verdoyant et retombant, ainsi que de houblon flexible, ce qui donnait une ombre épaisse et fraîche sous laquelle croissaient le cyclame nuisible à Lucine (2), le polypode lascinié (3), la scolopendre (4) tridentée ou Asplénon (5), les deux mélampopes (6) qui tirent leur nom du berger (7), le trèfle, le seneçon et autres herbes ou plantes amies de l'ombre. Quelques-unes portaient des fleurs, quelques autres non. Ce site était abrupt, inaccessible, grandement fourré d'arbres.

L'ouverture par laquelle j'étais sorti de ces épaisses ténèbres se trouvait à une certaine hauteur de cette montagne boisée, et située, suivant toute conjecture, à l'opposé de la grande construction susdite. Cette issue avait dû être pareillement une œuvre magnifique, faite

ilex. Suivant Pline, c'est une espèce de lierre. (*De edera quæ vocatur smilax.* (XVI, 35.) Notre ancien *liseron* épineux.

(1) *Ilex aqui folium*, ilex commun, le corsier, ecouja, famille des nerpruns. *Ilex acculeata baccifera.*

(2) Κυκλάμινος, *vulgo,* pain de pourceau, parce que cet animal mange sans danger ses racines. Dioscorides a signalé la propriété qu'a le cyclame de provoquer l'avortement.

(3) Classe des cryptogames, famille des fougères.

(4) Genre de la famille des fougères.

(5) De ἄσπληνον, bon pour la rate.

(6) L'ellébore noir et l'ellébore des anciens (*orientalis*). Ce dernier croissait en abondance aux îles Anticyres; il passait pour guérir la folie. *Navigare ad Anticyras,* disait-on à ceux qui avaient perdu la raison.

(7) Le berger Mélampus.

artificiellement à une époque fort ancienne; mais le temps jaloux l'avait rendue inaccessible en l'embroussaillant particulièrement de lierre et autres plantes grimpantes. C'est au point qu'on n'y pouvait voir une ouverture, un trou quelconque. La sortie en paraissait d'une extrême difficulté, il semblait qu'il fût plus aisé d'y rentrer. Cela venait de ce que je l'apercevais tout entourée d'un feuillage épais qui s'opposait précisément à son accès. Cette ouverture était située dans la gorge d'un vallon parmi des roches; elle était masquée en permanence par d'épaisses vapeurs dont le sombre éclat m'apparaissait plus imposant que la nue qui voila l'enfantement divin à Délos (1). Étant donc parti de cette issue toute obturée par une végétation touffue, j'atteignis, en descendant la côte, un hallier épais de châtaigniers sis au pied de la montagne, séjour probable du dieu Pan ou de Silvanus (2), à l'herbe verte, à l'ombre fraîche sous laquelle je cheminai agréablement, jusqu'à la rencontre d'un pont tout en marbre très-antique, fait d'une seule arche fort élevée. Le long de ses parapets, de chaque côté, des bancs étaient construits on ne peut plus commodément. Encore qu'ils s'offrissent comme un soulagement bien opportun à ma lassitude, néanmoins je n'y pris pas garde, tant mon désir d'avancer l'emportait sur tout.

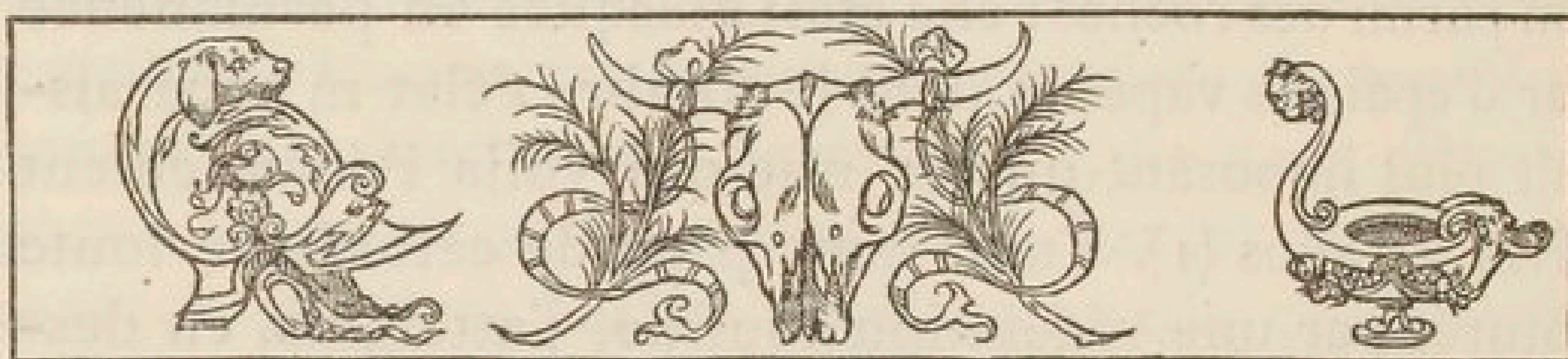
Au milieu de ces parapets, juste au-dessus du sommet de l'angle de l'arche sous-jacente, s'élevait, d'un côté, un dé de porphyre orné d'une excellente cymaise aux moulures bien polies, et de l'autre, un tout semblable, mais en pierre d'ophite. Sur celui qui était à droite je vis des hiéroglyphes Égyptiens très-purs, qui représentaient : un casque extrêmement ancien crêté

(1) Allusion à la nue qui enveloppa Latone en mal d'enfant à Délos.

(2) Dieu des forêts. (Virg.)

d'un masque de chien, une tête de bœuf dépouillée avec deux branches, au feuillage menu, enlacées après les cornes, enfin une lampe antique. Si ce n'est que je ne pus discerner si ces rameaux étaient de pin, de larix ou de genévrier, j'interprétai ainsi ces hiéroglyphes :

PATIENTIA EST ORNAMENTVM, CVSTODIA ET PROTECTIO VITÆ (1).



Du côté opposé, j'admirai une sculpture fort élégante qui représentait un cercle, puis une ancre sur la barre de laquelle s'enroulait un dauphin. Ce que je traduisis de la sorte :

ΑΕΙ ΣΠΕΥΔΕ ΒΡΑΔΕΩΣ.

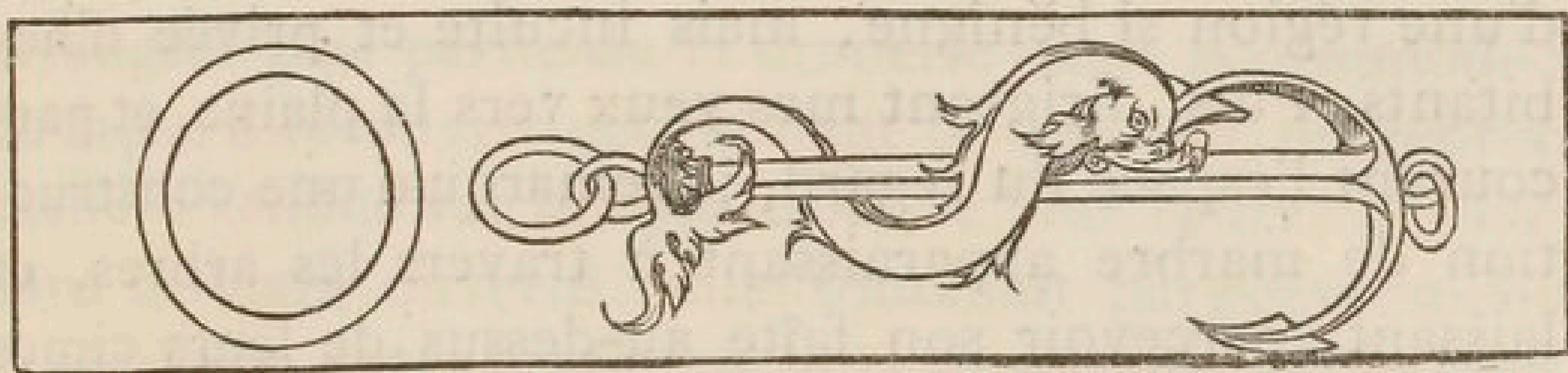
SEMPER FESTINA TARDE (2).

Sous ce pont antique, solidement et parfaitement construit, jaillissait une large veine d'eau claire et vive qui, se divisant, formait deux bras s'écoulant à droite et à gauche. Leurs ondes fraîches couraient dans leur lit ravagé à travers des rives rongées toutes couvertes de pierres et ombragées d'arbres. Le long de ces berges,

(1) La patience embellit, garde et protège la vie.

(2) Toujours hâte-toi lentement. Devise, avec quelques variantes, d'Auguste, qui l'exprimait par un crabe joint à un papillon. Vespasien, qui l'eut après, symbolisa avec l'ancre et le dauphin : emblème adopté et illustré par Alde l'Ancien qui en fit la marque de ses livres.

apparaissaient, mises à nu, diverses racines parmi lesquelles se reconnaissaient la trichomane (1) et l'adianthe (2), la cymbalaire (3) et autres plantes tant potagères que forestières, formant comme une chevelure aux rives qu'elles aiment. Ce bocage frais et touffu était d'un agréable aspect et invitait à se promener. Son joyeux feuillage était peuplé d'oiselets sylvains et montagnards. Il s'étendait encore au delà du



pont, dans une plaine charmante qui retentissait d'un doux ramage. Là bondissaient les remuants écureuils et les loirs somnolents (4), ainsi que bien d'autres animaux inoffensifs.

Ainsi donc, toute cette contrée couverte d'arbres, entourée de montagnes boisées, offrait aux yeux une vue plaisante, et la plaine se montrait toute couverte de plantes variées.

Les limpides ruisseaux murmuraient en courant au pied des montagnes déclives, dans la vallée qu'ornaient le fleurissant et amer laurier rose, et les joncs, et le tussilage (5), et la lysimachie (6), qu'ombrageaient

(1) De la famille des fougères.

(2) *Ibid.*

(3) *Linaria cymbalaria,* muflier commun.

(4) Parce qu'ils dorment tout l'hiver.

(5) *Tussilago farfara, vulgo* âne.

(6) Dont la découverte est attribuée à Lysimaque, roi de Thrace. Lysimachie vulgaire, *vulgo* chasse-botte. Lysimachie nummulaire, *vulgo* herbe aux écus.

les peupliers noirs et blancs, les aunes amoureux des rives, ainsi que les ormes. Sur les monts on apercevait les sapins élevés au tronc tout d'une venue, les mélèzes pleureurs et mainte autre espèce de végétation semblable.

C'est pourquoi, considérant l'aménité du lieu, véritablement fait pour être le rendez-vous des bergers, invitant certainement aux chansons bucoliques, je demeurai tout surpris, l'âme en suspens, à la vue d'une région si bénigne, mais inculte et privée d'habitants. Puis, dirigeant mes yeux vers la plaine, et parcourant l'espace du regard, je remarquai une construction de marbre apparaissant à travers les arbres, et laissant apercevoir son faîte au-dessus de leurs cimes délicates. J'en conclus, tout joyeux, qu'il y avait là des habitations, et que j'y trouverais quelque abri. Je me hâtai de m'y rendre.

Je me trouvai en présence d'un édifice à huit pans et d'une admirable fontaine de toute beauté qui m'invita, bien à propos, à étancher la soif ardente que j'avais, jusque-là, gardée sans pouvoir la satisfaire.

Cette construction était surmontée d'un comble octogonal recouvert en plomb. Sur un des côtés était appliqué un rectangle en marbre blanc et poli dont la hauteur égalait une fois et demie la largeur qui me sembla mesurer six pieds. Dans ce bloc étaient entaillées deux petites colonnes cannelées munies de leurs bases au-dessus d'une large cymaise, avec gueule, denticules et filets. Les chapiteaux supportaient une travée, une frise et une corniche. Au-dessus de celle-ci était ajouté un quart de tout le rectangle pour en former le fronton. Toutes les lignes en étaient simples et l'ornement en marbre nu, si ce n'est que dans l'aréole triangulaire du fronton, ou tympan, je vis une couronne en laquelle étaient représentées deux colombes bu-

vant dans un vase. Quant à tout l'espace enfermé entre les colonnes, la gorge et la travée, dans l'intervalle en retrait, se trouvait sculptée une nymphe élégante. Sous la cymaise, une partie faisant le quart du rectangle, formait la base ornée de tores, festons, scotie et plinthe.

Cette très-belle nymphe gisait, endormie, dans une attitude aisée, sur une draperie repliée qui formait coussin sous sa tête à la chevelure abondante et bien arrangée. Une partie de la draperie était accommodée de façon à recouvrir décemment ce qui doit demeurer caché. Étendue sur le côté droit, le bras retiré, la joue dans sa main ouverte, elle soutenait paresseusement sa tête. Son autre bras était libre et s'allongeait le long de son flanc gauche, posant sa main étendue sur le milieu de sa cuisse charnue. Par les boutons — pareils à ceux des vierges — de ses petites mamelles, jaillissait un filet d'eau très-fraîche de la droite, tandis qu'il en sortait un d'eau chaude de la gauche. Chacun de ces jets tombait dans un vase de porphyre, contenant deux récipients réunis en un seul, établi avec art au-devant de cette fontaine sur une pierre de silex à six pieds de distance de la nymphe. A l'un et l'autre récipient aboutissait un conduit dans lequel les eaux se rencontraient et s'échappaient par son extrémité enserrée entre les deux bassins. Ainsi mélangées, elles s'écoulaient par un orifice en un petit ruisseau et, modérées l'une par l'autre, allaient faire germer toute végétation. L'eau chaude saillissait si haut, qu'elle ne pouvait gêner ni offenser quiconque, appliquant ses lèvres à la mamelle droite, venait là boire l'eau froide et téter la nymphe.

Cette admirable sculpture était rendue en perfection, avec un si grand art qu'elle donnait à penser que Praxitèle avait exécuté de la sorte cette Vénus que le

roi Nicomède acheta aux Cnidiens un tel prix (1) — ainsi que la renommée le rapporte — qu'il y dépensa l'avoir de son peuple, et qui, d'ailleurs, était d'une telle beauté que des hommes enflammés d'une concupiscence sacrilège, se laissèrent aller à la souiller d'un embrassement impur (2). Mais, quelque estime qu'on dût lui accorder, je ne crois pas qu'elle fût d'un goût aussi parfait que cette image qui faisait l'effet de la nature elle-même métamorphosée en pierre.

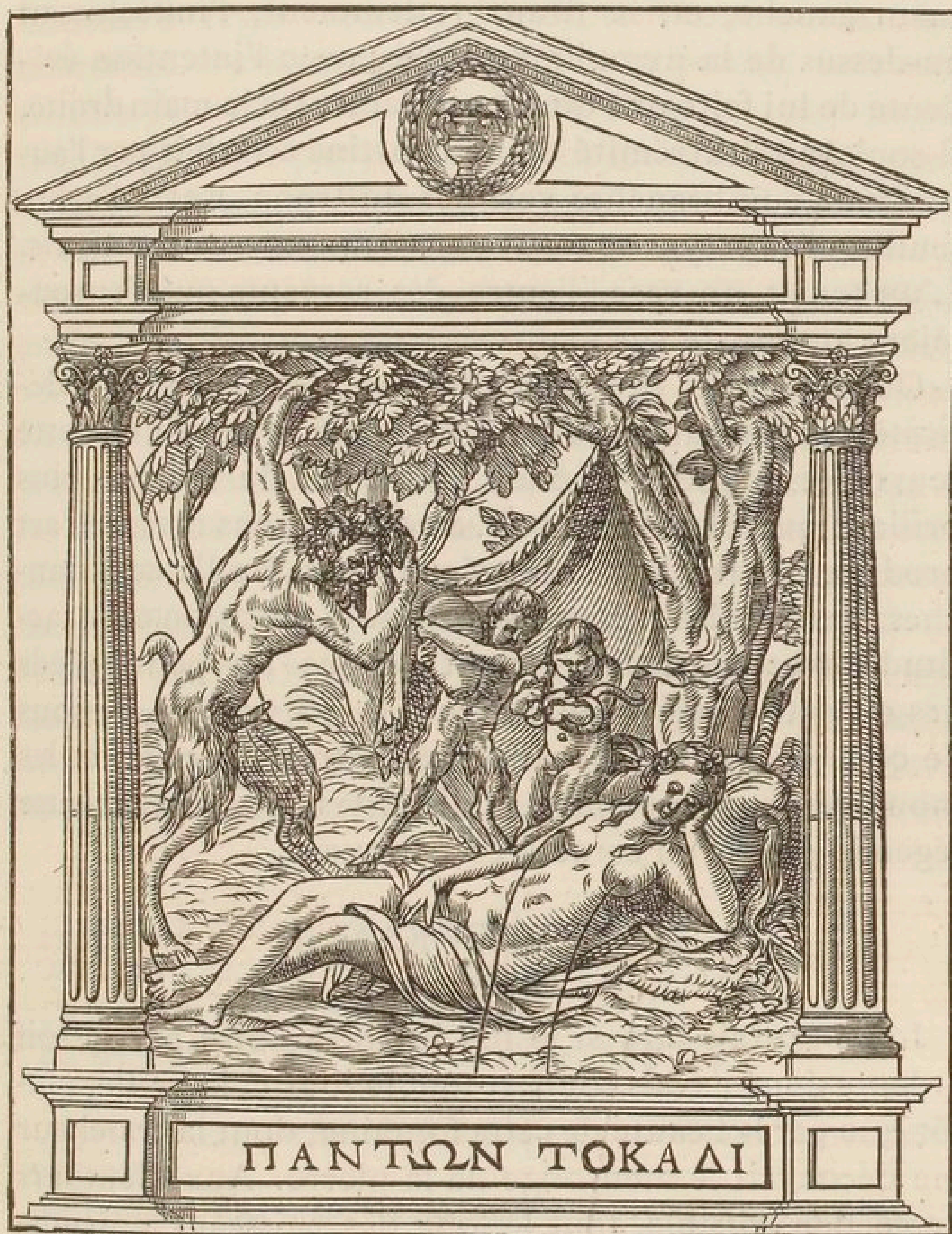
Elle avait les lèvres entrouvertes comme pour respirer, au point qu'on lui voyait presque le fond de la gorge. Les tresses dénouées de sa tête couvraient la draperie sur laquelle elle reposait et inondaient les plis amoncelés avec lesquels les fins cheveux se confondaient. Les cuisses étaient convenablement grasses, les genoux potelés étaient un peu retirés en arrière, de façon à montrer la plante des petits pieds qui invitaient la main à les toucher, à les palper, à les serrer. Quant au demeurant de ce superbe corps, il était fait pour provoquer quiconque eût même été de pierre comme lui.

Derrière cette figure, se trouvait un arbousier touffu aux feuilles persistantes chargé de ses fruits tendres et arrondis, sur lequel des oiselets paraissaient chanter et induire la belle en doux sommeil. A côté d'elle, tout envahi par un prurit lascif, se tenait debout, sur ses pieds fourchus, un satyre au museau pointu fort

(1) Pline rapporte, au contraire, que Nicomède, roi de Bithynie, voulut acheter ce chef-d'œuvre aux Cnidiens, à condition de payer leur dette nationale qui était immense, mais qu'ils refusèrent. (XXXVI, 5.)

(2) Valère Maxime. (VIII, 11.) On cite encore, parmi les hommes amoureux de statues, le tout jeune homme épris de celle de la Bonne Fortune, à Athènes, et qui se tua de désespoir de n'avoir pu l'acquérir (Élien, *Hist. div.*, IX); Alchidas le Rhodien, qui souilla le Cupidon nu de Praxitèle (Pline, XXXVI, 5), et, au dire de Varron, le Chevalier Romain Junius Pisciculus, qui aima une des Thespiades au temple de la Fortune, à Rome.

près d'un nez camus, au menton garni d'une barbe divisée en deux touffes tordues à la manière des chèvres,



aux flancs couverts de poils. Sa tête, couronnée de feuillages, portait des oreilles velues et réunissait le type humain à celui du bouc. Je pensai que, dans son génie subtil, le tailleur de pierre, avec son immense talent,

avait eu l'œuvre de la nature elle-même présente à la pensée.

Ce satyre tenait l'arbousier par ses rameaux, avec la main gauche, et, le tirant violemment, l'infléchissait au-dessus de la nymphe assoupie, avec l'intention évidente de lui faire une ombre agréable. De la main droite, il soulevait l'extrémité d'une courtine attachée par l'autre bout aux branches voisines du tronc. Entre l'arbre feuillu et le satyre se trouvaient deux satyreaux enfants. L'un tenait un vase, l'autre des serpents qui s'enroulaient autour de ses mains.

On ne saurait exprimer suffisamment le degré de délicatesse, d'élégance, de perfection qui se voyait en cette œuvre et auquel s'ajoutait la beauté du marbre plus brillant que de l'ivoire poli. J'admirai sans mesure l'art prodigieux avec lequel le trépan avait fouillé ces branches, ces feuilles légères, ainsi que la précision et l'exactitude avec lesquelles étaient rendus les petits pieds des oiselets, ainsi que la figure du satyre. Au-dessous de cette merveilleuse sculpture, entre les gorges et les moulures, sur le bandeau uni, je vis cette mystérieuse légende gravée en caractères Attiques :

ΠΑΝΤΩΝ ΤΟΚΑΔΙ (1)

Je ne saurais dire si je fus incité à boire par la soif ardente dont j'avais souffert tout le jour et la veille, plutôt que par la beauté de cette fontaine, dont la fraîcheur me découvrit le mensonge de la pierre. Aux alentours de ce lieu paisible, tout le long des ruisseaux murmurants, fleurissaient les pâquerettes, le muguet, la lysimachie épanouie, les roseaux plaintifs, la citronelle, l'ache, la patience d'eau, maintes herbes chères aux

(1) A la mère de tout.

oiseaux et maintes nobles fleurs. Le petit canal qui coulait de la fontaine pénétrait, en l'arrosant, dans un massif peu élevé de nombreux rosiers convenablement disposés et régulièrement plantés, tout couverts de roses odorantes. De là, il se répandait et se perdait dans une culture de figuiers du Paradis ou Musa (1), aux larges feuilles lacérées par le vent, dont les doux fruits pendaient en régimes abondants, ainsi que de nombreux et différents arbres fruitiers. Là se trouvait l'artichaut cher à Vénus (2), la verdoyante colocasie (3) aux feuilles en forme d'écussons, et différentes autres plantes cultivées. Jetant un regard sur la plaine, je la vis de partout verdoyante, parsemée de fleurs diverses, peinte et décorée par les jaunes de la renoncule, de l'œil-de-bœuf (4), par les violets de l'orchis (5), de la petite centaurée, du mélilot coronnaire et de l'euphraise (6) menue, par les ors du scandix (7), des naveaux en fleurs, par l'azur de la scarolle (8), par le glayeul qui croît parmi les blés, par les fraises fleuries et fructifiées, par la petite achillée (9) avec ses mouchetures blanches, par la sariette, le pain de coucou (10), par infiniment d'autres floraisons très-

(1) Bananier commun. *Musa paradisiaca.*

(2) A cause de la propriété aphrodisiaque de l'artichaut.

(3) Genre de la famille des Aroïdées.

(4) Βούφθαλμον. Œil-de-bœuf. (Pline, XXV, 8.)

(5) *Vulgo* Pentecôtes.

(6) *Vulgo* Casse-lunettes. On croyait qu'elle rendait la vue, même aux aveugles.

(7) Scandix. Peigne de Vénus. *Vulgo* aiguille de berger, cerfeuil à aiguillettes.

(8) Chicorée scarolle. *Vulgo* escarolle.

(9) Achillée millefeuilles. *Vulgo* saigne-nez, herbe aux charpentiers, employée par Achille dans le pansement des blessures. Nos paysans continuent à retarder la guérison de leurs plaies par l'application de cette plante.

(10) *Oxalis acetosella. Vulgo* Alleluia, surelle ou pain de coucou.

belles. Aussi, perdu dans cet aspect enchanteur, je me sentais tout consolé. De ci, de là, à distance régulière, à intervalle mesuré, en lignes, espacés élégamment, étaient de verts orangers, citronniers et pommiers d'Adam aux rameaux égalisés partant à un demi-pied de terre, au feuillage touffu, d'un beau vert hyalin, s'élevant en cônes, c'est-à-dire effilés par le haut, arrondis par la base, tout chargés de fleurs et de fruits exhalant le plus doux parfum. Mon cœur serré s'en emplissait à l'excès, envahi qu'il était encore par l'odeur pestilentielle et le souffle empuanti du dragon.

Cela était cause que je demeurais pensif, hésitant et rempli d'une stupeur qu'augmentait encore la sensation de me retrouver au milieu de tant de choses qui m'étaient délectables au possible, lorsque je considérais avec attention la merveilleuse fontaine, la variété des herbes, le coloris des fleurs, les plants d'arbres, la noble, la plaisante disposition du site, la suave et incessante chanson des oiseaux, l'hygiénique température de l'atmosphère. Tout cela faisait que ma satisfaction eût été complète si j'eusse trouvé là quelque habitation. Aussi étais-je aiguillonné du désir d'aller de l'avant, d'autant que l'endroit s'offrait à moi toujours plus délicieux. Mais, parce que la terreur passée ne s'était pas totalement effacée de ma mémoire tenace, je ne cessais de regarder de côté et d'autre et ne savais où aller ni dans quelle direction m'engager.

La pensée du terrible dragon tenait mon esprit en suspens, j'ignorais ce qu'était l'endroit où j'avais pénétré et, comme je me rappelais les hiéroglyphes inscrits au côté gauche du pont, j'avais quelque appréhension d'aller au-devant d'un accident malencontreux, car ce n'était pas sans motif qu'on avait mis là pour les passants cette inscription digne d'être écrite en or : SEMPER FESTINA TARDE.

Voici que, tout à coup, j'entendis derrière moi un grand mouvement avec une rumeur semblable au battement des ailes osseuses du dragon, en même temps que, dans le sens opposé, retentit le son d'une trompe. Aussitôt, malheureux! je me retournai pâmé, et je vis de ce côté-là un grand nombre de caroubiers aux fruits oblongs, pendants et mûrs, faciles à détacher, que le vent faisait se heurter les uns contre les autres. Revenu à moi, je me pris à rire d'une telle aventure et me remis en marche.

Alors j'invoquai religieusement les divinités bénignes, le dieu Jugatinus (1), les déesses Collatina (2) et Vallonia (3), afin qu'elles me fussent propices pendant que je parcourais les lieux qui leur étaient consacrés. Cependant le son de la trompe me fit presque croire à la présence de quelque troupe guerrière; toutefois, en y réfléchissant, je pensai que le son était plutôt celui de la trompe d'écorce des pastoureaux. Loin d'entrer en méfiance, je me rassurai. Il ne s'écoula guère de temps sans que j'entendisse chanter une compagnie que je supposai formée de demoiselles gracieuses et belles — car la voix dénotait qu'elles étaient d'un âge tendre et florissant — s'ébattant parmi les herbes fleuries, sous de plaisants et frais ombrages, folâtrant libres de toute appréhension qui les retînt, et se promenant au milieu des plus jolies fleurs, tout en joie. Ces voix harmonieuses, d'une incroyable douceur, transportées par les brises fraîches et tempérées, soutenues et accompagnées par les sons de la lyre, emplissaient ces lieux de délices.

En présence d'une telle nouveauté, je me penchai sous les ramées basses, pour bien m'en rendre compte,

(1) Dieu du sommet des montagnes.

(2) Ou *Collina*. Déesse romaine des collines.

(3) Ou *Vallona*. Déesse des vallons.

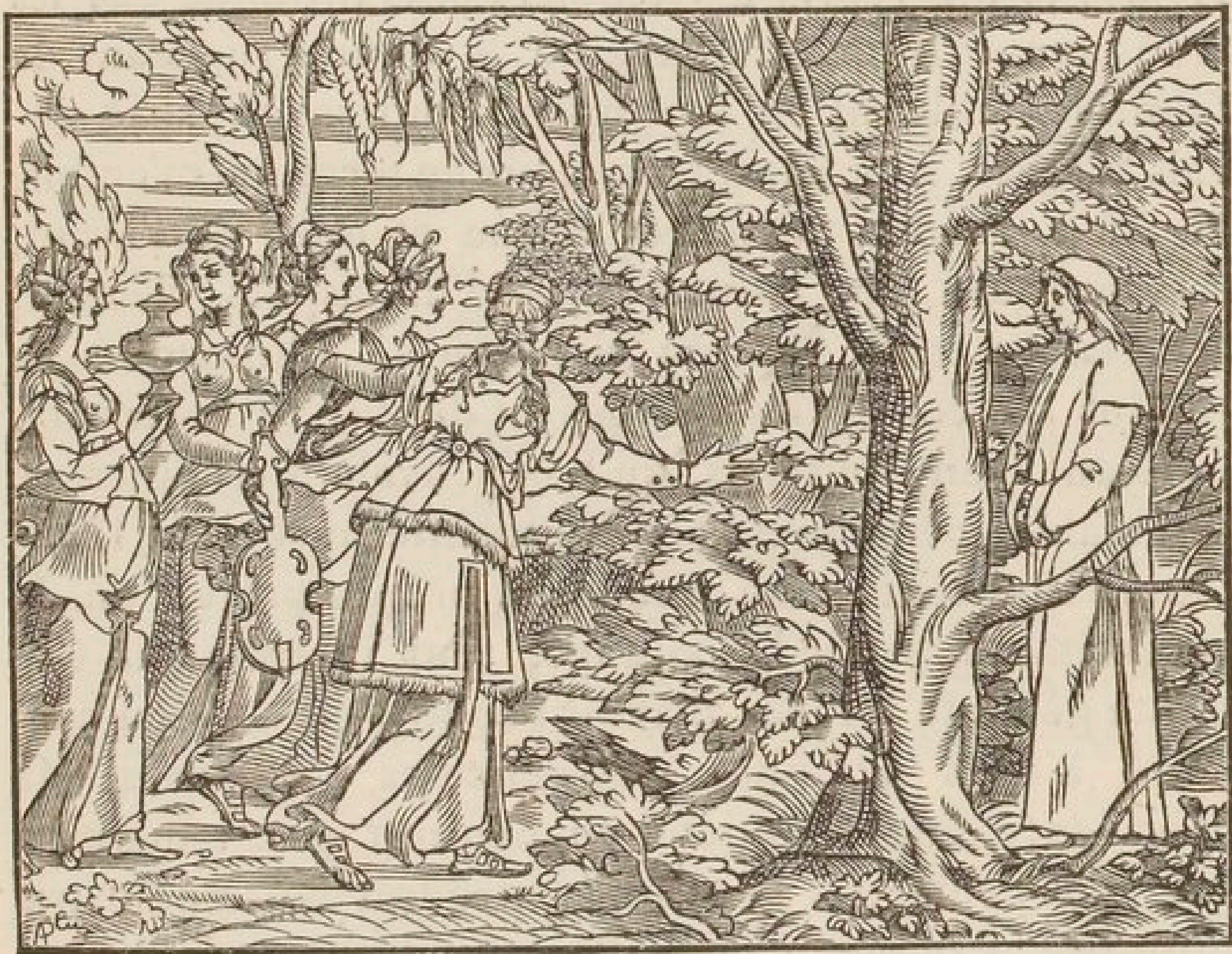
et je vis ces jeunes filles venir à moi d'un pas cadencé. Leurs têtes virginales étaient entourées de superbes rubans de fils d'or, et couronnées de myrthe fleuri noué et entremêlé de fleurs nombreuses. Sur leurs fronts candides papillotaient leurs boucles blondes et frisées, sur leurs blanches épaules flottaient leurs longues et belles tresses disposées et composées avec la plus grande élégance, à la façon des nymphes. Elles étaient vêtues d'un accoutrement à la mode de l'île de Carpathos (1), en soie, extrêmement orné, fait de tissus de couleurs variées. C'étaient trois tuniques distinctes, l'une plus courte que l'autre, celle de dessous était pourpre, puis venait une en soie d'un beau vert tramé d'or. Celle de dessus était en toile de coton très-fine, crêpelée et de couleur safranée. Ces demoiselles étaient ceintes d'un carcan d'or juste au-dessous de leurs tetons rondelets. Leurs bras étaient recouverts par la dernière tunique, et la toile de coton les revêtait entièrement, laissant transparaître le ton des chairs à travers le tissu. Tout contre leurs mains potelées, les manches étaient serrées par des cordelettes de soie et des bouclettes d'or faites avec un art délicieux.

Il y en avait, entre elles, qui portaient des sandales à doubles semelles dont les nombreux rubans d'or et de soie cramoisie entouraient leurs petits pieds le mieux du monde. D'autres avaient des brodequins en drap écarlate et vert clair, d'autres, sur leur chair nue portaient une chaussure en beau cuir souple et blanc, ou bien en peau de chamois teinte de couleurs brillantes et ne laissant pas voir les doigts.

Ces chaussures, dorées sur les bords, arrivaient jusqu'aux jarrets blancs comme neige et formaient là une échancrure arrondie; elles étaient strictement

(1) Ile Cyclade. Homère la nomme Κράπαθος.

jointes avec des lacets en cuir passés dans des œillets d'or, ou bien avec des boucles faites en torsades de même métal, formant des nœuds tournés d'une façon exquise. Le bord inférieur de la tunique, frangée et ornée d'un merveilleux galon, laissait, soulevé par les légers souffles d'air, apercevoir souventes fois les jambes rondes et ivoirines.



Ces nymphes, m'apercevant, arrêtèrent leur marche, suspendirent leurs chants, toutes surprises, comme d'une bizarre nouveauté, de me voir aventuré en ces lieux. Elles s'émerveillaient à l'envi et, curieusement, m'observaient en silence, trouvant téméraire et singulier qu'un homme étranger et du dehors se fût introduit dans cette noble patrie. Aussi, s'arrêtant à murmurer un instant entre elles, elles m'examinèrent attentivement, se penchant sur moi comme si j'eusse

été un fantôme. Je me sentais remué jusqu'au fond des entrailles, ainsi que les roseaux agités par les vents impétueux. J'étais à peine remis de l'épouvante dont j'ai fréquemment parlé, que, de nouveau, je redoutais, par ce qui se passait et qui me semblait surhumain, d'avoir quelque vision semblable à celle qui apparut à Semelé et la fit réduire en cendres, lorsqu'elle fut trompée par la forme simulée de Beroë d'Épidaure (1). Hélas ! je me repris à trembler, plus intimidé que les faons craintifs en présence de la lionne rugissant de faim. Je délibérai en moi-même pour savoir si je devais tomber, suppliant, les genoux en terre, ou m'enfuir, ou bien, encore, demeurer calme et aller de l'avant, rassuré ; car ces jeunes filles d'un aspect clément, semblaient tenir plus du ciel que de l'humanité. Je résolus de courir les risques et de suivre l'aventure, espérant bien, toutefois, qu'il n'y avait à redouter, de semblables personnes, ni inhumanité ni sévices. D'ailleurs l'innocent porte avec lui sa propre protection. Je surexcitai mon tiède courage, tout interdit par une honte gênante à l'idée d'avoir pénétré en un lieu consacré à des nymphes très-délicates et célestes. Ma conscience était inquiète, en pensant que, téméraire, coupable peut-être, je m'étais introduit dans une patrie prohibée. Comme j'agitais en moi toutes ces raisons, une des nymphes plus confiante ou plus audacieuse que les autres me dit : « Eh bien ! qui es-tu ? » Alors tout troublé, partagé entre la peur naturelle et la honte subite qui m'avait envahi, je ne sus quoi dire, je ne sus quoi répondre. La parole me manqua tout à coup, la pensée avec. J'étais comme à demi-mort, je demeurais tel qu'une statue. Mais ces honnêtes pucelles recon-

(1) Vieille femme d'Épidaure, dont Junon prit l'aspect pour tromper Semelé.

naissant que j'étais un être humain et réel, seulement stupéfait et craintif, s'approchèrent toutes en me disant : « O jeune homme ! qui que tu sois, crois bien que » notre vue ne devrait pas t'effrayer, ne redoute rien. » Ici tu ne saurais subir aucun sévice ni rencontrer » aucun déplaisir. Donc qui es-tu ? parle sans crainte. »

Après cette déclaration, la voix me revint, sollicitée par l'aspect charmant de ces vierges, réveillée par leur doux parler, et, tout à fait remis, je leur dis : « O nym» phes divines ! je suis le plus disgracié, le plus infor» tuné des amants qui se puisse jamais trouver au » monde. J'aime, et j'ignore où se trouve l'objet de » mon ardent amour, le désir de mon cœur ; j'ignore » où je suis moi-même ! J'ai été conduit en ces lieux, » j'y suis parvenu à travers le plus mortel danger » qui se puisse imaginer. » Comme je voyais des pleurs de pitié briller déjà dans leurs yeux, je me jetai à leurs pieds et me courbai à terre devant elles, suppliant et soupirant, en leur criant : « Pitié de par le grand » Dieu ! » Aussitôt leur tendre cœur fut touché de miséricorde et pris d'une douce compassion ; émues jusqu'aux larmes à la vue des miennes, secourables, elles me prirent à l'envi par les bras ; m'attirant à elles et me soulevant, elles me dirent toutes gracieuses, avec un langage caressant et charmeur : — « Nous pen» sons, malheureux ! que bien peu réussiraient à péné» trer ici par la voie qui t'y a conduit, ô pauvret ! » Aussi, par-dessus toutes choses, rends en grâces prin» cipalement à la divine Providence, comme aussi à » la bénignité de ton étoile. Car tu viens d'échapper à » un péril extrême. Mais, à cette heure, tu n'as plus » à craindre ni catastrophe ni vexation fâcheuse. Il se » peut même que, par cette voie, tu sois parvenu au » bonheur. Donc apaise, tranquillise, réconforte ton » âme. C'est ici, comme tu peux le voir, un lieu de

» plaisir et de dilection, non point un lieu de douleur
» et d'effroi. L'âge y demeure stationnaire, l'assiette
» en est sûre et invariable, le temps n'y est pas fugitif,
» tout s'y accommode à la joie, la compagnie y est
» toute gracieuse et sociable; tout cela nous invite et
» nous autorise, d'une façon irrésistible, à y jouir d'un
» perpétuel loisir. Et figure-toi bien que si l'une
» d'entre nous est aimable, l'autre s'efforce de se mon-
» trer telle encore davantage; car notre délectable et
» mutuelle concorde est fortement consolidée par un
» ciment indestructible. » Une autre, surenchérissant, dit ainsi : — « La seconde se prête avec une extrême
» douceur à son plaisir et s'y soumet. Ici, enfin, est
» une campagne salubre, d'une vaste étendue, riche en
» toutes variétés d'herbages et de plantes, charmante
» d'aspect, fertile en fruits de toute espèce, couverte
» de côteaux fameux, peuplée d'animaux inoffensifs,
» entièrement remplie de toutes les voluptés, abon-
» dante jusqu'à l'exubérance en productions univer-
» selles, garnie de sources d'eau pure. On y trouve,
» dès l'abord, une hospitalité assurée et solide. Ce
» territoire fortuné est plus fertile que le mont Taurus
» dans sa partie septentrionale. Car on dit, si la re-
» nommée n'est point menteuse, que la grappe du
» raisin y atteint jusqu'à deux coudées et qu'un seul
» figuier y produit jusqu'à soixante et dix modius de
» ses fruits, bonne mesure (1). Cette plaine sacrée
» excède en fertilité l'île hyperboréenne qui gît dans
» l'Océan Indien (2). La fertilité de la Lusitanie n'en

(1) Pris dans Strabon, presque mot pour mot (XI, 7); sauf que Strabon dit 60 médimnes. Or le médimne Grec contenait six fois environ le *modius*, la plus grande mesure sèche des Romains, tiers de l'*amphora* et équivalant à 8,67 litres.

(2) L'île fabuleuse ainsi nommée ne pouvait pas être située dans l'Océan Indien. On la plaçait dans l'Océan au-delà de la Celtique. Son

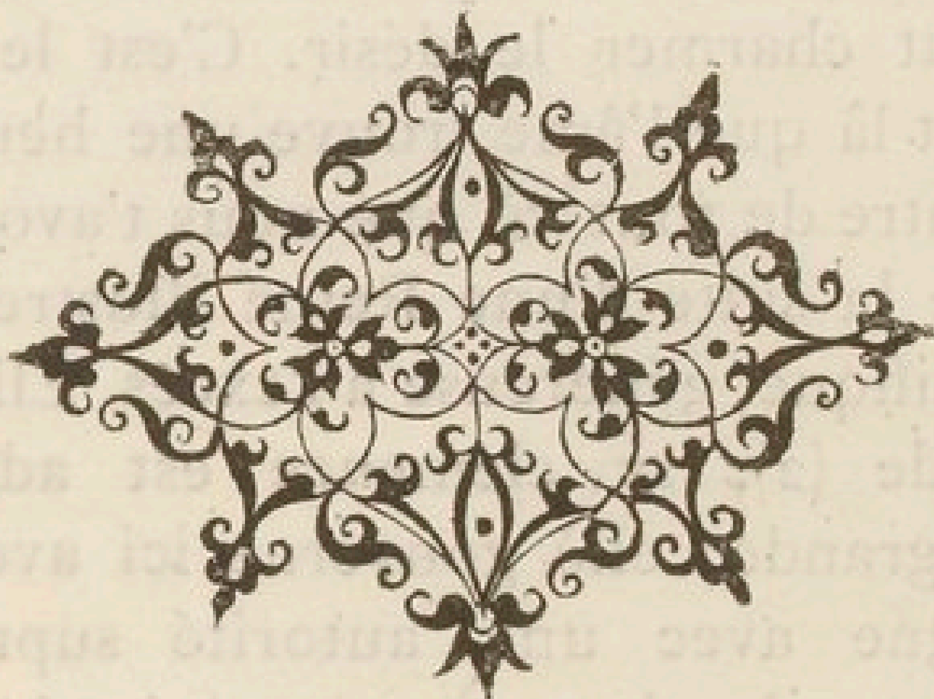
» approche pas, non plus que celle de Talgé (1) sur » le mont Caspien. » Plus chaleureuse et plus affirmative, une quatrième nymphe se prit à dire : — « C'est en vain qu'en comparaison de la fécondité de » notre pays on vante celle de l'Égypte appelée cependant le grenier public du monde. » Aussitôt une autre à l'aspect réjouissant, toute délicieuse à voir, poursuivit avec une élégante prononciation : — « Dans » cette patrie nourricière on ne saurait trouver un » endroit marécageux capable d'empester l'air. Elle ne » renferme aucune montagne abrupte, mais des collines » on ne peut mieux parées, tandis qu'à ses frontières » elle est fortifiée par une circonvallation de précipices » périlleux et inaccessibles. Ainsi donc, pour tant de » raisons, rejette toute tristesse. En ces lieux est tout » ce qui peut charmer le désir. C'est le refuge des » Dieux, c'est là que l'âme trouve une heureuse sécurité. En outre de tout ce que nous t'avons dit, nous » sommes de la suite d'une Reine illustre et insigne, » toute magnifique, généreuse à l'excès. Elle se nomme » Éleuthérilide (2), sa clémence est admirable, sa » piété fort grande; elle gouverne ici avec un ferme » savoir, règne avec une autorité suprême, commande avec un bonheur et une gloire immenses. Ce » lui sera très-agréable quand nous te conduirons en » son auguste présence, devant Sa Majesté. Mais si le » hasard amenait de ses autres sujettes, nos compagnes

sol donnait deux récoltes par an. Apollon passait pour y descendre tous les dix-neuf ans. Les Boréades, successeurs de Borée, en étaient rois. (Diod. de Sic., II, 47.)

(1) Il y a Tapé, capitale de l'Hyrcanie, dont il est ici question; c'est sans doute ainsi qu'il faut lire. (Strabon, XI.) A moins qu'il ne s'agisse de Talca, dans la mer Caspienne. (Pomp. Mela, 3.6.10. Talge. Ptolémée, 6.9.8.)

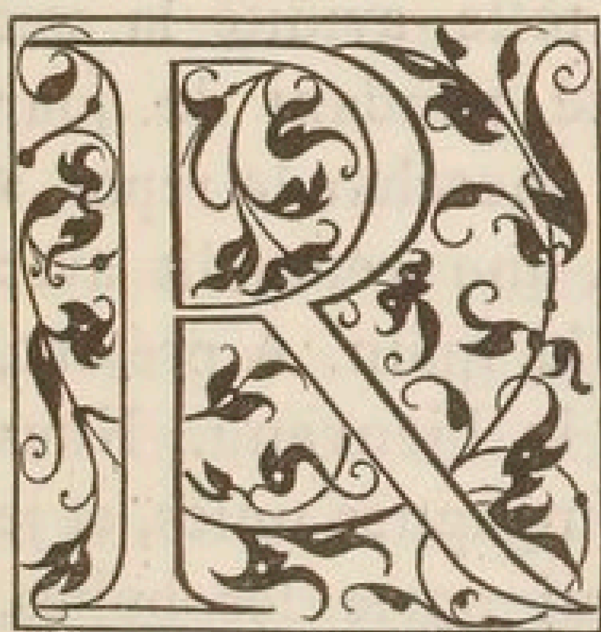
(2) Ἐλεύθερα, libre, libérale.

» qui font partie de sa cour, elles accourraient en
» foule contempler en toi une personne comme il s'en
» est présenté ici bien rarement. Or donc chasse,
» repousse toute fâcheuse tristesse, dispose ton cœur à
» te consoler joyeusement avec nous et, refoulant
» toute terreur, abandonne-toi aux ébats ainsi qu'au
» plaisir. »





Poliphile, captivé et rassuré par les *cinq demoiselles, s'en vint, en leur compagnie, aux étuves où fut menée grande risée, tant pour la nouveauté de la fontaine que pour l'inondation qui s'en suivit. Mené, ensuite, par devers la Reine Éleuthérilide, il vit, le long du chemin comme au palais, des choses excellentes, ainsi qu'une autre fontaine d'un travail précieux.*



EÇU avec affabilité, complètement rassuré par ces jeunes filles caressantes, ayant recouvré sensiblement mes esprits, je me montrai librement familier, tout dévoué, très-décidé à leur complaire en tous leurs désirs. Comme elles tenaient entre leurs mains mignonnes des urnes d'albâtre emplies d'essences parfumées, des bassins demi-sphériques en or garnis de pierres précieuses, des miroirs brillants, des poinçons pour les cheveux, ainsi que des voiles de soie blanche pliés et des chemises pour le bain, j'offris d'en être le porteur, offre qu'elles déclinèrent, disant que leur arrivée en ce lieu avait pour cause qu'elles allaient aux bains, et immédiatement elles ajoutèrent : « Nous » voulons que tu viennes avec nous. C'est là, en face,

» d'où s'échappe l'eau d'une fontaine. Ne l'as-tu pas » aperçue? » Je leur répondis révérencieusement : — « Nymphes très-belles, je disposerais de mille langages » tous différents que je ne saurais vous remercier pour » tant de faveurs imméritées, ni vous rendre grâces » convenablement pour une si particulière bienveil- » lance. Car vous m'avez fort à propos rappelé à la » vie. Donc, ne point accepter une aussi charmante in- » vitation de jeunes filles telles que vous se devrait con- » sidérer comme une rusticité vilaine. Or, je m'esti- » merais bien plus heureux d'être esclave chez vous » que maître souverain ailleurs. C'est que je vous tiens » pour le réceptacle de tout bien. Sachez-le, j'ai vu » cette merveilleuse fontaine, et je dois confesser, après » l'avoir examinée avec une attention soutenue, » qu'œuvre plus admirable ne frappa jamais mes re- » gards. J'y donnai complètement mon esprit séduit, je » la contemplai de toutes parts, j'y bus avec une telle » ardeur, j'y étanchai avec une telle avidité la soif » brûlante qui m'avait tourmenté pendant le jour » entier, que je n'allai pas au delà chercher le repos. »

Une d'entre elles, fort gentille, me répondit avec douceur, disant : — « Donne-moi la main. A présent, » te voici sain et sauf, te voici le bienvenu. Nous » sommes, comme tu vois, cinq compagnes unies, et je » me nomme Aphéa (1); celle qui porte les boîtes, » ainsi que les linges blancs, s'appelle Osphrasia (2); » cette autre, qui porte le resplendissant miroir — » nos délices — c'est Orasia (3); celle qui tient la lyre » sonore est dite Achoé (4); la dernière, enfin, celle » qui est chargée de ce vase empli d'une très-précieuse

(1) De ἁφή, le toucher.
(2) De ὀσφρασία ou ὄσφρανσις, l'odorat.
(3) De ὅρασις, la vue.
(4) De ἀκοή, l'ouïe.

» liqueur, a nom Geusia (1). Or, nous allons ensemble
» à ces étuves tempérées, par amusement et par soulas.
» Bref, toi-même — puisque le sort propice t'en est
» échu, — y viendras aussi, gaiement, avec nous. Après,
» nous nous en retournerons de compagnie, et tout en
» joie, au grand palais de notre Reine insigne. Elle
» est la clémence même, la libéralité la plus large; tu
» en pourras tirer bon parti dans l'intérêt de tes
» amours et de tes ardents désirs, si tu sais habilement
» t'y prendre. Allons, courage, et marchons. »

Avec des poses voluptueuses, avec des allures virginales, avec des manières engageantes, avec des grâces juvéniles, avec des regards provocants, avec de douces paroles, pressantes et caressantes, elles me conduisirent. J'étais de tout cela bien satisfait, si ce n'est que ma Polia aux cheveux d'or n'était point là pour mettre le comble à mon bonheur et constituer, elle sixième avec ces autres, le nombre parfait. D'autre part, j'étais mécontent que mon vêtement ne répondît pas à leur si délicieuse compagnie. Cependant, je m'apprivoisai bientôt au point de me laisser aller à danser aussi. Elles en rirent doucement; moi de même. Ainsi arrivâmes-nous à l'endroit voulu.

Là j'admirai des thermes formant un édifice octogonal merveilleux, sur chaque angle extrême duquel étaient accolés deux pilastres dont les soubassements conjoints partaient du sol. Ces pilastres formaient, sur la muraille, une saillie d'un tiers de leur largeur. Ils avaient des chapiteaux placés sous une travée droite que surmontait une frise ainsi qu'une corniche faisant tout le tour de l'édifice. La frise était ornée d'une remarquable sculpture : c'étaient des bambins nus, d'une exécution parfaite, posés à égale distance les uns

(1) De γεῦσις, le goût.

des autres. Leurs mains tenaient, par des liens, d'épais festons de rameaux feuillus, tressés et entourés de rubans. Au-dessus de la susdite corniche s'élevait, en manière de voûte élégante, un comble octogonal correspondant à la forme de l'édifice qu'il surmontait et dont les pans étaient, d'angle en angle, percés merveilleusement de découpures à jour de mille inventions et configurations, et remplies de lamelles en pur cristal, ce que j'avais pris de loin pour du plomb. Le faîtage, qui y était annexé, reposait sur une pointe dépassant de quelque peu le sommet de la coupole segmentée. Immédiatement au-dessus, se voyait une sphère dont sortait, par son point central supérieur, une tige fixe dans laquelle s'insérait une autre tige mobile et tournante jouant librement. Une aile y était attachée qui, de quelque côté que vînt à souffler le vent, tournait avec la tige en même temps qu'une boule posée au sommet de celle-ci, et trois fois moindre que celle de dessous. Sur cette boule un enfant nu s'appuyait sur la jambe droite, tandis que la gauche était pendante. L'occiput de l'enfant était creusé en la forme d'un entonnoir dont l'orifice arrivait jusqu'à la bouche à laquelle était scellée une trompette s'y adaptant, et que le bambin tenait d'une main près de l'embouchure, de l'autre, près de l'extrémité opposée, dans le même plan que l'aile. Tout cela était de bronze très-fin, parfaitement fondu et brillamment doré. Cette aile contraignait aisément l'enfant — dont le jeu du visage dénotait bien l'action de sonner — à présenter l'occiput perforé au souffle du vent qui, en y pénétrant, faisait retentir la trompette (1). C'est ce que

(1) Cela rappelle la tour d'Andronicus Cyrrhestes avec le triton en girouette, à Athènes.

(Vitruve, 1.6.4.)

j'avais entendu en même temps que le craquement des caroubiers d'Égypte qui s'entre-choquaient. Ce pourquoi je songeai, en riant, qu'un homme déjà sous le coup de la peur, qui se trouve seul en un lieu inconnu, est facilement terrifié par le plus léger bruit.

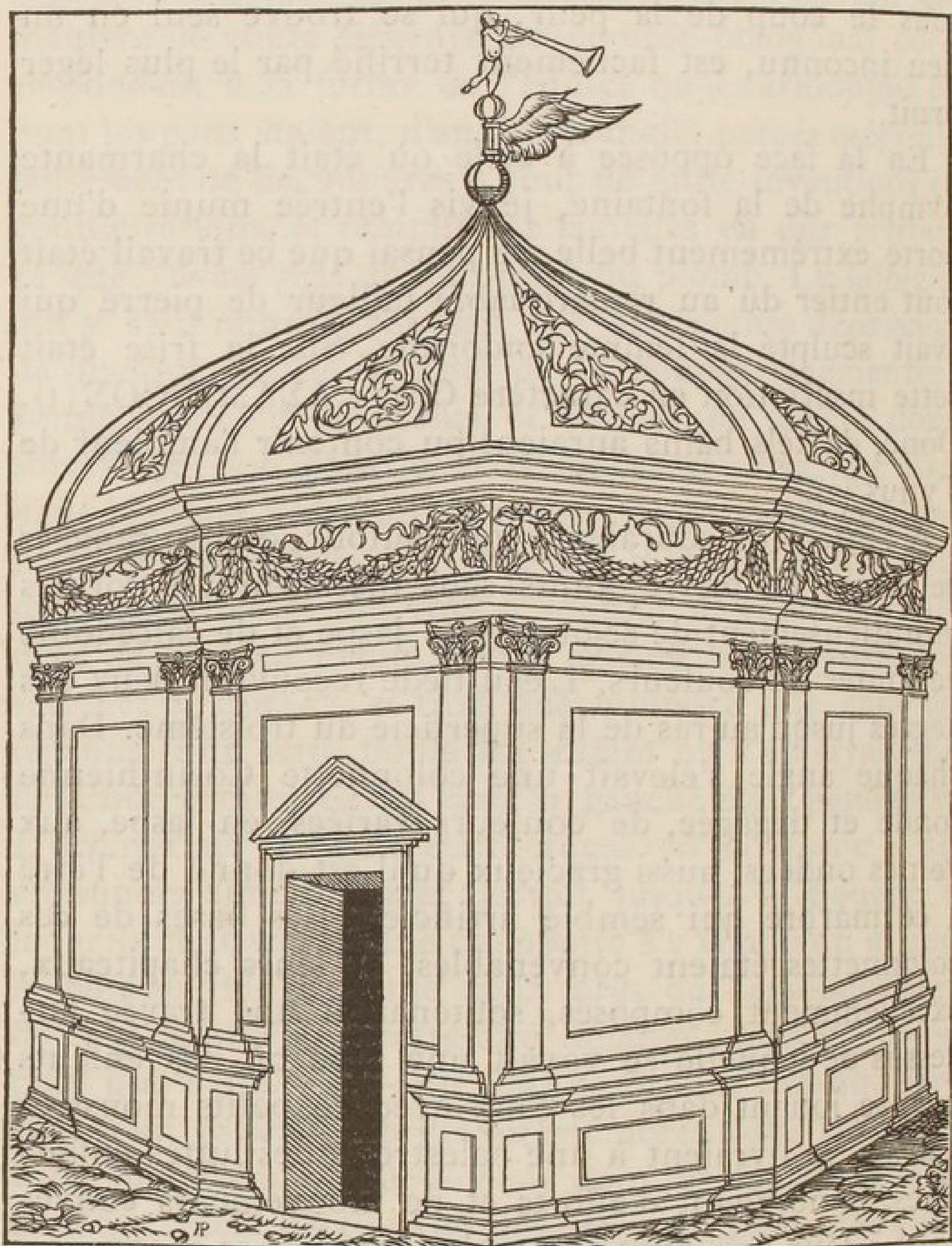
En la face opposée à celle où était la charmante nymphe de la fontaine, je vis l'entrée munie d'une porte extrêmement belle. Je pensai que ce travail était tout entier dû au remarquable tailleur de pierre qui avait sculpté la femme endormie. Sur la frise était cette inscription en caractère Grec : ΑΣΑΜΙΝΘΟΣ (1). Donc, de tels bains auraient pu contenir l'ampleur de Tytius (2).

A l'intérieur couraient, tout autour, quatre rangées de sièges en pierre joints sans discontinuité, formés minutieusement de segments de jaspe et de calcédoine de toutes les couleurs. L'eau tiède recouvrait deux des degrés jusqu'au ras de la superficie du troisième. Dans chaque angle s'élevait une colonnette Corinthienne ronde et dégagée, de couleurs variées, en jaspe, aux veines ondées, aussi gracieux qu'il est donné de l'être à ce marbre qui semble artificiel. Les bases de ces colonnettes étaient convenables, et leurs chapiteaux, excellemment composés, soutenaient une travée au-dessus de laquelle se voyait une frise où des enfants nus, se jouant dans les eaux avec de petits monstres marins, se livraient à une palestre, à des luttes enfantines, témoignant d'efforts et de mouvements convenant à leur âge, avec une turbulence vivace et joyeuse. Cette frise courait tout autour, surmontée d'une corniche. Au-dessus de l'ordre et de la projection des

(1) Ἀσάμινθος, proprement, cuve pour le bain.

(2) Géant, fils de la Terre, foudroyé par Jupiter.

colonnettes, perpendiculairement à chacune, s'élevait, le long de la coupole jusqu'au sommet, un tortil moyen



de feuilles de chênes appuyées régulièrement à plat l'une sur l'autre, dentelées et sinueuses, en jaspe très-vert, enserrées de rubans dorés. Ces tortils, en montant, se prolongeaient dans le ciel convexe de la cou-

pole, et aboutissaient à une rotonde que remplissait un mufle de lion aux crins hérissés, tenant entre ses dents un anneau après lequel pendaient des chaînes en orichalque admirablement tressées et retenant un très-beau vase à large orifice, peu profond, fait de cette même matière fort éclatante. Ce vase était suspendu à deux coudées au-dessus de la surface de l'eau. Le demeurant de la voûte, où n'étaient point les perforations garnies de cristal, se trouvait peint en bleu d'arménium (1) tout parsemé de bulles d'or riches et brillantes.

A peu de distance, il y avait une fissure en terre qui vomissait continuellement une matière enflammée. Les nymphes en avaient pris et en avaient rempli la conque du vase; puis, mettant dessus quelque peu de résines et de bois odoriférants, il s'en dégagea une exquise vapeur dont le parfum égalait celui des meilleurs oiseaux de Chypre (2).

Les nymphes avaient fermé les deux ventaux de la porte en métal ajouré, garnis de cristal transparent qui leur faisait rendre une joyeuse lumière colorée et repercutée. Par ces ouvertures, aux configurations diverses, les portes emplissaient de clarté ces thermes parfumés, y maintenant l'odeur enfermée et empêchant la chaleur d'en sortir. La paroi bien polie, interposée entre chaque colonne, était faite d'une pierre noire et brillante, aussi dure que du métal. Au milieu était incrustée une plate-bande de forme carrée en jaspe couleur de corail, ornée de moulures faites de doubles

(1) Ἀρμενιακόν, Dioscoride, L. 5, ch. 101. — Ἀρμένιον, Aëtius, L. 2. — *Armenia mittit quod ejus nomine appellatur..... communicato colore cum cæruleo.* (Pline, XXXV, 6.)

(2) Boules odorantes en forme d'oiseaux et peut-être recouvertes de plumes, qu'on crevait pour en répandre l'odeur.

(Marquis de la Borde.)

gorges et de boudins. Au milieu de chaque paroi était placée une élégante statue de nymphe nue. Chacune de ces statues était variée d'attitude et d'attributs, exécutée en pierre galactite (1) d'une blancheur d'ivoire, fermement établie sur un soubassement convenable dont les moulures étaient en harmonie avec les bases des colonnes.

Oh! comme j'admirais l'exquise sculpture de ces susdites images! C'est au point que, plus d'une fois, mes yeux se détournaient des figures réelles pour se reporter sur les feintes.

Le sol pavé laissait voir, au fond de l'eau, en mosaïque de pierres dures, des emblèmes variés merveilleusement dessinés et diversement colorés; car l'eau, fort limpide, n'était point sulfureuse, mais odorante et d'une chaleur tempérée. Elle était pure au delà du croyable, n'interposant aucun obstacle entre l'objet et la vue. Aussi les petits poissons variés, artistement rendus en mosaïque, imitant les écailles et luttant avec le naturel, semblaient vivre et nager tout le long des contre-marches et au fond du bain. C'étaient des trigles (2), des mulets, des mustelles (3), des lamproies, et grand nombre d'autres dont on avait moins considéré l'espèce que la beauté des formes. Sur la pierre très-noire encadrant les parois était incrustée et soigneusement exécutée une composition représentant un arrangement de feuillages liés, à l'antique, et de brillantes conques de Vénus (4) : composition agréable aux yeux autant qu'il était possible.

Au-dessus de la porte, dans un interstice, je vis un

(1) Pierre de lait. Galaxie.

(2) Poissons acanthoptériens. *Trigla lineata*, le rouget commun.

(3) *Mustellus*, émissole, genre des chondoptérygiens.

(4) Nom des différentes coquilles bivalves chez les anciens.

dauphin en pierre galactite rampant dans des eaux paisibles. Un adolescent tenant une lyre sonore était assis sur lui. A l'opposé, au-dessus de la fontaine faite pour le rire (1), nageait un dauphin semblable que chevauchait Poseïdon armé de son trident pointu. Ces petits sujets, faits tous deux de la même pierre, avaient été reportés sur le fond très-noir. Ce dont je louerai l'admirable architecte non moins que le statuaire.

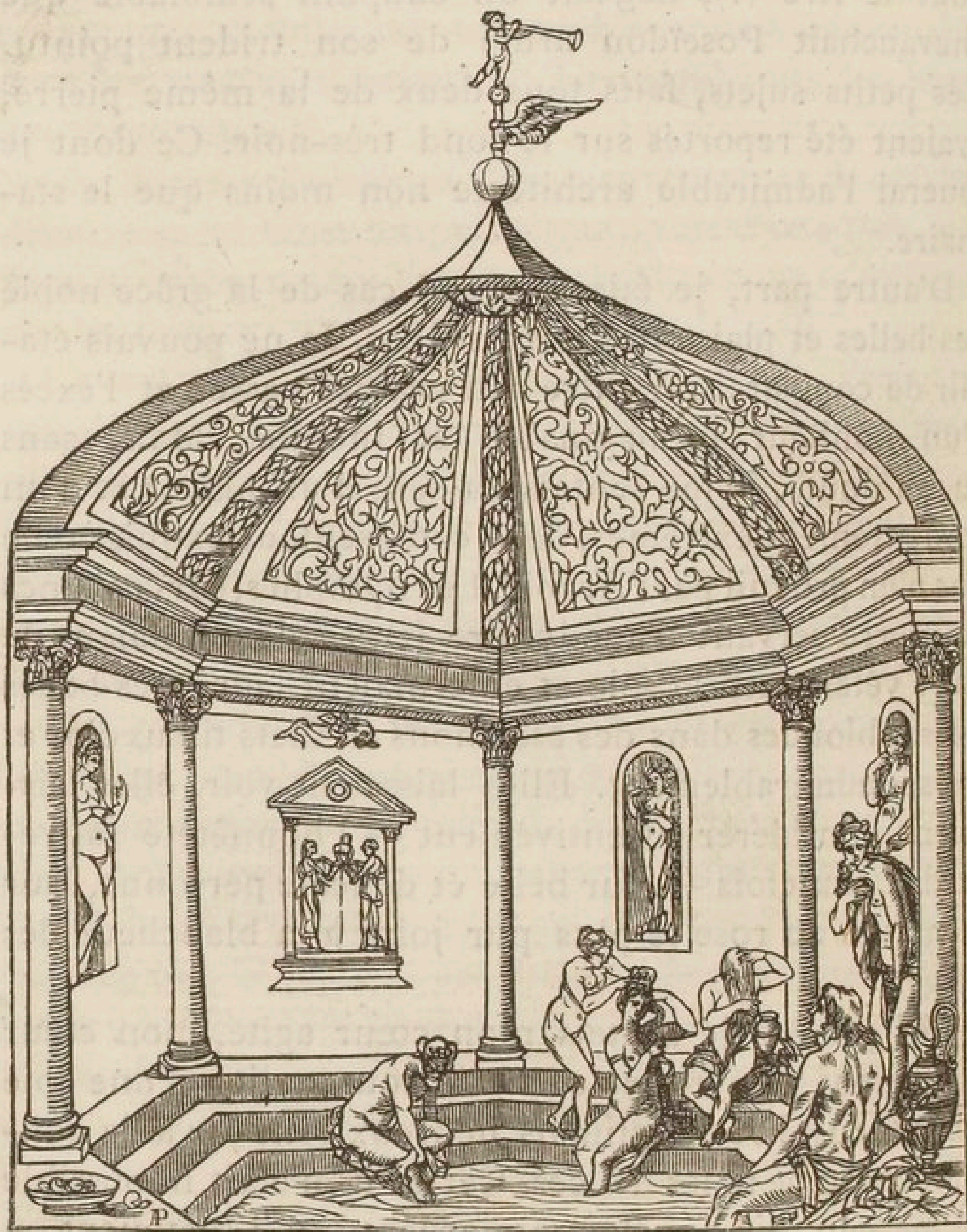
D'autre part, je faisais grand cas de la grâce noble des belles et plaisantes jeunes filles. Je ne pouvais établir de comparaison entre ma crainte passée et l'excès d'un bonheur inimaginable et inopiné. Mais, sans aucun doute, je me sentais au sein d'un plaisir et d'un contentement extrêmes, dans cette senteur exquise telle que n'en produit pas l'Arabie. Les nymphes, sur ces bancs de pierre servant d'apodytoire (2), se dépouillaient de leurs vêtements de soie et enfermaient leurs très-belles tresses blondes dans des escoffions en filets tissus d'or et tressés admirablement. Elles laissaient voir, elles laissaient considérer attentivement — l'honnêteté sauvegardée, toutefois — leur belle et délicate personne, leur carnation du rose le plus pur joint à la blancheur des neiges.

Oh! comme je sentais mon cœur agité, mon cœur bondissant s'ouvrir et s'emplir tout entier d'une joie voluptueuse! Je m'estimais heureux rien qu'à la contemplation de telles délices. Certes il m'était impossible de me garantir des flammes ardentes qui mettaient en péril et molestaient mon cœur pareil à une fournaise. Aussi, pour y mieux échapper, m'arrivait-il de n'oser même admirer les charmes incendiaires accumulés sur

(1) L'auteur la décrit plus loin.

(2) Ἀποδυτήριον. *apodyterium*, le vestiaire des bains.

ces beaux corps divins. Mais les nymphes, s'en apercevant, riaient de mes allures naïves et y prenaient une récréation juvénile. Mon âme en était sincèrement



heureuse par l'envie que j'avais de leur complaire en tout, et, dévoré par tant d'ardeurs, je fis preuve d'une patience non médiocre. Toutefois, je demeurai dans une réserve pudique et dans un maintien modeste, me reconnaissant indigne d'une si belle compagnie.

Quelque résistance que j'opposasse à leur invitation, il me fallut, malgré tout, entrer dans le bain. J'étais là tel qu'une corneille entre des colombes; aussi me tenais-je à l'écart, rougissant, dévorant de mes regards inquiets des objets si beaux et d'une si grande séduction.

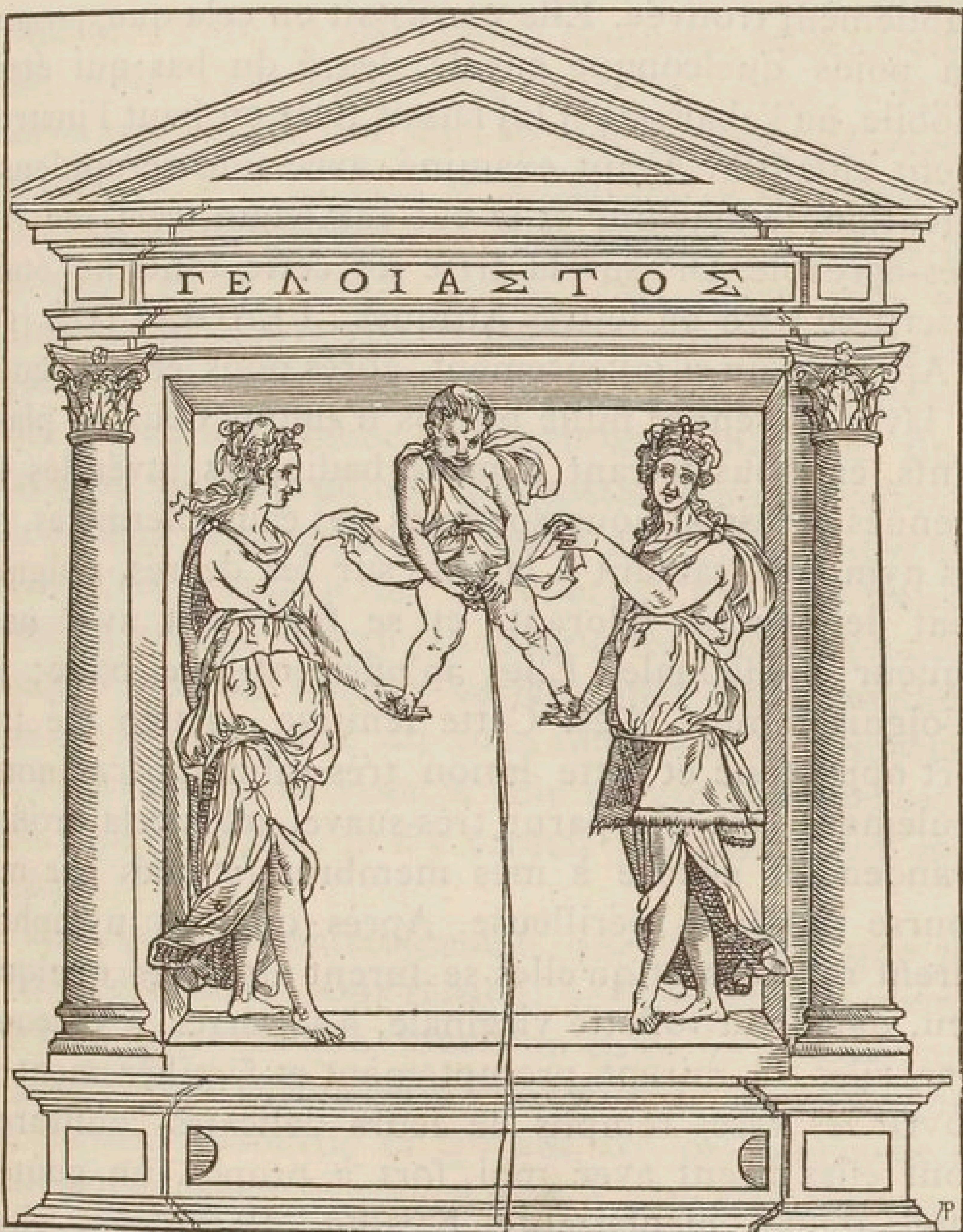
Alors Osphrasia s'adressant à ma personne avec son verbiage badin : « Dis-moi, jeune homme, quel est ton » nom? » Je lui répondis, en toute révérence : — « Poli- » phile, Madame. » — « Il me plaît assez, » fit-elle, « si » l'effet correspond au nom. » Sans délayer elle ajouta : — « Et comment se nomme ta chère amoureuse? » Moi, tout complaisamment, je répondis : — « Polia. » Elle reprit : — « Eh mais, je pensais que ton nom signifiait : » qui aime beaucoup; je m'aperçois à présent qu'il » veut dire : l'ami de Polia. » Puis elle me dit : « Si tu » la retrouvais ici, que lui ferais-tu? » — « Madame, » répondis-je, « ce qui conviendrait à sa pudeur et qui » fût digne de votre présence. — Dis-moi, Poli- » phile, lui portes-tu grand amour? — Oh! Madame, » plus grand qu'à ma propre vie, » fis-je en soupirant. « Par-dessus toutes les délices, par-dessus toutes les ri- » chesses du plus précieux trésor du monde, je con- » serve cet amour dans mon cœur brûlant et incendié. » Mais elle : — « Où as-tu laissé un objet aussi cher? » — Je ne puis comprendre ni savoir moi-même où je » suis! — Alors, » dit-elle, « si quelqu'un te la » retrouvait, quel prix lui donnerais-tu? Allons, garde » un cœur joyeux et livre-toi au plaisir, car tu la » retrouveras, ta chère Polia. » C'est avec de tels propos, très-gracieux, que ces charmantes pucelles se lavèrent, ainsi que moi, tout en folâtrant.

Dans l'intérieur du bain, sur la cloison contre laquelle était adossée la belle fontaine à la nymphe endormie, s'en trouvait une autre ornée de statues en

métal de prix, artistement travaillées, éclatantes de dorure. Elles étaient fixées après un marbre taillé en carré, terminé par un fronton, muni de deux demi-colonnes dites hémicycloïques, une par côté, avec une petite travée, une petite frise, une petite corniche, le tout pris dans un même bloc de pierre. Cette composition admirable était en parfaite harmonie avec l'œuvre tout entière, cela par un art supérieur et par une merveille absolue d'invention. Dans l'espace réservé au milieu de ladite pierre, se trouvaient deux nymphes parfaites, un peu moins grandes que nature, montrant leurs cuisses nues par la fente de leur tunique que faisait voltiger leur mouvement. Elles avaient les bras nus pareillement, excepté depuis les coudes jusqu'aux épaules. Sur celui de leurs bras qui supportait l'enfant, le vêtement était retroussé et rejeté en arrière. Les petits pieds du bambin posaient, à jambes écartées, l'un sur un main, l'autre sur l'autre. Tous les visages étaient riants. Les nymphes, de leur main demeurée libre, soulevaient la draperie de l'enfançon jusqu'à la ceinture, au-dessus de l'ombilic. Lui tenait à deux mains son petit membre qui pissait une eau très-froide dans les eaux chaudes afin de les attiédir. En cet endroit délicieux et charmant, j'étais tout abandonné au plaisir et au contentement. Toutefois, je me sentais vexé, au sein même de ma joie, par la pensée qu'au milieu de ces tentations, près de ces femmes d'une blancheur pareille à la rosée condensée en givre, je ressemblais à un Égyptien, à un Moricaud.

Or donc, une des nymphes toute souriante, la nommée Achoé, me dit avec affabilité : « Mon Poliphile, prends » ce vase en cristal et apporte-moi un peu de cette eau » fraîche. » Moi, sans y mettre le moindre retard, uniquement préoccupé d'être aimable, prêt non-seulement à me montrer obséquieux, mais encore, pour lui

complaire, à me faire son valet pourvoyeur (1), j'obéis. Je n'eus pas mis plutôt le pied sur un des degrés pour recueillir l'eau qui tombait, que le pisseur, relevant



son petit priape, me lança en plein sur mon visage échauffé, un filet d'eau si froide, que je me rejetai en arrière sur les genoux. Alors un rire féminin retentit

(1) *Lixabondo,* de *Lixa,* primitivement valet d'armée chargé d'aller chercher l'eau.

sous la coupole fermée avec un tel éclat, que; revenu de ma surprise, je me pris à rire aussi moi-même de plus belle.

Je compris bientôt la subtilité de cette invention très-habilement trouvée. Elle consistait en cela que, posant un poids quelconque sur le degré du bas qui était mobile, on l'abaissait et lui faisait tirer en haut l'instrument enfantin. Ayant examiné, avec une scrupuleuse attention, la machine et le curieux engin, cela me fut très-agréable. Or, sur la frise de cette fontaine était inscrit ce titre en lettres Attiques : ΓΕΛΟΙΑΣΤΟΣ (1).

Après avoir ri joyeusement, après nous être baignés et lavés en tenant mille propos d'amour doux et plaisants, en nous livrant à mille badinages juvéniles et menues caresses, nous sortîmes des eaux thermales, et les nymphes, sautant à la hâte sur les degrés, s'oignirent de baumes odorants et se frottèrent avec une liqueur médicinale. Elles m'offrirent une boîte; je m'oignis comme elles. Cette lénitive onction me fut fort opportune et cette lotion très-salutaire, car non-seulement cela me parut très-suave, mais cela profita grandement encore à mes membres fatigués par ma course passée si périlleuse. Après que les nymphes furent revêtues et qu'elles se furent attardées quelque peu, dans leur toilette virginale, à se serrer, à s'accoutrer, elles se mirent promptement et familièrement à ouvrir les vases remplis de leurs délicates confitures dont elles firent avec moi, fort à propos, un goûter suivi d'une bienfaisante boisson. Rassasiées, elles retournèrent à leurs miroirs, examinant scrupuleusement la parure de leur divine personne, leurs boucles blondes ombrageant leur front éclatant, et leurs cheveux, encore humides, enroulés dans leurs voiles dia-

(1) Qui fait rire; γελοιαστής, bouffon.

phanes. Enfin elles me dirent : « Allons, Poliphile, à » cette heure, et d'un cœur joyeux, par devers notre » illustre et sublime Reine Éleuthérilide, auprès de » laquelle tu trouveras un divertissement plus grand » encore. » Puis, en manière de badinage, elles ajoutèrent : « Hé! l'eau fraîche t'a cinglé le visage! » Mais elles se reprirent à rire sans aucune mesure, s'égayant vivement à mes dépens, se surpassant à l'envi par la façon lascive de cligner des yeux, lançant des regards capricants et de travers. Nous fîmes alors, moi au milieu de ces festoyantes jeunes filles, un fort agréable départ. Marchant doucement, elles se prirent à chanter, d'une manière rythmée sur le mode Phrygien, une facétieuse métamorphose. Il s'agissait d'un amoureux qui, voulant se changer en oiseau par le moyen d'un onguent, se trompait de boîte et se trouvait transformé en un âne bourru (1). D'où cette conclusion que d'aucuns pensent obtenir certain effet d'une onction alors qu'il en résulte un tout différent. Je suspectai fort l'allusion de me viser, à voir les mines railleuses : mais, pour l'instant, je n'y arrêtai pas autrement ma pensée.

J'avais cru, raisonnablement, que l'onction que je m'étais faite aurait pour résultat de délasser mes membres fatigués; voilà que, tout d'un coup, je ressentis un tel prurit lascif et une telle excitation libidineuse, que j'en fus tout retourné et torturé. Or, ces malicieuses filles riaient sans mesure, sachant à quoi s'en tenir sur mon accident. Cependant la sensation irritante augmentait de moment en moment, stimulée davantage. Si bien que je me sentais sollicité par je ne sais quelle morsure, par je ne sais quel aiguillon, au point que j'étais disposé à me ruer sur les nymphes avec une

(1) *Les Métamorphoses* ou *l'Ane d'or* de Lucius Apuleius.

violence comparable à celle d'un aigle furieux et affamé qui, rapace et sans cesse, fond, du haut des airs, sur une volée de perdrix. Ainsi étais-je énergiquement incité à les forcer. Je sentais, à chaque instant, croître ma fureur lubrique et cette démangeaison qui me crucifiait. L'excès de ma concupiscence vénérienne s'enflammait d'autant plus, que tout semblait s'accorder à ce mal pernicieux et offrir une occasion propice à la brûlure inconnue qui m'émouvait vivement.

Alors une de ces nymphes incendiaires nommée Aphea me dit en plaisantant : « Qu'as-tu donc, Poli- » phile? tout à l'heure tu batifolais gaiement, et voilà » que tu es maintenant tout défait et tout changé! » Je lui répondis : — « Pardonnez-moi si je m'agite » plus qu'une tige de saule, mais excusez-moi, je » meurs d'ardeur érotique. » A ces mots, se tordant d'un rire effréné, elles me dirent : — « Oh, eh! si ta » Polia désirée était ici, que lui ferais-tu, hein? » — « Hélas! » m'écriai-je, « par la divinité que vous » servez en vous prosternant, je vous en conjure, » n'ajoutez pas des fagots à mon incroyable incendie, » n'y accumulez pas des pommes de pin ni de la résine! » Ne piquez plus mon cœur incandescent, ne me faites » pas éclater, je vous en supplie! » A cette dolente et lamentable prière, leurs bouches de corail s'emplirent d'une clameur joyeuse et leur excitation en vint à un tel excès, qu'elles ne purent, non plus que moi, continuer leur marche. Alors elles se prirent à courir parmi les fleurs odorantes, à se rouler sur le sol herbin, suffoquant d'un rire si extravagant, qu'elles durent, pour ne point étouffer, dénouer et desserrer la ceinture qui leur étreignait le corps. Elles étaient là, toutes à demi pâmées, étendues à l'ombre des arbres feuillus, gisant dans l'opacité profonde des rameaux. Je leur dis, avec une intime confiance : — « O femmes qui me brûlez,

» qui m'accablez de vos maléfices, c'est maintenant que
» s'offre à moi l'occasion licite de me jeter sur vous et de
» vous faire une violence bien excusable! » Courant sur elles, je fis mine de les vouloir saisir, feignant audacieusement d'entreprendre ce que je n'eusse osé jamais exécuter. Elles, avec de nouvelles risées, s'appelaient mutuellement au secours, abandonnant par ci, par là, dans leur fuite, et leurs chaussures dorées, et leurs voiles, et les rubans qu'emportaient les fraîches brises. Abandonnant leurs vases, elles couraient parmi les fleurs; moi je courais derrière elles. C'est au point que je ne sais comment elles ne rendirent pas l'âme, ainsi que moi qui, sans retenue aucune, me précipitais dans un débordement de luxure rendu plus impatient par l'extrême tension de mes nerfs.

Après que ce plaisant jeu, cet ébat divertissant eut cessé, après que j'eus donné pleinement carrière à mon agitation, les nymphes recouvrèrent leurs chaussures ainsi que les autres objets épars. Puis elles parvinrent sur les bords verdoyants et humides d'une rivière courante. Elles calmèrent leurs rires charmants, et, pleines de tendresse, eurent pitié de moi. Là, sur les rives décorées par d'humbles et flexibles roseaux, par la petite valériane, par des liserons rampants, dans le voisinage de plantes aquatiques copieuses et vivaces, celle d'entre elles qui se nommait Geusia eut la complaisance de se baisser pour arracher du nénuphar dédié à Hercule, une racine de gouet serpentaire (1) ainsi que de l'amella vulnéraire (2), plantes qui

(1) *Dracunculus* (Pline). Aroïdée détachée du genre Gouet. Les anciens donnaient à l'*Aron* toutes sortes de propriétés; mais c'est une plante d'Égypte appelée d'un nom mixte *Aris-Aron* qui corrompait, par son contact, la partie sexuelle de tout animal femelle. (Dioscoride, II, 198. Oribasius, II.)

(2) En Italien moderne : *Amello.* — *Amellus,* plante qui tirerait

germaient à côté l'une de l'autre. Alors elle me les offrit en riant, m'invitant à choisir celle qui devait servir à ma délivrance. En conséquence, je refusai le nénuphar, je condamnai le gouet serpentaire à cause de sa causticité, j'agréai la vulnéraire. Après que celle-ci fut bien nettoyée, je fus sollicité d'en goûter. Or, il ne s'écoula pas beaucoup de temps sans que je visse s'évanouir cette concupiscence vénérienne, cette ardeur incendiaire, et que l'intempérance libidineuse vint à s'éteindre en moi. Ayant donc ainsi réfréné les séductions de la chair, les aimables demoiselles, causantes et joyeuses, se rassérénèrent, et nous atteignîmes, sans nous en apercevoir, un endroit peuplé et des plus agréables.

Là se trouvait une avenue de cyprès élevés, droits, alignés, plantés à distance convenable l'un de l'autre, avec leurs cônes aigus et de même hauteur. Ils avaient le feuillage aussi dense que le comporte la nature de ces arbres, et ils étaient disposés régulièrement. Le sol égalisé était couvert partout de très-vertes pervenches aux abondantes fleurs d'azur. Cette voie, ainsi décorée, d'une largeur convenable, et qui se dirigeait directement sur une haie verte dont l'ouverture correspondait à l'écartement des cyprès, avait une longueur de quatre stades. Lorsque, tout joyeux, nous parvînmes à cette clôture, je m'avisai qu'elle était équilatérale, faite à trois pans, dans la forme d'un mur droit, aussi élevée que les grands cyprès de l'avenue. Elle était façonnée avec de beaux orangers, citronniers et cédratiers à l'agréable feuillage, serrés dru, d'une cohésion habilement obtenue et bien enchevêtrés. J'en évaluai l'épaisseur à six pieds. Au milieu était une porte cintrée faite de ce

son nom du fleuve Mella, en Lombardie? — *Anthyllis vulneraria; vulgo,* triolet jaune.

même travail d'arbres régulièrement conduit, par une diligente industrie de l'artiste, autant qu'on le pouvait faire ou dire. Au-dessus, à l'endroit voulu, se trouvait une rangée de fenêtres. Aucune branche, aucune souche ne dépassait la surface de cette haie qui ne montrait que la réjouissante et agréable verdure de la frondaison étalant, au travers de ses feuilles touffues et vivaces, sa parure d'abondantes fleurs blanches dont émanait la suave odeur de l'oranger. C'étaient aussi, pour les yeux affriandés, maints fruits mûrs ou verts des plus délectables. Enfin, dans l'épaisseur des intervalles, j'admirai — non sans en être émerveillé — l'assemblage des rameaux, agencés de telle sorte, qu'on pouvait aisément monter par eux en tout endroit de cette haie sans que, grace à l'étai des branches enchevêtrées, on pût être aperçu.

Lorsque nous eûmes pénétré dans ce vert et agréable enclos, supérieurement beau pour les yeux, digne d'être prisé par l'esprit, je vis qu'il formait un cloître élégant sur le front d'un admirable et immense palais d'une symétrie architecturale inestimable et grandement magnifique. Ce palais formait le quatrième pan de l'enclos de feuillage et avait soixante pas de large. Ce promenoir était un hypètre ou carré découvert.

Au milieu de cette place remarquable, je vis une superbe fontaine dont une eau limpide jaillissait par de très-étroits ajutoirs peu au-dessous du sommet de la haie, puis retombait dans une large conque en fine améthyste dont le diamètre mesurait trois pas. L'épaisseur de cette conque était d'une juste proportion. Elle allait en diminuant vers les bords et arrivait presque à rien. Tout autour apparaissaient des ciselures merveilleusement traitées, en fonte excellente représentant de petits monstres marins. Jamais les antiques inventeurs n'atteignirent au degré d'art avec lequel était travaillée

cette dure matière. C'était une œuvre digne de Dédale, vous remplissant d'admiration. Pausanias n'eût pu se vanter d'avoir consacré un pareil cratère (1) sur les bords de l'Hypanis (2). Cette œuvre, habilement fondue, reposait sur un beau pied en jaspe aux veines mêlées se modifiant l'une par l'autre, et joint, par un noble travail, à la transparente calcédoine d'une couleur d'aigue-marine trouble. Ce pied était formé par deux vases à gorge posés l'un sur l'autre et séparés par un nœud étroit; il était érigé et fixé sur le centre d'une plinthe ronde en ophite verdâtre qui s'élevait au-dessus du pavé bien égalisé et arrangé en quinconce (3); laquelle plinthe était entourée d'une bordure en porphyre poli, aux moulures curieusement dessi nées. Tout autour de ce pied, soutenant la conque, étaient placées quatre harpies d'or aux griffes acérées, reposant sur la superficie de la plinthe d'ophite. Leurs parties postérieures étaient appuyées contre le pied, l'une opposée directement à l'autre. Leurs ailes éployées supportaient le bord violet de la conque. Elles avaient des visages de vierge. Leurs épaules étaient couvertes de leurs cheveux défaits sur leurs têtes qui ne joignaient pas le dessous de la vasque; leurs queues de serpent, s'enroulant ensemble et se terminant à leur extrémité en feuillage à l'antique, formaient, avec le vase à long col de la partie supérieure du pied, un bon et amical enlacement, une très-heureuse réunion. Du point milieu de ce vase, au droit du pied, sur la vasque

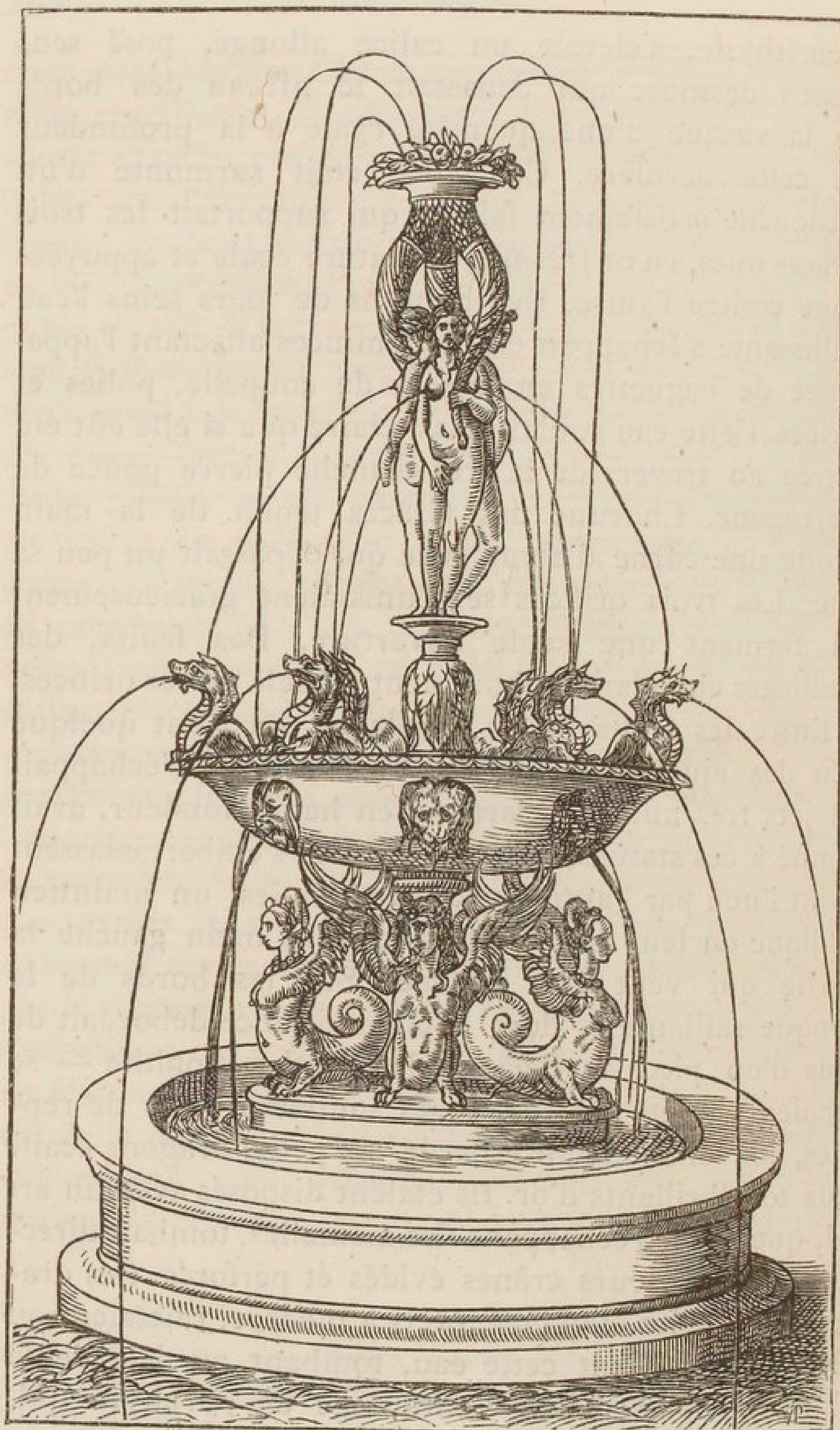
(1) Allusion au cratère d'airain, premièrement consacré aux Dieux, et que Pausanias, roi de Sparte, pendant son séjour à Byzance, eut l'audace de reconsacrer à Hercule son aïeul. (Athénée, *Déipnosophistes*, lib. XII.)

(2) Fleuve de Scythie. (Hérodote, lib. IV, Strabon.) C'est à présent le Bog, fort éloigné d'ailleurs de Byzance.

(3) En échiquier.

d'améthyste, s'élevait un calice allongé, posé sens dessus dessous, qui dépassait le niveau des bords de la vasque d'une quantité égale à la profondeur de cette dernière. Ce calice était surmonté d'un piedouche artistement fait et qui supportait les trois Graces nues, en or très-fin, de stature égale et appuyées l'une contre l'autre. Des boutons de leurs seins l'eau jaillissante s'échappait en filets minces affectant l'apparence de baguettes en argent de coupelle, polies et striées. Cette eau coulait aussi claire que si elle eût été filtrée au travers de la très-blanche pierre ponce de Tarragone. Chacune des Grâces tenait de la main droite une corne d'abondance qui dépassait un peu sa tête. Les trois orifices se réunissaient gracieusement en formant une seule ouverture. Des fruits, des feuillages abondants débordaient au delà de ces orifices.

Entre les fruits et les feuillages, sortaient quelque peu des ajutoirs bien disposés d'où l'eau s'échappait en jets très-minces. L'artiste, en habile fondeur, avait donné à ces statues, pour qu'elles ne s'embarrassassent point l'une par l'autre avec leurs coudes, un maintien pudique en leur faisant couvrir de la main gauche la partie qui veut être cachée. Sur les bords de la conque saillante — dont la circonférence débordait de plus d'un pied au delà de la plinthe d'ophite — se tenaient, la tête dressée, posés sur leurs pieds de reptiles, convenablement espacés, six petits dragons écailleux tout brillants d'or. Ils étaient disposés avec un art tel, que l'eau, s'échappant des mamelles, tombait directement dans leurs crânes évidés et perforés. Ces dragons, aux ailes étendues, prêts à mordre, rejetaient ou plutôt vomissaient cette eau, tombant au delà de la plinthe d'ophite, dans l'entourage en porphyre qui, ainsi qu'il a été dit plus haut, s'élevait également au-dessus du niveau du pavé. Un petit canal était ménagé



entre ce cercle de porphyre et la plinthe en ophite. Il avait un pied en largeur et deux pieds en profondeur. Quant au porphyre, il mesurait trois pieds de superficie et était orné de petites moulures immédiatement au-dessus du pavé.

Les parties postérieures des dragons, rampant sur le fond de la vasque peu creusée, réunissaient leurs queues terminées par un feuillage à la mode antique, pour former, à hauteur voulue, la gracieuse attache du socle ou support sur lequel étaient placées les trois figures; cela sans déformer le creux de la conque précieuse. La verdoyante haie d'orangers se réfléchissant dans la matière polie et dans les eaux transparentes, projetait sur le superbe et noble vase une très-gracieuse coloration semblable à celle que produit Iris dans l'intérieur des nuées. Entre chaque dragon, sur la panse renflée de la vasque, à distance égale, sortaient en saillie, de l'admirable fonte, des têtes de lions à tous crins qui lançaient avec grâce, en la vomissant par un petit tuyau, l'eau tombant des six ajutoirs établis dans les belles cornucopies.

Cette eau, par le fait d'une impulsion contenue, jaillissait en faisant un tel saut, que, retombant entre chaque dragon dans l'ample vasque sonore, elle produisait, par le fait d'une chute partant d'un point si élevé, un tintement délicieux par l'ouverture du vaisseau. Ce qu'était ce vaisseau extraordinaire, ce qu'étaient ces quatre parfaites harpies, et l'élégance de ce socle supportant les trois figures resplendissantes d'or, et l'art et le fini qui régnaient dans leur exécution, je ne saurais l'exprimer succinctement, ni le faire comprendre avec clarté, encore moins en décrire convenablement l'ensemble. Cela n'appartient pas au génie humain. Toutefois, je puis certifier légitimement, — j'en atteste les Dieux! — que, de notre siècle, on ne vit, on

n'imagina jamais toreutique (1), non pas de meilleure grâce ni de plus belle forme, mais pareille ou seulement en approchant. Dans ma stupéfaction, je considérais encore la dureté de cette pierre si résistante dont était fait le soutien de la vasque, c'est-à-dire ce pied formé par les deux vases à long col superposés. Le tout était travaillé avec une facilité, une aisance aussi grande que si la matière en eût été de cire très-malléable; auquel cas on n'eût pas mieux mené ces moulures, ni découpé plus nettement et rendu plus parfaitement ces triglyphes; cela sans endommager rien par l'atteinte des limes les plus dures, tout en communiquant à l'ensemble un éclat d'un brillant particulier à l'aide de ciseaux appropriés et de burins d'une trempe parfaite ignorée de nos modernes artisans.

Toute la superficie du sol sur lequel s'élevait le chef-d'œuvre de la célèbre et somptueuse fontaine, était pavée de dalles carrées en marbre aux veines et aux couleurs variées, dans le contenu desquelles étaient insérés le mieux du monde des ronds en jaspe gracieux bien égalisés et de colorations distinctes. Les angles restants étaient emplis d'enroulements de feuillages et de lis joliment agencés. Puis j'admirai entre les carrés de larges bandes de mosaïques excellentes et d'un très-agréable coloris, faites de petits morceaux de pierre. C'étaient, parmi des feuilles vertes, des fleurs vermeilles, bleues, pourprées et jaunes. Ces pierres tenaient entre elles par une ferme cohésion. C'est au point que je ne puis exprimer la beauté, le brillant, le poli de cette superbe composition. La couleur en était plus belle que celle du cristal alors qu'il répercute les différentes teintes des rayons du soleil, attendu que tous les

(1) De τορευτική, sous-entendu τέχνη, art de la ciselure.

tons circonvoisins se réfléchissaient et se mariaient sur ces dalles polies. Il n'y avait pas une seule de ces menues pierres taillées en triangles, en ronds ou en carrés, qui accusât la moindre saillie; le tout était égalisé et d'une surface très-plane.

J'en étais halluciné et stupéfié. A part moi, je considérais attentivement ce travail extraordinaire et insigne, tel que je n'étais pas accoutumé à en voir. Volontiers je me fusse arrêté là quelque peu, et il eût été nécessaire de s'y attarder à examiner, avec plus de soin, une œuvre aussi digne; mais je ne le pus, car il convenait que je suivisse avec empressement les éloquentes compagnes qui me conduisaient.

Or donc, l'aspect de ce somptueux, de ce magnifique et superbe palais, sa situation, son assiette irréprochable, sa merveilleuse composition me convièrent tout d'abord à une douce gaieté, à une bonne grâce toute charmante, qu'augmentait la vue de la belle exécution à mesure que je la contemplais davantage. J'en conclus, avec raison, que l'habile architecte l'emportait sur quiconque s'était jamais mêlé de bâtir. En effet, quel échafaudage de travées et d'étançons! quelle distribution bien composée de chambres, de galeries, d'offices! quelles parois revêtues de menuiseries et de marqueteries! quel admirable système d'ornementation! quelle peinture d'éternelle durée appliquée aux murs! quel ordre, quelle disposition de colonnades! Et que la voie Prænestine ne prétende pas l'emporter à cause de sa villa Gordienne (1). Mais que ses deux cents colonnes divisées en quatre rangées d'un nombre

(1) La villa des Gordiens, élevée sur la voie Prænestine, avait un péristyle de deux cents colonnes. Capitolin en donne une description détaillée dans son *Histoire Auguste* (*Gordianus tertius,* 32).

égal en Numidique, Claudien (1), Synnadique (2) et Carystien (3), cèdent le pas devant cette superbe colonnade. Et puis, quels marbres, quelles sculptures représentant, à mon admiration, les travaux d'Hercule supérieurement taillés en demi-bosse dans du marbre Lucullien (4), avec des dépouilles, des statues, des titres, des trophées merveilleusement travaillés! quel propylée ou vestibule! quel portique d'honneur! Certes il faut que les travaux de Titus Cæsar (5) baissent pavillon en présence de cette œuvre avec ses marbres rouges d'un si bel aspect, si polis et à tel point qu'un esprit faible et borné se perdrait à vouloir l'exprimer. Joignons-y la noblesse du fenêtrage, de l'admirable porte et du perron superbe. C'était la plus haute expression de l'art d'édifier. Quant au soffite merveilleux, il n'était pas inférieur avec ses beaux lambris enfermant sept rangées de caissons ornés de feuillage, alternativement ronds ou carrés, ornés de filets exquis en or pur, avec le fond peint en bleu et doré très-élégamment. Le plus admirable des édifices ne pourrait tenir auprès de celui-ci.

(1) L'explication probable de ce terme se trouve dans Pline : *Cœpimus et lapidem pingere : hoc Claudii principatu inventum.* (XXXV, 1.)

(2) Blanc tacheté de rouge, de la Phrygia Synnas. La légende voulait que les taches rouges provinssent du sacrifice qu'Atys avait fait à Cybèle de sa virilité.

(Stace, *Sylves,* I, 5, v. 35; II, 2, v. 85.)

(3) Vert qui s'extrayait des carrières du port de Marmarion, dans le voisinage de Caryste, au pied du mont Oché, en Eubée.

... *Undosa Carystos.*

(Stace, *Sylves,* I, 5, v. 34.)

Gaudens fluctus æquare Carystos.

(Stace, *S.,* II, 2, v. 93.)

(4) Le *Luculleum*, marbre noir ainsi nommé de ce que Lucullus l'employait de préférence dans ses constructions. (Pline, XXXVI, 6.)

(5) Le Colysée.

Étant enfin parvenus à l'ouverture de la magnifique porte, nous la trouvâmes fermée par une merveilleuse et gaie tenture toute tramée d'or et de soie, dont le tissu offrait deux fort belles compositions. La première, en bordure, représentait toute espèce d'instruments de travail. La seconde était une figure dont le visage virginal levé considérait le ciel attentivement. La beauté en était telle, que je sentais que nul pinceau — si ce n'est celui de l'illustre Apelle — n'eût jamais pu y atteindre.

Là mes éloquentes, mes très-belles et charmantes compagnes alignèrent avec bonté leur jambe droite avec la mienne (1), dans l'intention de m'introduire, me disant avec bienveillance : « Poliphile, tel est l'ordre qu'il » convient d'observer pour parvenir en la présence vé- » nérable de notre Reine et paraître devant Sa Majesté » sublime. Il n'est permis à personne d'outre-passer cette » principale et première tapisserie, sans être reçu tout » d'abord par une honnête et vigilante demoiselle gar- » dienne appelée Cynosie (2). » Or, celle-ci ayant entendu que nous arrivions, se présenta tout aussitôt, et, poliment, souleva la portière. Nous entrâmes. Là se trouvait un espace interposé et fermé par une autre tapisserie étalant une composition d'un art parfait, d'un coloris varié, qui représentait des plantes et des animaux exécutés en broderie rare. En cet endroit, une dame s'enquérant de nous et nommée Indalomena (3), se présenta. Puis, ayant retendu son rideau, elle nous introduisit. Un nouvel espace se présenta entre la

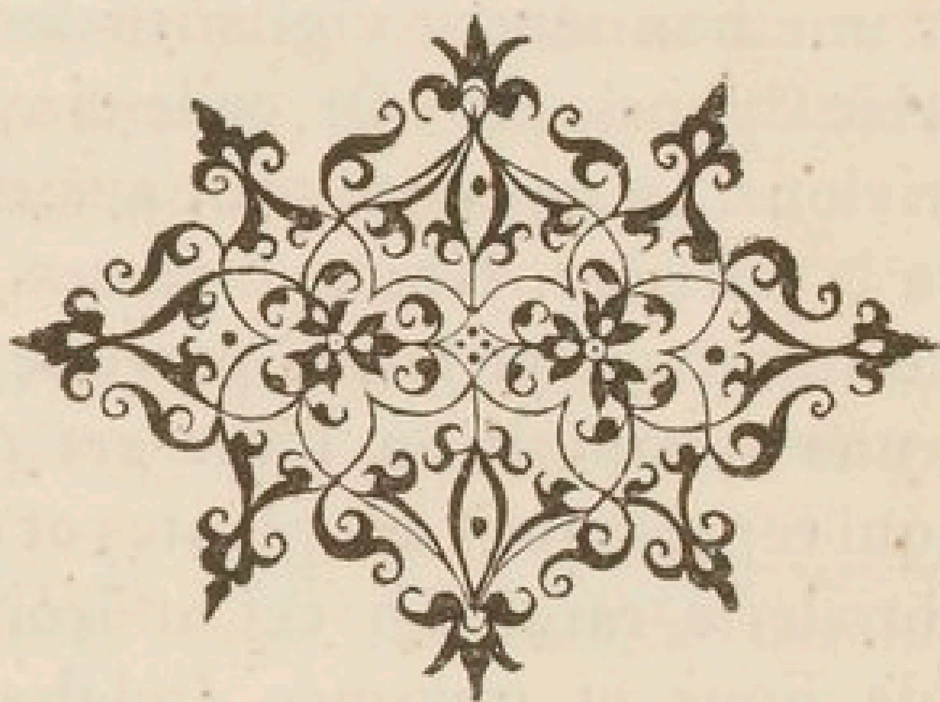
(1) Les marches des temples antiques étaient de nombre impair, afin que, posant le pied droit sur la première marche, on parvînt avec le même pied sur la dernière.

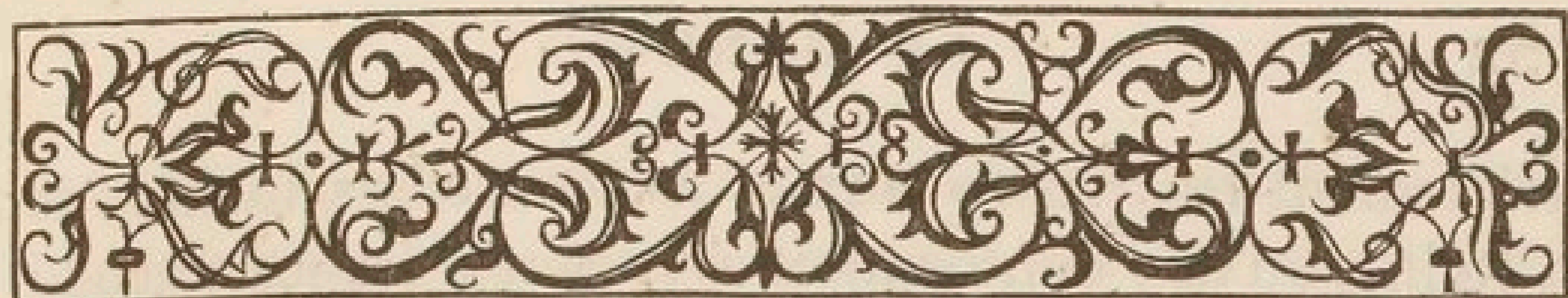
(2) Radical κύων, chien. Gardienne vigilante.

(3) Ἰνδαλομαι, ressembler à, être pareille.

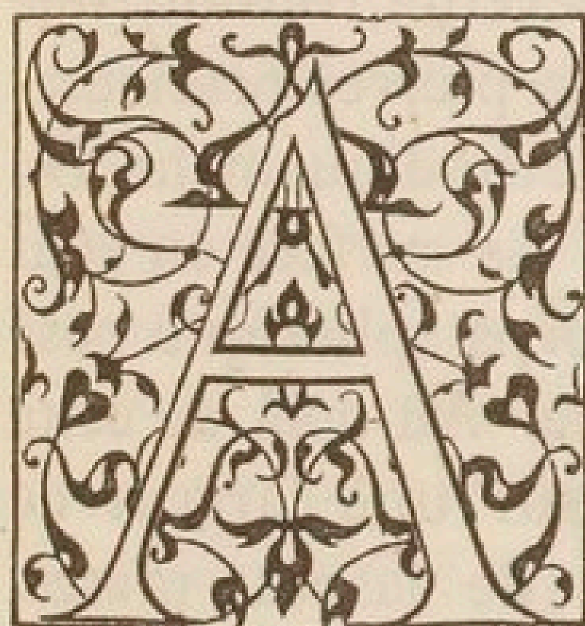
seconde et une troisième tapisserie, excellemment et admirablement tissée, avec des devises, avec des cordes, des instruments de pêche, harpons, hameçons et filets représentés au mieux. Aussitôt, une dame hospitalière se présenta devant nous pleine de douceur et nous reçut de la meilleure grâce. Son nom était Mnémosyne (1); comme les autres, elle nous introduisit et nous donna accès. Enfin, là, mes compagnes me présentèrent à la vénérable Majesté de la reine Éleuthérilide.

(1) Μνημοσύνη, mémoire, mnémosyne.





Poliphile raconte pour le mieux l'insigne Majesté de la Reine, la condition de sa résidence, sa pompe admirable. Il décrit quelque peu son bienveillant et affable accueil, la magnificence et la splendeur du festin qui dépassa l'humaine compréhension, ainsi que l'incomparable endroit où il fut dressé.



notre arrivée devant la première gardienne, comme elle ne me regardait pas sans surprise, je la saluai poliment et lui fis dûment ma révérence, me familiarisant avec elle afin d'en obtenir le droit d'entrée, ainsi qu'une humaine hospitalité. J'en agis de même avec celles qui vinrent après. J'aperçus un portique élevé, long comme toute la façade du palais. La voûte en était dorée et couverte de rameaux verdoyants garnis de fleurs saillantes, de feuillages entrelacés, d'oiseaux voletants exécutés parfaitement en travail de mosaïque. Le pavage en était aussi propre que celui de la cour extérieure. Les parois étaient de pierres somptueuses artistement disposées et incrustées. Dès mon arrivée à la dernière tapisserie, cette dame Mnémosyne me persuada de ne rien redouter, mais bien de suivre

strictement les avis royaux et les conseils salutaires de la Reine, en m'y conformant avec persévérance, attendu que j'en devais certainement recueillir un résultat heureux. Puis après elle m'accorda l'accès dont elle disposait. Aussitôt des choses plus divines qu'humaines s'offrirent à ma vue. C'était un apparat extraordinaire, dans une cour surprenante et spacieuse contiguë à la face du palais opposée à la première. Elle était parfaitement carrée. Je vis que son superbe et précieux pavage, enfermé dans une bordure de mosaïque, occupait un espace composé de soixante-quatre carreaux mesurant chacun trois pieds de côté. Ils étaient, alternativement, de jaspe couleur de corail et de jaspe sanguin très-vert. Leurs joints, ainsi que ceux d'un échiquier, étaient presque invisibles. La bordure avait en largeur un bon pas. C'était une mosaïque admirablement composée, d'un dessin fait de pierres encastrées, subtil et de formes délicates rendues à merveille, offrant une belle peinture obtenue au moyen de pierres précieuses également taillées et assemblées méthodiquement. On n'en pouvait distinguer les joints. La surface en était si polie, si bien égalisée, qu'un corps sphérique posé dessus n'aurait pu demeurer stable. Au delà de cette bordure, et l'enfermant, régnait, sur une largeur de trois pas, un fort noble entrelacs de jaspes, prases, calcédoines, agates et autres manières de pierres fines éclatantes. Le long des murs de cette cour j'aperçus un certain nombre de sièges, en bois de santal rouge (1) et citrin (2), fort bien faits et revêtus d'un velours d'un beau vert. Ils étaient rembourrés, en forme de coussins modérément bombés, avec de la

(1) *Pterocarpus santalinus*, de l'Inde.

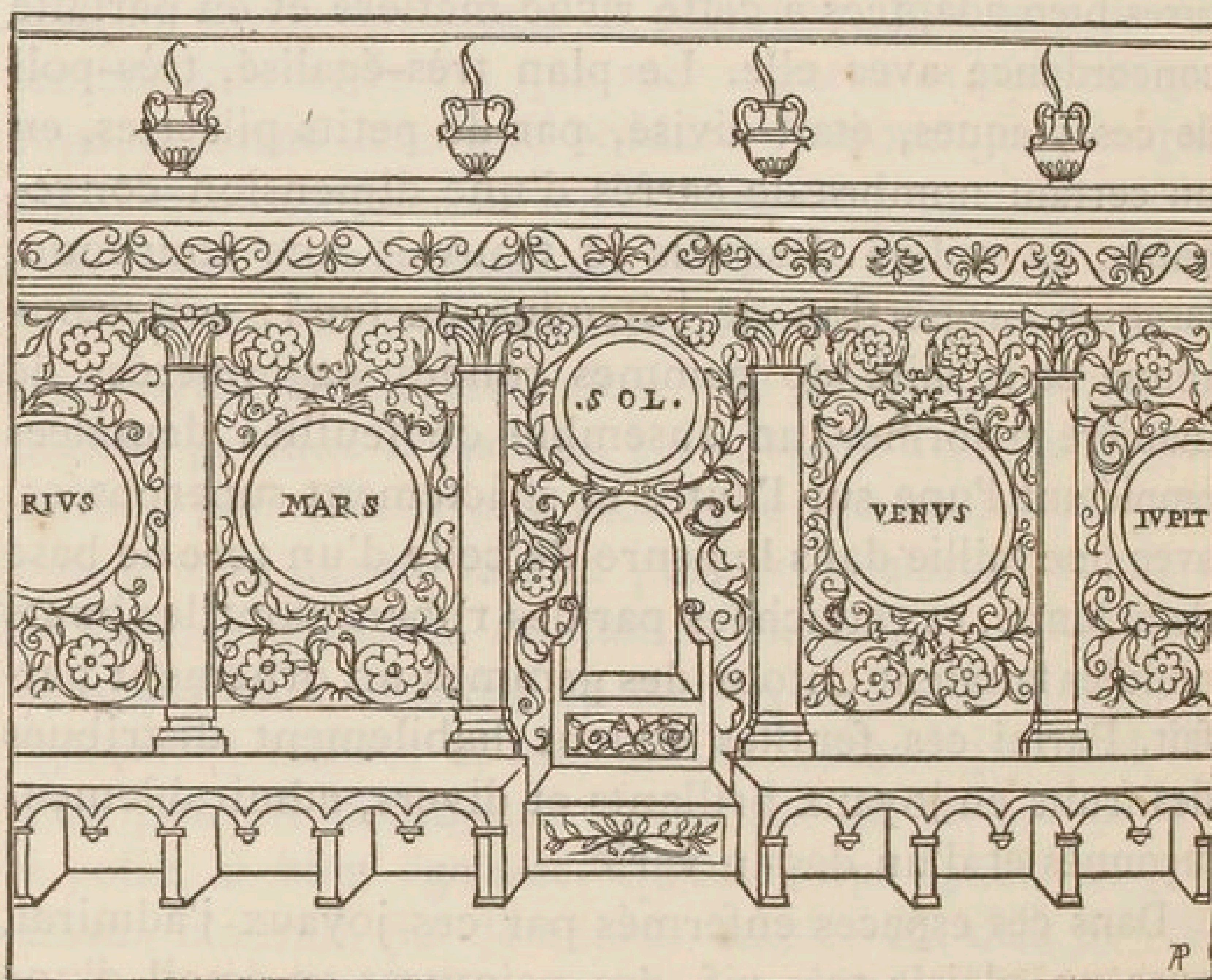
(2) Le santal citrin, dont on extrait une huile volatile très-odorante.

laine ou autre matière molle cédant aisément alors qu'on venait à s'asseoir dessus. Le même velours de soie était fixé à la banquette par des clous à tête dorée sur un galon d'argent tressé ou cordelière plate.

J'admirai la surface splendide de la paroi toute revêtue de lames d'or très-pur et très-brillant ornées de sculptures bien adaptées à cette riche matière et en parfaite concordance avec elle. Le plan très-égalisé, très-poli de ces plaques, était divisé, par de petits pilastres, en un certain nombre de carrés d'une dimension convenable, au milieu desquels se trouvait une couronne, large en proportion de l'étendue du fond; cette couronne était faite de gemmes rondes agglomérées de manière à former un ensemble de feuilles dentelées empiétant l'une sur l'autre et strictement superposées, avec une saillie dans le genre de celle d'un tore de base de colonne, et rattachées par des rubans dont les bouts ondulés faisaient autour des gemmes un ornement parfait. Parmi ces feuilles étaient habilement distribués des fruits en joyaux brillants et divers, admirablement façonnés et d'un dessin varié.

Dans ces espaces enfermés par ces joyaux j'admirai, avec un plaisir très-vif, des peintures en émail d'une beauté parfaite représentant les sept planètes avec leurs propriétés innées. Quant à la partie du fond laissée en dehors de la couronne de pierreries, elle était remplie par les ramages élégants et infinis d'un travail en argent que je m'émerveillai de voir tout parsemé d'innombrables gemmes d'un prix inestimable. La paroi du côté gauche était revêtue semblablement. C'étaient les mêmes intervalles, les mêmes gemmes affectant une forme identique à la description ci-dessus, tant pour l'ornementation que pour le nombre. C'est à savoir : sept ronds représentant les sept triomphes de ceux qui

sont soumis aux sept planètes ; cela très-habilement exécuté, dans le même genre de peinture qu'il a été déjà dit. Sur la partie de droite, je vis les sept harmonies des planètes et le passage de l'âme accédant au corps, avec sa réception qualitative dans les orbes circulaires, ainsi qu'une incroyable représentation des opérations célestes. La quatrième paroi, attenant au



corps du palais, avait la même disposition, si ce n'est que la porte occupait le milieu de l'espace ; mais les six intervalles correspondaient et s'harmonisaient parfaitement avec ceux qui leur faisaient face. Dans les couronnes de pierreries symétriquement opposées à celles où étaient représentées les sept planètes, on voyait les vertueuses opérations qui en dépendent, rendues sous la forme de nymphes élégantes, avec les titres et les signes de leurs effets. L'espace du milieu, correspondant au septième intervalle, était occupé par le fronton

ou faîte de la porte et se trouvait faire face à la septième couronne de gemmes qui contenait la planète Soleil. Celle-ci était plus élevée que les autres, à cause de l'emplacement du trône de la Reine. Ainsi donc, tout s'accordait très-soigneusement, tant par la matière que par le nombre et la forme. Tout était fait également, dans la plus petite partie, dans le plus petit endroit, d'un côté comme de l'autre, de ci comme de là, tout arrivait à correspondre d'une façon exquise. Chaque paroi de cette arène superbe avait une longueur de vingt-huit pas.

Cette cour subdiale était aussi munie d'une couverture dorée qui était une œuvre admirable et indescriptible.

Les pilastres ou colonnes semi-quadrangulaires, écartées l'une de l'autre de quatre pas, formant une égale division septénaire, — nombre auquel Nature se complaît, — étaient en lapis-lazuli oriental très-fin, étalant sa gracieuse couleur relevée par un beau semis de menues parcelles d'or. Au front de ces pilastres, entre leurs moulures, étaient merveilleusement sculptés, mêlés à un bel assemblage de feuilles, des candélabres, des petits monstres, des têtes coiffées de feuillage, des enfants terminés en sirènes, des cornes d'abondance, des vases en balustres, tout cela d'une ciselure en relief formant une extrême saillie sur le fond, à partir de la base, avec un rapport exact entre la largeur et la hauteur. Donc, ces pilastres s'associant convenablement et agréablement aux lames dorées, formaient la séparation bien ordonnée des surfaces carrées. Leurs chapiteaux étaient faits dans une forme congruente aux autres œuvres. Au-dessus courait la travée droite avec ses moulures exquises ornées de petits cylindres ou billettes ayant, de deux en deux, une fuzerolle intercalée. Elle était surmontée de la frise décorée dont les

ornements se suivaient en se répétant alternativement. C'étaient des têtes de bœuf ayant les cornes enlacées de rameaux de myrthe liés sur elles par des bandes de toile flottantes; puis c'étaient des dauphins aux branchies faites de feuillage, ainsi que les nageoires de la partie inférieure du corps. Dans les enroulements qu'ils formaient et qui s'épanouissaient en fleur antique, des petits enfants se cramponnaient avec les mains. La tête des dauphins ouvrait une gueule dont une partie se



retournait devers les enfants et dont l'autre s'infléchissait contre un vase en se terminant par une tête de cigogne, le bec placé au-dessus de la bouche d'un masque au visage accentué et y laissant tomber des billes. Ces masques d'hommes avaient des feuilles en guise de cheveux. Ils étaient en regard l'un de l'autre et formaient comme une garniture de feuillage à l'orifice du vase. Des bords de celui-ci pendait jusqu'au bas une petite draperie dont les extrémités sortaient libres des nœuds. Là, tout ornement était parfaitement en rapport avec la place qu'il occupait et avec la matière employée. Au-dessus des enroulements des dauphins, entre deux, planait une tête ailée d'enfant.

C'est ainsi, avec de telles images, que se développait

la frise. Une corniche convenable, composée en très-bel artifice, la surmontait. Tout le long de cette corniche et sur sa partie droite, dans l'aplomb des pilastres, à des distances parfaitement ordonnées, se trouvaient des vases de formes très-antiques, hauts de plus de trois pieds, en calcédoine, en agate, en améthyste vermeille, en grenat, en jaspe, alternant de couleur, d'un travail insigne et varié, très-délicatement sculptés, avec la panse ornée principalement de canaux obliques ou droits, décorés d'anses magistrales et parfaites. En droite ligne au-dessus de chaque couronne de pierreries, sur la corniche même, se dressaient des poutrelles carrées, hautes de sept pieds, brillantes de dorure, creuses, ayant, au-dessus, des poutrelles semblables allant ainsi tout autour de l'édifice. Par le travers courait une manière de treillage divisé tout à fait régulièrement. De chacun des vases, situés aux quatre angles, s'élevait une poutrelle avec un plan de vigne qui l'accompagnait; mais, contre celles qui sortaient des autres vases, croissaient alternativement une vigne et un convolvulus d'or d'espèces différentes. Ces plantes rampaient le long des poutrelles transversales en étendant au large leurs rameaux libres et, se nouant dans un gracieux enlacement, formaient un superbe assemblage qui recouvrait toute cette cour, en forme de plafond magnifique d'une richesse inestimable, de feuilles diverses faites de splendides émeraudes Scythiques (1) d'un effet plus charmant que n'eut jamais celle dans laquelle était imprimée la figure d'Amymone (2). Quant aux

(1) Les Anciens n'ont pas connu la véritable émeraude qui vient d'Amérique. Parmi les douze sortes d'émeraudes qu'ils avaient, ils mettaient au premier rang les Scythiques : *Nobilissimi Scythici..... Et quantum smaragdi a gemmis distant, tantum Scythici a cæteris smaragdis.* (Pline, XXXVII, 9.)

(2) Émeraude achetée à Chypre au prix de six deniers d'or par le

fleurs, de toutes les saisons, elles étaient de saphirs ainsi que de béryls distribués çà et là. Par une heureuse disposition et un bel artifice, au milieu de feuillages verdoyants, d'autres gemmes précieuses et massives figuraient des fruits de formes diverses, et des pierres agglomérées imitaient des grappes pendantes de couleurs naturelles.

Ces très-excellentes choses qui avaient dû nécessiter une dépense incomparable, incroyable, presque inimaginable, fulguraient de tous côtés, et leur prix ne venait pas seulement de leur noble et admirable matière, mais aussi, vraiment, de la grande et exquise façon dont elles étaient travaillées. Devant ces merveilles je me tenais rêveur, examinant attentivement et en détail cette extension vagabonde de rameaux entremêlés et d'une épaisseur proportionnée, cherchant à me rendre compte de l'habileté d'art, de l'audace téméraire, du vouloir obstiné qui les avaient assemblés et joints entre eux, soit en les soudant, soit en les clouant, soit en les fondant. Car il me paraissait impossible qu'une couverture si grande et si bien enchevêtrée eût été fabriquée aussi parfaitement à l'aide de ces trois méthodes de travailler et de façonner le métal.

Au beau milieu de la partie située en face de l'endroit par où nous entrâmes, au-dessus de quelques marches, sur un trône magnifiquement décoré de maint ornement en gemmes étincelantes, et d'une forme si merveilleuse que le siège en pierre Eusèbe (1), sis au temple d'Hercule Tyrien, ne lui saurait être comparé,

musicien Isménias, et sur laquelle était figurée la tête d'Amymone, fille de Danaüs.

(1) Εὐσεβής. *Eusebes petra, religiosa gemma,* pierre dont était fait, dans le temple d'Hercule, à Tyr, un certain siège sur lequel on voyait les Dieux.

était assise la Reine elle-même, dans sa majesté vénérable et impériale. C'était une déesse d'une magnanimité admirable, apparaissant vêtue somptueusement d'une étoffe tramée de fils d'or épais. Sa tête majestueuse, accoutrée fastueusement, était ornée d'une mitre patricienne et royale en soie pourpre, décorée d'un monceau de perles légères et brillantes qui allaient au-dessus du large front, d'un côté à l'autre de la mitre, le long de ses bords. Ses cheveux, très-noirs, plus lustrés que l'ambre de l'Inde, descendaient en un beau désordre, tout ondulés, sur ses tempes blanches comme neige qu'ils recouvraient. A partir de l'occiput, son exubérante chevelure était séparée en deux nattes compactes, réparties une de ci l'autre de là, et qui passaient au-dessus de ses petites oreilles qu'elles ombrageaient. Elles étaient attachées d'une mirifique façon, par un nœud ou floquet de grosses perles très-rondes, telles que n'en produit pas le promontoire Indique de Perimulæ (1). Le bout de sa longue chevelure flottante sortait au dehors du nœud. Un voile très-fin, retenu auprès du floquet de perles par un poinçon d'or, couvrait ses épaules délicates et tombait jusques en bas. Au milieu de la mitre, à l'endroit de la séparation sur le sommet du crâne se voyait, en saillie, un fermail de haut prix. Son col arrondi, d'une blancheur de neige, était entouré d'un inestimable collier qui laissait pendre, à la séparation des seins couleur de lait, un incomparable diamant taillé en ovale, d'une grosseur extraordinaire, éblouissant et serti dans de l'or émaillé. A ses oreilles percées étincelaient encore deux pendeloques faites de deux grosses et pures escarboucles hors de prix. En outre elle avait les pieds chaussés

(1) Probablement le cap Darame, à l'occident de Goa. Pline compte 750,000 pas de Perimulæ à l'embouchure du Gange.

de soie verte, avec de petites semelles, aux œillets d'or câblé, aux courroies garnies d'un grand nombre de pierreries. Ses pieds reposaient sur un tabouret au coussin moelleux, bourré de plumes et recouvert de velours cramoisi, avec une bordure en broderie de perles orientales si belles qu'on ne saurait trouver les semblables en Arabie au golfe Persique. Quatre glands pendaient aux quatre coins, la tête garnie de gemmes éclatantes, les brins aux fils d'or et de soie entremêlés.

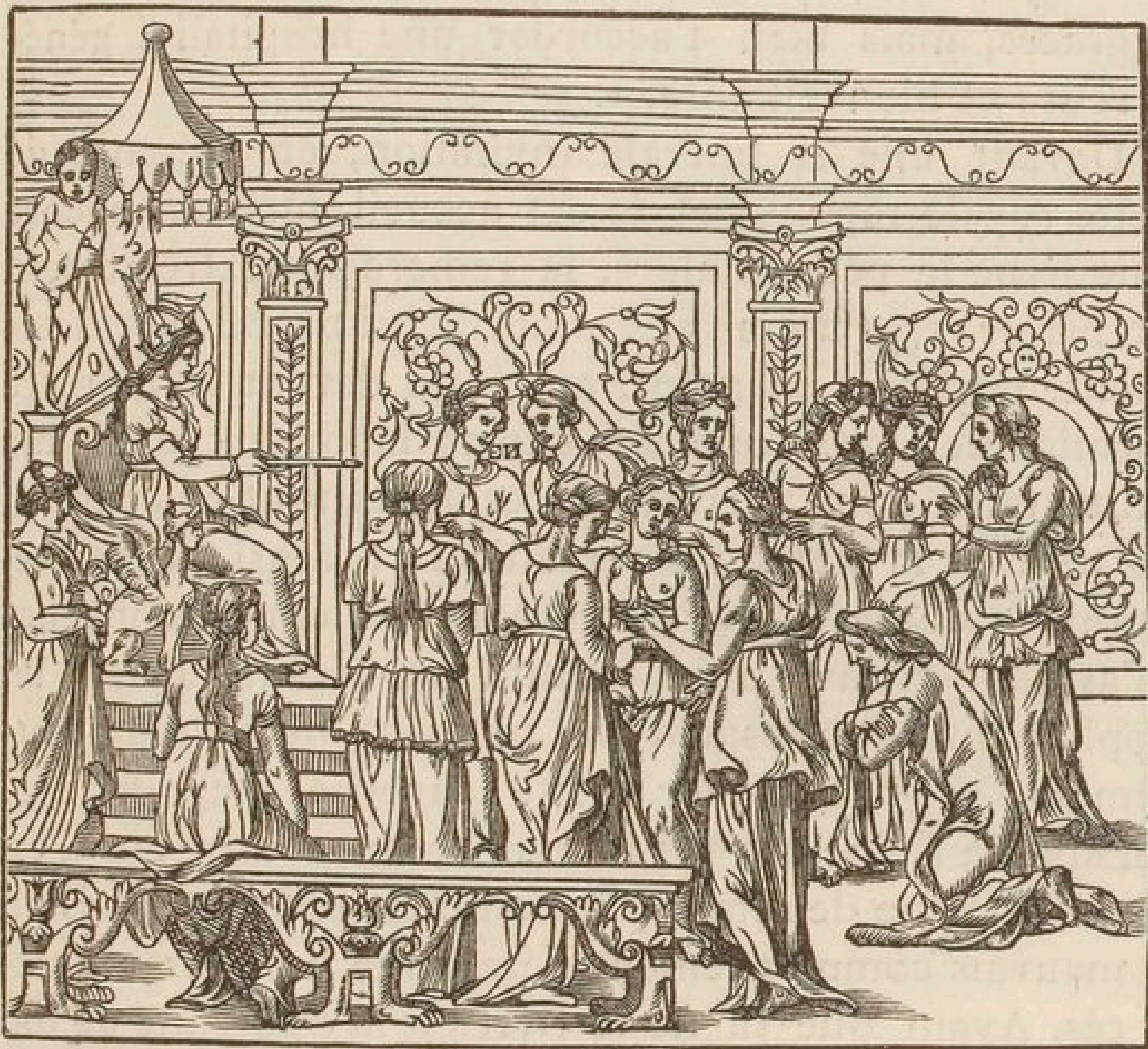
A droite comme à gauche, sur les bancs de santal, se tenaient, modestement assises, les dames de la cour dans un maintien honnête et grave, sans affectation. Leur habillement était de drap d'or et d'une richesse que je n'ai jamais vue. Quant à l'illustre Reine et Dame souveraine, elle siégeait juste au milieu, avec une pompe, un éclat, un apparat hors de croyance. Les bords de son superbe vêtement étaient couverts de pierreries aux couleurs alternantes; cela en telle abondance que vous eussiez cru que Nature y eût grêlé toutes ses fines matières de gemmes brillantes avec un luxe désordonné.

Devant cet aspect impérial et sublime, je fus pénétré de vénération et tombai à genoux. Aussitôt, les dames d'atours et curiales, d'assises qu'elles étaient, se levèrent toutes. Mises en éveil par une telle nouveauté, par un pareil spectacle, elles s'émerveillaient à l'excès de me voir parvenu en un tel lieu. Quant à moi, je sentais mon pauvre cœur inquiet se gonfler plein d'angoisse; je repassais, en moi-même, les faits antérieurs et les faits présents; plein d'embarras, plein de stupeur, j'étais envahi par une crainte respectueuse et une honnête vergogne. En présence de cette étrangeté, les dames curieuses interrogeaient mes compagnes à l'oreille, leur demandant, à voix basse, qui j'étais, les questionnant sur mon aventure extraordinaire et inat-



tendue, ce qui faisait que tous les yeux excités étaient dirigés et braqués sur moi.

Or donc, me trouvant tout humble en présence d'un spectacle tellement beau, je demeurai plein d'étonnement, presque sans respiration et fort intimidé. Mais la Reine ayant demandé à mes compagnes comment et



de quelle façon j'étais arrivé en ces lieux et j'y avais pénétré, celles-ci s'empressèrent de le lui raconter pleinement. A ce récit, la douce Reine émue me fit lever et, m'ayant entendu nommer, se prit à me parler, avec affabilité, en ces termes : « Aie courage, Poliphile, » mais explique-moi comme quoi tu as pu aborder ici » sain et sauf ? J'ai entendu clairement, depuis le com- » mencement jusqu'à la fin, comment tu as pu échap- » per au funeste et horrible dragon ! de quelle manière

» tu trouvas l'issue de ces odieuses ténèbres et de ces
» cavernes aveugles! Mais je n'en suis pas médiocre-
» ment émerveillée. Car ils sont rares, bien rares ceux
» qui peuvent s'aventurer par de telles voies. Mainte-
» nant, puisque la Fortune chevelue t'a permis de
» parvenir sauf en ces lieux, j'estime, avec raison, que,
» malgré tout, je ne dois pas te refuser mes bonnes
» grâces, mais bien t'accorder une hospitalité géné-
» reuse et bienveillante. »

Devant une si libérale invitation, en présence de cette royale réponse et de cet accueil meilleur encore que je ne le pensais alors, la remerciant extrêmement en parler respectueux et soumis, je lui narrai succinctement, de point en point, ma fuite devant le monstre formidable, ainsi que les efforts laborieux qu'il me fallut faire pour arriver en ces lieux tout en courant, — ce dont la Reine s'émerveilla fort, ainsi que ces vénérables dames — puis comment les cinq compagnes m'avaient trouvé tout craintif et errant. J'étais là, appliquant mon esprit, on ne peut plus voluptueusement, à contempler cette superbe magnificence, lorsque la Reine me dit avec un beau sourire: « C'est
» chose digne de remarque combien souventes fois un
» mauvais commencement détermine un heureux suc-
» cès. Avant que tu ne te livres à la poursuite de ton
» amoureux, de ton ferme propos et de ton brûlant
» désir, je veux qu'en allègement de tes angoisses dis-
» crètes tu prennes part à l'amical commerce d'un
» banquet en cette noble compagnie. Puisque les
» Dieux, par leurs justes suffrages, t'ont indiqué notre
» pieuse et munifique hospitalité et conduit à notre
» triomphante demeure, assieds-toi, mon Poliphile, ici
» sans crainte, tout à ton aise. Car tu verras avec
» grand plaisir une partie de l'étalage de notre luxe de
» table, l'abondance variée de mes délices plus que

» royales, le princier décor de mon élégant service, la » splendeur domestique, l'inestimable prix de mes » immenses richesses et le large effet de ma bienfai- » sance. »

Lorsqu'elle eut terminé son éloquent et bienveillant discours, je m'inclinai humblement en esclave soumis, devant son franc et saint commandement; puis, avec une assurance intimidée, avec une témérité bien mince, j'obéis immédiatement et fus m'asseoir sur ce délicieux banc, du côté droit, vêtu de ma robe de laine encore souillée d'herbes, froissée et couverte de feuilles attachées aux déchirures, parmi les cinq compagnes, le second à partir de la Reine, entre Osphrasia et Acoé. Il y avait six autres compagnes en face, assez distantes les unes des autres pour qu'elles occupassent régulièrement tout l'espace. Quant à la Reine, étant descendue de son trône élevé, elle s'était assise sur la dernière marche avec une auguste dignité.



La couronne sise au-dessus de son trône offrait une belle peinture faite au feu. Elle contenait la représentation d'une figure imberbe coiffée d'une chevelure blonde et montrant une petite partie du buste couvert d'une draperie étroite. Cette figure, reposant sur les ailes éployées d'un aigle qui, la tête levée, semblait la regarder fixement, était nimbée d'un diadème d'azur à sept rayons. Aux pieds de l'aigle se trouvait un rameau

de laurier vert passant de côté et d'autre. Je vis, peint de la sorte dans chaque couronne, le symbole approprié à chaque planète.

Le hasard fit que derrière mes épaules se trouvait située la couronne de gemmes contenant l'histoire de Mercure aux pieds ailés. Je vis bien, en me retournant, combien sa bénignité était dépravée alors qu'il se trouvait dans la queue malfaisante du scorpion venimeux. Tout en me replaçant droit, je pourpensais à la la laideur de mon vêtement qui, parmi les somptueuses parures dont j'étais entouré, me donnait l'air de cette bête difforme, vile et mortifère entre les nobles lignes du Zodiaque.

Les dames, cependant, étaient assises en bel ordre sur les bancs magnifiques établis tout le long des parois. Tant sur le côté droit que sur le côté gauche de la cour elles se montraient le plus richement parées, avec des accoutrements de tête les plus étranges et les plus élégants, avec des inventions féminines les plus belles du monde, leur chevelure arrangée en toutes sortes de nœuds et de tresses. Les unes avaient la tête blonde, et leurs cheveux pomponnés et crépés avec goût retombaient en ondulations modérées sur leur front pur et rosé et sur leurs tempes unies. D'autres avaient des chevelures aussi noires que l'obsidienne; non pas celle du Latium ou de l'Espagne, mais bien celle de l'Inde. Leurs blanches épaules étaient parées de belles perles claires et de carcans fort ouvragés d'un prix incroyable.

Ces dames se tenaient dans un maintien si respectueux, elles étaient si attentives, que, lorsque les servantes préposées aux tables firent leur révérence en pliant le genou, elles se levèrent toutes d'un même temps de leur siège voluptueux et exécutèrent le même mouvement. Chacune de ces servantes était vêtue

d'étoffes d'or très-luisant, admirablement tissues et ouvragées. Elles ne se mirent point à table.

L'ouverture fermée par la troisième tapisserie faisait face à la triomphante Reine. C'était une large et superbe porte, non pas en marbre, mais en très-beau et très-dur jaspe oriental, travaillé à l'antique, noble et remarquable. De chaque côté de cette porte magnifique, non loin des dames attablées, se tenait un groupe de sept jeunes musiciennes, aux vêtements de nymphes très-précieux et très-élégants. Elles faisaient entendre, à chaque nouveau service de la table pontificale, des sons variés à l'aide d'instruments divers et, tandis qu'on banquetait, d'autres musiciennes chantaient suavement avec des accords d'anges et de sirènes.



Or, en un instant, des trépieds d'ébène, munis de tables mobiles, furent installés sans tumulte ni fracas. Mais chacune des servantes, bien exercée à l'office qui lui incombait, montrait la plus grande attention, la plus grande émulation, la perspicacité la plus grande dans l'emploi qui lui était imposé ou confié.

Et d'abord, devant la Reine, fut dressé un trépied fait ainsi : sur une base ronde de superbe jaspe aux admirables moulures étaient fixés trois montants. Le bas de chacun de ces montants se terminait, vers la base, en une ravissante griffe de lion en or, se conti-

nuant en une feuille exquise qui enserrait le montant garni d'un très-beau feuillage, et portant, à sa partie moyenne, une petite tête d'enfant tenue entre deux ailes éployées. De l'une à l'autre de ces têtes pendait un feston de feuillages pressés, renflé au milieu et garni de fruits divers. Ces montants, à leur sommet, se terminaient de façon à retenir un rond de table destiné à la Reine. Ce trépied ne bougeait de place, mais les tables rondes étaient faciles à changer et variaient en même temps que la matière des vases, à chaque changement de table.

Bientôt, une table ronde en or, très-unie, de trois pieds de diamètre, d'un pouce d'épaisseur, fut, en un clin d'œil, posée sur le trépied. Telles étaient la forme et la dimension de toutes celles qui suivirent. Sur chaque table d'ivoire (1) on posa une nappe parfumée, d'armoisin (2) vert, parfaitement étendue, large et longue assez pour qu'elle touchât presque au pavé, frangée, tout le long de ses bords, par son propre tissu effilé, mêlé de fils d'or et d'argent. Cette frange pendait au dessous d'une bordure en broderie très-subtilement tissée, solidifiée par des perles abondantes et dont la largeur égalait le sixième de toute la nappe. Ces franges décrivaient un cercle suspendu également au-dessus du pavé, à la hauteur d'une palme. Toutes les nappes employées pour cette besogne étaient bordées et ornées richement à leurs extrémités.

Bientôt apparut une belle et leste enfant portant une large corbeille dorée emplie jusqu'au comble de fleurs de violiers (3) pourpres, jaunes et blanches, telles que

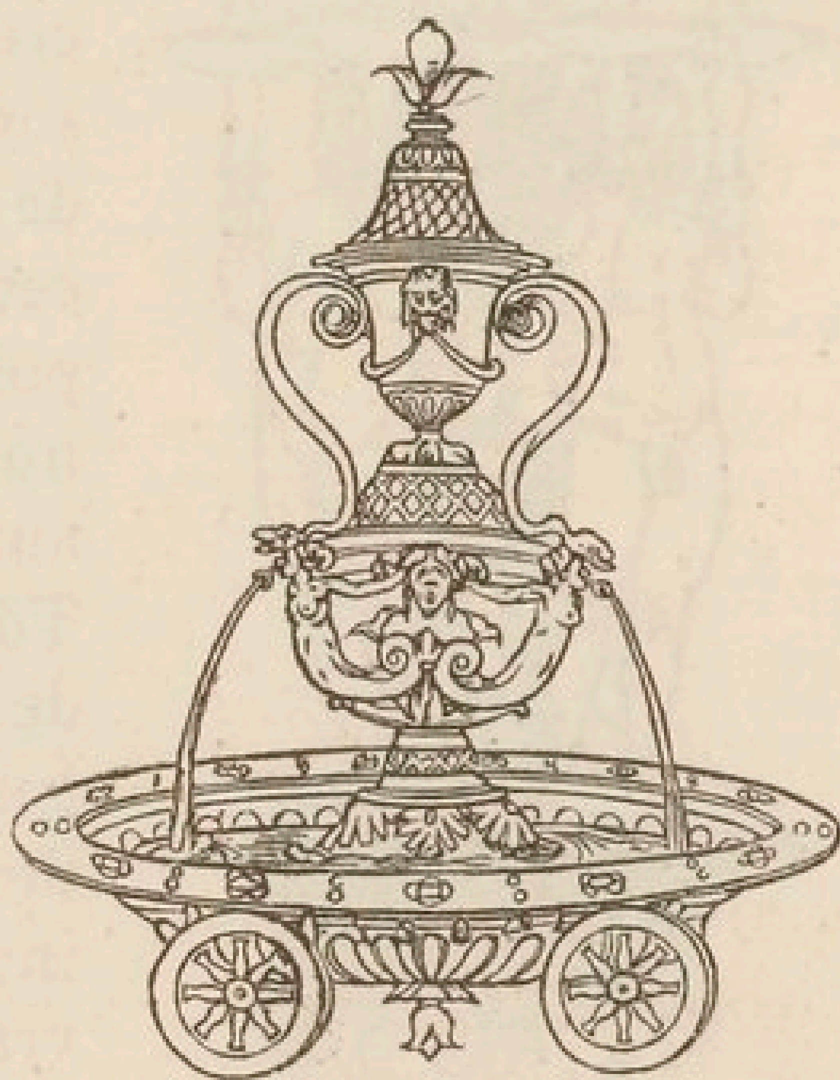
(1) Poliphile a oublié de nous dire que les trépieds d'ébène avaient reçu des ronds de table en ivoire.

(2) Taffetas, ainsi nommé pour Ormoisin, selon Huet, parce qu'il serait venu de l'île d'Ormuz, à l'embouchure du golfe Persique.

(3) La giroflée, *Cheiranthus*.

les donne le printemps embaumé. Elle se prit à les semer sur toutes les tables, excepté sur celle de la Reine qui en demeura nette.

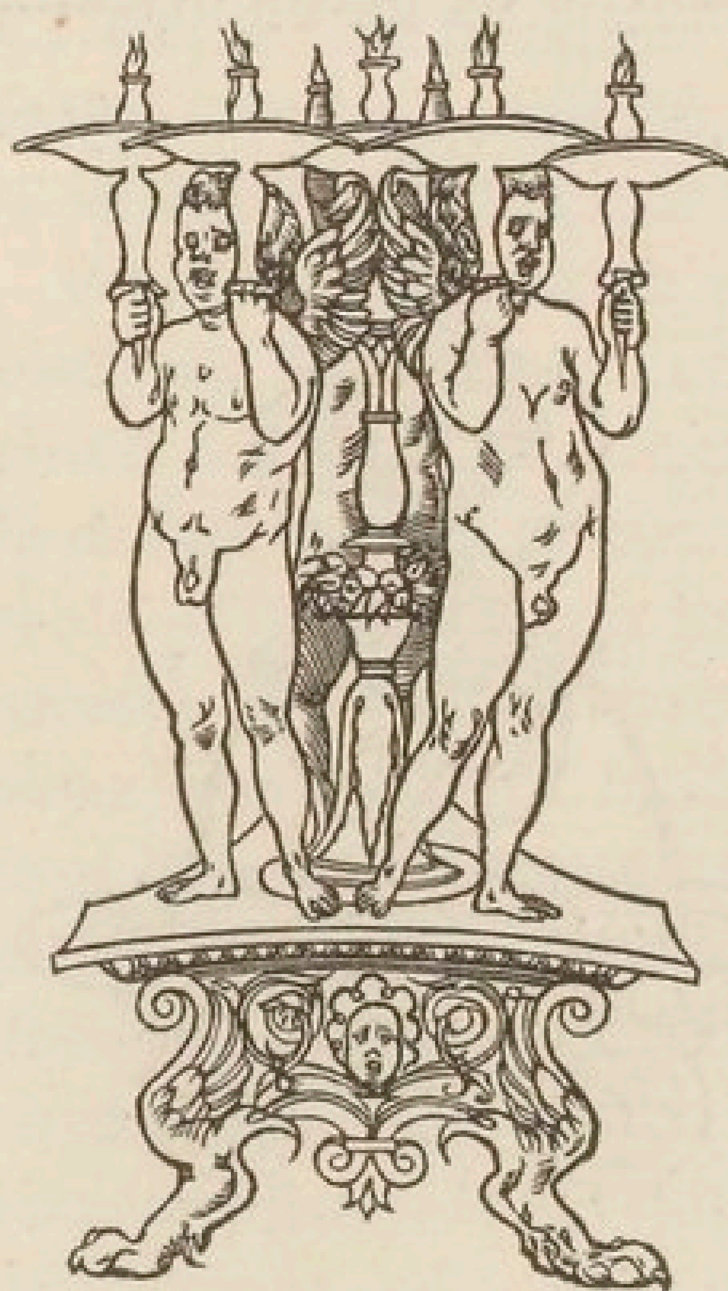
Sa Majesté sacrée s'était dépouillée de son pompeux manteau royal comme la Romaine Lollia Paulina (1) jamais n'en vit un pareil. Elle demeura dans un vêtement orné de dessins d'animaux, en velours pourpre cramoisi, tout couvert d'une quantité de petits oiseaux et autres bestioles, de feuillages et de fleurs des mieux entremêlés et combinés avec des reliefs en perles on ne peut plus brillantes. Par dessus ce vêtement, elle portait une tunique très-mince rayée finement de soie jaune, laissant apercevoir au travers de son tissu transparent les parties qu'elle recouvrait et le vêtement cramoisi. C'était un costume des plus légers, des plus charmants et tout à fait impérial.



La Reine divine se lava les mains. La jeune fille qui portait le bassin d'or y reçut l'eau, afin que celle-ci ne remontât pas dans la fontaine, et la nymphe qui tenait l'aiguière puisa dans cette dernière autant de liquide parfumé qu'elle en avait versé; car cette fontaine, par une admirable combinaison, ne se vidait jamais. La troisième jeune fille, pleine d'empressement, essuya les mains de la Reine.

(1) Petite fille de Marcus Lollius, femme de Caligula. Pline raconte l'avoir vue paraître à un festin portant sur elle la valeur de 40 millions de sesterces. Voyez, sur Lollia Paulina, Tacite, *Annal.* XII.

Le bassin large et développé de cette fontaine était habilement établi sur quatre petites roues et se pouvait conduire avec rapidité sur les tables afin de laver commodément les mains de toutes les personnes assises. Ce bassin, dans son milieu, avait une protubérance qui dépassait le niveau de ses bords dont les lèvres étaient ornées de bulles garnies de pierres précieuses, et qui était faite à godrons ainsi que la partie creuse du bassin dans toute son étendue circulaire, avec de semblables ornements. Sur cette partie proéminente était posé un vase d'une forme très-noble qui en supportait un autre d'un galbe différent. Tous deux étaient reliés par de petites anses des plus élégantes, des mieux ornées et des plus précieuses. Parmi les inestimables joyaux qui couvraient ces vases, à l'extrémité de celui de dessus, terminé par une fleur, était fixé, par sa partie effilée, un diamant taillé en poire, étincelant, d'une grosseur qu'on n'a jamais vue ni conçue. D'après l'indication de mon odorat, je pensai que cet appareil contenait de l'eau de rose mélangée de suc d'écorce de limon, un peu d'ambre et de benjoin, cela dans une savante proportion et dégageant une suave et agréable odeur.



Au beau milieu de cette surprenante cour, on exposa un vase à fumigations, merveilleux, non seulement par sa noble et parfaite matière qui était d'excellent or pur, mais encore par sa brillante et ancienne façon.

Le soutènement reposait sur trois pieds onglés de la hideuse harpie, lesquels étaient reliés par des feuillages à la base triangulaire ornée richement de petits sujets, tels que les requérait le métal. Au-dessus des angles saillants se tenaient trois petits génies nus, établis en belle ordonnance, hauts de deux coudées, placés l'un contre l'autre et se tournant le dos. Ils foulaient l'angle de la base avec le pied droit; le pied gauche libre et abandonné était dirigé vers le pied fixé de l'enfant voisin. Chacun d'eux, levant les coudes, tenait, dans l'une et l'autre main, une tige en forme de balustre très-mince du bas et terminée, à la partie supérieure, par une petite conque dilatée d'ouverture, peu profonde et à larges bords. Il y avait six conques semblables, faisant entre elles un circuit bien formé et adhérant l'une à l'autre. Au milieu de l'espace libre entre les enfants ailés, du point central de la base triangulaire, s'élevait une tige affectant la forme parfaite d'un candélabre antique dont l'extrémité amincie supportait une conque semblable aux susdites, assez largement ouverte pour qu'elle pût garnir le vide laissé entre les six autres. Ces conques, les servantes les avaient remplies de noyaux de prunes ardents recouverts de cendre, et sur cette cendre bouillait, par chacune des conques, une cassolette pleine d'une liqueur composée, dans laquelle avaient infusé pendant tout un jour des matières odorantes. Ces cassolettes, ainsi que je le supposai, contenaient des liquides divers, comme eau de rose, eau d'oranger, eau de myrte, de petites feuilles de laurier, des fleurs de sureau et autres substances connues, avec une matière odorante variée et combinée. En bouillant, le tout répandait dans l'espace une odeur très-suave et fort extraordinaire.

En présence de la très-magnifique Reine, trois filles de service se tenaient respectueusement, parées des

plus beaux vêtements tissus d'or et de soie d'une admirable façon et dont la couleur changeait plaisamment avec celle des tapis, de sorte que, lorsque ceux-ci étaient remplacés, les nymphes servantes apparaissaient vêtues d'habits de la même teinte. Un très-beau parti de draperie s'échappait de leur ceinture serrée et, contournant les blanches épaules charnues, tombait sur la poitrine en plis fournis, mais sans excès, afin de laisser apparaître la belle vallée des mamelles, ce qui prêtait à la volupté et donnait aux spectateurs un aliment très-désiré sans les rassasier. Le tout était enrichi de mille torsades et cordelettes en or et en soie. Ce costume, dans lequel l'art féminin s'était montré fort habile, excitait les regards libres et amoureux par une douce saveur qui surpassait encore celle des mets les plus appétissants et les plus agréables. Ces filles portaient des chaussures d'or toutes pareilles, ouvertes en forme de lune sur le pied nu, délicieusement attachées avec des lacets d'or. Leurs chevelures dénouées, blondes et fournies leur tombaient jusque sur les mollets. Leurs fronts candides étaient couronnés de guirlandes de grosses perles uniformes. Toutes les trois, en singulière et dévote révérence, se tenaient, fort accortes, attentives à leur office, disposées à leur particulier ministère et ne servaient qu'une seule table (1). A chaque changement de service d'autres survenaient, et celles-là demeuraient alors debout joignant les avant-bras et dans une attitude respectueuse. De nouvelles en même nombre se succédaient constamment.

Des trois servantes, attachées à chaque convive, celle du milieu offrait les mets, celle de droite interposait dessous un petit plat afin que rien ne s'en pût répandre, la troisième, à gauche, essuyait adroitement les

(1) La table de la Reine?

lèvres du convive à l'aide d'un linge blanc très-fin et très-propre. Après chacune de ces actions la révérence était faite. La serviette ne s'employait plus; elle était jetée à terre par la demoiselle et tout aussitôt ramassée et emportée. Autant de morceaux devait-on prendre, autant les demoiselles se munissaient-elles de serviettes de rechange, pliées, en soie, odorantes, admirablement tissues.

Tel était l'ordre de la table, ordre attentivement suivi pour tous les convives. Nul d'entre eux ne touchait à quoi que ce fût, mais tout était offert opportunément par les servantes, si ce n'est la boisson.

Nous nous lavâmes tous, dès le premier service, à la susdite fontaine d'une si ingénieuse invention et dont l'eau, recueillie sans cesse, remontait par la force de l'air qui s'y trouvait reçu ou plutôt enfermé. Il me vint à l'idée qu'un effet aussi exquis était obtenu par le moyen d'un double tuyau dont les bouts étaient d'inégale grandeur — le vase étant séparé par une cloison perforée dans son milieu — et que l'eau pressée remontait par sa propre force. Ce qu'il me fut très-agréable d'avoir découvert par une subtile investigation.

Après cette ablution générale, il fut offert, d'abord à la Reine, puis à chacun de nous, une pomme ronde en or, parfaitement bien faite, renfermant une pâte composée d'une mixtion excessivement parfumée, dans le but d'occuper les mains inactives, à l'aide de cette boule enrichie de pierres précieuses, par une action quelconque, et de captiver en même temps la vue et l'odorat.

Au changement des mets, deux demoiselles, faisant le service de la bouche, traînèrent bellement, au milieu de la cour royale, un admirable buffet posé sur quatre roues mobiles. Il affectait par devant la forme d'un naustibule ou d'une barque, et se terminait, par derrière, en char triomphal d'or très-pur. Il était tout orné de Scylles nombreuses, de petits monstres aquati-

ques, de maints sujets exquis merveilleusement ciselés, tout couvert de riches pierreries élégamment réparties et formant une décoration charmante dont le scintillement resplendissait par tout l'espace environnant. Ces feux, en se rencontrant avec ceux des autres joyaux posés de tous côtés, produisaient une telle fulguration que vous eussiez dit, non sans raison, Phœbus, en ce lieu, secouant sa splendide chevelure. Sur ce char était assise une nymphe dont les yeux brillants embellissaient encore le visage. On ne pouvait donc rien ajouter à l'éclat continuel, à la splendeur de tant d'œuvres ineffables, on ne pouvait rien trouver à leur comparer, quand même c'eût été le temple de Babylone avec ses trois statues d'or (1).

L'intérieur de ce chariot était rempli de toutes les préparations en fait de condiments et de ragoûts qu'exigeait la variété de la table. Il y avait des nappes, des fleurs, des serviettes, des vases, des fourchettes, des boissons, des mets et des assaisonnements. La nymphe voiturière répartissait sans réserve ces préparations entre les autres nymphes chargées de les distribuer.

Lorsqu'on levait la table pour un autre service, toutes les choses ci-dessus énumérées étaient remises dans le chariot pourvoyeur. Quand il partait, les jeunes filles soufflaient dans les trompettes à donner le signal telles que ne les ont pas inventées Pisæus le Tyrrhénien (2) ni Maleus, roi d'Étrurie (3), en même temps que les flûteuses se mettaient à jouer.

(1) Voyez Hérodote (II, 183) et Diodore de Sicile (II, 9).

(2) Peisaios le Tyrrhénien, inventeur de la trompette, qu'il ne faut pas confondre avec Pisos le Méssénien, fils d'Aphareus, roi de Messène, fondateur de Pise en Élide, ni avec Tyrrhénus, fils d'Atys, prince Lydien, qui inventa les piques courtes et colonisa la Toscane.

Tyrrhenusque tubæ mugire per æthera clangor.
(Virg., *Énéide*, VIII, 526).

(3) Maleos, roi des Étrusques, fils d'Hercule et d'Omphale, donna

Ainsi agissaient-elles chaque fois que le chariot partait ou revenait; hors de là elles cessaient. A chaque changement de table elles variaient les airs de leurs instruments, mais quand elles ne jouaient plus, les cantatrices chantaient avec une extrême douceur à faire soupirer les sirènes, sur un rhythme Saphique accompagné de la flûte simple et de la flûte double, comme n'en trouva jamais Dardanus de Trézène (1).

Grâce à une pareille organisation, on ne cessait d'entendre la plus agréable musique, d'écouter les plus beaux concerts, de percevoir une mélodie délectable, pendant que s'exhalait une odeur fort plaisante et que la plus délicate satisfaction était offerte à l'appétit. Tout concourait donc, de la façon la plus réjouissante, au divertissement et au plaisir.

A ce premier et splendide service, tous les ustensiles ou instruments étaient en or fin, ainsi que le dessus de table circulaire posé devant la Reine. Alors on prépara un cordial qui, autant que j'en pus juger, était une mixtion efficace et excellente de raclure de corne d'unicorne (2), de poudre des deux santaux (3), de perles pilées, cuites au feu dans de l'eau de vie et éteintes jusqu'à complète réduction, de manne, de pignolats (4), d'eau de rose, de musc, d'or moulu, le tout très-parfaitement composé et pesé, avec du sucre très-fin et de l'amidon en morceaux. On nous donna deux

son nom au cap Malée; passe aussi pour avoir inventé la trompette. (Stace, *Theb.* IV, 224.)

(1) Pline le nomme Dardanus; il faudrait peut-être lire Ardalus, ainsi que l'indique Plutarque (*De musica*, 5); il donne son nom aux Muses Ardaliques dont Pausanias fait mention dans les Corinthiaques. (II, 31). Il imagina d'accompagner la voix avec le son des flûtes.

(2) La Licorne.

(3) Poudre de deux espèces de bois de santal, usitée en pharmacie. Poudre des trois santaux. (A. Paré.)

(4) Amandes de pin. (Littré.)

prises de ce philtre, à intervalles égaux, cela sans boire. C'était un aliment propre à chasser toute fièvre nuisible comme à guérir n'importe quelle lassitude morose.

Cela fait, en moins d'un instant, tout fut enlevé et changé de place. Les odorantes fleurs de violier furent jetées à terre, les tables furent débarrassées. A peine eut-on fait que la table fut revêtue d'une nappe couleur vert de mer, d'une étoffe dont étaient pareillement revêtues les servantes. Comme la première fois elles semèrent sur chaque table des fleurs de cédrat, d'oranger et de citronnier on ne peut plus odorantes. Puis, dans des vases de beryl, pierre dont était fait le rond de table de la Reine, — les fourchettes seules étaient d'or — elles présentèrent cinq fouaces ou beignets faits d'une pâte couleur de safran, d'eau de rose bouillante, de sucre concassé, et qui, une fois refroidis, recevaient une fine aspersion de cette eau musquée, puis étaient saupoudrés de sucre. Ces pâtes, très-savoureuses et de formes variées, avaient été cuites soigneusement de ces diverses façons : la première en huile de fleurs d'oranger, la seconde en huile de girofle, la troisième en huile de fleur de jasmin, la quatrième en huile de benjoin très-fin, la dernière en huile obtenue par la pression du musc et de l'ambre. Après que nous eûmes goûté de ce délicieux aliment, et que nous l'eûmes savouré avec gourmandise et avec un extrême appétit, les nymphes nous offrirent un calice solennel de la même pierre que ci-dessus, muni d'un couvercle et voilé d'une légère bande d'étoffe écarlate à ramages, tissue d'or et de soie, qui, rejetée sur l'épaule des porteuses, leur pendait le long du dos. Celles-ci présentaient ainsi, complètement couverts, tous les vases contenant les boissons ou les mets. Dans ce grand flacon à boire elles avaient transvasé un vin précieux ; et je ne crois pas me tromper en pensant que le Dieu lui-même, vendangeant dans les

Champs-Élyséens, avait infusé sa Divinité dans une aussi suave liqueur, devant laquelle n'eût pu tenir le vin Thasien (1) ou tout autre breuvage de prix. Après que cette très-agréable boisson eut été offerte, la magnifique table fut desservie sans délai, et les fleurs odorantes furent jetées sur le pavé brillant. Les servantes étendirent alors une nappe de drap de soie pourpre sur laquelle elles semèrent pêle-mêle des roses d'un pur incarnat ou mauves, des blanches, des moussues, des vermeilles, des roses de Damas, des roses à quatre rangs de pétales et des roses pompon. Cependant de nouvelles servantes, vêtues d'étoffes de la même couleur que celle de la nappe, déposèrent lestement devant les convives, recouvertes d'un voile d'étoffe, six portions arrosées de leur graisse, aspergées d'eau de rose safranée mélangée de suc d'orange et supérieurement rôties. La sauce était faite de jus de limon, de sucre fin mesuré, de pignolats, de foie pilé, avec addition d'eau de rose, de musc, de safran et de cannelle choisie, plus six tranches accommodées de pain Mnestorien (2) doré et blanc comme neige. Toutes les sauces étaient ainsi composées dans une proportion parfaite, exquise, bien combinées et assaisonnées excellemment. Les vases de ce service étaient tous en topaze, ainsi que le rond de la table.

Cette troisième table, abondante et magnifique, ayant été desservie, comme il a été dit ci-dessus, une autre fut dressée à nouveau et recouverte d'une nappe en satin

(1) C'était un vin sébennytique. Le sébennytique était fait de trois sortes de raisin : le Thasien, l'Athalien et le Peucé. Le vin Thasien était très-doux et laxatif. (Pline, XIV.)

Il ne faut pas confondre ce vin Égyptien avec le vin de l'île de Thasos, dans la mer Égée, dont Athénée fait mention. (*Deipnosophistes*, I.) Et Virgile :

Sunt Thasiæ vites, sunt et Mareotides albæ.

(Virg., *Géorg.*, liv. II, 91).

(2) De μνήστωρ, fiancé; pain pour les fiançailles.

jaune. Les servantes étaient vêtues de la même étoffe. Elles jetèrent sur la table des fleurs odorantes de lis des vallées (1) et de narcisses épanouis. Aussitôt le mets suivant fut présenté : sept morceaux de chair de perdrix rôties avec un jus relevé, autant d'autres petites bouchées de pain au lait très-levé. Quant à la sauce, elle était faite de verjus, amandes broyées avec sucre trois fois cuit, amidon, santal citrin, musc et eau de rose. Les vases et le rond de la table étaient en chrysolithe. En dernier on servit le précieux breuvage, et ainsi fit-on pour les services suivants.

Après avoir enlevé cette quatrième et opulente table, on revêtit la cinquième d'un drap de soie rouge éclatant, semblable à l'habit des nymphes. Les fleurs furent jaunes, blanches et couleur d'améthyste. Le plat de morceaux de chair de faisan, très-bien servis, découpés et arrosés de jus, avec autant de bouchées d'un pain léger et très-blanc. Telle fut la sauce : jaunes d'œufs frais avec pignolats, eau de fleur d'oranger, suc de grenade, sucre concassé et cinnamome (2). Les vases étaient en émeraude, ainsi que le dessus de table de la sublime Reine.

Après qu'on eut enlevé ce solennel chargement, une nappe de couleur violette fut étendue immédiatement. Le costume des nymphes était pareil. Quant aux fleurs c'étaient trois espèces de jasmin, du rouge, du blanc et du jaune. Pour mets, on eut un morceau de poitrine de paon mouillée dans son jus, grasse et bien grillée. La sauce était très-verte, acidulée, faite de pistaches pilées, sucre de Chypre (3), ami-

(1) *Convallaria*, lis des vallées, c'est le muguet. Le Muguet de Mai était célèbre autrefois, surtout en Allemagne, pour une eau distillée dite Eau d'or, qui passait pour réparer les forces.

(2) C'est la cannelle, écorce intérieure des jeunes pousses et des branches du *Laurus-Cinnamomum*.

(3) Au XIVe siècle, on cultivait déjà la canne à sucre en Sicile, en Syrie et dans l'île de Chypre.

don, musc, thym, serpolet, origan blanc (1) et poivre. Les vases étaient en saphir bleu ainsi que la table royale.

Après ce septième service magnifique, les nymphes apportèrent une table de l'ivoire le plus blanc, dans laquelle était délicatement encastrée une seconde table en précieux bois d'aloës, rapportée et collée de manière à ne faire qu'une seule pièce. Elle était ornée sur toute sa surface de festons de feuillages, de fleurs, de vases, de petits monstres et d'oiselets rendus par une gravure en creux, remplie d'une pâte noire, composée d'une mixtion de musc et d'ambre. Je trouvai, avec raison, que c'était un objet fort élégant et somptueux, d'une odeur délectable à sentir. La nappe, des plus blanches et des plus légères, était d'un tissu damassé en fin Byssus (2). Les vêtements ornés des jeunes filles étaient de cette même étoffe. Les fleurs répandues étaient des cyclamens et des œillets de toute espèce excessivement odorants. Je n'ose dire à quel point étaient doux aux sens des parfums si suaves et si variés, provenant de fleurs renouvelées sans cesse. Après cela vint un excellent plat de gâteaux faits avec de la pulpe de dattes, des pistaches broyées dans de l'eau de rose, du sucre des îles et du musc, le tout déguisé sous de l'or en poudre très-précieux qui laissait croire que le mets était en ce métal. Chaque convive eut trois gâteaux. La vaisselle, ainsi que le dessus de table circulaire étaient d'hyacinthe, ce qui convenait à la belle disposition et à la

(1) La fleur de l'origan est rosée, rarement blanche. Colonna ne veut point parler de l'origan dictame tant célébré par les anciens, mais, sans doute, de l'origan commun ou de la marjolaine.

(2) Nom d'un lin, *Linum Byssinum,* qui ne croissait en Grèce qu'aux environs de la ville d'Elis en Achaïe, selon Pausanias. (Eliac., I.) Du temps de Pline, il se vendait quatre deniers le scrupule. (Pline, XX, 1.) (Isid., *Orig.*, XIX, 27.) Probablement le *Gossipium arboreum* de Linnée.

magnificence de cette table divine qui n'était point soumise à la loi Licinia (1).

Lorsqu'on eut enlevé cet admirable service et jeté les fleurs à terre, on apporta, presque aussitôt, une conque d'or d'une magnificence royale, remplie de noyaux de prunes embrasés. Alors les servantes placèrent dessus et la nappe et les serviettes de Byssus, qu'elles laissèrent au feu assez longtemps pour qu'elles y rougissent, et qui, lorsqu'elles les en retirèrent, parurent au refroidissement, nettes et propres comme devant (2). Ce fut encore un spectacle remarquable et curieux. Bientôt tables et trépieds furent démontés et emportés.

Plus je considérais, tout pensif, ce très-excellent appareil, plus je demeurais confondu et stupéfait; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que, tout plongé que j'étais dans une admiration profonde, je trouvais un extrême amusement à contempler de si grandes, de si triomphantes, de si excessives somptuosités, d'une dépense si incroyable, d'une magnificence telle qu'il vaut mieux s'en taire que d'en dire trop peu. Toutefois, on peut affirmer que les festins Siciliens, le luxe Attalique, les vases de Corinthe, les délices de Chypre et lès repas Saliens (3) étaient fort au-dessous. Cependant un si grand et si suprême plaisir me fut amoindri et

(1) Il y a plusieurs lois *Licinia*. Celle à laquelle il est fait allusion ici est la loi somptuaire proposée par P. Licinius Crassus le riche en 656. Elle portait qu'aux Kalendes, aux Nones et aux foires Romaines seulement, il serait permis de dépenser, par jour, la valeur de 30 as pour les repas.

(2) Ici notre auteur confond le byssus avec l'amiante, que les anciens croyaient un végétal et qu'ils nommaient *linum abestinum*, de l'asbeste ou amiante dur (ἄσβεστος, inconsumable); on croyait qu'il venait d'un plant dans le désert de l'Inde. (Pline, XIX, 1.)

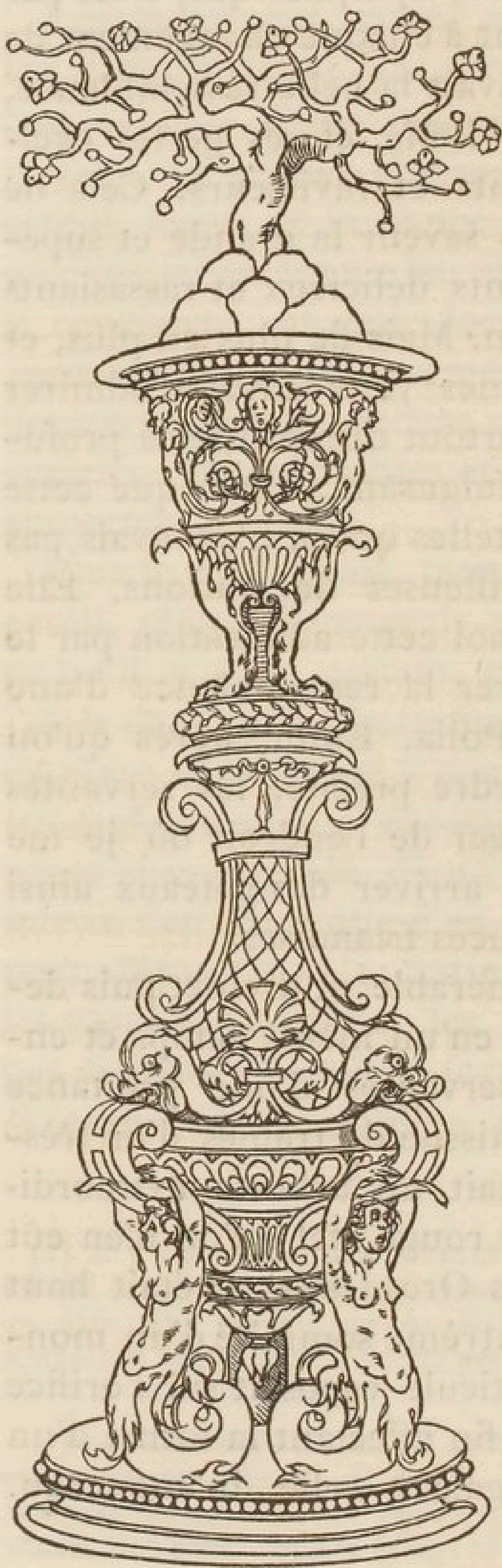
(3) Les Saliens, douze prêtres de Mars Gradivus, dont la bonne chère était célèbre, *Saliarem in modum epulari*. (Cicéron.)

presque gâté par l'amour immense et l'extrême volupté que m'inspira une de ces nymphes qui, trois par trois, à tour de rôle, venaient à chaque changement de plat servi devant moi. Elle avait la belle ressemblance, le doux aspect extérieur de Polia, et ses gestes excitants et ses regards captivants et ravisseurs. Cela ne laissa pas que d'accroître en saveur la grande et supérieure douceur des condiments délicieux et rassasiants de la très-abondante réfection. Mais de plus en plus, et sans trêve, elle empêchait mes yeux ravis d'admirer les gemmes si précieuses, partout disséminées à profusion et brillant d'un éclat fulgurant, ainsi que cette grande diversité de beautés telles que je n'en avais pas encore vues, et ces merveilleuses décorations. Elle avait presque remplacé en moi cette admiration par le désir immodéré de considérer la ressemblance d'une aussi belle personne avec Polia. Enfin, après qu'on eut levé les tables dans l'ordre précité, les servantes me firent signe de ne bouger de l'endroit où je me trouvais, attendu qu'il allait arriver des gâteaux ainsi que d'abondantes et très-douces friandises.

Alors, devant la Reine vénérable et divine, puis devant nous, se présentèrent, en un même temps et ensemble, cinq charmantes servantes d'une prestance rare, vêtues de soie bleue tissue de trames d'or très-belles. Celle du milieu portait un arbuste extraordinaire de corail du plus beau rouge, tel qu'on n'en eût pas trouvé le pareil aux îles Orcades (1). Il était haut d'une coudée et fiché sur l'extrême sommité d'un monticule d'émeraudes. Ce monticule reposait sur l'orifice d'un vase antique en or très-fin affectant la forme d'un calice, et d'une hauteur égale à celle du monceau.

(1) Groupe de trente îles au N.-E. de l'Écosse. Ὀρκάδες νῆσοι. Ptolémée en comptait quarante.

Quant au corail il représentait un appareil de branches



comme on n'en vit jamais de notre temps. La partie grêle du pied de ce vase s'attachait au calice par un pommeau d'une inestimable façon. Sa base et sa coupe portaient une admirable ciselure de feuillages, de monstres menus et de petites Scylles à double forme, le tout si merveilleusement traité que jamais ouvrage ciselé n'offrit une ceinture de proportions plus belles. L'entourage dentelé du monticule était bossué d'incomparables pierreries comme, d'ailleurs, tout le restant de la base et toute partie où cela était séyant. Quelques fleurettes en forme de roses à cinq pétales étaient appliquées artistement à cet arbuste, et jetaient un vif éclat à travers ses rameaux. Les unes étaient de saphir brillant, les autres d'hyacinthe splendide ou de béryl. Dans l'intérieur de cinq de ces fleurs étaient placées cinq petites pommes, ou, pour mieux dire, cinq graines de sorbier retenues

chacune par un aiguillon d'abeille fiché au centre de la fleur.

Cette jeune fille, le genou droit respectueusement en terre, retenait élégamment, sur le gauche demeuré levé, ce corail remarquable qui, outre ses rameaux après lesquels étaient attachées ces fleurs précieuses, en avait d'autres encore à l'extrémité desquels étaient fixées des perles énormes.

Une autre de ces jeunes filles tenait un vase rempli d'une liqueur de prix telle que Cléopâtre n'en offrit pas au capitaine Romain (1). Les trois autres s'acquittaient de l'office dont il a été parlé plus haut (2). Ayant donc cueilli l'un après l'autre, avec une pince d'or, les petits fruits qui m'étaient inconnus et que je n'avais jamais vus, elles nous les offrirent afin que nous les savourassions. L'incroyable sapidité que je leur trouvai me parut telle, que les moindres parcelles semblaient contenir toute la substance du fruit dans son intégrité. A ce moment nous restituâmes les pommes d'or dont il a été parlé ci-dessus.

Aussitôt apparut un merveilleux objet d'art. C'était une autre fontaine qui coulait perpétuellement, grâce à une ingénieuse invention. Elle était faite de la même matière que la précédente, mais sa forme était autre, ainsi que sa façon. Elle se mouvait avec une extrême facilité, établie qu'elle était sur un essieu autour duquel tournaient des roues mobiles. Sur cet essieu était posée une table rectangulaire longue de trois pieds, large de deux et haute du tiers de sa largeur. A

(1) Antoine. Allusion à la potion dans laquelle Cléopâtre avait fait dissoudre une des fameuses perles qu'elle avait aux oreilles, et qui valaient 40,000,000 de sesterces. La seconde perle, coupée en deux, fut envoyée à Rome et mise aux oreilles de Vénus dans le Panthéon. (Pline, IX, 35, Macrobe, *Saturn.*, II, 13.)

(2) Chargées de servir les convives.

chacun de ses angles reposait une harpie, les ailes dressées contre la panse d'un vase surélevé au beau milieu de la table quadrangulaire, orné de gorges, de moulures et d'une couronne de feuilles qui courait à merveille sur ses bords. Chacun des panneaux de face de cette table était divisé en trois parties. Celle du milieu, enfermée entre de petites moulures, contenait une sculpture en demi relief représentant un triomphe de satyres et de nymphes, ainsi que des trophées et des ornements exquis. Quant au panneau antérieur et au panneau postérieur, ils étaient modérément sinueux, et leurs moulures, au lieu d'être droites, affectaient une forme curviligne. Sur ces surfaces était merveilleusement sculpté un petit sacrifice devant un autel fort antique, et, sur l'une comme sur l'autre, il y avait un assez grand nombre de figures et de sujets. Les extrémités de ces panneaux, demeurées vides, étaient couvertes par les queues bifurquées des harpies, semblables à celles d'oiseaux de proie et très-convenablement terminées en enroulements de feuillages. Sur le beau milieu du plan rectangulaire de cette table s'élançait, échappant d'un feuillage antique, un vase de forme ancienne fort beau, dont la circonférence ne débordait pas sur le plan du rectangle placé dessous. Ce vase, par sa proportion recherchée, par sa hauteur, par sa largeur, son diamètre, ses moulures convenables, était fort habilement travaillé à la lime, du plus beau fini, d'une forme accomplie, d'un poli parfait. De son orifice obturé naissait une conque arrondie et labiée d'où s'élevait, sur une base, un vase orné de canaux dans tout son pourtour, grandement ouvert et à larges bords ; vase tel que jamais marteau ne martela ciselure pareille.

Du point central de ce vase montait un second d'incroyable facture, tout admirable. La tierce partie de

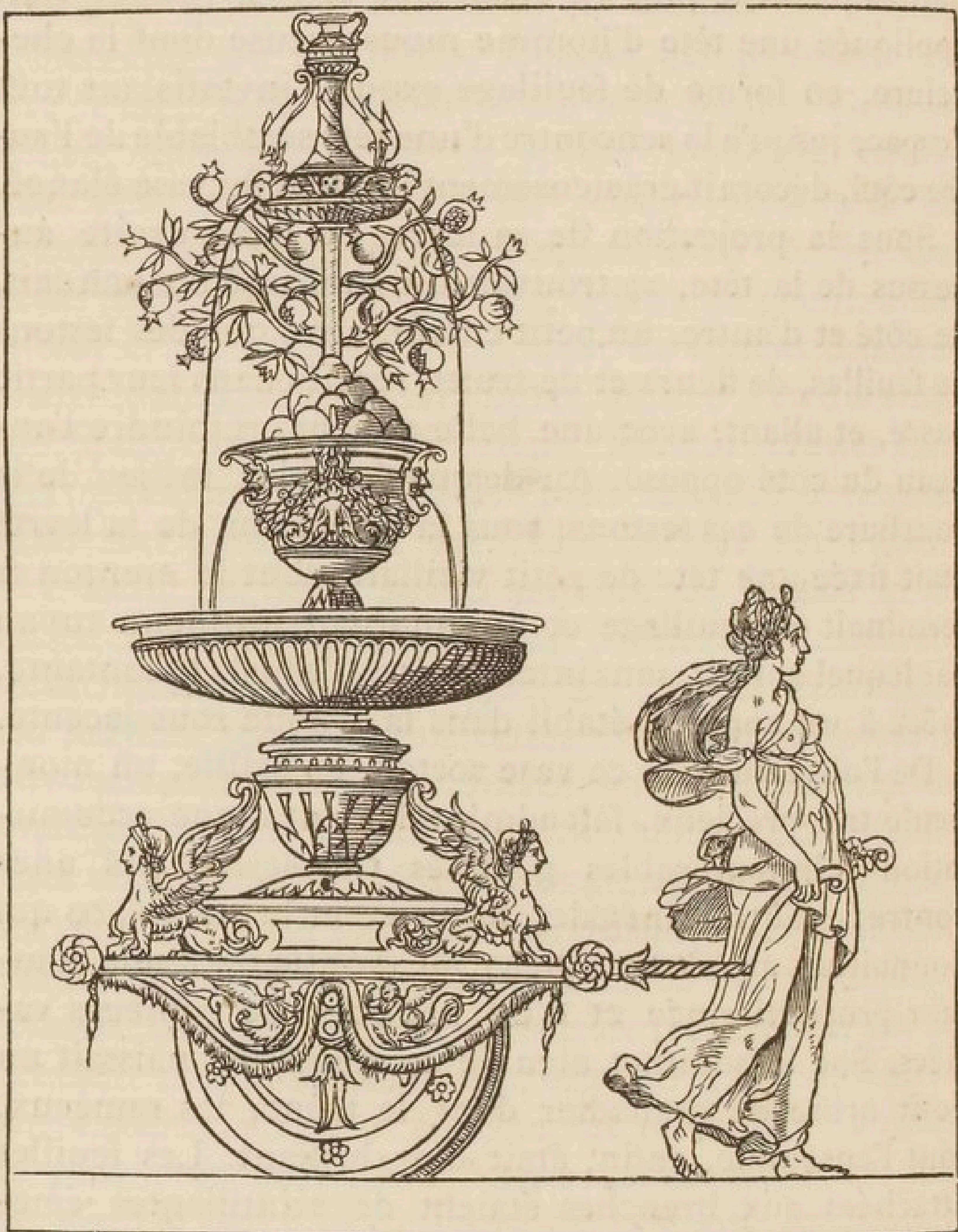
son fond était décorée à l'extérieur de bardeaux protubérants ; puis venait, après, une ceinture ornée d'une garniture de gemmes enchâssées, de couleurs alternantes jetant le plus vif éclat. Sur cette garniture était appliquée une tête d'homme monstrueuse dont la chevelure, en forme de feuillage exquis, investissant tout l'espace jusqu'à la rencontre d'une tête semblable de l'autre côté, décorait gracieusement le corps du vase élancé.

Sous la projection de sa lèvre, en ligne droite audessus de la tête, se trouvait un anneau d'où pendait, de côté et d'autre, un petit enfant, ainsi que des festons de feuilles, de fleurs et de fruits, renflés dans leur partie basse, et allant, avec une belle attache, rejoindre l'anneau du côté opposé. Au-dessus du point milieu de la courbure de ces festons, sous la projection de la lèvre, était fixée une tête de petit vieillard dont le menton se terminait en feuillage et qui mordait un menu tuyau par lequel sortait, sans interruption, l'eau de la fontaine, grâce à un appareil établi dans la conque sous-jacente.

De l'ouverture de ce vase sortait, en saillie, un monticule très-précieux, fait admirablement d'une accumulation d'innombrables gemmes très-serrées les unes contre les autres, inégales de forme et brutes (1), ce qui donnait un aspect rocailleux au monticule d'une hauteur proportionnée et d'un bel éclat de couleurs variées. Sur le sommet aigu de ce monticule naissait un petit arbre de grenadier dont le tronc, les rameaux, tout l'ensemble, enfin, était d'or brillant. Les feuilles attachées aux branches étaient de scintillantes émeraudes. Les fruits, de grandeur naturelle, posés çà et là, avaient une écorce d'or largement fendue, et, au lieu de grains, laissaient voir de splendides rubis d'un éclat incomparable et gros comme des fèves. Ensuite

(1) Il veut dire non taillées, cabochons.

l'ingénieux orfèvre, qui composa cette œuvre inestimable de la plus copieuse façon, avait, à la place de la pellicule, séparé les grains par une très-étroite feuille



d'argent. En outre il avait rendu quelques grenades craquelées où il avait figuré les grains, avec un art exquis d'imitation, par d'épaisses unions (1) orientales

(1) On appelle les grosses perles *uniones* depuis la guerre de

d'une grande blancheur. Il avait encore imité très-habilement, avec du corail parfait, des fleurs de grenadier au calice empli d'abeilles d'or.

De l'extrémité supérieure du tronc de l'arbre sortait une tige tournante et libre, terminée au bas par un pivot girant dans une douille établie au centre même de l'axe. Cette tige traversait l'intérieur du tronc dressé. En haut de cette tige était solidement fixé un superbe vase en topaze, dont la panse corpulente et large était entourée de godrons peu saillants qui s'épanouissaient en une petite ceinture bordée d'un filet en haut comme en bas. Dans l'espace compris entre ces deux filets, à quatre points équidistants, étaient appliquées quatre têtes ailées d'enfants, ayant chacune un tuyau entre les lèvres. Le demeurant du vase, d'une hauteur double de la largeur, se terminait en une partie mince dont l'orifice était fermé par un feuillage renversé. A l'extrémité de cette partie mince était superposé un autre petit vase d'une forme presque ronde et recouvert de feuilles très-délicates, avec une petite couronne et un orifice fait très-artistement. Sur le fond de ce vase naissaient, appuyées quelque peu encore contre la partie grêle, des queues de dauphins dont la tête descendait contre la ceinture où étaient placés les masques d'enfants. Par le galbe modéré de leur tête et par la cambrure de leur queue, ils formaient des anses élégantes. Ce détail, légèrement penché, témoignait d'un fini parfait et d'un dessin excellent.

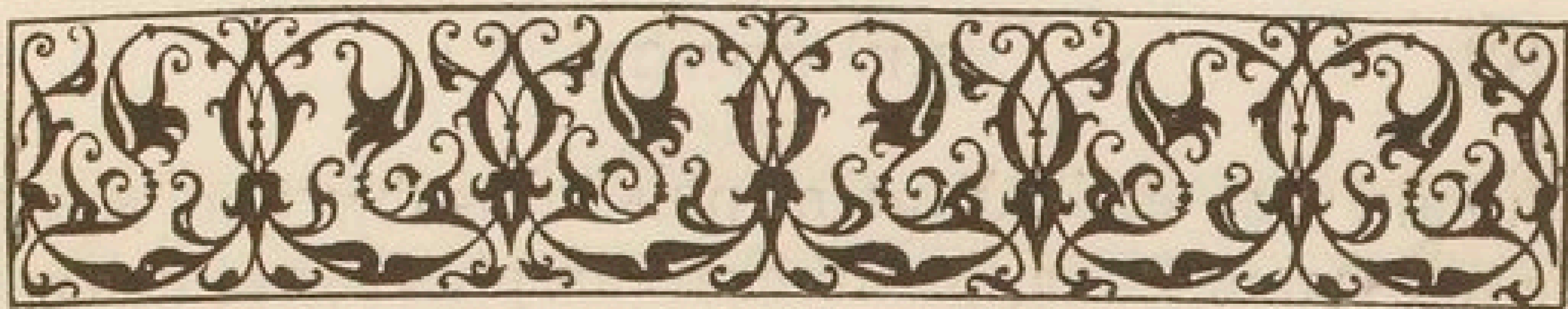
Le vase, posé au sommet, avait été fabriqué dans une telle perfection que, lorsque le char était mis en mouvement, la tige ainsi que le vase qu'elle portait se prenaient à tourner, et l'eau contenue dans l'intérieur de

Jugurtha. *Unio* signifie unique. (Pline, IX, 35, d'après L. Ælius Præconius Stilo.)

l'arbre se répandait au dehors; mais, dès que les roues s'arrêtaient, le tournoiement cessait. Cela me fit supposer qu'une poulie, recevant son mouvement d'une des roues, rencontrait un autre engrenage vers la tige tournante, ce qui la faisait mouvoir avec le vase fixé dessus. Quant aux roues du char, elles étaient recouvertes par un tablier en forme d'ailes éployées de part et d'autre, et orné de Scylles. Cette admirable machine mouillait les mains et le visage des personnes devant lesquelles on la faisait rouler, d'une rosée incroyablement parfumée; et lorsque nous nous en frottions les mains, il se dégageait une odeur si bonne que je n'en sentis jamais de pareille. Les jeunes filles nous la dispensaient libéralement et fort à propos. Or donc, après que nous fûmes aspergés de cette eau si odorante, les servantes de la maison, avec une singulière bonne grâce, nous présentèrent une coupe d'or dans laquelle la souveraine Princesse, après nous avoir tous salués avec une affabilité particulière, but le doux nectar, puis, tous en ordre, l'un avec l'autre, après des politesses, des révérences courtoises et mutuelles, nous bûmes solennellement. Ce fut la clôture parfaite, le cachet final de toutes les grâces reçues et du festin exquis.

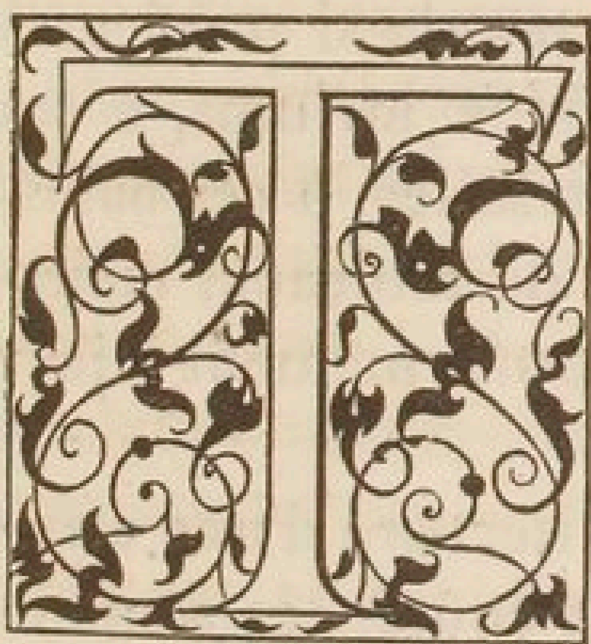
Enfin toutes les fleurs odoriférantes furent soigneusement balayées et ramassées, tous les reliefs furent emportés. Le pavé demeura propre et luisant autant que la surface d'un miroir très-poli, entre toutes ces belles choses environnantes faisant concurrence aux brillantes pierreries. Alors la nymphe à la fontaine s'en fut. Aussitôt la magnanime et haute Reine commanda qu'un chœur de ballet inusité fût donné sur les carrés en jaspe, polis et finis avec un art suprême et d'un éclat tel qu'on ne vit et qu'on n'imagina jamais rien de semblable chez les mortels.





Poliphile poursuit le récit du ballet

élégant donné après le grand festin et exécuté en manière de jeu. Il raconte comme quoi la Reine le confia à deux belles jeunes filles lui appartenant; lesquelles le menèrent admirer des choses délicieuses autant que grandes, et, lui parlant d'une façon intelligible, l'instruisirent libéralement sur le fait de quelques matières obscures. Enfin il raconte comment étant parvenu, avec les jeunes filles, aux trois portes, il demeura en dedans de celle du milieu, parmi les nymphes amoureuses.



ANT de gloire excessive et sans pareille, tant de triomphes, l'incroyable trésor, les fruits délicieux, les pompes si grandes, le repas solennel, le banquet si magnifique, si somptueux de cette très-heureuse et très-opulente Reine, j'ai tout énuméré; mais si je n'en ai pas exprimé complètement la rare et singulière noblesse, que le public curieux n'en soit point surpris, car il n'est homme au monde, pour si aiguisé que soit son esprit, pour si disert, si maître du langage le plus riche et le plus fertile, si apte à tout débrouiller qu'il soit lui-même, qui puisse y parvenir à

souhait. J'en étais d'autant plus incapable que, séparé de ma Dame Polia, je souffrais au plus secret de mon cœur embrasé par le fait du combat sans fin qui avait confisqué ma vertu, la ravageait et l'opprimait. En sus des nombreuses merveilles si diverses, d'une précellence ineffable, bien des choses inouies, très-différentes les unes des autres, hors de prix, surhumaines m'hallucinaient et confondaient mes sens. J'étais distrait par leur belle variété, par leur excessive contemplation, au point que je ne les saurais décrire, ni même en parler convenablement. Qui pourrait concevoir jamais la richesse des accoutrements, la recherche des parures, la superbe, la parfaite beauté, sans aucun défaut, couverte de bijoux, la suprême sagesse, l'éloquence Æmilienne (1), la munificence plus que royale, la disposition splendide de l'architecture, la symétrie absolue, la noblesse des travaux en marbre, l'arrangement des colonnes, la perfection des statues, la décoration des parois, la variété des pierres, le royal vestibule, l'immense péristyle, les dallages artistement faits! Qui pourrait croire à l'existence d'œuvres si luxueuses, ornées à si grands frais, recouvertes de si précieuses couvertures! A ces hauts et spacieux atriums, à ces triclyniums aux lits superbes, à ces salles, à ces bains, à ces bibliothèques, à ces galeries de tableaux, majestueusement décorés et distribués conformément à leur usage!

Là je vis des conceptions d'architecture d'une étendue et d'un art admirables, ayant coûté des sommes immenses, faisant le plus grand honneur au très-illustre artiste tant par leur bonne division que par l'élégante association de leurs lignes parfaites. Bientôt j'admirai,

(1) L'Eloquence de la *Gens Æmilia* descendue de Pythagore. (Plutarque, *Vie de Paul-Emile*) ou celle de Scipion, le second Africain.

avec un plaisir particulier, une charpente lambrissée, ornée avec un goût extrême. Elle s'étendait sur une surface aplanie hors de toute comparaison, et formait un plafond superbe divisé en compartiments de configurations nombreuses, de dimension bien régulière et bien nivelée, obtenus au moyen de solives apparentes et saillantes, ménageant de petits espaces entre leurs intersections, dûment ornées de moulures et corniches, garnies de menus bandeaux, de gorges, d'oves, de baies ou fruits du rosier enfilés également. Des feuilles d'acanthe recouvraient les angles droits des caissons munis de rosaces en saillie, à deux rangées de feuilles convenablement séparées, bien ouvertes et sinueuses, celles de la rangée intérieure plus petites que celles de la rangée extérieure. Tout cela était revêtu d'or pur on ne peut plus brillant, ainsi que d'une coloration d'un bleu choisi, très-fin, sans compter d'autres configurations d'une ornementation et d'une forme d'égale valeur. Il faut que la charpente de Salauces (1), roi de Colchide, baisse pavillon là-devant.

Joignez-y l'aménité des arbres verts chargés de fruits, des jardins arrosés, des sources vives, des ruisseaux coulant enclos soigneusement dans des rigoles de marbre d'une facture incroyable. Joignez-y l'herbe humide de rosée, toujours fraîche, toujours fleurie, et les haleines estivales, et les zéphyrs printaniers, et le concert varié des oiseaux, ainsi que la sérénité, l'immuable température du ciel toujours dégagé, toujours pur, grâce aux brises salubres. Là pas d'endroits rocailleux ni pierreux essuyés par les vents glacés ou brûlés par la rigueur d'un soleil éclatant; mais cet astre, au con-

(1) Salauces, roi des Suans, en Colchide, prince tellement riche que les chambres de son palais étaient d'or, soutenues par des colonnes et des pilastres en argent. (Pline, XXXIII, 3.)

traire, échauffait modérément les joyeuses campagnes dont la fertilité produisait tous les biens sans culture, ainsi que les collines exposées à ses rayons, ainsi que les bosquets touffus et frais pleins d'une ombre agréable.

Que dire de l'inestimable mobilier, du pompeux domestique aux fonctions multiples et gracieuses, de ces diverses jeunes filles à la fleur de leur âge, de la charmante présence des demoiselles consacrées tant au vestibule, qu'au palais, qu'à la chambre! Que dire de tant de servantes royales! Que dire de l'aspect majestueux et vénérable, que dire du vêtement magnifiquement orné de la Reine, et de sa délicieuse beauté physique! C'est au point que personne ne pourrait entendre parler de rien qui fût semblable à cela, ni même s'en faire une idée.

En présence de ces richesses infinies, de ces suprêmes délices, de cet immense trésor, que le pontife Hircan (1) n'ait pas de superbe, ni Darius, ni Crésus, non plus que n'importe quelle grande opulence ou condition humaine. Cependant au milieu de toutes ces choses je me sentais débordé et je n'en puis rien dire de plus, pour conclure, si ce n'est que je me semblais insensé, stupide et privé de raison. Je m'abandonnai à une extrême volupté, sans fatigue ni satiété des douceurs présentes; mais, outre les pensées que je viens d'émettre, je ruminais encore, tout distrait, les circonstances fatales qui m'avaient conduit en ces lieux fortunés. Toutefois, puisque je me retrouvais ainsi dans un tel excès de gloire, dans une région sacrée, dans une patrie heureuse, joint que j'étais au sein d'un plaisant divertissement, assis à un festin abondant et pompeux comme

(1) Jean Hircan Ier, fils de Simon Machabée, souverain pontife des Juifs. Hircan II, fils d'Alexandre Jannée, souverain pontife et roi des Juifs.

n'en fit point Clodius (1) l'acteur tragique, exempt de la loi Licinia, repu que j'étais, mais sans excès, de plus assuré, non vainement, sur le fait de mes souhaits amoureux, par les royales garanties, je repris confiance, examinant avec attention tant ce qui m'était advenu que ce qui se présentait à moi, et, tout joyeux, je rendis grâces à la Fortune.

Toujours dans l'intention de déployer sa grande pompe, voulant, en outre de ce que nous avons conté, montrer l'excessive suprématie de l'universalité de toutes ses excellentes et très-rares magnificences, elle ordonna que par l'entrée fermée de tapisseries pénétrassent trente-deux jeunes filles, dont seize, vêtues de drap d'or, avaient une d'entre elles portant un habit de Roi, une autre mise en Reine, deux en gardes du Roc ou de la Tour, deux Muets ou Secretaires, deux Cavaliers, et les huit autres costumées uniformément. Huit semblables étaient vêtues de drap d'argent, ainsi que huit autres faisant les grandes pièces. Toutes ces personnes, selon le rôle qui leur incombait, se disposèrent et se placèrent sur les carreaux du dallage, c'est à savoir : les seize en or d'un côté et les seize en argent de l'autre faisant face.

Les musiciennes commencèrent à jouer de trois instruments d'une invention singulière, bien d'accord, bien d'ensemble, en douce consonnance et intonation mélodieuse. Au temps marqué par la musique, les danseuses, sur les carreaux qu'elles occupaient, se

(1) Clodius Æsopus, célèbre pour son plat d'oiseaux parleurs estimé à 100,000 sesterces. Il est le père de ce Clodius qui, avant Antoine et Cléopâtre, absorba des perles dans un festin et en fit absorber à ses convives. (Valère Maxime IX, 1.)

Filius Æsopi detractam ex aure Metellæ,
Scilicet ut decies solidum exsorberet, aceto
Diluit insignem baccam.

(Horace, Sat. II, 3, v. 239.)

remuaient ainsi que des dauphins pétauristes (1), à l'ordre du Roi qu'elles honoraient, en même temps que la Reine, par une révérence très-décente, et sautaient sur un autre carreau en prenant une belle attitude.

Le son des instruments se faisant entendre de nouveau, le Roi d'argent commanda à celle qui se tenait devant la Reine de faire un pas en avant. Avec les mêmes gestes respectueux que dessus, elle prit sa contenance et se fixa. De la même façon, en suivant la mesure du ton musical, les danseuses changeaient de place, ou bien, demeurant, ne cessaient de danser sur leur carreau, à moins que, poussées ou prises, elles le quittassent; toujours en se conformant aux ordres du Roi. Lorsque le son marquait un temps, ces huit demoiselles uniformément vêtues employaient la durée de ce temps à passer d'un carreau sur l'autre. Elles n'avaient pas le droit de rétrograder si ce n'est lors qu'elles l'avaient mérité en parvenant sans accident sur la ligne où le Roi faisait sa résidence. Elles ne pouvaient prendre qu'en ligne diagonale.

Un secrétaire et un cavalier franchissaient trois carreaux en un même temps, le secrétaire en ligne diagonale, le cavalier par deux carreaux en ligne droite et par un carreau en ligne oblique. Ils pouvaient manœuvrer de tous côtés. Les gardiennes de la Tour pouvaient parcourir un grand nombre de carreaux en ligne droite, elles en pouvaient franchir trois, quatre cinq, mais en gardant la mesure et en hâtant le pas. Le Roi pouvait pénétrer dans tout carreau voisin qui

(1) ... « On nommait Petauristæ ceux qui d'une fort prompte et viste course passoyent volants sur la fin par le milieu de quelques cercles élevés en l'air ... (*Les trois dialogues du Sr Arcangelo Tuccaro*, dial. II.) Ce sont ceux que les Grecs, d'après l'autorité de Budé, nommaient κυβιστῆροι.

n'était pas gardé c'est-à-dire occupé légitimement; même il pouvait prendre. Cependant, tout carreau sur lequel pouvait sauter une autre pièce lui était interdit, et, bien plus, si cela lui était opportun, il devait être averti préalablement de s'éloigner. Quant à la Reine, elle pouvait courir sur tous les carreaux de la couleur de celui sur lequel elle avait d'abord pris place. Toutefois il était bien qu'elle suivît son mari toujours et partout.

Chaque fois que les officiers de l'un et de l'autre Roi trouvaient des adversaires sans gardes et sans escorte, ils les faisaient prisonniers; les deux pièces s'entre-baisaient alors, et le vaincu sortait. C'est ainsi qu'une fameuse partie fut livrée sous la forme d'un ballet très-élégant, en la dansant et la jouant gaîment en mesure avec la musique, de façon que le Roi d'argent demeura vainqueur, à la vive allégresse et aux applaudissements de tous. Cette fête solennelle dura, tant à cause des assauts, des fuites, des défenses, l'espace d'une heure, avec un va-et-vient, des révérences, des pauses si bien mesurées, des attitudes si modestes, que je fus envahi par un plaisir à me croire, non sans raison, ravi au sein des délices suprêmes du haut Olympe, dans une félicité inconnue.

La première partie, en forme de ballet, terminée, toutes les nymphes retournèrent à leurs carreaux dans leur position première et se rangèrent de la même façon que tout d'abord, en leur même place. Les musiciennes pressant la mesure, les mouvements et les gestes des séduisantes danseuses furent menés plus vivement, mais bien d'accord avec la musique, d'une manière si adaptée, avec des gestes si convenables, avec tant d'art, qu'il n'y eut à redire à quoi que ce fût. Les habiles demoiselles, dont les tresses copieuses, tombant sur leurs épaules, pendaient agitées sur leur dos suivant le rhythme des mouvements, avaient la

tête couronnée de violettes odorantes. Quant une d'elles était prise elles levaient toutes les bras et frappaient les paumes de leurs mains l'une contre l'autre. Or, jouant et ballant ainsi, la première bande demeura victorieuse pour la seconde fois.

Toutes les danseuses s'étant placées et distribuées de nouveau pour le troisième ballet, les musiciennes, pressant davantage la mesure, prirent l'intonation de l'excitant mode Phrygien, ainsi que n'eût su le faire Marsyas (1), Phrygien lui-même. Alors le Roi aux vêtements dorés fit mouvoir la jeune fille qui se tenait devant la Reine et la fit se placer, du premier coup, sur le troisième carreau en droite ligne. Il en résulta un engagement, un tournoi des plus charmants d'une rapidité excessive, les danseuses s'inclinant jusqu'à terre et, faisant, immédiatement après, un saut contorsionné avec deux révolutions en l'air et opposées, puis, sans retard, retombant sur le pied droit, tournant trois fois sur elles-mêmes, comme l'axe d'un tour (2), pour, aussitôt après, le faire en sens inverse sur l'autre pied. Elles accomplissaient ce tour avec une adresse, avec une agilité dont rien n'approchait, faisant leur profonde inclinaison, leurs sauts compliqués, vertigineux et aisés avec de si beaux gestes, que rien de semblable ne se vit jamais, et ne se peut espérer d'être jamais fait ni tenté. Elles ne s'embarrassèrent pas une seule fois l'une l'autre, mais celle qui était prise donnait à

(1) Fils d'Œagros, inventa la flûte, fut écorché par Apollon. Plutarque (*de Musica,* 7) le dit fils d'Hyagnis qui inventa le premier l'art de jouer de la flûte.

(2) *Che Mymphurio tornatorio. Mymphur* est un mot barbare que Forcellini rejette. Il signifie le morceau de bois cylindrique ou partie de l'arbre du tour sur laquelle s'enroule la courroie qui communique à l'appareil le mouvement de la roue. J. Martin, qui saute d'ordinaire les passages obscurs, prend ici le Pyrée pour un homme et traduit : « Memphurius le voltigeur. »

son adversaire un succulent baiser et se retirait du jeu. Moins elles demeuraient nombreuses, mieux on voyait leur gracieuse habileté à se tromper mutuellement. Un très-bel ordre, une très-belle méthode furent observés par chacune ; d'autant mieux que la mesure pressée des savantes et remarquables musiciennes y aidait, incitant non moins à de tels mouvements l'assistance entière, par le fait du rapport qui existe entre l'harmonie et l'âme, car c'est là que gît la suprême concordance, l'accord voluptueux des êtres. Aussi je compris bien la puissance de Timothée (1), le très-habile musicien qui, par son chant, enflammant l'armée du grand Macédonien, la contraignit à saisir ses armes, puis, baissant la voix et le ton, les lui fit mettre à bas, la provoquant au repos. Le roi vêtu en or gagna glorieusement cette troisième partie.

La joyeuse fête s'étant terminée au milieu de la gaîté, au milieu du plaisir général, toutes les nymphes s'assirent. On me fit alors lever, et, après que j'eus fait devant le trône vénérable de sa divine Majesté une profonde révérence ainsi qu'une respectueuse génuflexion, elle me parla en ces termes : « Désormais, Poliphile, mets en » oubli tes déconvenues antérieures, tes pensées cha- » grines et tes malheurs passés. Je suis certaine que, » présentement, tu te trouves rétabli. Or donc, puisque » tu es résolu de poursuivre, avec intrépidité, ton ardent » amour pour Polia, je juge qu'il est convenable, pour » que tu la récupères, de t'en aller en présence des » trois portes où est la demeure de la Reine Telosia (2). » Arrivé là, tu verras, au dessus de chacune un titre

(1) Fameux joueur de flûte Thébain qui florissait du temps d'Alexandre et qu'il ne faut pas confondre avec Timothée, fils de Thersandre, renommé joueur de flûte, de cythare et poète dithyrambique.

(2) De τελέω, je termine, j'accomplis.

» indiqué et inscrit. Choisis-le avec soin ; mais pour ta » bonne gouverne et pour ta protection, je te donnerai » deux de mes nombreuses et joyeuses suivantes qui, » fort expérimentées, te mèneront sûrement et t'accom- » pagneront, sans jamais se séparer. Ce pourquoi, va » donc avec l'esprit serein et bonne chance. »

Aussitôt, avec une générosité royale, retirant de son doigt annulaire une bague ornée d'une pierre anachite (1), elle me l'offrit en disant : « Prends ceci, » porte-le gaillardement en souvenir de mon amicale » munificence. » Un pareil encouragement, un don aussi précieux me laissèrent muet, ne sachant que dire qui fût à propos, ni remercier convenablement. Bienveillante elle s'en avisa. En grande Dame, avec une supériorité naturelle, avec une gravité majestueuse, elle se tourna vers deux belles et nobles pucelles, qui se tenaient aux côtés de son trône, puis, elle dit à celle qui était à droite, sur le ton du commandement :

« Logistique (2), tu seras de celles qui accompagneront » Poliphile mon hôte. » Et, d'un mouvement saint, religieux, vénérable, elle se tourna vers le côté gauche, disant : « Thelemia (3), tu iras pareillement avec lui. » Toutes deux faites-lui bien entendre, par une claire » explication, devant quelle porte il se doit arrêter. » Ainsi donc, Poliphile, elles te présenteront à une » autre Reine, toute splendide et vénérable. Si elle se » montre pour toi bienveillante et généreuse, tu seras » heureux ; si c'est le contraire, tu seras malheureux.

(1) Nom que les anciens donnaient à une pierre de grand prix qu'on croit être le diamant et dont l'étymologie, mal connue, semble indiquer qu'elle chassait les craintes vaines et les visions en même temps qu'elle était un antidote contre les venins. (Pline, XXXVII, 4.)

(2) De Λογιστική, habile à raisonner.

(3) De Θελημός ou Θελημή, comme Θέλουσα, voulant, qui a de la volonté.

» Cependant personne, d'après son visage, ne la peut » comprendre, attendu qu'elle se présente, parfois, d'une » urbanité naturelle, d'une jovialité charmante et que, » parfois aussi, elle effraye par son attitude, se mon- » trant méchante, dédaigneuse, pleine de violence et » d'inégale humeur. C'est elle qui termine toute chose. » Cette mystérieuse condition l'a fait nommer légiti- » mement Télosia. Elle ne réside pas dans un palais » aussi fastueux, aussi opulent que celui que tu me vois » habiter; car, sache le bien, le grand Créateur lui- » même, la Nature si ordonnée n'eussent pu te gratifier » d'un plus grand trésor que de t'autoriser à parvenir » en ma divine présence et à sentir ma munificence. » La Nature, si artiste qu'elle soit, ne pourrait, en » accumulant les plus grandes richesses, rien faire qui » égalât l'obtention de ma gracieuse bienveillance et » la participation à tant de biens.

» D'où s'ensuit, comme il t'est bien facile de t'en » rendre compte, que jamais on ne saurait trouver au » monde si grand trésor qui fût comparable au talent » céleste, bien que départi à des mortels, qui se trouve » en moi, vraiment. Mais la Reine Télosie demeure, elle, » dans un lieu obscurci de ténèbres, et son habitation a » des issues cachées, parce qu'elle ne consent, en aucun » cas, à se laisser voir aux hommes, malgré que sa beauté » soit grande. Car il n'est pas permis qu'une forme » divine apparaisse à des corps destinés à mourir; aussi, » sa venue est-elle dissimulée et, par une étonnante » précaution, cette Reine désirée se transmue, change » d'extérieur, prend maint aspect différent, ne se vou- » lant point montrer. Cependant, une fois que les portes » très-antiques te seront ouvertes, en chacune elle » sera sur le point de se présenter devant tes yeux; tu » ne la connaîtras pourtant pas : elle ne se montre que » sous forme d'énigmes, à une prudence réfléchie, qui,

» d'un jugement droit et sûr, l'envisage et la considère » rapidement, vu sa complexion changeante et son » aspect ambigu. Ce mauvais vouloir équivoque est la » cause que, souvent, l'homme demeure déçu dans son » attente, sans qu'on soit en droit de le lui reprocher.

» C'est, ô Poliphile ! ce que ces deux enfants miennes, » que j'attache à ta personne et que j'accrédite auprès » de toi, te persuaderont justement, en te suggérant le » choix de la porte devant laquelle tu devras t'arrêter » et par laquelle tu devras entrer. Tu pourras, grâce » à l'excellent présent gratuit que je te fais, grâce à » l'octroi libéral de ma garantie, suivre l'avis de celle » de tes compagnes qu'il te plaira le plus d'entendre; » car l'une et l'autre ont de tout cela quelque notion. » Ayant dit, elle fit un signe de tête à Logistique aussi bien qu'à Thélémia qui, sans différer, se soumirent en très-humbles servantes. Pour moi, me mettant en mouvement, mais n'osant ni ne sachant parler en sa présence tellement sublime, je la remerciai pour son grand bienfait.

Promptement et familièrement, avec des gestes virginaux les deux compagnes déléguées me saisirent, l'une la main droite, l'autre la main gauche. Ayant, alors, selon mon devoir, pris congé de la Reine d'abord, puis des autres personnes, je sortis par les mêmes issues garnies des mêmes rideaux. Encore avide, insatiable d'examiner, je me retournai devant l'admirable porte afin de contempler le palais superbe dans son ensemble, d'une architecture admirable et très-finie. Nul mortel, quel que soit son génie créateur, ne saurait imiter la délicatesse de cette œuvre. Je soupçonnai, avec raison, que l'architecte, d'une nature sagace, avait mis là, pour être admirées, dans les parties cachées de son œuvre, toutes les délices adaptées à la commodité, à l'usage, à la grâce, à l'ornement, à la ferme et constante durée.

Aussi me serais-je bien arrêté quelque peu ; mais, forcé de suivre les compagnes qui m'avaient été données pour guides, je ne le pus. Toutefois est-il que, par un très-rapide coup d'œil jeté sur cette porte, je vis, notée dans la frise, cette inscription :

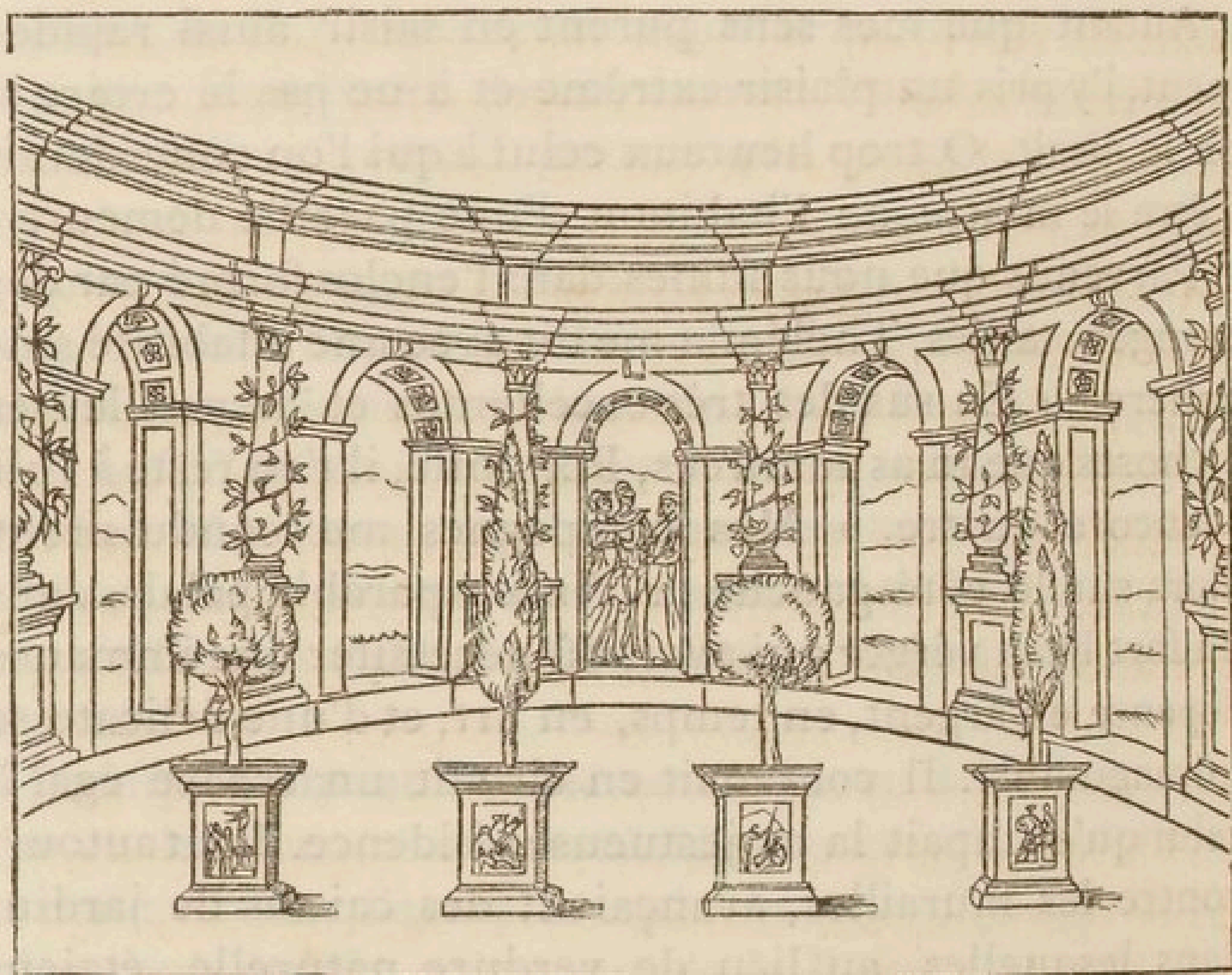
Ο ΤΗΣ ΦΥΣΕΩΣ ΟΛΒΟΣ. (1)

Autant que mes sens purent en saisir aussi rapidement, j'y pris un plaisir extrême et à ne pas le croire si on le disait. O trop heureux celui à qui l'on concéderait d'être le maître ou l'habitant d'une pareille demeure !

Parvenus que nous fûmes dans l'enclos formé par des orangers taillés, Thélémia me dit avec une affabilité singulière : « En sus des très-excellentes et merveilleuses » choses que tu as admirées, Poliphile, il t'en reste à voir » encore quatre. » Mes compagnes me conduisirent alors sur le côté gauche de l'incomparable palais, dans un fort beau verger qui avait dû nécessiter une immense dépense en argent, en temps, en art, et d'une délicatesse inimaginable. Il contenait en circuit un espace égal à celui qu'occupait la majestueuse résidence. Tout autour, contre les murailles, avançaient des caisses de jardin, dans lesquelles, au lieu de verdure naturelle, étaient des plantes en verre très-pur. Cette matière était coulée en forme de buis taillés montés sur des tiges en or et rendus au delà de ce qu'on peut dire ou imaginer. Avec ces caisses alternaient des cyprès dont la hauteur n'excédait point deux pas et ne dépassait les buis que d'un seul. Elles étaient bordées d'un admirable agencement de fleurs multiformes merveilleusement découpées d'après nature, avec une variété sans prix de dessin et de coloris. Les bords aplanis de l'ouverture

(1) La richesse de Nature.

carrée de ces caisses étaient garnis d'une petite corniche d'or ayant des moulures fort délicates, polies et ornées. Les faces étaient faites de plaques de verre dorées à l'intérieur, couvertes d'un magnifique dessin d'une très-curieuse composition. Elles étaient fort belles et encadrées d'oves en or qui se reproduisaient tout autour du socle égalant en hauteur un sixième de la caisse. La



clôture qui enfermait ce verger était garnie de colonnes ventrues en cette même matière susdite, espacées convenablement et enroulées de convolvulus fleuris de toutes formes. De chaque côté de ces colonnes étaient appliqués des rectangles striés d'or et, de l'un à l'autre de ces rectangles, s'ouvrait une arcade avec les travées requises, ainsi que les frises et corniches formant une projection convenable au-dessus du chapiteau en verre de chaque colonne ronde. Le fût de cette colonne, entouré de volubilis, était en imitation de jaspe aux

nombreuses et splendides colorations. Ces fleurs se détachaient en saillie sur la masse dans une excellente proportion. L'épaisseur de la voûte de l'arc était garnie de losanges en verre très-pur, d'un tiers plus épais que larges, enfermés dans des carreaux et des poutrelles et couverts de peintures en émail, on ne peut plus agréables à voir.

Toute l'aire était pavée en ronds et autres configurations de verre, on ne peut plus convenablement ni plus gracieusement, d'un ajustage parfait, d'une cohésion durable, d'un éclat particulier de pierres précieuses, sans le moindre ornement de feuillage. Des fleurs imitées (1) émanait un parfum singulier dû à un liniment dont elles étaient enduites et arrosées.

Logistique au doux parler tint là fort habilement un bref discours dans lequel, pleine de connaissances en physique, elle loua la taille, la richesse de la matière employée, l'art et l'invention qu'on n'eût pas rencontrés à Murano (2) et même qui faisaient tort à la fabrication de cet endroit. Puis, elle me dit : « Montons, Poliphile, » sur cette tour qui est là près du jardin. » Alors, laissant Thélémie au bas, nous parvînmes gaîment, par un escalier tournant, sur la plate-forme bien dressée. Là, ma compagne divinement éloquente me fit contempler un jardin au large circuit, tracé en forme de labyrinthe on ne peut plus compliqué et dont les voies circulaires n'étaient point faites pour la marche, mais pour la navigation. En effet, de petits cours d'eau allaient en guise de rues viables. Cet endroit mystérieux présentait un champ salubre, un sol heureux, agréable et fertile, abondant en toutes variétés de fruits les plus suaves,

(1) Les convolvulus des colonnes, et les fleurs bordant les caisses.

(2) Ilot à 2 kilomètres de Venise, célèbre par ses fabriques de verrerie.

orné d'une quantité exubérante de fontaines, égayé par une verdure toute fleurissante, empli de toutes les satisfactions et des divertissements les plus grands. Et Logistique de me dire : « Je pense, quant à moi, Poliphile, que tu ne comprends rien à la destination de » cet admirable endroit? Écoute donc : Quiconque » pénètre là ne peut rétrograder. Mais, ainsi que » tu le vois, entre ces tours disséminées par-ci par-là, » courent sept circonvolutions également distantes l'une » de l'autre. L'extrême danger qui menace tous ceux » qui entrent gît en cela qu'au sommet de la tour centrale demeure un dragon vorace que l'on n'aperçoit » pas. Or il est très-dangereux, car il se tient tantôt » dans une partie, tantôt dans l'autre; il est invisible, » et, terrible extrémité, on ne peut pas l'éviter. Soit » qu'il vole tout d'abord à l'entrée, soit qu'il rencontre » les arrivants sur un point quelconque du parcours » où il s'établit, il les dévore. Toutefois si entre une » tour et l'autre il ne parvient à les tuer, ils peuvent » franchir avec sécurité les sept circuits jusqu'à la tour » la plus proche.

» Donc, ceux qui pénètrent par la première tour — » admire l'inscription Grecque qui s'y montre aux yeux » et réfléchis-y sérieusement : ΔΟΞΑ ΚΟΣΜΙΚΗ ΩΣ » ΠΟΜΦΟΛΥΣ (1) — s'en vont sur leur nacelle à pleine » voile, sans nuls soucis ni fatigue. Les fruits, les » fleurs tombent dans leur barque; ils se vont en grand » plaisir et grande joie, par les sept revolutions, jusqu'à la deuxième tour. Maintenant considère, ô Poliphile, combien la clarté de l'air va croissant jusqu'à » la tour du milieu, et combien, à partir de là, elle » décroît en sombres ténèbres jusqu'à la nuit complète.

» Dans la première tour habite et préside éternelle-

(1) La gloire du monde est comme une bulle d'eau.

» ment une très-piétable matrone, toute bénigne et
» généreuse. Devant elle se tient, solidement établie,
» une urne fort antique, propre à tirer des sorts, espèce
» de promptuaire orné, comme tu le vois, de sept
» lettres Grecques, ainsi disposées : ΘΕΣΠΙΟΝ (1), tout
» rempli, jusqu'au comble, de sorts fatidiques (2).
» A chacun de ceux qui entrent, très-gracieuse et très-
» munifique, elle donne un de ces sorts, sans tenir
» compte de la condition des gens, mais ne regardant
» qu'à l'occurrence de l'éventuelle disposition. Ainsi
» munis, les arrivants sortent de la tour et commencent
» à naviguer par le labyrinthe dont les passages sont
» bordés de roses et d'arbres fruitiers. Ayant parcouru
» le premier et grand circuit du labyrinthe, partis
» comme du commencement d'une corne de bélier
» jusqu'à l'extrémité, et parvenus à la seconde tour, ils
» rencontrent là des vierges nombreuses de conditions
» diverses. Celles-ci demandent à chacun de montrer
» son sort, après quoi, fort expérimentées, elles connais-
» sent son destin particulier. Alors elles l'embrassent,
» l'agréent pour leur hôte et l'invitent à les suivre.
» Là, celui qui veut persévérer avec sa compagne
» n'en est plus jamais abandonné; mais il se trouve
» certaines demoiselles plus voluptueuses que les pre-
» mières choisies, pour lesquelles on répudie celles-ci
» et auxquelles on s'attache. En quittant cette seconde
» tour, afin d'aller à la troisième, on trouve l'eau quel-
» que peu contraire et l'on doit employer les rames.
» Approchant de la troisième tour, puis l'ayant jointe,
» on la quitte pour se diriger vers la quatrième et l'on
» trouve l'eau plus résistante encore. Tant est-il que,
» dans ces différentes courses obliques, on rencontre

(1) Θέσπιος, pour Θεσπέσιος, qui prophétise.

(2) *Melle,* mot fait de τό μέλλον, l'avenir.

» une faveur très-grande, très-variable et très-incon-
» stante. Parvenu qu'on est à la quatrième tour, on y
» rencontre d'autres jeunes filles athlétiques et guer-
» rières, qui, ayant examiné les sorts, admettent ceux
» qui agréent leurs exercices et repoussent ceux qui
» y sont antipathiques. Dans ces parages la résistance
» de l'eau est encore plus rude; il faut faire un
» plus grand effort, se fatiguer à ramer avec plus
» d'accablement.

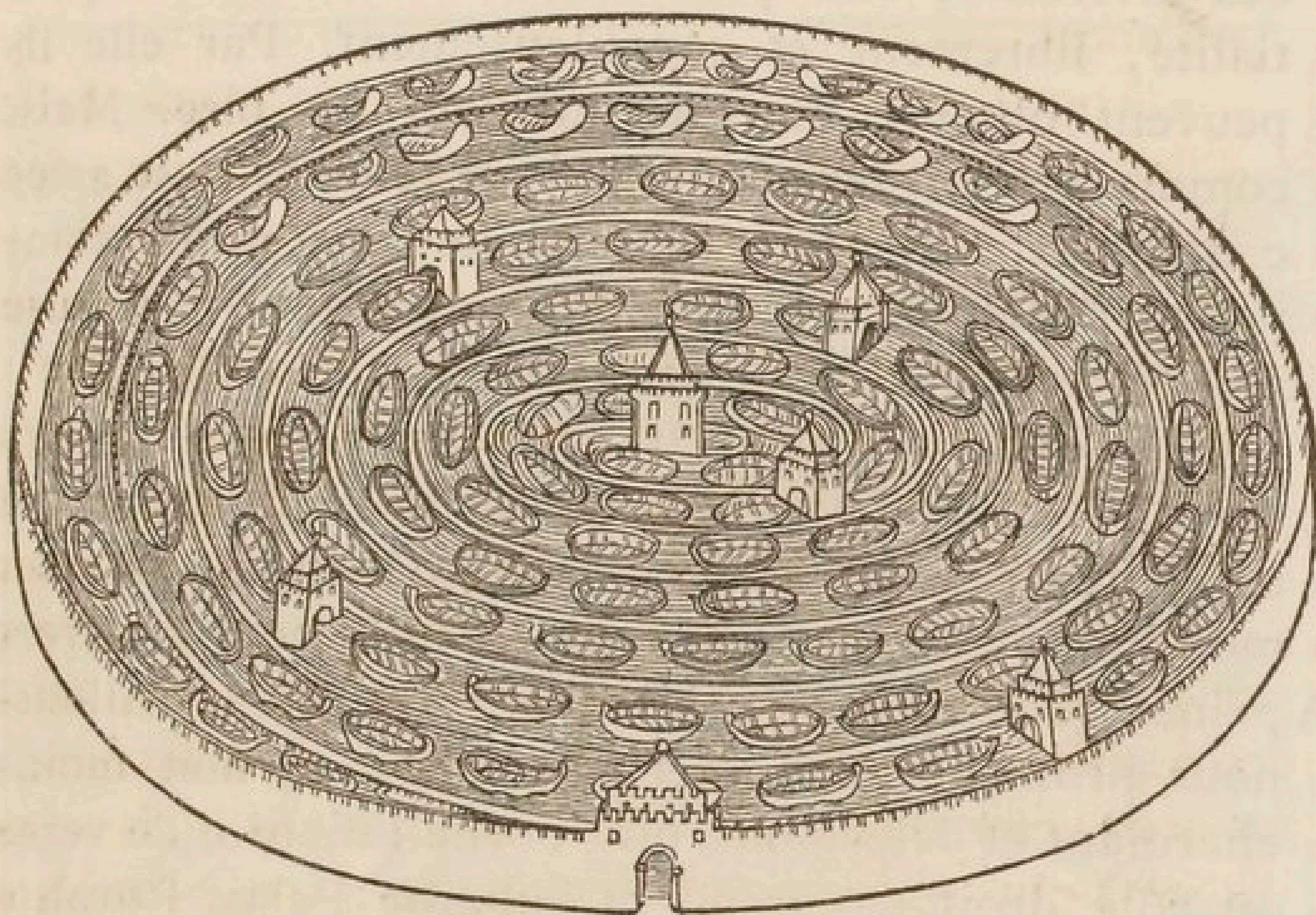
» Abordant la cinquième tour, on la trouve belle et
» l'on y contemple la beauté de son semblable, ce qui
» est un divertissement des plus joyeux et des plus
» souhaitables. On y passe avec un succès laborieux,
» dans une grande surexcitation d'esprit. En cet
» endroit on commente clairement cette sentence:
» MEDIVM TENVERE BEATI (1). Ce bonheur n'est
» pas continu, il n'est pas fixe, mais il est passager
» en ce transit. Tout bien considéré, on s'aperçoit
» que ce passage est le milieu de notre cours où l'on
» réunit le bienfait de l'intelligence à la fortune. Ce
» sont là des biens qui, si on ne les a pas là, ne se peu-
» vent plus guère acquérir dans les passages suivants.

» De là continuant d'avancer, les eaux, dans les cir-
» cuits anfractueux, facilitent, par leur cours funeste,
» l'arrivée au milieu final, et l'on est conduit à la
» sixième tour. On y trouve de belles matrones aux
» chastes et pudiques regards, toutes tendues vers le
» culte religieux; si bien, qu'épris de leur aspect divin,
» les arrivants, condamnant leur ancien amour, le
» prennent en dégoût et, faisant avec elles un com-
» merce tranquille, passent paisiblement par la septième
» révolution.

» Une fois ces six passées, le reste du trajet se fait

(1) Heureux ceux qui atteignent le milieu.

» dans un air assombri, avec beaucoup d'incommodités.
» C'est un voyage pénible et fort rapide, attendu qu'à
» mesure qu'une révolution est plus proche du point
» central, elle est, par le fait, aussi plus courte, et
» d'autant va-t-on, lancé avec une célérité de plus en
» plus invincible, entre les bords sinueux, dans le
» gouffre de la tour du centre. Or, c'est avec une



» suprême affliction de l'âme, avec le souvenir des
» beaux endroits et de la société qu'on a laissée; cela
» d'autant qu'on reconnaît n'y pouvoir plus revenir et
» qu'on ne peut retourner la carène, attendu que toutes
» les proues sont appuyées contre la poupe des autres
» embarcations. Aussi approche-t-on avec une grande
» peine de ce titre effrayant placé au-dessus de l'entrée
» de la tour du milieu portant cette inscription Attique :

ΘΕΩΝ ΛΥΚΟΣ ΔΥΣΑΛΓΗΤΟΣ (1)

(1) Le loup des Dieux est insensible. Je crois que c'est une allusion à la rencontre du loup dont la vue était fatale. (Virg., *Églogue*, IX, 54.)

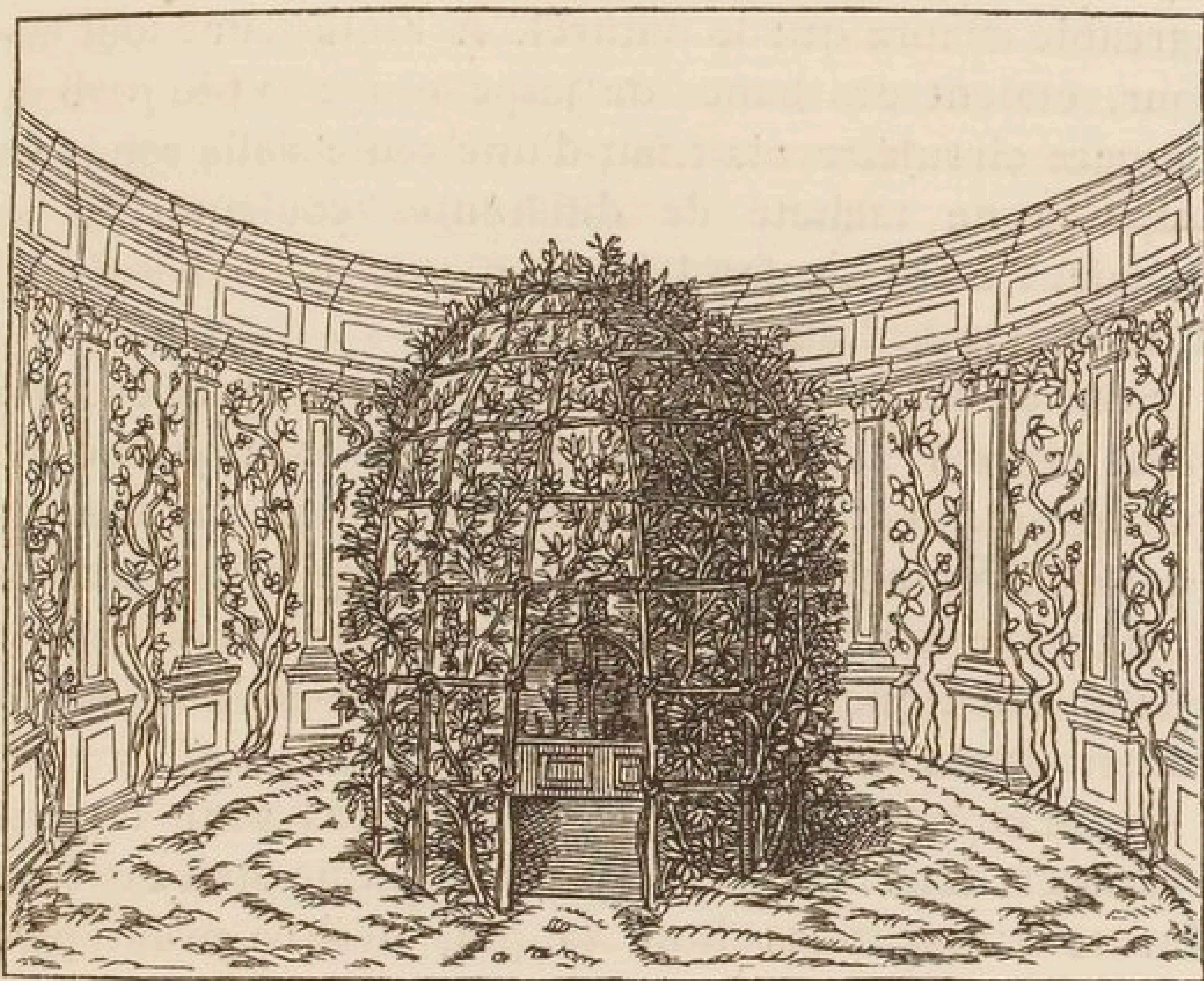
» En présence de ce titre déplaisant, on est presque » chagriné d'avoir pénétré dans ce labyrinthe rempli » de fruits, rempli de tant de délices, mais soumis à » une si misérable, à une si inévitable nécessité. »

Alors, souriant, Logistique ajouta d'un air inspiré : « O Poliphile, dans ce gouffre vorace siège une sé» vère spectatrice qui porte des balances; justicière » des arrivants, elle pèse leurs actions avec impar» tialité, librement et scupuleusement. Par elle ils » peuvent obtenir un sort meilleur ou pire. Mais, » comme il serait trop long de tout te dire, c'est assez » conté pour l'heure; descendons vers notre com» pagne Thélémia. » Celle-ci, s'inquiétant de la cause de notre retard, Logistique lui dit :

« Ce n'était pas assez de voir pour votre curieux » Poliphile, il a fallu encore que je lui rendisse compte » de ce que ses sens ne pouvaient pénétrer, afin que, » mon interprétation l'éclairant, il le pût comprendre.» A peine eût-elle parlé que Thélémia me dit : — « Allons» nous promener dans cet autre jardin, non moins » charmant et délectable, que borne le jardin de verre » du côté droit du grand et superbe Palais Royal. »

Nous y entrâmes; je fus halluciné, je demeurai tout émerveillé en apercevant une œuvre à laquelle il est aussi difficile de croire qu'il est malaisé d'en parler. Ce jardin était égal en étendue à celui des vitrifications. Des caisses y étaient disposées semblablement avec des bords ornés de corniches, avec des socles d'or. Le travail des parois, la matière employée différaient seuls; car tout y était de soie, d'un très-excellent artifice. Les buis et les cyprés étaient faits en soie, leurs troncs et leurs rameaux étaient d'or; le tout sursemé de pierreries, fort à propos. Les hautes caisses étaient remplies de simples à faire envie à la mère Nature, et portaient une floraison des plus agréables, tout à souhait, de la plus

exquise coloration, parfumée de la même manière que celle qui était faite de verre. Les parois circulaires de ce jardin étaient revêtues par un admirable et dispendieux travail tout en perles. C'est-à-dire que j'en vis toutes les surfaces couvertes de perles très-brillantes et médiocrement grosses, serrées et assemblées en un même revêtement. Par-dessus, sortant des caisses



écartées dans lesquelles ils poussaient, couraient des lierres très-verts dont le feuillage pendait par-ci par-là, détaché qu'il était du fond de perles sur lequel les troncs, les radicelles d'or, d'un poli exquis, serpentaient très-artistement et portaient des baies de joyaux fixées à leurs corymbes. Un bel ordre de pilastres carrés, aux chapiteaux dorés, avec leur majestueux ensemble de travées, socles et corniches en or, courait tout autour.

Les faces des caisses brodées en point de tapisserie

d'or, d'argent et de soie, représentaient des histoires d'amour et de chasse, imitant si bien la peinture qu'il n'y avait rien de comparable. Le sol de l'arène, bien égalisé, était gracieusement tendu d'un velours de soie vert semblable à un très-beau pré. Au milieu de l'espace était une cabane arrondie, à la coupole légère faite de baguettes dorées, recouverte d'une quantité de rosiers fleuris. Je dirai que cette imitation était peut-être plus agréable encore que le naturel. A l'intérieur, tout autour, étaient des bancs de jaspe rouge, et le pavé de l'espace circulaire était fait d'une seule dalle ronde en jaspe jaune tacheté de différentes couleurs qui se mêlaient et se confondaient en une belle harmonie. Elle était si brillante que tout objet s'y reproduisait.

Sous ce berceau nous nous assîmes quelque peu pour nous reposer. L'aimable Thélémia saisit la lyre qu'elle portait, et, avec une céleste mélodie, avec une douceur inouïe, avec une voix harmonieuse, se prit à chanter l'origine de tant de délices, à célébrer l'empire de la Reine, ainsi que l'honneur à recueillir de la société de sa compagne Logistique.

Je m'étonne qu'Apollon ne soit pas venu là pour l'écouter, tant l'harmonie de sa musique était extrême. En ce moment la chose la plus désirée m'eût paru sans nulle valeur auprès de ce divin poème.

Aussitôt après, Logistique, chère à la Divinité, me prenant par la main, me mena hors de ce lieu en disant : « Poliphile, je veux que tu saches que les » choses objectives sont un divertissement meilleur » encore pour l'intellect que pour les sens. C'est pour- » quoi pénétrons en cet autre endroit, dans le but de » contenter ces deux modes de perception. »

En compagnie de son illustre associée, elle m'introduisit dans un bosquet voisin où j'admirai un aréostyle en arcades mesurant, en hauteur, depuis le sol jusqu'à

l'inflexion supérieure, cinq pas, et en largeur, trois pas d'ouverture, le tout de briques fait symétriquement en rond et complètement recouvert de lierre verdoyant et touffu qui ne laissait rien apercevoir de la maçonnerie. Il y avait là cent arcades formant la bordure de ce bosquet fleuri. Dans chacune de ces arcades ouvertes était établi un socle de porphyre rouge, aux parfaites moulures, sur lequel était posée une statue de nymphe, en or, d'une forme divine, à l'ajustement varié, à la coiffure élégante. Chacune de ces statues était respectueusement tournée vers le centre du bosquet.

Là était posée solidement une base en calcédoine de forme cubique, sur le carré supérieur de laquelle reposait un cylindre de jaspe très-rouge, haut de deux pieds, et d'un diamètre d'un pied et demi. Sur ce cylindre se dressait un prisme triangulaire aussi large que le cylindre sous-jacent, haut d'un pas et demi, en pierre noire, et dont les angles joignaient la circonférence du cube qu'il surmontait. Sur chacune des surfaces polies et nivelées de ce prisme était une très-belle figure sculptée, à l'aspect divin, grave et vénérable, dont les pieds détachés reposaient sur la partie restée libre du cylindre, et dont la hauteur était celle de la pierre noire à laquelle elle adhérait par le dos. Ces statues avaient les bras levés, tant à gauche qu'à droite, vers les angles abattus contre lesquels elles appuyaient une cornucopie en or, haute d'un pied et d'un sixième, exactement placées sur l'angle. Les cornes, les liens possédaient un vif éclat, ainsi que les statues dont les mains étaient enveloppées de rubans flottants et sinueux. Elles semblaient voler au milieu de la surface de pierre et, sous leurs vêtements de nymphes, elle constituaient une œuvre qui n'avait rien d'humain, mais qui était toute divine, à laquelle le doit céder

de beaucoup le tombeau de Zarina, reine des Saces (1).

Sur chaque face plane et carrée de la figure intérieure étaient gravées trois, une, deux, puis trois lettres Grecques, dans cette disposition : ΔΥΣ. Α. ΛΩ. ΤΟΣ (2). Sur la partie cylindrique j'admirai trois caractères hiéroglyphiques placés perpendiculairement sous les pieds de chaque figure. On voyait, sous la première, tracée la forme du Soleil; puis, sous la deuxième, un gouvernail antique; enfin, sous la dernière apparaissait une coupe contenant une flamme.

Sur le plat des angles du sommet de la pierre noire je vis, en examinant l'édifice, de monstrueux quadrupèdes Égyptiens en or luisant. Un d'eux avait une face humaine, l'autre une face moitié humaine et moitié bestiale; le troisième une face toute bestiale. Une bandelette leur ceignait le front; deux lemnisques (3) pendant sur leurs oreilles et courant autour du cou, leur tombaient sur la poitrine, à chacun de la même façon, tandis qu'un autre leur courait le long du dos. Ils avaient un corps de lionne et le visage levé.

Sur le dos de ces trois monstres pesait une massive pyramide en or, très-effilée et mesurant, en hauteur, cinq fois l'un des côtés de sa base. Sur chacune de ses faces était sculpté un simple cercle et, au-dessus du premier la lettre Grecque O, au-dessus du second la lettre Ω, au-dessus du troisième la lettre N.

Logistique, digne d'être qualifiée de déesse, se prit à louer ce monument et dit : « La céleste harmonie est

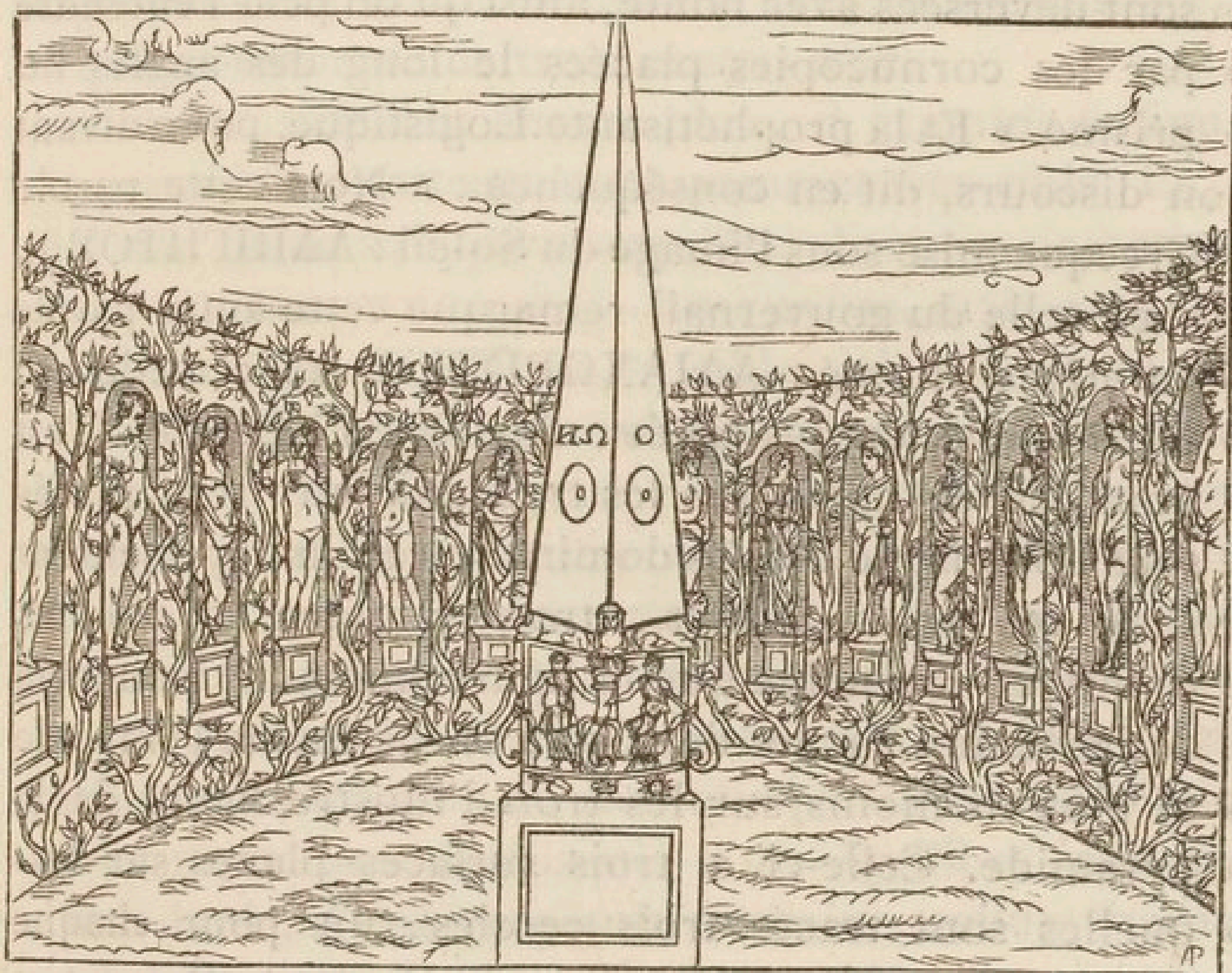
(1) Femme extraordinaire par son courage et son activité, à laquelle, après sa mort, ses peuples reconnaissants élevèrent le plus magnifique tombeau. Il consistait en une pyramide triangulaire dont chaque côté avait trois stades de long et un stade de haut (184 mètres environ). Au sommet terminé en pointe était placée une statue d'or colossale à laquelle on rendait les honneurs dus aux héros. (Diod. de Sic. II, 34.)

(2) Incompréhensible, ou plutôt difficile à comprendre.

(3) Nom de bandelettes attachées aux mitres, couronnes et palmes.

» en ces figures qui, sois en bien assuré, ô Poliphile !
» ont entre elles une affinité, une conjonction per-
» pétuelles et sont des monuments antiques et hiéro-
» glyphiques des Égyptiens, qui te disent, en te l'in-
» sinuant :

DIVINÆ INFINITÆQVE TRINITATI VNIVS ESSENTIÆ (1)



» La figure inférieure est consacrée à la Divinité
» parce qu'elle est le produit de l'Unité — chacun de
» ses côtés étant formé par une figure primitive, —
» parce qu'elle est ferme en sa base et qu'elle est
» durable. La figure cylindrique placée au-dessus n'a
» ni commencement ni fin. Sur sa superficie arrondie
» ces trois dessins sont contenus, directement en regard
» de chaque image, suivant sa propriété particulière. Le

(1) A la divine et infinie Trinité en une seule essence.

» Soleil, par sa joyeuse lumière, peut tout et s'attribue
» à la Divinité. Le second dessin est le timon de navire
» qui exprime le gouvernement providentiel de l'Uni-
» vers avec une sagesse infinie. Le troisième est le
» vase igné ; il nous donne à entendre une partici-
» pation d'amour. Encore que ces trois dessins soient
» distincts, ils sont, toutefois, étroitement unis dans
» une sempiternelle connexion et leurs grâces nous
» sont déversées avec bonté, ainsi qu'on peut l'entendre
» par les cornucopies placées le long des angles du
» prisme. » Et la prophétisante Logistique, poursuivant
son discours, dit en conséquence : « Note cette parole
» Grecque mise sous l'image du Soleil : ΑΔΙΗΓΗΤΟΣ (1),
» sous celle du gouvernail remarque cette autre parole
» en même idiome : ΑΔΙΑΧΩΡΙΣΤΟΣ (2), et celle qui
» est sous la coupe ignée : ΑΔΙΕΡΕΥΝΗΣ (3). C'est
» pour ces tels effets que les trois animaux sont placés
» sous l'obélisque qui les domine, et qu'ils représentent
» sous ces trois formes, trois grandes et célèbres
» opinions. De même que la figure humaine l'emporte
» de beaucoup sur les deux autres, de même l'emporte
» ni plus ni moins sur les trois l'illustre figure de la
» pyramide. Celle-ci a trois surfaces planes sur les-
» quelles sont tracés trois cercles, un pour chaque
» division du temps et signifiant le Passé, le Présent et
» l'Avenir. Nulle figure ne peut contenir ces trois
» cercles, si ce n'est cette pyramide invariable, et nul
» mortel ne peut la contempler de façon à voir à la fois
» deux de ses côtés ; mais on n'en peut apercevoir
» pleinement qu'un seul qui est le Présent. C'est pour-
» quoi l'on a sagement tracé ces trois lettres ΟΩΝ.

(1) Indicible.
(2) Inséparable.
(3) Inscrutable.

» A propos de tout cela, ô Poliphile ! ne m'accuse pas » de prolixité. Je te fais très-brièvement cette exposition. » Sache que la première figure cubique n'est entière- » ment connue que d'elle-même et bien qu'elle appa- » raisse diaphane au genre humain, nous n'en avons » pas une entière et claire notion. Mais celui qui est » doué de génie s'élève à la figure au-dessus et consi- » dère sa coloration. Scrutant toujours davantage, il » parvient à la troisième dont la couleur est obscure et » qui est entourée de trois images d'or.

» Enfin, s'élevant encore plus, il examine la figure » pyramidale et atteint à son sommet très-effilé. Là, si » savant qu'on soit, on n'acquière plus aucune notion ; » on peut bien voir que la chose existe, mais ce qu'elle » est, on l'ignore, infirme et faible qu'on demeure. »

Logistique, grâce à sa connaissance absolue, cueillant là les préceptes les mieux prouvés, et les extrayant, avec une habile sagacité, du sein très-généreux de nature, je me pris incontinent à goûter, en pensée, une jouissance supérieure à la plus agréable qu'ait jamais pu me procurer, à l'aide de mes yeux, la plus admirable œuvre du monde, rien que par la contemplation de ce mystérieux obélisque, d'un équilibre indicible, d'une durée, d'une perpétuité certaine, solide, éternel, égal en toutes les parties, incassable, incorruptible, établi dans un endroit où soufflait du ciel un air délicieux et des brises toujours douces, en un pré entouré de fleurs, au milieu d'un large espace circulaire, rempli, en permanence, d'arbres chargés de toute espèce de fruits d'une saveur exquise et salutaire, perpétuellement verts, disposés d'une façon décorative suivant les lois de la beauté et de la grâce, produits par la nature visant à la perfection, lustrés sans cesse d'un or précieux.

Logistique ayant fait silence, mes deux compagnes me prirent les mains et nous sortîmes par l'ouverture d'une

des arches de l'enclos circulaire tout revêtu de lierre. Nous allâmes de l'avant, moi complètement satisfait de me trouver entre elles deux. Alors Thélémia me dit : « Gagnons dès à présent les portes ainsi qu'il nous est » commandé. » Par une plaine agréable, par une charmante contrée, nous avançâmes d'un pas égal et rapide. Tout en tenant les propos les plus doux et les plus joyeux, j'admirai un ciel que n'assombrissait aucun nuage.

J'étais insatiable de connaître les inestimables richesses, les délices comme on n'en sait pas d'autres, les trésors sans pareils de la Reine très-sacrée, trésors devant lesquels doit s'incliner Osiris, édificateur de deux temples en or, l'un dédié à Jupiter, l'autre au roi son père (1). Aussi adressai-je à mes compagnes cette petite question : « Dites-moi, bien-heureuses jeunes filles, si » toutefois vous excusez ma curiosité, entre toutes les » pierreries que j'ai pu contempler à mon aise, parmi » les mieux travaillées et les plus précieuses, il en est » une que j'ai remarquée pour sa beauté et son prix » incomparables. Je la mets bien au-dessus du jaspe » dans lequel fut entaillée l'image de Néron (2); telle » ne fut pas, non plus, la fulgurante topaze Arabique » dont fut faite la statue de la reine Arsinoë (3). La

(1) Osiris consacra deux temples tout d'or; le plus grand à Jupiter Uranius, et le moindre à son père Ammon qui avait régné en Égypte. (Diodore de Sicile, I, 14.)

Primus inter Græcos desiit nugari Diodorus. (Pline.)

(2) Jaspe de quinze pouces de long, dont on fit une figure qui représentait l'empereur Néron revêtu d'une cuirasse et que Pline déclare avoir vue. (XXXVII, 9.)

(3) Une topaze, découverte dans une île de la mer Rouge que Juba nomme *Topazos*, fut offerte à Bérénice, mère de Ptolémée Philadelphe. On en fit une statue d'Arsinoë, femme de ce Prince. Cette statue, haute de quatre coudées, fut consacrée dans un temple qu'on appelait le Temple d'or. (Pline XXXVII, 8.) — On croit que la topaze des anciens est la chrysolithe. (Du Tems, *Traité des pierres précieuses*, p. 33.)

» pierre, à cause de laquelle fut proscrit le sénateur » Nonius (1), n'avait pas une pareille valeur. Je veux » parler du splendide et incomparable diamant d'une » beauté et d'une grandeur inconnues qui, du très-riche » collier de notre Reine divine, pendait sur sa poitrine » de neige. Quelle intaille (2) portait-il donc? Ses feux, » la distance où j'en étais, m'empêchèrent de la voir » parfaitement. Aussi mon esprit demeure-t-il suspendu » au désir de connaître seulement encore cela. »



Logistique, reconnaissant l'honnêteté de ma question, répondit aussitôt : — « Sache, Poliphile, » que sur cette pierre est » entaillée l'image de Ju- » piter, le Dieu suprême, » assis, couronné, sur son » trône. Les géants, qui » voulaient escalader son » seuil et lui ravir le scep- » tre, en s'égalant à lui, » gisent anéantis sous son » majestueux et saint escabeau. Le Dieu les foudroya. » Dans sa main gauche il tient une flamme ardente, » dans la droite une corne emplie jusqu'aux bords de » tous les biens, et il écarte les bras. Voilà ce que » contient le très-précieux joyau. — Alors », fis-je,

(1) Antoine le fit proscrire pour s'approprier une opale qu'il avait à un anneau. Nonius s'enfuit, n'emportant que cette pierre estimée 20,000 sesterces. (Pline, XXXVII, 5.)

Il était fils de Struma Nonius que le poète Catulle s'indignait de voir assis dans une chaise curule :

Quid est, Catulle, quid moraris emori?
Sella in curuli Struma Nonius sedet ;
(LIII.)

(2) L'intaille est une pierre dure taillée en creux.

« que veulent signifier les deux choses si peu d'accord
» entre elles qu'il tient de chaque main? » Thélémia,
la charmante, répondit : — « Dans son infinie bonté,
» l'immortel Jupiter indique aux enfants de la terre
» qu'ils sont libres de choisir, entre les deux choses
» qu'il tient en mains, celle qui leur agrée davantage. »

Tout aussitôt je repris : — « Puisque notre plaisante
» conversation a pris ce tour, mes très-gracieuses com-
» pagnes, mon ardent désir d'apprendre n'étant pas
» encore calmé, — et vraiment, ne vous fâchez pas de
» mon audace — expliquez-moi, je vous en prie, ceci:
» avant l'horrible frayeur que j'éprouvai, je vis un
» monstre en pierre d'une grandeur et d'un art auda-
» cieux. Pénétrant dans son ventre creux, j'y trouvai
» deux sépulcres, avec une inscription m'indiquant en
» termes ambigus que je pouvais découvrir là un trésor
» à la condition de dédaigner le corps et d'emporter la
» tête. » Logistique, sans hésiter, reprit aussitôt : — « Po-
» liphile, je sais pleinement tout ce dont tu t'enquières;
» je voudrais, seulement, que tu comprisses et que tu
» admirasses le génie humain, l'ardente étude, l'ad-
» mirable diligence qu'il a fallu pour élever cette
» machine. Sache que sur l'ornement qui pend de son
» front est inscrite la réponse traduite en langage
» maternel et plébéien par ces mots: LABEVR ET
» INDVSTRIE. Quiconque, en ce bas monde, veut
» posséder un trésor, doit rompre avec la corruptible
» oisiveté représentée par le corps et ne s'attacher
» qu'à la tête ornée de cette inscription. Ainsi possé-
» dera-t-il un trésor, s'il agit avec industrie. »

A peine eut-elle proféré ces douces et efficaces paroles que, parfaitement instruit de tout ce que je souhaitais d'apprendre, je la remerciai pour son affable bienveillance.

Cependant, encore très-désireux de rechercher tout

ce que j'avais mal compris dans le principe, m'enhardissant et me familiarisant avec mes compagnes, j'adressai encore à l'une d'elles cette troisième requête : « Nymphe très-savante, comme je sortais des cavernes » souterraines, je rencontrai un pont ancien et élégant, » sur les parapets duquel je vis certains hiéroglyphes » gravés, d'un côté sur une pierre de porphyre, de » l'autre sur une pierre d'ophite. Je parvins à les inter- » préter, sauf que j'ignorai, ne les reconnaissant pas, la » nature des deux rameaux attachés à des cornes. Et » puis, ici, pourquoi cette pierre de porphyre et non » d'ophite comme de l'autre côté ? »

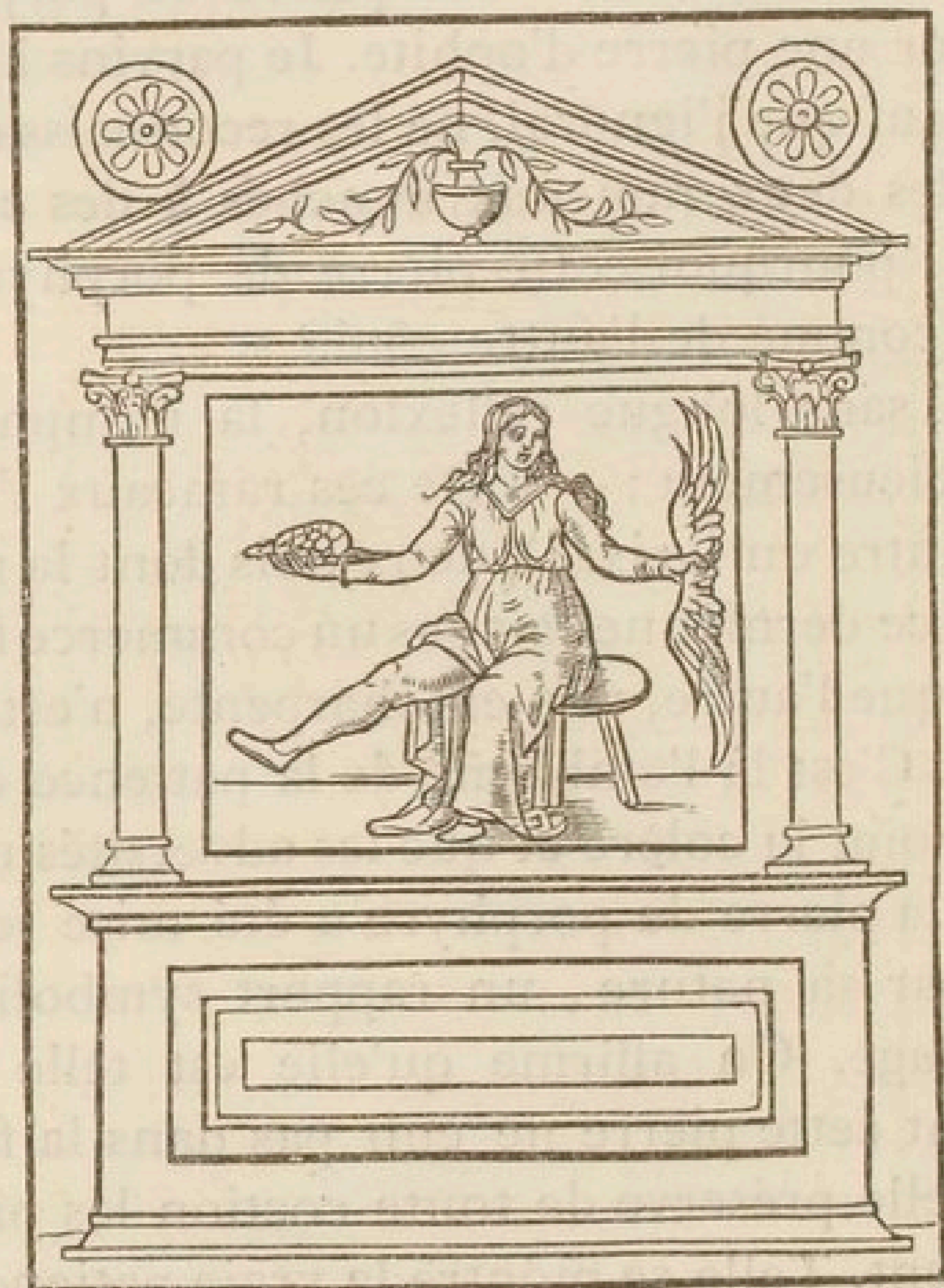
Aussitôt, sans longue réflexion, la nymphe me répondit gracieusement : — « De ces rameaux l'un est du » sapin, l'autre du larix (1), deux bois dont la nature est » telle que ce dernier ne fait pas un commerce facile avec » le feu et que l'autre, mis en charpente, n'est pas sujet » à ployer. C'est là l'emblème de la patience que n'en- » flamme point la colère et que les adversités ne ploient » jamais. La pierre de porphyre a été mise ici comme » ayant, par sa nature, un rapport symbolique avec » cette image. On affirme qu'elle est telle que non » seulement cette pierre ne cuit pas dans la fournaise, » mais qu'elle préserve de toute coction les pierres qui » l'avoisinent. Telle se montre la vraie patience qui, ne » s'allumant pas, éteint encore les choses allumées. La » pierre d'ophite possède une propriété très-connue » qui est en rapport avec la sentence tracée dessus (2).

(1) Vitruve (II, 9). Le larix en cet endroit n'est pas notre mélèze, très-combustible et dont le charbon est très-recherché des fondeurs : c'est un arbre propre à l'Italie, qui n'est pas sans rapport avec le πίτυς de Théophraste, dont une forêt dite Tyrrhée, à Lesbos, renaquit de ses cendres. (III, 10).

(2) L'ophite blanc pourrait être la pierre néphrétique qui, portée en amulette, attachée au bras, passait pour calmer la frénésie. (Pline, XXXVI, 7.)

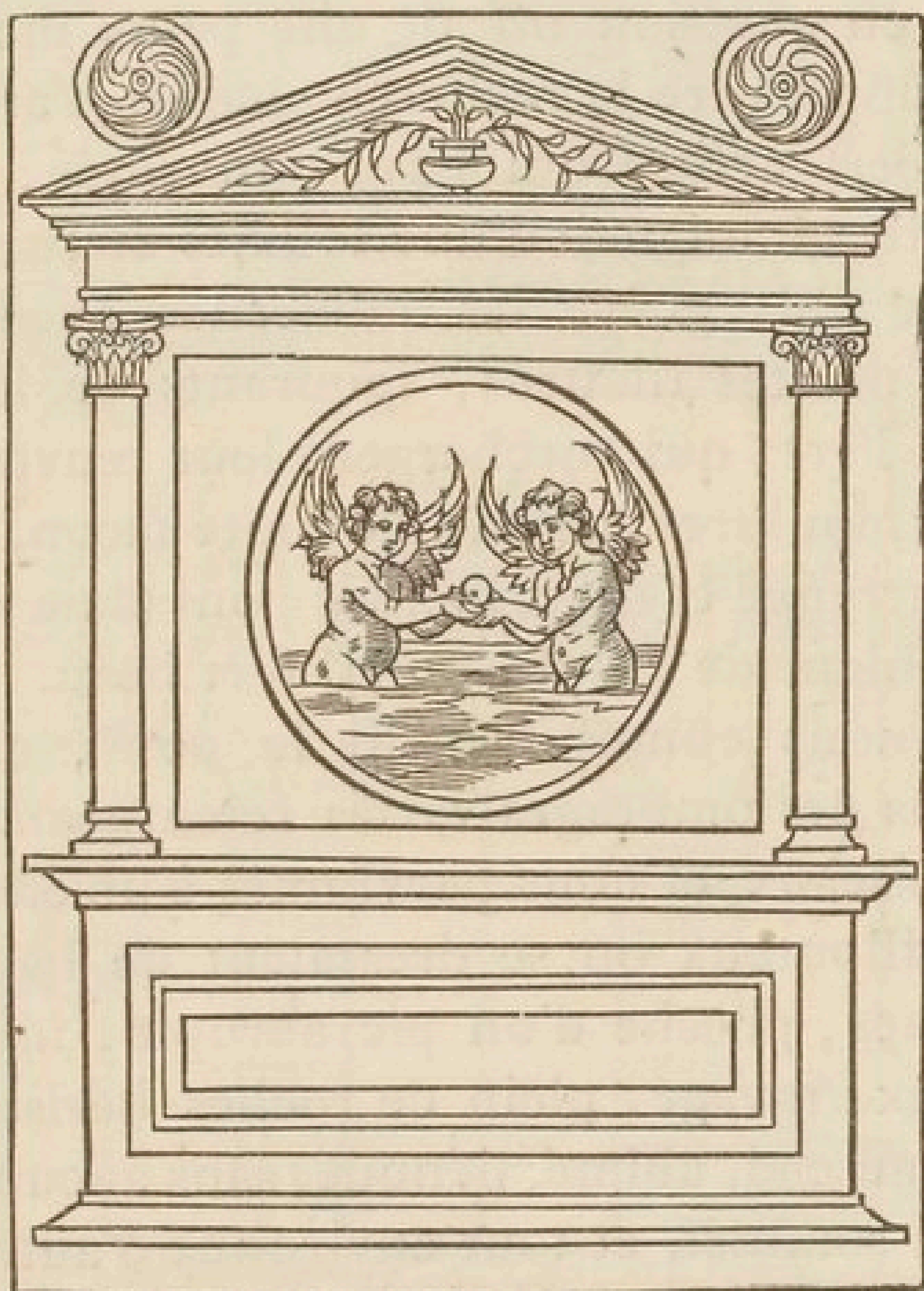
» Je te tiens en estime, Poliphile, de ce que tu es
» avide de t'enquérir ainsi : car tout examiner, tout
» supputer, tout mesurer, c'est chose digne d'éloge.»

Je rendis à la science de la très-éloquente dame le plus grand hommage et des grâces infinies. C'est ainsi, qu'en très-honnêtes et très-louables colloques, nous



atteignîmes gaîment un fleuve charmant sur les rives duquel je vis un jeune et gracieux platane, ainsi que d'autres arbustes très-verts, avec des plantes aquatiques entremêlées de lotus. Un pont superbe, en pierre, traversait ce fleuve sur trois arches. Ses têtes étaient appuyées aux rives sur des culées on ne peut plus fermes. Ses piles étaient faites, de part et d'autre, en forme de carène, afin d'augmenter la solidité de la construction, et ses parapets offraient une noble apparence.

Au milieu de ceux-ci, droit sur l'angle formé par les rampes, au-dessus de l'arche médiane, d'un côté comme de l'autre, faisait saillie un carré de porphyre surmonté d'un tympan. Il contenait une sculpture hiéroglyphique en bas-relief. Je vis, à la droite de notre paysage, une matrone ceinte d'un serpent, assise sur



une seule fesse, étendant la jambe de la partie opposée, comme si elle allait se lever. Avec la main du côté sur lequel elle était assise, elle tenait une paire d'ailes ; de l'autre elle soulevait une tortue. La sculpture d'en face était un cercle dans lequel deux petits génies tenaient une pomme entre les mains ; leurs dos mignons étaient tournés vers la circonférence.

Cependant, ici, Logistique me dit : « Je sais, Poli- » phile, que tu ne comprends pas ces hiéroglyphes ;

» mais ils intéressent très-fort ceux qui font le pèleri-
» nage aux trois portes et sont, pour les passants, un
» avertissement très-opportun. La figure circulaire veut
» dire : MEDIVM TENVERE BEATI; l'autre si-
» gnifie : VELOCITATEM SEDENDO, TARDI-
» TATEM TEMPERA SVRGENDO (1). Maintenant
» réfléchis à cela et que ton esprit le rumine. »

Le pont en question offrait une pente modérée, ce qui faisait apparaître la recherche habile, l'art, le génie du très-expert artiste qui l'avait inventée, en même temps qu'elle témoignait d'une solidité éternelle que ne connaissent plus guère les modernes aveugles, ces pseudo-architectes illettrés, ignorants de la mesure, étrangers à l'art, qui surchargent leur œuvre de peintures et de moulures, gâtant, de toute façon, le monument mal arrangé et difforme. Ce pont était tout entier de marbre blanc de l'Hymette (2) fort beau.

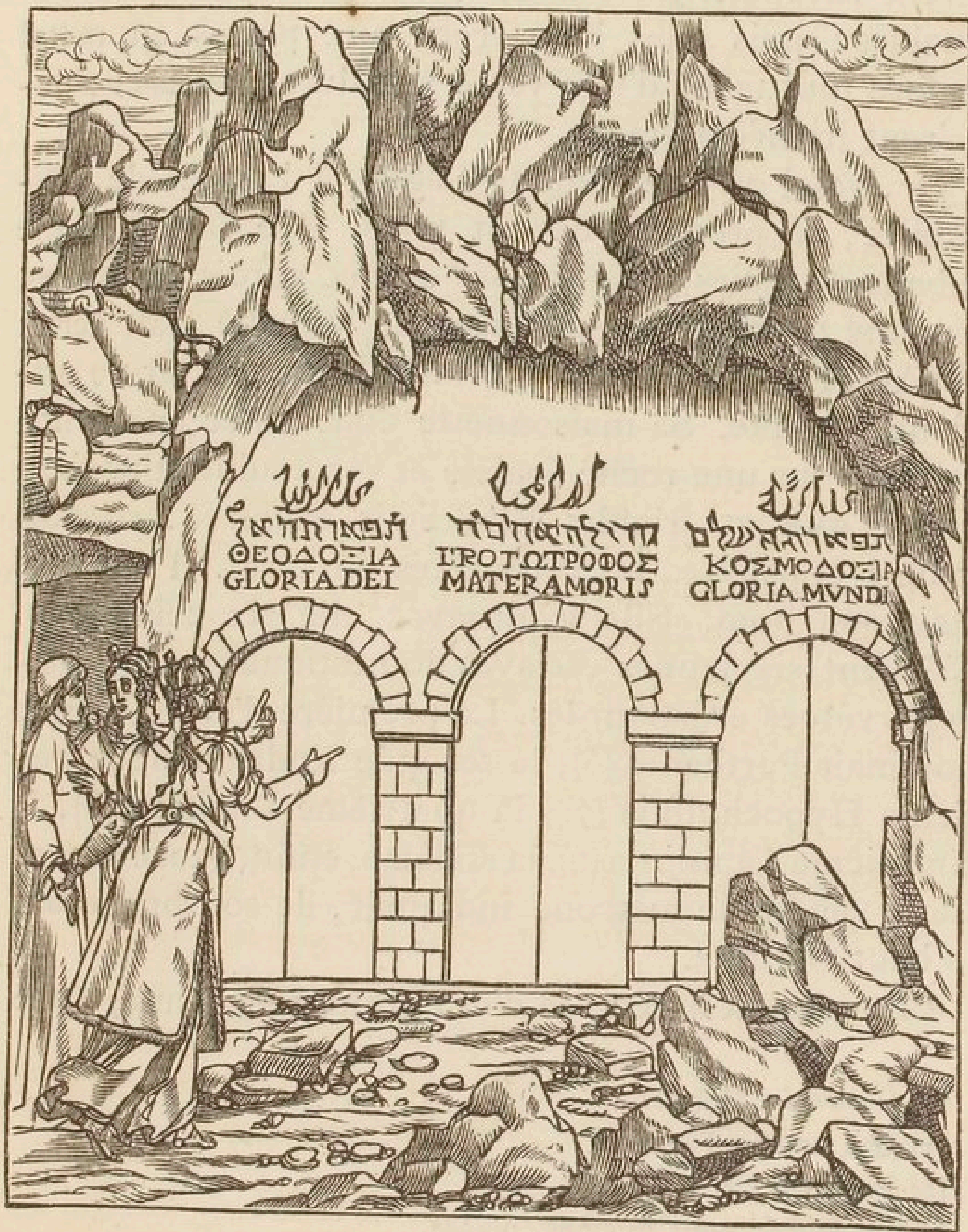
Comme nous eûmes franchi le pont, nous marchâmes sous des ombrages variés retentissant du chant des petits oiseaux, et nous parvînmes à un endroit pierreux et caillouteux où se dressaient de hautes montagnes ardues, proche d'un pic abrupte, impraticable et rocailleux, ravagé, plein de roches hérissées, s'élevant jusqu'au ciel, abîmé, dénudé, sans aucune verdure jusqu'à son sommet, et tout environné d'autres monts. C'est là qu'étaient creusées les trois portes, sans aucun ornement, entaillées rudement dans la pierre vive, œuvre ancienne, d'une antiquité dépassant toute

(1) Tempère la rapidité en demeurant assis, la lenteur en te levant.

(2) Cette montagne de l'Attique, célèbre par son miel, possédait les plus belles carrières de marbre, le marbre *Hymettien* et le marbre *Pentélique*, dans le voisinage même d'Athènes (Strabon, IX, 23). Le marbre de l'Hymette est le premier qui fit son apparition à Rome sous la forme de quatre colonnes (*alias* six) placées par Crassus l'orateur dans le vestibule de sa maison; luxe qui, alors, parut choquant. (Pline, XXXVI, 3.)

croyance, exposée dans un site d'une grande sauvagerie.

Au-dessus de chacune de ces portes, j'aperçus les titres en caractères Ioniens, Romains, Hébreux et



Arabes que la Reine Eleuthérilide m'avait annoncés d'avance et prédit que je rencontrerais. Au-dessus de la porte, à droite, était gravé ce mot, ΘΕΟΔΟΞΙΑ (1),

(1) Gloire de Dieu.

sur celle de gauche : ΚΟΣΜΟΔΟΞΙΑ (1), enfin, sur celle du milieu : ΕΡΩΤΟΤΡΟΦΟΣ (2). Après que nous y fûmes, les demoiselles, mes compagnes, interprétèrent savamment, aussitôt, ces inscriptions remarquables ; puis elles heurtèrent aux portes en métal sonore tout taché d'une verte rouillure ; celles-ci s'ouvrirent immédiatement.

Or, voici qu'une dame très-âgée, à l'aspect de célibataire, se présenta devant nous. Elle sortait d'une cabane en claies, à la toiture et aux parois enfumées, par une petite porte au-dessus de laquelle était écrit : ΠΥΛΟΥΡΑΝΙΑ (3). Elle s'avançait avec un air de matrone pudique. Sa maisonnette était posée en un lieu solitaire sur une roche épaisse et vermoulue faite d'une pierre nue et friable. Elle était déchirée, sordide, maigre et pauvre, les yeux fixés en terre. Theudé (4) était son nom. Elle avait avec elle six compagnes. C'étaient six jeunes esclaves domestiques fort piteusement vêtues et balourdes. La première d'entre elles se nommait Parthenia (5), la seconde Eudoxia (6), la troisième Hypocholinia (7), la quatrième Pinotidia (8), la cinquième Tapinosia (9), la sixième, enfin, Ptochina (10). Cette vénérable matrone indiquait, de son bras droit, le haut Olympe.

Elle résidait à l'entrée d'une route rocailleuse, d'une

(1) Gloire du Monde.
(2) Qui nourrit l'amour.
(3) Porte du ciel.
(4) De θευδής pour θεουδής, pieuse.
(5) De παρθένιος, virginal.
(6) Εὐδοξία, bonne réputation.
(7) De ὑπογωλεύω, je boîte, je cloche.
(8) De πινωδία, saleté.
(9) De ταπείνωσις, humilité.
(10) De πτωχεία, pauvreté.

pratique difficile, obstruée d'épines et de ronces. L'endroit apparaissait scabreux, déplaisant, exposé à un ciel pluvieux et troublé, obscurci de sombres nuages. Ce n'était qu'un étroit sentier.

Logistique, s'avisant que mon premier instinct m'inspirait l'horreur de tout cela, me dit, presque affligée : « Poliphile, on ne connaît ce sentier qu'en le par-

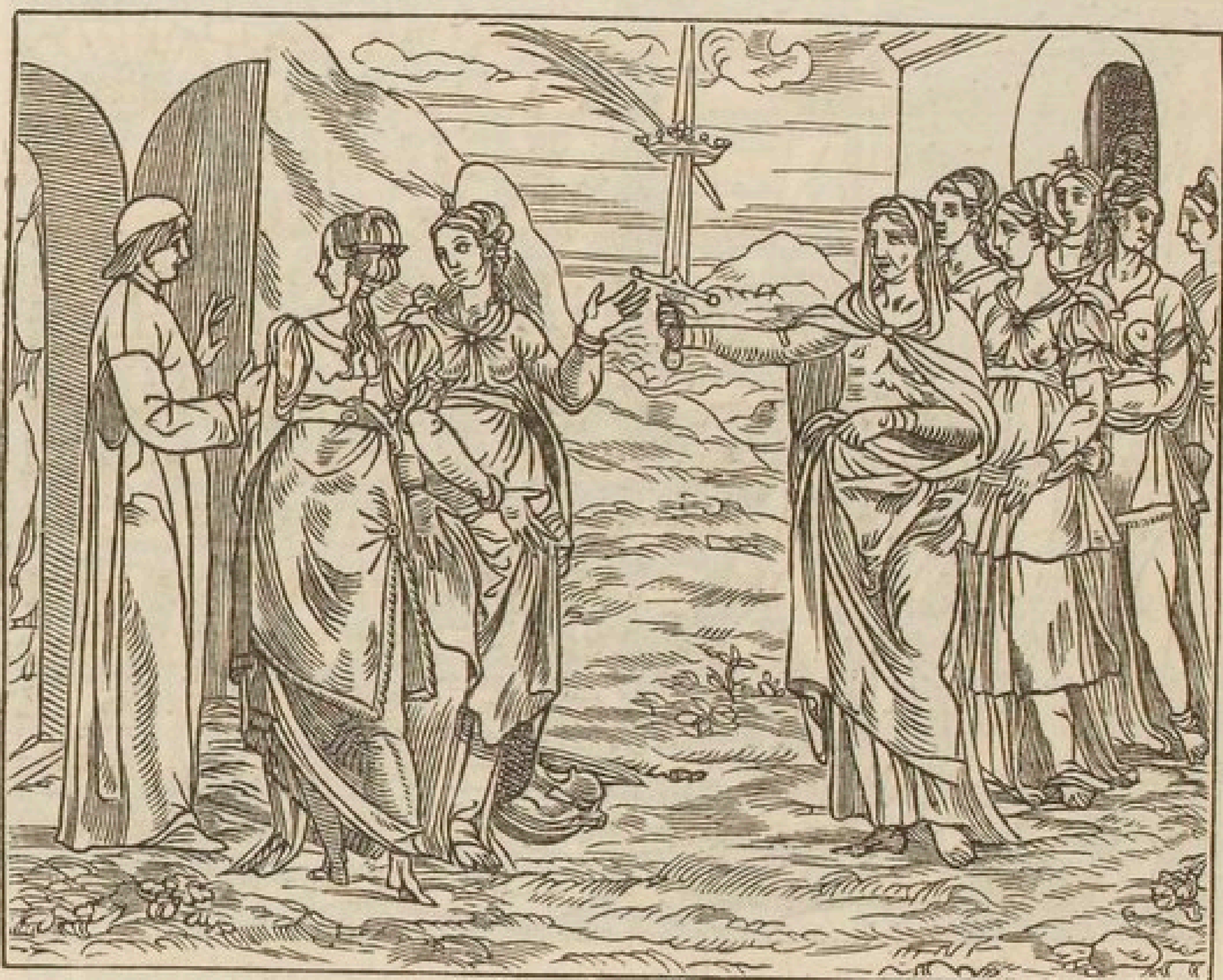


» courant jusqu'au bout. » Mais la vénérable et sainte madame Thélémia, remplie de finesse, me dit aussitôt : « O Poliphile, pour l'instant ton amour ne tend pas à » une femme aussi sévère. » M'étant rangé volontiers à l'avis de Thélémia, nous sortîmes. La porte se referma sur nous et nous heurtâmes à celle de gauche.

Elle s'ouvrit sans hâte. Dès que nous fûmes entrés, une matrone au glaive d'or (1), aux yeux sévères, à

(1) *Chrysaora,* de χρυσάορος, à l'épée, au sceptre, à la lance, à la lyre, à la faux d'or.

l'aspect décidé, brandissant l'épée levée et luisante qu'elle tenait en main et dans laquelle était passée une couronnne d'or traversée par une palme penchée, nous apparut. Elle avait des bras Herculéens propres à la fatigue. Ses gestes étaient hautains, ses flancs étroits. Elle avait la bouche petite, les épaules robustes, un air qui dénotait qu'elle était incapable de s'effrayer de



quelque entreprise si ardue et si difficile qu'elle fût. Son nom était Euclia (1). Six jeunes filles nobles lui étaient soumises et l'accompagnaient avec respect. La première se nommait Mérimnasia (2), la seconde Epitidia (3), la troisième Ergasilea (4), la quatrième

(1) Εὐκλεία (Attique), gloire.

(2) De μέριμνα, préoccupation, souci.

(3) Ἐπιτήδεια, nécessaire, propre à.

(4) De ἐργασία, travail.

Anectea (1), la cinquième Statia (2), et la dernière Olastra (3).

Cet endroit me parut pénible. Logistique s'en aperçut; aussi se prit-elle à chanter sur le mode et le ton Doriens et, sonnant suavement de la lyre qu'elle avait prise des mains de Thélémia, elle dit : « O Poliphile, ne » redoute pas de combattre virilement en ces lieux, car, » la fatigue passée, le bien demeure. »

La véhémence de son chant fut telle que je fus sur le point de consentir à demeurer avec ces jeunes filles, malgré qu'un rude labeur y parût imposé. Aussitôt, Thélémia, toute courtoise et caressante, me dit avec une douce mine : « Il me semble raisonnable de toute ma-» nière, mon petit Poliphile que je chéris à l'égal de mes » yeux, avant de te fixer ici, que tu visites la troisième » porte. » Quittant donc celle où je me trouvais, les ventaux d'airain se refermèrent derrière moi et Thélémia frappa à la troisième sise au milieu. Le verrou tiré, cette porte s'ouvrit sans retard. Une fois entrés, nous vîmes paraître en notre présence une Dame insigne dont le nom était Philtronia (4). Ses regards enjoués et animés, son aspect dénotant la gaîté, dès la première impression m'incitèrent violemment à l'aimer. Le lieu de son séjour était voluptueux. Le sol était revêtu de plantes embaumées et de fleurs odorantes. C'était un endroit plein de gracieux et plaisants loisirs; il abondait en cascades de très-limpides fontaines, de ruisseaux qui, s'échappant avec un bruit sonore, couraient en arrosant de leurs eaux toutes fraîches sous les froides ombres des feuilles, les champs ensoleillés.

(1) Ἀνεκτέα, adj. verb., d'ἀνέχω, j'endure, je supporte.
(2) De στάσις, stabilité, constance.
(3) D'ὦλαξ, Dorique, pour αὖλαξ, sentier, sillon?
(4) De φίλτρον, moyen de faire aimer, philtre.

Cette Dame avait pareillement, avec elle, six très-belles jeunes filles de maison, toutes du même âge, aux regards charmants, aux luxueuses parures, faites pour l'amour, et portant des colliers d'une excessive beauté. La première demoiselle s'appelait Rastonelia (1), la seconde Chortasina (2), la troisième Idonésia (3), la quatrième Tryphelia (4), la cinquième Etiana (5), la sixième Adia (6).

La présence de ces personnes, devant mes regards attentifs, me fut on ne peut plus agréable et plaisante. Aussi, la sincère Logistique me voyant tellement disposé, tellement enclin à les aimer d'un amour servile, me dit d'une voix triste :

« O Poliphile ! La beauté de ces Dames est fardée, » simulée, mensongère, insipide et vaine ! Si tu voulais bien les regarder à l'envers, tu en aurais du » dégoût. Tu comprendrais, peut-être, ce qu'il y a là » d'indécence, combien c'est méprisable, infect, répugnant, abominable, pire qu'un monceau d'ordures ; » c'est une volupté sans consistance, qui fuit sans » cesse, qui passe en ne vous laissant que repentir ; » c'est un vain espoir, une courte ardeur, suivis de » pleurs perpétuels, de soupirs angoissés, qui rendent » le reste de la vie à tout jamais misérable. O douceur » frelatée par le malheur, n'ayant qu'une amertume » semblable à celle du miel distillé par la feuille du Colchique (7) ! O mort la pire de toutes ! mort honteuse !

(1) De ῥᾳστώνη, facilité, complaisance.

(2) De χορτασία, nourriture.

(3) De ἰδών, ἰδοῦσα, part. aor. 2 de l'inusité εἴδω, moyen εἴδομαι, je parais, je me fais voir, εἶδος, forme physique.

(4) De τρυφάω, je mène une vie molle.

(5) De ἔτης, compagnon, ami.

(6) De ᾅδης, la mort, le tombeau.

(7) Colchique d'Automne, vulgo Veilleuse, Tue-chien, Safran bâtard,

» Comment se fait-il que tu sois douée de délices empoisonnées, et que tu procures tant de périls mortels, » tant de soucis aux amants aveuglés ! Tu te tiens là, » en leur présence, devant leurs yeux, et ils ne te » voient pas ! Sais-tu de combien de douleurs, de chagrins amers, de tortures tu es cause ! O appétit » dépravé et impie ! O folie exécrable ! O égarement des » sens ! qui ruinez les pauvres mortels avec le lubrique plaisir bestial ! O sordide amour ! O absurde » fureur ! O concupiscence désordonnée et vaine, qui » servez d'asile aux cœurs frappés de tant d'erreurs et de » tourments, et qui les harcelez ! O monstre inhumain, » es-tu assez habile, assez rusé pour couvrir d'un » nuage les yeux de tes misérables amants ! O tristes » cœurs maudits qui vous engluez en tant de maux, » qui vous laissez prendre à un plaisir si mince et empoisonné, à un bonheur factice ! »

Logistique, violemment agitée, la rougeur au front, indignée, jeta sa lyre à terre en proférant ces paroles et la brisa. Mais Thélémia, fort alerte, sans se laisser épouvanter par cette apostrophe, me fit signe, en riant, de ne point écouter Logistique. C'est pourquoi celle-ci, voyant ma vicieuse inclination, pleine de mépris, tourna les épaules en soupirant et sortit à la hâte en courant. Je demeurai avec ma chère et victorieuse Thélémia, qui me dit gaîment, d'un ton flatteur : « C'est ici l'endroit, ô Poliphile, où tu trouveras ce » que tu aimes le plus, ce qui est ton bien, ce qui est » la chose du monde à laquelle ton cœur s'acharne à » penser sans cesse, l'objet de sa préférence. » Or, en y réfléchissant, je trouvai qu'il n'y avait dans mon

dont les tubercules renferment un principe vénéneux qui n'est autre que de la veratrine et dont les feuilles, également toxiques, peuvent empoisonner les bestiaux.

cœur affligé rien autre à quoi je pensasse autant et que je désirasse plus que ma Polia semblable au Soleil. Aussi, mis en joie par ces soulageantes, ces très-agréables et divines paroles, j'y puisai un extrême reconfort.

Thélémia s'étant donc aperçu que cette matrone et ses suivantes, que cet endroit et sa condition me plaisaient et me contentaient, s'avisant aussi de la bienveillance de



cette dame, me donna un baiser de colombe en me serrant dans ses bras, puis me demanda congé.

Les portes de métal furent closes. Je restai seul, enfermé avec ces nymphes excellentes qui, gracieuses et quelque peu lascives, commencèrent sans trop de détours à badiner avec moi, à me provoquer, enhardi que j'étais par leur troupe voluptueuse, aux concupiscences pleines d'attraits, de charme et de persuasion.

Je commençai à ressentir un tel prurit, occasionné par le feu dévorant d'amour qu'allumaient en moi leurs

pétulants regards, que si le froid et scrupuleux Xénocrate (1) eût subi de la part de Phryné un pareil assaut amoureux, il en eût été réchauffé et entraîné à la luxure. Certes, elle ne l'eût pas traité de statue si elle eût été quelqu'une de ces nymphes aux visages lascifs, aux poitrines provoquantes, aux yeux caressants et éveillés sous des fronts de rose, aux formes exquises,

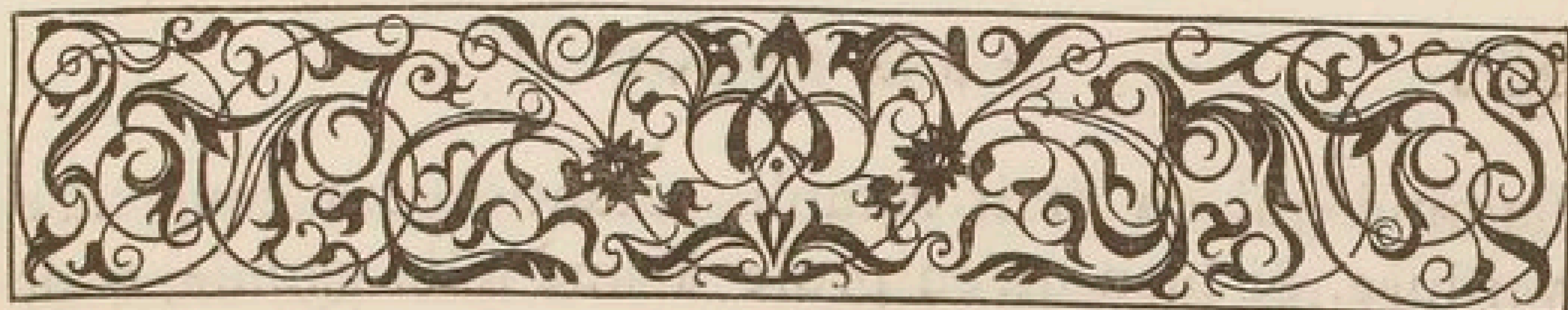


aux vêtements engageants, aux mouvements juvéniles, aux regards mordants, aux parures brillantes, sans rien de feint, sans rien qui ne fût tout naturel en perfection, sans rien de difforme, mais bien tout en harmonie charmante, avec leurs cheveux blonds et comme ensoleillés, tressés, mignotés, compliqués à merveille de cordelettes et nœuds de soie, de fils d'or tordus, dépassant toute façon humaine, s'enroulant autour de

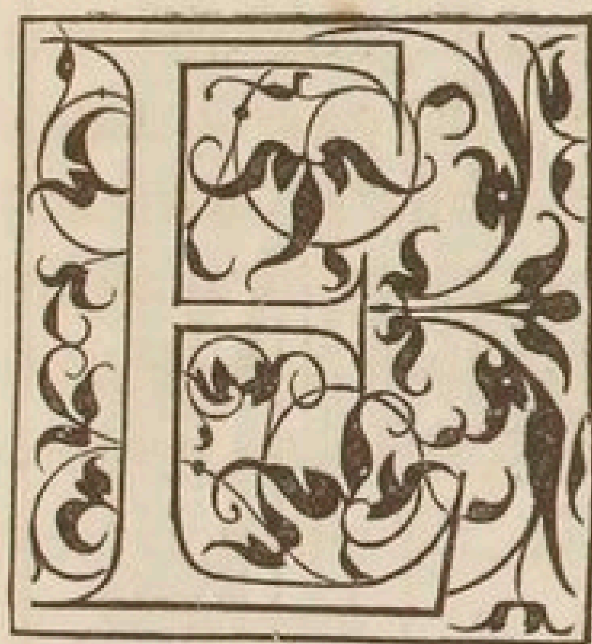
(1) Disciple de Platon. V. : Valère-Max, IV, 3. Diog. Laërce, IV, 2.

la tête en un excellent arrangement, retenus par des épingles en forme de cigales, ombrageant le front en boucles capricieuses et flottant avec une liberté provoquante. Joignez à cela un costume élégant aux inventions nombreuses faites pour plaire; de plus ces nymphes étaient parfumées, musquées, répandant une odeur inconnue, douées d'un parler ravissant, propre à vaincre toute résistance, toute fierté d'un cœur pour si sauvage et si mal diposé qu'il soit, capable de dépraver toute sainteté, d'enchaîner toute indépendance, d'adoucir toute inepte rusticité, de mettre en poudre les cailloux les plus durs. C'est pourquoi, de nouveau, mon âme fut enflammée de désirs et chassée en plein incendie de la concupiscence. Comme je me sentais entièrement excité à l'amour par mon appétit lubrique et sans retenue, plongé en pleine luxure, envahi, infesté par une brûlante contagion dont la flamme, sans cesse croissante, me dévorait, il advint que, sans m'en être aperçu, les aimables demoiselles me laissèrent tout seul, ainsi consumé, dans une plaine très-agréable.





Une nymphe fort élégante vint au-devant de Poliphile laissé seul en cet endroit, abandonné par les demoiselles lascives. Poliphile décrit amoureusement sa beauté et ses atours.



XCESSIVEMENT frappé, atteint jusqu'au fond de mon faible cœur par les piqûres d'Amour, je ne sais si j'avais le délire, mais je demeurai stupéfait de l'étrange façon dont la très-aimable compagnie avait disparu, s'était évanouie devant mes yeux. J'étais comme ravi à moi-même, et, demeuré seul, haussant quelque peu mes regards, j'aperçus devant moi, faite avec art et couverte de jasmins fleuris, une treille dont le berceau voûté se prolongeait tout décoré des jolies fleurettes sur lesquelles se mariaient trois couleurs. Je pénétrai sous cette treille, encore très-anxieux par le fait de cette disparition inattendue, pensant et repensant à la succession de mes diverses et surprenantes aventures passées, mais surtout à la haute et solide espérance, que je fondais fermement sur les promesses royales et sacrées, de retrouver ma Polia aux cheveux semblables à de l'or. Hélas ! ma Polia ! m'écriai-je, en soupirant; et mes soupirs amoureux engendrés en mon cœur en-

flammé qui en était rempli, retentissaient sous cette verdure. Si bien qu'en proie à une telle agonie, et de la sorte absorbé, j'atteignis, sans m'en apercevoir, l'extrémité de ce berceau fleuri. Mes regards s'arrêtèrent sur un groupe de jeunes gens des deux sexes, solennisant quelque fête. Leurs voix sonores s'unissaient aux mélodies d'instruments divers ; ils se divertissaient



en troupe, au milieu d'une vaste plaine, avec force transports joyeux, dans l'allégresse la plus vive. Envahi par l'étonnement qu'une aussi gracieuse nouveauté me causa, j'hésitai, plein d'admiration, à m'avancer davantage et me tins immobile. Mais voici qu'une personne ayant l'apparence d'une nymphe insigne et souriante, une torche ardente à la main, quitta le groupe et dirigea vers moi ses pas virginaux. M'apercevant qu'elle était une pucelle en réalité, je ne bougeai et l'attendis. Alors, avec la vivacité d'une jeune

fille, avec un abord modeste, avec un visage rayonnant, souriante elle vint à moi qu'elle n'avait point encore approché. Sa belle tenue, sa prestance étaient telles que jamais, d'aventure, l'amoureuse Idalie (1) n'apparut ainsi au belliqueux Mars, ni Ganymède au grand Jupiter enflammé d'amour, ni Psyché la belle à l'ardent Cupidon.

C'est pourquoi, si cette vierge m'était apparue quatrième avec les trois Déesses, et que le grand Jupiter m'en eût constitué le juge, ainsi qu'il advint au berger Phrygien dans les forêts ombreuses hantées par les Mimallones (2), j'eusse, sans aucun doute, et sans hésitation, déclaré qu'elle était incomparablement la plus belle de formes, digne de la pomme et de son inscription. Au premier aspect, j'eus comme la certitude que c'était Polia; mais le vêtement inusité, l'endroit insolite me dissuadèrent. Cette réflexion judicieuse fit que, vu mon incertitude, je dus surseoir et que je gardai une respectueuse réserve.

Cette nymphe semblable au Soleil avait revêtu son virginal et divin petit corps d'une robe en très-léger drap de soie vert lamé d'or — ce qui lui donnait la gracieuse coloration des plumes du cou du canard — par-dessus une tunique blanche en crêpe de soie qui couvrait sa chair délicate, sa peau couleur de lait. Jamais Pamphilée, fille de Latoüs, qui inventa les tissus transparents dans l'île de Cos (3), n'en eût su tisser

(1) Surnom de Vénus, d'Idaléon, ville de Chypre.

(2) Μιμάλλονες, Bacchantes, ainsi nommées du mont Mimas, en Ionie, ou de μιμέομαι, j'imite, parce qu'elles imitaient Bacchus.

(3) Notre auteur confond Cos avec Céos. Chez Aristote, il est vrai, l'on trouve ἐν Κῷ à propos de ce fait. (*Hist. anim.*, V, 18.) Cela vient de ce que Céos était parfois nommée Cos abusivement. Cos est une île dans la mer Icarienne, aujourd'hui Co ou Stancho. Céos, aujourd'hui Zea, que les Grecs nommaient encore Ydrousa et les Latins Cea, est une des Cyclades, détachée de l'Eubée par une usurpation de la

une pareille. Cette tunique couvrait, pour la forme, les très-blanches et très-roses carnations. Le vêtement de dessus était élégamment façonné en très-petits plis et adhérait exactement au corps. Au-dessus des larges hanches, contre les seins mignons, une cordelette d'or strictement nouée, retenait les plis de la très-mince étoffe serrée sur la poitrine délicatement gonflée. Pardessus cette première ceinture était soulevé l'excédent du long vêtement dont l'extrémité bordée fût tombée également jusqu'aux talons charnus. Mais il était soulevé encore une fois, au-dessous de la première cordelette d'or et gracieusement retenu par le Ceste (1) sacré de la sainte Cythérée.

Cette étoffe soulevée formait un gracieux et onduleux arrangement autour du bassin, et bombait agréablement par-dessus les fesses souples et fermes, par-dessus le ventre rondelet. Le reste du vêtement qui tombait jusqu'aux jarrets de lait, flottait librement en menus plis au souffle de l'air agité et par le fait des mouvements du corps. Parfois, aux brises tempérées, ce vêtement léger trahissait la pudique et belle forme mignonne, ce dont la jeune fille paraissait ne se point soucier. J'en conclus qu'elle n'était pas formée d'une essence humaine. Ses bras pendants avaient des mains longues, aux doigts fins et arrondis, aux ongles bien taillés, rosés et transparents, tels qu'on n'en dédia jamais à la Minerve Agéleia (2). Ces bras, par la transparence des manches, apparaissaient à peu près comme

mer. C'est là que, sur la foi de Varron, Pline rapporte que furent inventés ces vêtements diaphanes dont Pétrone a dit :

Æquum est induere nuptam ventum textilem ?
Palam prostare nudam in nebula linea.

(Pétrone, *Satyricon,* 55.)

(1) Nom donné à la ceinture de Junon et de Vénus.

(2) Ἀγελεία. La déesse du butin, Pallas.

nus. A la naissance de chacun, près des blanches épaules, était une belle bordure en broderie d'or fin, décorée d'abondants et brillants joyaux.

Toutes les bordures du vêtement étaient ainsi, avec de petites houppettes de clinquant d'or mobiles et pendantes, disposées en maint endroit. Ce vêtement était fendu sur l'un et l'autre flanc et rattaché, par des brides de soie bleue, à trois boutons faits de trois grosses perles comme Cléopâtre n'en avait point à faire dissoudre en un breuvage. Telle était la façon de rattacher cette ouverture en laissant apercevoir la tunique de dessous entre une perle et l'autre.

Autour de son cou droit, blanc comme du lait, courait une superbe garniture d'or frisé dont l'écartement se rétrécissait jusqu'au point de rencontre. Elle était tissue dans le goût d'une mosaïque et ornée de nombreuses pierres précieuses. Ce vêtement de dessus recouvrait, comme il a été dit plus haut, la fine tunique crépelée en soie blanche minutieusement ouvrée, qui revêtait cette délicieuse carnation, pareille à la pourpre des roses, à l'endroit de la séparation de cette exquise poitrine développée, à mes yeux plus agréable que ne sont les fraîches rives au cerf fatigué par la fuite, plus délectable que n'était à Endymion la barque marinière de Cynthie (1), que n'était la suave cythare à Orphée.

Les manches de cette tunique, convenablement larges, étaient attachées à l'entour des poignets par une bordure d'or et boutonnées par deux grosses unions du plus bel orient. Tout cela donnait impérieusement motif à fixer, avec des regards persévérants de convoitise, ces seins provoquants et gonflés, suppor-

(1) La barque de Cynthie veut dire le croissant de la Lune. Il y a dans le texte une transposition qui n'a aucun sens.

tant impatiemment la pression du léger vêtement. Il me sembla, non sans raison, que l'auteur d'une œuvre si noble et si belle ne l'avait dû former que pour lui-même et en vue de son extrême plaisir, qu'il avait dû façonner ces superbes seins avec une application toute particulière et y avoir employé toute la force de son amour. Sans doute les quatre oiseaux liés d'or à la basilique royale de Babylone, et nommés langue des Dieux, ne furent pas plus contraints à concilier leurs esprits au désir du Roi (1) que je ne le sentais être moi-même envers ces beaux seins. Oh! ils eussent à peine empli le creux de ma main! Quant à leur intervalle, il était plus beau que pas un que Nature ait jamais de la vie su créer.

Un collier de prix entourait sa gorge plus blanche que la neige de Scythie. Tel ne fut pas celui du cerf de César (2). Tel je doute fort que fut celui qui souilla la scélérate Ériphyle, lorsqu'elle l'obtint en récompense d'avoir livré Amphiaraüs dans sa cachette (3). Il était fait d'une enfilade de pierreries et de perles très-rondes disposées dans un ordre exquis. Au pendant, sur la fourche de la belle poitrine, était enfilé un rubis éclatant et très-rond, entre deux grosses perles. Au dessus, et à côté des perles, venaient deux fulgurants saphirs,

(1) Allusion probable à la légende des quatre oiseaux monstrueux, nommés Kerkès, avec lesquels Nemrod résolut de se faire porter au ciel, après l'éboulement des deux tours qu'il avait successivement fait bâtir dans ce but. (*Bibliot. orient.* d'Herbelot, *Nemrod,* d'après le livre intitulé *Malêm.*)

(2) Une fable courait que le roi Charles VI avait pris, dans la forêt de Senlis, un cerf portant un collier d'or sur lequel était écrit : *Cæsar hoc me donavit.* Pline rapporte qu'on avait pris des cerfs portant des colliers d'or dont Alexandre le Grand les avait décorés.

(3) Fille de Talaüs et de Lysimaché, découvrit à Polynice, pour prix du collier d'or que Minerve avait donné à Harmonie, lors de ses noces avec Cadmus, l'endroit où s'était caché son mari Amphiaraüs qui refusait de se rendre devant Thèbes, sachant qu'il y périrait.

puis encore deux perles orientales et deux très-brillantes hyacinthes. Toutes ces pierreries, exactement sphériques et grosses comme des baies, étaient assemblées d'une façon excellente et sympathique.

La tête fort blonde, à la libre chevelure, dénouée, éparse sur le cou gracieux, apparaissait couverte de frisons brillants absolument semblables à des fils d'or subtils à la mouvante lueur. Le dessus de la tête, modérément touffu, était garni d'une guirlande de violettes couleur d'améthyste, pendant quelque peu sur le front charmant et formant une couronne sans régularité, presque triangulaire, telle qu'on n'en voua jamais pareille à aucun Génie. De dessous la couronne s'échappaient, sans désordre, les cheveux bouclés dont une partie voltigeait en ombrageant les belles tempes sans cacher les petites oreilles, boucles plus belles que si elles eussent dû être dédiées à la Mémoire (1). Puis, le reste de la belle chevelure, se répandant, derrière le cou, sur les épaules arrondies, tombait épars et mouvant le long du joli dos, jusque au delà des jarrets, et, modérément ondulé, flottait au vent avec une beauté que n'étale pas l'oiseau de Junon quand il déploie ses plumes ocellées. Bérénice ne voua pas des cheveux pareils à son Ptolémée dans le temple de Vénus, et Conon le mathématicien n'en aperçut pas de semblables placés dans le triangle (2).

Sous son front joyeux, au-dessous de deux minces et très-noirs sourcils arqués et séparés, tels qu'on n'en vit jamais aux Abyssins de l'Éthiopie, tels que n'é-

(1) Les Grecs dédiaient leurs cheveux aux divinités. Thésée, sorti de la classe des Ephèbes, dédia ses cheveux à Delphes. (Plut., *in Theseum.*) Pelée consacra sa chevelure au fleuve *Sperchius* pour obtenir le retour d'Achille.

(2) Lorsque Bérénice eut fait le sacrifice de sa chevelure, Conon de Samos, pour plaire à Ptolémée, prétendit qu'elle avait donné nais-

taient pas ceux qu'avait Junon en sa puissance (1), luisaient deux yeux souriants et radieux, capables de fondre Jupiter en pluie d'or, remplis d'une limpide lumière, semblables à des grains de raisin noir et recouverts de leur cornée lactée. Auprès d'eux venaient les joues empourprées, décorées avec une extrême beauté, avec une grâce extrême, de deux fossettes arrondies par le sourire. C'était comme une moisson de roses fraîches, dérobées à l'aurore naissante et mises dans de beaux vases de crystal de Chypre. C'était leur transparence, c'était leur diaphanéité vermeille et leur éclat. Au-dessous du nez droit une très-jolie petite vallée arrivait jusqu'à la bouche d'une forme charmante, aux lèvres non épaisses, mais moyennes et colorées de la teinture du Murex (2). Elle recouvrait la rangée uniforme des dents petites et ivoirines, dont aucune ne dépassait l'autre, mais qui étaient disposées régulièrement. Amour y entretenait sans cesse un souffle embaumé. Il me sembla qu'entre ces lèvres gracieuses il n'y avait que perles en guise de dents, que musc chaud en guise d'haleine parfumée, et que, pour la voix suave, c'étaient Thespis et les neuf filles (3).

sance aux sept étoiles placées en un triangle à la queue du Lion. (Eratosthènes, 12.)

Idem me ille Conon cœlesti lumine vidit
E Bereniceo vertice cæsariem
Fulgentem clare :
(Catulle, LXVI.)

(1) Les sourcils de Jupiter.

(2) Coquille univalve dont les anciens retiraient la pourpre.

(3) Fra Colonna ferait-il les Muses filles de Thespius? Les Muses étaient nommées Thespiades à cause du culte particulier dont on les honorait à Thespie en Béotie. Il ne faut pas les confondre avec les filles de Thespius au nombre de cinquante, selon les uns, de douze suivant d'autres, qu'Hercule rendit mères et dont les fils portèrent également ce nom de Thespiades. Sans doute Colonna veut parler

Toutes ces choses me charmant à l'excès, il surgit bientôt entre mes sentiments enflammés et l'appétit désordonné suscité en moi, une si grande sédition, une lutte si rigoureuse que je ne ressentis rien de tel, au milieu des événements que j'ai déjà racontés, au sein des excessives richesses variées qu'il m'a été donné de voir. Car, si mes yeux coquins et larrons me signalaient une partie comme l'emportant considérablement en beauté, mon appétit, sollicité par quelque autre endroit de ce divin petit corps, faisait que ma préférence allait d'un charme à l'autre. Mes yeux inassouvis et envahis furent la mauvaise cause première d'un si grand trouble et d'une lutte si émouvante. Je sentais que c'étaient eux qui avaient déposé le germe d'une lutte aussi nuisible en mon triste cœur et l'y avaient développé. Leur audace fut, en ce moment, la cause de ma ruine, et cependant, sans eux, je n'eusse pu avoir la moindre satisfaction. D'un autre côté, mon appétit frémissant préférait, sans comparaison, la délicieuse poitrine soulevée. Les yeux prompts au plaisir y consentaient en disant : Que ne pouvons-nous la découvrir tout entière ! Mais, violemment attirés par sa superbe prestance, ils plaçaient là le siège de la volupté. L'appétit croissant était absolument en désaccord et murmurait tout bas : On ne me persuadera pas qu'il y ait jamais eu un chef aussi bien garni d'une chevelure naturelle, mieux et plus délicieusement arrangée, mieux tressée, ni jamais, autour d'un front aussi beau et aussi rayonnant, boucles et frisons semblables, tels que des copeaux de sapin tortillés en vrilles arrondies.

de Thespis, joueur de flûte de Ptolémée Lagide (Lucien, *in Prometh.*, V, 4), et qui pourrait être le même que le citharède Thébain du même nom dont parle aussi Lucien (*Adv. indoctum*, 9).

Hespérie (1), les cheveux épars, n'apparut pas à Æsaque aussi belle que cette nymphe dont les yeux clairs et sagittaires ressemblaient aux étoiles du matin dans le ciel pur et lumineux, dont le front, dont la tête étaient ornés plus bellement qu'on ne vit jamais l'être le belliqueux Nécon (2), alors que les Accitaniens (3) le revêtaient de rayons splendides; et mon cœur était fait pour en être blessé comme par une flèche lancée de la main de Cupidon irrité.

Pour conclure, donc, j'oserai presque dire que depuis le commencement du monde, jamais il n'exista pour les mortels des lumières aussi gracieuses, aussi brillantes, aussi belles que les deux yeux fixés sous ce front divin; céleste chef-d'œuvre, yeux éblouissants et pleins d'amour! C'est pourquoi mon pauvre cœur demeurait fatigué de tant de débats, de tant de luttes et de controverses, entre mes désirs différents, comme si au milieu d'eux eût été planté un rameau du laurier qui croît sur la tombe du roi des Bébryciens (4), et que la rixe ne dût cesser qu'en l'arrachant. Ainsi pensais-je que jamais une telle émeute ne pourrait s'apaiser, si je n'ôtais de ce cœur le plaisir que me causait cette nymphe. Chose impossible. Aussi il n'y

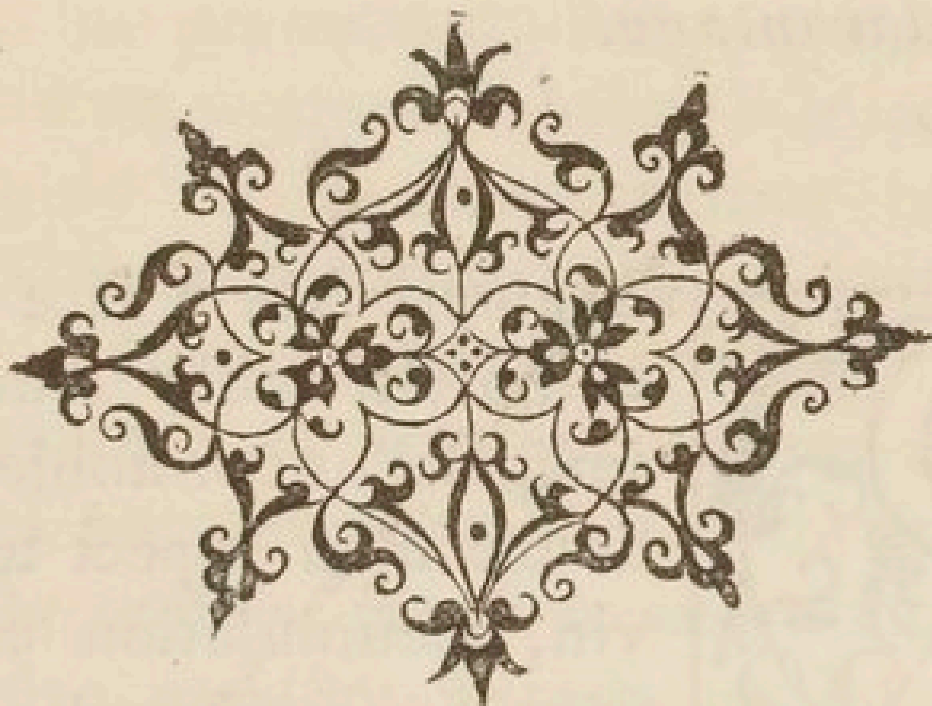
(1) Æsaque, fils de Priam et d'Alixothoé, épris de la nymphe Hespérie, quitta Troie pour la suivre, et lorsqu'elle mourut, mordue par un serpent, il se précipita dans la mer où Thétys le métamorphosa en plongeon. (Apollodore, III, 12. Ovide, *Met.* XI, 762.)

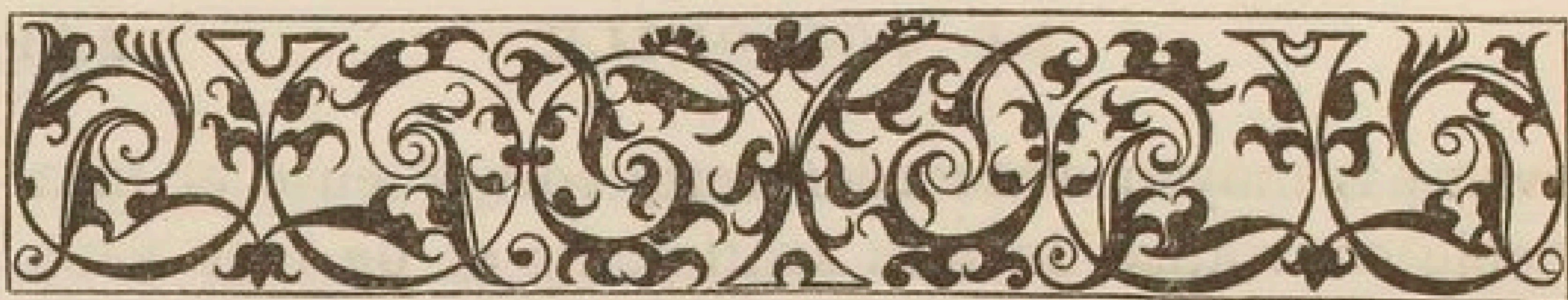
(2) Nécys, Nécon, Dieu de la guerre chez les anciens Espagnols.

(3) Colonia Accitania, aujourd'hui Guadix au royaume de Grenade.

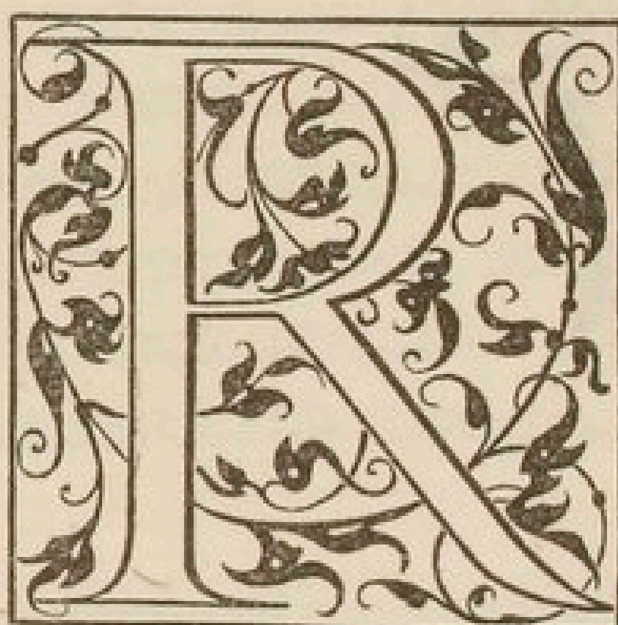
(4) Amycos, fils de Poseïdon et de Bythinis ou de Mélie, roi des Bébryciens en Bythinie, à l'est du promontoire Posidium, fut tué dans le port qui porte son nom et où s'éleva son tombeau sur lequel on planta un laurier, surnommé le *Laurier fou,* parce que, si l'on en portait la plus petite branche sur un navire, l'équipage devenait la proie de querelles qui ne cessaient que quand on avait jeté ce laurier par-dessus bord. (Pline, XVI, 44.)

avait pas moyen d'accorder cette voluptueuse et insatiable convoitise de mes sentiments et de mes yeux. Tel un homme qui se meurt de faim devant des mets nombreux et variés, les désire tous, et ne satisfaisant avec aucun son ardent appétit, reste en proie à sa boulimie.





La très-belle nymphe étant parvenue *jusqu'auprès de Poliphile, comme elle tenait une torche de la main gauche, le prit de sa main libre en l'invitant à venir avec elle. Là, Poliphile, de plus en plus échauffé par un doux amour pour cette élégante demoiselle, voit ses sentiments s'enflammer davantage.*



EGARDANT face à face l'objet réel, compréhensible d'une si belle image, d'une si noble apparition, douée d'un aspect tellement divin, accumulation considérable, réunion universelle de beauté inouïe, d'élégance surhumaine, je trouvais chétives et mesquines, indignes de comparaison, auprès de cette merveille, toutes les délices sans prix, toutes les richesses, toutes les hautes magnificences que j'avais vues antérieurement. Oh ! bienheureux donc celui qui possédera tranquillement un si grand trésor d'amour ! Non seulement je proclame heureux ce possesseur, mais heureux vraiment encore celui qui, se soumettant humblement à ses désirs comme à ses ordres, sera par elle possédé. O Jupiter très-haut ! la marque de ta divine image est imprimée sur cette créature du Ciel ! Certes, si

Zeuxis n eût eu qu'elle à contempler, il l'eût mise bien au-dessus de toutes les filles d'Agrigente (1) et de tout le globe terrestre, il l'eût fort à propos choisie comme l'unique modèle de la plus grande et de l'absolue perfection.

Mais voilà, maintenant, que cette charmante et céleste nymphe, joyeuse et leste, s'approchant de moi, me montre tout à coup ses très-rares beautés, aperçues déjà de loin, me les laissant contempler plus manifestement, ce dont je demeure stupéfié et saisi.

Or l'amoureux aspect, l'objet charmant présent ne fut pas plus tôt introduit dans les parties intimes de mon être, par le ministère des yeux, que ma mémoire fidèle et vigilante surexcita mon cœur pénétré. Là, lui présentant, lui montrant celle qui l'avait empli d'un si grand labeur, il la reconnut elle qui avait fait de lui le carquois tout bourré de ses flèches aiguës, le domicile familial et protecteur de sa douce image, il la reconnut elle qui avait longuement consumé mes tendres années par ses chaudes, ses premières, ses puissantes amours. Il en était déjà tout disloqué; je le sentais, pareil à un rauque tambour, battre sans trêve, assidûment mon sein blessé. C'en est fait! Dans ce bel et charmant aspect, dans ces jolies tresses blondes, dans ce front sur lequel se jouent capricieusement ces boucles flottantes et frisées, j'ai reconnu cette Polia aux cheveux d'or, cette personne passionnément aimée, des flammes incendiaires de laquelle n'a jamais pu se retirer ma vie dont les fluctuations n'ont pas modifié mon amour. Toutefois ce costume de nymphe inusité, cet endroit inconnu me

(1) Dont cinq lui servirent de modèles pour peindre sa Junon Lacinienne (Pline, XXXV, 9). Il obtint la même faveur des Crotoniates pour l'Hélène (Cicéron, *de Juvent.*).

laissèrent fort en suspens, rempli de doute et d'hésitation.

Avec un bras blanc comme neige elle tenait, de la main gauche appuyée contre sa poitrine aussi blanche, une torche enflammée et brillante qui dépassait son chef doré. L'extrémité amincie de cette torche était retenue par son poing serré. Elle avançait courtoisement son bras resté libre, d'une blancheur que n'eut pas celui de Pélops (1), laissant apercevoir la veine céphalique et l'artère maîtresse semblable à une fine ligne rouge de santal tirée sur un papyrus immaculé.

Comme elle eut de sa droite mignonne pris mollement la mienne, le front ouvert et rayonnant, la bouche souriante et embaumée, aux menues fossettes, elle me dit plaisamment, toute caressante, en un fort beau langage : « O Poliphile ! mon semblable, » approche en toute sécurité, sans hésitation aucune. » Je demeurai stupéfait et m'émerveillai fort de ce qu'elle connût ainsi mon nom. Je me sentis tout troublé au fin fond de moi-même, rempli d'une flamme ardente. Ma voix s'arrêta paralysée entre la crainte et une honnête pudeur. Elle dut malheureusement ignorer ce que j'eusse souhaité de lui exprimer convenablement, et je ne sus marquer autrement mon respect à cette jeune et divine vierge qu'en lui tendant aussitôt une main indigne et mal séante.

Mise ainsi dans la sienne, je la sentais serrée comme dans une chaude neige, entre du lait coagulé. Il me sembla que je touchais quelque chose qui n'était pas de condition humaine. Ayant ainsi fait, je demeurai

(1) Tantale, commensal des dieux, leur servit son fils Pélops dans un festin. Cérès en mangea une épaule; quand les dieux eurent rendu la vie au jeune homme, Jupiter lui donna une épaule d'ivoire.

fort agité, vivement secoué, en grande méfiance, ne comprenant rien à des événements qui ne se produisent pas pour des mortels, ne sachant ce qui devait s'en suivre, me trouvant, avec mon vêtement plébéien de drap grossier, avec mes manières vulgaires et sottes, difforme à ses yeux, tout à fait déplacé, tout à fait



indigne d'une telle compagnie, et sentant qu'il ne convenait pas qu'un mortel habitant de la terre goutât de telles délices. Cela me faisait monter le rouge au visage; j'étais rempli d'admiration; et bien que je me lamentasse en moi-même de ma triste apparence, je me fis son disciple (1).

Enfin, sans avoir entièrement rappelé mon courage, je remis mes esprits épeurés et troublés, pensant qu'auprès d'un si bel et si divin objet, en un lieu pa-

(1) C'est-à-dire : je la suivis.

reil, tout ne devait que finir bien. Le noble esprit de cette nymphe eût eu certainement la puissante vertu de tirer les âmes perdues hors des flammes éternelles et de réunir, dans les tombes, la partie immatérielle des corps à leur partie matérielle. Bacchus, pour la contempler sans cesse, eût renoncé à la fameuse ivresse du Gauran, du Faustien, du Falerne (1) et du Pucin (2). J'allais derrière elle, je la suivais le cœur palpitant d'un amour inquiet, plus agité que l'oiselet pris dans les toiles, tout semblable à la brebis timide qu'un loup ravisseur emporte entre les dents.

Alors je me sentis atteint d'ardeurs plaisantes qui, s'augmentant en moi, se mirent à fondre ma peur glacée, à ranimer ma chaleur au feu d'un sincère amour qui prenait possession de moi. Déjà presque dominé, presque vaincu par l'incendie immodéré de mon désir intérieur, j'allais silencieux, soulevant en moi une discussion contradictoire. Oh ! bienheureux pardessus tous les amants celui qui sera uni à cette personne par un amour partagé, sinon totalement, du moins en partie ! Puis, réprouvant mes appétits déshonnêtes, je les contrecarrais, me demandant s'il m'était permis de penser que des nymphes comme celle-ci pussent se soucier jamais d'êtres terrestres si peu leurs égaux, si peu leurs semblables en rien. Nullement, sans doute. Elle est digne d'être serrée dans les bras des Dieux supérieurs ; elle est digne que pour elle ils se dépouillent de leur forme divine et s'incarnent, attirés, du haut du ciel, à son

(1) Les vignes du mont Gaurus, en Campanie, furent apportées du pays de Falerne. Elles en conservèrent le nom. Les vins en étaient de trois sortes : un rude, un doux, un léger. On les appelait *Gauranum*, *Faustianum*, *Falernum*, selon que les vignes, qui les produisaient, croissaient au sommet, à mi-côte ou au pied des collines.

(2) Le seul vin que but jamais l'impératrice Livie, femme d'Auguste, qui disait lui devoir ses quatre-vingt-deux ans d'existence. Il se récoltait sur le terroir voisin de *Castellum Pucinum*, en Istrie.

cher amour. D'un autre côté, j'avais ce consolant espoir que, lui offrant, bien que déesse, mon âme enamourée, n'ayant présent plus digne à lui faire, elle ne me repousserait pas. Artaxerxès, roi des Perses, s'inclina bien pour boire de l'eau puisée dans la main! Aussi, plein de tièdes soupirs, je sentais le fond de mon cœur s'agiter grandement et s'émouvoir. Il s'apprêtait, il s'abandonnait à s'enflammer plus aisément que le petit roseau sec auquel on communique l'étincelle sous le souffle d'Eurus, qui s'emploie impétueusement tout d'abord et peu après multiplie l'incendie.

J'éprouvai largement cet effet et vis comment une petite flamme douce et intime se développe dans un sujet préparé. C'est ainsi que ses amoureux regards m'accablèrent bientôt de mortelles secousses. Tel le tonnerre éclatant au tronc creux des chênes les fend sous son choc subit. Je n'osais déjà plus regarder ses yeux brillants, car, chaque fois que je le faisais, poussé par l'incroyable beauté de son gracieux aspect, chaque fois que, radieux, ils rencontraient les miens, tout m'apparaissait double. Il fallait quelques instants pour que je pusse calmer leurs clignements répétés et retrouver la clarté première.

Tout cela faisait que, captif, dépouillé, totalement vaincu, je me sentais contraint d'arracher une poignée d'herbes fraîches pour la lui présenter et, suppliant, lui crier : « *Herbam do!* » (1). Encore qu'en esprit et

(1) *Herbam dare,* céder la palme, expression proverbiale, venue, selon le grammairien Festus (*de verb. signif.*) de l'usage des bergers, lorsqu'ils luttaient dans les prés, d'offrir au vainqueur une touffe d'herbe arrachée du sol. Servius la rattache à l'olivier qui valut à Minerve sa victoire sur Neptune. Varron y voit une allusion à la palme offerte à l'adversaire avec lequel on se sent indigne de se mesurer. Pline (XXII, 4) y voit le symbole de la cession du sol au vainqueur. Il parle de cet usage comme étant en vigueur de son temps chez les Germains. C'est d'ailleurs une des formes de l'hommage aux temps féodaux.

tout bas je le lui affirmasse et que je lui donnasse libre accès par l'ample blessure de mon âme rendue à merci. Mon cœur brûlant s'était subitement entr'ouvert comme un fruit mûr et vermeil qui, sous la première atteinte de la corruption, se déchire toujours davantage et vient, enfin, à crever entièrement. Il éprouvait, par intervalles, l'effet de bouillonnements accoutumés et intérieurs; il reconnut aussitôt, à cet aspect virginal dont l'élégance excessive dépassait la pensée, sa divinité familière avec sa flamme et son foyer pénétrants, coutumiers du fait, dans ses entrailles inflammables. Déjà, dès la première brûlure de ces amoureux incendies, cet aspect s'était doucement introduit dans ma pensée, comme à Troie le cheval tout rempli et farci d'embûches, il avait livré, tout d'abord, dans mon cœur fidèle et naïf, un furieux combat qui devait devoir s'y livrer éternellement. Ce cœur, facilement séduit par un très-doux semblant, ne tarda pas à se fondre inconsidérément, à s'ouvrir tout grand aux amoureuses approches, aux conflagrations, et à me soumettre moi-même à un pareil boute-feu.

Une surexcitation qui m'était familière se fortifiait encore de toutes ces ardeurs intimes et pressantes. Je la jugeais être, dans cette occurrence, le plus grand secours que je dusse attendre, secours singulièrement plus opportun que ne fut, aux vaisseaux creux traversant la mer aux ondes rapides et agitées par un gros temps, Tiphys (1) avec son large et très-utile gouvernail, que ne fut l'étoile de Castor (2); secours plus agréé

(1) Pilote des Argonautes.

(2) Pendant une tempête, les Argonautes virent voltiger au-dessus de la tête des Tyndarides, deux flammes dites Feux de Castor et de Pollux. Lorsque ces feux se montraient réunis c'était signe de beau temps, et, séparés, signe de tempête. Après leur mort, les Dioscures formèrent dans le ciel le signe des Gémeaux, composé de deux étoiles

encore que celui qu'Adonis frappé reçut de Mylitta (1), que celui qu'offrit à Aphrodite la charmante nymphe Péristera (2), mieux accueilli que le dictame aux fleurs pourprées du mont Ida (3), mis par Dionée (4) sur la blessure du pieux Énée. Mais je sentais dans mon sein, déjà meurtri par les âpretés intérieures, s'amonceler, s'accumuler les pensées revêches, et s'accroître, en même temps que mon pénible amour, son incurable plaie. Rassemblant alors mes chétifs et débiles esprits, j'eus presque l'assurance de lui exprimer mes pensées tendues, ferventes et amoureuses. Aussi ne pouvais-je plus résister aux assauts envahissants, ni me tenir, dans la brûlante ébullition où je me trouvais, de lui crier d'une voix animée et pleine :

« O délicieuse et divine demoiselle ! qui que tu sois, » n'emploie pas des torches aussi puissantes à brûler, à » consumer mon triste cœur. Me voici dévoré par un » incessant et actif incendie. Mon âme, je le sens, est » pénétrée d'une pointe, transpercé d'un dard très-aigu » et enflammé. » En lui parlant ainsi, je la priais de vouloir bien mettre à l'air le feu caché, et de diminuer l'exacerbation dont je pâtissais d'autant plus vivement que cette conflagration faisait rage en demeurant secrète. Mais je pris patience, je réprimai toutes ces brûlantes et douloureuses agitations, toutes ces pensées

qui ne se laissent jamais voir ensemble. Les marins les invoquaient par les gros temps.

(1) La Vénus des Assyriens selon Hérodote (I, 131, 199).

(2) Métamorphosée en colombe (περιστερά) par Cupidon, pour lui avoir fait perdre sa gageure avec Vénus en aidant celle-ci à cueillir plus de fleurs que lui.

(3) L'origan dictame, appelé dictame de Crète, vulnéraire dont toute l'antiquité a célébré les vertus.

(4) Dionea, nom de Vénus, fille de Dioné et de Jupiter, mère d'Énée

Dictamnum genitrix Cretæa carpit ab Ida.

(Virg. *Enéide,* XII, v. 412.)

téméraires, tous ces appétits violents et lascifs, considérant combien j'étais sordide sous ma robe qui retenait encore, fixés après elle, les harpons des mordantes lampourdes (1) récoltées à travers les forêts. J'étais pareil au paon qui, à la vue de ses pieds difformes et vulgaires, abaisse la roue de sa queue. Aussi refrénai-je mes incitations voluptueuses, mes désirs obstinés, mes vaines pensées, en me rendant compte du peu de convenance qui se trouvait entre moi et un objet aussi divin.

J'étais, pour ces motifs, fermement disposé à refouler, à emmurer cet appétit vagabond qui se déchaînait en moi, à vaincre mon esprit chancelant, à surmonter mon immodeste vouloir, jugeant que, désormais, il n'en pouvait être autrement. Enfin, réfléchissant, je me pris à penser, dans le plus secret de mon cœur embrasé, qu'assurément je pouvais comparer la continuité de ma peine présente à celle du malheureux Tantale qui, alors que les eaux fraîches et pures s'offraient toutes désirables et bienfaisantes à ses lèvres desséchées par la soif, alors que, dans son appétit frémissant, les fruits suaves se présentaient délicieusement à sa bouche grande ouverte, demeurait, en fin de compte, eux présents, à jeun et abstème.

Hélas! une très-belle nymphe de forme insigne, à la fleur de l'âge, aux manières angéliques, d'une distinction inexprimable, se présentait à mes yeux toute bienveillante! Sa venue dépassait le contentement humain le plus exquis et le plus délectable, et j'étais près d'elle! Et, toute pleine de ce qui convie gaiement à l'amour, de ce qui provoque le désir, de ce qui, arra-

(1) Xanthium. Du grec ξανθός, jaune, à cause de sa propriété de teindre les cheveux en jaune. Son fruit est enfermé dans l'enveloppe florale et hérissée de pointes raides.

chant l'esprit à toute autre pensée, le confisque pour lui seul, elle ne venait pas en aide à mon désir haletant et voluptueux !

C'est ainsi que, sans parvenir à éteindre mon ardente concupiscence, j'apaisais, autant qu'il était en mon pouvoir, mon cœur langoureux, enflammé à l'excès, le modérant par une espérance amoureuse consolante. Je lui disais qu'il n'y a charbon tellement éteint qu'il ne s'allume auprès de celui qui est ardent. Mais les yeux sans frein embrasaient de plus en plus ce cœur sans défense et débile, d'un désir toujours plus téméraire de ces nobles et divines beautés, me montrant, avec un surprenant accroissement de plaisir, cette nymphe évidemment toujours plus belle, plus charmante, plus désirable, admirablement faite et tout à point pour être aimée.

Cependant je pensais, fort sérieusement, que, par aventure, les Dieux supérieurs se pourraient bien aviser de mes désirs, soupçonner mes vœux criminels, mes affections prohibées, en un lieu sacré peut-être, pour une personne à laquelle, raisonnablement, il ne m'était pas permis de prétendre. Est-ce qu'alors il ne pourrait pas m'arriver, à moi profane, comme à tant d'autres, d'encourir leurs froides et rigides colères, ainsi qu'il advint à l'audacieux et trop confiant Ixion (1) ? Pareillement le Thrace n'eût pas été trouver les profondes demeures de Neptune, s'il n'eût, téméraire, mélangé, le premier, en les adultérant, le pur et savoureux Bacchus avec la liquide Thétys (2), s'entremettant

(1) Attaché dans le Tartare à une roue tournant perpétuellement, pour avoir désiré Junon au banquet des Dieux dans l'Olympe, et avoir eu commerce avec une nuée faite à son image et dont il eut un monstre appelé Centaure.

(2) Il s'agit du vin *Biœon*, mêlé à l'eau de mer et nommé *Leucocoum* dans l'île de Cos, *Tethalassomenon* dans les autres pays. Cette

ainsi, sans en être digne, de leurs états divins. Galanthis (1), la servante royale, n'eut pas porté son faix dans la bouche, si, mensongère, elle n'eût trompé Lucine. Certes, une nymphe aussi divine doit être réservée à son propre Génie, à quelque héros, et, quand je vais tentant un pareil sacrilège, qui sait si, indignée, elle ne se laissera pas justement émouvoir contre moi? Raisonnant de la sorte, je pensai, fort à propos, que, qui légèrement s'assure, légèrement aussi peut périr, car l'erreur et le falloir ne lui sauraient manquer. Aux audacieux la trompeuse et folâtre Fortune ne se donne pas tout entière, comme on le dit. D'ailleurs il est malaisé de connaître le cœur d'autrui. C'est pourquoi, de même que Calisto, se sentant enfler le ventre, évita la présence de la chaste Diane, de même aussi, rempli de pudeur, je résistai à mon impulsion, refrénant mes voluptueux et émouvants désirs. Mais sans nulle retenue, d'un œil de Lynceus (2), et sans cesse, je contemplais avec un plaisir extrême et une tendre admiration la nymphe très-belle, me disposant tout entier à son très-gracieux amour, avec un cœur infaillible, obstiné et très-ferme.

invention est due à la friponnerie d'un esclave qui, dérobant le vin de son maître, dissimulait son larcin en y ajoutant de l'eau de mer.

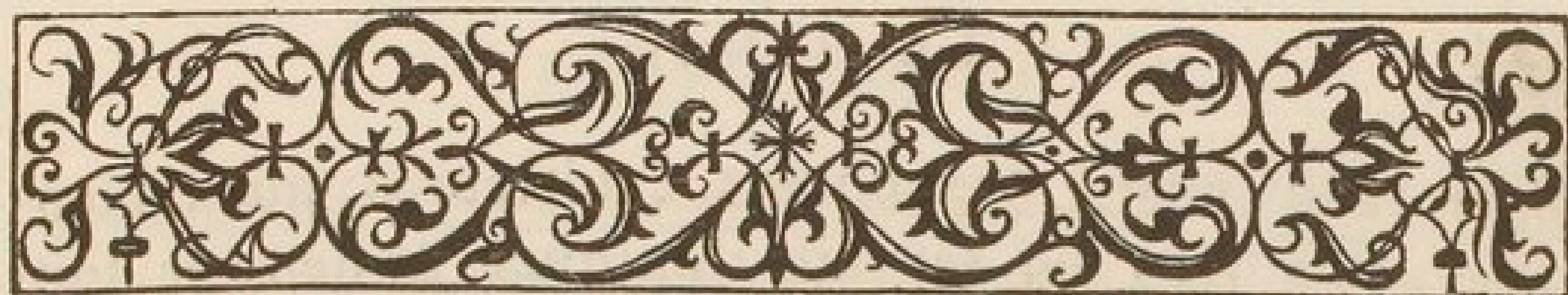
Quasi vinis Græcis Neptunus mihi suffudit mare.

(Plaute, in *Rud.*, act. 2, sc. 7, v. 30).

(1) Ou Galinthias, de γαλῆ, belette. Métamorphosée en belette par Junon, pour avoir, à l'aide d'un mensonge, empêché les Mæræ et les Ilithyiæ de s'opposer à l'accouchement d'Alcmène. On croyait que la belette mettait bas par la bouche.

(2) Pilote des Argonautes, célèbre par sa vue perçante.





Encore inconnue à son amant, Polia,

toute gracieuse, rassure Poliphile rempli d'amour pour ses admirables beautés. Tous deux se joignent à des triomphes où Poliphile voit, avec un extrême plaisir, d'innombrables adolescents et jeunes filles tout en fête.



ORTEMENT et adroitement établi en tyran dans mon cœur captivé, Cupidon le sagittaire m'avait lié des solides chaînes d'amour. Déjà soumis au bon plaisir de ses rigides mais douces lois, je sentais l'étreinte violente d'une vive et brûlante morsure. Empli d'une double affection, je soupirais outre mesure, me fondant et me dissolvant. Alors, sans plus tarder, la nymphe superbe, d'une beauté pleine d'élégance et de recherche, avec de fermes et attrayantes paroles caressantes, me rassura de sa bouche purpurine et melliflue; bannissant, expulsant de mon esprit toutes les pensées craintives, elle me reconforta par son aspect Olympien, et, rafraîchissant, par sa brillante éloquence, mon âme embrasée de nouveau, elle me dit, avec un vif regard rempli d'amour: « Je veux que » tu le saches, Poliphile, l'amour véritable et honnête

» n'a point égard aux choses extérieures; aussi bien » ton vêtement ne saurait diminuer ni déparer ton » cœur magnanime et noble peut-être, digne alors, en » toute justice, d'apprécier ces contrées merveilleuses » et sacrées. C'est pourquoi faut-il que nulle crainte ne » se permette d'occuper ton esprit; mais admire attentivement ces régions que possèdent ceux que la » sainte Vénus a couronnés. Ce sont ceux qui sont » morts virilement pour son culte, qui ont servi avec » constance ses amoureux autels, ses feux sacrés, » acquérant ainsi légitimement sa bonne grâce sans » réserve. » Après cette accorte et suave confulation, nous nous remîmes ensemble en marche, sans hâte et sans lenteur, mais à pas mesurés. Quant à moi, réfléchissant très-attentivement, je me disais : O très-courageux Persée! tu aurais très-certainement combattu plus énergiquement contre le monstre horrible, pour une femme pareille, pour obtenir son très-doux amour, que tu ne le fis pour ton Andromède.

O Jason! si l'on t'eût proposé son légitime hymen, je le jure par Jupiter, tu eusses bravé un bien plus grand péril que celui de conquérir la Toison d'or : J'estime avec raison que, remettant un pareil exploit, tu eusses livré pour elle de plus rudes combats, la plaçant au-dessus de tous les joyaux, de tous les riches trésors de ce vaste monde, la tenant d'un prix et d'un talent incomparablement supérieurs à ceux de l'opulente reine Eleuthérilide elle-même.

Elle m'apparaissait toujours et toujours plus belle, plus charmante sous sa noble parure. Tel l'or abondant ne se montrait pas à Hippodamie (1) et n'est pas plus

(1) Sans doute Hippodamia, fille de Brisès, nommée aussi Briseïs, captive d'Achille, plutôt que la fille d'Œnomaus.

agréable aux avares anxieux et rapaces. Tels ne s'offrent pas au navire battu par la tempête de l'hiver, l'entrée du port tranquille et sûr, ni l'amarre ni le poteau après lequel on l'attache. La pluie n'était pas plus souhaitable, pas plus opportune au bûcher de Crésus, que ne se présentait à mon besoin d'aimer la très-ravissante nymphe. Elle m'était plus délicieuse et plus chère que n'est au furieux Mars la sanguinaire mêlée, que ne sont à Dionysos les prémices du vin nouveau de la grande Crète (1), que n'est au chevelu Apollon sa résonnante cithare; bien plus agréable encore que ne sont la glèbe fructifère, et les riches épis, et les prémices sacrées de la moisson, et les Thesmophories (2) à Demêter (3).

Et j'avançais, mis tout en joie par elle, à travers les plaines herbeuses et fleuries couvertes de leur verdoyante chevelure. Parfois mes yeux scrutateurs et quelque peu curieux se dirigaient complaisamment et empressés, tantôt sur ses pieds mignons et fins chaussés de cuir vermeil, avec des liens enroulés retenant à plaisir la chaussure, tantôt sur ses jambes blanches et agiles que les brises suaves découvraient en relevant un peu ses vêtements de soie flottant contre ses formes viginales dont ils révélaient les beaux contours exquis; j'aurais affirmé, en toute sincérité, que ces belles jambes étaient teintes de fines graines comme il ne s'en récolte pas au Péloponèse (4), mêlées

(1) *Sacrima,* vin offert à Bacchus selon Festus.

(2) Fêtes de Cerès, instituées par Triptolème, qu'on célébrait dans le mois *Pyanepsion* qui correspondait en partie au mois d'octobre.

(3) Nom Grec de Cerès.

(4) Graines de vermeil, graines d'écarlate, ou cochenille du chêne, que les Grecs nommaient κόκκος et les Latins *vermiculus*. C'est le kermès, extrait des gales de la feuille de l'*Ilex cocciglandifera;* on en faisait le *purpurissimum* de Laconie.

à une concrétion de lait blanc et de musc odorant conjointement coagulés.

Pour toutes ces causes délectables je me trouvais enserré dans les liens compliqués et inextricables d'un amour véhément, liens plus difficiles à délier que le nœud d'Hercule (1) et que celui dont Alexandre le Grand n'eut raison qu'avec l'épée. Saisi dans des rêts amoureusement emmêlés, le cœur captif, lié par le tourment d'ardentes pensées, de fervents désirs qui l'étreignaient rendu à leur merci, je sentais, dans ce cœur aimant, plus de pointes et d'aspérités que n'en subit le loyal Régulus (2), en Afrique, dans un coffre hérissé de clous.

Rien ne venait rafraîchir mes tristes esprits exaspérés par les incendies amoureux, par les tortures raffinées qui brûlaient ma poitrine où grondait le tonnerre. Je ne pouvais que refouler mes sanglots pressés, gémissant comme un jeune daim fugitif. Ainsi donc, plongé tout au fond de cette angoisse poignante, me sentant affolé par mon violent amour pour cette nymphe, je me disais en moi-même: O Poliphile, comment peux-tu renoncer à l'amour indéfectible qu'alluma ta douce Polia, en faveur de n'importe quelle femme! Cependant ma vertu garrottée par ce lien serré, plus étroitement qu'en un étau, qu'entre les pinces du tenace Pagure (3), me rendait impossible toute délivrance. Il en résultait qu'il m'en fâchait d'autant plus, et mon âme était torturée davantage en se sentant enlacée par l'amour de cette nymphe qui offrait toute la ressemblance, tant par ses formes que par ses gestes superbes, de ma tendre Polia. Et devant ma très-chère Polia comment

(1) Nœud que fit Hercule quand il lia Cerbère.

(2) V. Valère Maxime, I, 1; Silius, VI; Cicer., *Off.* III.

(3) *Paguro*, de πάγουρος, *Pagurus*, genre de Crustacés de l'ordre des Décapodes macroures. Vulgo : Bernard l'Hermite, *Pagurus Streblonyx*.



reculer? Incontinent des larmes brûlantes jaillirent de mes yeux humides au sentiment que, méprisable et dur, je semblais remplacer mon cœur affligé par un autre cœur nouveau, inconnu, impie, et secouer mon ancien maître. Puis je me consolais disant : serait-ce elle, par hasard? Oui, si j'en crois le divin oracle et la garantie véridique de la reine Eleuthérilide. Mais elle ne se découvre pas; il me semble que c'est elle infailliblement. Tout en faisant cet amoureux et rapide raisonnement, cette supposition persuasive, n'ayant plus d'autre désir, j'appliquai de nouveau mon cœur et mon esprit à la pensée de cette nymphe insigne. Étroitement saisi d'amour pour elle, j'osai, plein d'une admiration extraordinaire, contempler assidûment sa beauté inouie. Mes yeux se faisaient les syphons absorbants et remplis de ses charmes virginaux et incomparables. Après qu'ils se furent ainsi excités à épuiser avidement la suprême douceur d'une aussi charmante et belle personne, ils se fortifièrent dans la résolution durable, vu l'accord de tous mes autres sentiments vaincus à s'employer au même office, de ne demander qu'à elle seule le doux apaisement de mes flammes incendiaires. Donc, tandis que j'étais torturé par cet amour exaspérant, que j'étais affligé, troublé, nous parvînmes en une partie sise au côté droit de la plaine.

Là, tout à l'entour du lieu, des arbres disposés en belle ordonnance, touffus, couverts de fleurs et de fruits, variés d'espèce et toujours verts, réjouissaient l'esprit des visiteurs.

La nymphe, plus belle qu'Aphrodite, s'arrêta et demeura là; moi de même. Je regardai par l'aimable plaine, avec une puissance visuelle diminuée de moitié, attendu que je ne pouvais me détourner complètement de l'amoureux objet; j'aperçus près de moi un chœur

nombreux formé d'une foule d'adolescents, d'éphèbes délicats, recherchés, tout en fête et dansant. Ils sautaient, les cheveux longs, bouclés et frisés naturellement, arrangés sans apprêt, couronnés voluptueusement de guirlandes et de chapeaux de fleurs nombreuses, roses vermeilles, myrte touffu, amaranthe pourprée unie au mélilot (1). Quantité de très-charmantes pucelles les accompagnaient, plus délicates et plus belles que les vierges de Sparte. L'un et l'autre sexe étaient vêtus de superbes étoffes, non pas de laine Milésienne (2), mais bien de soie. Tels étaient couverts de tabis (3) ondé non soumis à la loi Oppia (4), tels de tissus versicolores et changeants au point de tromper sur leur véritable couleur, de tissus teints avec la pourpre choisie du Murex, de tissus de lin très-fins, blancs et crépés ainsi que n'en n'eût pas produit l'Egypte, de draps fort délicatement fabriqués, jaunes, de maintes couleurs différentes : bleu céleste, rouge vif, vert de tons variés, rouge foncé, garance, bleu sombre. Il y en avait d'une teinture de safran telle que n'en produisaient ni le mont Corycus (5), ni Centuripa (6). Tous ces vêtements étaient extrêmement gracieux à contempler, tramés qu'ils étaient de fils d'or, ornés de gemmes brillantes dans leurs bordures et de galons d'or très-pur autour des poignets. Quelques-uns de ces jeunes

(1) Papilionacée. Le mélilot à fleurs jaunes ou blanches croît dans le midi de l'Europe. Le mélilot bleu (trèfle musqué, lotier odorant) vient principalement en Bohême.

(2) La laine la plus estimée des anciens, avec celle de Galatie, de Tarente et de l'Attique. (Pline, XXIX, 2.)

(3) Gros taffetas qui a passé sous la calandre, moire.

(4) Loi du tribun Oppius en 540, restreignant la parure des femmes.

(5) Nom d'une ville et d'une montagne en Cilicie, d'où venait le safran le plus estimé. (Ptol., 5, 8, 4; Strab. XIV.)

(6) Ville de Sicile au pied de l'Etna, célèbre par son safran de qualité supérieure. (Dioscoride, I, 25; Pline XXI, 6; Solin., 38.)

gens portaient des bandelettes sacrées appartenant à un culte divin et pontifical. D'autres avaient des costumes de chasseurs.

Quant aux excellentes nymphes, pour la plupart, elles avaient leurs blonds cheveux accommodés en torsades exquises, nattés en trois et noués d'une façon charmante; d'autres les laissaient pendre librement et épars ainsi qu'en tresses flottantes et agitées, derrière leur cou blanc comme du lait. D'autres encore avaient leurs cheveux épais enroulés de voiles très-minces, le front découvert ombragé de mèches frisées. C'est ainsi que la maîtresse Nature et non l'art y apportait une grâce point médiocre. Par là-dessus des rubans tissus de fil d'or, brodés de perles brillantes. Quelques-unes avaient leur tête chevelue décorée de bandeaux riches et luxueux. A leur cou droit étaient de somptueux colliers et des carcans de prix. Elles avaient des anneaux et des spinthères (1). Leurs petites oreilles portaient en pendeloques des joyaux variés. Leur coiffure pleine de noblesse brillait du plus bel ornement : leur front était entouré de grosses perles très-rondes. Tout cela s'ajoutait à l'élégance de leur personne.

La blanche poitrine, découverte jusqu'aux mamelles arrondies, dévalait voluptueusement. Leur corps délicat et virginal était supporté par des jambes droites sur des pieds mignons. Quelques-uns de ces pieds demeuraient nus sur des sandales à l'antique retenues à l'aide de cordelettes d'or passées entre le gros orteil, le moyen et le plus petit, contournant le talon et se réunissant très-proprement sur le cou de pied en une attache de courroies artistement faite. Quelques-unes de ces nymphes portaient d'étroites chaussures bouclées

(1) Du Grec σφιγκτήρ, bracelet que les femmes portaient en haut du bras gauche. (Festus, Plaute, *Men.*, III 3.)

et agrafées d'or; d'autres des bottines à semelle de pourpre ou de diverses couleurs plaisantes, comme jamais n'en porta Caïus Caligula qui le premier en fit usage (1). Telles avaient des cothurnes fendus entourant leurs mollets blancs et charnus; telles de petits souliers garnis de bouclettes d'or et de soie. Beaucoup étaient chaussées à la mode antique de Sicyone (2), quelques autres de très-beaux socques de soie avec des courroies d'or garnies de pierres précieuses.

Il y en avait dont la tête bien parée était ceinte, au-dessus d'un front dégagé, de voiles flottants qui semblaient un tissu auquel se serait appliquée une araignée; avec cela des yeux piquants et allègres sous des sourcils fins et arqués, des petits nez entre les joues rondes comme des pommes, rougissantes ainsi que ces fruits en automne, ornées des mignonnes concavités accoutumées ou riantes fossettes. Joignez-y des dents incisives et brillantes, bien rangées les unes près des autres, blanches comme argent de coupelle, placées entre des lèvres rouges ressemblant au plus fin corail.

Un grand nombre de ces jeunes gens portaient des engins musicaux comme on n'en trouverait pas en Ausonie (3), comme Orphée n'en tint pas entre ses mains. Ils en savaient tirer, par les prés fleuris et les plaines bien égalisées, les sons les plus doux accompagnant les voix très-suaves, tout en dansant et se livrant entre eux, avec une grande émulation, à des

(1) Caïus Cæsar ne fit pas usage le premier de la *Caliga;* mais il lui dut d'être surnommé *Caligula* pour avoir porté dans son enfance cette chaussure militaire.

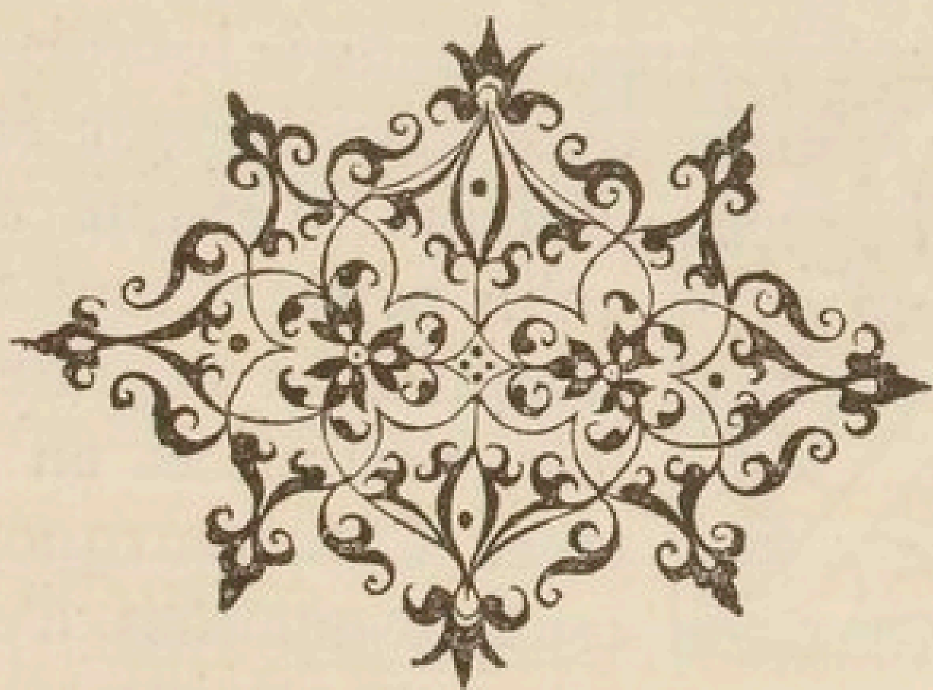
(2) *Sicyonia,* sorte d'élégants souliers. (Lucilius, d'après Festus.)

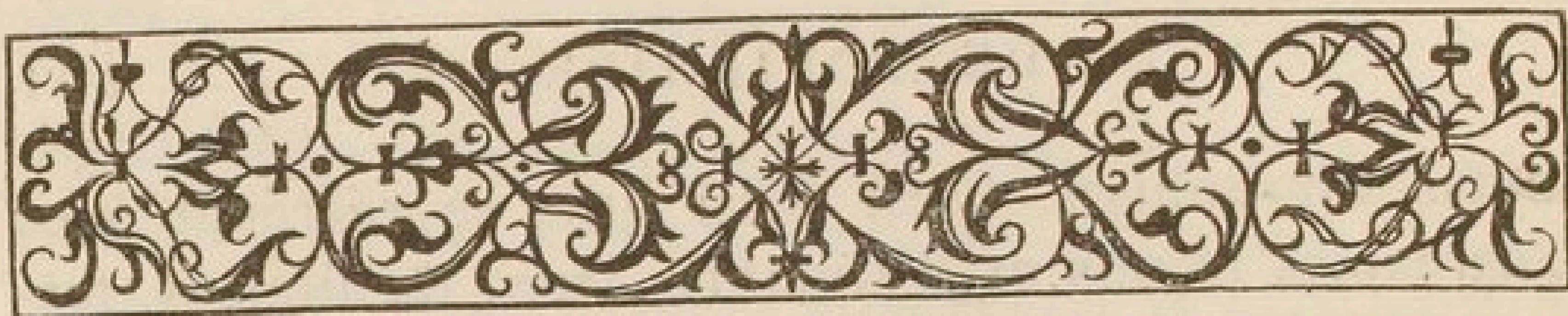
Et pulchra in pedibus Sicyonia rident.

(Lucrèce, IV, 1118.)

(3) L'Italie ainsi nommée par Auson, fils d'Ulysse et de Circé.

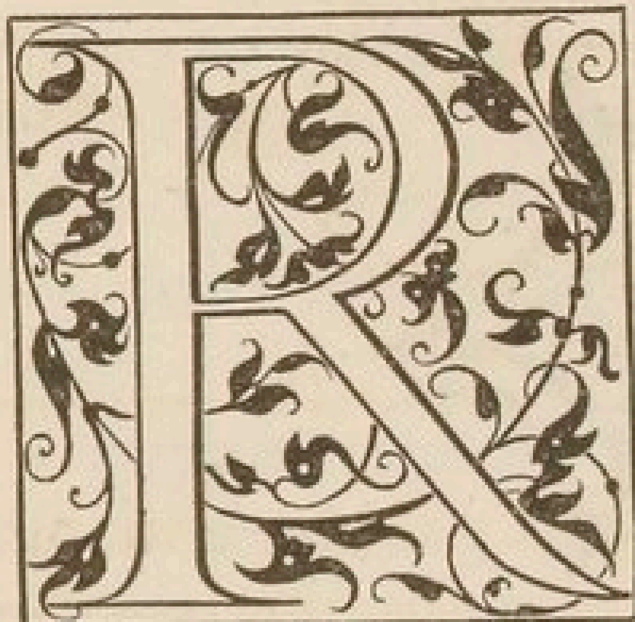
joutes amoureuses. C'est ainsi que, se récréant avec d'agréables façons et d'aimables jeux, ils allaient, festoyante escorte de quatre triomphes superbes et divins dignes de sincères et précieux applaudissements, et tels que des yeux de mortels n'en virent jamais de semblables.





Poliphile, à l'endroit ci-dessus décrit,

voit les chars triomphaux aux attelages de six, entièrement faits de pierres variées et de précieux joyaux, mêlé qu'il est à la foule des heureux jeunes gens louant et vénérant le grand Jupiter.



IEN, comme je le crois avec raison, n'est difficile pour les Dieux supérieurs; j'estime au contraire qu'ils peuvent tout faire, et que chaque effet se prête à leur vouloir, partout et en toute chose créée. C'est pourquoi sont-ils justement qualifiés d'omnipotents. Peut-être seras-tu surpris à l'excès des merveilleuses, des étonnantes, que dis-je! des divines œuvres dont je te vais parler. L'art, émule de la Nature, s'efforce, autant qu'il est en lui, d'imiter ses productions; mais il ne parvient pas à copier ou à rendre les opérations divines faites sans travail, par le souffle du génie et de l'intellect. Aussi nul ne doit se laisser surprendre; mais il doit admettre tranquillement, dans son esprit, par la réflexion, que tout ce que nous n'avons pas accoutumé de pouvoir produire est possible aux Dieux supérieurs. Ainsi m'en avisai-je.

Le premier des quatre chars triomphaux admirables

et divins, avait ses quatre roues faites de très-fine pierre d'émeraude Scythique de première qualité, tout étincelante de parcelles couleur de cuivre. J'admirai, saisi d'étonnement, le demeurant du chariot dont les parois étaient, non de sidérite (1) d'Arabie ou de Chypre, mais de diamant scintillant de l'Inde, bravant l'émeri et l'acier, sortant vainqueur et inaltéré de l'ardeur du feu et qui ne peut être dompté que par le sang chaud d'un bouc, grâce à l'art magique (2). Ses ais, divine-



ment travaillés, gravés et sculptés sur toute leur surface, étaient merveilleusement refendus et incrustés d'or très-pur.

Sur le panneau de droite, j'admirai, représentée, une noble et royale nymphe, en un pré, parmi de nombreuses jeunes filles de son âge, couronnant de festons et de fleurs des taureaux victorieux. Un de ces animaux, apprivoisé, s'attachait tout particulièrement

(1) De σίδηρος, fer, nom donné à un diamant inférieur parce qu'il est de la couleur du fer poli. (Pline, XXXVII, 4.)

(2) Les anciens croyaient que le diamant ne pouvait être brisé par le marteau sur l'enclume, qu'il faisait même voler en éclats, et que le sang d'un bouc pouvait seul en avoir raison, à la condition qu'il fût frais et chaud. (Pline, XX, *in proœmio.*)

à l'une d'entre elles. Le deuxième panneau montrait cette nymphe confiante assise sur le doux et blanc taureau qui faisait traverser la mer gonflée à la craintive jeune fille (1).

Au front antérieur du char, je vis Cupidon accompagné d'une foule innombrable de gens blessés, tout étonnés de ce qu'il tirât de l'arc contre le haut Olympe. Sur la face postérieure, j'admirai Mars, devant le trône du grand Jupiter, se plaignant de ce que l'en-



fant avait déchiré son impénétrable cuirasse, et le maître bénin lui montrant d'une main son sein percé, tandis que de l'autre il tenait, en élevant le bras, cette inscription : NEMO.

La configuration du char était quadrangulaire, formée de deux carrés parfaits. Il mesurait six pieds en longueur, trois en largeur ainsi qu'en hauteur. Sans compter toutefois l'indispensable corniche du haut, ainsi que la plinthe du bas. Au-dessus de la corniche, et tout autour, courait une bande haute de deux pieds et demi, longue de cinq et demi, qui allait en s'infléchissant au départ de la corniche et qui était couverte

(1) Europe.

d'écailles en pierres précieuses rangées dans un ordre alternant de couleurs variées. Aux quatre angles de cette annexe étaient fixées des cornucopies renversées, l'orifice en bas, au droit de la saillie de l'angle de la corniche, toutes pleines de fruits et de fleurs rendus par de grosses et nombreuses gemmes, au milieu de divers feuillages en or.

Ces cornucopies, couvertes de canaux tors, m'apparurent remarquablement enveloppées de feuilles de



pavot déchiquetées, se terminant au sommet de la bande par une élégante volute, qui finissait en un feuillage à l'antique découpé retombant sur le dos des cornucopies faites de la matière susdite (1).

A chaque angle de la plinthe du char, jusqu'à la projection de la corniche, était assujetti un pied de harpie, à la courbe légère, se terminant joliment, de côté et d'autre, en feuilles d'acanthe.

Les roues pénétraient à l'intérieur du char et ne se laissaient voir qu'à moitié. Quant à la plinthe, c'est-à-dire le bas de cette machine, elle se soulevait gracieusement à sa partie antérieure, près des jambes de

(1) De diamant.

harpie et allait s'amoindrissant en la forme d'une spirale de colimaçon. C'est là que s'attachaient les liens ou courroies destinés à la traction. A l'endroit de la plinthe où pivotait l'essieu, pendait une pointe dont la ligne d'attache était large deux fois autant que l'espace compris entre le moyeu tournant et le sommet de cette avance où naissaient deux jets de feuillage qui se séparaient en s'étendant jusque sous la plinthe. Or, sur la

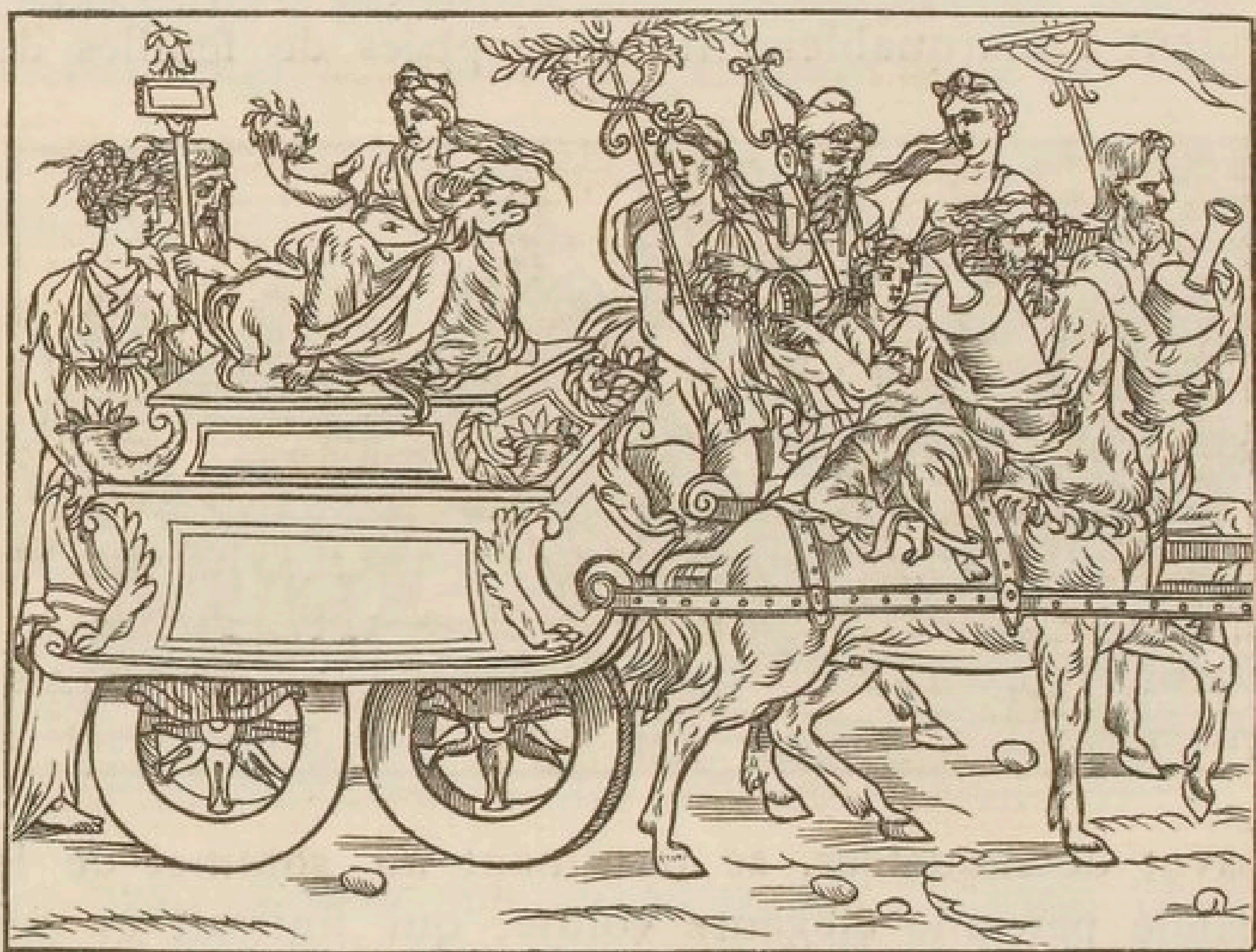


plate-forme de l'annexe dont il a été parlé plus haut, était couché un taureau sacré, tout blanc et fort doux, orné de maintes fleurs et paré pompeusement comme un bœuf destiné au sacrifice. Sur lui reposait, assise, une vierge royale. Du haut des larges reins de l'animal elle allongeait ses bras nus, et, comme avec des pinces de crabe, embrassait les fanons pendants. Elle était délicieusement revêtue d'un costume de nymphe en étoffes légères merveilleusement tissues de soie verte et d'or. Elle était couverte d'un voile dont les

bouts confinaient aux petits tétons, ornée d'une abondance de joyaux variés, et portait une couronne qui reposait sur son élégante chevelure éclatante et lustrée.

Ce char triomphal était traîné par six centaures lascifs issus du germe caduque de l'audacieux Ixion (1). A leurs flancs robustes et chevalins étaient de petites



chaînes plates en or dont les anneaux, admirablement agencés l'un avec l'autre, s'attachaient par des maillons également d'or. Elles couraient à travers des anneaux, afin que les six centaures tirassent tous également. Erichtonius ne sut pas atteler aussi bien des chevaux fringants à des chars ailés (2).

Chacun de ces centaures était chevauché par une

(1) Voyez la note ci-dessus, p. 251.

(2) Erichtonius ou Erectheus I, roi d'Athènes, avait des jambes de serpent. Il inventa les chars à roues et le premier y attela quatre chevaux.

nymphe insigne qui tournait le dos à sa compagne. Ainsi, trois nymphes montraient leur beau visage à droite, trois à gauche. Elles portaient des instruments de musique s'accordant en une harmonie céleste. Leur abondante chevelure blonde flottait le long de leur beau cou. Elles avaient la tète ornée de toutes sortes de choses. Les deux plus proches du char triomphal étaient vêtues de soie d'un bleu pareil à la resplendissante coloration des fines plumes d'un col de paon.

Celles du milieu portaient des vêtements d'un éclatant vermillon, celles de l'avant d'un satin couleur de verte émeraude. Joignez-y des affiquets et parures de nymphes. Elles chantaient, leur petite bouche ronde ouverte, et jouaient de leurs instruments avec une douceur et une mélodie à conserver à jeun une âme toujours vivante.

Les centaures étaient couronnés de branches de chêne. Ceux qui étaient le plus près du char portaient des vases de forme antique en topaze d'Arabie, à l'éclatante couleur d'or, pierre chère à Lucine et capable d'apaiser les vagues (1). Ils les tenaient d'une main par le sommet et les soutenaient de l'autre en les embrassant. Ces vases, grêles par le bas, allaient se renflant peu à peu jusqu'à leur milieu fort ample, puis, à partir de là, ils se terminaient par un goulot. Ils avaient deux pieds de haut, étaient sans anses, faits avec un art admirable. Il s'en échappait un nuage de fumée répandant un parfum inestimable. Ceux qui venaient après, sonnaient d'une trompette d'or de laquelle pendait un pennon en soie fine tissue d'or, attaché par un triple lien au tube de la trompette. Les deux autres centaures

(1) Voir Isidore de Séville, Marbodéus, Solin, Albert le Grand, sur les vertus des pierres.

soufflaient dans des cors très-antiques (1). Tous tenaient bien l'accord avec les instruments des nymphes qui les chevauchaient.

Sous les chars triomphaux attelés ainsi de six, passaient les essieux dans les moyeux desquels étaient fixés les rayons des roues faits en balustres, s'amincissant à l'extrémité et terminés par un pommeau contre la circonférence de la roue. Le pôle de l'essieu était d'un or de poids et très-fin, inattaquable par la rouille corrodante et par l'incendiaire Vulcain, mais poison mortel de la paix et de la vertu.

Tous les assistants célébraient la fête avec vivacité, sautant avec de petites révolutions soudaines, applaudissant solennellement. Leurs vêtements étaient ceints d'écharpes flottantes, aussi bien que ceux des nymphes chevauchant les centaures attelés. Ils louaient amoureusement et avec transports la sainte Raison et les divins mystères, en voix consonnantes et en chansons rythmées.

Le char qui suivait était non moins merveilleux que le premier, attendu que ses quatre roues mobiles, leurs rayons et les moyeux étaient d'agate brune gracieusement veinée de blanc. Telle n'était certainement pas l'agate du roi Pyrrhus sur laquelle se trouvaient naturellement empreintes les neuf Muses et, au milieu d'elles, Apollon qui les conduisait (2). Les essieux de ce char, ainsi que sa forme, étaient comme dans le premier; mais les parois étaient faites de saphir oriental bleu, parsemé d'étincelles d'or, pierre propice

(1) C'est la grande trompe faite primitivement de corne, puis de bronze, nommée par les Grecs σάλπυγξ στογγύλα. (Varron, LV.)

..... *Æris cornua flexi.* (Ovide, *Met.*, I, 98.)

(2) Ausone (*Idyl.* *20*). V. Pline (XXXVII, 1). C'était une de ces agates arborescentes, dites *dendrachates*, ou *dendites* sur lesquels l'imagination des curieux voyait tout ce qu'elle voulait.

à l'art magique et très-agréable à Cupidon lorsqu'on la porte à la main gauche.

Sur le panneau du côté droit, je vis, avec admiration, couchée sur un lit royal, dans un superbe palais, une matrone insigne qui avait pondu deux œufs, à la grande stupéfaction de l'accoucheuse. De nombreuses matrones et des nymphes étaient auprès d'elle. De



l'un de ces œufs sortait une flamme, de l'autre deux très-belles étoiles (1).

Sur le panneau de gauche, les parents intrigués, ne comprenant pas ce prodige nouveau, interrogeaient pieusement l'oracle, aux pieds de la divine statue, afin d'en connaître la cause.

La Divinité bienveillante leur faisait cette réponse équivoque :

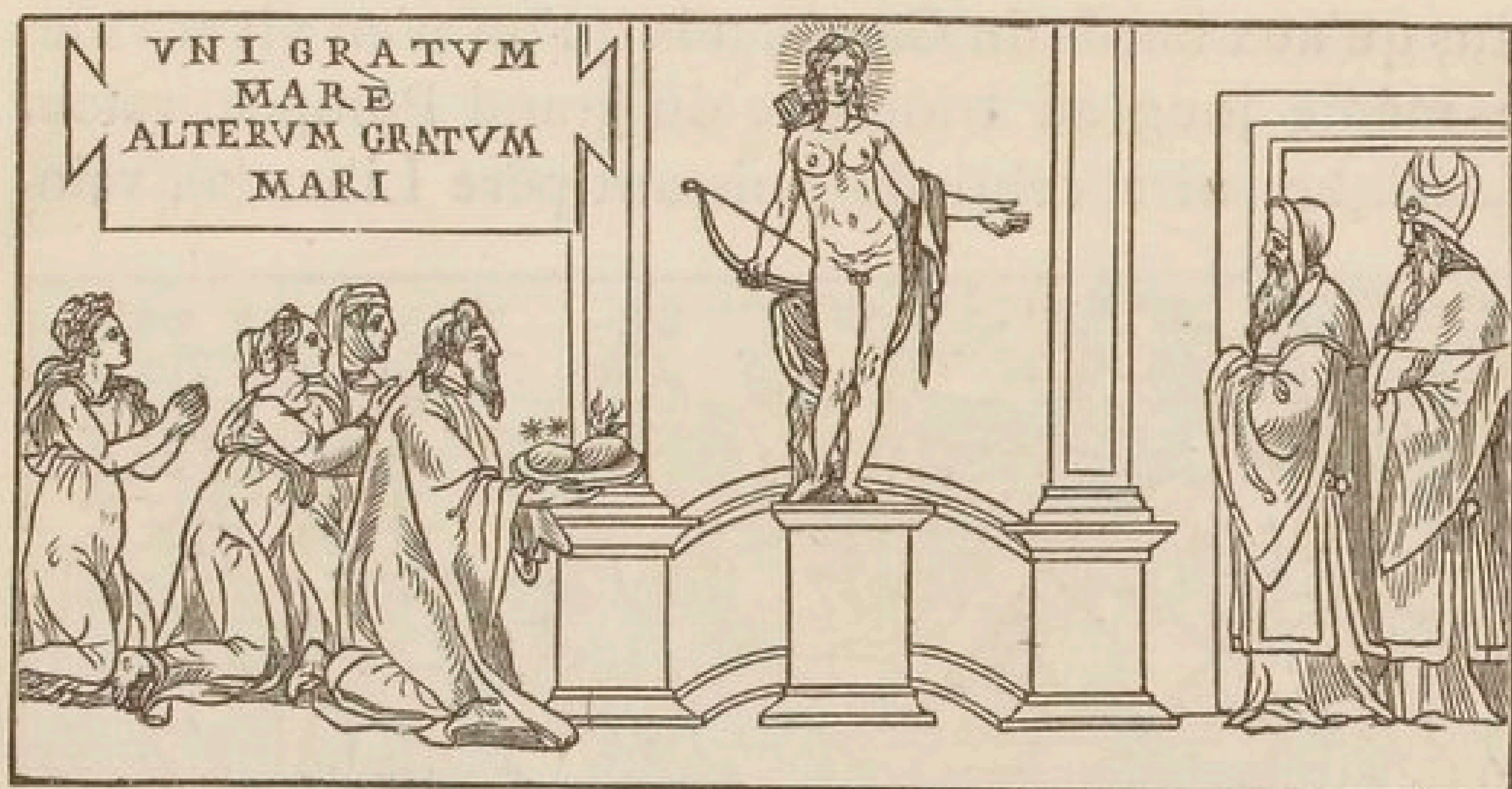
VNI GRATVM MARE. ALTERVM GRATVM MARI (2).

Par suite de cette réponse ambigue, les œufs furent conservés par les parents.

(1) Allusion à la flamme des Dioscures et aux deux étoiles dites Castor et Pollux. — V. la note ci-dessus, p. 248.

(2) A l'un la mer est agréable, l'autre est agréable à la mer.

Sur le panneau antérieur se voyait le bel enfant Cupidon enlevé dans le ciel et qui, à l'aide du dard tranchant d'une flèche d'or, traçait vivement, dans le



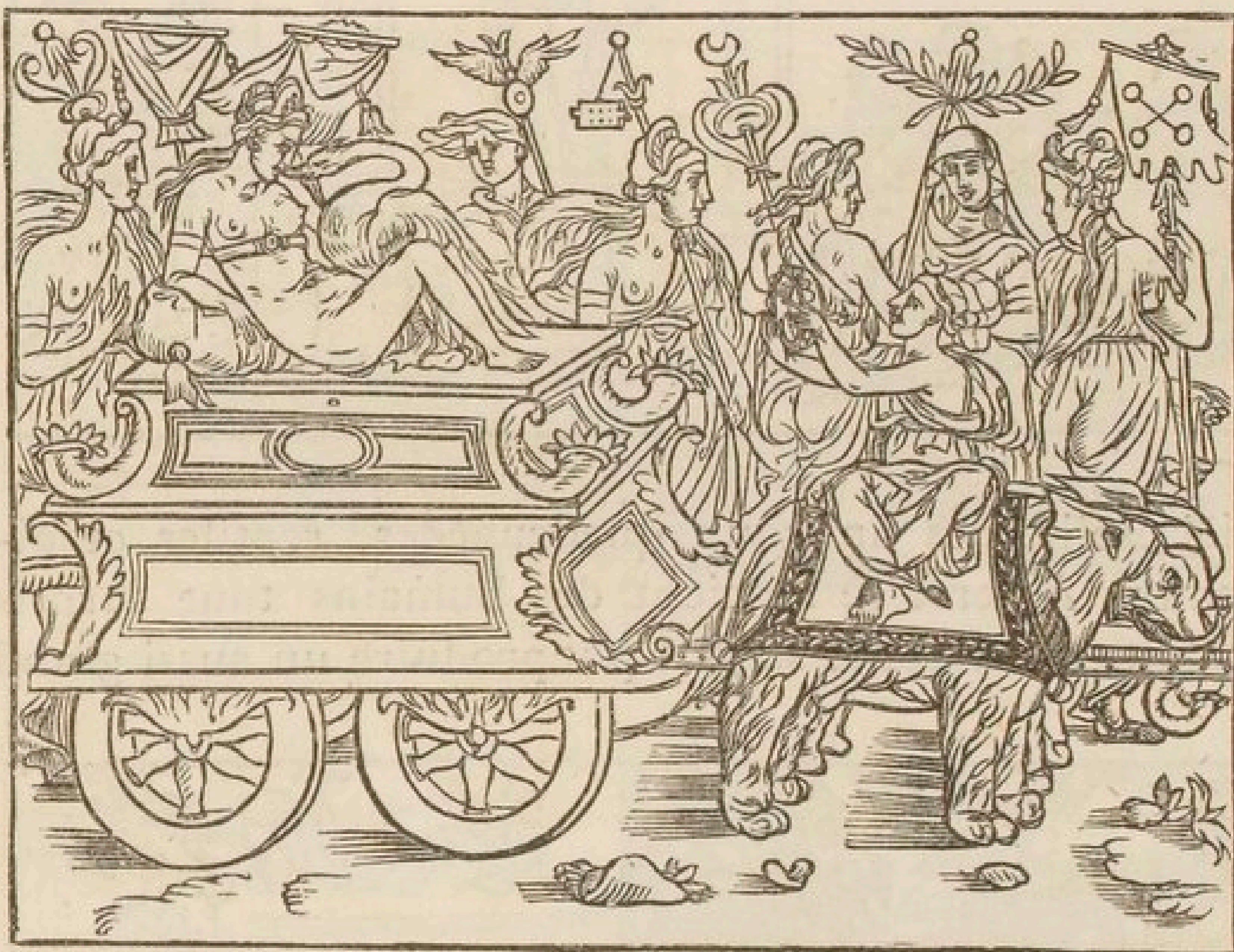
ciel étoilé, des animaux quadrupèdes, reptiles et oiseaux. A terre se tenaient des humains tout surpris qu'une aussi petite sagette pût produire un aussi grand



effet. Sur le panneau postérieur, le grand Jupiter réveillait un pasteur intelligent endormi auprès d'une agréable fontaine, l'instituait arbitre en sa place, lui donnant à juger trois fort belles déesses nues. Ce

berger, séduit par le très-actif Cupidon, adjugeait la pomme à l'aimable mère de ce dieu.

Six éléphants blancs accouplés, tels qu'on n'en trouverait pas en leur pays dévasté par les chèvres (1), non plus qu'aux bords du Gange, tels qu'on n'en vit pas sous le même joug au triomphe du grand Pompée, retour d'Afrique, ni à celui du puissant père Liber (2), vain-



queur de l'Inde, avec leur proboscide protégé par leurs menaçantes dents d'ivoire, baritant doucement, traînaient avec facilité ce char triomphal. Ils étaient attelés de cordons de soie très fine teinte en bleu, gracieusement tordus avec des fils d'or et d'argent conjoints, faits en points serrés et saillants, tissus en carré semblable-

(1) *Nella agesinua patria.* Mot sans doute forgé du Grec, de αιγες, chèvres, et σίνομαι, endommager. La vallée de Cachemire?

(2) *Liber Pater*, nom donné par les poètes Latins au Dionysos Grec. Le Dieu Liber est une ancienne divinité Italique. Avec la déesse Libera, il présidait à la culture de la vigne et à celle des champs.

ment aux épis du mont Garganus (1). Ces animaux portaient des pectoraux d'or couverts d'un semis d'innombrables gemmes éclatantes, attachés avec des boucles d'or par lesquelles couraient les traits des six éléphants.

Six tendres fillettes les montaient, à la manière des premières susdites. Elles tenaient des instruments différents, aux sons concordant excellemment, et se



comportaient en tout comme les précédentes. Deux d'entre elles étaient vêtues de rouge, deux de jaune extrêmement brillant comme l'intérieur de la renoncule (2), et deux de pourpre violette.

Les éléphants attelés étaient pompeusement parés de caparaçons brodés de grosses perles et autres pierreries. Leur cou était entouré de joyaux ronds et épais. Sur leur ample front pendait une pomme mobile faite

(1) Aujourd'hui, Mont-Saint-Ange occupe une grande partie de la Capitanate.

(2) *Ranunculus acris*, bouton d'or, clair bassin.

d'admirables perles, avec un long floquet de soie aux tons variés, mélangée de fils d'or et que le mouvement mettait en branle.

Sur ce véhicule superbe et triomphal, je vis un cygne très-blanc livré aux amoureux embrassements d'une nymphe fille de Thésée (1), d'une incroyable beauté. De son bec divin il répondait à ses baisers; ses ailes abaissées voilaient les parties dénudées de la noble dame, et tous deux livrés aux divins et voluptueux plaisirs, très-joyeux s'unissaient délectablement. Le cygne divin était couché entre les jambes blanches et délicates de la dame qui reposait commodément sur deux coussins en drap d'or, mollement rembourrés de laine soyeuse et ornés de tous les accessoires nécessaires. Elle était vêtue d'un léger costume de nymphe en soie blanche tramée d'or brillant, élégamment orné de pierres précieuses aux endroits où c'était prescrit, sans qu'il y manquât rien de ce qui pouvait concourir à augmenter le plaisir. Cette nymphe apparaissait aux spectateurs on ne peut plus superbe et délectable, pourvue de tout ce que nous avons décrit plus haut, accompagnée de louanges et d'applaudissements.

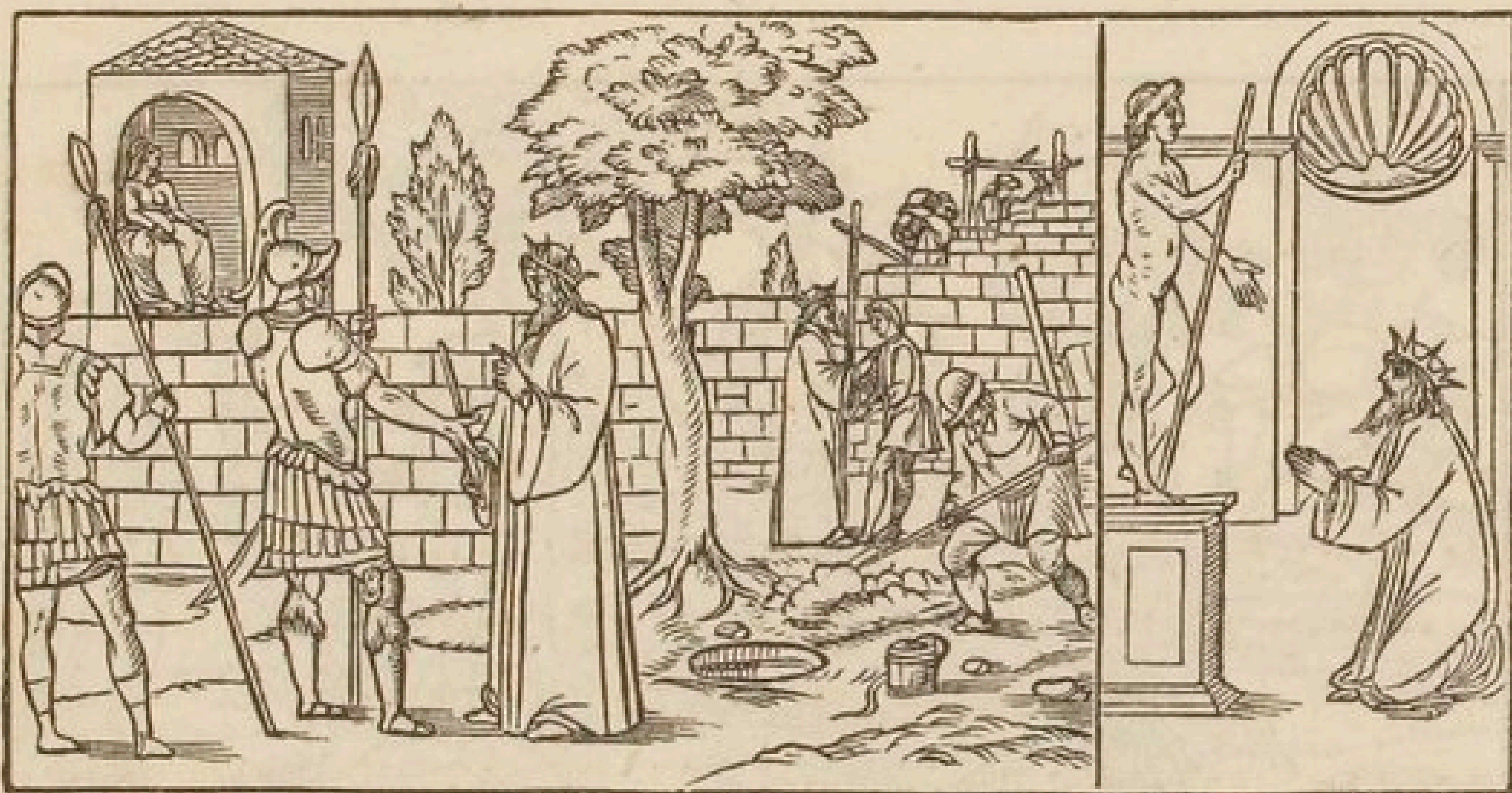
Le troisième triomphe céleste avait les quatre roues tournantes de son char en chrysolithe d'Ethiopie flamboyante d'étincelles d'or, pierre qui, traversée par un crin d'âne, met en fuite les malins démons et procure le bonheur, portée à la main gauche. Tout le restant qui avait trait aux roues était fait ainsi qu'il a été dit plus haut. Les panneaux du char, établis comme ceux que nous avons déjà décrits, étaient en vert héliotrope de Chypre (2), ponctué de gouttes de sang, pierre qui

(1) Léda, fille, non de Thésée, mais de Thestius roi d'Étolie, et de Laophonte ou Leucippe fille de Tyndare.

(2) L'héliotrope, surtout celui d'Éthiopie, passait pour montrer le soleil, et, en temps d'éclipse, le passage de la Lune. On croyait que

a pouvoir sur les lumières astrales, rend invisible celui qui la porte et lui confère le don de divination.

Le panneau de droite présentait ce sujet sculpté : un homme insigne, d'une majesté royale (1), priait au devant de la statue divine en un temple sacré, consultant sur le fait des destinées de sa très-belle fille, et apprenant qu'elle devait être cause qu'il serait chassé de son royaume. Voulant éviter qu'on l'engrossât,



il élevait une construction munie d'une haute tour et l'y enfermait sous bonne garde. Là, oisive, la jeune fille voyait avec un extrême plaisir des gouttes d'or pleuvoir en son giron (2).

Sur l'autre panneau était représenté un noble jeune homme recevant très dévotement une targe protectrice

mis dans l'eau, exposé aux rayons solaires, il communiquait une teinte de sang au liquide.

(Pline, XXXVII, 10.)

Ex re nomen habens est Heliotropia gemma,
Quæ solis radiis in aqua subjecta batillo,
Sanguineum reddit mutato lumine solem,
Eclipsimque novam terris effundere cogit.

(Marbodeus. *De lapidibus pretiosis.* XXXIV.)

(1) Acrisius, père de Danaë.

(2) Danaë.

en cristal. Valeureux, il décapitait de son glaive recourbé et tranchant une femme à l'aspect terrifiant, et soulevait superbement la tête coupée en signe de victoire (1).

Du sang qui s'en échappait naissait un cheval ailé (2) qui, s'envolant sur le sommet d'un mont, en faisait jaillir, d'un coup de son sabot, une source mystérieuse (3). Sur la face antérieure du char on voyait le puissant Cupidon qui, lançant une flèche contre le



ciel étoilé, en faisait pleuvoir amoureusement des gouttes d'or. Des gens de toutes les conditions se tenaient là blessés, en foule innombrable, stupéfaits d'une telle action.

Sur la face opposée j'aperçus Vénus irritée, sortie d'un filet néfaste, en compagnie d'un homme armé. Elle tenait, dans sa colère, son fils par les ailes, cherchant, pour se venger, à lui arracher les plumes. Elle en avait déjà une pleine poignée et l'enfant pleurait. Le grand Jupiter, assis sur un trône d'or, lui envoyait un messa-

(1) Persée et Méduse une des Gorgones.

(2) Le cheval Pégase.

(3) La source d'Hippocrène, consacrée à Apollon et aux Muses, à quelque distance de l'Hélicon, un des sommets du Parnasse.

ger aux talonnières ailées qui, après l'avoir soustrait nu mais intact aux violences maternelles, le lui présentait; et le secourable Jupiter lui disait ces mots gravés en caractères Attiques au devant de sa bouche divine:

ΣΥ ΜΟΙ ΓΛΥΚΥΣ ΤΕ ΚΑΙ ΠΙΚΡΟΣ (1),

tout en le couvrant de sa chlamyde céleste.

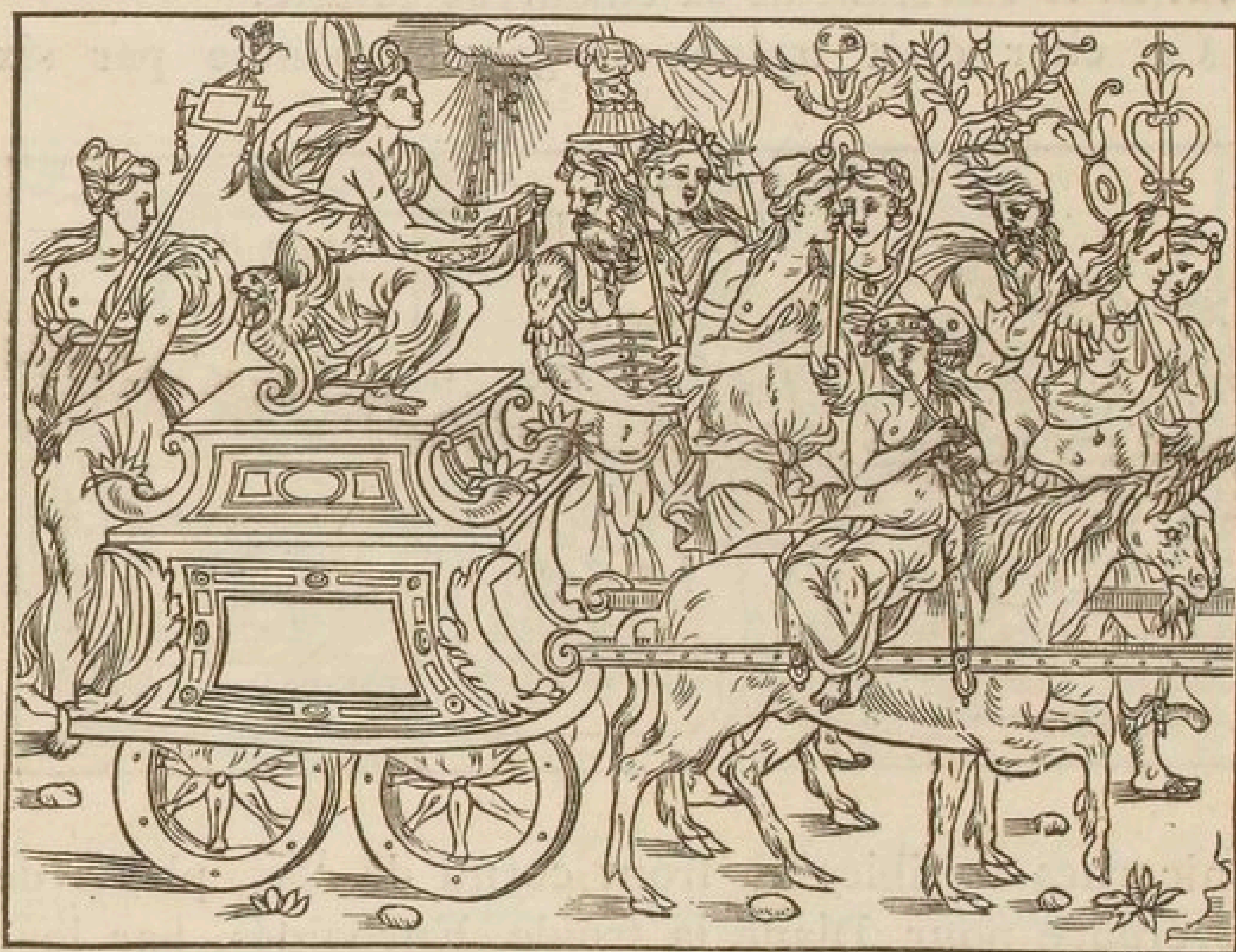
Ce char était traîné en grande pompe par six



unicornes terribles au front cornu de cerf, pleins de révérence pour Diane la froide. Enchaînés, par leur vigoureux poitrail chevalin, d'un ornement chargé d'or et couvert de très-précieux joyaux, attelés de petites cordes faites de fils d'argent et de soie jaune tordus ensemble avec beaucoup d'art, formant de très-jolis nœuds, avec les beaux accessoires ci-dessus décrits, ils étaient montés par six jeunes vierges de la même manière que faisaient les autres. Ces nymphes portaient des vêtements de drap d'or tramé de très-fine soie bleue formant dans le tissu des fleurs et des feuillages variés. Toutes six, elles tenaient d'admi-

(1) Tu m'es doux et amer.

rables et très-antiques instruments à vent bien accordés et joués avec un souffle incroyable. Sur la plate-forme du char, au milieu, se trouvait un siège précieux en jaspe verdâtre, pierre qui procure de l'argent, facilite l'accouchement et incite à pudicité. Le pied de ce siège était hexagonal et montait, en s'amincissant fort à propos, sous une large coquille plate. Le dessous de



cette coquille était profondément strié jusqu'à la moitié, puis ondulé et lisse jusqu'à la huitième partie, près des bords à nervures. Le creux en était peu profond, fait à la commodité de la personne assise, avec de remarquables moulures gravées. Dessus reposait une nymphe très-parée et fort belle sous son vêtement tissu d'or et de soie bleu clair, costume léger, d'une grâce virginale, orné de nombreuses gemmes. Elle montrait son affectueuse tendresse en contemplant avec admiration la quantité d'or céleste répandu dans son giron. Comme les autres, elle recueillait des honneurs solennels

et de joyeux applaudissements. Elle était assise, son abondante chevelure blonde éparse le long de son dos, couronnée d'un diadème d'or et de pierreries multiformes.

Le quatrième char triomphal était porté sur quatre roues d'asbeste d'Arcadie couleur de fer (1), qui, une fois allumé ne peut s'éteindre. Le restant du char,



comprenant les panneaux quadrangulaires, faits comme les précédents, était en fulgurante escarboucle troglodyte (2), brillant dans les ténèbres, sur laquelle il y en aurait long à dire; mais il faut considérer en quel endroit de telles œuvres ont été faites et par quels ouvriers !

(1) C'est par métonymie qu'on a appelé *asbeste* l'amiante que les anciens croyaient un lin. L'asbeste est réellement un amiante dur et pesant, de couleur de fer; il venait des montagnes de l'Arcadie. (Pline, XXXVII, 10.)

(2) Des cavernes.

Donc le panneau de droite montrait ce sujet rendu à perfection : une matrone vénérable était grosse; le grand Jupiter lui apparaissait dans tout l'éclat de sa



divinité, tel qu'il ne se montre qu'à la seule déesse Junon, entouré de tonnerres et d'éclairs, si bien que, prenant feu, elle se consumait en cendres. D'une



telle combustion on retirait un très-noble et divin petit enfant. Sur l'autre panneau je vis Jupiter secourable, en personne, remettre ce même petit enfant à un homme céleste porteur de talonnières ailées et d'un caducée. Puis ce dernier le portait dans un

antre (1), le confiant à de nombreuses nymphes afin qu'elles le nourrissent.

Sur le panneau antérieur je vis Cupidon, en présence d'une foule énorme de gens des deux sexes atteints de ses flèches, qui s'émerveillaient de le voir, dardant la dangereuse sagette contre le ciel, attiré par Jupiter sous sa forme divine, en la présence d'une jeune mortelle. Sur le panneau postérieur se voyait le grand Jupiter assis en juge sur un tribunal. Cupidon



boîtant se répandait en plaintes contre sa divine mère citée en justice, attendu qu'il s'était, par la faute de celle-ci, extrêmement féru d'amour lui-même pour une fort belle demoiselle qui, d'une lampe allumée, lui avait brûlé sa divine petite jambe. La très-belle nymphe accusée était présente avec sa lampe en main. Jupiter, en riant, disait à Cupidon :

PERFER SCINTVLLAM QVI CŒLVM ASCENDIS ET OMNES (2).

Ce monostique était gravé avec nos caractères sur

(1) Dans l'antre de Nisa.

(2) Endure une étincelle, toi qui incendie le ciel et tous les êtres.

un abaque en forme de tableau, en regard de la face du vénérable Dieu. Le demeurant du véhicule était comme ci-dessus.

Ce mystérieux char de triomphe était attelé de six tigres d'Hyrcanie, légers et rapides, mouchetés de brillantes taches fauves. Ils étaient attachés avec des sarments de vigne féconde garnis de leurs jeunes feuilles, de leurs vrilles tordues et de leurs corymbes vermeils. Ces animaux traînaient le char d'une allure modérée.

Au-dessus de la plate-forme, dans le milieu même, était placée une base en or dont le diamètre inférieur mesurait un pied trois palmes et dont la hauteur était à peu près équivalente. Une partie était attribuée à la moulure arrondie du bas, une demi-partie à la gueule renversée, ainsi qu'à la nervure, le reste à la nacelle, à la gorge en sens inverse, aux nervures, accessoires, filets et cordons. Le dessus de cette base était creusé circulairement en son milieu. Dans cette excavation pénétraient les queues de quatre aigles établis sur la surface plane de la base. Ils étaient faits de précieuse ætite de Perse (1), se tournant le dos, les serres d'or appuyées sur ladite base. Leurs ailes éployées se joignaient et portaient, établi sur leur coude, un admirable vase d'hyacinthe Éthiopique rebelle au ciseau, qu'elles accompagnaient avec grâce. Ce vase était sillonné de veines d'émeraude et d'autres pierres précieuses, au point que c'était chose incroyable. Il était haut de deux pieds et demi, presque rond. Le diamètre de sa panse, à sa plus grande largeur, égalait un pied et demi, sa circonférence mesurait trois diamètres. Le fond, à partir de la ligne où le vase appuyait

(1) De 'Αετὸς, Aigle, parce qu'elle était de la même couleur blanchâtre que la queue de l'aigle. (Pline XXXVII, 11.) C'est sans doute de l'aigle pygargue qu'il s'agit. Les anciens croyaient qu'on trouvait l'ætite dans le nid des aigles.

sur les ailes, tombait, par dessous, de trois pouces. Une frise d'une palme de large courait autour du plus grand renflement du vase. Cette frise formait le point de départ d'un autre vase à gargoule, qui faisait corps avec ce premier l'espace d'une palme. De là jusqu'en bas, cela donnait un pied et demi en élévation. A partir de ce point, naissait la panse du second vase susdit qui s'élevait d'un pied et qui, parvenu à la hauteur d'une palme et demie, commençait à s'évaser. La demi palme supérieure était consacrée à un enroulement de feuillages et de fleurs se détachant presque du fond d'hyacinthe. Le diamètre de ce second vase était de deux quarts et demi celui du bas. Au-dessous de la petite frise saillaient en circuit quelques godrons d'une protubérance moyenne, qui, se continuant sur la partie renflée, s'amincissaient en se perdant jusqu'au bas. Des godrons semblables montaient joliment de deux quarts et demi, jusqu'à l'orifice orné de canaux tordus excellemment. Cet orifice était formé par une petite conque évasée moins large que la panse; une élégante moulure la reliait au vase avec de petites gorges, moulures et tores. Les frises étaient bordées dessus et dessous de moulures pareilles et ciselées. Après la moulure sise au-dessus de la frise du vase en gargoule étaient soudées, en travers, deux bagues coupées en demi-anneaux opposés l'un à l'autre et tenus dans la gueule mordicante de deux lézards ou petits dragons. Ces deux petits dragons, taillés en réserve dans une veine d'émeraude par le débit du reste de cette matière, reposaient sur leurs quatre petits pieds de lézards à même le comble du vase inférieur, lequel comble, entre ce dernier et le vase à gargoule, avait une élévation d'un quart. A partir de son rétrécissement supérieur, il descendait en la forme d'une gueule renversée et se terminait jusqu'au limbe de la panse où

était la frise ambiante. Cette sorte de comble déclive était en hyacinthe et soigneusement écaillé. Les deux petits dragons, de chaque côté, jusqu'à l'arête dudit comble, formaient, sur la moulure de la frise, avec leur queue retournée contre l'épine dorsale, une véritable spirale circulaire qui se répétait au-dessous. Ces révolutions servaient d'anses. Celle de dessous se bifurquait en se terminant, de part et d'autre, en une admirable frondaison qui pénétrait, à droite et à gauche, dans la frise, à un demi-pied d'intervalle, avec un fini plein d'élégance. Ledit feuillage, soulevé presque entièrement en relief, laissait voir le fond, c'est-à-dire la surface solide du corps du vase en hyacinthe. Tout le pourtour de la panse était occupé par ces queues terminées en feuillage qui l'entouraient l'espace de deux pieds.

Il me reste à parler de la partie du vase mesurant en hauteur un pied et demi. Tout le corps, depuis la ceinture jusqu'au bas, apparut, à mon sens, comme une œuvre stupéfiante, une œuvre divine. J'admirai cedit vase couvert partout d'une vigne sculptée en relief, dont les souches, les pampres, les sarments et les vrilles capricieusement enroulées, avaient été exécutés dans une veine saillante de topaze. On n'en saurait retrouver de pareille dans l'île Ophiadès (1).

Le feuillage était de très-fine émeraude, les grappes

(1) Ile de la mer Rouge, passé le golfe Acathartos, ainsi nommée à cause des serpents qui l'infestaient avant que Ptolémée II ne l'en eût purgée. Très-riche en topazes, la même sans doute que Juba nomme Topazon. Ne pas la confondre avec Ὀφιοῦσσα, ancien nom de Rhodes à cause de l'abondance des serpents. (Strab. XIV, Heracl. Pont., 33.) On donnait ce nom, pour la même raison à Cythnos (Thermia), à Ténos, deux Cyclades, à Colubaria (Formentura), une des Baléares, à une île au nord de la Crête. Ovide le donne à Chypre :

Ipsa suas urbes, Ophiusiaque arva parabat
Deserere alma Venus :

(*Met.* XX, v. 229.)

d'améthyste. Cette contemplation charmait la vue et enchantait l'intellect. La surface solide à laquelle tenait ce travail sculpté en bosse brillait de l'éclat de l'hyacinthe plus polie, plus arrondie que si elle eût été faite sur le tour. Les feuilles sinueuses, et toutes les lignes accessoires, étaient fabriquées et terminées à pouvoir lutter avec la nature, non moins que les quelques fruits, bourgeons et rejetons errants. A cette œuvre admirable ne sauraient s'égaler les petits ouvrages du divin Alcimédon (1), non plus que les coupes d'Alcon (2). Ce vase était complet en ses moindres parties, sans nul défaut.

Revenons à la ceinture ambiante de ce très-précieux vase, autrement dit à la bande formant frise. Dans la partie évidée sous les queues, je vis deux sujets, dignes de la plus grande admiration, sculptés de cette même façon. J'admirai, sur la face antérieure du vase, une intaille représentant à merveille Jupiter altitonnant. De sa main droite il tenait une tranchante et flamboyante épée prise dans une veine de chrysolithe d'Éthiopie, de son autre main un foudre étincelant fait d'une veine de rubis. Le Dieu était taillé dans une veine de galactite ; il était couronné d'étoiles scintillantes pareilles au foudre et se tenait sur un autel sacré tout en saphir. En présence de sa divine et terrible Majesté je vis un chœur de sept nymphes le fêtant, vêtues de blanc et indiquant l'acte de célébrer

(1) Cité par Virgile dont notre auteur s'est inspiré :

.... pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis ;
Lenta quibus torno facili superaddita vitis
Diffusos hedera vestit pallente corymbos.
(*Buc.* Egl. III, v. 36.)

(2) Ciseleur renommé pour ses vases à boire. (Athénée, *Deïpnosophistes*, XI.)

leur vénération par des chants religieux. Puis elles se métamorphosaient en arbres verdoyants faits de transparente émeraude et couverts de très-brillantes fleurs bleues. Elles s'inclinaient très-dévotement devant le Dieu suprême. Ce n'est pas que toutes ces nymphes fussent entièrement transformées en feuilles, mais la plus proche du Dieu était complètement métamorphosée en arbre et ses pieds avaient pris racine. Sa voisine l'était, sauf les pieds; la troisième de la cein-



ture au dessus avec le commencement des bras, et ainsi de suite de chacune d'elles. Mais toutes laissaient voir au sommet de leur chef virginal la transformation que toutes devaient successivement subir (1).

De l'autre côté du vase apparaissait, taillé en relief, un Dieu festoyant et jovial, ayant l'aspect d'une jeune fille lubrique, couronné de deux longs serpents entortillés, l'un noir et l'autre blanc, enroulant leurs vivantes spirales. Ce Dieu se tenait voluptueusement posé sous une vigne féconde. Des petits génies très-beaux et nus, au visage enjoué, grimpaient après cette treille et

(1) Les Héliades : Mérope, Hélie, Æglé, Phœbé, Lampétie, Æthérie et Dioxippe. Changées en peupliers ou en aûnes.

cueillaient ainsi les lourdes grappes mûres pendantes. Quelques-uns en offraient gracieusement dans des paniers à ce Dieu. Lui, les regardait en acceptant nonchalamment. Il y en avait qui gisaient couchés sur le sol verdoyant, s'abandonnant au doux sommeil que procure le jus de la vigne. D'autres, d'une façon fort experte, faisaient l'œuvre de l'automne qui exprime le moût. D'autres enfin, dans leur oisiveté, chantaient en frappant sur des tambourins bien tendus. Tout cela



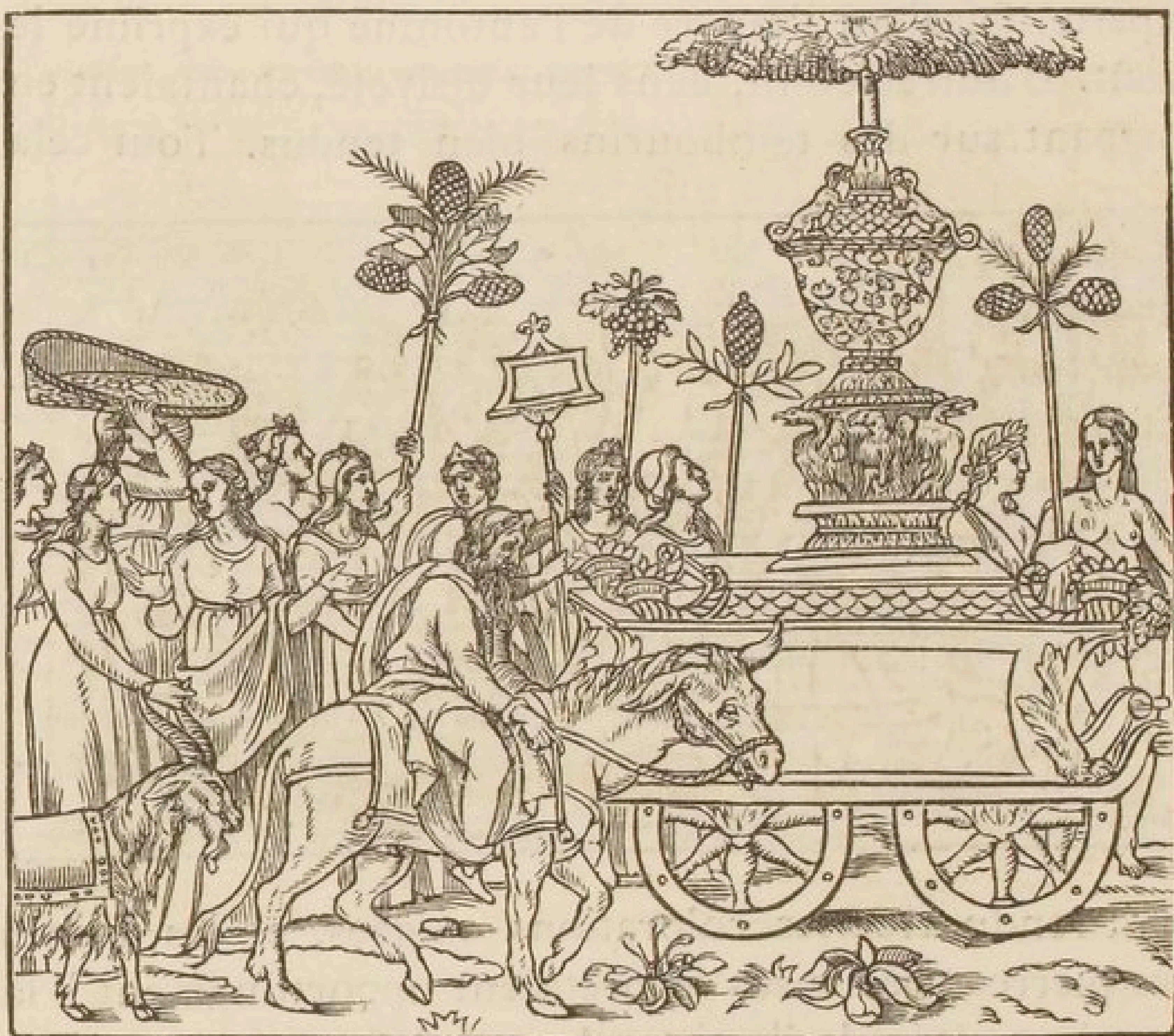
était rendu avec les colorations exigées, et les veines des pierres précieuses se prêtaient opportunément à la pensée arrêtée de l'artiste. Aucun défaut ne se trahissait dans ces images, bien que fort petites, ni dans les plus minimes parties qu'on apercevait toutes distinctement et en perfection.

Dans ce vase était poussée une vigne d'or touffue, aux bourgeons saillants, surchargée de raisins aux grains violets faits d'améthyste de l'Inde, au feuillage de verdoyante sélénite (1) de Perse, pierre qui n'est pas sujette aux mouvements de la Lune et qui plaît à Cupi-

(1) De Σελήνη, Lune. Pierre dans laquelle on croyait voir l'image de la Lune suivant qu'elle était dans son croissant ou dans son

don. Cette vigne protégeait le charroi et ombrageait l'attelage de six.

A chaque angle de la plate-forme du char triomphal resplendissait un candélabre bien fabriqué, posant sur trois pieds en forme de cornes, fait de branches de



corail favorable aux agriculteurs, détournant les foudres et les typhons (1), repoussant les tempêtes, bénin aux buveurs et leur servant d'amulette; tel que Persée n'en trouva pas de semblable au cap des Gorgones (2),

déclin. (Pline, XXXVII, 10.) Au lieu de lire : pierre qui n'est pas sujette..., il faudrait lire au contraire : pierre sujette aux mouvements de la Lune.

(1) Nuages condensés qui tombent comme des géants sur les vaisseaux pour les engloutir.

(2) Près de *Carteïa*, nommée Tartessos par les Grecs, sur le détroit de Gibraltar.

tel qu'il n'y en a pas dans la mer Érythrée (1) ni à Drepanum (2). Un de ces candélabres avait sa tige entièrement faite de céraunie bleue (3) de Lusitanie, pierre amie des tempêtes et principalement chère à Diane. Cette tige, de moyenne grosseur, allait en s'amincissant en forme de balustres allongés ornés de nœuds, d'un travail superbe incrusté d'or et d'une hauteur



de deux pieds. Le second était en très-fine pierre dionysias noire tachetée de rouge, donnant, broyée,

(1) *Arabicus sinus,* Ἀράβιος κόλπος. (Hérodote, II, 11; IV, 39.) Mer Rouge. Le nom d'*Erythræum mare* se donnait aussi à tout l'Océan Indien, y compris la mer Rouge, le golfe Arabique et le golfe Persique.

(2) Il y a Drepanum, cap au S.-O. de l'île de Chypre (Ptol. V, 14; I, 2), auj. capo Bianco; Drepanum en Sicile (Diod. de Sic. 23, 14); Drepanum promontorium Indorum, d'après le roi Juba qui traite d'Indiens les Ethiopiens Troglodytes; nommé aussi Leptè Acron par Pline; sur la côte O. du golfe Arabique, inconnu aux modernes.

(3) De Κεραυνός, foudre. C'est en général une pierre blanche qui tire sur l'azur. On croyait qu'elle recevait l'éclat des astres. Sotacus, cité par Pline, en admettait une noire et une rouge. Une quatrième

le goût de sa divinité (1). Le troisième était en médée (2) de couleur foncée veinée d'or, avec une saveur de nectar. Le dernier était de nébrite (3) dédiée à Bacchus, noire et tachetée de blanc et de noir brillamment mélangés. Chacun avait, dans sa petite conque, une flamme pyramidale d'un feu inextinguible. Un tel éclat, répandu par le reflet des flammes lumineuses dans les fulgurantes pierres précieuses, empêchait de regarder continuellement les œuvres et les sujets divers.

Autour de ce triomphe divin, avec une profonde et solennelle piété, avec une grande pompe religieuse, un nombre infini de Ménades (4), les cheveux dénoués et épars, quelques-unes toutes nues ou simplement couvertes d'un vêtement virginal flottant qui leur tombait des épaules, quelques-autres vêtues de nébris, c'est à savoir d'un vêtement fait d'une peau de daim versicolore, sans qui que ce soit de l'autre sexe, et jouant des cymbales ou des flûtes, accomplissaient les Orgies (5) sacrées, poussant des clameurs et faisant des bacchanales comme dans les Triétériques (6), avec des thyrses

espèce, très rare, ne se trouvait que dans les endroits frappés par la foudre. (Isidore, XVI, 13.)

Nubibus illisis cœlo cadit iste lapillus,
Cujus apud Grœcos extat de fulmine nomen.
(Marbodeus, XXII.)

(1) Pierre de Bacchus. Réduite en poudre et mêlée avec l'eau, elle lui donnait le goût du vin.

(2) Pierre qui rend un suc couleur de safran, trouvée dit-on par Médée.

(3) De νεϐρίς, peau de faon, dont Bacchus, à qui la nébrite était consacrée, était, dit-on, vêtu. Il y avait des nébrites noires.

(4) Prêtresses de Bacchus et de Cybèle, de μαίνεσθαι, être en fureur.

(5) Mystères de Bacchus, de 'Οργή, colère.

(6) Ou Triétérèdes, fêtes que les Thébains célébraient sur le mont Cithæron en l'honneur de Bacchus, vainqueur des Indes et surnommé Triétérix, parce qu'il avait mis trois ans à accomplir cette conquête.

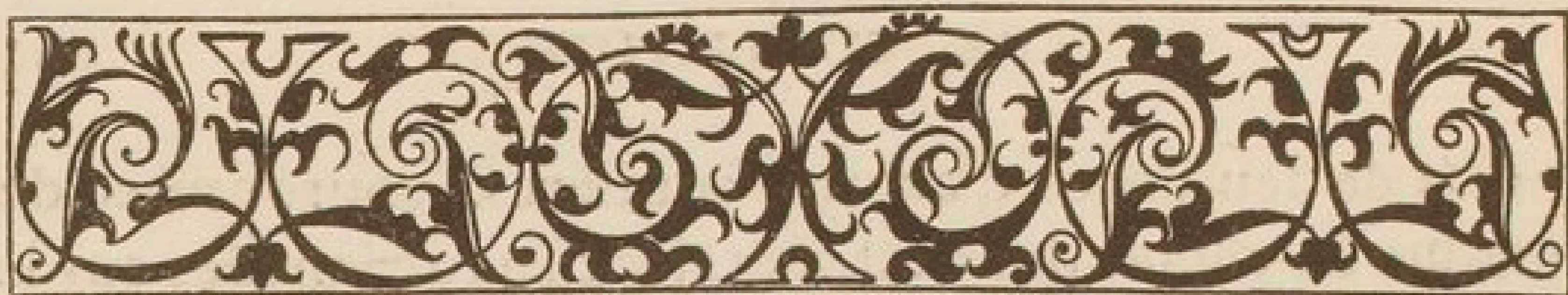
ornés de feuillages d'arbres conifères, couronnées de feuilles de vigne, dont elles étaient enguirlandées sur le corps nu, sautant et courant. Le vieux Silène, monté sur son âne, suivait immédiatement la marche triomphale. Derrière ce chevaucheur venait un bouc au poil hirsute que l'on menait joyeusement, orné pour la pompe du sacrifice. Une des suivantes, avec un rire désordonné et des gestes furibonds, élevait un van (1) en joncs. C'est ainsi, c'est avec leur très-vieux rite, que toutes, Mimallones, Satyresses, Bacchantes, Lénées (2), Naïades et Tityres (3), suivant confusément ce quatrième triomphe, le célébraient amoureusement, proférant à haute voix ce cri vénéré : *Evohé Bacche!*

(1) En souvenir du van qui servit de berceau à Bacchus.

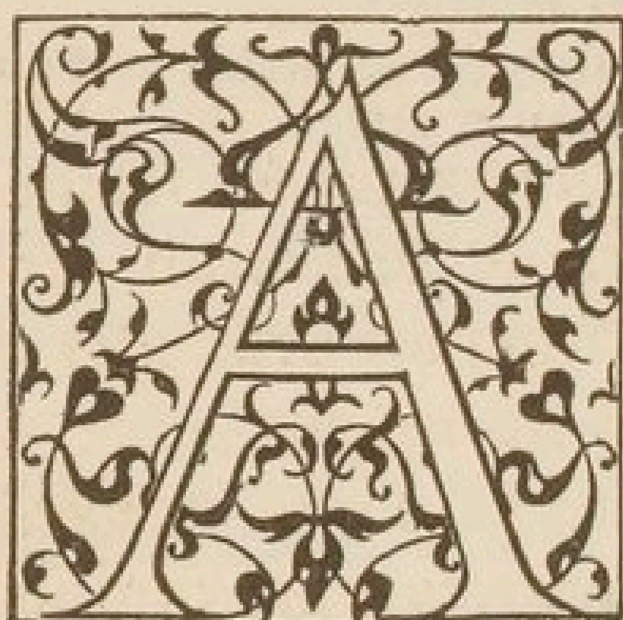
(2) Λῆναι, de Ληνός, pressoir, nom de Bacchantes.

(3) Le tityre est, à proprement parler, le fruit d'une brebis et d'un bouc. Ce mot veut dire aussi berger, chalumeau et satyre.





La nymphe énumère à Poliphile la *foule des amants juvéniles et des divines jeunes filles amoureuses; elle lui dit celles qui furent aimées des Dieux et comment elles le furent; elle lui montre les chœurs des vaticinateurs sacrés.*



SSURÉMENT personne ne serait capable de se monter à une éloquence assez forte, pour que, dissertant sur ces divins arcanes, il parvînt à s'en tirer avec abondance et pleinement, à exprimer en suffisance, par des paroles, et toute cette pompe céleste, et ces triomphes sans fin, et cette gloire solide, et cette allégresse festoyante, cette danse joyeuse et sacrée autour de ces chars extraordinaires au sextuple attelage, spectacle mémorable. Joignez-y les illustres adolescents, la troupe fournie des innombrables et joyeuses nymphes dont la prudence, la gravité dépassaient leur âge si tendre, réunies qu'elles étaient à leurs chers amants pubères, mais encore imberbes, dont quelques-uns, toutefois, les joues entourées délicieusement du premier et soyeux duvet, s'ébattaient gaillardement. Beaucoup portaient des torches allumées et flambantes. J'aperçus quelques Pastophores. Il y en avait qui

tenaient de hautes lances décorées de dépouilles antiques. D'autres élevaient des trophées arrangés et composés excellemment. Ils précédaient, en se jouant, les mystérieux triomphes, et poussaient des cris de joie qui retentissaient jusqu'au ciel. D'aucuns avaient des instruments à vent, divers de forme et variés d'embouchure, trompes contournées ou droites, flûtes sonores. D'aucuns dansaient sur des rhythmes céleste sexaltant la gloire des éternels triomphes, jouissant d'amours ineffables et de plaisirs immortels, à un degré que la puissance du génie humain serait incapable d'imaginer. Ils circulaient sur la terre fleurie et fortunée, par la contrée bénie, par les champs renouvelés, demeure consacrée et très-sainte des bienheureux, et que n'encombrait ni n'obstruait aucun arbuste croissant; mais le sol tout entier formait un pré très-uni couvert d'une herbe odorante sursemée d'une infinité de fleurs charmantes, de toutes les couleurs et de toutes les formes, d'une odeur suave au point qu'on ne le saurait dire. Ces fleurs ne craignaient pas les attaques brûlantes de Phœbus qui, dans ce lieu plaisant ne lançait point ses très-rapides chevaux à la rencontre d'une nouvelle Hespérie (1). Mais l'air était là toujours pur, toujours nettoyé des vapeurs nébuleuses, éternellement clair. Le jour y demeurait invariable, la terre continuellement couverte d'herbes et de fleurs parfumées qui renaissaient, semblables à une peinture gracieuse et recherchée, sans se faner jamais, toutes fraîches de rosée, d'une coloration que le temps ne ternissait pas. On y trouvait les quatre espèces de violiers, le pavot (2), le mélilot, l'anémone, le bluet, la ni-

(1) Fille d'Hespérus, femme d'Atlas; le Couchant.

(2) Dans le texte il y a *paralisis*, fautif pour paralius ou paralios, nom que Pline donne à la première et à la troisième espèce de pavots, parce que l'une et l'autre viennent dans les lieux maritimes.

gelle (1), le cyclamen, la renoncule, l'ancolie, le muguet, l'amarante, la stachide (2), le nard roide, le nard celtique (3), l'ambroisie (4), la marjolaine, la menthe (5), le grand et le petit basilics et autres menues plantes ou herbes odoriférantes et fleuries, toutes les espèces d'œillets, des petits rosiers de Perse chargés de roses odorantes, des roses cent feuilles et de toutes les couleurs, bien d'autres fleurs sans nombre encore ainsi que des simples embaumés et charmants. Tout cela venu sans le travail de l'homme, distribué le plus joliment du monde par la généreuse Nature elle-même, toujours maintenu sans culture dans une verdoyante floraison qui ne tombait jamais, avec une grâce et un charme persistants.

Là donc se trouvaient les insignes et jolies jeunes filles d'une beauté reconnue. Je vis Calisto l'Arcadienne, fille de Lycaon, en compagnie de Diane qu'elle ne reconnaissait pas; Antiope la Lesbienne, fille de Nyctéus, avec le satyre révéré (6); Issa, fille de Macharée, avec son cher pasteur (7); l'antique fille d'Écho (8) et Danaë adolescente. Je vis la fille d'Atha-

(1) *Gith. Nigella sativa, Melanthion* (Cels., II, 33), *Melanspermion* (Colum, VI, 34).

(2) *Stachys*, de στάχυς, épi, *vulgo* Etiaire.

(3) *Nardus Stricta et Saliunca*. Colonna se sert du mot *Spiconardo*, ce serait alors le Spica-Nard ou Nard Indien, substance végétale qui ne nous vient de Ceylan que coupée et en petits paquets. — Le Nard celtique (*Saliunca*) ou N. de Crète se nomme aussi Valériane celtique.

(4) *Xanthum*, Lampourde.

(5) *Idiosmo*, fait du Grec ἡδύοσμον, menthe, c'est-à-dire qui sent bon.

(6) Aimée par Jupiter qui prit, pour l'approcher, la forme d'un satyre.

(7) Fille de Macharée, héros Lesbien, aimée d'Apollon qui prit la forme d'un berger.

(8) *Figliola di Acco*. 'Αχώ, Dorique pour 'Ηχώ. Pan aima la nymphe Echo : on prétend qu'il en eut une fille nommée Jynx.

mase (1) et Astérie née du Titan Céus (2), ainsi qu'Alcmène se gaudissant avec son faux mari (3). Ensuite, et successivement, je contemplai la délicieuse Ægine, prenant un plaisir extrême au fleuve limpide ainsi qu'au feu divin (4), la mère de Phyllius (5), et celle de Ménéphron (6) qui s'ébattait avec son fils à la manière paternelle. Je vis une autre fille de Dioné, le sein chargé de belles fleurs, se retournant vers le serpent tortueux (7). Je vis la belle enfant ne se désolant plus de ses cornes naissantes (8). Je vis Astyochée (9), je vis Antigone, fille de Laomédon, qui se consolait de pouvoir voler avec ses plumes (10) et Curitis (11) qui inventa le premier quadrige. Je vis la nymphe Garamantide (12) qui dansait ayant le bout du doigt retenu par un crabe armé de pinces, alors qu'elle lavait ses pieds délicats

(1) Ce serait Hellé, mais comme il la cite plus bas, peut-être a-t-il voulu parler d'Ino, femme d'Athamase.

(2) Fille de Céus et de Phœbé, mère d'Hécate, poursuivie par Jupiter et changée en caille, donne son nom à l'île d'Ortygie (ὄρτυξ, caille).

(3) Jupiter sous les traits d'Amphitrion.

(4) Fille du fleuve Asope, enlevée par Jupiter qui l'approcha sous la forme d'une flamme.

(5) Il veut parler de Hirié dont le fils fut changé en cygne au moment où il se jetait du haut d'une montagne, désespéré de ce que Phyllius lui refusait le don d'un taureau. (Ovide, *Mét.* VII, v. 380.)

(6) Entretint avec sa mère Billas un commerce incestueux.

(7) La Dryade Eurydice.

(8) Io, métamorphosée en vache.

(9) Il y a plusieurs Astyochée, c'est sans doute celle qui était fille de Priam.

(10) Changée en cigogne.

(11) Curitis, de *curis*, vieux mot Sabin qui veut dire lance, épithète de Junon. Mis ici sans doute pour Coria, nom donné par les Arcadiens à la Minerve, fille de Jupiter et de Coriphe, une des Océanides et qu'ils regardaient comme l'inventrice des quadriges. (Cicéron, *Nat. Deorum*, III, 23.)

(12) Fille du roi des Garamantes, peuple de Mauritanie, enlevée par Jupiter Ammon dont elle eut Jarbas.

dans le fleuve Bagrada (1). Puis j'aperçus envolée une caille fugitive poursuivie par un aigle aux serres crochues (2), puis Érigone dont je vis l'éclatante poitrine couverte de vignes savoureuses (3), puis la fille du roi de Cholon (4) se complaisant auprès d'un robuste taureau, la femme d'Énipée gracieuse envers le simulacre de son mari (5), la mère d'Almops s'amusant paisiblement avec un bélier à la laine hirsute (6), la vierge Mélantho avec la bête nageante (7), et Phyllire, fille de l'antique Océan, avec le père de Chiron (8). Après quoi je vis la législatrice Cérès couronnée de blonds épis, tenant embrassée l'hydre squammeuse avec une volupté profonde (9), la très-charmante nymphe du Tibre Lara (10) se récréant avec Argiphonte (11), enfin la belle nymphe Juturna (12) et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

(1) Fleuve du territoire de Carthage qui prend sa source dans le mont Mampsarus en Numidie.

(2) C'est encore Astérie, poursuivie par Jupiter.

(3) Fille d'Icarion, aimée de Bacchus qui, pour la séduire, se changea en grappe de raisin.

(4) Évidemment Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, que l'auteur fait roi de Cholon (Χωλὸν τεῖχος), ville de Carie, citée par Apollonius.

(5) Tyro, femme d'Enipée, fleuve de Thessalie, dont Neptune prit la forme pour la séduire.

(6) Encore Hellé, fille d'Athamase en compagnie du Chrysomallus ou bélier à la toison d'or, sur lequel passant l'Hellespont elle se noya et dont elle eut un fils nommé Almops que Colonna appelle *Alpe* et qu'il fait son père.

(7) Nymphe, aimée de Neptune qui se métamorphosa en dauphin pour la séduire.

(8) Saturne.

(9) Allusion à un des dragons attelés au char qu'elle donna à Triptolème.

(10) Fille d'Alcmon, que Mercure aima après lui avoir coupé la langue par ordre de Jupiter. C'est une nymphe des eaux, mère des Lares.

(11) Surnom de Mercure pour avoir tué Argus.

(12) Ancienne divinité du Latium, que Virgile fait sœur de Turnus

Alors je pris plaisir, quoique privé de sens et stupide, à contempler, l'esprit tendu et attentif, la foule céleste et les divins triomphes, au milieu de ces chœurs, dans la campagne délicieuse. Ce m'étaient choses totalement inconnues, encore que je visse bien qu'il s'agissait d'amoureux mystères. La nymphe divine, ma fidèle compagne et mon guide, me dit, toute provocante, sans que je l'interrompisse, avec un parler doux et pur : « Mon Poliphile, vois-tu celles-ci ? » me désignant celles qui, au temps passé, avaient été ardemment aimées par le grand Jupiter. « Vois-tu » celle-là qui fut également chérie ? et cette autre ? » C'est une telle, et ces divinités furent captivées par » son doux amour. » Elle me signalait de plus sa noble et royale progéniture. Toute secourable, elle me disait encore son nom que j'ignorais. Puis elle me montra une adorable bande de jeunes vierges à laquelle présidaient trois dames tenant par le chemin des attitudes divines (1). Poursuivant, elle me dit amoureusement, avec son visage angélique légèrement altéré : « Mon » Poliphile, je veux que tu comprennes qu'il n'est » donné à nulle femme mortelle d'entrer ici sans sa » torche allumée, soit par un amour ardent, soit par » un labeur extrême, ainsi que tu me vois porter la » mienne, dans la sûre compagnie de ces trois dames. » Puis, soupirant du fond du cœur, elle ajouta : « Il » faudra que, grâce à ton amour, j'éteigne cette torche » lorsque j'en ferai l'offrande au second temple, ainsi » que tu le verras. » Ce discours pénétrait dans mon cœur enflammé, tant il m'était précieux et cher qu'elle me nommât ainsi : « Mon Poliphile » ; car j'étais convaincu qu'elle était réellement Polia. Aussi, tout troublé dans le fond de moi-même par une douceur

(1) Sans doute les trois Grâces.

suprême, je me sentais renaître de la tête aux pieds, je sentais mon cœur combattu s'en aller tout entier à elle, et mon visage, ainsi que mes soupirs étouffés trahissaient chez moi ce véhément effet. Elle, intelligente, s'apercevant de ce nouvel incident, brisa court avec calme et se prit à me dire d'un ton caressant : « Oh
» combien en est-il qui volontiers se contenteraient
» d'entrevoir ce que tu perçois clairement! C'est pour-
» quoi hausse ton esprit et admire avec empressement,
» ô Poliphile, ces quatre autres nymphes illustres et
» nobles qui, pleines de respect et généreuses, parta-
» gent équitablement leur sort avec les adolescents
» qu'elles aiment. Infatigables ils se vont ensemble,
» joignant attentivement leurs éloges aux doux sons
» des notes et des vers mesurés, tout en célébrant
» les triomphes suprêmes, au milieu d'un air empli
» du très-gracieux gazouillement des divers petits
» oiseaux. »

En tête du premier chœur chantant, louant le premier char et lui faisant ovation, dansaient les très-saintes Muses précédées de leur divin joueur de lyre (1). Ce triomphe céleste était suivi par une élégante demoiselle Parthénopéenne du nom de Leira (2), au front couronné de l'éternel laurier. Elle faisait compagnie à une très-belle enfant appelée Mélanthia (3), emplie de beautés magnifiques, se tenant embrassée avec son

(1) Apollon Musagète.

(2) De λείριον, lys, fleur de lys. Il s'agit de la poésie de Virgile enseveli à Parthénope (Naples) :

Mantua me genuit : Calabri rapuere; tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

(Épitaphe apocryphe de Virg.).

(3) Nom formé sans doute de μέλος, mélodie, chant lyrique, et de ἄνθος, fleur.

divin père (1). A ses vêtements on reconnaissait en elle une superbe Grecque. C'est sur elle que, jadis, le grand Macédonien appuyait en dormant sa tête appesantie (2). Elle portait une lampe resplendissante qui déversait libéralement la lumière sur les compagnes qui la suivaient; sa voix et son chant étaient plus suaves que celui des autres. Ici l'illustre nymphe me montra la très-antique Iphianassa (3) et le père ancien, fils d'Himérus (4), avec ses chères filles, se livrant à de doux chants, et puis encore, jointe à celles-là, une très-faconde et très-libre Lychoris (5). Une matrone chantait entre deux frères Thébains avec la belle Sylvia (6). Toutes, et bien d'autres avec, dansaient paisiblement aux doux sons de la lyre céleste et des instruments musicaux, à l'entour du premier char triomphal, et chantaient habilement en chœur en grande magnificence et grand apparat.

Au second et glorieux triomphe, je vis l'insigne Némésis (7) avec Corinne la Lesbienne (8), Délie (9),

(1) Homère.

(2) C'est l'*Iliade*, dont Alexandre le Grand faisait son livre de chevet. On doit à ce prince la fameuse diorthose, dite de la cassette. Il lut de suite les livres d'Homère en compagnie de Callisthène et d'Anaxarque. Après avoir consigné par écrit certaines remarques, il mit le tout dans une cassette d'un grand prix provenant des dépouilles des Perses. (Strabon, XIII. I. 27.)

(3) Ancien nom d'Iphigénie. (Sophocle, *Electre*, 157.)

(4) Asopus, père de trois filles changées en îles.

(5) Maîtresse du poète Gallus, fils d'Asinius Pollion, qu'elle quitta pour suivre Antoine dans les Gaules. (Virg. *Egl.* X, 2. — Properce, I, 25, 91. — Martial, 8, 73, 6.)

(6) La *Thébaïde* de Stace et les *Silves*.

(7) Il entend par là, sans doute, la poésie satirique.

(8) Corinne n'était pas Lesbienne. La rivale de Pindare était de Tanagra, ou de Thèbes en Béotie. On connaît encore deux Corinne une de Thespie, et l'autre aimée d'Ovide (*Amor. passim*).

(9) *Et tibi nescio quas dixit mea Delia pœnas.*

(Tibulle, I, 6, 55.)

Neæra (1) et quantité d'autres amoureuses ou lascives, chantant à haute voix des louanges immortelles en s'accompagnant du crotale de Sicile (2).

Au troisième et pompeux triomphe, la nymphe à la peau lisse me donna de semblables indications et me dit : « Vois celles-ci. C'est Quintilia (3), c'est Cynthie » la nautique (4) avec beaucoup d'autres qui s'épan- » chent mélodieusement en vers délicieux. Admire la » vierge Violantilla tenant sa colombe (5) et cette autre » pleurant son passereau (6). »

Devant ceux qui célébraient le quatrième char triomphal marchaient la noble Lydé (7), Chloé (8), Lydia (9),

(1) Horace (*Od.* III, 14, 21).

(2) Instrument formé de deux pièces de bois, réunies par une poignée droite, que l'on faisait claquer l'une contre l'autre, et spécialement employé dans le culte de Cybèle.

(3) Maîtresse de Calvus, orateur célèbre.

Hæc etiam docti confessa est pagina Calvi
Cum caneret miseræ funera Quintiliæ.

(Properce, II, 34, v. 90.)

(4) Maîtresse de Properce :

Cynthia quin etiam versu laudata Properti.

(Properce, II, 43, v. 93.)

(5) Stella Violantilla, chantée par Stace.

.... *Hic nostræ deflevit fata columbæ.*

(*Silv.* I, 2, v. 102.)

(6) Lesbie, aimée de Catulle qui chanta la mort de son passereau.

Passer, deliciæ meæ puellæ.

(II, 1.)

(7) Aimée d'Antimaque, poète de Claros ou de Colophon, qui écrivit une élégie sur sa mort. (Plutarque, *Cons. Apoll.*, 9; Athénée, XIII.)

(8) *Me nunc Thressa Chloe regit*
Dulces docta modos et cytharæ sciens.

(Horace, *Od.*, I, 23.)

(9) Horace (*Od.*, I, 8, 1 ; 13, 1).

et Néobule (1) avec la charmante Phyllis (2) et la belle Lycée (3) et Tiburna (4) et Pyrrha (5) se jouant voluptueusement aux sons de la cithare. Puis, à la suite de ce quatrième triomphe, parmi les Ménades, suivait une superbe demoiselle qui chantait avec l'amoureux Phaon dont la belle tête excitait sa chair (6).

Immédiatement après, la nymphe me montra une très-honnête dame vêtue de blanc, puis une autre habillée de couleur verdoyante.

C'est ainsi que très-joyeusement toutes viraient et circulaient par la plaine agréable et fleurie. Quelques-unes étaient laurées, quelques autres étaient couronnées de myrte ou de divers feuillages et ornements, se livrant à de solennelles prières, à de religieux, divins et glorieux discours, goûtant la satiété du plaisir, sans fin, sans ennui, sans fatigue, en pleine gloire, jouissant entre elles des aspects bénis de ces contrées fortunées, de cette sainte patrie, sans que rien vînt interrompre leur très-paisible et très-heureuse possession.

(1) Fille de Lycante, qu'Archiloque contraignit à se pendre.

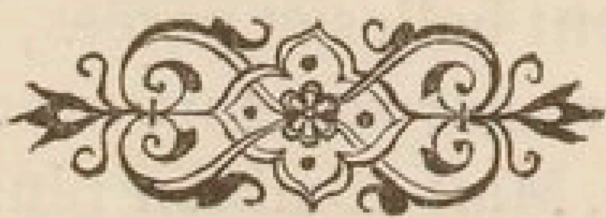
(2) Fille de Lycurgue, roi de Thrace; qui se pendit désespérée de n'avoir pu obtenir Démophon, et métamorphosée en amandier.

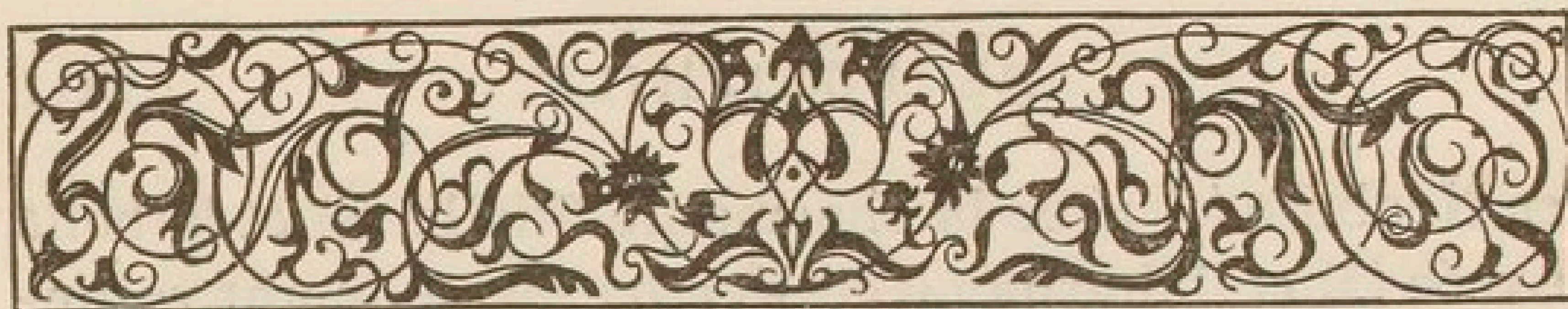
(3) *Audivere, Lyce, Dî mea vota, Dî.*
(Horace, *Od.*, IV, 13, 1.)

(4) Sil. Italicus (II, 554).

(5) Femme de Deucalion. (Ovide, *Met.*, I, 350.)

(6) Sapho, amoureuse de Phaon, jeune homme de Lesbos.





La nymphe, ayant suffisamment décrit

à Poliphile les mystères triomphaux et le divin amour, lui conseilla d'avancer toujours plus en des lieux où il pût voir encore d'autres nymphes innombrables en compagnie de leurs très-chers amants, se livrant à mille ébattements parmi les fleurs, sous les ombrages frais, au bord des clairs ruisseaux, auprès des fontaines très-limpides. On verra comme quoi Poliphile, exaspéré par son amour extrême, s'apaisa dans l'admiration que sa belle nymphe lui causa.



ON-SEULEMENT il se réputerait heureux, mais il le serait encore par-dessus tous, l'homme à qui, par grâce spéciale, serait concédée la jouissance continuelle de ces pompes divines, de ces triomphes célestes, de ces divertissements glorieux, la jouissance de ces lieux charmants, de ces déesses, semi-déesses et nymphes incroyablement belles et parées, l'homme à qui serait accordé de partager son sort avec elles, de les contempler sans cesse. Mais combien plus heureux serait-il encore de vivre auprès d'une nymphe tellement illustre, à la parure virginale exquise et divine, de la posséder

pour compagne, de l'avoir pour guide et pour sincère conductrice! Quant à moi, je n'estimai pas cela une part petite ou médiocre de béatitude. J'admirai ces choses réellement et demeurai un grand moment pensif et joyeux au delà de toute estimation, m'émerveillant outre mesure; alors la tendre et délicieuse demoiselle, qui me conduisait, me dit d'un ton caressant : « Poliphile, avançons à cette heure. » Partant aussitôt, nous nous mîmes gaiement en marche vers les fraîches fontaines et les ruisseaux ombragés. Là, autour des champs fleuris, circulaient des petits fleuves rapides, des sources vives qui surgissaient avec des eaux cristallines et coulaient en gracieuses vagues mignonnes. Dans ces ondes pures se miraient, en dehors du tendre feuillage, le fils épanoui et purpuréen de la nymphe Liriopé (1), ainsi que la fluviale et rouge balsamine (2) et, çà et là dispersés, des glayeuls (3) fleuris. Toutes ces belles rives étaient pleines d'autres fleurs charmantes et superbes poussant au milieu d'un gazon vert et gai. Cet endroit bienheureux occupait un ample et large circuit ; il était entouré de montagnes boisées d'une hauteur médiocre, couvertes de lauriers verts, d'arbousiers chargés de fruits, de grands pins chevelus et sapins, de myrtes blancs et moyens. Au bord des petits canaux limpides au lit de gravier, sur le sol couvert, par endroits, de sable blond, croissaient des germandrées (4)

(1) C'est le narcisse. Narcisse était fils de la nymphe Liriopé et du fleuve Céphise.

(2) La balsamine sauvage ou *impatiente n'y touchez pas*, qui vient dans les lieux frais et couverts.

(3) C'est l'iris : Εἶρις αγρία des Grecs.

(4) Cette labiée est le *Teucrium*, ainsi nommé de Teucer, frère d'Ajax, qui est prétendu avoir découvert ses propriétés médicinales. Il s'agit ici, sans doute, de la germandrée *scordium* qui passait pour un remède souverain contre la goutte et dont Charles-Quint, qui en prit pendant 60 jours, put constater l'inefficacité.

aquatiques à triples feuilles, au travers desquelles l'eau fugitive s'écoulait avec un doux murmure.

Là se trouvaient, en quantité, des nymphes délicates et divines, d'un âge très-tendre, exhalant le parfum de leur virginité en fleur, belles au delà de toute croyance, faisant compagnie à leurs amants impubères, habitants indigènes de ce très-noble endroit. Quelques-unes de ces nymphes, à la mine hardie, se montraient charmantes dans les eaux pures. Elles avaient gracieusement relevé leurs légers vêtements de soie brillante, aux diverses teintes agréables, qui, rassemblés sur leur bras de neige, laissaient voir, au travers de leurs plis menus et animés, la forme svelte, curviligne de leurs flancs charnus, découvrant leurs jambes blanches et leurs mollets arrondis jusqu'à leurs genoux potelés. Les eaux courantes et limpides baignaient leurs talons courbes. Je sentais qu'il y avait là de quoi bouleverser n'importe qui, fût-ce le moins porté, le plus inapte à l'amour et le plus éteint. Ces eaux réfléchissant l'extrême blancheur de leurs membres purs et brillants, répercutaient toute la joyeuse compagnie dans les ondes unies où le courant était faible, et laissaient voir, comme en un miroir splendide et poli, tous ces visages célestes. Les pieds menus, allant en amont du courant, brisaient les petites ondes qui les frappaient en bouillonnant et, sonores, sautaient à l'encontre. Quelques-unes de ces jeunes filles se tenaient, par les ondes, enlacées joyeusement à des cygnes aux pieds palmés qui nageaient apprivoisés, et, puisant l'eau dans leur main creuse, elles se la jetaient, en riant, l'une contre l'autre. D'aucunes se tenant sur l'herbe tendre, le long des rives arrosées, s'appliquaient à tresser des parures de fleurs odorantes et versicolores. Elles les offraient familièrement à leurs amants touchés de reconnaissance. De plus, elles ne leur refusaient pas les amoureux baisers succulents et

suaves ; bien au contraire, même, elles en dispensaient d'appliqués plus fortement que ne le sont les bouches des tentacules des polypes, plus strictement que ne le sont les coquillages après les écueils de l'Illyrie ou les carènes des navires ; baisers adhérant comme des morsures, mettant en jeu les petites langues nourries de musc odorant à travers les lèvres riantes et humides, mordillant, imprimant, avec les dents menues, des marques innocentes sur les gorges blanches. D'autres de ces jeunes gens s'étaient nonchalamment assis parmi les herbes vertes et les fleurs diaprées, le long des rives décorées et bordées, non de roseaux, mais des floraisons les plus belles, à travers lesquelles les ondes coulant plus claires que celles de l'Axius en Mygdonie (1), se brisaient, sonores contre les pieds des lauriers roses. Là, sous l'ombrage des arbres, enlacés les uns aux autres comme les cheveux vipérins de Méduse, plus enchevêtrés, dans un délectable embrassement, que la cuscute (2) emmêlée, ils s'étreignaient plus étroitement que le lierre serpentant ne fait des vieux ormes et des très-antiques édifices. Les nymphes ne se montraient point cruelles envers leurs amants révérés. Elles ne leur refusaient rien, et, remplies d'un amour correspondant, elles se montraient tout bonnement consentantes, livrant à leur désir leur poitrine nue et fournie. Ceux-ci s'en laissaient voir reconnaissants outre mesure, le témoignant par leurs gestes amoureux, plus délectables et plus gracieux que ne sont au cruel et implacable Cupidon les larmes qu'il fait répandre, que ne sont aux prés herbeux les frais ruisseaux et la rosée matutinale, que la forme choisie ne l'est à la matière.

(1) Fleuve et canton de la Macédoine.

(2) Plante à tige filiforme, cuscute à grandes fleurs, *vulgo :* cheveux du diable ; cuscute à petites fleurs, *vulgo :* teigne.

Quelques-uns chantaient, d'une voix contenue entremêlée de faibles soupirs s'échappant de leur poitrine en feu, des vers d'amour élégamment tournés, avec des accents d'une suavité à enivrer les sauvages cœurs de pierre, à dompter la raideur de l'inaccessible mont Caucase, à contrarier les effets de la lyre d'Orphée, à vaincre l'aspect maléficiant de Méduse, à rendre plaisant et à séduire n'importe quel monstre horrible, à calmer le mouvement continuel de Scylla (1) pleine de rage. D'autres se tenaient appuyés contre le chaste sein des jeunes filles assises, leur contant les tours galants du haut Jupiter, tandis que les nymphes, souriant finement, entouraient leurs cheveux frisés de charmantes guirlandes de fleurs et d'herbes odorantes dont elles les couronnaient avec un plaisir extrême. Des groupes feignaient de se repousser et de se fuir tout en s'adorant; puis ils se poursuivaient et se couraient sus. Quelques-unes des jeunes filles proféraient, de leur petite bouche, de riantes et féminines clameurs; leurs tresses blondes pendant éparses sur leurs épaules lactées qu'elles voilaient, brillaient comme des fils d'or, serrées qu'elles étaient de tige de myrte vert. Bon nombre les avaient attachées avec des écharpes flottantes, ou nouées dans un arrangement de coiffure avec des rubans d'or garnis de gemmes. En les rejoignant, les jeunes gens se baissaient pour cueillir de belles fleurs dont ils emplissaient leurs mains potelées, puis, avec des feintes amoureuses, les jetaient, en s'ébattant et en plaisantant voluptueusement, à leurs beaux visages. D'autres posaient des roses effeuillées entre les seins enfermés dans des corsages strictement lacés, et appliquaient aux

(1) Fille de Phorcus et de la nymphe Crateidos; changée par Circé, sa rivale, en chien aboyant, elle se jeta de désespoir dans la mer et devint un écueil redoutable aux navigateurs. (Hyginus, *fab.* 189.)

jeunes filles un succulent baiser. Tantôt ils se frappaient mutuellement avec des mains inoffensives, sans brutalité ni sans choc, s'administrant de douces tapes sur les joues aux riantes fossettes plus rougissantes que le splendide Phœbus sur le char de la fraîche Aurore. Ils se livraient les combats les plus nouveaux et les plus inouïs, tels qu'Amour n'en sut jamais simuler. Quant aux nymphes, elles étaient toutes joyeuses et allègres, avec des gestes et des mouvements enfantins, avec une simplicité virginale, libres de toute préoccupation triste, exemptes des excitations de la Fortune changeante ; cela sous les ombrages tempérés des sœurs en larmes (1) du malheureux Phaëton, de l'immortelle Daphné (2), des pins chevelus aux feuilles semblables à de fines aiguilles, de l'arbre teint du sang écumant des infortunés Babyloniens (3), des cyprès droits, des très-verts orangers et cédratiers, ainsi que d'autres superbes arbres feuillus et toujours verts, chargés de fleurs et de fruits abondants on ne peut plus beaux et parfumés. Ces arbres, régulièrement disposés le long des rives gracieuses, étaient dispersés par la plaine à des distances modérées. Ils étaient séparés par des intervalles de terrain revêtu d'herbes et rempli de vertes pervenches aux fleurs bleues. Oh ! quel cœur serait assez froid, serait assez glacé pour ne se point sentir embrasé par la contemplation directe des soins vraiment délicieux que se rendait leur égal et réciproque amour ! Je pensai donc, avec raison, que Diane, la chasseresse, en eût été tout incendiée, ainsi que la glaciale

(1) Les sœurs de Phaëton, pleurant sa catastrophe, furent changées en peupliers et leurs larmes en ambre. (Ovid., *Met.* II et III.) Voir la note ci-dessus, p. 286.

(2) Le laurier.

(3) Le mûrier. Voyez la fable de Pyrame et Thisbé. (Ovid. IV, 55 à 166.)

Hélice (1), par elle poursuivie. C'est au point que j'oserais presque émettre cette bizarre idée, que les esprits infernaux ne souffrent d'autre tourment que l'envie inspirée par ces bienheureux qui sans cesse vivent en pleines délices, en pleins triomphes, dans une extrême volupté, sans jamais éprouver du bonheur présent ni dégoût ni satiété.

Cela fit que, maintes fois, par l'office de mes yeux, mon cœur doucement embrasé et grandement allumé poussait mon âme amoureuse jusqu'à ma bouche hésitante. Mon esprit demeurait fixé aux plaisirs délicieux. Il regardait avec curiosité les savoureux baisers et les nombreux guerdons de l'ailé Cupidon. Il me sembla vraiment que je sentais mon âme opérer, en ce trajet, son passage et sa douce migration aux derniers confins de la béatitude. Il en résulta que je demeurai privé d'âme, stupéfié au-delà de toute proportion. Il me semblait que j'eusse pris un philtre. Ma mémoire persistante me représentait les onguents de la malfaisante Circé, les herbes puissantes de Médée, les dangereux chants des sirènes, les vers funèbres du Pamphylien (2). Aussi je me doutai judicieusement que les yeux corporels ne peuvent rien voir de ce qui est en dehors de l'humanité, et que le corps très-humble, ignoble et pesant ne se peut trouver là où les bienheureux immortels goûtent le repos.

J'échappai, toutefois, à mes longues et anxieuses réflexions, à mes imaginations fantasques, me rappelant, tout plein encore d'une vive admiration, les choses saintes et divines que j'avais vues pleinement et ouvertement. J'en vins à reconnaître que je n'étais pas en

(1) Ἑλίκη. C'est la grande Ourse, que l'on confond avec Callisto.

(2) Pamphylien, fils d'Armenios, que Platon appelle Her (Ἤρ) et qu'il représente comme un messager apportant des nouvelles de l'autre monde. (Platon, *Rep.* X. — Plutarque, *Sympos.* IX, *quæst.* V. 2.)

face de décevants prestiges ni de magies trompeuses mais simplement d'effets que je ne comprenais qu'imparfaitement.

Or, tout occupé à regarder attentivement ces jeunes filles, et surtout l'admirable nymphe sise à mon côté, tout contre moi, je sentis mon triste cœur se mourir sous le coup des blessures continuelles que lui faisaient les dards amoureux dont ses yeux étaient pleins. Ils excitaient outre mesure ce cœur pensif, errant et vagabond, qui, toujours tendant vers elle et s'y concentrant, comme en un unique objectif, rappelait mon âme mise à mort pour la rallumer rigoureusement aux feux antérieurs.

C'était pour cette âme une cruelle souffrance que de ne point oser lui demander si elle était bien ma divine Polia tant désirée. D'autant qu'auparavant elle m'en avait donné une connaissance douteuse; mais je craignais de l'offenser imprudemment, car mon rude et inculte langage aurait pu ne pas lui convenir. Ma voix émue, déjà parvenue à mes lèvres fermées, était réprimée pour cette raison. Quoi qu'il en fût, envahi par une stupeur extraordinaire, tel que Sosie trompé par l'Atlantiade (1) qui le simulait, en grand suspens, je me retrouvai tout hésitant au fond du cœur, scrutant avec des regards perçants les opérations célestes, investi par un ardent désir, d'autant plus que j'étais mis outre mesure en appétit, si bien que je me dis à moi-même : « Oh que vivement je souhaiterais d'être ici compté comme citoyen perpétuel ! Si cela était possible, aucune peine accablante ne me semblerait lourde, aucun péril imminent ne m'épouvanterait. Dût la fallacieuse Fortune se mettre en travers, j'exposerais, sans penser à rien d'autre, toute ma chère et précieuse existence.

(1) Mercure, fils de Maïa, et par conséquent petit-fils d'Atlas.

Je ne refuserais pas d'accepter la grave et pénible proposition des deux portes faite au fils d'Amphitryon (1). Je ne refuserais pas d'user ma douce jeunesse et mes plaisantes années aux mortels périls de la mer en courroux, par les épouvantables détroits de Trinacrie (2), éprouvant plus de fatigues, plus de terreurs que l'errant Ulysse dans la caverne à l'unique issue de l'horrible Polyphème, le cyclope fils de Neptune. J'affronterais la métamorphose de ses compagnons chez Calypso, je n'épargnerais ma gracieuse vie en quoi que ce fût. J'endurerais une plus longue, une plus rude servitude que celle du pasteur Hébreu enamouré (3), plus cruelle que celle d'Androclès; car toute peine s'évanouit quand l'amour s'en mêle, et je m'exposerais à l'épreuve de l'affection d'un lion dans sa caverne (4), à l'épreuve de la belle Atalante (5). Je combattrais comme le fit le robuste Hercule aux bras noueux pour sa bien-aimée Déjanire, lorsque, luttant virilement contre le puissant Achéloüs (6), il le vainquit. Certes, moi je n'agirais pas autrement pour conquérir tant de délices et pour vivre de longues années dans ces lieux saints et très-fertiles, remplis de tous les plaisirs et de toutes les voluptés; mais, par-dessus tout, afin de venir à bout de mon précieux amour et d'obtenir la bienveillance si longuement désirée de cette nymphe, plus

(1) Hercule, entre le vice et la vertu.

(2) La Sicile.

(3) Jacob chez Laban, amoureux de Rachel.

(4) Comme Androclès, esclave fugitif qui, ayant pansé un lion blessé, fut, plus tard, épargné dans le cirque par ce fauve. Apion le Plistonice affirmait avoir été témoin du fait. (Aul. Gel., *Nuits Attiques,* v. 14.)

(5) La mort était la peine que devaient subir ses prétendants quand ils ne pouvaient la vaincre à la course.

(6) Fils de l'Océan et de la Terre; épris de Déjanire, vaincu par Hercule, il alla se cacher dans le fleuve Thoas auquel il donna son nom.

belle, sans comparaison, que Cassiopée (1), plus belle que Castianira (2). Hélas ! elle porte en son vouloir et ma mort et ma vie. Mais si, par aventure, je semblais indigne de partager son sort et de jouir de son amoureux commerce, qu'il me soit accordé, par don spécial, grâce et privilége, de la contempler éternellement.» Puis, à part moi, je disais : « Si la pesante et pénible charge de cet amoureux fardeau t'allait, par hasard, épouvanter, la suavité de son fruit stimulerait ton courage et lui ferait braver n'importe quelle triste fatigue ; et si les épreuves périlleuses te terrifiaient, l'espoir d'obtenir la protection et le secours d'une telle nymphe te devrait décider et donner de l'audace. » Mais, aussitôt, tergiversant, je disais : « O Dieux supérieurs, et vous Déesses suprêmes, si c'est ma très-chère Polia, en présence de qui je me trouve, celle que j'ai toujours portée dans mon cœur fervent et fidèle, celle dont je garde précieusement l'image indélébile éternellement imprimée en lui, depuis mes premières années d'amour jusqu'à présent, elle me suffit, je ne vous demande rien autre qu'elle, mais, suppliant, je vous conjure de la contraindre à me payer de retour. Faites qu'elle brûle de ce même feu dont je m'alimente si âprement, et, puisque je me consume et brûle pour elle, faites qu'elle brûle également ; enchaînez-nous tous deux, ou bien déliez-moi tout seul. Aussi bien, à cette heure, je ne puis plus dissimuler l'effort que je fais pour cacher l'incendie violent dont je suis la proie. Voilà que je me meurs étant en vie, voilà que, vivant, je ne me sens plus vivre. Au sein du plaisir, je m'attriste ; exempt de tristesse, je suis en peine. Je me consume en une flamme qui se va tou-

(1) Femme de Cephéus et mère d'Andromède.

(2) Femme aimée de Priam dont elle eut un fils nommé Gorgythion (*Iliade*, VIII, v. 302.)

jours augmentant, et, plus embrasé que l'or dans un énergique cément, je me retrouve pareil à un glaçon solidifié. Hélas ! malheureux que je suis ! cet amour pesant m'est plus à charge que l'île pénible d'Inarime (1) à Typhon ; il me déchire davantage que les rapaces vautours ne faisaient des viscères agglomérées de Tityus. Il me trouble plus que les détours obliques du labyrinthe, il m'inquiète plus que les vents chargés de nuages ne troublent la mer tranquille ; il me presse plus que les chiens dévorants acharnés après le fuyant Actéon (2) ; il tourmente mes esprits plus que l'horrible mort ne tourmente le doux bonheur de vivre. Mon cœur, torturé par les yeux ravissants de cette nymphe, se sent plus méchamment rongé par eux que les entrailles du crocodile saisies par l'ichneumon (3). Je suis secoué par eux au-delà de toute croyance, plus martelé que les monts Cérauniens (4) frappés des foudres célestes. Cela d'autant plus qu'avec toute la rigueur de mon esprit je ne puis comprendre en quelle partie du monde je me trouve, ni m'en faire une idée. Je sais seulement que je suis sans cesse en présence d'un feu suave émané de cette demi-déesse, feu qui me consume sans effet corporel. Sa chevelure abondante et blonde est comme un filet noueux qui serait apprêté et tendu à l'entour de mon cœur ; cette chevelure ondulée circonscrit son front large et blanc comme les lis, ainsi qu'une tige contournée en couronne. Ses regards sagit-

(1) Ile de la mer inférieure où Jupiter relégua le géant Typhon.

(2) Fils d'Aristée et d'Autonoé, fille de Cadmus. Ayant surpris Diane au bain, il fut métamorphosé en cerf par la déesse et dévoré par ses chiens, au nombre de cinquante, dont Hyginus donne les noms. (Hygin. *Fab.* 181.)

(3) Ou rat de Pharaon. Petit carnassier du genre mangouste, auquel les anciens Egyptiens rendaient un culte comme destructeur des œufs du crocodile.

(4) *Acroceraunia* monts qui séparent l'Épire de la Macédoine.

taires suspendent mon existence et me suscitent une affliction qui m'est douce. Ses joues rosées m'incitent aimablement à l'exaspération. Sa bouche de cinname me prépare un suave supplice. Enfin son sein délicieux, semblable à la neige d'hiver qui blanchit les monts hyperboréens, quoique bien doux en lui-même, me devient un fléau cruel et nuisible. Son apparence extra-humaine, toute sa belle personne, entraînant mon appétit vers un plaisir imaginaire, me détruit sans pitié. Devant cet insultant martyre, devant cette agonie périlleuse, devant les embûches de l'impie Cupidon, en présence de toutes les parties provocantes de ce beau petit corps si poli, mon cœur, violemment défié, se montra vainement athlète résolu, il ne peut plus résister. De même que Milon (1), alors que sa force se fut tout évanouie, je me trouve sur le point d'être déchiré ; je ne puis échapper. C'est comme si j'avais fait l'imprudence de m'aventurer dans le marais Babylonien (2). Présentement un seul remède pourrait se montrer convenable, complet, un seul médicament opportun pour mes âpres et intolérables souffrances; ce serait que je fusse agréé de cette déesse en laquelle est cachée Polia qui m'embrase sans trêve, me consume, me brûle entièrement des flammes du rigide Cupidon. C'est ainsi que Minerve alluma la statue de Prométhée, ravissant, à l'aide de sa légère férule (3), le feu ardent de la roue tournoyante de Phœbus, l'illuminé. O Tityus! tu me

(1) Milon de Crotone, fameux athlète, six fois vainqueur aux jeux Olympiques et autant de fois aux jeux Pythiens. Dans sa vieillesse, ayant voulu achever de fendre avec les mains un tronc d'arbre abandonné par des bûcherons, il demeura saisi et fut dévoré par des loups.

(2) Voyez Hérodote, I, 183 — Diod. de Sic. II, 7. — Arrien, VII, 20.

(3) Aidé par Minerve, Prométhée déroba le feu du chariot même du Soleil et le porta sur la terre dans la tige d'une férule. (Hyginus, *præf. Fabul.* 54 et 144.)

persuaderais difficilement que mon tourment soit moindre que celui que tu endures, tandis que les vautours rapaces, ouvrant ta poitrine, déchirent sans repos ton cœur tout vif et sanglant, le meurtrissent de leurs serres aiguës et, le lacérant continuellement de leur bec crochu, le dévorent morceau par morceau. A peine est-il rétabli que, rapides, ils retournent à cette même proie et de nouveau recommencent la douloureuse torture. De même, dans ma poitrine oppressée, mon cœur amoureux est durement, sans pitié, lacéré par deux yeux ravageurs qui le déchirent et le mettent en pièces, le mordent cruellement et le dévorent. A peine est-il remis, — et il faut peu de temps pour que le joyeux et charmant aspect le guérisse comme s'il n'avait jamais senti la moindre lésion — qu'aussitôt, recommençant, ils reviennent brutalement à leur carnage. » Hélas ! après avoir parlé en moi-même, je me pris à pleurer et, soupirant, à faire jaillir d'abondantes larmes de mes yeux, m'efforçant de désirer la détestable mort. Je demeurai quelque temps livré à l'excessive et funeste rage d'amour qui m'agitait douloureusement, au delà de toute limite, qui me torturait par une chaleur intérieure dévorante et me fondait en larmes et en soupirs. Dans cette angoisse désordonnée, je formai plusieurs fois en mon cœur la résolution de m'écrier pour lui dire : « O nymphe plus que très-belle! mon premier, mon unique espoir, prenez pitié, secourez-moi ! car je suis en danger de mort! » Mais pensant que c'était commettre une faute, que c'était de ma part une erreur, une pensée légère, je me retins. Alors l'esprit plein de rage, frémissant, je me confondis en moi-même, disant : « Pourquoi hésites-tu, ô Poliphile! Il est louable de mourir quand l'amour en est cause. Ah! ce serait le fait de ma triste et maligne adversité que toute ma douloureuse aventure, que toutes mes

pesantes infortunes, que mon noble amour pour une telle nymphe dussent être récités dans le creux de la terre (1); car, après que les joncs minces et flexibles auraient poussé, ils viendraient à révéler mes amours dangereux et toujours croissants et ne dissimuleraient pas le côté coupable de mes pensées vagabondes. » Aussi disais-je : « Il se peut que cette nymphe soit une déesse, comme le démontre son apparence. Eh bien, dans un cas semblable, Syrinx (2) la loquace Arcadienne n'eût pas été livrée, gémissante, dans le lit humide et marécageux du fleuve Ladon, à l'excitant et turbulent Eurus, au tumultueux et glacial Borée, au pleureur Auster chargé de nuées, au remuant et pluvieux Notus, si son importun et inconvenant verbiage ne se fût produit en présence des déesses. Pareillement la répliqueuse Écho n'aurait pas vu son nom prendre un sens nouveau si elle eût parlé décemment. C'est que les Dieux, bien que naturellement pleins de pitié, se montrent sévères et vengeurs en présence d'un semblable mépris et d'un aussi audacieux oubli.

» Pour une raison semblable les compagnons du prudent et rusé Ulysse eussent échappé au péril mortel du naufrage si, dans leur coupable imprudence, ils n'eussent dérobé le troupeau sacré d'Apollon gardé par les nymphes sœurs Phaëtusa et Lampetié (3). De même Orion (4) n'eût pas encouru l'atroce vengeance si, dans sa témérité, il n'eût tenté de forcer la froide et chaste

(1) Allusion au secret de Midas.

(2) Nymphe, fille du fleuve Ladon en Arcadie, aimée de Pan, métamorphosée en roseau.

(3) Filles du Soleil, voy. Homère, *Odyssée*, XII, v. 132, 375 — Ovide, *Met.* II, v. 346 à 349.

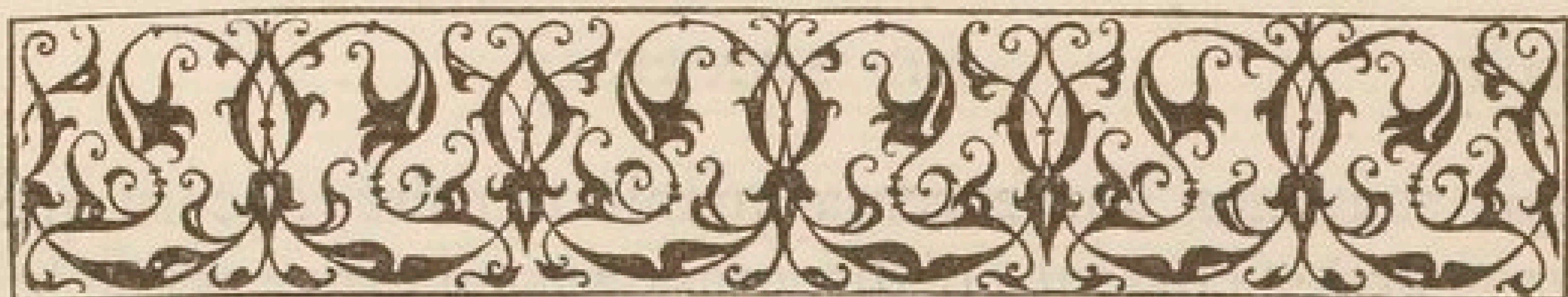
(4) C'est une des versions de la mort d'Orion, que Diane le tua parce qu'il avait tenté de lui faire violence ou à sa suivante Opis.

Diane. Le fils de l'ardent Phœbus fut, présomptueux, foudroyé du haut de l'Olympe et relégué éternellement dans les eaux du Styx pour avoir brûlé les herbes glucysidées (1). Si donc je me laissais aller à quelque mouvement impertinent devant cette nymphe divine, ne pourrait-il pas m'en advenir facilement autant et pire ? » C'est en débattant ainsi, en moi-même, que j'échappai au trouble excessif de mon âme.

Je me calmai donc, je me consolai en me tenant pour satisfait du grand plaisir de regarder l'élégante parure et la belle forme de cette noble et illustre nymphe qui possédait en abondance tout ce qui fait chérir amoureusement, tout ce qui fait aimer tendrement. Elle versait, de ses yeux caressants, un tel flot de douceur, que je rejetai de mon esprit les troublantes et irréfrénables pensées et que je parvins à le modérer un peu. Refoulant mes soupirs retentissants, rempli d'une flatteuse espérance — ô nourriture amoureuse des amants trop souvent mélangée à un breuvage de larmes! — je fis, à l'aide d'un frein rigoureux, converger mes pensées surexcitées vers ce noble examen, plaisir factice, admirant, avec une jouissance extrême, ce corps charmant et voluptueux, et ces joues rosées, et ces membres polis et brillants. Me fortifiant par la contemplation de ces choses rares, je mitigeai doucement mes frémissants désirs, la trop grande ardeur de mes emportements enragés qui ne laissaient de s'allumer au foyer amoureux dont j'étais si proche.

(1) De γλυκύς doux et σίδη grenade, c'est la pivoine ou herbe Pæonia. Homère veut que Pæon, son inventeur en ait guériPluton blessé par Hercule (*Odyssée,* V, 401). Ce mot est pris là dans l'acception de récolte.





La nymphe conduit l'amoureux Poli-

phile en d'autres endroits fort beaux où il aperçoit d'innombrables jeunes filles célébrant et fêtant vivement le triomphe de Vertumne et de Pomone autour d'un autel sacré. Puis ils parviennent à un temple merveilleux dont Poliphile décrit en partie l'architecture. Il raconte comme quoi, sur un avis de la prêtresse, la nymphe éteignit sa torche, avec de nombreuses cérémonies, en lui déclarant qu'elle était sa Polia, et comme quoi, en compagnie de la présidente du sacrifice, elle invoqua les trois Grâces devant le divin autel.



OMME je ne pouvais déjà plus lutter contre la violence des armes célestes, et l'élégante nymphe en ayant profité pour conquérir amoureusement sur moi, son misérable amant, une irrévocable domination, elle me conduisit, suivant ses pas mesurés, vers un endroit spacieux. Il était contigu à la vallée encaissée et fleurie, ceinte de collines où des sommets décorés et des coteaux plantés de vigne bornant le littoral en fermaient les entrées et entouraient cette région d'or pleine d'incroyables agréments. Ces collines étaient couvertes de

bois sauvages d'une remarquable densité, encore que les arbres y eussent été disposés dans un ordre agréable. C'étaient l'if de Corse et celui d'Aecæ (1), le pinastre infructueux et résineux, les pins élevés (2), les sapins droits dont les branches pendent négligemment et résistent au poids, le mélèze inflammable, le laryx spongieux. L'air y était tiède, et les nymphes Oréades (3) y cultivaient, tout en fête, ces aimables collines. C'est là que nous nous dirigeâmes, par la plaine verte et fleurie. Brûlé du feu d'amour, j'allais près de la nymphe insigne qui me servait de guide. Nous marchions entre les hauts cyprès, les larges hêtres, entre les chênes verdoyants garnis abondamment de leurs fruits nouveaux encupulés, arbres chers et agréables à Jupiter l'altitonnant; nous marchions entre les rouvres durs à l'écorce rugueuse, entre les épineux genévriers éternellement verts, entre les frêles coudriers, entre les frênes aux minces baguettes, entre les lauriers garnis de baies, les chênes comestibles, les charmes noueux et les tilleuls qu'inquiétait le souffle frais du suave zéphyr se jouant dans les tendres rameaux qu'il secouait doucement.

Tous ces arbres n'étaient pas plantés serrés, mais ils l'étaient à distance voulue, et tous, dûment distribués à l'endroit convenable pour le bon aspect, étaient on ne peut plus convenables à la vue avec leur frondaison printanière. Les nymphes campagnardes fréquentaient ces lieux. Les dryades errantes, au petit corps agile entouré de tiges feuillues souples et tordues, au large front couvert de leurs cheveux pendants, s'y trouvaient de compagnie avec les faunes cornus à la tête couronnée

(1) Il veut dire de la Pouille. *Aecæ*, Αἶκαι, ville d'Apulie, plus tard *Troja*, mentionnée par Polybe (III, 88), et par Tite-Live (XXIV, 20).

(2) Sans doute les pins parasols.

(3) Nymphes des montagnes.

de légers roseaux et de férule pleine de moelle, ceints des feuilles aiguës du pin, ainsi qu'avec les satyres agiles, sautants et lascifs. Tous solennisaient les féeries faunesques, sortis de cet aimable bois sacré au feuillage plus tendre et plus vert que ne fut, je le pense, la forêt de la déesse Féronie (1) quand elle reverdit, alors que ses habitants voulurent, à cause de l'incendie qui la dévora, transporter ailleurs l'image de la déesse (2).

Nous parvînmes en un lieu où étaient de vastes espaces carrés bordés par des routes larges et droites se coupant à angles droits, garnies de cynacanthes (3) ou épines, de genévriers nains et de buis très-fournis taillés très-également à hauteur de mur, enfermant les carrés contenant des fleurs et des prairies humides. J'admirai, à chaque intersection, de hauts palmiers victorieux d'où pendaient, sortis de leur écorce, d'abondants régimes de dattes, les unes noires, les autres rouges et un grand nombre jaunes, telles qu'on n'en trouverait pas dans l'Égypte arrosée. Le palmier dit Dabla (4), chez les Arabes scénites (5), n'en portait peut être point de pareilles, et Jéricho, d'aventure, n'en produisait pas non plus. Ces palmiers alternaient avec des citronniers et des orangers très-verts, des pommiers,

(1) Divinité Étrusque, présidait aux bois. On lui connaissait trois bois sacrés; le premier en Etrurie entre Veïes et le Tibre, au champ de Capena sur le mont Soracte; (Tite-Live, XXVII, 4). Le second également en Étrurie entre Luna et Pises, sur le fleuve Vesidius; le troisième à Terracine ou Anxur au Latium. (Virgile, *Énéide*, VIII, 364.)

(2) Voyez Tite-Live I, 30 — Horace, *Satir.*, I, 5, 24. — Virgile, *Énéide*, VII, 800. — Pline, II, 55, 56, etc.

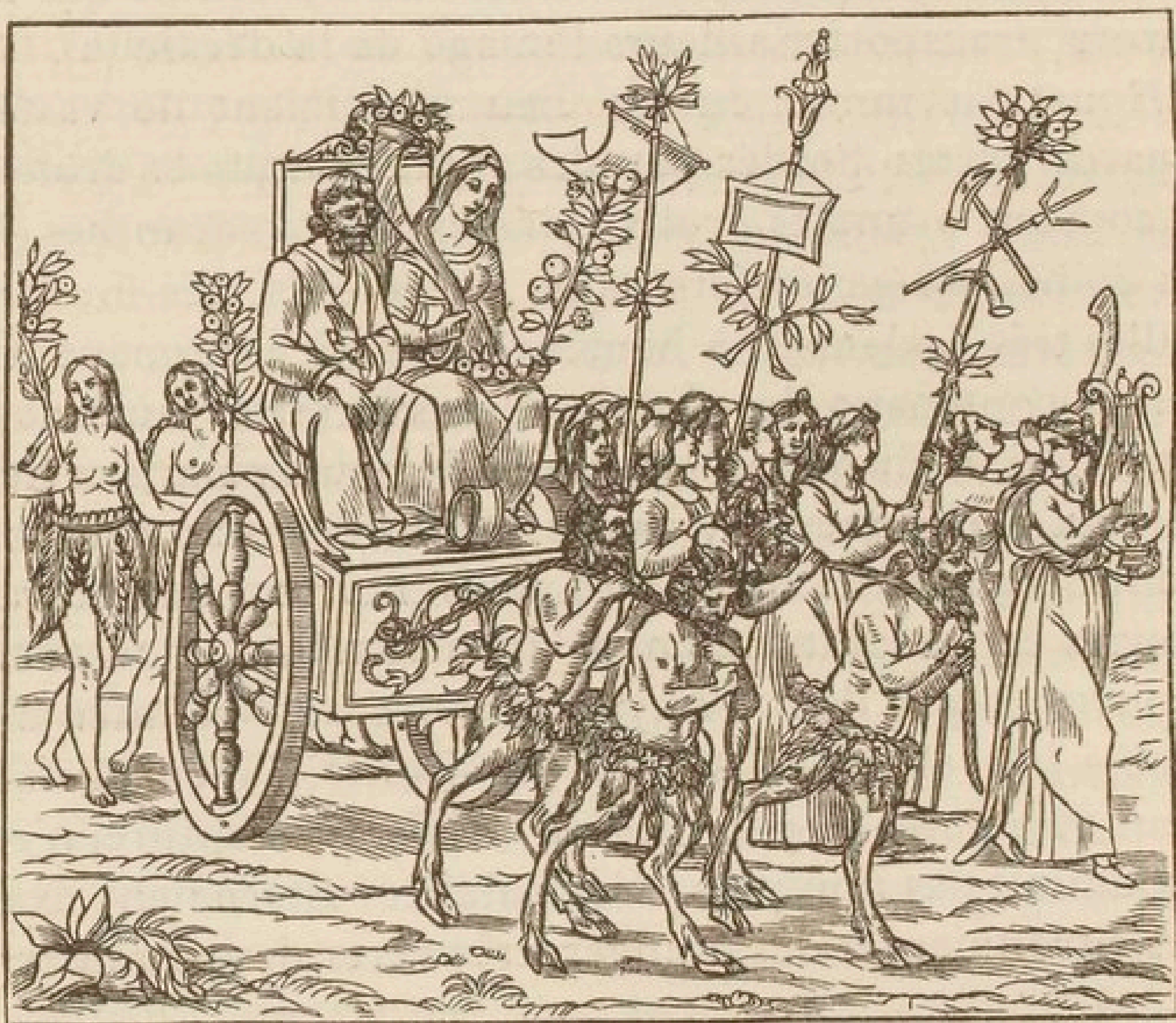
(3) Eglantier (κυνάκανθα, épine de chien), plante qui, selon Pline, engendrait les cantharides.

(4) Ou *Dabula*, sorte de palmier dont Juba déclare les dattes d'une saveur bien au-dessus de celles de toutes les autres espèces.

(5) De σκηνῆται, *Arabes scenitæ*, ainsi nommés de leurs tentes (σκηνάομαι, dresser sa tente). (Pline, V. 24.)

des pistachiers, grenadiers, cognassiers, myrtes en arbre, néfliers, sorbiers et autres en quantité, très-nobles et féconds en fruits, au milieu des champs nouvellement reverdis.

Là, sur la verdure des prés fleuris, sous les ombres fraîches, j'aperçus, en multitude compacte, une grande



foule de gens qu'on n'a pas accoutumé de voir souvent réunis et qui se réjouissaient, vêtus, à la mode champêtre, de peaux de faon couvertes de taches blanches pareilles à des gouttes de peinture; quelques-uns étaient couverts d'étoffes à poils ras, d'autres portaient sur la chair nue des feuilles de colocase (1), de bananier, du grand tussilage et autres feuillages variés avec des fleurs

(1) Espèce d'*Arum*, d'Egypte, *Cyamus*. (Pline, XI, 15.)

Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho.

(Virg. *Églog.*, IV, 20.)

et des fruits. Ils avaient des chaussures faites avec des feuilles d'oseille, ils étaient couronnés de fleurs et célébraient leur fête en proie à des transports religieux, applaudissant et jubilant. Telles étaient les Hamadryades (1) et les chanteuses d'Hyménées couronnées de fleurs odorantes, dansant avec vénération et gaîment audevant et autour de Vertumne (2) fleuri, au front ceint de roses pourprées et jaunes, le giron plein de fleurs parfumées amies de la saison que ramène le Bélier laineux (3). Il était assis triomphant sur un chariot fort antique, tiré par quatre faunes cornus enchaînés de guirlandes de feuilles nouvelles, en compagnie de sa bien-aimée femme Pomone (4), couronnée de fruits et laissant pendre la masse de ses très-blonds cheveux. Elle était assise aussi. A ses pieds se trouvait une chantepleure en terre cuite; sa main tenait une cornucopie toute pleine de fleurs et de fruits mêlés à du feuillage. En avant du char, près des faunes qui le traînaient, une femme élevait au bout d'une lance un trophée composé de fourches, sarcloirs et faucilles liés ensemble, avec cette inscription sur un cartouche :

INTEGERRIMAM CORPORVM VALETVDINEM, ET STABILE ROBVR, CASTASQVE MENSARVM DELICIAS, ET BEATAM ANIMI SECVRITATEM CVLTORIBVS MEIS OFFERO (5).

(1) De ἅμα, ensemble et δρῦς chêne, arbre; nymphes des bois naissant et mourant avec l'arbre même qu'elles habitent.

(2) Dieu Romain qui préside au changement des saisons, *à vertere*.

(3) La première des douze maisons du Soleil qui, entrant dans ce signe du Zodiaque, chasse l'hiver et ramène le printemps.

(4) Divinité Romaine des fruits.

(5) J'offre à mes sectateurs la santé parfaite du corps, la stable vigueur, les chastes délices de la table, et l'heureuse sécurité de l'esprit.

L'autre portait un trophée de germes et de rejetons verdissants attachés à des instruments ruraux. Toutes sautaient selon un rite antique, applaudissant, tournant



et retournant solennellement autour d'un autel sacré quadrangulaire établi religieusement au milieu du pré touffu et fleuri, arrosé de très-claires fontaines. Cet autel, orné de moulures recherchées, d'une faîture ex-

cellente, était en marbre blanc et lustré, admirablement sculpté.

Sur chacune des faces était une représentation incroyable d'une élégante image presque en ronde bosse. La première montrait une très-belle Divinité aux tresses flottantes, couronnée de roses et autres fleurs, à la fine tunique se moulant sur les beaux membres qu'elle revêtait. De la main droite elle jetait pieusement des roses et des fleurs diverses au-dessus d'un autel à sacrifice fait d'un très-antique chytropode (1) d'où s'échappait une légère flamme. De l'autre main elle portait un rameau de myrte odorant garni de ses baies. A côté d'elle se tenait souriant un très-joli petit enfant ailé, muni de ses insignes offensifs. Il y avait aussi deux colombes. Aux pieds de cette figure était inscrit :



FLORIDO VERI. S.

Sur la face voisine, je vis une admirable sculpture représentant une demoiselle à l'aspect virginal trahissant une majesté de matrone qui faisait le plus grand honneur à l'ouvrier. Elle était couronnée d'épis, en habit de nymphe, tenant de la main droite une cornucopie pleine de grain mûr et, de l'autre, trois chaumes garnis, chacun, d'un

(1) De χυτρόπους, vase ayant des pieds, sorte de marmite. (*Vulgate, Lévit.*, XI, 35.)

épi barbelé. A ses pieds gisait une gerbe liée avec ces mots :

FLAVÆ MESSI. S.

Sur la troisième face se voyait une effigie nue qui apparaissait rendue avec une façon et un art admirables. C'était un enfant couronné de grappes de raisin, au rire lascif. Il tenait de la main gauche une touffe de pampres fructifiés, et, de l'autre, une cornucopie pleine de grappes, de feuilles de vigne et de vrilles pendant par-dessus les bords. Au pied de cette image était un bouc velu, avec cette inscription gravée :



MVSTVLENTO AVTVMNO, S.

La dernière face avait une belle sculpture d'une image royale à l'aspect robuste et rigide, qui tenait un sceptre dans la main gauche et regardait vers le ciel au milieu d'un air obscur, troublé et orageux. De l'autre main elle touchait un nuage de grêle. Derrière elle l'air paraissait pluvieux et nébuleux. Elle était vêtue d'une couverture de peau appliquée sur le nu et chaussée de sandales antiques. Au-dessous était cette inscription :

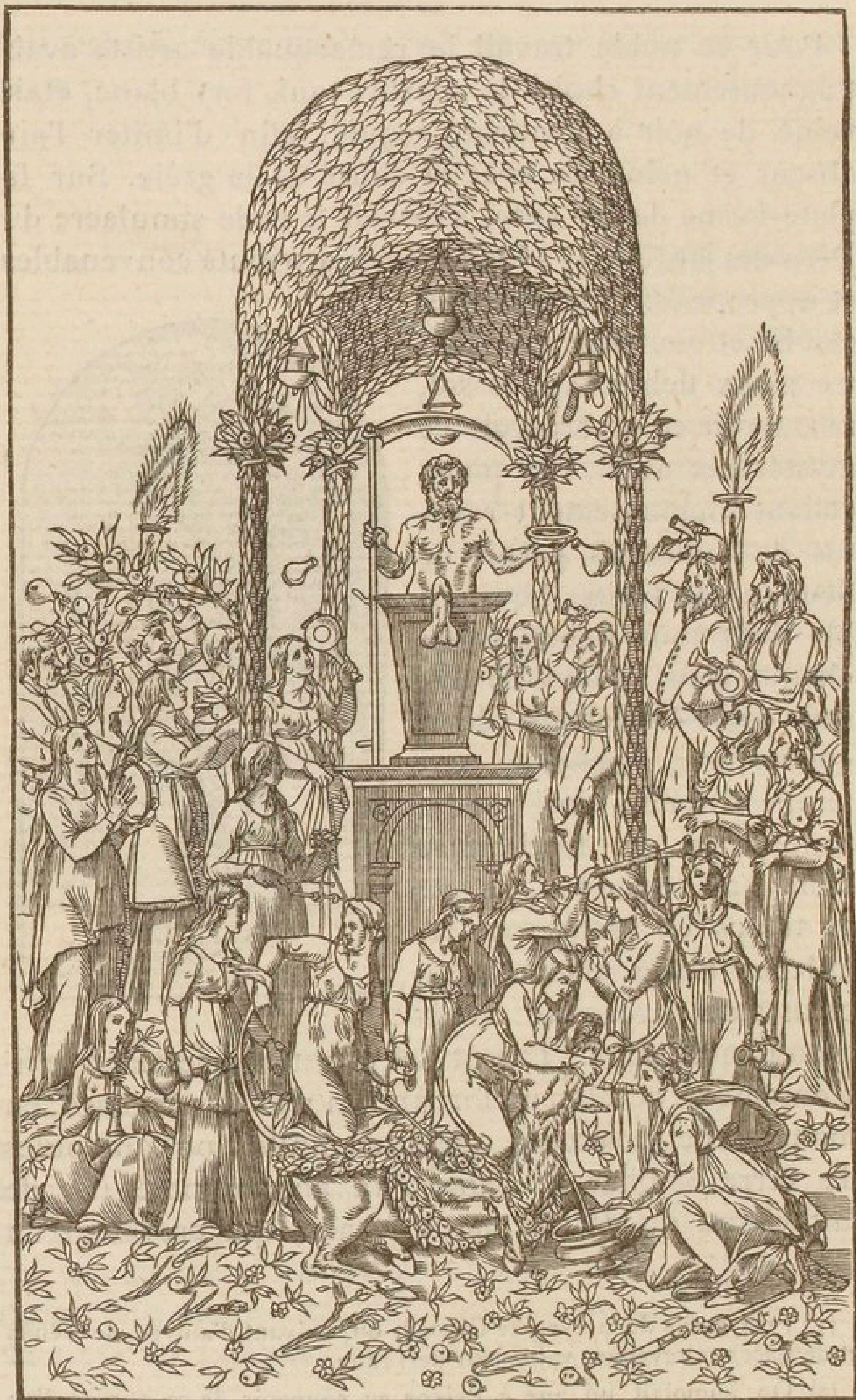
HYEMI AEOLIÆ. S.

Pour ce noble travail le remarquable artiste avait soigneusement choisi le marbre qui, fort blanc, était veiné de noir à l'endroit requis, afin d'imiter l'air obscur et nébuleux avec la chute de la grêle. Sur la plate-forme de cet autel s'élevait le rude simulacre du Dieu des jardins (1) avec tous ses attributs convenables et appropriés. Une coupole, établie et soutenue sur quatre pieux fichés dans le sol, recouvrait et ombrageait ce mystérieux autel. Ces pieux étaient soigneusement revêtus de feuillages garnis de fleurs et de fruits. Le comble était tout fleuri. Entre chaque pieu, au bord de chaque entre-baîllement de la couverture, pendait une lampe allumée, ainsi que des ornements en feuilles de clinquant, lesquelles, agitées de temps en temps par les fraîches brises printanières, bruissaient avec une crépitation métallique. Tantôt les assistants jetaient religieusement, et selon un fort ancien rite campagnard, en manière de libations, quelques bulles ou ampoules de verre emplies du sang d'un âne immolé (2), de lait chaud ou de vin pur éclatant, qui crevaient en



(1) Priape, fils de la nymphe Chioné, ou, suivant d'autres, de Vénus et de Bacchus revenant vainqueur de l'Inde.

(2) On immolait un âne à Priape en souvenir de ce que ce dieu avait mis à mort l'âne de Silène qui, par son braiement intempestif, le troubla dans son aventure avec la nymphe Lotis. (Ovide, *Fast.* I, v. 439.)



laissant échapper leur contenu. Tantôt ils lançaient des fruits, des fleurs et des feuilles, tout joyeux et festoyants. Tantôt ils promenaient, avec une antique cérémonie silvestre, l'image du vieux Janus (1) à la tête garnie de fleurs tressées et enlacées, chantant, sur un rhythme champêtre, des vers Thalassiens (2), Hyménéens (3) et Fescenniens (4), jouant de leurs instruments agrestes en grande joie et triomphe, célébrant leur culte en dansant, sautant, applaudissant solennellement, aux sons perçants des voix féminines. Aussi de tels rites consacrés, de semblables fêtes ne me causèrent pas moins de plaisir, ne me charmèrent et ne m'étonnèrent pas moins que les précédents triomphes ne m'avaient rempli d'admiration.

Avançant quelque peu, allant, avec un plaisir extrême, toujours de l'avant, j'eus lieu d'admirer encore, aux bords des claires fontaines disséminées dans les gracieuses prairies à l'herbe touffue, sous les bois pleins

(1) Dieu de la Paix que les Romains disaient fils de Cœlus et d'Hécate.

(2) Le *Talasio, talassio, talasius* ou *talassius* était un mot que les Romains criaient lorsque l'épouse entrait dans la maison de l'époux ; il correspondait au cri *Hymen, hymenæe;* suivant Servius (*ad Æneid.*, I, 655), il viendrait du nom d'un des acteurs du rapt des Sabines nommé Talassius et dont se serait réclamée une d'elles pour échapper au simple soldat qui l'avait ravie. Suivant Plutarque (*Romul. quæstio. Rom.*) il viendrait de τοῦς ταλάρους, déformé en τοῦς τάλάσους, signifiant corbeille à mettre la laine, symbole du travail intérieur. Suivant d'autres, enfin, de θάλασσα, la mer, parce que le sel stimule Vénus.

(3) Chant nuptial.

Hymen o Hymenæe, Hymen ades o Hymenæe !
(Catulle, LXII, 5.)

(4) Suivant Servius, de Fescennia, ville d'Étrurie, où naquit un genre de poésie barbare, obscène et gai qu'on chantait en de certaines fêtes et surtout aux noces. Festus fait dériver ce nom *à fascino*. On l'appelait aussi vers Saturnien. Ennius le remplaça par l'hexamètre. Le pied fescennien se nomme *amphimacrus* et se compose d'une longue, d'une brève et d'une longue.

d'ombre, la danse des Napées (1) humides, les ébats des plaisantes Naïades et les chants des Néréides de la mer. Quelques-unes étaient revêtues de peau de veau marin que n'atteint pas la colère du suprême Jupiter. Elles portaient des corbeilles d'écorce à mettre des vivres remplies de fruits et de fleurs, venues qu'elles étaient du littoral sablonneux, et elles amusaient leur oisiveté à des fêtes diverses. Beaucoup tenaient en main des thyrses verts chargés à leur sommet de fleurs d'oranger aux feuilles souples, de roses d'Egypte jaunes, de roses de Perse, de narcisse; ainsi que des bouquets de grenadier et d'odorant aneth. Avec elles se trouvaient Pan l'Arcadien, dieu des forêts, les Silvains demi-dieux des montagnes, les nymphes des bois (2) et d'autres encore, ainsi que Zéphyr en compagnie de Chloris (3) sa bien-aimée à laquelle il avait concédé l'empire des fleurs. Grand nombre de pasteurs se démenaient chantant, experts à jouter avec des chansons, et, la houlette en main, ils louaient ensemble, jubilant, applaudissant, en fête, en jeux, en ébattements, sur de très-vieux instruments faits de pipeaux et de roseaux, sur des flûtes en cornet aux sons étranges, fabriquées d'écorce enroulée en forme de scytale (4), l'amoureux

(1) De νάπος et νάπη, bois, forêt, nymphes bocagères.

(2) *Drymode*, de Δρυμώδης, *silvosa;* c'était l'ancien nom de l'Arcadie. (Pline, IV, 6.)

(3) De Χλωρὸς, vert. Épouse de Zéphyr, un des quatre vents cardinaux. Déesse dont les Romains ont fait Flora.

Chloris eram, quæ Flora vocor, corrupta Latino
Nominis est nostri litera Græca sono.

(Ovide, *Fast.*, V. 195).

(4) C'est-à-dire faites d'une bande d'écorce roulée en spirale. La scytale (σκυτάλη, bâton) était un instrument cryptographique en usage chez les Lacédémoniens. C'était un bâton cylindrique sur lequel on enroulait en spirale une bande de cuir. On écrivait sur cet appareil ainsi disposé; après qu'on avait déroulé cette bande, on n'avait plus qu'une série de lettres sans suite dont on rétablissait l'ordre en l'en-

et tout-puissant Jupiter ; ils célébraient et glorifiaient la sainte culture des champs, accomplissant très-dévotement les féeries floréales.

Aussi je laisse croire, à qui peut en pensée se le représenter, le voluptueux plaisir que je ressentis. Donc, je voyageais tout comblé d'une incroyable joie. Ma très-gracieuse compagne et moi nous poursuivîmes notre heureux itinéraire, notre amoureuse promenade à deux. Comme parfois je détournais mes regards de l'objet dont provenaient leur douce domination, leurs chaînes, et leur quasi-confiscation, voilà que, regardant par-dessus les tendres chevelures et les vertes cimes des arbres balancés, j'aperçus un pinacle élevé qui m'apparut posé sur un faîte arrondi. J'estimai qu'il était peu distant du rivage au doux murmure situé dans la direction où me conduisait l'aimable nymphe ; rivage vers lequel les sources tombantes et jaillissantes, qui circonscrivaient la vallée, s'écoulaient du pied des riches collines et des côteaux couverts en partie de prés, en partie de bois, et couraient, d'un côté comme de l'autre, avec des eaux très-rapides, en formant de transparents canaux au lit de sable et de gravier. Bientôt, outre ledit pinacle, je vis un dôme éminent et superbe qui me parut recouvert de plomb pâli. Il portait à son sommet une lanterne octogonale garnie de colonnes, et, par-dessus, un autre dôme qui supportait huit piles quadrangulaires couvertes d'un comble en forme de balustre, duquel s'élançait une flèche ayant à son sommet une boule très-ronde, remarquablement brillante, d'un or éclatant. La vue m'en fut très-agréable et ne m'inspira pas médiocrement le désir de la considérer de plus près, à mon aise, pensant avec raison que c'était là un très-

roulant de nouveau sur un cylindre de même calibre. (Aul. Gell. XVII, 9, 3.)

grand et fort antique monument. Aussi étais-je sur le point de prier ma bonne conductrice de vouloir bien m'y mener, encore que nous allassions tout droit dans cette direction. Mais je réprimai ce désir, disant en moi-même : « Hélas ! je n'ose demander cette chose vers laquelle je suis aiguillonné et vivement poussé, cette chose qui me tient si violemment à cœur, que je désire si ardemment et avant tout, cette chose que je crois capable, si elle m'était accordée, de faire de moi le plus satisfait des amants. Or si, tout en suffoquant, je réprime et condamne, en ma faiblesse, cette pensée inconsidérée, ne trouvant de soulagement à une si longue torture qu'en me repaissant des soupirs de mon cœur, comment donc oserais-je implorer une faveur qui m'est bien moins chère ? Hélas ! cœur agité, cœur partagé qui ne m'appartiens plus entièrement, comment suis-tu si volontiers l'oiseau de proie qui dévore ton existence ! Ce cœur, enveloppé de ses liens lascifs, en proie à ses pensées coupables, cause en mon sein enflammé une palpitation sans fin. Il est pareil au triste cœur du faisan que le cruel faucon oblige à s'envoler de la cime des arbres ! » Ainsi poursuivant, agité par des réflexions nouvelles, notre marche mesurée, tout en causant abondamment avec ma nymphe qui m'entretenait des merveilles que, par une grâce divine, il m'était permis de contempler, nous parvînmes enfin près du rivage sonore que baignaient les ondes plaisantes de la mer agitée. En cet endroit, situé dans une assiette charmante, nous nous trouvâmes en face d'un ancien temple d'un art architectural des plus ornés, d'un travail antique de la plus grande richesse, somptueusement bâti et consacré à la Vénus physique.

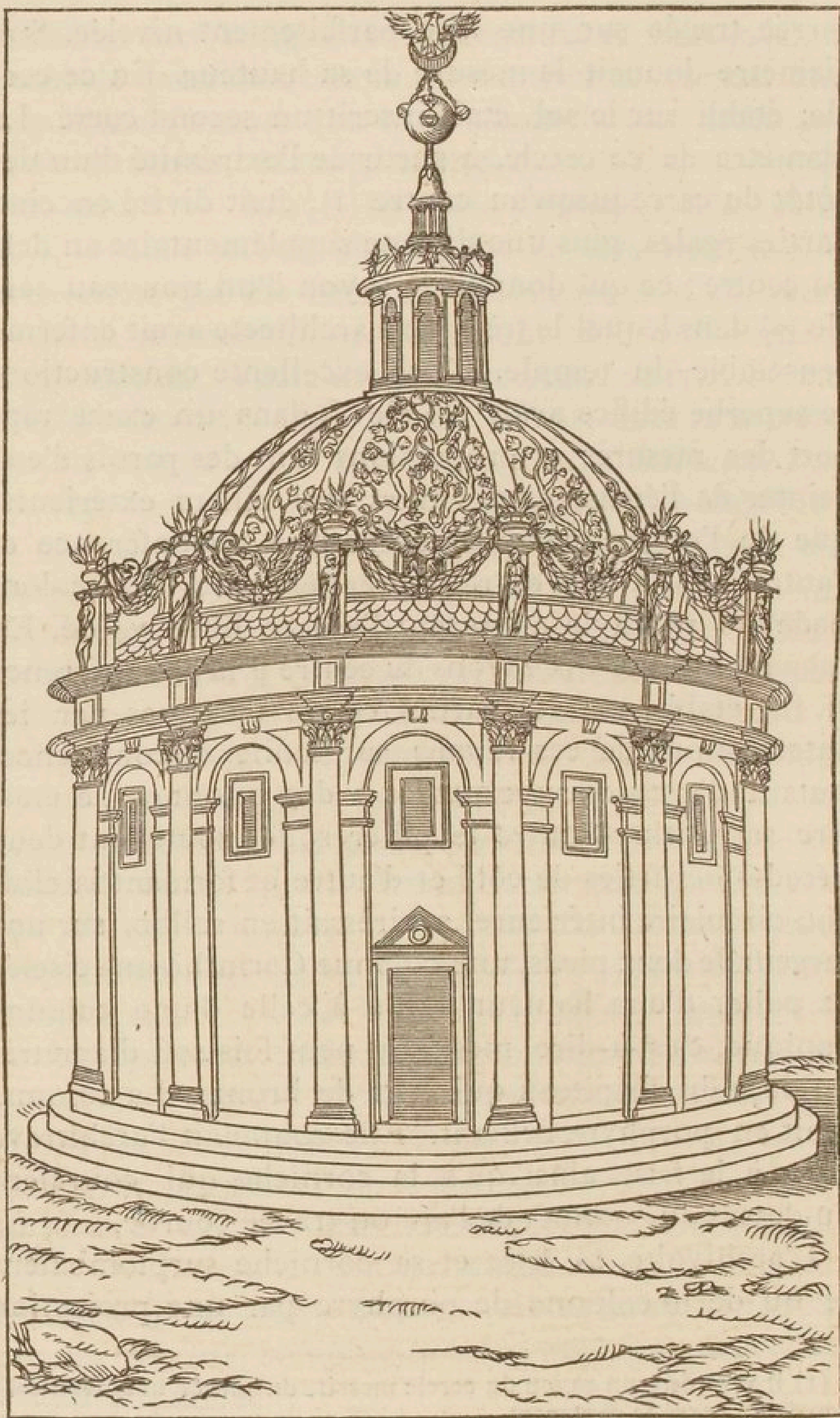
Ce temple sacré était construit architectoniquement, en un rond habilement inscrit dans une figure

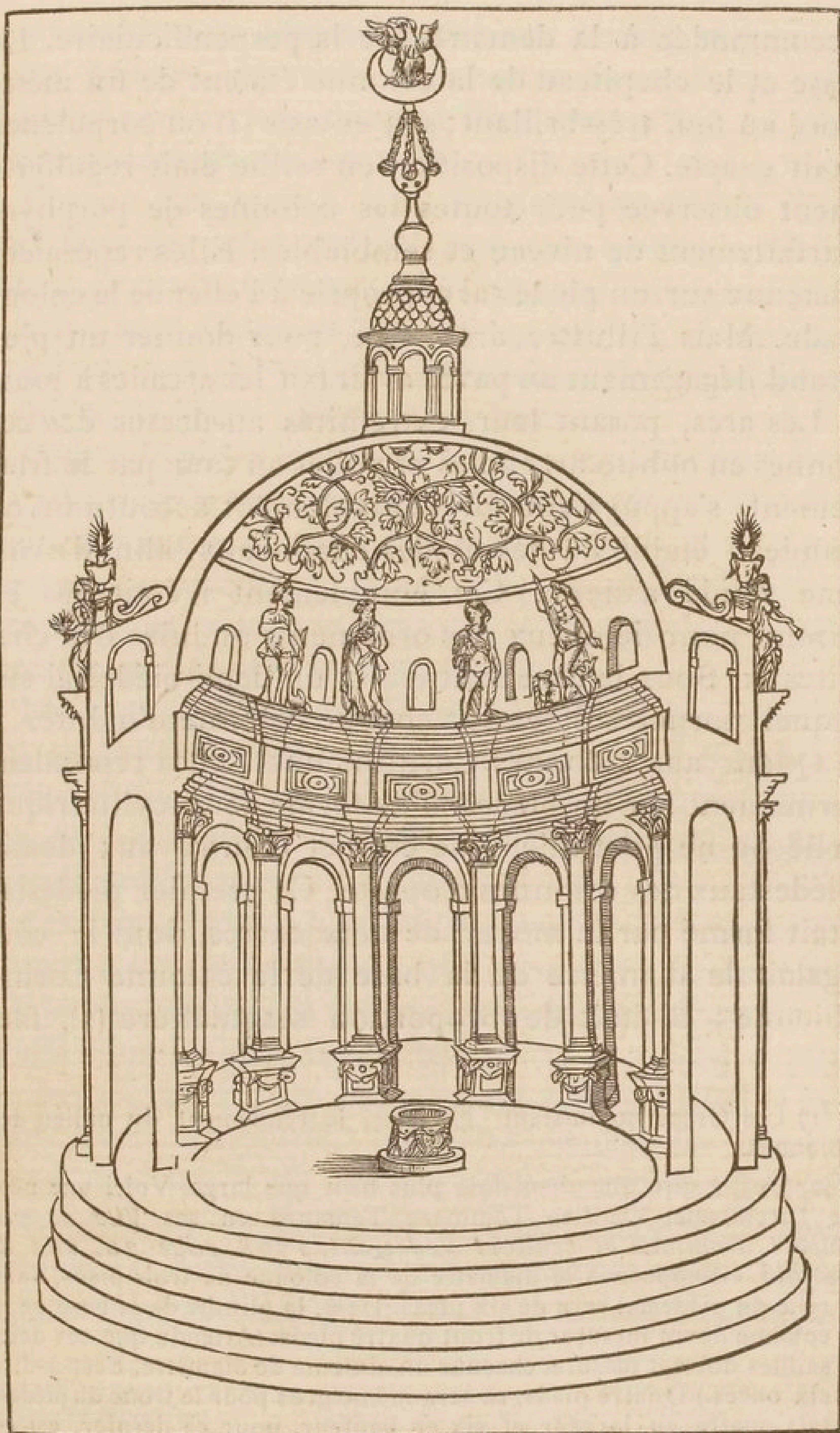
carrée tracée sur une aire parfaitement nivelée. Son diamètre donnait la mesure de sa hauteur. En ce cercle, établi sur le sol, était inscrit un second carré. Le diamètre de ce cercle, à partir de l'extrémité d'un des côtés du carré jusqu'au centre (1), était divisé en cinq parties égales, plus une sixième supplémentaire au delà du centre ; ce qui donnait le rayon d'un nouveau cercle (2) dans lequel le très-docte architecte avait enfermé l'ensemble du temple. Cette excellente construction, ce superbe édifice avait été élevé dans un exact rapport des mesures et proportions tant des parois d'enceinte, de l'épaisseur des murs, des piliers extérieurs, que de l'espace compris entre une circonférence et l'autre, c'est-à-dire entre la première paroi et la colonnade ou péristyle entourant l'espace libre voûté. En menant ensuite dix rayons du centre à la circonférence il fut établi, sur les parties égales obtenues par les intersections de ces rayons sur ladite circonférence, autant d'arcades superposées à des colonnes de marbre serpentin. Contre le pilier solide soutenant deux arcades départies de côté et d'autre et formant la cloison circulaire intérieure, se dressait en saillie, sur une largeur de deux pieds, une colonne Corinthienne ciselée et polie, d'une hauteur égale à celle d'une colonne Ionique, c'est-à-dire mesurant neuf fois son diamètre, en deçà du chapiteau qui était de bronze. La colonne était en porphyre brillant. Elle soutenait l'architrave unie à la frise ainsi qu'à la corniche qui couraient au-dessus du sommet de l'arc ou travée courbe.

L'archivolte, sa frise et sa corniche surplombaient le nu de la colonne de porphyre par une projection

(1) Il veut dire un rayon du cercle inscrit, ou plutôt une demi-diagonale du carré le contenant.

(2) Ce cercle circonscrit le premier, ayant avec lui un centre commun.





accommodée à la demande de la perpendiculaire. La base et le chapiteau de la colonne étaient de fin métal doré au feu, très-brillant; son entasis (1) ou corpulence était exacte. Cette disposition en saillie était régulièrement observée pour toutes les colonnes de porphyre parfaitement de niveau et semblables. Elles reposaient chacune sur un piédestal approprié à l'effet de la colonnade. Mais l'illustre architecte, pour donner un plus grand dégagement au pavé, avait fait les arcades à jour.

Les arcs, posant leurs extrémités au-dessus des colonnes en ophite arrondies et polies au tour par le frottement, s'appuyaient sur l'entablement accoutumé ou bandeau établi au-dessus des chapiteaux, afin d'avoir une solide assiette. Cet entablement n'était pas en airain, pour le mieux des ornements ondulés des chapiteaux. Sous la base était établi un demi-piédestal sur lequel portait solidement chaque colonne d'ophite.

Quant aux colonnes Corinthiennes, elles reposaient fermement sur un piédestal de forme demi-cylindrique relié on ne peut mieux de côté et d'autre aux demi-piédestaux des colonnes d'ophite. Ce premier piédestal était formé par le moyen de deux carrés, dont le côté égalait le diamètre de la base de la colonne Corinthienne ; il était de proportion sesquialtère (2), fort

(1) Les Grecs nommaient Ἔντασις, le renflement du milieu des colonnes.

(2) C'est-à-dire une demi-fois plus haut que large. Voici une note de l'architecte Vénitien Tommaso Temanza en ses *Vite de piu celebri architetti et scultori Veneziani, 1778, page 20, vita di Polifilo.* « Supposons le diamètre de la colonne de trois pieds, donc » celle du piédestal sera de six pieds. De là, la plinthe de la base de la » colonne devra mesurer de front quatre pieds. (Attendu que ses deux » saillies doivent mesurer chacune un sixième de diamètre, c'est-à-dire » six onces.) Quatre pieds, ce sera même gros pour le tronc du piédes- » tal; quatre en largeur et six en hauteur, pour ce dernier, est en » raison sesquialtère. De cette seule observation on comprend à quel » point Poliphile a été exact dans ses descriptions. »

convenablement disposé quant aux détails; moulures, tores, gueules, nervures, cimaises et autres lignes tant du haut que du bas, dûment liées avec celles des piédestaux dégagés ci-dessus dits.

Chacun des arcs (1) était élégamment décoré de sa clef faite de petits enfants avec des feuillages fleuris allant de côté et d'autre. Dans chaque triangle formé par les arcs étincelait, comme un miroir, un rond en jaspe versicolore excellemment entouré d'une ondoyante bordure de fleurs brillamment dorées.

Contre le pilier soutenant les arcs opposés l'un à l'autre, derrière la colonne Corinthienne, un pilastre cannelé formait une saillie d'un tiers. Il avait sa base posant sur le pavé et s'appuyait contre la cloison qui divisait les arcs, ayant en face de lui, contre la dernière cloison, un pilastre en tout semblable.

La mesure de l'intervalle entre ces piliers était donnée par les rayons menés du centre à la circonférence sur la ligne des piliers de la cloison extérieure. Au-dessus du demi-chapiteau des pilastres courait un bandeau circulaire d'un gracieux travail.

Les demi-piédestaux cylindriques et ceux des colonnes d'ophite étaient en alabastrite éclatant. Ils étaient ornés de festons en reliefs d'abondants feuillages garnis de fruits d'une grande blancheur, tels que nèfles et têtes de pavots, festons qui se renflaient vers le milieu et qui, vers leurs extrémités, laissaient pendre des rejetons variés attachés à de certains anneaux joliment ornés.

Au-dessous de la bande circulaire ci-dessus mentionnée (2), entre l'un et l'autre pilastre cannelés appartenant à la première paroi, se trouvait une fenêtre rec-

(1) Archivoltes.

(2) Celle qui courait au-dessus des chapiteaux des pilastres adossés à la dernière cloison circulaire.

tangulaire formée d'un carré et demi, ainsi qu'il est requis pour les temples antiques. L'ouverture ou jour de cette fenêtre était garnie, avec beaucoup d'art, d'une lame diaphane de pierre de Ségovie (1) qui ne craint pas la vétusté. On comptait huit de ces fenêtres, parce que l'entrée de ce temple en occupait une partie, et que, directement en face du pronaos (2), une autre partie était affectée à recevoir la porte aux battants dorés de l'enceinte réservée ou sacré sanctuaire surajouté, dont la description, pour plus de commodité, sera donnée ultérieurement.

Adossés aux pilastres placés à l'intérieur du mur d'enceinte, les piliers extérieurs faisaient une saillie égale à l'épaisseur de la muraille. Leur largeur était déterminée par les intersections des rayons sur la circonférence. Cette largeur des piliers était divisée en trois parties : on en accordait une aux pilastres, les deux autres, de côté et d'autre, étaient accordées aux côtières destinées à soutenir un arc engagé dans le mur et allant d'un pilastre à l'autre. La saillie de ces pilastres, divisée en trois, donnait une partie à celle que formait l'arc au-dessus du plan du mur uni, et dépassait des deux autres tiers les côtières et les arcs engagés dans l'épaisseur du mur solide (3).

Les architectes recherchés préconisaient cette élégante

(1) Pierre spéculaire dont la meilleure venait de Cappadoce et de Ségobrica (Ségovie) dans l'Espagne citérieure. Pline vante la blanche : *mira... perpetiendi soles rigoresque : nec senescit...* C'est du mica dont étaient faites encore au XVIIIe siècle les vitres des vaisseaux. Senèque parle de la pierre spéculaire (*Ep.* 60.)

Hibernis objecta notis specularia puros
Admittunt soles et sine fæce dies.
(Martial, VIII. 14.)

(2) De πρὸ avant, et ναὸς, temple (*Pronaum*), portique antérieur.

(3) Temanza, dans une note (*vita di Polifilo*), fait remarquer, à propos de ce passage, cité tout entier, qu'il a suivi lui-même cette règle dans la construction de l'église de Sainte-Marie-Madeleine à Venise.

observance, et pour ne pas donner au mur une telle épaisseur que les fenêtres en fussent obscurcies, et par une précaution intelligente pour la solidité du massif aussi bien que de ses parties saillantes, et pour la grâce extérieure.

Cette arcature se déroulait en arcs arrondis dans un ensemble excellent du même module, bien et dûment joints et partout établis le long du mur qu'ils entouraient joliment, lequel mur, entre chaque arc, présentait le même aspect.

Dans l'intervalle nu entre chaque pilier, ou mieux dans l'espace compris sous chaque arc, sur le restant de la muraille, était placée la fenêtre. L'arc se maintenait à la même distance du pilastre que de la première corniche circulaire qui courait, à l'extérieur, au-dessous de la première toiture. On comptait dix piliers, ossature de l'édifice, autant d'arcs engagés dans le massif et saillants sur le mur extérieur, moins un à la partie de l'édifice où était appliqué le sanctuaire (1).

Ce sanctuaire, ladite grande corniche l'embrassait entièrement et le reliait avec le temple. La toiture s'élevait au-dessus de ce cordon. C'était un dôme sans ouverture et indépendant du grand.

Revenons maintenant à la ceinture de l'intérieur courant au-dessus de la colonnade ou péristyle qui soutenait l'architrave, plus la frise et la corniche formant saillie à la rencontre des colonnes de porphyre. Sur la plate-forme de ces saillies de la corniche se dressaient des demi-pilastres cannelés en ophite de premier choix, dont les demi-chapiteaux supportaient une corniche aux remarquables moulures, et à partir de laquelle prenait naissance l'inflexion de la haute coupole.

Dans l'entre-deux de ces pilastres, je vis des fenêtres

(1) Cela ne faisait donc que neuf arcs.

de bonne proportion, placées fort à propos et obturées par des lames de Bologne en Gaule (1).

Elles étaient construites par l'habile sectateur des Muses, en des champs dorés dans lesquels j'admirai, réparties proportionnellement et en divisions égales, de superbes peintures en mosaïque représentant la propriété et l'effet de chaque mois de l'année, les opérations du soleil à la rencontre du Zodiaque et les opérations de la lune au-devant du soleil, les phases mensuelles de cette même lune se renouvelant cornue, demi-pleine et pleine, sa révolution embrassant le mois entier, celle que fait le soleil en son parcours, les équinoxes, les solstices d'hiver et d'été, le cercle des vicissitudes du jour et de la nuit, le quadruple mouvement des saisons, enfin la nature des étoiles fixes et des étoiles errantes avec leurs effets. Il me sembla qu'une œuvre d'un tel art avait dû être dirigée par les très-habiles mathématiciens Pétosiris (2) et Nécepsos (3). A observer de telles choses, l'observateur était amené, avec un plaisir extrême, aux plus rares et aux plus admirables spéculations, sans compter l'excellent spectacle qui lui était offert des fictions élégantes, de la belle distribution des figures, de la peinture achevée tant par les colorations que par les ombres qui, rendant dignement et à propos le modelé des corps et l'effet lumineux, en pré-

(1) Je crois qu'il faut entendre la Gaule Cisalpine. Pline cite le territoire de Bologne comme recélant de la pierre spéculaire. (XXXVI, 3). La pierre tendre qu'on extrayait de la Gaule Belgique était de l'ardoise (*ibid.*).

(2) Petosiris, mathématicien qui vivait sous le règne de Necepsos.

.... *Capiendo nulla videtur*
Aptior ora cibo, nisi quam dederit Petosiris.
(Juvénal, *sat.* VI, v. 378.)

(3) Roi d'Égypte et célèbre astrologue (Jul. Firmicus, IV, 16.)

Quique Magos docuit mysteria vana Necepsos.
(Ausone.)

sentaient l'aspect louable et plaisant à la perception de l'esprit. Cette œuvre méritait d'être considérée autant que n'importe quoi. Dans un compartiment était écrit avec élégance, en caractères antiques, la signification des sujets énoncés plus haut. Ces espaces contenus entre les demi-pilastres étaient enfermés dans des moulures sculptées d'un fort beau travail.

Les parois étaient revêtues de nombreuses plaques rapportées, aux formes variées, artistement incrustées et de prix, du mieux que l'imagination du fécond architecte avait su en faire l'application à une construction aussi magnifique. On ne fit peut-être rien de semblable au temple de Jupiter Ammon. Au-dessus de la rangée des colonnes Corinthiennes résidait Apollon jouant de la lyre, et, tout autour du vaisseau, chacune sur un piédestal convenable, étaient établies, d'un seul bloc de pierre pilates (1), dans des attitudes et avec des mouvements appropriés, au grand honneur du sculpteur, les Muses taillées d'une façon exquise, dressées sur les saillies que formait la corniche au delà de tout le cordon circulaire.

L'immense coupole décelait plutôt une œuvre divine qu'un spécimen du génie humain. Mais si, toutefois, elle était de main d'homme, on n'eût pu ne pas demeurer stupéfait en sa présence, ni ne pas traiter d'ambitieuse une telle tentative de l'art de fonte menée à bien par un esprit mortel.

Effectivement, en considérant sa vaste étendue, on s'apercevait, comme je le vis d'ailleurs, qu'elle était coulée d'un seul jet de métal. Je demeurai dans une admiration extraordinaire, halluciné, et taxant cela d'impossibilité. Cette œuvre de bronze n'était formée

(1) Espèce de pierre dont parle Caton au cinquième livre des Origines : *Lapis candidior, quam Pilates.* (Festus.)

rien moins que d'une vigne qui prenait naissance en de très-beaux vases d'airain placés perpendiculairement au-dessus de la rangée des pilastres. Elle disséminait de tous côtés ses branches, sarments et vrilles qui s'enroulaient et se tortillaient en des nœuds pleins de grâce, suivant la courbure de la coupole, avec une densité convenable de rameaux feuillus après lesquels grimpaient des petits enfants s'essayant à saisir des oiseaux voletant, le tout admirablement sculpté à faire envie à la nature, les interstices demeurant à jour. Ces travaux étaient exécutés dans une proportion telle, que, du sol, ils apparaissaient de grandeur naturelle ; le tout brillamment revêtu d'or fin. Les ouvertures, c'est-à-dire les interstices entre les feuilles, les fruits et les êtres vivants, étaient très-convenablement fermées par des plaques de cristal aux colorations variées, semblables aux gemmes les plus brillantes.

La convenance d'une construction parfaite et le complément de l'harmonie exigent que tout cordon intérieur soit répété au dehors. Les piliers extérieurs reposaient sur une base continue ou stylobate, sise au-dessus de trois marches inégales qui entouraient complètement le bas de l'édifice et étaient posées de niveau sur le sol de façon à venir à la hauteur du pavé intérieur. Au-dessus de ces marches régnait l'aréobate ou mieux stylobate en manière de base ornée de tores, nacelles, bandeaux, gorges et quarts de rond, courant autour du temple ainsi qu'autour du sanctuaire, en formant une très-belle ceinture dont la moulure la plus basse avançait d'un pied humain sur le nu des piliers. Ces piliers étaient perforés, à l'intérieur, de canaux et pertuis, afin de recevoir l'eau des pluies et de les introduire dans le sol où elles s'engouffraient à l'aide de tuyaux excellemment joints. Car, dans les édifices élevés en plein air, il ne doit y avoir ni gouttières ni gargouilles.

D'abord parce que la chute en pourrait être dangereuse, et puis, parce que celui qui pisse trop près de ses pieds gâte sa chaussure et la salit. Il faut donc éviter cet inconvénient. Les gargouilles à découvert sont cause que l'eau, dans sa chute, creuse le sol; et si celle-ci rencontre une résistance en tombant sur une dalle de pierre, elle rejaillit d'autant plus contre les pieds de l'édifice et éclabousse le mur.

Ce n'est jamais sans grave inconvénient, ni sans danger pour les murailles que l'eau, chassée par la force du vent, vient à se répandre contre elles. Cette eau les moisit, les rend terreuses et, pénétrant par les fenêtres, creuse et ronge toutes les moulures. L'aspersion de l'eau fait croître, dans les joints, les mauvaises herbes, cotylédon (1), cymbalaire, adiante, digitale, pariétaire, polypode, cela jusqu'à produire des arbrisseaux même, tels que le figuier sauvage; c'est la ruine du mur dont ils disjoignent les parois et les rongent par le fait de leurs racines multiples et renouvelées.

La hauteur de la première muraille était donnée par celle du sommet de l'épaisseur (2) des travées courbes ou arcs reposant sur la colonnade, hauteur arrivant au niveau de la ligne sise derrière les colonnes Corinthiennes où commençait le comble écaillé de l'édifice. Au sommet de cette muraille, sur le bandeau supérieur de la corniche circulaire, était creusé un petit canal contre le bord duquel s'arrêtait le toit penché couvert d'écailles en airain doré. La partie la plus élevée de ce comble prenait naissance contre la voûte, au-dessus même de la corniche interne, y compris sa travée et sa frise. Dans ce petit canal creusé au sommet du mur extérieur, à même l'épaisseur de la grande corniche, les eaux pluviales qui

(1) Nombril de Vénus.

(2) Il veut dire la clef de l'arc ou de l'archivolte.

ruisselaient le long du toit penché, s'engouffraient dans les tuyaux ménagés à l'intérieur des piliers. Les pluies recueillies s'y précipitaient jusqu'au bas. Là, reçues dans des conduits cachés sous terre, elles s'écoulaient dans la citerne. Cette citerne étant munie d'un puisard par lequel disparaissait le superflu de l'eau, dont il ne restait que le nécessaire aux besoins du culte.

La face des pilastres extérieurs était décorée en perfection de candélabres, feuilles, fruits, fleurs, oiselets et autres travaux variés et précieux enfermés entre des moulures d'un dessin excellent. Ces pilastres étaient continués au delà de l'arête du mur (1), d'une hauteur égale à celle de la partie surélevée au delà de la corniche intérieure, sur laquelle étaient posés les piédestaux qui supportaient les Muses, c'est-à-dire jusqu'à la hauteur de la couronne, à partir de laquelle commençait la grande voûte arrondie, en sorte que, de ce point à la cime des piliers, il y avait une inclinaison égale à celle de la toiture couverte d'écailles en tuiles dorées comme ne le furent point par Catulus (2) celles du Capitole, non plus que l'imbrication du dôme du Panthéon (3).

Entre les fenêtres placées dessous la coupole et le derrière de la surélévation des pilastres, s'appuyait, établi au niveau de la corniche du mur extérieur, un arc-boutant largement ouvert, ayant les mêmes moulures que les travées (4). Ses extrémités portaient tant du côté du mur que du côté du pilier (5) sur un demi-

(1) C'est-à-dire que les piliers étaient continués au-dessus de la corniche circulaire et de la corniche des pilastres.

(2) C. Lutacius Catulus, qui fut blâmé de tout son siècle pour avoir fait dorer les tuiles d'airain du Capitole. (Pline, XXXIII, 3.) Ce fut Constance II qui fit enlever cette toiture dorée du Panthéon.

(3) La corniche qui soutenait le dôme, au-dessus des fenêtres.

(4) Il veut dire les arcs.

(5) Entre la surélévation du second mur du temple et le derrière du pilier extérieur prolongé.

pilastre entré dans le mur et sortant d'un tiers, contre le pilastre d'ophite (1) adossé à l'intérieur, ainsi que sur un autre situé derrière le pilier extérieur surélevé.

A la face antérieure de ces piliers exhaussés étaient des niches ou châsses posées perpendiculairement au-dessus du chapiteau du pilastre (2). Devant ces niches étaient placées des statues d'une grande noblesse, dans des attitudes variées. Sur la face de droite et sur celle de gauche de ce pilier surélevé, on voyait les mêmes sculptures que celles qui ornaient la face antérieure du pilastre situé dessous, et dont le sommet était de niveau avec la saillie de l'arc extérieur (3).

Le bas de l'ensemble des lignes par-dessus lequel régnait le dehors de la coupole (4) tombait sur le demi-pilastre (5) avec toute la réunion des moulures qui constituait la ceinture menée au-dessous du dôme, et c'est sur ce bas même que l'arc-boutant faisait résistance. Cette ceinture formait un couronnement orné d'échines ou oves au larmier concave; elle était garnie de quintefeuilles entre leurs arêtes et se montrait parfaite dans l'ensemble de ses moulures.

La coupole reposait, à son point de départ, sur cette ceinture ou couronnement dans l'épaisseur de laquelle était creusé un canal où les eaux, s'écoulant du dôme, allaient s'ingurgitant avec rapidité par les canaux ménagés dans les piliers.

(1) Pilastres situés au-dessus des colonnes Corinthiennes en porphyre et soutenant la seconde corniche intérieure sur lesquels reposait la coupole.

(2) Le grand pilastre extérieur partant de la dernière marche jusqu'à la grande corniche extérieure de la première enceinte.

(3) La clef des arcs extérieurs allant d'un pilastre à l'autre.

(4) Le dôme.

(5) Le demi-pilastre sur lequel portait l'arc-boutant dont l'autre extrémité reposait sur un semblable établi derrière le pilier exhaussé de l'extérieur.

Sur le rampant de la voûte, jusque sur le dessus du pilastre, s'étendait, couvrant tout l'arc-boutant, un cuir ou cartouche qui formait deux volutes en sens inverse. L'une se contournait en dedans contre le dôme, l'autre en dehors contre le pilier. Dans les spirales des volutes naissaient des caroubes ou des grains de fève ou de lupin, sortant de leur gousse. Le dessus de ce cartouche était couvert de gracieuses écailles. Sur la volute contournée en dedans rampait, en tombant sur la partie infléchie écaillée, une feuille d'artichaut. Ces volutes en forme d'escargot s'obtiennent tout bellement à l'aide du compas. On fixe la branche stable de l'instrument, et l'on trace un demi-cercle, puis, posant cette branche stable sur un point pris entre le centre et l'extrémité du demi-cercle (1), on trace de ce point un autre demi-cercle soudé à l'extrémité du premier; en continuant l'opération et en prenant alternativement un de ces deux points pour centre, on mène cette figure avec justesse.

Enfin, sur la plate-forme de chacun des piliers surélevés, était établi un candélabre en aurichalque brillant d'une façon admirable. L'orifice en était ouvert dans la forme d'une conque. Des matières inconsumables y brûlaient, sans cesse, d'un feu perpétuel que le vent ni la pluie ne pouvaient éteindre. Chacun de ces merveilleux candélabres, d'une grosseur pareille et bien proportionnée, avait des anses à l'avenant.

D'une anse à l'autre (2) allait, pendante, retenue admirablement, une guirlande nouée et renouée en plusieurs endroits, faite de feuillages, de fleurs et de fruits divers, renflée, selon la coutume, dans le milieu de son inflexion, garnie de liens et fouillée à jour. Sur la rosace, au milieu du renflement, là où se croisaient

(1) Sur un même diamètre.

(2) C'est-à-dire de l'anse d'un candélabre à celle de l'autre.

les rubans, reposait un aigle plein d'animation et de fierté, les ailes étendues, qui, vu du sol, apparaissait superbement doué de la perfection naturelle. Il était de la même matière que les candélabres, bien lesté, creux et fondu avec une très-mince surface. Le feuillage, les beaux fruits et les petites fleurs, ainsi que les autres travaux, étaient rendus on ne peut plus délicatement. Le soffite de l'intérieur du temple, entre la colonnade et le mur (1), était peint, avec beaucoup d'art, de couleurs bien associées.

En traitant de la hauteur, ce n'est pas avoir tout dit que d'avoir émis seulement cette règle : qu'un temple rond s'élève d'une quantité égale à celle de son diamètre. Mais, pour être en règle, il faut savoir trouver la hauteur de la ceinture sise au-dessus du péristyle, c'est-à-dire la ligne supérieure de la corniche. En effet, menant une ligne du centre du premier cercle tracé à sa circonférence, cette ligne donnera la hauteur demandée. En divisant le diamètre en six parties égales, si l'on en prend quatre, elles donneront la hauteur du cordon au-dessus (2).

La règle déterminant la pente du toit incliné ne saurait être négligée. On prend la mesure de l'intervalle entre un mur et l'autre où se doit poser le comble incliné; de cette mesure, on forme deux carrés; en tirant une diagonale à travers les deux carrés, on obtient la belle pente.

Partout la symétrie de cette admirable fabrique avait été disposée élégamment par l'illustre architecte, avec des cordons correspondants on ne peut plus en concordance, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On pour-

(1) Le péristyle circulaire recouvert du toit en forme d'appentis garni d'écailles dorées.

(2) La seconde corniche intérieure sur laquelle repose la coupole.

rait, par tout l'ensemble, constater la plus convenable régularité des détails, et retrouver, grâce aux figures tracées sur le sol, la hauteur des murs qui se dressaient là sans la moindre obliquité, sans aucune surface rectiligne, retrouver la moindre partie de leur épaisseur, la moindre ligne, jusqu'à la moindre rognure, sans erreur aucune. O temps infortuné que le nôtre! Faut-il qu'une si belle et si noble invention — pour en parler en termes convenables — soit ignorée des modernes! Aussi que nul ne s'imagine que les travées, frises, couronnements, bases, chapiteaux, colonnes et demi-colonnes, pavés, incrustations, parois, charpente, assemblage quelconque, dimensions et divisions furent accusés sans qu'il y ait eu trace des habiles, des superbes génies antiques bien étudiés et digérés. Que dire de la parfaite polissure des marbres que ne rendrait pas l'écume de l'étain brûlé joint au plomb calciné (1)?

Au centre du temple s'élevait une ouverture en forme de puits, une citerne fatidique, ornée tout à l'entour d'un chœur de nymphes bien disposé, sculpté en bosse. Il n'y manquait que la vie. Il était traité excellemment en alabastrite, aussi bien que la sculpture en était capable; les draperies et les voiles étaient flottants.

Au milieu du sommet de l'intérieur de la haute coupole, à l'endroit de la clef de voûte, régnait circulairement une épaisse couronne de feuilles appartenant à la vigne en métal ci-dessus décrite.

Ces feuilles, dans le fond de la voûte, se terminaient en un mutuel et parfait enroulement, du mieux qu'on le peut imaginer. Elles se contournaient en un cercle égal à celui que formait au-dessus le vase renversé à

(1) Mélange qui, à la fonte, donne l'émail blanc.

long col (1). L'espace entouré par cette couronne était occupé par la tête vipérine de la furieuse Méduse, fondue artistement en même matière que la coupole. Cette tête, ceinte de serpents agglomérés, à la bouche vociférante, à l'air fou, au front plissé, se tenait perpendiculairement au-dessus du centre de la citerne. Des deux coins de sa bouche sortait un anneau d'où pendait une chaîne forgée qui descendait d'aplomb sur l'orifice du puits.

Cette chaîne, entièrement d'or fin, se terminait, à son extrémité inférieure, par un anneau pris dans un autre fixé au milieu du creux d'une coquille renversée, — c'est-à-dire l'ouverture en bas — et dont le fond, au-dessus, se terminait en une pointe fine munie d'un anneau. A bord de la circonférence inférieure d'un diamètre d'une coudée étaient fixés quatre petits anneaux dans lesquels se prenaient quatre menus crochets d'où pendaient autant de chaînettes. Celles-ci tenaient encore, suspendu horizontalement, un plateau circulaire sur la circonférence supérieure duquel reposaient quatre images de jeunes filles monstrueuses à la chevelure défaite, au front ceint d'objets précieux en fonte. Chacune de ces jeunes filles, se fendant à l'endroit de sa partie sexuelle, écartait ses cuisses charnues terminées en antiques feuillages d'acanthe. Ces feuillages, allant en sens opposé, se retournaient l'un vers l'autre contre les hanches ou flancs, et se joignaient par une attache serrée contre les aîles des harpies et contre la chaînette. Ces ailes étaient fixées aux épaules. A l'endroit où les révolutions des feuillages se rencontraient, entre l'une et l'autre jeune fille, était soudé, par derrière, un crochet ouvert. Ces feuillages, appuyés l'un contre l'autre,

(1) Il veut parler de la lanterne affectant la forme d'un vase à gargoule renversé.

se retournaient en sens inverse, et, entre eux deux, à l'endroit où ils étaient liés, s'élevaient quelques épis aux grains à demi-décortiqués. Au-dessous des attaches étaient pratiquées quatre fentes retenant quatre anneaux munis de quatre crochets d'où pendaient autant de chaînettes qui tenaient suspendue la merveilleuse lampe de forme sphérique mesurant une brasse de tour. Dans le milieu du plateau circulaire ci-dessus dit, se trouvait une ouverture arrondie entourée de quatre autres diamétralement opposées entre chaque

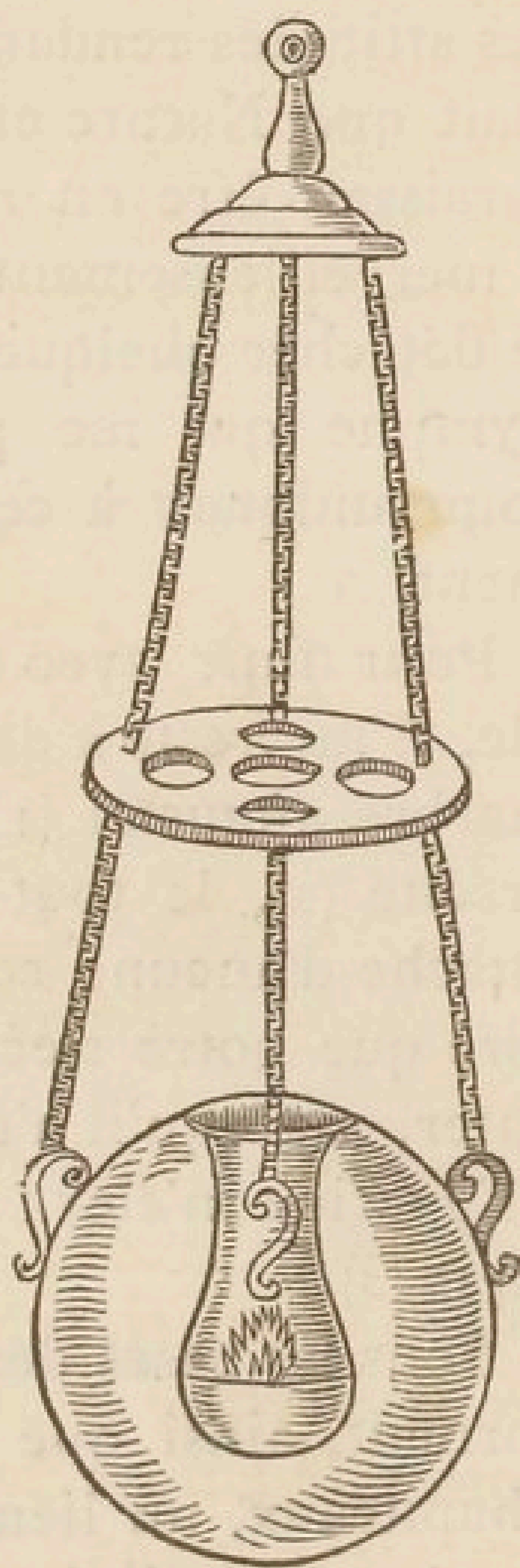


demoiselle ; leur circonférence n'atteignait pas deux palmes. Dans ces quatres pertuis pénétraient quatre vases ronds et creux que leurs bords maintenaient, cela avec un tel art que toute leur panse arrondie sortait en dessous du plateau complétement dégagée et brillante. Ces lampes, œuvre incomparable, étaient creusées dans des pierres précieuses, une en rubis balais (1), l'autre en saphir, la troisième en émeraude et la dernière en topaze.

Quant à la grande lampe, dont il a été parlé plus haut, en très-pur cristal, elle était sphérique à ce point que le tour n'eût pu lui donner une plus grande jus-

(1) Variété de corindon, en Latin *balacius,* venant de Balaschan près Samarcande.

tesse. Finement gravée, elle était d'un travail exquis, d'une incroyable facture. Contre son orifice elle avait quatre petites anses distribuées fort à propos et par lesquelles elle était attachée. Son orifice avait une demi-brasse d'ouverture. Un vase en forme d'urinal ou de courge, également en cristal très-pur, était introduit par cette bouche, cela si régulièrement que la lumière brûlait juste au beau milieu de la lampe. Tout l'intérieur de la grande lampe était empli d'esprit de vin passé cinq fois à la distillation. C'est ce que me fit supposer l'effet produit, car tout le corps sphérique semblait être enflammé, la lumière se trouvant placée au point précis du milieu. Aussi la vue ne pouvait-elle fixer que malaisément cette lumière non plus que le Soleil. La lampe était d'une substance admirablement transparente et très-mince. On voyait, grâce à cela, que le liquide d'une combustion inextinguible contenu dans le vase en forme de concombre était extrêmement limpide. C'est ce même liquide qui brûlait dans les quatre lampes ci-dessus décrites, et les belles colorations des pierres précieuses se reflétaient dans la grande lampe et la refléchissaient de même, produisant une lueur perpétuelle et vacillante par tout le vaisseau du temple, sur le miroir des marbres très-polis. Le Soleil, après la pluie, ne peint pas aussi bien Iris. Mais la merveille qui, par-dessus tout, donnait le plus à penser,



c'est la gravure que le sculpteur plein d'art avait creusée d'une façon visible à l'entour de la panse de la lampe de cristal. C'était une intaille représentant, admirablement adapté à l'objet, un combat d'enfants montés sur de rudes et rapides dauphins aux queues en spirales, se livrant à des mouvements et prenant des attitudes rendant bien une lutte enfantine. Il semblait que Nature elle-même eût fait cette œuvre qui paraissait être en relief et non en creux ; cela, rendu si merveilleusement que mes yeux étaient contraints de se détacher quelque peu de la vue si délectable de la nymphe qui me guidait. La lumière, en vacillant, communiquait à cette gravure l'apparence du mouvement.

Pour finir avec cette magnifique structure de temple, il me reste à dire brièvement qu'elle était bâtie de marbre augustal (1) en partie, et en partie du marbre précité (2), le tout parfaitement joint sans ferrure ni attache d'aucune sorte, avec des recherches de sculpture que notre siècle non-seulement ne pourrait exécuter, mais qu'il n'imaginerait même pas. Psammitique l'Égyptien n'éleva pas un temple semblable au dieu Apis (3).

Sous les bases des pilastres, dont la partie inférieure formait, ainsi que la ligne supérieure contenant les chapiteaux, un lien continu, courait en rond, sur le pavé très-égalisé, un ruban ou bande en porphyre très-fin, large autant que la projection du carré de chaque base. A cette bande était juxtaposée une autre

(1) Marbre trouvé à fleur de terre, pour la première fois sous le règne d'Auguste. (Pline, XXXVI, 7.)

(2) Alabastriste, sorte de marbre onyx. (Pline, XXXVI, 8.)

(3) Psamétik. Il éleva le portique du temple de Vulcain à Memphis et construisit la tour d'Apis, dans laquelle on nourrissait le Dieu dès qu'il s'était manifesté. (Herodote, II, 153.)

en ophite, sans qu'on en aperçût presque la séparation. Sous les piédestaux des colonnes était établie, dans toute l'étendue de leur épaisseur, une bande circulaire, en porphyre, accostée de deux bandes en serpentin, formant le même circuit que le péristyle. Il en était de même autour de la citerne où régnait, dans le pavé, une bande en porphyre et une autre en ophite. Le demeurant de ce pavé superbe était fait d'une admirable incrustation de menus morceaux, œuvre de mosaïque en pierres fines, encadrant élégamment des cercles de dix ronds ménagés en autant de compartiments et mesurant chacun un pied de diamètre. La couleur et l'espèce du marbre étaient assorties de deux en deux, sur une même ligne (1). Deux étaient en jaspe rouge agréablement parsemé de taches variées; deux en pierre d'azur remplie de très-petites étincelles d'or dont quelques-unes plus larges, plus brillantes et plus espacées; deux en jaspe vert veiné de calcédoine avec des macules rouges et jaunes ; deux en agate striée de veines de lait ondulées et fondues; deux, enfin, étaient en très-limpide calcédoine. Les figures circulaires décroissaient à mesure que les lignes se rétrécissaient vers la citerne.

Sous la partie couverte d'une toiture, l'incrustation en mosaïque de l'aire représentait des feuillages, des animaux, des fleurs soigneusement peints à l'aide de petits morceaux de pierre taillés et égalisés sur leurs bords par le frottement de l'un contre l'autre. Zénodore (2) de Pergame n'apporta pas un art tel dans ses pavements, et tel ne fut pas le li-

(1) C'est-à-dire, probablement à l'extrémité de chaque diamètre.

(2) Il confond Zénodore avec Sosus qui fit, à Pergame, le carrelage nommé ἀσάρωτος οἶκος, ou *maison non balayée*, parce qu'il avait représenté en mosaïque des débris de mets tels que ceux qu'on balaye après un festin. (Pline, XXXVI, 25.)

thostrote (1) de Præneste au temple de la Fortune. Mais revenons au sommet du dôme magnifique au-dessus de la voûte de la surprenante coupole. En même métal doré d'or fin s'élevaient, en perfection, huit colonnes cannelées en manière de tubes, c'est-à-dire creuses. Elles avaient un noble soubassement et étaient séparées dans tout le pourtour, par l'interposition d'un fenestrage, avec de petits arcs allant d'une colonne à l'autre et posant sur des côtières adjacentes. Au-dessus de ces colonnes, d'une composition et d'un dessin en harmonie sesquialtère, tournaient la travée, la frise et la corniche formant des projections à l'aplomb des colonnes et supportant un dôme couvert d'écailles. Sur chacune de ces projections à l'aplomb des colonnes, je vis posée la statue d'un vent dont la nature était rendue avec élégance. Chacune de ces statues, les ailes étendues attachées aux épaules, était fixée sur une tige ou pivot mobile, tournant avec art. De quelque côté que vînt le vent, l'un des huit chapeaux de ces statues s'en trouvait poussé et faisait que la face de l'image se tournait du côté opposé au souffle.

Sur le sommet du petit dôme susdit, se dressaient encore huit petits pilastres hauts de deux carrés parfaits. Un vase à long col se trouvait posé sur eux l'ouverture en bas. Le tout, d'une mesure exquise, se montrait aux spectateurs dans une proportion mathématique.

Au-dessus de la panse de ce vase renversé à long col, — je le désigne ainsi à cause de sa forme — panse garnie dans tout son pourtour de bardeaux fermement découpés, était plantée une tige en même métal. Cette tige, à son point de départ, était large comme la base

(1) Λιθόστρωτος, pavé en mosaïque. Scylla fit faire celui du temple de la Fortune à Præneste.

du vase et allait s'amincissant à mesure. Parvenue à une hauteur égale à celle de la moitié du vase, elle portait une grosse boule creuse artistement fondue avec elle. Sur le dessus de cette boule était une ouverture arrondie, de plus quatre trous étaient percés dans sa partie basse. En y réfléchissant je compris qu'il y avait là une pensée prévoyante de l'artiste, afin que l'eau des pluies ou que les glaces ne l'empêchassent pas de faire son office, et pour lui en éviter le poids. Par l'ouverture supérieure, la tige en fuseau passait à distance des bords et se terminait en une pointe aiguë. Elle avait, depuis le point de départ intérieur jusqu'au sommet, une longueur égale à celle de l'espace compris entre le fond du vase et la boule.

A l'extrémité de la tige était fixée une lune d'airain formant une tranche d'un huitième de la boule, autant qu'on pouvait s'en apercevoir, et dirigeant ses cornes vers le ciel. Dans l'échancrure ou sinus de cette lune était posé un aigle aux ailes étendues. Immédiatement sous la lune étaient établies quatre boucles solides qui retenaient quatre chaînettes également du même métal, coulées en airain qu'elles étaient, comme tout l'édifice, afin de montrer le génie fécond du sculpteur. On peut s'imaginer à quelle subtile recherche se dut livrer un fondeur habile pour entreprendre de couler une chaîne entière sans avoir recours à la soudure. Pour cela, il fit un moule approprié, divisé en quatre parties, et, laissant au centre un passage libre, il y jeta le premier anneau; réunissant en une seule toutes les parties incomplètes, et ainsi de suite, à l'infini, il est facile de fondre les anneaux l'un après l'autre.

Ces chaînettes tombaient également sur le milieu de la boule d'airain. Chacune, à son extrémité, retenait un grelot en même métal, fendu depuis le milieu jusqu'en bas et contenant, à l'intérieur, une bille d'acier

fin, susceptible de rendre un tintement. Ces grelots, agités selon le vent qui soufflait, frappaient contre le corps de la boule immobile et, confondant harmonieusement le tintement de la bille avec le son de la boule en métal, produisaient une grande sonorité agréable et douce.

C'était une conception antique retrouvée à grand effort de pensée. Le son produit dépassait peut-être celui des chaînes pendantes et des vases d'airain placés au sommet du temple de Jérusalem, afin d'en faire fuir les oiseaux.

Il reste, en dernier lieu, à donner la règle qui fasse bien comprendre la dimension de ce célèbre temple. Le mur percé de huit fenêtres avait une épaisseur d'un pied et demi. Celui de la nef, ou partie tournante, en avait autant ; autant aussi les piliers dont la saillie, abstraction faite de la corniche, prenait le quart de toute cette épaisseur (1) qui, par tous côtés, mesurait trois pieds.

Quant à la porte de ce temple saint et stupéfiant, elle était établie sur le devant, de forme et d'œuvre entièrement Dorique, en jaspe excellent. Sur le fronton, à son sommet, s'étalait cette inscription en majuscules Grecques antiques de fin or : ΚΥΛΟΠΗΡΑ (2).

Les battants dorés de cette porte étaient garnis d'un ornement en métal très-poli, d'un travail percé à jour fort beau, et cela d'autant qu'on n'en saurait faire d'un éclat semblable ni d'un plus parfait poli. Ces battants fermaient à l'aide d'un verrou extérieur que ma nymphe conductrice n'eût osé faire mouvoir avant qu'il n'ait été tiré par la prêtresse divine de ce temple sacré et

(1) L'épaisseur du mur, plus celle de la colonnade.

(2) Κύλλον πήρα. Éminence avec une fontaine et un temple d'Aphrodite, sur l'Hymette, en Attique. (Aristote, selon le grammairien Hesychius.)

vénéré ou par ses acolytes portant des flambeaux, vierges très-parées au nombre de sept. Ces vierges saintes aidaient consciencieusement dans son ministère la prêtresse magique des sacrifices et la servaient avec zèle dans les choses sacrées. A celle-ci seulement convenait, en toute justice, de conférer le droit d'entrée. Ayant présenté nos respects à ces vierges, elles les agréèrent avec bonté, familiarité et bonne grâce. Puis, ayant entendu exposer le motif de la venue de ma nymphe conductrice, ainsi que celui de la mienne, elles nous firent, aimables et charmantes, avec des visages épanouis, monter avec elles, jusqu'à la superbe porte, par les sept marches de porphyre scellées au soubassement circulaire de ces propylées élégants et magnifiques.

Là nous trouvâmes un noble reposoir ou palier fait d'un carré de pierre très-noire, inattaquable, telle qu'on n'en saurait trouver dans la région Euganéenne (1); pierre bien dressée, d'un brillant poli et encadrée de belles incrustations. Elle était placée au-devant du seuil sacré et tout ciselé des portes délicates, dont les tableaux étaient ornés, à leurs intersections, de conques de Vénus, et formés des moulures les plus belles qui aient été jamais offertes au plaisir des yeux humains.

Les vierges firent halte en cet endroit, nous de même. La sainte prêtresse se mit en prière. Nous nous inclinâmes respectueusement, ma nymphe et moi. J'ignorai ce qu'elles se dirent. Mais, comme je tenais la tête baissée, je portai aussitôt mes yeux rapides et curieux sur la blancheur incomparable, sur la belle forme des jolis pieds de la nymphe, ma compagne. Je vis une partie de sa jambe à découvert; car, grâce au

(1) Le territoire de Padoue, aux pieds des collines Euganéennes. (Lucain, VII, 92.)

léger mouvement qu'elle fit, la fente étroite de sa robe vint à remuer et un pan se souleva au souffle vivifiant et non détesté de Borée.

Alors il se dégagea, dans ma mémoire réchauffée, la surprise de voir que, la lumière désagrégeant naturellement la puissance de la vue, la blancheur de ce bel objet pût, en me procurant tant de plaisir, attirer à elle et réunir tout mon pouvoir visuel, le retenir, avec un extrême agrément, lié, captif, englué, et l'occuper entièrement. Mais la sainte dame ayant fini de réciter ses sincères et dévotes prières aux dieux Forculus (1) et Limentinus (2), ainsi qu'à la Déesse Cardinea (3), la belle nymphe se mit debout, comme j'avais encore les yeux fixés avec persistance sur son voluptueux mouvement, et certes je n'eusse pas quitté mon attitude si la fine étoffe ne fût revenue couvrir ces délices divines.

Après quoi, le verrou ayant été tiré par la dame porteuse du simpule (4), les portes jumelles résonnèrent, non pas avec un bruit strident ni un son grave, mais avec un murmure pénétrant et agréable qui se repercuta par la voûte du temple. Je le remarquai et en reconnus la cause en m'apercevant que chacun de ces lourds ventaux était muni d'un petit cylindre tournant sur un axe fixé dans la partie inférieure, et qui, en roulant sur une pierre polie et bien égalisée de très-dur ophite, rendait, par le frottement, cet agréable tintement.

En outre, je demeurai bien naturellement stupéfait de voir que les ventaux s'ouvraient d'eux-mêmes, sans aucune impulsion étrangère.

(1) Ou *Foriculus,* Dieu qui présidait aux portes.

(2) Dieu qui présidait aux seuils.

(3) Déesse qui présidait aux gonds.

(4) *Simpulum* et non *simpula*, comme l'écrit Colonna, sorte de calice (κύαθος) dans lequel s'offrait le vin des sacrifices. (Festus). (Varron, *de Lingua Latina*, IV, 26.)

Là, n'admirant plus rien d'autre, je m'arrêtai pour découvrir si lesdits ventaux étaient mus ainsi tout à coup, doucement et à propos par quelque contre-poids ou par tout autre moyen. J'en vins à admirer une conception divine. Dans la partie où les portes se joignaient l'une à l'autre pour former la fermeture à languette (1), à l'intérieur, était fixée, en plein métal très-poli, une lame de fin acier. Puis, sur une largeur égale au tiers de la hauteur, en excellent aimant Indien presque pareil au diamant, ami de Calysto (2), profitable aux yeux des hommes (3), mortel au scordion (4), favorable singulièrement aux navigateurs, se montraient deux tables bleues, — ainsi qu'il convient que soit cette substance — lisses, brillantes, très-proprement scellées dans l'épaisseur du marbre formant l'ouverture, c'est-à-dire dans cette partie contiguë aux antes de cette porte du plus bel art.

Donc, par la puissance attractive de l'aimant, les lames d'acier étaient attirées et, par conséquent, les portes s'ouvraient d'elles-mêmes avec une lenteur tempérée. C'était là une œuvre excellente, non-seulement pour charmer la vue, mais encore pour suggérer une réflexion subtile et sans fin. Sur la table d'aimant sise à la droite de l'entrée était gravé, en antiques lettres Latines, ce mot célèbre de Virgile : TRAHIT SVA QVEMQVE VOLVPTAS (5). Sur la table du côté gauche, je vis cette élégante inscription en vieilles majuscules Grecques : ΠΑΝ ΔΕΙ ΠΟΙΕΙΝ ΚΑΤΑ ΤΗΝ

(1) C'est ce que nous nommons battant à double feuillure.

(2) Prise ici pour le Nord, parce qu'elle forme dans le ciel la constellation de la Grande Ourse.

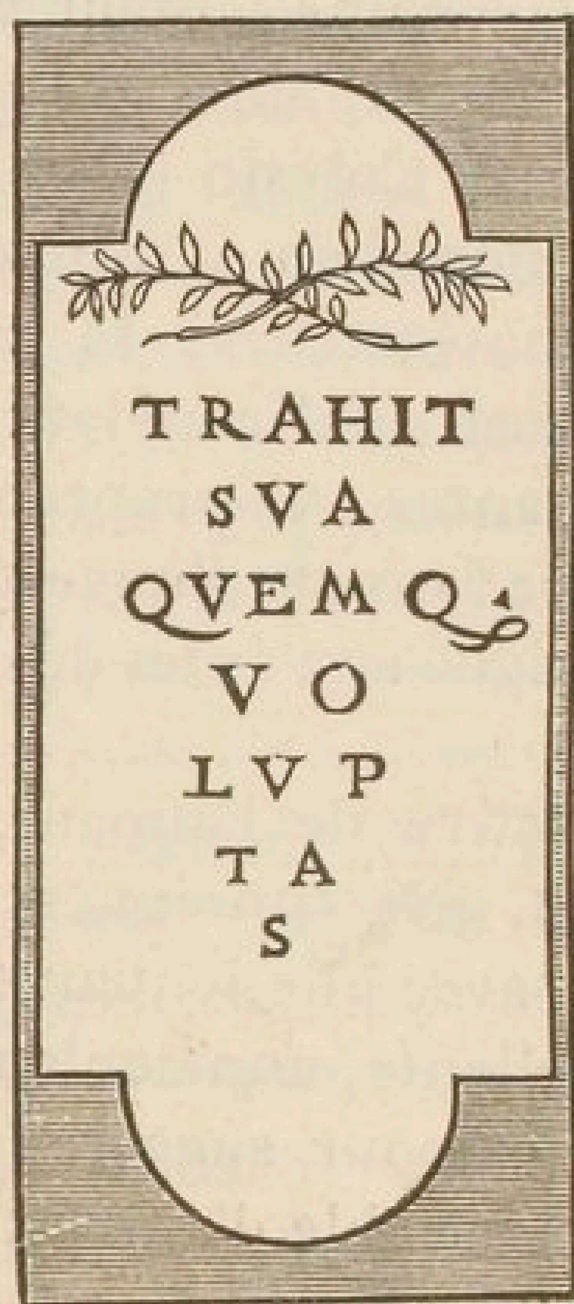
(3) Pline, XXXVI, 16.

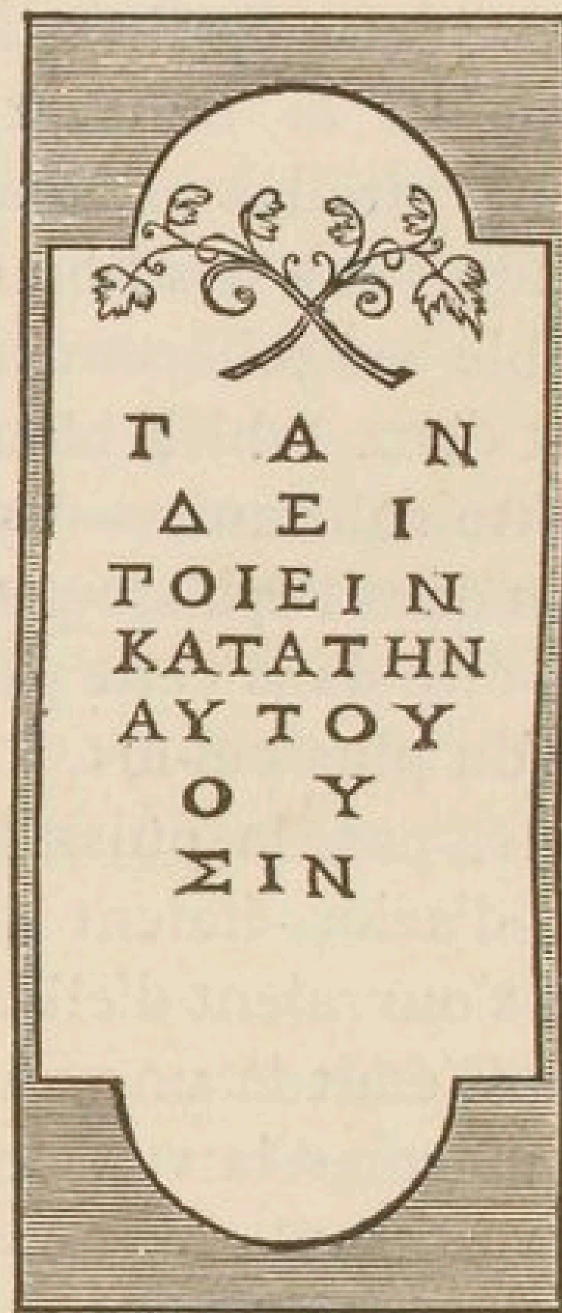
(4) Ou *scordetis*, découverte, dit-on, par Mithridate qui, selon Lenæus, l'aurait décrite. Le père Hardouin décide que c'est la *stachys* de Dioscoride (III, 120.)

(5) *Églog.* II, v. 65.

ΑΥΤΟΥ ΨΥΣΙΝ. Ce qui veut dire en Latin : *A chacun il convient de faire selon sa nature* (1).

Mes yeux eussent dû, après, être curieusement stimulés par la magnificence d'un si grand temple, par l'étendue de cette miraculeuse coupole céleste, par l'exactitude remarquable des autres parties, d'un art





superbe et magnifique, d'une conception divine, d'une main d'œuvre inouïe, aux moulures admirables, à l'aspect étonnant, d'une construction merveilleuse; mais j'admirai bien davantage les ravissantes beautés de ma nymphe divine qui enchaînait mes regards et détenait toute mon âme. Elle parvenait à détourner ma vue de toutes ces exquises parties, elle me captivait, me contraignait à la contempler avec stupeur, avec émerveille-

(1) Colonna qualifie de Latin la langue Italienne.

ment. Que le lecteur me pardonne si je n'ai pas convenablement décrit cet édifice dans ses moindres parties.

Ainsi donc, la prêtresse sacrée pénétra dans le temple avec la noble et superbe nymphe. Je les suivis obstinément avec toutes les autres saintes demoiselles, dont l'abondante chevelure tombait gracieusement le long de leur cou blanc comme le lait. Leur premier vêtement était teint de la pourpre la plus rare; par-dessus était une mince tunique tissue des fils du gossimpinos (1), plus courte que la robe de dessous. Pieuses et enjouées, elles me conduisirent devant l'orifice fatidique de la mystérieuse citerne, dans laquelle ne pénétrait d'autre eau que celle qui, ruisselant sur le comble du temple par les gouttières et les chéneaux, s'engouffrait dans les conduits ménagés au centre des piliers percés, sans endommager la construction.

La grande prêtresse fit un signe aux vierges; elles se rendirent avec elle dans un sanctuaire secret et nous demeurâmes seuls tous trois. Bientôt la prêtresse et les vierges revinrent gravement. La première de celles-ci portait un livre contenant le rituel; il était recouvert d'un velours de soie bleue, aux fermoirs faits de cordons en or, décoré d'une broderie relevée en bosse de perles très-rondes, figurant une colombe envolée. Chacune de ces nymphes avait sa belle tête couronnée de fleurs variées. La seconde portait deux très-fines subucules (2) frangées, plus deux tutules (3) de pourpre. La troisième avait la

(1) Ou *gossympinos* et *gossampinos,* arbre cotonnier que Pline rapporte venir abondamment dans la grande et la petite Tylos, îles du golfe Persique (Pline, XII. 10, 11). Il y a dans notre texte cette transcription fautive *gosapine*, peut-être est-ce pour *Gossipion* qui diffère du *gossimpinos* en ce que la graine est beaucoup moins grosse, c'est le coton d'Egypte. (Pline, XIX, 1.)

(2) Tunique de dessous. (Varron, *apud Non.* XIV, 36.)

(3) Bonnet des flamines. (Varron, *de Ling. Lat.* VI.)

sainte muriés (1) en un vase d'or. La quatrième tenait la sécespite (2) au long manche d'ivoire rond et solide, muni d'une virole d'argent et d'or et garni de clous en cuivre de Chypre ; elle portait encore un præféricule (3). La cinquième soutenait une lépiste (4) en hyacinthe très-précieuse, remplie d'eau de fontaine ; la sixième portait une mitre dorée aux riches lemnisques pendants, copieusement ornée partout de précieuses et brillantes gemmes. Devant toutes ces vierges marchait une prêtresse enfant qui portait un cierge non allumé, fait de blanche et pure cire vierge. Toutes ces tendres pucelles dressées aux rites sacrés et divins, attentives à leur ministère, on ne peut plus versées dans la discipline Étrusque, aptes aux sacrosaints exercices, rompues à l'observance des antiques institutions, se présentèrent devant la prêtresse pontificale en grande révérence et fidèle religion.

Alors, avec une extrême dévotion, selon un vieux rite, la prêtresse magicienne prit un tutule et, serrant dedans ses cheveux, posa dessus la mitre superbe au sommet de laquelle elle ajusta le voile très-fin qui recouvrit son corps sacré.

Elle donna le second tutule, ainsi que l'autre voile, à la nymphe qui en orna, sans retard, sa tête blonde et posa dessus le voile. Ces deux voiles, dans la partie froncée, étaient retenus par un surprenant et gai saphir très-pur et très-coloré, celui de la grande prêtresse par un anachite.

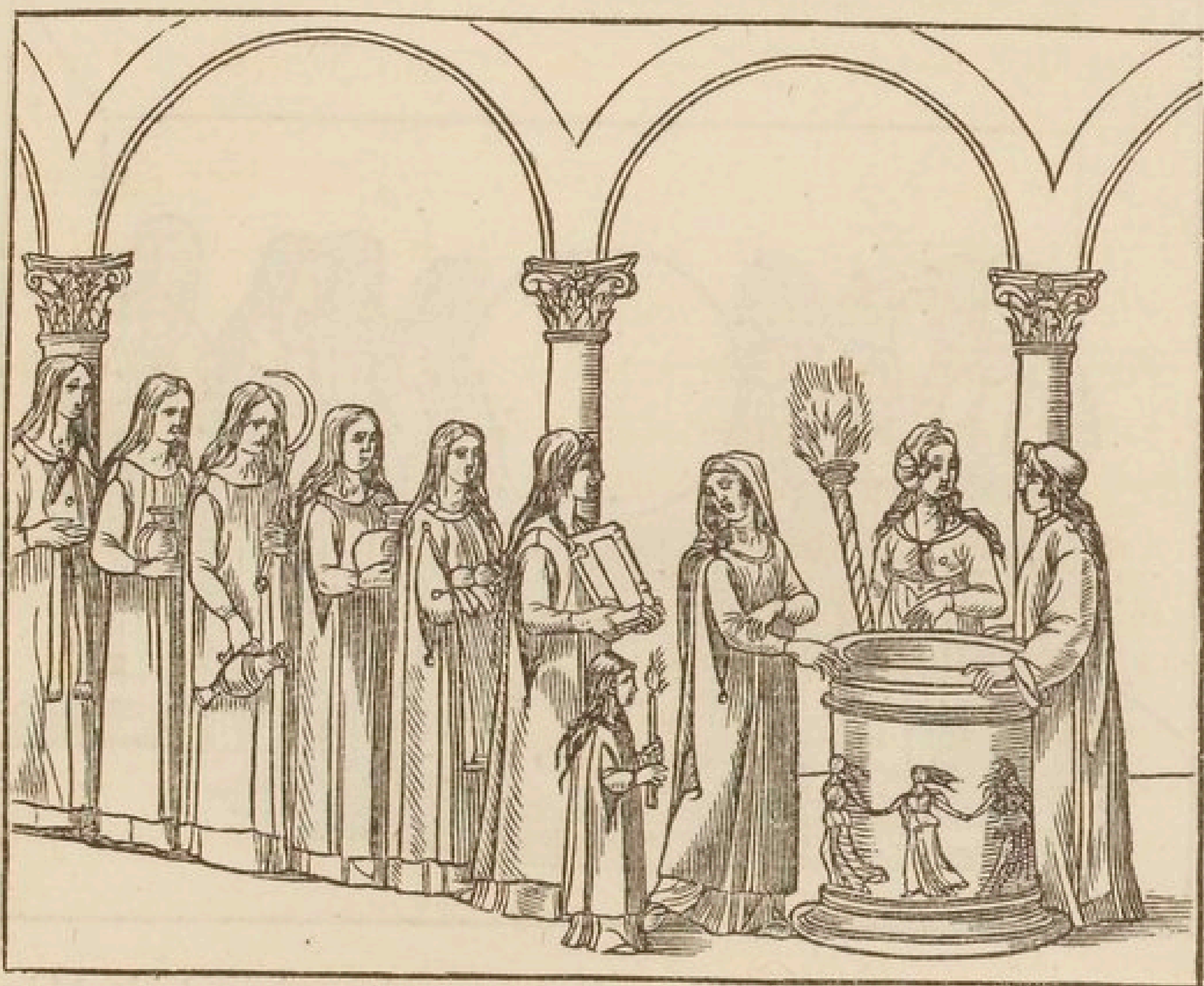
(1) Sel consacré dont se servaient les Vestales. (Festus.)

(2) Couteau des prêtres flamines dont notre auteur emprunte exactement la description à Festus.

(3) Vase sans anses servant aux sacrifices faits à *Ops consivia* ou la Terre. (Festus *in Opima.*)

(4) Vase aplati comme une conque, en terre ou en airain. (Varron *apud Non.* XV, 35.)

Celle-ci, religieusement parée de la sorte, me fit approcher aussitôt de l'orifice de la mystérieuse citerne ; là, ayant reçu une petite clef d'or, elle ouvrit le puits fermé avec une pieuse observance. La petite servante remit le cierge blanc à la vierge qui avait porté la mitre. La prêtresse suprême s'avança, prit avec vénération le livre du rituel et l'ouvrit. Elle se mit à lire



quelque peu du texte en langue Étrusque, puis, prenant scrupuleusement le sel sacré (1), elle le jeta de la main droite, avec de nombreuses formes sacerdotales, dans la citerne sonore. Ensuite elle fit allumer le cierge pur que portait la vierge.

Cela fait, elle commanda que la nymphe retournât sa torche ardente et l'introduisît, la flamme en bas, dans le milieu même de l'orifice, puis lui tint ce pro-

(1) Muriés.

pos, en l'interrogeant : « Ma fille, que demandes-tu, » que désires-tu ? » La nymphe répondit : — « Sainte » prêtresse, je demande, pour celui-ci, la grâce que » nous puissions parvenir ensemble au royaume de la » divine Mère et boire à cette source sacrée. — Et toi, » mon fils, que demandes-tu ? » Je lui répondis : — » Quant à moi, très-sainte Dame, non-seulement je



» demande, en suppliant, d'obtenir la grâce de la Mère » suprême, mais encore, et surtout, je la conjure de » faire que j'obtienne celle que j'ai jugée d'avance être » ma Polia, que je ne sois plus livré par elle au cruel » supplice des doutes amoureux. »

La prêtresse divine me dit : « — Prends donc, mon » fils, cette torche allumée par ses mains pures, et, tout » en la tenant, dis, sincèrement, par trois fois ainsi : » *De même que l'eau fraîche éteindra cette torche* » *ardente, que le feu d'amour rallume son cœur changé* » *en pierre et en glace.* »

Ayant dit, avec le rite consacré, les propres paroles que l'hiérophante m'avait ordonné de proférer, toutes les vierges prêtresses, expertes en leur vénérable ministère, répondirent : « Ainsi soit-il. » A la dernière fois, elle me commanda de plonger ma torche allumée dans la froide citerne.

En moins de temps que je n'en mis à accomplir son saint commandement, prenant la précieuse lépiste d'hyacinte par une cordelette d'or et de soie verte et cramoisie (1) destinée à cet office, l'hiérophante la plongea dans la citerne, en retira de l'eau bénite et l'offrit religieusement à la nymphe seulement. Celle-ci la but avec une dévotion empressée; immédiatement après quoi la prêtresse hiératique referma soigneusement, au moyen de la petite clef d'or, le couvercle de la citerne ; puis, lisant, au-dessus, les prières efficaces et saintes, ainsi que les exorcismes, commanda aussitôt à la nymphe de dire par trois fois ces paroles devant moi : « *Que la divine Cythérée exauce ton vœu et que son* » *fils propice se repaisse de moi.* » Les vierges répondirent : « Ainsi soit-il. »

Ces cérémonies religieusement accomplies, la nymphe, pleine de respect, se prosterna aux pieds chaussés de sandales de pourpre, brodées d'or, ornées de nombreuses pierreries, de la prêtresse qui la fit aussitôt se relever et lui donna un saint baiser. La nymphe, après, se retournant vers moi dont le courage renaissait, en belle et paisible contenance, avec un aspect rempli de piété, me dit ainsi, tout en poussant un chaud soupir du fond de son cœur enflammé : « Très-souhaité, très- » cher Poliphile, ton ardent, ton excessif désir, ton » amour fidèle et persévérant me retirant du chaste

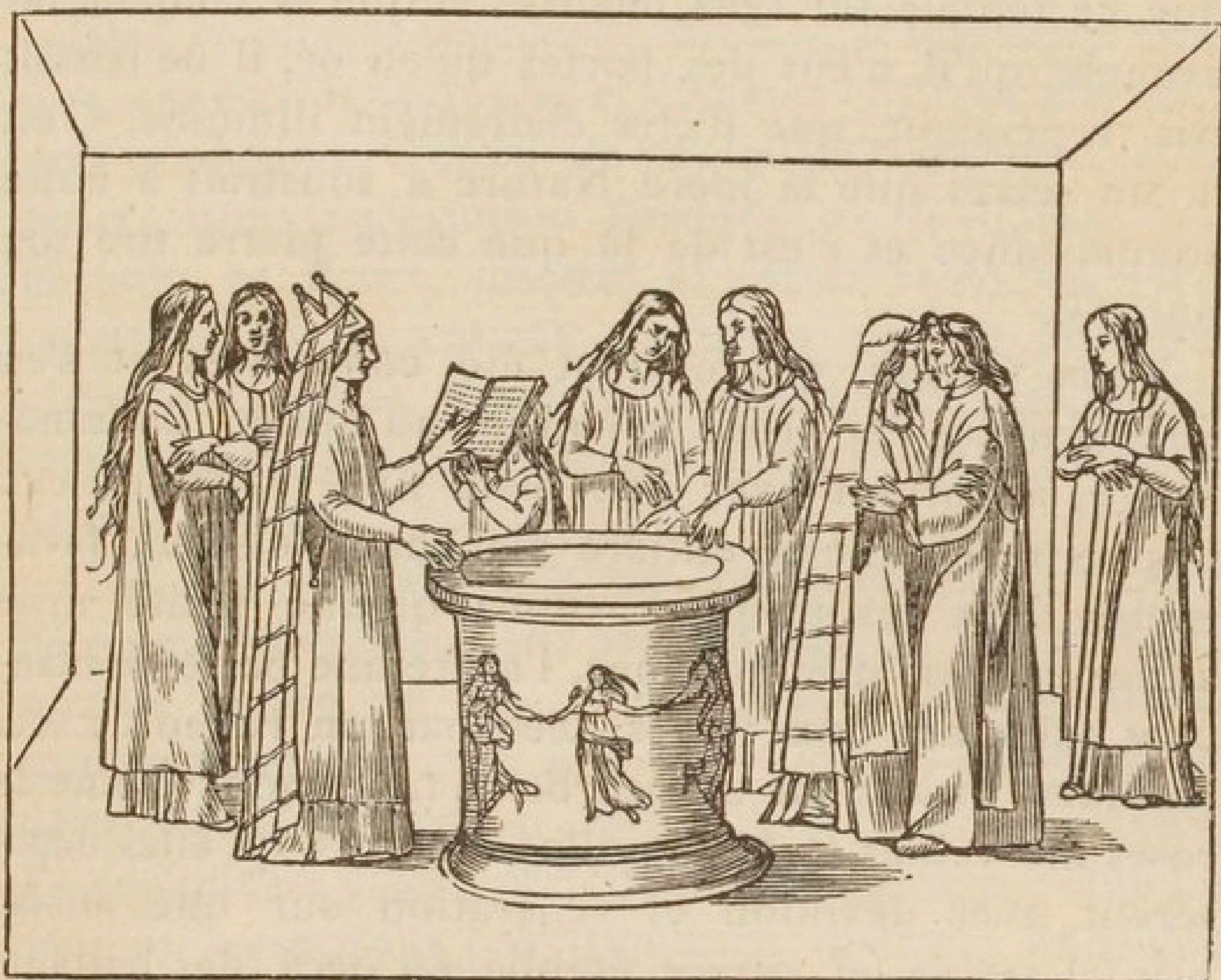
(1) Cramoisi voulait dire, autrefois, teint deux fois; pourtant le Dictionnaire de Nicot lui donne déjà le sens de rouge.

» collége, m'ont totalement conquise et m'ont contrainte à éteindre ma torche. Désormais, bien que tu soupçonnasses depuis longtemps qui je suis, et malgré que, jusqu'à présent, je ne me sois pas découverte, — ce qui n'a pas été sans un grand trouble pour moi de te tenir la chose ainsi cachée et de dissimuler si longtemps, — sache-le, je suis cette Polia que tu aimes tant. Il est bien juste qu'un amour semblable et si méritoire soit exempt de vicissitude et jouisse d'une réciprocité et d'une préoccupation équivalentes. C'est pourquoi me voici toute préparée à tes souhaits enflammés, c'est pourquoi je sens s'accroître et flamber en moi le feu qu'allume ton fervent amour. Me voici donc, moi le but de tes amers et fréquents soupirs ; me voici, très-cher Poliphile, comme un salutaire remède offert à tes graves et fâcheuses douleurs ; me voici, compagne absolue de tes peines acerbes et amoureuses, pour y participer totalement ; me voici prête à éteindre de mes larmes l'incendie de ton cœur ; me voici résolue à mourir pour toi, t'appartenant tout entière. » Alors, pour arrhes de ces promesses, me serrant contre elle, m'embrassant et m'accolant, elle me donna un pénétrant et savoureux baiser, divinement succulent. Ses yeux, pareils à des astres, pleins de douceur singulière, répandirent des perles nombreuses en guise de larmes. Si bien, qu'à ces caressantes paroles, d'une saveur et d'un charme délicieux, je me jetai à ses pieds tout enflammé, tout altéré, je m'épanchai tout inondé des pleurs les plus doux et les plus amoureux.

La présidente des sacrifices, elle-même, ainsi que les autres assistantes, touchées d'une émotion particulière, ne se purent tenir de verser quelques petites larmes, et de pousser quelques petits soupirs bien tendres.

Ma langue stérile et desséchée ne put rassembler ni

trouver des paroles convenables, pour exprimer, si peu même que j'eusse pu le souhaiter, ce qu'éprouva mon cœur embrasé par les douces flammes qui l'enveloppaient tout entier. Je demeurai tel qu'un homme frappé d'oubli (1). Enfin ces actions saintes et amoureuses, ces cérémonies rituelles terminées, après avoir été accomplies avec une si singulière et si précieuse dou-



ceur, avec un si incroyable plaisir, j'eus la sensation de mourir subitement de joie.

L'hiérophante me dit : « Donnons suite, Poliphile, » aux sacrifices secrets qui suivent notre début sacré. » Alors, tous ensemble, nous nous portâmes gravement vers le sanctuaire arrondi couvert d'une coupole aveugle, situé juste en face des portes de ce temple magnifique auquel il était contigu et relié artistement. Sa construction était d'une facture très-antique et

(1) *Epilesia*, mot que Colonna forme d'επίλησις, oubli.

inaccoutumée, tout en pierre phengite (1) soigneusement équarrie, bâtisse admirable dont la toiture en coupole arrondie était formée d'un seul morceau de la dite pierre. Le sanctuaire de l'île Chemmis (2) en Égypte, n'offrit pas une semblable merveille, non plus que celui si fameux de Ravenne. Cette pierre phengite est d'une qualité si miraculeuse, qu'encore que ce temple fût sans fenêtres et que sa coupole fût aveugle, qu'il n'eût des portes qu'en or, il ne laissait pas, cependant, que d'être clairement illuminé. C'est là un secret que la mère Nature a soustrait à notre connaissance et c'est de là que cette pierre tire son nom (3).

Deux vierges, qui avaient été congédiées et s'en étaient allées par ordre, revinrent au milieu du sanctuaire, apportant avec une piété sincère, l'une deux cygnes mâles d'une entière blancheur, oiseaux favorables dans les auspices, ainsi qu'une petite urne antique pleine d'eau de mer, l'autre une paire de blanches colombes aux pattes liées par un ruban de soie cramoisi, posées sur une corbeille (4) en jonc pleine de roses merveilles et de coquilles d'huîtres, qu'elles déposèrent avec dévotion et vénération sur une anclabris (5) sacrée et carrée établie en deçà des battants dorés.

(1) Pierre trouvée du temps de Néron, en Cappadoce, fort blanche et dure, veinée de roux, transparente, dont ce prince fit reconstruire le temple de la Fortune Seja. (Suétone, *vit. Domit.* XIV.)

(2) Ou Chembis, île située dans un lac, près de Buto sur la bouche Sebennytique du Nil, portant un temple d'Apollon avec des jardins, et que les Égyptiens affirmaient être flottante. (Hérodote, II, 156. — Mela, II, 10.)

(3) De φέγγος, splendeur.

(4) *Gartallo* dans le texte, pour *Cartallo*, de *Cartallus*, expression qui se trouve dans la Vulgate (Jérémie.)

(5) Table destinée au ministère divin, mot que Festus, *verb. Escariæ*, dérive de *Anclare, exhaurire, ministrari*.

Puis ayant refermé les portes d'or, elles firent leur entrée. Pour moi je m'arrêtai sur le seuil saint et révéré. Fixant mes yeux attentifs sur l'objet tant aimé, je vis la monitrice ordonner à ma Polia, vraie Myropolia (1), de s'agenouiller sur le somptueux pavé, ce qu'elle fit en s'inclinant avec une sincère dévotion. Ce pavé était admirable, tout composé, en disposition circulaire, de pierres précieuses formant, d'une façon délicate, des nœuds multiples et élégants, cela proprement, sans confusion. C'était un travail fait de petit morceaux, une incrustation disposée en feuillages verdoyants, en fleurs, oiselets et autres animaux, selon l'opportunité du coloris charmant de ces brillantes pierres précieuses. Cette mosaïque de gemmes, parfaitement unie, reflétait l'image de ceux qui pénétraient dans le temple.

C'est sur ce pavé que ma Polia, invitée à le faire, découvrit religieusement ses genoux de lait et s'agenouilla pleine de grâce. Ses genoux étaient beaux comme la Miséricorde ne s'en vit jamais dédier. Aussi demeurai-je en suspens, attentif, les lèvres muettes. Et voulant ne point interrompre les saintes offrandes, souiller les actions propitiatoires, distraire les prières solennelles, le mystérieux office, troubler les cérémonies des autels, je dus incarcérer les intempestifs soupirs de mon robuste et brûlant amour.

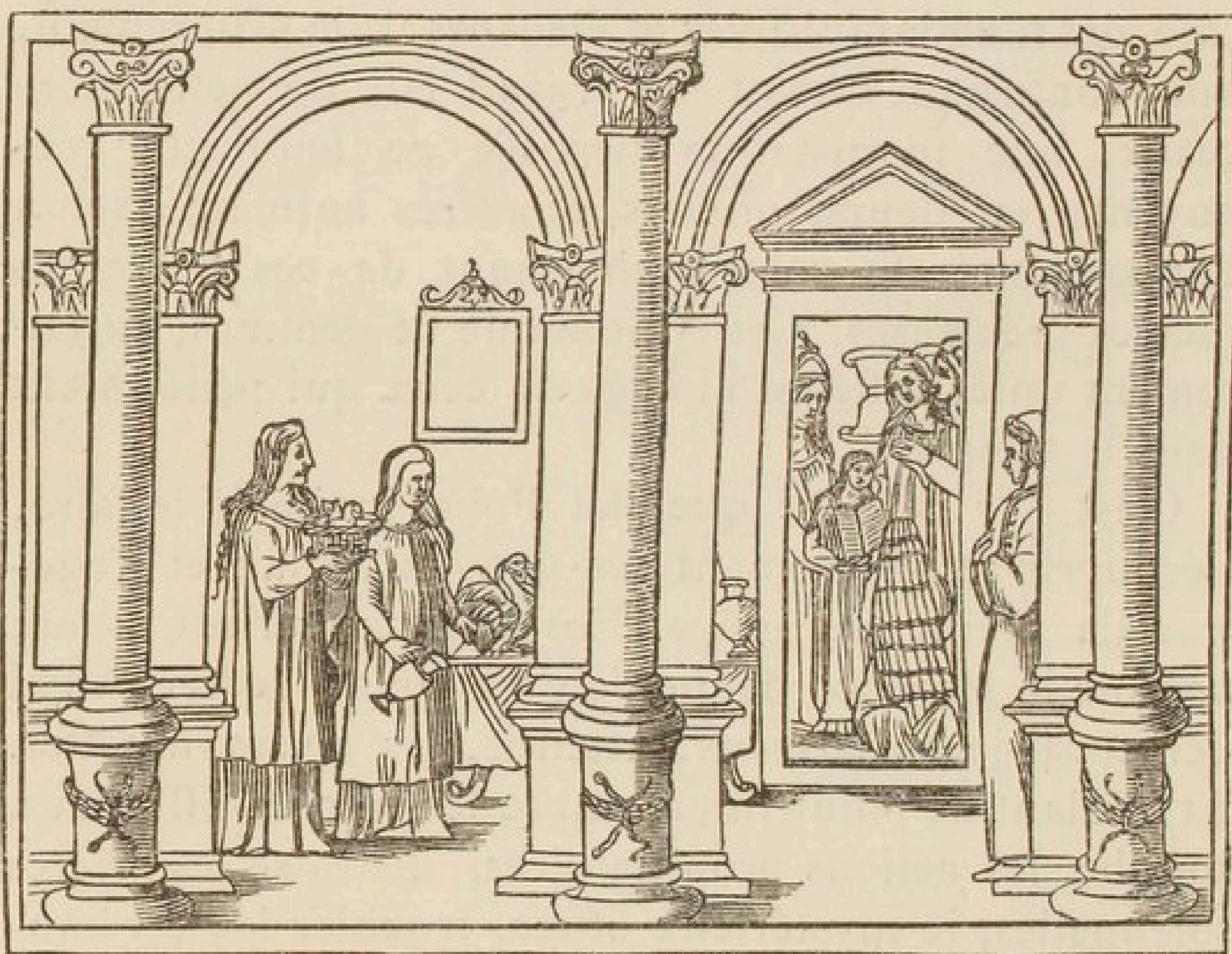
A cette heure, Polia se tenait humblement age-

(1) Colonna joue sur les mots, soit de *myropola,* marchand de parfums, soit de *myropolium,* officine ou boutique de parfums, soit de myrobolan, de μύρον parfum et ϐάλανος gland. Fruit parfumé d'un arbre d'Égypte dont on faisait un onguent recherché pour la chevelure à cause de son odeur. Le populaire en a fait une expression superlative.

Quod nec Virgilius, nec carmine dixit Homerus,
Hoc ex unguento constat et ex balano.
(Martial, XIV, 57.)

nouillée devant un très-saint autel, d'un fort beau travail, établi au milieu du sanctuaire et brillant d'une flamme divine.

Je le décrirai succinctement, ayant admiré en lui une conception d'une facture inaccoutumée. Le bas de cet autel, assis sur un degré de marbre, consistait en une pierre circulaire autour de laquelle courait une



rangée de feuilles en forme d'oreilles, puis venait un bandeau poli, excellemment orné de caulicoles et dont le bord se terminait en une cordelette, nervure ou réglet, le tout occupant le bloc de pierre entier. Au départ du feuillage était posée une autre cordelette que séparait d'une semblable un trochile modérément creusé, puis venait un petite corniche. Au-dessus se tenait un bandeau droit qui se renversait en arrière avec une faible gorge et se terminait contre la superficie plane et unie. Au centre de cette superficie se dressait une tige cannelée

dont la partie inférieure s'élargissait sur le plan de la plate-forme en s'évasant proportionnellement. En divisant en trois le diamètre inférieur de cette tige, une partie s'attribuait à l'élévation du bas de la tige, et deux parties à celle du haut ornée de canaux en spirale, tandis que la partie basse demeurait lisse. Cette tige était surmontée d'un plateau rond et renversé, dont la circonférence se projetait au niveau des bords extrêmes du trochile de la base. Le circuit de ce plateau était décoré d'une cimaise inclinée en arrière, sur laquelle un remarquable feuillage formait une excellente petite couronne parfaitement polie. Dans le cercle qu'enfermait cette couronne reposait l'ouverture d'une fleur élégante, dont les lèvres du calice s'adaptaient à la superficie plane, et qui se divisait en quatre charmantes feuilles d'acanthe d'un aspect très-satisfaisant. Au bas de cette fleur, sur la gorge renversée, courait un feuillage artistement sculpté, et, sur le culot de cette même fleur, par-dessus des moulures appropriées, se montrait un pommeau rond traité d'une façon exquise. Sur ce pommeau était posée une patène antique d'or pur, aux bords assez larges, quelque peu creusée, autour de l'orbe de laquelle des diamants et des escarboucles incomparables, d'une incroyable grosseur, de forme pyramidale, étaient admirablement disposés. Il faut que devant cela s'abaissent et la coupe du très-fort Hercule (1), et le canthare de l'enjoué Bacchus (2), et le carchèse (3) dédié à l'immortel Jupiter.

(1) *Syphus*, coupe propre à Hercule. La coupe d'Hercule contenait trois *lagynes*; c'est après l'avoir vidée qu'Alexandre tua Clitus. (Senèque, *Epist.* 83). On faisait en Béotie des syphes en argent qu'on nommait héracléotiques. (Athénée, *Deipnos.* XI.)

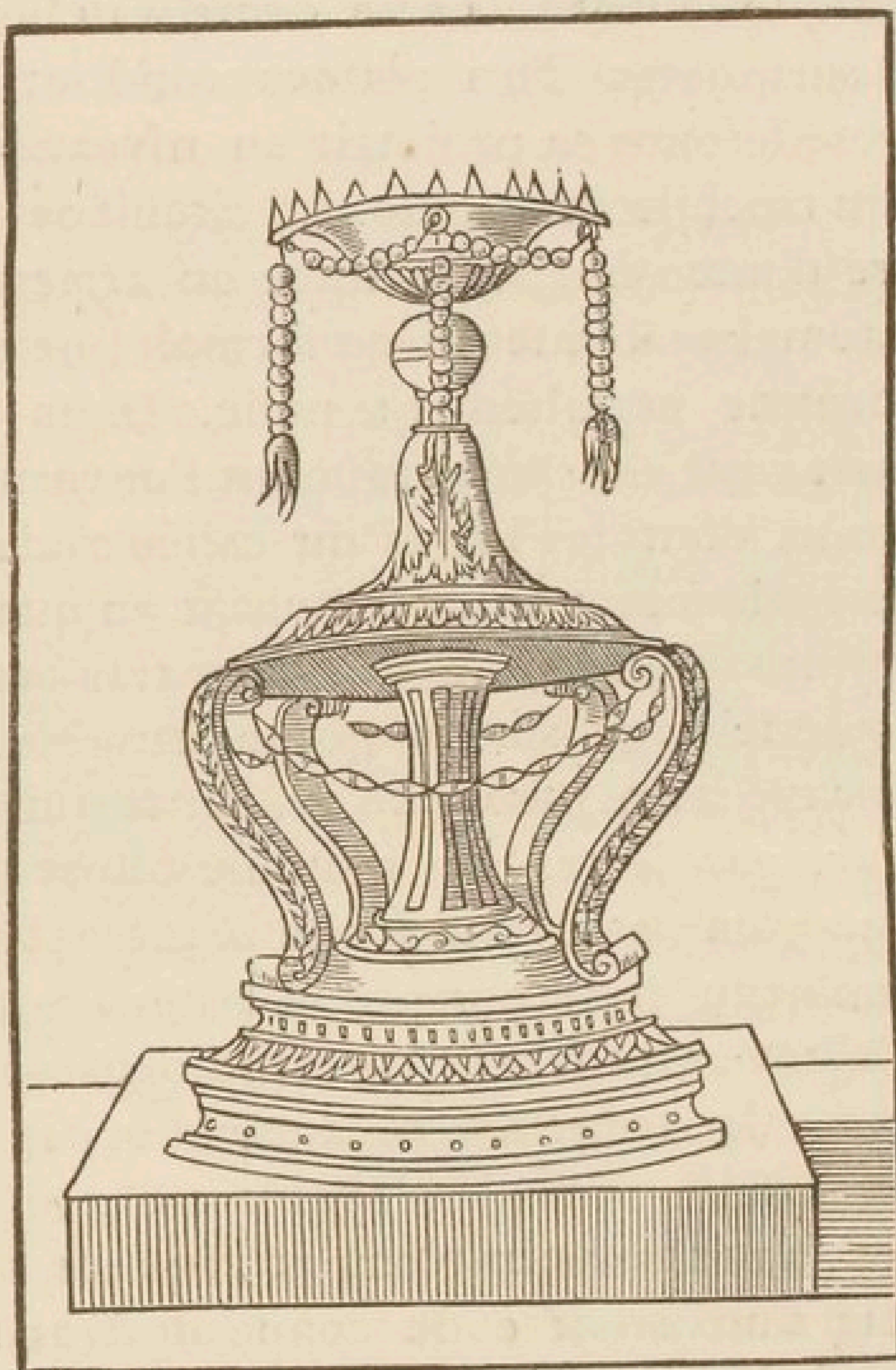
(2) Coupe propre à Bacchus.

Et gravis attrita pendebat cantharus ansa.

(Virgile, *Egl.* VI, 14.)

(3) Ainsi nommé par analogie avec la hune d'un mât; vase allongé

Contre la marge du dessous du plateau renversé, à égale distance de ses bords, s'appliquaient quatre anses partant du trochile auquel elles tenaient. Leurs volutes tournaient, l'une sous le plateau, l'autre sur le trochile, mordant sur la pierre déclive du bas, avec un



enroulement de colimaçon. Ces anses se mouvementaient, retournant sous le plateau où elles s'engageaient en décrivant une agréable inflexion, avec une extrémité renversée et l'autre relevée.

un peu resserré dans son milieu, avec des anses qui s'étendaient jusqu'à son fond. Phérécide, liv. II, et Hérodore d'Héraclée, rapportent, au dire d'Athénée, que Jupiter, ayant joui d'Alcmène, lui donna un carchèse pour prix de cette jouissance. (*Deipnos*. XI.)

Ce merveilleux morceau de sculpture était fait d'un seul bloc de jaspe très-fin, aux couleurs nombreuses, mêlées le mieux du monde; il était pourvu, dans quelque partie que ce soit, de moulures exquises à ne pas le croire. Certes, une telle œuvre n'avait pas été taillée par la force du ciseau, mais elle était rendue admirablement par un moyen inconnu.

A partir de la marche en marbre jusqu'à la naissance de la tige, exclusivement, la mesure était d'une coudée. La tige avait la même proportion. Le demeurant, jusqu'à la patène en or, mesurait un pied et demi. Puis, en quatre parts, et allant d'une volute supérieure à l'autre, pendaient des fils d'or traversant un chapelet de longs rubis balais, de fulgurants saphirs et de vertes émeraudes perforées. Ces pierreries formaient un gracieux et sympathique assemblage alterné de couleurs; elles étaient mêlées à des perles énormes, hors de prix, comme Octave n'en offrit pas à Jupiter Capitolin (1).

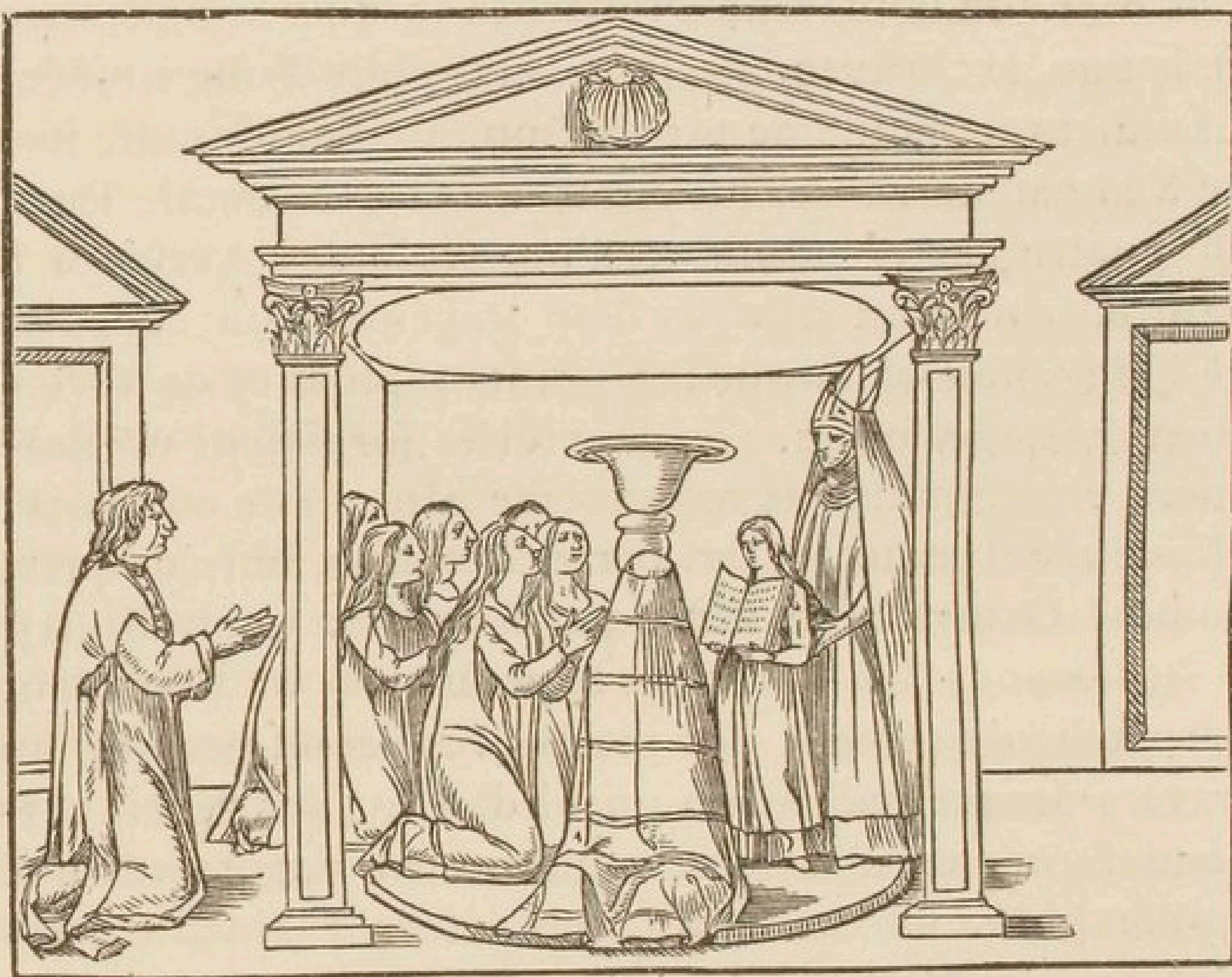
Au-dessous des bords de la patène en or pendaient perpendiculairement des pierres rondes et percées, au travers desquelles passait un fil d'or qui les tenait suspendues en les attachant à un anneau passé dans une agrafe libre. On comptait sept pierres ainsi traversées par le fil d'or, dont le bout était terminé par un floquet élégant, aux brins formés de fils variés et emmêlés tant de soie que d'or et d'argent. D'un anneau à l'autre courait encore un fil d'or traversant des gemmes disposées de la même manière et

(1) L'auteur confond Jupiter avec Vénus, à laquelle Octave donna pour être placée à ses oreilles, dans le Panthéon, la perle de Cléopâtre sciée en deux. (Macrobe, *Saturn.* II, 13). Jules César dédia à Vénus Génitrix, dans son temple, une cuirasse couverte de perles pêchées sur les côtes de l'île de Bretagne (Pline, IX, 35), où les huîtres perlières étaient, paraît-il, abondantes, témoin ce vers de Marbodeus :

Gignit et insignes antiqua Britannia baccas.

(*De lapid. pret.* 61.)

dans le même ordre que dessus, mais au nombre de neuf, dont la rangée, par le fait de la pesanteur, s'incurvait dans le milieu. La patène d'or, à l'intérieur comme à l'extérieur, était richement décorée d'un excellent bas-relief représentant des petits enfants, des petits monstres, des fleurs et des feuillages, avec un art superbe et admirable.



Donc, devant l'autel très-sacré ci-dessus décrit, autel d'une valeur et d'un travail incroyables, la petite prêtresse attentive, sur un signe, se présenta aussitôt devant Polia prête au sacrifice, en tenant respectueusement le livre du rituel ouvert. Toutes les vierges, sauf la grande prêtresse, s'agenouillèrent prosternées sur le pavé somptueux brillant de pierres précieuses. Alors j'entendis Polia, d'une voix tremblante de dévotion et suppliante, invoquer les trois Grâces divines en lisant cette prière :

« O joyeuse Aglaé, ô verdoyante Thalie, ô délectable

» Euphrosine! Grâces divines, filles chéries du grand et » altitonnant Jupiter et d'Eurynome (1), suivantes dociles » et servantes fidèles de l'amoureuse Déesse, quittez, » bienveillantes et toutes ensemble, les ondes de la » source Acidalie (2) à Orchomène en Béotie, quittez » votre heureux séjour où vous entourez le trône » vénéré d'Apollon. En tant que Grâces divines, soyez-» moi propices, aidez pleinement à mes prières, afin » que la Déesse touchée se montre à moi sous son » divin aspect et dans sa vénérable Majesté, afin qu'elle » agrée mes religieuses offrandes, mes vœux, mes » sacrifices et toutes mes supplications avec une ten-» dresse maternelle. »

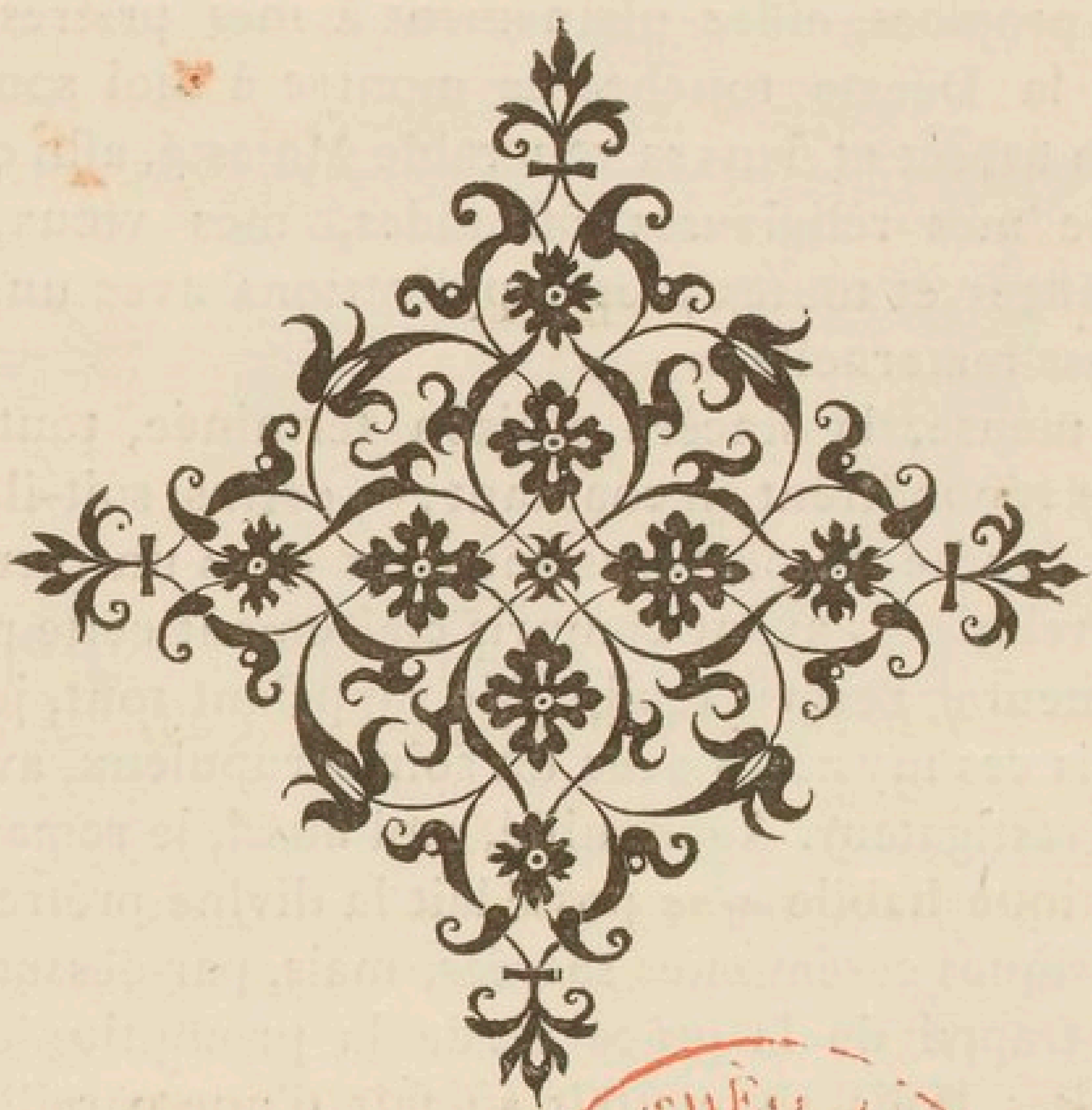
La pieuse, la sincère oraison terminée, toutes les vierges répondirent en chantant : — « Ainsi soit-il. » Or, ayant écouté respectueusement et dans un recueillement religieux, ayant compris clairement cette prière, je demeurai l'esprit tendu. Me rappelant tout, je considérais ces mystères avec un soin scrupuleux, avec un œil investigateur. Agenouillé, moi aussi, je remarquais la pratique habile que possédait la divine prètresse de ces antiques cérémonies sacrées, mais, par-dessus tout, j'étais frappé de la grâce et de la promptitude avec lesquelles Polia se mettait au fait d'une pareille et si grave mystagogie; toutefois, je me tenais fort attentif à tout ce qui devait s'en suivre.

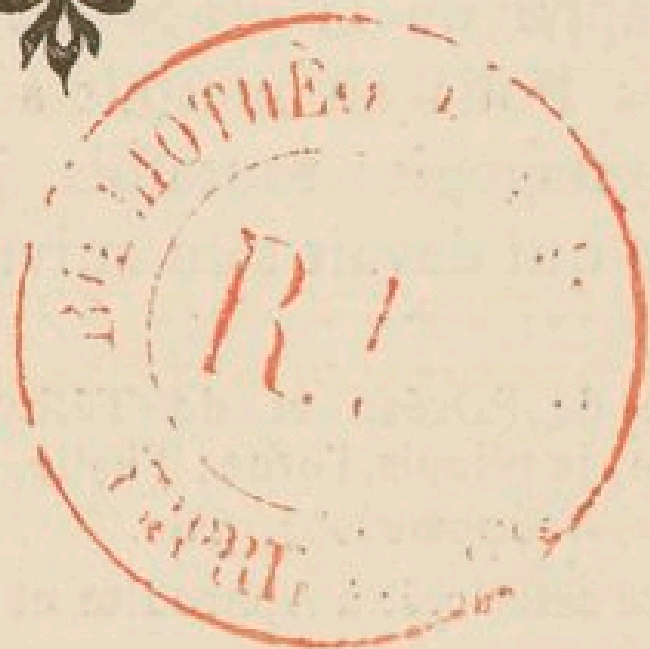
(1) Fille de l'Océan et de Téthys, mère des Grâces : Aglaé, d' 'αγλαίζω, je réjouis, j'orne; Thalie, de θάλλω, je verdoie, je fleuris; Euphrosine, d'εὐφρωσύνος, gaie.

(2) Source consacrée à Aphrodite et bain des Grâces.

At memor ille
Matris Acidaliæ.........
(Virgil., *Énéide*, I, 726.)

FIN DU TOME PREMIER





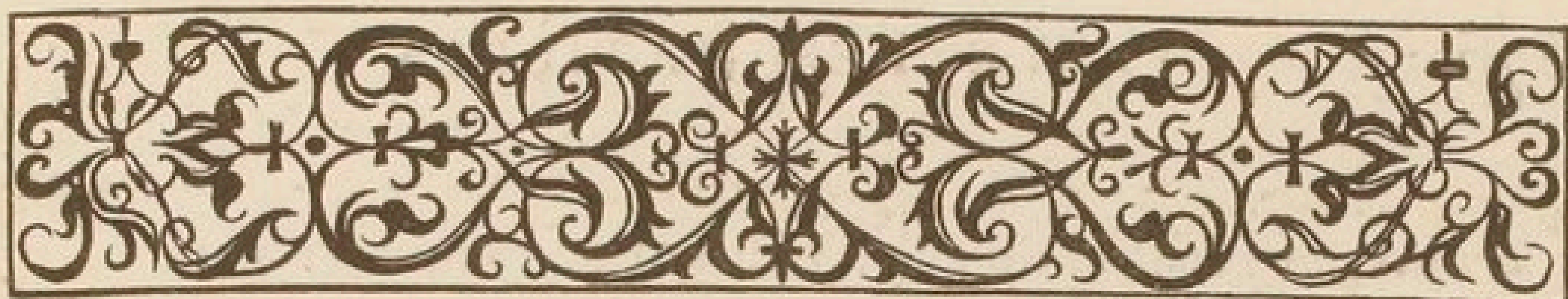


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER



Pages.

INTRODUCTION v

Léonard Crasso à Guido, illustrissime Duc d'Urbin . 3

Vers de Jean-Baptiste Scytha 6

Élégie d'un anonyme au Lecteur 6

POLIPHILI HYPNEROTOMACHIA

POLIPHILE commence le récit de son Hypnérotomachie. Il décrit le temps et l'heure où, dans un songe, il lui sembla d'être sur une plage tranquille, silencieuse et inculte; puis, de là, comment, sans y prendre garde, mais non sans une grande terreur, il se trouva dans une impénétrable et obscure forêt. 11

POLIPHILE, redoutant le danger de ce bois sombre, invoqua l'aide de Diespiter. Il en sortit plein de

Pages.

crainte et accablé de soif. Voulant se restaurer avec de l'eau, il entendit un chant très-suave derrière lui et, en ayant oublié de boire, il retomba dans une angoisse plus grande 18

Poliphile raconte qu'il lui sembla de dormir encore et de rêver qu'il se trouvait dans une vallée fermée par une superbe clôture, portant une imposante pyramide sur laquelle était un obélisque élevé; ce qu'il considéra soigneusement et en détail avec le plus grand plaisir 26

Poliphile, après avoir parlé d'une partie de l'immense construction avec la pyramide colossale et l'admirable obélisque, décrit, dans le chapitre suivant, des œuvres grandes et merveilleuses, principalement un cheval, un colosse couché, un éléphant et surtout une porte très-élégante. 41

Poliphile, ayant mesuré suffisamment la grande porte et fait la démonstration de sa symétrie, poursuit, du mieux qu'il peut, la description du fini de son ornementation bien travaillée et dit comme quoi elle était admirablement composée. 67

Poliphile, s'étant engagé sous la porte ci-dessus décrite, considérait encore, avec un grand plaisir, l'admirable décor de son entrée, et, comme il s'en voulait retourner, il vit un dragon monstrueux. Épouvanté au delà du croyable, il s'enfuit par un souterrain qui se trouvait là. Ayant enfin découvert une issue, fort souhaitée, il parvint en un lieu très-plaisant. 85

Poliphile décrit l'aménité de la région qu'il découvrit, dans laquelle il pénétra, et où, tout en errant, il rencontra une fontaine exquise de la plus grande beauté. Il dit comme quoi il vit venir à lui cinq

Pages.

gentilles demoiselles qui se montrèrent fort surprises de son arrivée en ces lieux, et qui, après l'avoir rassuré charitablement, le convièrent à partager leurs ébats 103

Poliphile, captivé et rassuré par les cinq demoiselles, s'en vint, en leur compagnie, aux étuves où fut menée grande risée, tant pour la nouveauté de la fontaine que pour l'inondation qui s'en suivit. Mené, ensuite, par devers la Reine Éleuthérilide, il vit, le long du chemin comme au palais, des choses excellentes, ainsi qu'une autre fontaine d'un travail précieux 123

Poliphile raconte pour le mieux l'insigne Majesté de la Reine, la condition de sa résidence, sa pompe admirable. Il décrit quelque peu son bienveillant et affable accueil, la magnificence et la splendeur du festin qui dépassa l'humaine compréhension, ainsi que l'incomparable endroit où il fut dressé. . 151

Poliphile poursuit le récit du ballet élégant donné après le grand festin et exécuté en manière de jeu. Il raconte comme quoi la Reine le confia à deux belles jeunes filles lui appartenant; lesquelles le menèrent admirer des choses délicieuses autant que grandes, et, lui parlant d'une façon intelligible, l'instruisirent libéralement sur le fait de quelques matières obscures. Enfin, il raconte comment, étant parvenu, avec les jeunes filles, aux trois portes, il demeura en dedans de celle du milieu, parmi les nymphes amoureuses. 187

Une nymphe fort élégante vint au-devant de Poliphile laissé seul en cet endroit, abandonné par les demoiselles lascives. Poliphile décrit amoureusement sa beauté et ses atours 231

Pages

La très-belle nymphe étant parvenue jusqu'auprès de Poliphile, comme elle tenait une torche de la main gauche, le prit de sa main libre en l'invitant à venir avec elle. Là Poliphile, de plus en plus échauffé par un doux amour pour cette élégante demoiselle, voit ses sentiments s'enflammer davantage 242

Encore inconnue à son amant, Polia, toute gracieuse, rassure Poliphile rempli d'amour pour ses admirables beautés. Tous deux se joignent à des triomphes où Poliphile voit, avec un extrême plaisir, d'innombrables adolescents et jeunes filles tout en fête 253

Poliphile, à l'endroit ci-dessus décrit, voit les chars triomphaux aux attelages de six, entièrement faits de pierres variées et de précieux joyaux, mêlé qu'il est à la foule des heureux jeunes gens louant et vénérant le grand Jupiter 262

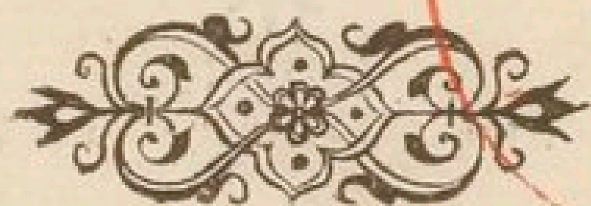
La nymphe énumère à Poliphile la foule des amants juvéniles et des divines jeunes filles amoureuses; elle lui dit celles qui furent aimées des Dieux et comment elles le furent; elle lui montre les chœurs des vaticinateurs sacrés. 292

La nymphe, ayant suffisamment décrit à Poliphile les mystères triomphaux et le divin amour, lui conseilla d'avancer toujours plus en des lieux où il pût voir encore d'autres nymphes innombrables en compagnie de leurs très-chers amants, se livrant à mille ébattements parmi les fleurs, sous les ombrages frais, au bord des clairs ruisseaux, auprès des fontaines très-limpides. On verra comme quoi Poliphile, exaspéré par son amour extrême, s'apaisa dans l'admiration que sa belle nymphe lui causa 302

Pages.

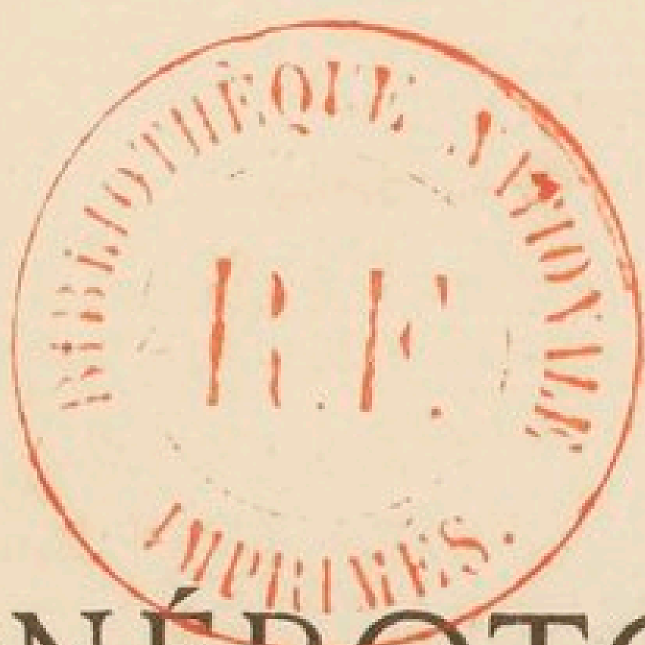
La nymphe conduit l'amoureux Poliphile en d'autres endroits fort beaux où il aperçoit d'innombrables jeunes filles célébrant et fêtant vivement le triomphe de Vertumne et de Pomone autour d'un autel sacré. Puis ils parviennent à un temple merveilleux dont Poliphile décrit en partie l'architecture. Il raconte comme quoi, sur un avis de la prêtresse, la nymphe éteignit sa torche, avec de nombreuses cérémonies, en lui déclarant qu'elle était sa Polia, et comme quoi, en compagnie de la présidente du sacrifice, elle invoqua les trois Grâces devant le divin autel 317





Paris. — Imprimerie Motteroz, 54 *bis*, rue du Four.

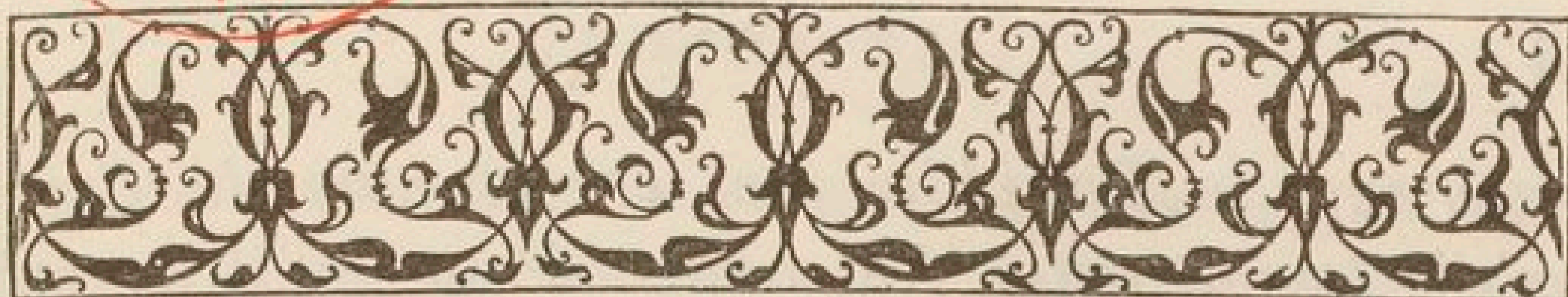




HYPNÉROTOMACHIE

OU

LE SONGE DE POLIPHILE



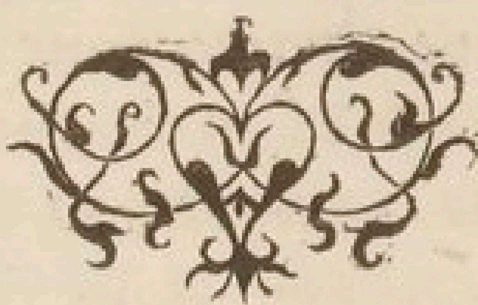
LÉONARD CRASSO A GUIDO

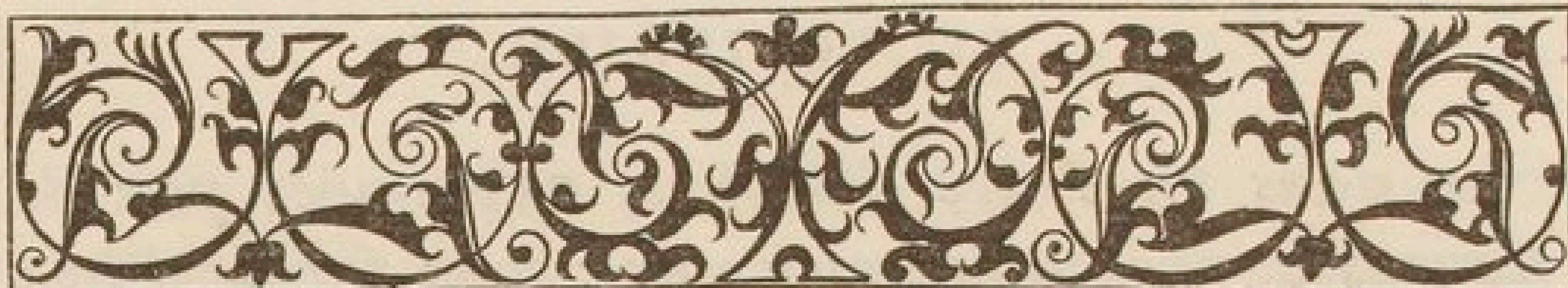
ILLUSTRISSIME DUC D'URBIN, S. P. D.

Je vous ai honoré, je vous ai respecté de tous temps, Duc invincible, et pour vos singuliers mérites et pour l'illustration de votre nom; mais, surtout, parce que mon frère, qui servait sous vos ordres au siège de Bibiena, fut comblé de vos bienfaits, bienfaits considérables, ainsi que lui-même le rappelle souvent en mentionnant votre bonté, votre humanité à son égard. Nous pensons que cela nous est en commun et que ce qui concerne l'un des nôtres nous concerne tous. Aussi ne lui concédons-nous pas qu'il soit plus que nous des vôtres. Mes frères attendent l'occasion d'exposer pour votre cause, non-seulement leurs biens, mais leur existence. Quant à moi, je pense, pour ma part, et j'y penserai jusqu'à ce que j'y parvienne, à me révéler à vous en quelque façon. Je sais que les biens de la fortune ne vous sont pas, comme on dit communément, plus désirables que de l'eau pour la mer. Vous n'êtes sensible qu'aux bonnes lettres, qu'aux talents, et c'est par là que j'ai tenté de découvrir un gué qui m'offrît vers vous un passage. Naguère, le récent et admirable

ouvrage de Poliphile (tel est le nom du livre) m'est tombé entre les mains. Pour qu'il ne gise pas plus longtemps aux ténèbres, et pour qu'il profite pleinement aux mortels, j'ai pris soin de le faire imprimer et publier à mes frais. Dans la crainte que, privé de son père, il demeurât tel qu'un pupille sans tutelle, et désirant de le faire paraître sous un patronage auguste, nous vous avons choisi pour parrain présent, afin qu'il se produise vaillamment. En même temps qu'il sera le ministre, le messager de mon amour et de mon respect pour votre personne, vous pourrez le prendre pour associé de vos études et de vos bonnes doctrines, tant vous trouverez en lui de science, mais de science abondante, à ce point que vous ne sauriez découvrir dans tous les livres des anciens, plus de secrets de nature que n'en renferme celui-ci. C'est chose unique et tout à fait admirable que la façon dont il parle la langue de notre pays. Il est besoin, pour bien l'entendre, du Grec, du Latin, du Toscan et du langage vulgaire. L'auteur, ce très-savant homme, pensa qu'en s'exprimant de la sorte il tenait la voie et raison pour que ceux qui ne le pourraient comprendre, n'arguassent pas de sa négligence; il fit de telle façon que quiconque est docte pût seul pénétrer dans le sanctuaire, et que quiconque ne l'est point, n'en perdît pas, toutefois, l'espérance. Il en résulte que s'il se rencontre quelques difficultés en cet ouvrage, elles sont exposées, cependant, avec une certaine grâce, comme en un verger plein de fleurs variées, énon-

cées dans un suave discours, exprimées par des figures et présentées aux yeux sous forme d'images. Ce qui s'y trouve, d'ailleurs, n'est pas fait pour le vulgaire, ni pour être récité dans les carrefours ; mais bien extrait de nourriture philosophique, puisé aux sources des Muses, avec une nouveauté de langage plein d'embellissements, et qui mérite la gratitude des hommes d'esprit. Recevez donc notre Poliphile, Prince très-instruit, avec l'accueil que vous réservez aux doctes. Recevez-le de telle façon que cet humble présent d'un cœur reconnaissant vous découvrant votre Léonard Crasso, vous le lisiez avec plus de plaisir. Si vous le faites, comme je l'espère, il ne redoutera plus aucune censure après la vôtre, et, lu par vous, il le sera d'autant plus par ceux qui en seront informés. J'aurai réalisé une partie de mon espoir. Portez-vous bien et mettez-moi, avec tous les miens, au nombre des vôtres.





Vers de Jean-Baptiste Scytha

AU TRÈS-FAMEUX LÉONARD CRASSO, CONSEILLER PONTIFICAL ÈS-ARTS ET ÈS-LOIS

Cet admirable et nouveau petit livre,
Equipolant ceux de nos bons aïeux,
En sa substance et sa forme nous livre
Tout ce qui vit de noble sous les cieux.
A toi, Crasso, la grâce en soit rendue,
Le moins autant qu'à Poliphile on doit,
Car d'icelui si cette œuvre est issue,
Extraite l'as d'un mortifère endroit.
Or, du Lethé lui tollant crainte aucune,
Lui baillas vie au lieu d'exition,
A grand labeur et non moindre pécune
La faisant lire à toute nation.
Bien l'enfantas par action virile.
Si deux fois né fut-il comme Liber,
Ce livre-ci pour père a Poliphile,
Mais il détient Crasso pour Jupiter.

Élégie d'un anonyme au Lecteur

Lecteur honnête, écoute bien le songe
Que narre ici Poliphile endormi.
C'est tout profit, je le dis sans mensonge,
Et te plaira, je crois, plus qu'à demi,

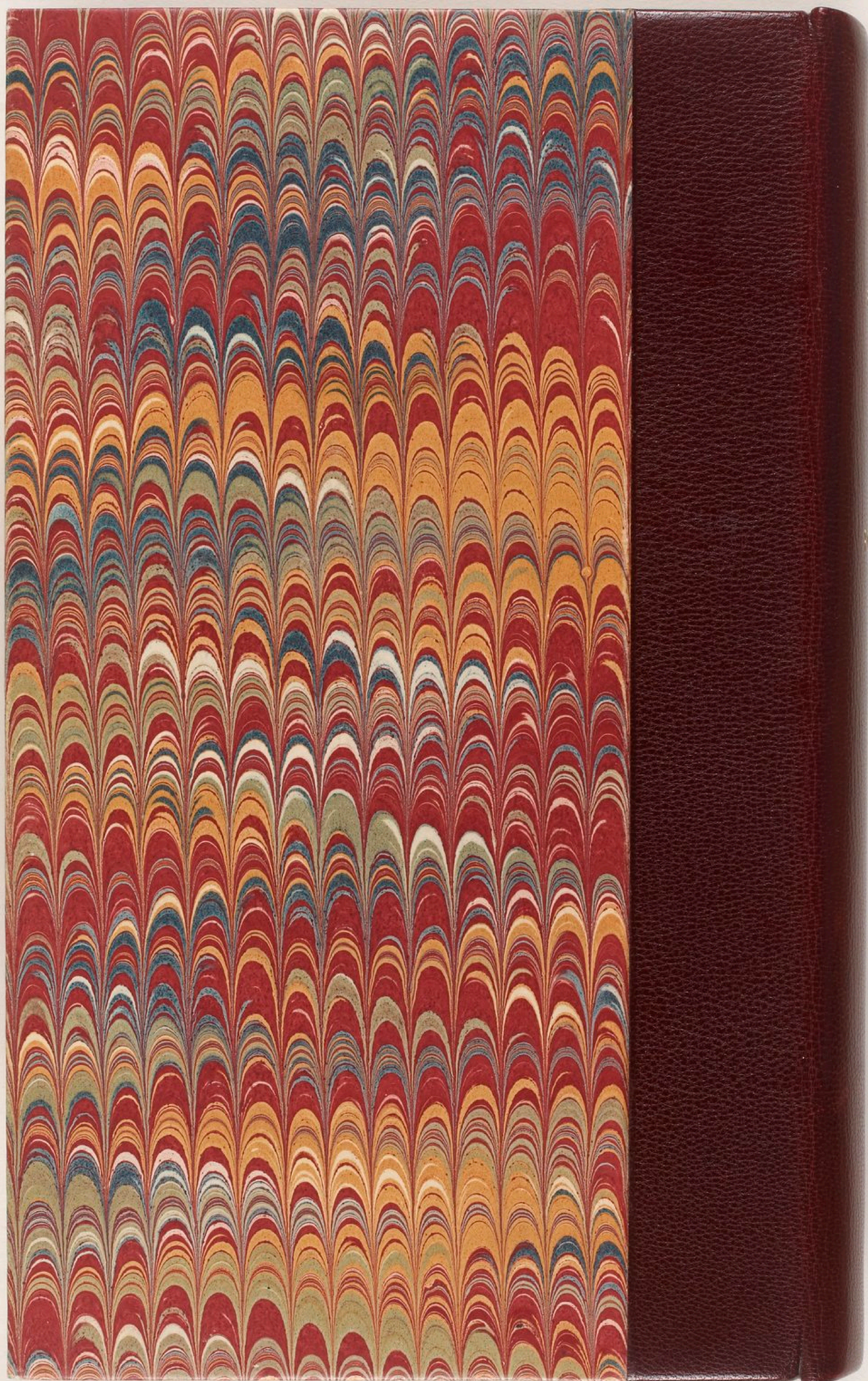
Car il enserre un infini de choses.
Que si ton front se ride tristement
En dédaignant le plaisir et ses roses,
Contemple au moins ce bel arrangement.
Tu ne le veux ? Admire au moins la langue
Toute nouvelle et le style nouveau
Et la sagesse et la grave harangue.
Possible est que tu ne le trouves beau.
Du moins regarde et l'art géométrique
Et les anciens hiéroglyphes du Nil,
Colosses, bains, maint obélisque antique,
Tous détenant leur primitif profil.
Mainte colonne et mainte pyramide,
Socles, travée et frise et piédestaux,
Bases, frontons, arc hémicycloïde,
Grande corniche et nobles chapiteaux.
Regarde aussi les demeures royales.
Connais aussi les succulents repas,
Cultes divers des nymphes virginales,
Fontaines où vont laver leurs appas.
Là de larrons c'est un chœur bicolore
Au labyrinthe exprimant le destin
De l'existence humaine, et puis encore
Vois ce qu'il dit du triple Esprit divin.
Vois ce qu'il fit entre les triples portes;
De sa Polie admire la beauté,
Hautes vertus, graces de toutes sortes,
Respects rendus en toute honnêteté.
Admire aussi comme elle est triomphante,
Et de Jupin vois le quadruple Ether.
Il conte après la puissance émouvante
Du Dieu d'amour qui baille un joug de fer,
Et puis après, à narrer s'ingénie
Comment Vertumne et Pomone se vont
A Priapus faire cérémonie.
On voit ici temple vaste et profond,
Tout empli d'art et mystères antiques.
Un autre temple auprès se laisse voir
Qu'a mis le Temps sous sa dent famélique.

Tu verras là, de même, sans falloir,
Inscriptions et demeure infernale.
Que sais-je bien? Mêmement un bateau
Qui de Vénus tient l'enfant en sa cale
Et le promène au royaume de l'eau
Où, comme gens de son obédience,
Les dieux marins, Néréïdes, Tritons
Lui font hommage en toute révérence.
Voilà Cythère, île aux riches festons,
Avec jardins et noble amphithéâtre;
Là grand triomphe est au divin enfant.
Là de Paphos est la reine folâtre
En belle image et galbe triomphant,
Là sa fontaine et d'Adonis la tombe
Où par Vénus l'anniversaire deuil
Est célébré sous forme d'hécatombe
Pour honorer son mignon au cercueil.
C'en est assez pour la prime partie.
Mais de rechef Poliphile en sommeil
Songe à Polie et, toute en modestie,
Elle lui conte, en parler non pareil,
Et sa naissance et sa race et ses pères;
Lui dit par qui Trévise la cité
Prit origine en terres bocagères.
Et long amour est ici récité.
Puis, à la fin, s'ensuit un appendice
Qui, nettement, met terme au manuscrit
Très-congrûment fait à bel artifice
Pour le plaisir de quiconque le lit.
Qu'à lire tout un chacun ne rechigne;
Pour moi n'en veux parler plus longuement.
Reçois les fruits que sa corne condigne
A grand' copie épanche abondamment.
Tels sont, lecteur, tous les biens que te livre
Ce très-plaisant et très-utile écrit :
Sera ta faute, et non celle du livre,
Si, le pouvant, tu n'en fais ton profit.

FIN







F. COLONNA

LE SONGE DE POLIPHILE

I